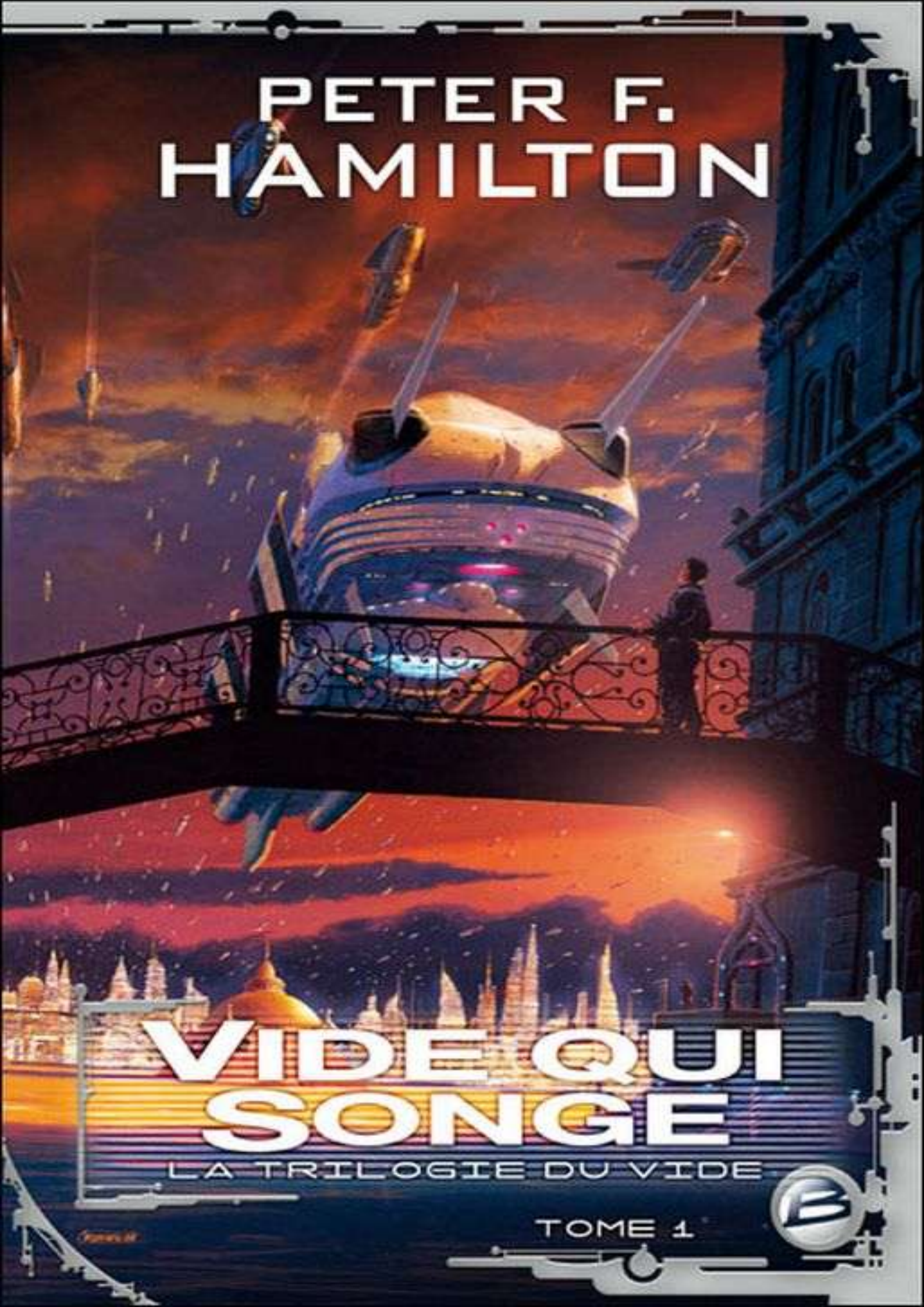
PETER F.
HAMILTON
VIDE QUI SONGE
LA TRILOGIE DU VIDE
TOME 1

Peter F. Hamilton

Vide qui songe

La trilogie du Vide – tome 1

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Nenad Savic

Bragelonne SF

Collection Bragelonne SF dirigée par Jean-Claude Dunyach

Titre original : *The Dreamin Void*
Copyright © Peter F. Hamilton, 2007

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.

Illustration de couverture :
Manchu

ISBN : 978-2-35294-207-8

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

Prologue

Le vaisseau spatial *CNE Caragana* apparut dans le ciel nocturne. Sa coque grise et rouge brillait dans la lumière pâle et iridescente de l'énorme orage ionique qui secouait l'espace sur des années-lumière dans toutes les directions. Sous l'appareil, la station Centurion dessinait un croissant scintillant sur la surface de roche et de poussière d'une planète jamais baptisée. L'équipage et les passagers avisèrent l'enclave habitée avec un sentiment de soulagement partagé. En dépit d'un hyperréacteur capable de les propulser à la vitesse de quinze années-lumière par heure, le voyage depuis le Grand Commonwealth avait duré quatre-vingt-trois jours. En ce milieu du XXXIV^e^ siècle, c'était le voyage le plus long que l'on pouvait entreprendre.

Depuis sa couchette installée dans le salon principal, Inigo étudiait ce paysage étrange avec une curiosité détachée. Ce qu'il voyait ressemblait en tout point aux images projetées des mois plus tôt lors de la réunion d'avant-départ – des plaines de lave anciennes et monotones striées de canaux peu profonds qui ne menaient nulle part. La fine atmosphère d'argon provoquait de brèves rafales qui soulevaient des tourbillons de sable et transportaient les grains d'une dune à l'autre. La station, en revanche, était beaucoup plus intéressante.

Ils n'étaient plus qu'à vingt kilomètres du sol, et les lumières commençaient à dessiner les contours d'une forme distincte. Dans le segment le plus septentrional du croissant, Inigo reconnut le grand dôme-jardin, véritable cœur de la section humaine, cercle émeraude chatoyant d'où partait une dizaine de tubes de transport noirs reliés à autant de vastes blocs habités. On trouvait les mêmes constructions dans tous les environnements exotiques du Commonwealth. D'autres tubes s'étiraient sur la lave et unissaient ces blocs aux laboratoires d'observation et aux locaux de maintenance.

Les territoires constellés de cratères de la partie sud abritaient les habitats extraterrestres, des structures de formes

diverses, dont la plupart étaient illuminées. Tout près des humains se trouvaient les bulles argentées des Golants humanoïdes. Venaient ensuite les pâturages qui accueillaient les Ticoths et les troupeaux qui leur servaient de garde-manger. Puis il y avait les cuves géantes et interconnectées des Sulines, une espèce aquatique. La tour vierge des Ethox se dressait dix kilomètres plus loin ; bien qu'extrêmement sombre dans le spectre visible, sa surface atteignait 180 °C. Les Ethox faisaient partie des espèces qui ne fréquentaient les autres observateurs que pour échanger les données recueillies par les sondes qui orbitaient autour du Vide. Les Forleenes, tout aussi taciturnes, occupaient cinq dômes de cristal opaques, qui émettaient une douce lumière gentiane. Cependant, ils étaient plutôt sociables comparés aux Kandras, qui vivaient dans un simple cube en métal de trente mètres de côté. Aucun navire kandra ne s'était posé ici depuis que les hommes étaient arrivés, deux cent quatre-vingts ans plus tôt. Même les Jadradeshs, à la longévité exceptionnelle, n'en avaient jamais vu. Pourtant, ces habitants des marais semblables à des rochers s'étaient joints au projet des Raiels sept millénaires avant les humains.

Tandis qu'il repérait les différentes zones, un sourire en coin éclaira le visage d'Inigo. Voir tant d'espèces réunies en un même endroit était impressionnant et soulignait l'importance de leur mission. Comme son regard se perdait dans les ombres projetées par la station, force lui fut d'admettre que les vivants étaient complètement éclipsés par les trépassés. La croissance et l'âge de la station Centurion pouvaient être mesurés comme ceux d'un vénérable arbre terrien. Elle s'était développée en anneaux à mesure que, les siècles passant, de nouvelles espèces étaient venues se joindre aux autres. Le vaste cercle qui jouxtait le côté concave du croissant était parsemé de ruines, de squelettes croulants d'habitats abandonnés des millénaires plus tôt, lorsque les civilisations qui les finançaient s'étaient effondrées, étaient parties ailleurs ou avaient cessé de s'intéresser à l'astrophysique. Au centre de ce paysage désolé, les structures anciennes n'étaient plus que des monticules de flocons de métal et de cristal qu'aucun archéologue n'aurait pu faire parler. Des missions archéologiques avaient estimé l'âge de

ces vestiges à plus de quatre cent mille ans. Pour les Raiels, cependant, c'était une période très courte.

Un anneau de lumières vertes brillait sur la section de lave qui servait d'astroport à la base humaine, invitant le *CNE Caragana* à se poser. Plusieurs vaisseaux trônaient sur les rochers mornes à côté de la zone d'atterrissage – deux engins massifs appartenant à la même classe que le *Caragana* et quelques navires plus petits utilisés pour mettre en place et entretenir les sondes qui surveillaient constamment le Vide.

Il y eut une faible secousse lorsque le navire toucha le sol, puis le champ gravitationnel interne fut désactivé. Inigo pesa soudain moins lourd sur les coussins de sa couchette, tandis que la gravité de la planète – trente pour cent plus faible que celle de la Terre – prenait le relais. Le silence attentif des passagers céda alors la place à un murmure de conversations joyeuses qui enfla rapidement. Le chef de cabine demanda à tout le monde de se diriger vers le sas principal, où il leur faudrait enfiler une combinaison pour rallier la station à pied. Inigo laissa passer ses collègues plus pressés que lui avant de se lever avec précaution et de traverser le salon. À vrai dire, il n'avait pas besoin de combinaison ; étant issu de la branche Haute, il disposait de systèmes biononiques largement capables de protéger son corps de l'atmosphère raréfiée, nocive, et des radiations cosmiques qui émanaient des énormes étoiles du Mur situé à cinq cents années-lumière de là. Toutefois… Il était venu jusqu'ici en partie pour échapper à cet héritage, aussi le moment était-il mal choisi pour en faire l'étalage. Il entreprit donc de s'équiper comme les autres.

Le passage de relais était une ancienne tradition de la station. Chaque fois qu'un navire de la Marine arrivait avec de nouveaux observateurs, ceux-ci se mêlaient pendant quelque temps à l'ancienne équipe. La cérémonie officielle avait lieu sous le dôme-jardin, au coucher du soleil. C'était l'occasion de servir un buffet composé des mets les plus raffinés que les programmes culinaires pouvaient produire. On dressait des tables sous des chênes vénérables ornés de centaines de lanternes, qui emplissaient le dôme tout entier d'une douce

lumière dorée. Une projection 3D de quatuor à cordes jouait de la musique classique sur une petite estrade entourée d'eau.

Inigo arriva assez tôt en ajustant les manches de sa tenue de soirée d'un noir intense. Il n'aimait pas particulièrement la queue-de-pie carrée de sa veste, qu'il trouvait un peu trop moderne, mais force lui était d'admettre que son tailleur d'Anagaska avait fait un travail remarquable. Impossible de se passer de la main de l'homme quand on voulait des vêtements de qualité. Il savait que son costume lui allait bien ; tellement bien, en fait, qu'il n'était aucunement embarrassé d'être là.

Le directeur de la station saluait personnellement tous les arrivants. Inigo se joignit aux autres et attendit son tour. Il avisa plusieurs extraterrestres regroupés autour des tables. Les Golants avaient l'air étrange dans leurs vêtements calqués de manière approximative sur ceux des hommes. La peau gris-bleu et la tête étroite et haute, ils tentaient de se fondre poliment dans la masse, ce qui rendait leur présence encore plus saugrenue. Deux Ticoths étaient allongés l'un contre l'autre sur la pelouse ; ils étaient gros comme des poneys, mais n'avaient rien d'herbivores placides. Les Ticoths étaient manifestement des prédateurs, dont le cuir vert foncé mettait en valeur les muscles puissants. Lorsqu'ils grognaient entre eux ou s'adressaient aux humains qui les entouraient, ils découvraient des dents imposantes et pointues. Instinctivement, Inigo vérifia le bon fonctionnement de son champ de force intégral, puis se sentit un peu honteux. Étaient également présents plusieurs Sulines, qui flottaient dans de grosses cuves de verre hémisphériques, semblables à des coupes à champagne géantes soutenues par des unités regrav. Leurs traducteurs s'affairaient, tandis que les créatures discutaient avec les humains. Les parois incurvées de leurs cuves déformaient et grossissaient leurs corps bulbeux.

— Je présume que vous êtes Inigo, tonna le directeur d'une voix puissante. Heureux de vous rencontrer. Je vois que vous êtes arrivé pile à l'heure pour profiter pleinement de la fête. Excellente initiative, mon garçon.

Inigo sourit avec une déférence toute professionnelle et serra la main du grand homme.

— Directeur Eyre…

Les fichiers qu'on leur avait fournis lui avaient appris bien peu de chose sur le directeur, à part qu'il était censé être âgé de plus de mille ans. Inigo avait du mal à y croire, même si l'homme arborait une tenue pour le moins antique composée d'une veste courte et d'un kilt très voyant en tartan améthyste et noir.

— Oh, je vous en prie, appelez-moi Walker.

— Walker ? s'étonna Inigo.

— Oui, je trouve LionWalker un peu long. C'est une vieille histoire… Ne vous en faites pas, je ne vous ennuierai pas avec cela ce soir.

— Ah ! Bien, dit Inigo en ne laissant transparaître aucune surprise dans son regard.

Le directeur avait d'épais cheveux bruns sous lesquels quelque chose scintillait. On aurait dit que son scalp était recouvert de pellicules d'or. Pour la seconde fois en cinq minutes, Inigo se retint de recourir à ses organes biononiques. Un scan lui aurait permis de révéler le genre de technologie dont était équipé l'homme – une technologie qu'il ne parvenait pas à identifier. Sa chevelure aidait LionWalker à paraître jeune, mais cela n'avait rien d'exceptionnel ; la vanité était un défaut très largement répandu chez les humains de toutes les branches – Haute, Avancée ou Naturelle. Néanmoins, sa fine barbiche grise lui donnait un air distingué très étudié.

LionWalker désigna le parc d'un geste du bras, qui fit s'entrechoquer les glaçons dans son verre de whisky.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène dans notre bel avant-poste, jeune Inigo ? Vous venez pour la gloire ? L'argent ? Le sexe ? Après tout, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire, ici.

Inigo eut un sourire pincé en constatant à quel point le directeur était ivre.

— Je souhaite simplement vous apporter mon aide, répondit-il. Je pense que c'est important.

— Pourquoi ? lâcha brusquement l'homme en plissant les yeux.

— Eh bien, le Vide constitue un mystère que même l'ANA ne semble pas en mesure d'élucider. Si nous parvenions à démêler

cet écheveau, notre compréhension de l'univers serait grandement améliorée.

— Mouais. Pour commencer, faites-vous plaisir, oubliez une fois pour toutes l'ANA – une bande d'aristos décadents à l'intelligence fossilisée. Comme s'ils se souciaient du devenir des humains faits de chair et de sang ! Votre aide, proposez-la plutôt aux Raiels. Eux méritent que l'on s'intéresse à eux. Malgré leur esprit supérieur, ils sont eux aussi dans le flou. Vous savez ce que les ingénieurs de la Marine ont découvert lorsqu'ils ont creusé les fondations de ce dôme ?

— Non.

— Des ruines, répondit LionWalker en avalant une gorgée de whisky.

— Je vois.

— Non, vous ne voyez rien. Elles étaient pratiquement fossilisées, vieilles de sept cent cinquante mille ans environ. Une strate de poussière, tout au plus. D'après ce que j'ai compris en compulsant le peu de données que les Raiels veulent bien nous fournir, l'observation a débuté bien avant cela. Vous vous rendez compte ? Un million d'années à travailler sur le même problème ? C'est ce que j'appelle être opiniâtre. Nous serions bien incapables d'en faire autant ; nous avons l'esprit trop étroit.

— Parlez pour vous !

— Ah, j'aurais dû m'en douter : un croyant.

— Pardon ?

— Oui, vous avez foi en l'humanité.

— Je suppose qu'il y en a d'autres comme moi, dans cette équipe, rétorqua Inigo en se disant que le directeur commençait à l'énerver et qu'il était temps de mettre un terme à cette conversation.

— Effectivement, mon garçon. C'est d'ailleurs une des choses qui me font tenir le coup dans ce trou paumé. Ah… Ça y est, fit LionWalker en penchant la tête en arrière et en regardant à l'autre bout du dôme, où la lumière diffuse disparaissait. Au-dessus, le cristal était totalement transparent, qui révélait des nébuleuses antagonistes. Des centaines d'étoiles transperçaient le voile lumineux telles des pointes violettes et indigo. Elles se

multipliaient vers la ligne d'horizon, tandis que la planète tournait lentement en direction du Mur, cette titanesque barrière d'étoiles massives qui entourait le cœur de la galaxie.

— Le Vide n'est pas visible d'ici, n'est-ce pas ? demanda Inigo.

C'était une question stupide, il le savait. Le Vide se trouvait de l'autre côté du Mur, au centre exact de la galaxie. Des siècles plus tôt, avant que l'homme ait trouvé le moyen de s'aventurer hors de son système solaire d'origine, les astronomes étaient persuadés qu'il s'agissait d'un énorme trou noir – hypothèse renforcée par les émissions de rayons X en provenance des particules surchauffées qui tournoyaient autour de ses frontières. Il fallut attendre 2560 et le premier tour complet de la galaxie par le capitaine Wilson Kime à bord du *Endeavour* pour découvrir la vérité. Il y avait effectivement un horizon événementiel impénétrable au cœur de la Voie lactée, toutefois, il n'entourait rien d'aussi naturel et trivial qu'une masse superdense d'étoiles mortes. Le Vide était une barrière artificielle qui protégeait un secret vieux de plusieurs milliards d'années. Les Raiels affirmaient qu'il y avait un univers entier à l'intérieur, un monde créé par une espèce qui avait prospéré à l'aube de la galaxie et qui avait choisi de se retirer au cœur de son œuvre afin de poursuivre son voyage vers les sommets de l'évolution. Dans leur sillage, le Vide était en train d'avaler lentement la Voie lactée. En cela, il n'était pas différent des trous noirs ancrés au centre de nombreuses galaxies. Cependant, contrairement à ces derniers, qui mettaient à profit la gravité et l'entropie pour attirer les masses à eux, le Vide, lui, dévorait activement les étoiles. Le processus s'accélérait d'ailleurs lentement, inexorablement. À moins qu'il soit stoppé, la galaxie mourrait jeune, peut-être trois ou quatre milliards d'années avant sa fin programmée. À ce moment-là, le Soleil des hommes aurait cessé de briller depuis longtemps et le souvenir même de l'humanité se serait éteint, mais les Raiels, eux, se souciaient du destin de cette galaxie qui les avait vus naître et dont ils pensaient qu'elle méritait de mourir de sa belle mort.

LionWalker renifla d'un air amusé.

— Non, il n'est pas visible. Pas de panique, jeune homme. Ne vous attendez pas à voir apparaître une vision cauchemardesque. DF7 est en train de se lever, c'est tout, ajouta-t-il en désignant l'horizon du doigt.

Inigo attendit. Une minute plus tard, un croissant azur se dessina dans le ciel. Il était deux fois plus petit que la Lune et couvert d'étranges taches sombres et régulières. Inigo laissa échapper un sifflement admiratif.

Quinze de ces machines grosses comme des planètes orbitaient dans le système de Centurion. Elles étaient constituées de sphères gigognes aux propriétés physiques et aux intersections de champs quantiques variées, dont la plus grosse avait le diamètre de Saturne. Elles étaient l'œuvre des Raiels ; un système de défense, au cas où l'appétit du Vide le conduirait à sortir des limites imposées par le Mur. Personne n'avait jamais vu cet appareillage fonctionner, pas même les Jadradeshs.

— Très impressionnant, dit Inigo.

Les DF étaient mentionnés dans ses fichiers, bien sûr, mais comment croire qu'une machine de cette taille puisse exister autrement qu'en la voyant devant soi ?

— Vous serez bien, ici, déclara joyeusement LionWalker en lui donnant une tape sur l'épaule. Allez donc vous chercher quelque chose à boire. J'ai fait en sorte que nous ayons les meilleurs programmes dans nos synthétiseurs d'alcool. Considérez que je vous lance un défi !

Puis il partit accueillir un autre nouvel arrivant.

Sans lâcher DF7 du regard, Inigo se dirigea vers le bar. LionWalker ne lui avait pas raconté d'histoires, les boissons étaient vraiment d'excellente qualité, même la vodka qui jaillissait en fontaine d'une statue de sirène.

Inigo resta plus longtemps qu'il l'avait prévu. Le fait de se retrouver avec une bande de types tout aussi dévoués que lui avait réveillé un instinct social profondément enfoui. Lorsqu'il finit par rentrer à son appartement, ses organes biononiques étaient déjà occupés à combattre les effets de l'alcool qu'il avait ingurgité. Il permit tout de même à une partie de cet alcool

d’infiltrer ses neurones afin de ressentir un semblant d’ivresse. Après tout, il allait devoir vivre avec ces gens durant un an. Prendre un air hautain et réservé serait une erreur.

En se glissant dans son lit, il ordonna néanmoins une désaturation totale. La technologie biononique était formidable ; grâce à elle, plus de gueule de bois.

Ainsi Inigo fit-il son premier rêve dans l’enceinte de Centurion. Un rêve qui ne lui appartenait pas.

1

Aaron passa la journée tout entière à se mêler aux adeptes du Rêve Vivant sur la vaste place du Parc doré, à les écouter discrètement parler de la succession, à boire l'eau des distributeurs mobiles et à fuir les rayons brûlants du soleil et l'humidité qui ne cessait d'augmenter. Il croyait se rappeler être arrivé à l'aube ; l'espace pavé de marbre était quasi désert à ce moment-là. Les sommets des splendides piliers blancs qui entouraient la place étaient couronnés d'un halo rose doré, tandis que l'étoile locale se levait au-dessus de la ligne d'horizon. Il avait souri à la vue de cette ville-réplique, s'était amusé à superposer sa topographie aux rêves qu'il avait recueillis dans le champ de Gaïa au cours des dernières… Enfin, depuis pas mal de temps. Après cela, le Parc doré s'était rapidement rempli d'adeptes venus, en gondoles ou à pied, des autres quartiers de Makkathran2. Vers midi, ils devaient être près de cent mille. Tous faisaient face au palais du Verger qui s'étirait à la façon d'une chaîne de dunes protectrices vers le quartier de l'Anémone, de l'autre côté du canal extérieur. Ils attendaient avec une impatience mal dissimulée que le Conseil ecclésiastique rende sa décision. Le conclave durait depuis déjà trois jours. Combien de temps leur faudrait-il pour élire un nouveau Conservateur ?

En milieu de matinée, Aaron s'était faufilé jusqu'au canal, tout près du pont central qui menait au quartier de l'Anémone. Malheureusement, le passage était barré. En temps ordinaire, n'importe qui – du simple touriste au fervent dévot – pouvait se rendre dans le palais et s'y balader à sa guise. Aujourd'hui, en revanche, de jeunes ecclésiastiques à la musculature artificiellement développée en surveillaient tous les accès. Agglutinés d'un côté du pont interdit, des centaines de journalistes venus de tout le Grand Commonwealth pestaient contre le Rêve Vivant qui refusait de laisser filtrer la moindre information. On les reconnaissait facilement à leurs vêtements

modernes et chics, et à leur visage dont le teint parfait était garanti par une membrane d'écailles cosmétiques bien plus efficace que l'ADN lourdement modifié des Avancés.

Derrière eux se pressait la foule des badauds. Chacun y allait de son pronostic. D'après les estimations d'Aaron, quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux soutenaient la candidature d'Ethan. Ils voulaient Ethan parce qu'ils en avaient assez d'attendre, assez du statu quo prêché par des Conseillers tous plus ternes les uns que les autres, assez de patienter. Cela faisait trop longtemps qu'Inigo, le Rêveur, avait quitté la vie publique. Ils avaient besoin d'un homme capable de leur montrer le chemin de la félicité qu'ils avaient goûtée dans le premier rêve d'Inigo.

Durant l'après-midi, Aaron se rendit compte que la femme le regardait. Discrètement, bien évidemment. Il l'avait repérée instinctivement et, depuis, il était en mesure de deviner à chaque instant où elle se trouvait. C'était une aptitude bien pratique. Elle s'arrangeait toujours pour regarder ailleurs lorsqu'il se tournait vers elle. Elle portait un haut à manches courtes orange rouille et un corsaire bleu taillé dans un matériau moderne quelconque. En cela, elle se démarquait légèrement des adeptes, qui avaient tendance à privilégier la laine, le coton ou le cuir. Physiquement, en revanche, elle n'avait rien de remarquable : elle avait le visage plutôt plat et un nez retroussé assez mignon. Le plus souvent, ses fines lunettes de soleil cuivrées étaient soulevées sur ses cheveux bruns et courts. Aucun moyen de deviner son âge ; comme tous les habitants du Grand Commonwealth, elle avait stoppé son vieillissement à vingt-cinq ans. À vue de nez, il lui donnait facilement plus de deux siècles. Cependant, il n'en avait aucune preuve tangible.

Après une quarantaine de minutes passées à se tourner autour, il se dirigea dans sa direction, le sourire aux lèvres. Ses amas macrocellulaires ne détectèrent rien de particulier, pas de liaison avec l'unisphère, pas de capteurs actifs. Électroniquement parlant, elle était aussi rustique que cette ville.

— Bonjour, dit-il.

Du bout du doigt, elle repoussa ses lunettes de soleil sur son front et eut un sourire coquin.

— Bonjour, vous. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Nous vivons un moment historique.

— C'est vrai.

— On se connaît ?

Son instinct ne l'avait pas trompé. Elle n'avait rien d'une adepte placide. Tout dans son langage corporel sonnait faux. Elle se contrôlait suffisamment bien pour duper les autres, mais pas quelqu'un qui avait son entraînement – son *entraînement ?*

— Auriez-vous des raisons de vous souvenir de moi ?

Il hésita. Son visage lui était familier. Il sentait qu'il aurait dû savoir quelque chose sur elle, mais n'avait aucun moyen de découvrir quoi, puisqu'il n'avait plus de souvenirs. Maintenant qu'il y pensait, il ne se rappelait rien sur rien. Avait-il une vie avant aujourd'hui ? Peu importe. Pour le moment, en tout cas, cela ne le dérangeait pas outre mesure.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus.

— Comme c'est curieux. Comment vous appelez-vous ?

— Aaron.

À sa grande surprise, elle éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le numéro un, hein ? Comme c'est mignon.

Aaron eut un sourire forcé.

— Je ne comprends pas.

— Si vous vouliez dresser une liste des animaux terriens, par où commenceriez-vous ?

— Là, je suis complètement perdu.

— Vous commenceriez par l'oryctérope, aussi appelé aardvark. Un double A.

— Ah, fit-il. Je vois.

— Aaron, gloussa-t-elle, ceux qui vous ont envoyé ici ont le sens de l'humour.

— Personne ne m'a envoyé ici.

— Vraiment ? demanda-t-elle en haussant les sourcils. Donc vous vous êtes retrouvé ici par hasard, et vous avez décidé de rester pour vivre un moment historique, c'est cela ?

— En gros, oui.

Elle remit le bandeau de cuivre sur ses yeux et secoua la tête d'un air faussement incrédule.

— Nous sommes plusieurs dans le coin, vous savez ? Et je ne pense pas qu'il s'agisse d'un accident.

— Nous ?

Elle désigna la foule d'un geste du bras.

— Ne me dites pas que vous appartenez à ce troupeau de moutons. Vous n'êtes tout de même pas un adepte ? Quelqu'un qui croit que sa vie va réellement commencer à la fin de ces rêves généreusement offerts au Commonwealth par Inigo ?

— Je suppose que non.

— Beaucoup de gens sont venus observer ce qui se déroule ici. C'est très important, après tout. Et pas uniquement pour le Grand Commonwealth. Selon certaines espèces, un pèlerinage dans le Vide pourrait déclencher l'expansion de ce dernier, ce qui sonnerait le glas de la galaxie. Cette perspective vous emballe-t-elle, Aaron ?

Elle le fixa avec intensité.

— Ce ne serait pas une bonne chose, temporisa-t-il. C'est clair.

En réalité, il n'avait pas d'opinion à ce sujet. Il n'y avait jamais réfléchi.

— Oui, c'est clair. Toutefois, ce serait une belle occasion pour certains.

— Si vous le dites.

— Je le dis, insista-t-elle en se léchant les lèvres d'un air espiègle. Vous comptez me demander mon code unisphère, m'inviter à boire un verre ?

— Pas aujourd'hui.

Elle fit la moue d'une manière théâtrale.

— Alors, contentons-nous de coucher ensemble, sans arrière-pensée, proposa-t-elle.

— Non merci, répondit-il en riant.

— Comme vous voudrez, dit-elle en haussant les épaules. Au revoir Aaron.

— Attendez, reprit-il comme elle se retournait. Comment vous appelez-vous ?

— Je préfère ne pas vous le dire. Mon nom est synonyme de mauvaise nouvelle.

— Au revoir, Mauvaise Nouvelle.

Elle eut un sourire sincère et agita le doigt.

— C'était comme au bon vieux temps, ajouta-t-elle avant de s'en aller.

Aaron sourit aussi et suivit du regard sa tête au milieu de la foule. Une minute plus tard, il l'avait définitivement perdue. S'il l'avait repérée, tout à l'heure, c'est parce qu'elle voulait être vue, comprit-il.

Elle avait dit « nous ». « Nous sommes plusieurs dans le coin. » Cela ne voulait pas dire grand-chose. Néanmoins, elle avait soulevé nombre de questions. *Pourquoi suis-je ici ?* se demanda-t-il. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait le sentiment d'être au bon endroit au bon moment. Il voulait savoir qui serait élu. *Et ma mémoire ? Pourquoi n'ai-je aucun souvenir ? Cette* question aurait dû le torturer – il en était conscient. Les souvenirs étaient au cœur de l'identité de tout être humain, pourtant, il ne ressentait aucun manque. Bizarre. Les hommes étaient des entités complexes, émotionnellement parlant, toutefois, cela ne semblait pas être son cas. Mais ce n'était pas grave car il était intimement persuadé qu'il finirait par résoudre ce mystère. Inutile de se presser.

L'après-midi touchant à sa fin, la foule commença à se disperser ; il n'y aurait pas d'annonce officielle aujourd'hui. Les visages des gens qui entouraient Aaron affichaient une intense déception, sentiment confirmé par les murmures d'émotion qui emplissaient le champ de Gaïa. Aaron ouvrit son esprit aux pensées ambiantes, leur permit de se déverser par le portail que les particules de Gaïa avaient ouvert dans son cervelet. C'était un peu comme marcher au milieu d'une fine brume constituée de spectres qui enveloppaient la place de couleurs irréelles, comme évoluer au cœur d'une scène révolue depuis longtemps et évoquée avec plaisir. Les sons étaient étouffés comme s'il y avait du brouillard. Quand avait-il rejoint la communauté du champ de Gaïa ? Il ne s'en souvenait pas plus que du reste. Cela l'étonnait tout de même un peu. Le champ de Gaïa était un truc d'adolescents, une mode chez ceux qui considéraient que

l'échange de rêves et d'émotions était une expérience spirituelle profonde. C'était pareil chez les fanatiques du Rêve Vivant. Bien qu'il se sentît différent de ces gens, il était en mesure de comprendre ce qui se passait autour de lui. Makkathran2 était l'endroit idéal pour faire l'expérience de cette communion car le Rêve Vivant en avait fait la capitale du champ de Gaïa du Grand Commonwealth – avec toutes les contradictions que cela impliquait. Pour les adeptes, le champ de Gaïa était similaire à la télépathie maîtrisée par les habitants de la véritable Makkathran.

Comme la journée touchait à son terme, Aaron goûta la tristesse de la foule ainsi qu'une pointe de colère dirigée vers le Conseil ecclésiastique. Dans une société où les pensées et les sentiments étaient partagés, il ne devait pas être difficile d'arriver à un consensus ; les élections n'auraient dû être qu'une formalité. Aaron perçut également une vision, un désir commun dans le champ de Gaïa : le pèlerinage. Le mouvement tout entier n'attendait que cela.

En dépit de la déception généralisée, il choisit de rester où il était. Il n'avait rien de particulier à faire. Le soleil avait presque atteint la ligne d'horizon lorsqu'il vit du coin de l'œil que l'on s'agitait sur le large balcon du palais. Tout autour de lui, les gens se tournèrent de concert en souriant. Lentement mais avec détermination, on se mit à avancer vers le canal. Les champs de force de sécurité déployés le long de l'eau grossirent et repoussèrent les premiers rangs, tandis que la pression des corps augmentait. Tels des dirigeables miniatures noirs et scintillants, les caméras autonomes de diverses chaînes d'information continue filèrent dans les airs et ajoutèrent à la confusion générale. En quelques secondes seulement, l'ambiance devint bouillonnante. Le champ de Gaïa crépita d'excitation, et Aaron se retira pour éviter d'être submergé par une tempête de couleurs et de cris éthérés.

Le Conseil ecclésiastique s'avança solennellement sur le balcon, quinze silhouettes vêtues de longues robes rouge et noir, à l'exception d'une seule, qui se tenait au milieu et arborait une tenue d'un blanc aveuglant passepoilé d'or. Elle portait également une capuche qui dissimulait son visage. Le soleil

couchant embrasait le tissu lisse, entourait le personnage d'un halo. Un énorme cri de joie retentit. Les caméras filèrent en bourdonnant, se rapprochèrent aussi près du balcon que possible. Les champs de force du palais scintillèrent et les maintinrent à distance. Comme un seul homme, le Conseil ecclésiastique pénétra le champ de Gaïa. Aussitôt après, le Conseil se connecta à l'unisphère pour rendre son annonce accessible depuis tous les points du Grand Commonwealth.

Au centre du balcon, la silhouette blanche leva les bras et, très lentement, retira son bonnet. Un sourire béat aux lèvres, Ethan considéra la ville et la foule bouillonnante de ferveur. Son visage fin et sa mine solennelle inspiraient la bonté et suggéraient qu'il était à l'écoute, qu'il comprenait leurs craintes et compatissait. Tout le monde voyait ses cernes, fruits de sa responsabilité colossale, signe qu'il assumait les attentes de tous les Rêveurs. Les applaudissements gagnèrent en intensité lorsque les rayons dorés du soleil illuminèrent son visage. À leur tour, les autres membres du Conseil se tournèrent vers le nouveau Conservateur et applaudirent.

Sans intervention consciente de sa part, les programmes de pensée auxiliaires d'Aaron se mirent en branle dans ses amas macrocellulaires et ordonnèrent un zoom oculaire. Il scanna les visages des membres du Conseil et stocka les images ainsi que les codes intégraux dans sa mémoire. Plus tard, il pourrait les étudier en détail, traquer le moindre signe d'émotion, tenter d'en conclure comment s'était déroulé le scrutin.

Il ignorait qu'il possédait cette faculté de zoomer, ce qui piqua sa curiosité. À sa demande, un programme de pensée auxiliaire procéda à une vérification des implants macrocellulaires qui enrichissaient son système nerveux. Des exo-images et des icônes mentales se réveillèrent et apparurent dans son champ de vision. Des parenthèses iridescentes, mouvantes, encadrèrent sa vision. Les exo-images étaient des symboles par défaut générés par son ombre virtuelle, l'interface personnelle qui lui permettait de se connecter à l'unisphère pour accéder instantanément à une banque de données colossale, ainsi qu'à des offres illimitées de loisirs et de commerces. L'équipement standard, en somme.

Toutefois, les icônes mentales qu'il avait devant les yeux semblaient beaucoup plus perfectionnées que les enrichissements mis à la disposition du corps humain par l'ADN Avancé. À en croire les descriptifs de ses fonctions améliorées, il était équipé d'armes biononiques extrêmement puissantes.

J'ai appris quelque chose de plus sur moi, pensa-t-il. *Je partage l'héritage des Avancés*. Ce n'était certes pas une révélation ; quatre-vingts pour cent des habitants du Grand Commonwealth possédaient un ADN aux séquences modifiées grâce aux travaux des anciens fanatiques visionnaires de Far Away. Néanmoins, le fait qu'il soit également équipé d'implants biononiques rétrécissait son champ d'investigation et en disait beaucoup sur ses véritables origines.

Ethan leva les mains pour demander le silence. Les adeptes se turent et retinrent leur souffle. Même les journalistes se calmèrent. Une sensation de sérénité ajoutée à une détermination sans faille émana du Conservateur et se propagea dans le champ de Gaïa. Ethan était sûr de son fait.

— Je remercie mes collègues Conseillers de m'avoir fait cet honneur, commença-t-il. Mon objectif premier sera de réaliser la volonté de notre Rêveur. Il nous a montré la voie – personne ne peut dire le contraire. Grâce à lui, nous savons qu'il est un endroit où l'existence peut être altérée, où elle peut devenir parfaite, quel que soit le sens que nous donnons à ce terme. S'il nous a révélé tout cela, c'est pour une raison bien précise. Cette cité, c'est à lui que nous la devons. Notre dévotion, c'est lui qui l'a engendrée. Pourquoi ? Pour *vivre le Rêve*. C'est ce que nous allons faire.

Tonnerre d'applaudissements.

— Le Deuxième Rêve a commencé ! Nous l'attendions tous. Je l'attendais. De nouveau, on nous a montré l'intérieur du Vide. Nous avons volé avec le Seigneur du Ciel.

Aaron scanna encore le Conseil. Inutile de reporter à plus tard l'examen minutieux de leurs visages. Cinq des Conseillers avaient du mal à dissimuler leur malaise. Autour de lui, les applaudissements redoublaient d'intensité, tandis que le discours atteignait son apogée.

— Le Seigneur du Ciel nous attend. Il nous guidera vers notre destinée. Nous allons partir en pèlerinage !

Un grondement violent, brut, d'adulation pure couvrit les applaudissements. À l'intérieur du champ de Gaïa, une onde de plaisir provoqua un véritable feu d'artifice. Une euphorie indicible illumina cet univers neural artificiel.

Ethan fit le V de la victoire, sourit une dernière fois puis retourna à l'intérieur du palais.

Aaron attendit que la foule se disperse. Il ne put s'empêcher de secouer la tête, incrédule, en les voyant tous pleurer de joie. Ici, le bonheur semblait universel, obligatoire. Le soleil disparut sous la ligne d'horizon, et les fenêtres de la ville commencèrent à émettre un chatoiement orange, exactement comme dans la cité qui lui avait servi de modèle. Des chansons résonnaient le long des canaux, tandis que les gondoliers manifestaient leur satisfaction dans les règles de l'art. Les journalistes furent les derniers à partir. Entre eux, ils commentaient la scène à laquelle ils venaient d'assister. Les plus dubitatifs prenaient garde de ne pas parler trop fort. Sur l'unisphère, les présentateurs de bulletins d'informations et autres commentateurs politiques y allaient de leurs prédictions apocalyptiques.

Rien de tout cela n'intéressait Aaron. Il n'avait toujours pas quitté la place lorsque les robots municipaux firent leur apparition et entreprirent de ramasser les ordures abandonnées par la foule excitée. À présent, il savait ce qu'il devait faire. Cela l'avait frappé comme une évidence lorsqu'il avait entendu le discours d'Ethan. Trouver Inigo. Voilà pourquoi il était venu.

Aaron regarda autour de lui avec un sourire satisfait, mais la jeune femme n'était plus là.

— Qui a parlé de mauvaise nouvelle ? demanda-t-il à haute voix avant de s'en aller et de s'enfoncer dans la ville animée.

* * *

Depuis le balcon du palais, Ethan regarda les derniers rayons du soleil glisser sur la foule, la couvrir d'un glacis doré. Leurs cris d'approbation se répercutaient sur les murs épais de la bâtisse. Sous ses doigts, la pierre de la balustrade vibrait

littéralement. Ethan n'avait jamais vraiment douté durant sa longue progression personnelle, néanmoins, leur réaction était réconfortante. Il savait qu'il avait raison de poursuivre sa vision, de pousser le mouvement tout entier à sortir de sa léthargie. C'était un message de l'évolution : avancer ou mourir. La raison d'être du Vide.

Ethan ferma son esprit au champ de Gaïa et rentra, tandis que le soleil était avalé par l'horizon. Les autres membres du Conseil se hâtèrent de lui emboîter le pas respectueusement, leurs capes rouges froufroutant dans leur sillage.

Son secrétaire personnel, l'ecclésiastique en chef Phelim, l'attendait au sommet des larges escaliers d'ébène qui menaient à la salle Malfit. L'homme était vêtu d'une robe gris et bleu qui indiquait qu'il se situait juste en dessous des Conseillers dans la hiérarchie du palais – ce qui ne durerait pas car Ethan allait le promouvoir d'ici à quelques jours. Son bonnet était rejeté dans son dos, et son crâne chauve et luisant reflétait la lumière orange du coucher de soleil. Cela lui donnait un air squelettique impressionnant et très inhabituel dans cette ville où la mode était aux cheveux longs. Il rejoignit son supérieur, qu'il dépassait d'une tête. Sa taille, ajoutée à sa mine impassible, était une arme très efficace lorsqu'il s'agissait de déstabiliser un interlocuteur. Phelim était capable de converser avec n'importe qui tout en ouvrant son esprit au champ de Gaïa et en dissimulant ses émotions. Encore une qualité à laquelle la communauté passive du Rêve Vivant n'était pas habituée. Les membres du Conseil n'appréciaient pas cet intrus aux manières si étranges. En privé, Ethan se réjouissait de la consternation provoquée par son secrétaire.

La salle Malfit était pleine d'ecclésiastiques qui applaudirent lorsque Ethan arriva au pied des marches. Il prit le temps de les saluer en hochant la tête et de distribuer des sourires en traversant le sol d'un noir intense. Au-dessus de leurs têtes, la coupole peinte figurait le ciel de Querencia. La salle semblait prisonnière d'une aurore éternelle sous sa voûte turquoise, autour de laquelle tournait le globe ocre du monde solide de Nikran, dont le modèle réduit était tout de même assez gros pour que l'on devine ses chaînes de montagnes surplombées de

nuages. Ethan continua jusqu'à la salle Liliala, dont le plafond représentait un orage aux nuages enflés striés d'éclairs violets. À travers des trouées, on apercevait les jumelles de Mars du Bracelet de Gicon, de petites planètes sans relief, protégées des regards indiscrets par une épaisse atmosphère rouge. Les ecclésiastiques supérieurs étaient réunis sous les nuages brillants. Ethan s'attarda un peu plus cette fois-ci, marmonna quelques remerciements à ceux qu'il reconnaissait, autorisa son esprit à émettre un sentiment de fierté modérée dans le champ de Gaïa.

Une fois devant l'arche qui permettait d'accéder aux bureaux du maire de Makkathran, Ethan se retourna vers les Conseillers.

— Je vous remercie une fois de plus de m'avoir donné votre confiance. À ceux qui étaient un peu réticents, je promets de redoubler d'efforts pour mériter votre soutien.

S'il y en avait parmi eux qui étaient vexés ou déçus de ne pas avoir été choisis, ils se gardèrent bien de le montrer en laissant filtrer leurs pensées dans le champ de Gaïa. Phelim et lui passèrent dans ses appartements privés, constitués de plusieurs grandes salles interconnectées. Comme dans le reste de la ville, il n'était guère question ici de lourdes portes en bois ; l'espèce qui avait bâti la cité originelle de Makkathran n'avait pas le profil psychologique à s'enfermer. À travers le champ de Gaïa, Ethan sentait son équipe personnelle qui s'activait dans les chambres adjacentes. Les assistants de son prédécesseur étaient en train de plier bagage ; leur mécontentement contenu était perceptible. Le transfert d'autorité était habituellement une affaire joyeuse mais ce n'était pas le cas cette fois-ci. Ethan voulait que tout soit réglé d'ici à quelques heures. Avant le début du conclave, il avait préparé un cercle restreint de loyalistes afin qu'ils prennent en main les principaux postes administratifs du Rêve Vivant. Comme Ellezelin était une théocratie, il devrait s'atteler à la création d'un nouveau cabinet pour le gouvernement planétaire.

Son prédécesseur, Jalen, avait meublé les lieux avec des cubes de paoviool, des blocs semblables à des pierres qui prenaient la forme désirée sous l'influence du champ de Gaïa. Ethan s'assit sur un fauteuil qui se forma derrière un grand

bureau. Des étincelles émeraude jaillirent sur la surface du paoviool, signes de son mécontentement.

— Je veux que cette saleté moderne soit évacuée avant demain matin, dit-il.

— Bien sûr, dit Phelim. Souhaitez-vous que nous réinstallions le mobilier d'Inigo ?

— Non. Je veux que l'on suive les indications de Celui-qui-marche-sur-l'eau.

— Oui, ce sera beaucoup mieux, répondit Phelim avec un sourire.

Ethan examina le sanctuaire ovale aux murs nus et aux fenêtres hautes. Bien qu'il fût familier des lieux, il avait l'impression de les découvrir.

— Par Ozzie, nous avons réussi ! s'exclama-t-il en laissant échapper un long soupir d'étonnement. Je transpire. Oui, je transpire. Vous vous rendez compte ?

Il porta la main à son front et se rendit compte qu'il tremblait. Il avait œuvré, il avait travaillé comme un forcené, il s'était sacrifié pendant des années pour vivre ce moment, mais la réalité de son succès restait difficile à appréhender, à encaisser. Cela faisait cent cinquante ans qu'il avait inspiré des particules de Gaïa dans l'intention de faire l'expérience du champ. Dès sa première nuit de communion, il avait été témoin du Premier Rêve d'Inigo. Cent cinquante ans pour que le gamin du Monde extérieur d'Oamaru s'émancipe et se hisse jusqu'à cette position – l'une des plus importantes encore accessibles aux humains Naturels du Grand Commonwealth.

— C'est vous qu'ils voulaient, et personne d'autre, dit Phelim qui se tenait près du bureau en ignorant les cubes de paoviool sur lesquels il aurait pu prendre place.

— Nous avons réussi ensemble.

— Ne dites pas de bêtises. Jamais je ne serai admis au Conseil.

— Les temps ont changé.

Ethan examina de nouveau le sanctuaire. L'énormité de la situation était en train de le rattraper. Il se demanda à quoi ressemblerait le Vide lorsqu'il le verrait de ses propres yeux. Des décennies plus tôt, il avait rencontré Inigo. Il n'avait pas été

déçu, non. C'était juste qu'il ne s'attendait pas à cela. Mais à quoi s'attendait-il ? Peut-être à découvrir une personnalité plus volontaire et dynamique.

— Vous voulez commencer ? demanda Phelim.

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Les membres du cabinet d'Ellezelin nous sont tous loyaux, aussi resteront-ils tous en poste, à une exception près. Je vous veux comme ministre des Finances.

— Moi ?

— Nous allons construire des vaisseaux pour notre pèlerinage. Cela va coûter très cher et nous allons avoir besoin de toutes les ressources financières de la Zone de libre-échange. Je veux un ministre en qui je puisse avoir confiance.

— Je croyais que j'allais rejoindre le Conseil.

— C'est toujours vrai. J'annoncerai votre promotion demain.

— Deux postes importants… Je vais avoir du mal à concilier deux emplois du temps. Qui vais-je remplacer au Conseil ?

— Je vais demander à Corrie-Lyn de reconsidérer sa position.

Le visage de Phelim trahit son désaccord.

— Elle n'est pas votre plus grande supportrice, mais je pense qu'elle accueillera l'idée du pèlerinage avec enthousiasme. Peut-être qu'un Conseiller moins progressiste…

— Non, ce sera Corrie-Lyn, répéta Ethan avec fermeté. Les Conseillers qui s'opposeront au pèlerinage sont une minorité et ne nous poseront pas de difficultés. Personne n'osera mettre mon mandat en question. Les adeptes ne l'accepteraient pas.

— Comme vous voulez. Espérons simplement qu'Inigo ne réapparaîtra pas avant que nos vaisseaux soient prêts à partir. Vous n'ignorez pas qu'ils étaient amants…

— C'est d'ailleurs l'unique raison pour laquelle elle est Conseillère. Sommes-nous toujours à la recherche d'Inigo ? demanda Ethan en fronçant les sourcils.

— Nous non, mais nos amis oui. Nous ne disposons pas de leurs ressources. Pour l'instant, rien de nouveau. Honnêtement, si un mois après l'annonce de votre nomination au rang de Conservateur il n'est toujours pas revenu, alors la voie sera libre.

— Je n'aurais pas dit cela de cette manière. Vous laissez entendre que nous avons fait quelque chose de mal.

— Nous ne savons pas pourquoi Inigo n'était pas favorable à un pèlerinage.

— Inigo est humain. Il a des défauts comme nous tous. Pour être charitable, disons qu'il a manqué de cran. À mon avis, il nous encourage de là où il se cache.

— Je l'espère.

Phelim s'interrompit pour examiner les informations qui s'accumulaient dans ses exo-images. Son ombre virtuelle comparait les données locales au traitement plus général de l'élection.

— Marius est ici. Il demande une audience, reprit-il.

— Il n'aura pas mis longtemps !

— Effectivement. Il vous reste encore beaucoup de formalités à accomplir, ce soir. Le président du Grand Commonwealth va vous appeler pour vous féliciter, tout comme les leaders des planètes de la Zone de libre-échange et des dizaines d'alliés des Monde extérieurs.

— Que pouvez-vous me dire de la couverture de l'unisphère ?

— C'est encore un peu tôt, répondit Phelim en compulsant les résumés fournis par son ombre virtuelle. En gros, il n'y a pas de surprise. Quelques fanatiques anti-pèlerinage crient partout que vous allez tous nous tuer. Toutefois, la plupart des commentateurs dits sérieux s'efforcent de rester mesurés et d'aborder la difficulté de notre projet. En fait, la majorité semble considérer le pèlerinage comme une simple promesse de politicien.

— Il n'y a rien d'impossible dans notre projet, dit Ethan, agacé. J'ai vu le rêve du Seigneur du Ciel. C'est une noble créature qui nous guidera dans le Vide. Il nous suffit de localiser le Second Rêveur. À ce propos, nous avons du nouveau ?

— Non. Des milliers de personnes viennent nous voir en jurant qu'ils rêvent du Seigneur du Ciel. Ils ne nous simplifient pas la tâche.

— Vous devez absolument le trouver.

— Ethan… Nos meilleurs Maîtres des Rêves ont mis des mois à assembler les fragments existants en un songe cohérent.

Malheureusement, notre lien avec le Vide est beaucoup plus ténu que celui d'Inigo. Ces fragments pénètrent le champ de Gaïa de diverses manières. Grâce à des porteurs non conscients, peut-être. Ou alors ils nous sont directement envoyés par le Vide. À moins que ce soit le champ galactique d'Ozzie. Ou encore une farce des Silfens ou d'une quelconque espèce postphysique. Et puis, il y a Inigo lui-même…

— Non, ce n'est pas Inigo. J'en suis sûr. Je sais reconnaître le goût de ses rêves, comme nous tous, d'ailleurs. Là, c'est différent. Rappelez-vous que c'est moi qui ai été attiré le premier par ces fragments de rêves. Leur nature ne fait aucun doute. Il y a bien un Second Rêveur.

— Eh bien, maintenant que vous êtes Conservateur, vous avez le pouvoir d'ordonner un examen détaillé des nids de confluence du champ de Gaïa. De cette façon, nous remonterons à l'origine des fragments.

— Est-ce vraiment possible ? Je croyais que nous n'avions aucune influence directe sur le champ de Gaïa.

— Les Maîtres des Rêves disent qu'ils en sont capables. Les nids peuvent être modifiés, mais cela coûtera très cher.

Ethan soupira. Le Conclave avait été épuisant mentalement parlant, et ce n'était que le début.

— Il y a tant de choses à faire. En même temps…

— Je suis là pour vous aider, vous savez.

— Je sais. Et je vous en remercie, mon ami. Un jour, nous nous tiendrons dans la véritable Makkathran. Un jour, nos vies seront parfaites.

— Ce jour arrivera bientôt.

— Pour l'amour d'Ozzie, je l'espère. Faites entrer Marius, je vous prie.

Ethan se leva pour accueillir courtoisement son invité. Le fait qu'il fût sur le point de rencontrer le représentant d'une Faction de l'ANA avant n'importe qui d'autre en disait long. Marius avait œuvré en sa faveur tout au long de la campagne électorale ; Ethan et Phelim lui étaient donc redevables, et cela ne plaisait pas beaucoup au nouveau Conservateur. Dans un univers idéal, ils n'auraient pas eu besoin d'aide extérieure – surtout pas d'une aide aussi lourde à assumer. Certes, Marius

n'avait pas encore exigé de compensation. Aucune des Factions de l'intelligence postphysique du système d'Activité Neurale Avancée de la Terre ne manquerait à ce point de tact.

Le représentant entra dans la salle et sourit poliment. D'une taille moyenne, il avait le visage rond et des yeux verts et perçants aux iris imposants. Sa bouche et son nez étaient étroits, et ses grandes oreilles plaquées contre son crâne – on aurait presque dit qu'elles en faisaient partie. Son épaisse chevelure auburn était mouchetée d'or, héritage d'un ancêtre Avancé un peu vaniteux, sans aucun doute. À première vue, rien n'indiquait qu'il s'agissait d'un personnage important. Si Ethan en croyait ses scanners passifs, aucun des implants de Marius n'était activé. Ou alors, ils étaient trop sophistiqués pour être détectés. Ce ne serait pas surprenant, car le représentant avait accès aux enrichissements biononiques les plus perfectionnés qui soient. Sa longue toge noire dégageait une sorte de brume qui enveloppait le personnage et s'étirait en fines vrilles dans son sillage.

— Votre Éminence, dit Marius en s'inclinant. Mes plus sincères félicitations pour votre élection.

Ethan sourit. C'était cela ou bien hausser les épaules. Tous ses instincts primitifs lui criaient que le représentant était extrêmement dangereux.

— Merci.

— Je suis venu vous assurer que nous allons continuer à vous apporter notre aide.

— Si je comprends bien, vous ne craignez pas que le pèlerinage déclenche la fin de la galaxie ?

Ethan avait désespérément envie de lui demander qui incluait ce *nous* ? Toutefois, il y avait tant de Factions au sein de l'ANA, les alliances s'y faisaient et s'y défaisaient si régulièrement que c'était une question inutile. La Faction que représentait Marius voulait que le pèlerinage ait lieu et cela lui suffisait. Leurs raisons étaient peut-être à l'opposé des siennes, mais Ethan s'en moquait, tout comme il acceptait d'être considéré comme un outil politique. De toute façon, il n'en saurait jamais rien. Seul le pèlerinage comptait, qui permettrait aux croyants de toucher l'univers promis. Rien d'autre n'avait

d'importance. Servir les intérêts d'un autre ne le dérangeait pas, du moment que cela n'interférait pas avec sa destinée.

— Bien sûr que non, s'empressa de répondre Marius avec un large sourire, comme s'il s'amusait avec Ethan de la bêtise sans bornes du reste de l'humanité. Ceux qui sont déjà dans le Vide nous auraient déjà anéantis, si telle avait été leur volonté.

— Il faut éduquer les gens. J'apprécierais énormément que vous m'aidiez dans cette tâche.

— Nous ferons tout notre possible. Cependant, nous devons tous les deux lutter contre une inertie mentale considérable, sans parler des préjugés.

— J'en suis parfaitement conscient. Le pèlerinage divisera l'opinion dans tout le Grand Commonwealth.

— Ce sujet n'intéresse d'ailleurs pas uniquement les humains.

— Vous faites référence à l'empire des Ocisens, cracha Ethan avec un mépris ostentatoire.

— Il convient effectivement de ne pas le sous-estimer, le mit en garde Marius.

— Les seuls qui m'inquiètent véritablement sont les Raiels car ils ont publiquement déclaré leur opposition à toute tentative de pénétration du Vide.

— C'est là que notre aide vous sera la plus précieuse. Notre offre originelle tient toujours : nous fournirons les ultraréacteurs qui équiperont vos vaisseaux.

Ethan, qui avait étudié l'histoire ancienne, se sentit alors comme Adam, ce personnage mythique auquel on avait offert de croquer la pomme.

— Que demandez-vous en retour ?

— Ce sera la fin du statu quo qui règne dans le Grand Commonwealth.

— Qu'est-ce que cela changera pour vous ?

— La survie de l'espèce. L'évolution s'accompagne de progressions et d'extinctions.

— Je pensais que vous visiez la transcendance, intervint Phelim d'une voix neutre.

Marius ne daigna pas le regarder et continua à scruter Ethan.

— La transcendance ne serait pas une évolution, de votre point de vue ? demanda-t-il.

— Une évolution radicale, répondit Ethan.

— Un peu comme vos espoirs de pèlerinage.

— Pourquoi ne pas vous joindre à nous ?

— Je vous retourne la question, dit Marius avec un sourire sans joie.

— Nous avons rêvé notre destin, rétorqua Ethan dans un soupir.

— Ah ! on en revient toujours au vieux dilemme des hommes : risquer un plongeon dans l'inconnu ou opter pour la facilité.

— Entre deux maux, choisissez celui que vous connaissez le mieux.

— Oui, c'est ce que je voulais dire. Votre Éminence, nous vous offrons tout de même nos ultraréacteurs.

— Que personne n'a encore jamais vus. Nous devons vous croire sur parole.

— L'ANA a tendance à couver ses technologies les plus avancées. Je vous assure néanmoins qu'ils existent. L'ultraréacteur est au moins aussi efficace que le réacteur utilisé par les Raiels.

Ethan s'efforça de ne pas sourire devant une telle arrogance.

— Je vous assure que c'est vrai, Conservateur, ajouta Marius. L'ANA ne ferait jamais ce genre de déclaration à la légère.

— J'en suis sûr. Alors, quand pensez-vous pouvoir nous les livrer ?

— Dès que les vaisseaux seront prêts.

— Qu'en est-il du reste de l'ANA, des Factions qui ne partagent pas votre enthousiasme ? Vous laisseront-elles propager cette technologie de pointe ?

— Ne vous en faites pas. Nos débats internes ne doivent aucunement vous inquiéter.

— Très bien. Dans ce cas, j'accepte votre offre. Ne le prenez pas mal, mais nous allons aussi construire nos propres réacteurs, certainement plus ordinaires, juste au cas où.

— Nous n'en attendions pas moins de vous, dit Marius en s'inclinant de nouveau avant de prendre congé.

Phelim laissa échapper un sifflement soulagé.

— Si je comprends bien, nous participons sans le vouloir à une guerre politique.

— Si cela nous permet d'obtenir ce dont nous avons besoin, rétorqua Ethan en prenant un air blasé, pourquoi pas ?

— Vous faites bien de ne pas vous reposer uniquement sur eux. Nous devons absolument prévoir nos propres réacteurs dans ce programme.

— Oui. Nos concepteurs travaillent dans ce sens depuis le début, dit Ethan, tandis que ses programmes secondaires sortaient des fichiers des lacunes de ses grappes macrocellulaires. Mais en attendant, nous avons bien d'autres affaires plus triviales à régler.

* * *

Aaron traversa le pont de marbre rouge qui enjambait le canal de la Sororité. Celui-ci reliait le Parc doré au quartier de la Douve inférieure – une partie de la ville dépourvue de bâtiments, parsemée de marchés archaïques et d'enclos accueillant des animaux destinés à être vendus. Il arpenta les ruelles sinueuses éclairées par des lampes à huile suspendues à des perches et se dirigea vers le quartier d'Ogden, espace vert encombré d'écuries en bois dans lesquelles l'aristocratie de la ville faisait entretenir ses chevaux et ses voitures. C'était là que la porte principale de la cité avait été taillée dans sa muraille.

Aaron passa sous l'arche en se mêlant à un groupe de traînards qui se dirigeait vers les zones urbaines extérieures. Makkathran2 était entourée par une bande verdoyante de trois kilomètres de large, qui la séparait de la vaste métropole moderne construite au cours des deux derniers siècles. Le Grand Makkathran2 s'étirait sur plus de six cents kilomètres carrés et comptait seize millions d'habitants, dont quatre-vingt-dix pour cent d'adeptes du Rêve Vivant. La cité était devenue la capitale d'Ellezelin à la place de Riasi lors des élections de 3379, lorsque le Rêve Vivant avait obtenu la majorité au Sénat planétaire.

Il n'y avait pas de transports en commun dans le parc, pas de taxis, de lignes souterraines ou même de voies piétonnes. Évidemment, aucune capsule n'était autorisée à voler dans le ciel de Makkathran2. L'idée d'Inigo était on ne peut plus simple : les croyants ne rechigneraient pas à marcher – c'était ce que tout le monde faisait sur Querencia. Il voulait que sa citadelle soit empreinte d'authenticité. En revanche, il était permis de traverser le parc à cheval – après tout, il y avait des chevaux sur Querencia. Aaron sourit en pensant à tout cela. Alors, un souvenir fuyant apparut furtivement dans son esprit, clignota comme un hologramme sur le point de s'éteindre. Il se revit, agrippant la crinière d'un cheval géant qui galopait sur une terre vallonnée. Il s'agissait d'un mouvement puissant et rythmique, bien que bizarrement serein. C'était un peu comme si le cheval planait au lieu de galoper. Il bondissait. Et lui savait parfaitement comment accompagner ses mouvements. Il souriait d'ailleurs de toutes ses dents ; le vent lui fouettait le visage, faisait voleter ses cheveux. Au-dessus de lui, un étonnant ciel saphir – lumineux et chaud. Le cheval possédait une corne courte et solide au milieu du front. Recouverte, comme le voulait la tradition, d'une pointe de métal noir.

Aaron lâcha un grognement incrédule. Ce devait être un genre de programme d'immersion sensorielle. Pas la réalité.

À mi-chemin, il atteignit une crête uniforme qui faisait le tour du parc. Cette séparation physique figurait également un gouffre temporel. Derrière Aaron, une Makkathran2 archaïque baignée d'une lumière orangée diffuse ; devant lui, des quartiers géométriques constitués de gratte-ciel modernes aux lumières multicolores, qui s'étiraient à perte de vue. Des capsules regrav circulaient sans effort au-dessus d'eux, dessinaient de longues bandes aux mouvements rapides qui se croisaient, s'enroulaient les unes autour des autres, quadrillaient la ville, assuraient sa cohésion, formaient un ballet cinétique aux pulsations rythmiques parfaitement réglées. Au sud-ouest, le ciel était embrasé par les lumières puissantes des vaisseaux qui quittaient ou ralliaient l'astroport situé derrière la ligne d'horizon – une procession sans fin de cargos qui rendait

possible le commerce avec les planètes situées hors de portée des trous de ver de la Zone de libre-échange.

Lorsqu'il eut atteint la limite externe du parc, il demanda à son ombre virtuelle de lui appeler un taxi. Une capsule à la carrosserie jade rutilante quitta le trafic au-dessus de lui, se posa doucement et dilata sa portière. Aaron prit place sur la banquette avant afin de profiter de la vue, car le fuselage était transparent, mais uniquement de l'intérieur.

— *Hôtel Buckingham*.

Il fronça les sourcils comme la capsule replongeait dans le large ruban de circulation qui tournait autour du parc. Avait-il donné lui-même cette instruction, ou bien était-ce son ombre virtuelle ?

Au premier croisement, elle tourna à quatre-vingt-dix degrés et s'enfonça dans les profondeurs de la ville. L'artère à trois voies bordée d'arbres qui se déroulait en contrebas était fréquentée par très peu d'automobiles. Autrement, il y avait des cavaliers, et le vélo était un moyen de transport très populaire. Aaron secoua la tête, fasciné.

Le *Buckingham* était un pentagone de trente étages doté d'innombrables balcons et dont chaque arête se prolongeait par une flèche qui s'élevait très haut dans le ciel. Exception faite des cent fenêtres noires qui s'ouvraient sur chacune de ses facettes, il chatoyait d'un éclat blanc perle. Son toit abritait une jungle touffue. De minuscules lumières scintillaient au milieu de la végétation, tandis que les clients dînaient et dansaient au grand air.

Le taxi d'Aaron le déposa sur la plate-forme d'arrivée située au centre du bâtiment. Son ADN lui permit d'activer la pièce de crédit qu'il avait dans la poche, et il paya sa course. Il possédait bien un code de crédit qu'il gardait, dissimulé, dans une lacune de stockage macrocellulaire, mais l'usage de la pièce compliquerait la tâche de ses éventuels suiveurs. Elle ne la rendrait pas impossible, évidemment, sauf pour le simple citoyen. Comme le taxi s'en allait, Aaron leva les yeux sur la paroi monochromatique du bâtiment et se sentit désagréablement vulnérable.

— *Suis-je enregistré dans cet établissement ?* demanda-t-il à son ombre virtuelle.

— *Oui. Chambre 3088. Une suite du dernier étage.*

— *Je vois,* dit-il en se tournant instinctivement vers le balcon de sa suite. *J'ai les moyens de me payer cela ?*

— *Oui. L'appartement coûte 1500 livres ellezeliniennes par nuit. Votre pièce de crédit est limitée à cinq millions de livres par mois.*

— *Par mois ?*

— *Oui.*

— *Qui paie ?*

— *Votre pièce est alimentée par un compte de la Banque centrale d'Augusta. Les détails du compte sont codés.*

— *Et mon code de crédit personnel ?*

— *C'est la même chose.*

Aaron entra tranquillement dans le lobby.

C'est sympa d'être riche, se dit-il.

La suite était constituée de cinq pièces et d'une petite piscine privée. Dès qu'il fut à l'intérieur du salon principal, Aaron se regarda dans un miroir. Un visage plus âgé que la norme, proche de la trentaine, encadré par des cheveux noirs et courts, des yeux gris rehaussés par une touche inattendue de violet. Des traits légèrement orientaux, une peau irrégulière et une barbe naissante.

Ouais, c'est bien moi.

Ce sentiment était rassurant, même s'il ne lui apprenait rien de plus sur son identité.

Il s'affala dans un grand fauteuil en face d'une baie vitrée dont il diminua l'opacité, puis contempla le cœur invisible de la ville, l'œuvre d'Inigo. Beaucoup de détails, dans ces structures pseudo-extraterrestres, l'aideraient à débusquer sa proie. Non pas le type d'indices qui attendaient qu'on les déniche dans des fichiers électroniques ; si cela avait été aussi facile, Inigo aurait été retrouvé depuis longtemps. Les données dont il avait besoin étaient personnelles et très difficilement accessibles pour un mécréant comme lui.

Il appela le service de chambre. L'hôtel était suffisamment prétentieux pour employer des chefs humains. Lorsque la nourriture arriva, il apprécia la subtilité des recettes – la différence avec la nourriture préparée par des machines était flagrante. Assis dans son grand fauteuil, il mangea en admirant la ville. Se rapprocher des ecclésiastiques de haut rang et des Conseillers ne serait pas facile. Toutefois, le pèlerinage à venir constituait une occasion rêvée. Pour voler jusqu'au Vide, il leur faudrait construire des vaisseaux. Se bâtir une couverture serait aisé. Restait à choisir une cible à ferrer.

Son ombre virtuelle produisit une liste extensive des ecclésiastiques de haut rang en lui précisant qui était un allié d'Ethan et qui, à partir d'aujourd'hui et pour les quelques décennies à venir, nettoierait les toilettes du Conseil.

Cela lui prit la moitié de la nuit, mais un nom finit par lui sauter au visage. On en parlait même dans les bulletins d'informations, car Ethan s'apprêtait à réorganiser la hiérarchie du Rêve Vivant. Oui, la piste Corrie-Lyn possédait un excellent potentiel.

* * *

Le coursier arriva à l'appartement de Troblum une heure avant sa présentation devant la commission de la Marine. Il s'enveloppa de sa cape et se dirigea vers la cage d'ascenseur transparente, tandis que le tissu émeraude s'ajustait à sa charpente. Les vieux systèmes mécaniques de l'ascenseur vrombirent et cliquetèrent tandis que la cabine descendait. La machine n'était pas entièrement originale, toutefois, comme le reste du bâtiment, elle avait mille trois cent cinquante ans. Durant cette longue période, de nombreuses pièces avaient été réparées ou changées. Cinq siècles plus tôt, un stabilisateur avait été installé pour renforcer les liens moléculaires qui liaient entre elles les anciennes briques, les poutrelles et les plaques de matériau composite qui constituaient le corps de l'immeuble. En fait, tant que le générateur serait alimenté en énergie, l'entropie serait tenue à distance.

Troblum avait obtenu la garde du bâtiment il y avait plus d'un siècle, après une campagne acharnée de vingt-sept ans. Plus personne n'était propriétaire sur Arevalo, car c'était un monde Supérieur du Commonwealth central – à l'époque où l'immeuble avait été érigé, on parlait d'« espace de phase un ». Il avait sacrifié ses AEM, les Allocations d'Énergie et de Masse, pendant des années afin de persuader les anciens locataires de partir. Comme il n'était pas très bon négociateur, il avait fait appel à des médiateurs, des avocats et des experts en restitutions historiques. Il avait même été contraint d'attaquer le Conseil de Daroca, qui avait la charge du stabilisateur. Durant sa campagne, il s'était fait un allié inattendu, qui avait certainement inversé la tendance en sa faveur. Peu importaient les moyens utilisés ; grâce à lui, il avait gagné le droit d'occuper l'ensemble du bâtiment. Personne d'autre n'y habitait, et ceux qui y avaient été invités étaient très peu nombreux.

L'ascenseur s'immobilisa dans le hall d'entrée. Troblum passa devant le comptoir inoccupé du concierge et ouvrit la grande porte en verre teinté. Flottant un mètre cinquante au-dessus du trottoir, le coursier, une simple boîte en métal terne, attendait à l'extérieur. Une lumière rose située à son extrémité affichait ses certificats de transport ; un bouclier électronique le protégeait de la curiosité des scanners. L'assistant de Troblum vérifia le contenu de l'engin avant de le faire entrer dans le hall, où il se posa sur une desserte. Sa base s'ouvrit et libéra un gros cylindre argenté de cinquante centimètres de diamètre. Troblum attendit que l'engin soit sorti, referma la porte et activa le bouclier de l'entrée. Il retourna dans l'ascenseur, suivi par la desserte.

À l'origine, le bâtiment avait été une usine, aussi ses cinq étages étaient-ils très hauts de plafond. La ville s'était rapidement développée, repoussant son industrie à sa périphérie. L'usine avait donc été reconvertie en immeuble de grand standing. L'un des deux lofts du dernier étage avait appartenu à la Dynastie Halgarth – qui possédait par ailleurs un énorme patrimoine immobilier sur Arevalo. Les autres appartements avaient été restaurés dans le style des années 2380. Enfin, à peu près. Troblum avait consacré presque toute

son énergie à la réhabilitation de l'appartement des Halgarth, où il vivait aujourd'hui.

Afin d'obtenir un résultat parfaitement authentique, il avait retrouvé dans les archives de la ville les dessins des architectes et des décorateurs d'intérieur, puis visionné des enregistrements de l'émission de Michelangelo. Pour les détails les plus précis, il avait eu accès aux scans du département de police scientifique du Conseil intersolaire des crimes graves gardés par l'ANA. Après avoir recoupé toutes ces informations, il avait passé cinq longues années à recréer péniblement ce décor extravagant. De son travail acharné étaient nées trois chambres à coucher attenantes à un vaste salon ouvert, séparé de la cuisine par un bar en marbre. La baie vitrée occupait toute la largeur de l'appartement, tout comme le balcon, qui offrait une vue sublime sur la rivière Caspe.

Lors de son inspection finale, la représentante de la maintenance historique du Conseil de la ville avait été absolument ébahie par le résultat. En revanche, elle ne s'expliquait pas le zèle de Troblum. Évidemment, puisqu'elle s'intéressait uniquement au bâtiment lui-même, pas à son aménagement.

Ce qui s'était déroulé entre ces murs au temps de la Guerre contre l'Arpenteur était sa spécialité à lui. De son point de vue, il ne s'agissait pas vraiment d'une obsession, même si sa passion pour cet épisode relevait bien plus que du simple passe-temps. D'ailleurs, il était déterminé à publier un jour l'histoire définitive de la Guerre.

La porte du loft s'ouvrit pour lui. Les projections des trois filles étaient assises sur le grand canapé en cuir bleu, à côté de la baie vitrée. Catriona Saleeb était vêtue d'une robe de chambre rouge et or, dont la ceinture lâchement nouée laissait voir ses sous-vêtements en soie. Elle secoua la tête en faisant voleter ses cheveux longs et bouclés. Âgée de vingt et un ans, espiègle, elle était la plus petite des trois. Le logiciel de projection était programmé pour lui insuffler la vitalité d'une jeune femme insouciante et enthousiaste. À côté d'elle, Trisha Marina Halgarth sirotait un grand mug de thé. Son visage en forme de cœur arborait des yeux noisette encadrés par des tatouages

interfaces aux allures d'ailes de papillon vert émeraude. L'antique technologie ondulait lentement en réaction à ses mouvements faciaux. Enfin, un peu plus loin, était installée Isabella Halgarth. Grande, blonde, elle avait une longue queue-de-cheval. Son ample sweat-shirt blanc était remonté sous sa poitrine d'une manière pour le moins troublante et son jean, qui n'aurait pas pu être plus serré, mettait en valeur ses jambes effilées et athlétiques. Elle avait les pommettes hautes, ce qui, ajouté à son air distant et froid, lui donnait l'apparence d'une aristocrate. De fait, elle se contenta de hocher imperceptiblement la tête pour accueillir Troblum, tranchant avec les joyeux « salut ! » des deux autres.

Avec un soupir de regret, Troblum demanda à son ombre virtuelle d'isoler les filles. Elles lui tenaient compagnie depuis cinquante ans, et il appréciait leur présence plus que celle de n'importe quel être humain. En plus, elles l'aidaient à rester ancré dans cette période qui lui plaisait tant. Malheureusement, il ne pouvait pas se permettre de se laisser distraire. Pas en ce moment.

Dire qu'il avait passé des décennies à affiner les programmes d'animation, à créer les personnalités intelligentes des projections. Les trois jeunes femmes partageaient cet appartement du temps de la Guerre contre l'Arpenteur et avaient même été mêlées à la campagne de désinformation orchestrée par ce dernier. Isabella était d'ailleurs l'un des agents les plus efficaces de la créature extraterrestre, pour laquelle elle séduisait et manipulait subtilement des politiciens et des officiels de haut rang. Après la Guerre, l'expression « se faire *isabelliser* » était devenue courante dans tout le Commonwealth… Cette infamie avait fini par être oubliée. Les événements passés perdaient immanquablement de leur intérêt, y compris au sein d'une population habituée à vivre plus de cinq siècles. Aujourd'hui, la Guerre contre l'Arpenteur n'était qu'un incident parmi d'autres, comme l'aventure d'Ozzie et de Nigel, la Ruche, le vol d'*Endeavour* et la maîtrise de la nanotechnologie des Planteurs. Quand il était plus jeune, Troblum non plus n'était pas intéressé par ces faits historiques. Jusqu'à ce qu'il découvre par hasard qu'il descendait d'un

certain Mark Vernon, qui semblait avoir joué un rôle dans la Guerre. Il avait alors entrepris des recherches, histoire d'en apprendre un peu plus sur sa famille. Cela faisait cent quatre-vingts ans, et il n'avait rien perdu de son enthousiasme.

Les filles se détournèrent de Troblum et de la desserte qui le suivait et se mirent à bavarder entre elles. L'homme regarda le cylindre qui était en train de devenir transparent. À l'intérieur, une pièce métallique d'une quinzaine de centimètres de long, terminée à une extrémité par une fiche en plastique d'où sortait une mèche de fibres optiques semblables à un martinet. Sa surface était ternie et déformée, et elle était légèrement pliée en son milieu, comme si elle avait reçu un choc. Troblum déverrouilla le cylindre, duquel s'échappa en sifflant un nuage d'argon protecteur. Ses mains tremblaient, mais il ne pouvait rien y faire. Les muscles de sa gorge se serraient. Il saisit la pièce, permit à sa peau d'entrer en contact avec sa matière. Il la considéra en souriant, comme un homme Naturel posant les yeux sur un nouveau-né. Les capteurs sous-cutanés de ses doigts se joignirent aux fonctions Hautes de ses scans afin de procéder à une analyse détaillée. Il s'agissait d'un alliage d'aluminium et de titane renforcé avec de l'hydrocarbone. L'objet avait deux mille trois cents ans. Il tenait dans ses mains un morceau de la *Marie Céleste,* le vaisseau de l'Arpenteur.

Après un long moment, il reposa la pièce dans le cylindre, qu'il purgea de son atmosphère avant de le remplir de nouveau d'argon. Il ne la toucherait plus jamais ; elle était beaucoup trop précieuse pour cela. Elle trouverait sa place dans l'autre appartement, là où se trouvait sa collection. Bien sûr, un générateur de champ stabilisateur maintiendrait intacte sa structure moléculaire au fil des siècles.

Troblum confirma l'authenticité de l'objet et autorisa son compte semi-légal de Wessex à verser un dernier paiement au trafiquant de Far Away qui l'avait dégoté pour lui. Non pas qu'il fût interdit à la branche Haute de posséder des liquidités, mais la culture de cette partie de l'humanité reposait sur la notion de responsabilité personnelle et partait du principe que chaque individu était suffisamment mûr et intelligent pour agir dans le cadre des normes sociétales. « Je suis le gouvernement », disait-

on. Cependant, il y avait beaucoup de flexibilité au sein de ces structures. Pour ceux qui ressentaient le besoin de recourir à cette option, il existait des méthodes discrètes pour convertir les Allocations d'Énergie et de Masse – le prétendu « Dollar Central » – en devise acceptable pour les Mondes extérieurs. L'AEM n'était pas une devise au sens traditionnel du terme ; c'était simplement un moyen de réguler l'activité des citoyens de la branche Haute, d'empêcher qu'un individu se serve trop des ressources communes pour son propre intérêt.

Comme la desserte quittait l'appartement, Troblum se précipita dans sa chambre. Il eut à peine le temps de se laver et d'enfiler sa toge formelle. L'ascenseur de verre le conduisit jusqu'au parking souterrain, où était garée sa capsule regrav. C'était un modèle vieux de deux siècles, violet et chromé, plus long que les versions modernes, et dont l'avant en forme de cône rappelait celui des aéronefs de certains Mondes extérieurs. Il grimpa à bord et occupa la moitié de la banquette avant, pourtant conçue pour accueillir trois passagers. La capsule plana hors du parking et s'éleva pour se mêler au trafic urbain. Les compensateurs internes, à la technologie dépassée, eurent du mal à gérer une trajectoire aussi brutale, aussi Troblum fut-il plaqué contre la banquette durant toute l'ascension.

Le centre de Daroca mêlait avec bonheur structures modernes à la géométrie effilée et lisse, bâtiments historiques massifs et ornés, tels que celui dans lequel habitait Troblum, et parcs nombreux dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Le trafic aérien suivait largement les tracés des artères anciennes. La capsule de Troblum fila vers le nord sous le soleil de bronze de la planète, en direction des quartiers plus récents. Là, les immeubles étaient espacés les uns des autres et les maisons individuelles majoritaires.

Très bas dans le ciel, à l'ouest, Air brillait comme une étoile. Troblum était venu s'installer sur Arevalo à cause de ce projet, justement. Un habitat artificiel de la taille d'une géante gazeuse… Après deux siècles d'efforts, les gouverneurs du projet avaient construit près de quatre-vingts pour cent du treillage géodésique sphérique qui servirait à la fois de conducteur et de générateur à un gigantesque champ de force cohésif. Dès qu'il

serait alimenté (grâce à l'énergie du soleil transmise directement par un trou de ver à diamètre nul), l'intérieur serait empli d'une atmosphère standard composée d'oxygène et d'hydrogène récupérés sur les lunes et les géantes gazeuses du système. Après cela, une biosphère flottante serait créée grâce à l'introduction progressive d'animaux et de végétaux. Le but était d'obtenir un environnement dépourvu de pesanteur de la taille de Saturne, dans lequel il serait possible de voler librement, ajoutant une dimension extraordinaire à l'expérience humaine.

Les sceptiques – au demeurant très nombreux – disaient qu'il s'agissait d'une vulgaire et inutile copie de l'Île-mère des Silfens, qui étaient parvenus à envelopper une étoile tout entière d'une atmosphère respirable. Les défenseurs du projet arguaient qu'il s'agissait d'un tremplin, d'un testament qui inspirerait la branche Haute de l'humanité et ferait avancer sa culture. Leur présentation détaillée leur permit de faire la différence lors du référendum organisé dans les Mondes centraux pour obtenir les AEM dont ils avaient besoin.

Troblum, qui était avant tout physicien, avait été séduit par leurs arguments. Pendant soixante-dix ans, il avait travaillé à la traduction de concepts théoriques en réalisations physiques, aidant à la conception du générateur de champ de force qui assurait la cohésion du treillage sphérique. Après quoi il s'était pris de passion pour la Guerre contre l'Arpenteur, ce qui lui avait valu d'attirer l'attention de personnes impliquées dans un projet de construction encore plus intéressant. Elles lui avaient fait une offre qu'il n'avait pu refuser. En un sens, le fait que cet aspect de sa vie fût le reflet de celle de son illustre ancêtre le rassurait.

Sa capsule descendit dans le périmètre de la base de la Marine du Commonwealth. La base se résumait à un terrain d'atterrissage entouré de rangées de hangars et de baies de maintenance. Depuis sa création, Arevalo accueillait la division exploratoire de la Marine. Les vaisseaux garés sur le tarmac étaient soit des engins éclaireurs, soit des transports de passagers plus ordinaires. Les trois tours noir mat qui dominaient le périmètre nord abritaient les laboratoires

d'astrophysique et le centre d'entraînement des équipages scientifiques.

La capsule de Troblum se faufila sous les arches évasées qui soutenaient la tour principale, puis se posa. Il marcha jusqu'à la base de l'arche la plus proche, sa toge formelle l'entourant d'un halo ultraviolet peu discret. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans les parages – quelques officiers se dirigeaient vers leurs capsules en le regardant du coin de l'œil. Dans la branche Haute, les gros étaient extrêmement rares. La technologie biononique avait justement pour utilité de maintenir le corps en forme et en pleine santé. Il arrivait – rarement, certes – que la biochimie d'un individu complique la tâche de la biononique, mais il suffisait alors de modifier subtilement son ADN. Troblum avait repoussé cette option. Il était comme il était, et il n'avait pas l'intention de s'en excuser auprès de qui que ce soit.

Le temps d'atteindre la colonne, son cœur battait à tout rompre. Quand il pénétra dans le vestibule, il était trempé de sueur. Des capteurs le scannèrent en profondeur, et il posa les mains sur le globe testeur afin que le système de sécurité reconnaisse son ADN. Une des cabines d'ascenseur s'ouvrit. La descente fut interminable.

La salle de conférences hautement sécurisée retenue pour sa présentation n'avait rien de remarquable ; un espace ovale avec, en son centre, une grande table elle aussi ovale, en bois de roche. Autour de celle-ci, dix morphofauteuils blanc perle. Troblum s'installa sur le siège opposé à la porte et entreprit de vérifier auprès du bureau de la Marine que tous les fichiers dont il aurait besoin étaient bien chargés dans le système.

Quatre officiers entrèrent, dont trois vêtus de la même toge ébène aux motifs de surface plutôt sobres. Des officiers de haut rang, assurément, comme en attestaient les minuscules points rouges qui brillaient sur leurs épaules. Il les reconnut tous sans l'aide de son ombre virtuelle. Mykala, capitaine de troisième niveau et directeur du bureau local des voyages supraluminiques ; Eoin, capitaine spécialisé dans les activités extraterrestres ; Yehudi, le commandant du bureau d'Arevalo. Le quatrième homme était le premier amiral Kazimir Burnelli. Troblum, qui ne s'attendait pas à voir le commandant en chef de

la Marine du Commonwealth, se leva rapidement. L'amiral était un homme très puissant, mais il était aussi – et surtout – le fils de deux des figures les plus importantes de la Guerre contre l'Arpenteur. Et puis, son âge était canonique : mille deux cent soixante ans. La plupart des humains de la branche Haute chargeaient leur personnalité dans l'ANA lorsqu'ils avaient vécu cinq ou six cents ans.

L'amiral portait un uniforme noir à la coupe élégante, taillé dans du tissu ordinaire. Il lui allait à merveille, mettait en valeur ses épaules larges et son torse fin – la figure classique du chef. Il était grand, séduisant, et avait la peau couleur olive. Troblum reconnut immédiatement la mâchoire carrée et les cheveux noir corbeau de son père, mais aussi le nez presque délicat et les yeux pâles et amicaux de sa mère.

— Amiral ! s'exclama-t-il.

— Heureux de vous rencontrer, dit Kazimir Burnelli en lui tendant la main.

Troblum mit un long moment à comprendre comment il devait réagir, puis serra vigoureusement la main de l'amiral. À son grand soulagement, sa toge s'était chargée de le rafraîchir et il ne transpirait plus. Dans son exovision, l'assistant de comportement social se referma.

— Je suis ici en tant que représentant du Gouvernement de l'ANA, dit Kazimir.

Cela, Troblum l'avait déjà deviné. Kazimir Burnelli était le lien humain essentiel qui unissait le Gouvernement et la flotte dissuasive de la Marine, poste à haute responsabilité qu'il occupait depuis plus de huit siècles. Quelque chose dans son maintien trahissait son âge ; impossible de se retrouver en sa présence sans percevoir cette aura de lassitude.

Troblum aurait voulu lui poser tellement de questions : *Est-ce pour compenser la vie trop courte de votre père que vous avez décidé de rester dans votre corps aussi longtemps ? Ou encore : Pourriez-vous m'aider à rencontrer votre grand-père ? Au lieu de quoi il se contenta de dire humblement :*

— Merci d'être venu, amiral.

Un bouclier supplémentaire se déploya autour de la salle, et le réseau confirma la mise en place d'un niveau de sécurité optimal.

— Alors, de quoi souhaitez-vous nous parler ? commença l'amiral.

— J'ai une théorie sur le fonctionnement des générateurs des étoiles de Dyson, répondit Troblum en activant la connexion de la salle de conférences pour permettre aux quatre hommes d'accéder à ses fichiers et projections.

Les étoiles de Dyson étaient deux astres séparés de trois années-lumière confinés dans des champs de force géants. Ces barrières avaient été érigées en l'an 1200 par les Anomines, et ce pour une bonne raison. Les Primiens, qui avaient déjà colonisé leur système Alpha avant de conquérir Bêta, étaient animés d'une hostilité pathologique envers toute autre forme de vie biologique. L'Arpenteur était l'un des leurs. Il avait échappé au confinement et œuvré dans l'ombre pour que le Commonwealth désactive le champ de force qui entourait Dyson Alpha, ce qui avait provoqué une guerre qui avait coûté la vie à plus de cinquante millions d'êtres humains. Ozzie et Mark Vernon avaient fini par réactiver le champ de force, mettant un terme à la guerre, mais le Commonwealth l'avait échappé belle. Depuis cette époque, la Marine n'avait cessé de surveiller les deux étoiles.

Des siècles plus tard, lorsque les Raiels avaient invité le Commonwealth à se joindre à leur observation du Vide, les scientifiques humains avaient été frappés par les similitudes qui existaient entre les machines défensives dispersées dans les systèmes du Mur et les générateurs des champs de forces des deux Dyson.

Jusque-là, expliqua Troblum, on avait supposé que la technologie des Anomines était semblable à celle des Raiels. Selon lui, il s'agissait d'une erreur. Son analyse des générateurs des Dyson démontrait que leur conception était presque identique à celle des DF de Centurion.

— Eh bien, justement, c'est ce que nous avons toujours dit, fit remarquer Yehudi.

— Pas tout à fait, répliqua aussitôt Troblum.

La division exploratoire de la Marine avait visité plusieurs fois le monde natal des Anomines. Leur espèce s'était scindée deux millénaires plus tôt. Le groupe le plus avancé technologiquement avait atteint la sentience postphysique, tandis que les autres avaient rétroévolué vers une civilisation pastorale. Bien qu'ils aient développé des trous de ver et envoyé des missions d'exploration dans toute la galaxie, ils n'avaient colonisé qu'une douzaine de systèmes proches, dont aucun ne contenait de vestiges d'équipements d'astroingénierie importants. Les sociétés pastorales qui subsistaient n'avaient aucune connaissance des générateurs de champs de force des Dyson et n'étaient plus en contact avec leurs cousins postphysiques depuis bien longtemps. En dépit des efforts déployés par la Marine, on n'était pas parvenu à trouver les structures d'assemblage qui avaient servi à la construction de générateurs des Dyson. Les astroarchéologues en avaient conclu que les machines s'étaient tout simplement dégradées dans le vide et volatilisées.

Étant donné l'échelle des structures, expliqua Troblum, c'était très peu plausible. Tout d'abord, quel qu'ait été leur niveau de sophistication, les Anomines auraient mis au moins un siècle à fabriquer un tel générateur en partant de rien, et là, il y en avait deux ; il suffisait de voir comment avançait la construction du projet Air pour se rendre compte de l'ampleur de la tâche – Air bénéficiait pourtant d'AEM quasi illimitées. Et les Anomines n'avaient pas de temps à perdre. Les Primiens de Dyson Alpha volaient déjà vers d'autres systèmes stellaires dans des vaisseaux plus lents que la lumière, ce qui avait motivé la décision de les confiner. En un siècle – le temps qu'aurait duré le chantier des Anomines – les Primiens auraient eu le temps de coloniser toutes les étoiles situées dans un rayon de cinquante années-lumière.

— La conclusion évidente, continua Troblum, est que les Anomines se sont tout simplement approprié des engins existants, à savoir ceux des Raiels. Pour cela, ils n'auraient eu besoin que d'un générateur de trous de ver suffisamment puissant pour leur permettre d'atteindre les Dyson – et nous savons qu'ils possédaient ce genre de technologie. Je propose

donc que la Marine passe au peigne fin l'espace interstellaire autour des Dyson. Le ou les générateurs de trous de ver des Anomines pourraient très bien être toujours dans les parages. Surtout s'ils n'ont servi qu'une seule fois.

Troblum lança un regard plein d'espoir à l'amiral.

Kazimir Burnelli finit de compulser le dernier fichier présenté par le physicien et fit une pause.

— Les Primiens ont envahi le Commonwealth avec le plus grand trou de ver jamais construit, dit-il. Grâce à lui, ils étaient capables de parcourir cinq cents années-lumière.

— La Porte de l'Enfer…, lâcha automatiquement Troblum.

— Vous connaissez bien notre histoire. C'est une bonne chose. Vous n'êtes donc pas sans savoir que ce trou de ver ne dépassait pas deux kilomètres de diamètre. On est loin de la taille requise pour transporter les générateurs des barrières.

— Oui, mais je faisais référence à une manifestation inédite de la technologie des trous de ver. Imaginez un trou de ver dont le générateur ne serait pas forcément démesuré, et qui démultiplierait l'effet de la matière exotique jusqu'à la dimension désirée.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce concept.

— Notre compréhension de la théorie des trous de ver suffit à l'expliquer, amiral.

— Vraiment ? demanda Kazimir Burnelli en se tournant vers Mykala. Capitaine ?

— Je suppose que ce ne serait pas complètement impossible. Toutefois, j'aurais besoin de réexaminer la théorie de la matière exotique avant de me prononcer.

— Je travaille déjà sur la méthode, intervint Troblum.

— Des résultats ? demanda Mykala.

Troblum la suspectait de se moquer de lui, mais avait du mal à interpréter son ton.

— Oui, répondit-il, je progresse. En tout cas, je n'ai rencontré aucune barrière théorique sur ma route. L'unique problème, c'est l'énergie disponible ; il en faut beaucoup.

— Il faudrait une nova tout entière pour alimenter en énergie le transport de générateurs tels que ceux qui font fonctionner les barrières des Dyson, fit remarquer Mykala.

À présent, aucun doute n'était plus permis : elle se fichait bel et bien de lui.

— Non, non, beaucoup moins, rétorqua-t-il. Quoi qu'il en soit, s'ils ont construit ces générateurs près de leur monde d'origine, il leur a fallu trouver un moyen de les transporter là-bas, n'est-ce pas ? Et s'ils les ont construits *in situ,* où sont passés les chantiers ? Depuis le temps, nous n'aurions pas manqué de trouver quelque chose d'aussi gros. Non, je persiste : ces générateurs ont été transportés depuis leur emplacement original, choisi par les Raiels.

— À moins qu'ils aient été construits par les Anomines postphysiques, dit-elle. Qui sait de quoi ils sont – ou étaient – capables.

— Désolé, mais je suis d'accord avec Troblum, intervint Eoin. Nous savons que les Anomines ont atteint le niveau postphysique environ un siècle et demi après la mise en place des barrières des Dyson.

— Exactement, triompha Troblum. Leur niveau technologique devait être comparable au nôtre aujourd'hui. Je pense qu'un engin capable de déplacer des planètes entières nous attend quelque part dans l'espace interstellaire. Nous devons absolument le trouver, amiral. J'ai d'ores et déjà élaboré une méthodologie qui devrait permettre à la division exploratoire de…

— Permettez-moi de vous interrompre, le coupa Kazimir Burnelli. Troblum, votre hypothèse semble effectivement convaincante. Tellement convaincante que je vais immédiatement transmettre vos données à un comité d'experts. Si leurs conclusions rejoignent les vôtres, nous discuterons très sérieusement d'une éventuelle mission d'investigation conduite par la Marine. Croyez-moi, par les temps qui courent, ce serait déjà inespéré.

— Vous pourriez donner l'ordre à la division exploratoire de débuter les recherches tout de suite ; vous avez l'autorité nécessaire.

— C'est vrai. Cependant, je ne l'exerce jamais sans une excellente raison. Ce que vous nous avez montré est plus que

suffisant pour motiver une évaluation en bonne et due forme. La procédure sera respectée. Alors, si vous avez raison…

— Évidemment que j'ai raison, aboya Troblum.

Il se rendait bien compte qu'il ne se comportait plus d'une manière très appropriée, mais il était si près du but ! La présence inattendue de l'amiral lui avait fait s'imaginer que la recherche pourrait commencer de suite.

— Si j'avais suffisamment d'AEM, je financerai cette mission moi-même, reprit-il, mais comme ce n'est pas le cas, c'est à la Marine de s'en charger.

— Jamais un simple particulier ne serait autorisé à effectuer cette recherche, rétorqua l'amiral d'un ton neutre. L'espace qui entoure les deux Dyson reste interdit à tout navire n'appartenant pas à la Marine.

— Oui, amiral, marmonna Troblum. Je comprends.

C'était la vérité. Pourtant, cela ne calmait aucunement sa colère contre cette bureaucratie si tatillonne.

— Je remarque que vous n'avez pas inclus vos fameuses recherches sur ce générateur de trous de ver « à usage unique » dans votre dossier, dit Mykala. Cela risque de vous porter préjudice.

— C'est que sa conception est loin d'être achevée…

Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Au contraire, même. Il était si près de réussir qu'il gardait cet argument massue pour le cas où la présentation échouerait. Mais, n'avait-elle pas déjà échoué ?

— J'espère être en mesure de vous fournir des résultats positifs très bientôt, ajouta-t-il.

— Des résultats que j'ai hâte de voir, dit Kazimir avec un sourire qui le rajeunit de plusieurs siècles. Merci de nous avoir fait part de vos théories. J'apprécie sincèrement votre enthousiasme et votre dévouement.

— Je n'ai fait que mon travail, marmonna Troblum d'un ton bourru.

Il garda le silence pendant que les boucliers protecteurs étaient levés et que les autres conférenciers quittaient la salle. *Votre mère n'avait pas besoin de l'aval d'un comité pour prendre ses décisions, et votre grand-père vomissait l'idée*

même de consensus…, aurait-il voulu crier à l'amiral. Au lieu de quoi il se contenta de lâcher un soupir dépité et de ranger ses fichiers. Rencontrer une idole était toujours extrêmement dangereux ; la plupart du temps, elle n'était pas à la hauteur de sa légende.

* * *

Le Livreur fut réveillé par sa fille cadette tandis que la lumière d'une aube fraîche se déversait à l'extérieur. La petite Rosa avait décidé une fois de plus que cinq heures de sommeil lui suffisaient largement. Assise dans son berceau, elle pleurnichait parce qu'elle avait besoin d'attention. Et de lait. À côté de lui, Lizzie commença à s'agiter. Sans lui laisser le temps de se réveiller complètement, il se glissa hors du lit et se précipita vers la chambre de la petite ; si Tilly et Elsie se réveillaient aussi, c'en serait définitivement fini de leur nuit de sommeil.

Le robot pédiatrique, ovale d'un mètre de haut flottant au-dessus du sol, entra dans la pièce à sa suite. La tétine de Rosa se déploya de sa surface grise et neutre. L'idée qu'une machine, aussi sophistiquée soit-elle, s'occupe des enfants le dérangeait tout autant que Lizzie, aussi prit-il la petite sur ses genoux et lui donna-t-il le biberon à la main. Rosa sourit et se tortilla dans ses bras pour trouver une position encore plus confortable. Le robot déroula un tuyau qui vint se coller à la couche intégrée à son pyjama et aspira le pipi de la nuit. Rosa agita joyeusement la main en direction du robot qui sortait furtivement de la chambre.

— Auvoil', roucoula-t-elle avant de reprendre sa tétée.

— Au revoir, la corrigea le Livreur.

La petite avait dix-sept mois, et son vocabulaire commençait à s'étoffer. Les organelles biononiques de ses cellules étaient encore inactives ; tout juste se contentaient-elles de se reproduire afin d'accompagner sa croissance et d'équiper ses cellules nouvelles. La recherche avait démontré qu'il était préférable, pour les enfants de la branche Haute, de suivre un développement naturel jusqu'à la puberté. Après cela, les

systèmes biononiques pouvaient entrer en action et, par exemple, modifier le corps du sujet selon ses désirs. Ce n'était d'ailleurs pas forcément une bonne chose ; mettre ce genre de pouvoir entre les mains de simples adolescents conduisait souvent à des problèmes assez importants. Lorsqu'il avait quatorze ans, le Livreur s'était entiché d'une jeune fille de trois ans son aînée. Évidemment, il avait voulu *améliorer* ses parties génitales… En conséquence de quoi il avait été contraint de rendre cinq visites pour le moins embarrassantes à un médecin spécialiste en procédures biononiques pour inverser le processus de croissance exagéré.

Lorsque Rosa eut terminé, il la descendit au rez-de-chaussée. Lizzie et lui habitaient dans une maison géorgienne typique, dans le quartier de Holland Park, à Londres. Elle avait été restaurée trois siècles plus tôt avec des techniques modernes, mais sans user de champs stabilisateurs. Lizzie s'était occupée de la décoration lorsqu'ils avaient emménagé, mêlant avec goût mobilier et systèmes domestiques fabriqués entre le XX^e^ et le XXVII^e^ siècle, période à laquelle l'ANA avait développé ses installations et où toute production avait cessé sur Terre. Deux niveaux souterrains avaient été ajoutés à la demeure, qui abritait désormais une piscine et un spa, ainsi que les cuves et systèmes auxiliaires qui alimentaient leur robot cuisinier et le synthétiseur d'objets ménagers.

Il posa Rosa dans un grand parc aux barreaux en fer. Les jouets de la petite étaient rangés dans des paniers en osier. C'était une matinée de février glaciale ; à l'extérieur, les fenêtres étaient couvertes de givre. Dans le jardin, seules les cerises nivéales qui poussaient derrière le bassin gelé apportaient une touche de couleur.

Lorsque Lizzie descendit une heure plus tard, elle les trouva tous les deux en train de jouer aux cubes lumineux sur les dalles chauffantes du parc. Tilly et Elsie, qui avaient respectivement sept et cinq ans, arrivèrent à la suite de leur mère en criant le nom de leur petite sœur. Rosa écarta les bras et courut dans leur direction en baragouinant d'une manière incompréhensible mais joyeuse. Les trois petites filles entreprirent aussitôt de

construire une tour avec les blocs. Plus celle-ci s'élevait, plus les couleurs tournoyaient rapidement.

Le Livreur embrassa furtivement Lizzie et demanda au robot culinaire de préparer quelque chose pour le petit déjeuner. Lizzie s'installa dans la cuisine derrière la table en bois ronde. Spécialiste des cultures anciennes et des antiquités, l'idée d'une pièce spécialement dévolue à la préparation des repas lui plaisait beaucoup. Bien qu'ils n'en eussent pas du tout besoin, elle avait fait installer une cuisinière en fonte lourde et massive lorsqu'ils étaient arrivés dix ans plus tôt. Durant les mois d'hiver, sa chaleur douillette transformait la pièce en une sorte de salle des machines dans laquelle ils aimaient se réunir. Il arrivait même à Lizzie et aux petites d'utiliser le four pour faire cuire des plats préparés avec les ingrédients que produisait le robot culinaire. Dernièrement, elles avaient fait un gâteau pour l'anniversaire de Tilly.

— Tilly a natation, ce matin, dit-elle en trempant ses lèvres dans la grande tasse de thé que venait de lui servir un robot domestique.

— Encore ? demanda-t-il.

— Elle commence à prendre de l'assurance. C'est grâce à leur nouveau moniteur. Il est vraiment très bien.

— D'accord, acquiesça-t-il en éventrant son croissant. Les filles ! À table. Et n'oubliez pas Rosa.

— ELLE NE VEUT PAS VENIR ! cria Elsie.

— Ne m'obligez pas à me lever. Je vais devoir m'absenter pendant quelques jours, dit-il à sa femme en évitant de la regarder.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Selon certaines rumeurs, des sociétés d'Oronsay auraient mis la main sur des réplicateurs de troisième génération. Je vais devoir faire passer des tests à leurs produits.

En ce moment, son rôle consistait à surveiller la diffusion de la technologie de la branche Haute dans les Mondes extérieurs. C'était un sujet extrêmement sensible. Les politiciens rangés sous la bannière du Protectorat criaient à la colonisation culturelle, tandis que les industriels cherchaient constamment à acquérir les systèmes de production les plus sophistiqués pour

réduire les coûts de fabrication. La frange radicale de la branche Haute était d'ailleurs prompte à partager ce savoir-faire, voyant dans cette méthode une manière de propager sa culture. Le Livreur travaillait pour le gouvernement de l'ANA. Il devait déterminer si les réplicateurs incriminés étaient ou non des cadeaux des Radicaux. Le cas échéant, il avait le devoir de mettre discrètement les systèmes hors d'état de nuire. Évidemment, il n'était pas toujours aisé de prendre une décision objective. La technologie Haute se propageait naturellement hors des Mondes centraux, exactement comme les Mondes extérieurs colonisaient petit à petit les planètes qui se trouvaient à leur portée. La frontière entre Mondes centraux et extérieurs était très floue, d'autant que certaines planètes extérieures accueillaient le changement avec enthousiasme. La localisation comptait pour beaucoup dans sa décision finale. Oronsay se trouvait à plus de cent années-lumière des Mondes centraux, ce qui rendait peu crédible l'hypothèse de la simple fuite technologique. S'il y avait bien des réplicateurs là-bas, c'était soit à cause des Radicaux, soit l'œuvre d'une société un peu trop gourmande.

Lizzie haussa les sourcils.

— Vraiment ? Quel genre de produits ?

— Des composants de vaisseaux spatiaux.

— C'est vrai qu'ils en ont besoin par les temps qui courent.

Il apprécia son humour discret. En effet, ces derniers jours, les représentants de très nombreux constructeurs de vaisseaux arrivaient en masse sur Ellezelin pour faire des affaires avec le nouveau Conservateur ecclésiastique.

Les filles arrivèrent au pas de course et s'assirent. Rosa grimpa sur le champignon en velours du XXV^e^ siècle qui lui servait de rehausseur. Le siège se déplia autour d'elle pour l'empêcher de tomber et se souleva jusqu'à la table. La petite frappa dans ses mains pour manifester sa joie d'être au même niveau que le reste de la famille. Solennellement, Elsie lui servit un bol de céréales au miel, que Rosa s'empressa d'agripper.

— Évite de le faire tomber, aujourd'hui, lui dit sa grande sœur avec sérieux.

En guise de réponse, Rosa la gratifia d'un gazouillement approbateur.

— Papa, tu nous téléportes à l'école ? demanda Tilly d'une voix suppliante.

— Tu sais que ce n'est pas possible, alors ce n'est pas la peine de demander.

— Papa, s'il te plaît !

— Oui, papa, enchérit Elsie. S'il te plaît, téléporte-nous. J'adore ça. J'adore, j'adore, j'adore !

— Je n'en doute pas, mais vous allez tout de même prendre le bus. La téléportation n'est pas un jeu.

— L'école non plus n'est pas un jeu, le contra aussitôt Tilly. Tu le répètes tout le temps.

Lizzie rit dans sa barbe.

— C'est diff..., commença-t-il. D'accord, je vais vous dire ce qu'on va faire. Si vous êtes sages pendant mon absence, et seulement si vous êtes sages, je vous téléporterai à l'école jeudi prochain.

— Oui, oui ! s'exclama Tilly en bondissant sur sa chaise.

— Mais vous avez intérêt à être très, très sages. De toute façon, votre mère me dira tout.

Les deux petites filles sourirent de toutes leurs dents et se tournèrent de concert vers Lizzie.

Après le petit déjeuner, les filles firent leur toilette puis se brossèrent les cheveux dans la salle de bains. Elsie mettait toujours un temps fou à démêler ses longues mèches rousses. Les parents vérifièrent les fichiers des devoirs pendant que les robots domestiques préparaient les uniformes.

Une demi-heure plus tard, le bus, longue capsule turquoise, descendit du ciel et stationna juste au-dessus de l'espace vert qui se déroulait devant la maison, là où, des siècles plus tôt, passait la route. Le Livreur accompagna ses filles jusqu'à l'engin. Par-dessus leurs blazers rouges, les deux sœurs portaient des capes dont les scintillements protecteurs repoussaient l'air froid et humide. Il vérifia une dernière fois que Tilly avait bien son maillot de bain, les embrassa toutes les deux et les regarda s'éloigner rapidement en agitant la main. Le ramassage scolaire n'avait pas été supprimé car il renforçait le

sentiment d'appartenance à une communauté. Tout comme l'école, d'ailleurs, qui organisait les activités et les jeux des enfants. Leur véritable éducation ne débuterait qu'à l'activation de leurs systèmes biononiques. Néanmoins, cela lui faisait quelque chose de les voir s'éloigner vers l'horizon brumeux.

Une seule école subsistait à Londres ; elle se trouvait au sud de la Tamise, dans Dulwich Park. Avec une population totale d'à peine cent cinquante mille habitants, c'était on ne peut plus suffisant. Même pour la branche Haute, le nombre d'enfants était très faible. De fait, les natifs de la Terre étaient connus pour leur réserve. La population de la première planète Haute n'avait cessé de décroître. Lorsque la culture Haute n'en était qu'à ses balbutiements, que les biononiques commençaient à peine à se généraliser et que l'ANA fut créée, l'âge moyen des citoyens de la Terre était déjà le plus élevé de tout le Commonwealth. Alors, les plus anciens optèrent pour une existence postphysique, tandis que les plus jeunes, qui ne se sentaient pas encore prêts pour cela, émigrèrent vers les Mondes centraux, où ils comptaient poursuivre leur existence biologique. D'où une population quasi résiduelle et un taux de natalité extrêmement faible.

Le Livreur et Lizzie étaient une exception notable car ils avaient trois enfants. Il est vrai qu'ils avaient également tenu à se marier dans les règles de l'art, dans une vieille église, en présence de leurs amis – ils avaient même fait venir un prêtre chrétien d'un Monde extérieur où cette religion était encore pratiquée. Lizzie y tenait beaucoup car elle adorait les traditions et les rituels anciens. Pas au point de porter elle-même ses enfants, bien sûr, puisque les filles s'étaient développées dans des matrices artificielles.

— Fais bien attention sur Oronsay, lui dit-elle tandis qu'il se regardait dans le miroir de la salle de bains.

De son propre aveu, il avait le visage plutôt plat et la mâchoire carrée. Les contours de ses yeux se ridaient dès qu'il souriait ou fronçait les sourcils, et ce, quelles que soient les techniques anti-âge utilisées, Avancées ou Hautes. Ses gènes Avancés lui avaient donné des cheveux roux foncé luxuriants dont avait hérité Elsie. Il avait modifié les follicules de son

visage de façon à ne plus avoir besoin d'appliquer du gel de rasage deux fois par jour, mais le procédé n'était pas parfait. Chaque semaine, il était contraint de vérifier son menton de près et de badigeonner de gel des taches de barbe naissante – à en croire Lizzie, on ne voyait qu'elles.

— Je fais toujours attention, la rassura-t-il.

Il enfila une toge propre qui se resserra autour de lui. Son halo de surface apparut doucement – vert intense avec des étincelles argentées. *Plutôt élégant,* pensa-t-il.

Lizzie, qui ne portait jamais aucun vêtement dessiné après le XXII^e^ siècle, lui lança un regard légèrement désapprobateur.

— Si loin des Mondes centraux, c'est forcément délibéré.

— Je sais. Je serai sur mes gardes, je te le promets.

Il l'embrassa et essaya d'ignorer la culpabilité qui se diffusait dans ses pensées comme un poison lent. Elle étudia son visage, apparemment satisfaite, ce qui rendit son mensonge encore plus difficile à assumer. Il détestait ne pas pouvoir lui dire ce qu'il faisait en réalité.

— Il en reste un peu, là, dit-elle en lui tapotant le côté de la mâchoire.

Il vérifia dans le miroir et, à sa grande surprise, constata qu'elle avait raison. Comme d'habitude.

Le Livreur était prêt. Il se tenait dans le salon devant sa femme. Dans les bras de cette dernière, la petite Rosa se tortillait. Tandis qu'il activait son interface, il leur dit au revoir en agitant la main. Immédiatement, ses systèmes se connectèrent à la T-sphère de la planète et entrèrent les coordonnées de sa destination. Son champ de force intégral se déploya pour protéger sa peau. Le vide intimidant et impressionnant du continuum l'enveloppa, oblitéra tous ses sens. Il détestait cette fraction de seconde infinie. Tous ses enrichissements biononiques lui criaient qu'il n'était entouré par rien, pas même la signature quantique résiduelle de l'univers. Comme son esprit était privé de données sensorielles, le temps s'allongeait d'une manière écœurante.

Eagles Harbour sortit du néant et se matérialisa autour de lui. La station géante était suspendue soixante-dix kilomètres

au-dessus du sud de l'Angleterre. Elle était l'une des cent cinquante stations identiques qui produisaient la T-sphère planétaire. Tout le monde semblait l'avoir oublié, mais leur forme avait été choisie par le gouvernement de l'ANA en hommage aux soucoupes volantes légendaires.

Le Livreur avait émergé dans une salle de réception caverneuse située sur la paroi externe de la station. Seules deux autres personnes étaient là, qui ne firent pas du tout attention à lui. Devant lui, une vaste section de coque transparente lui offrait une vue imprenable sur la moitié du pays. Londres était presque directement en dessous, recouverte de taches de brume mouvantes qui contournaient les reliefs comme des nappes huileuses et blanches. La dernière fois que Lizzie et lui avaient amené les enfants ici, le temps était dégagé et ils s'étaient tous pressés contre la vitre pour admirer le paysage. Lizzie leur avait désigné des sites historiques et raconté les événements qui les avaient rendus célèbres. Ainsi, la ville antique avait aujourd'hui la même taille qu'au milieu du XVIII^{e} siècle. La population ayant considérablement décliné, le gouvernement de l'ANA avait décidé qu'il y avait trop de bâtiments à entretenir ; le simple fait qu'ils soient vieux ne les rendait pas nécessairement intéressants. Les anciens immeubles publics du centre avaient été préservés, tout comme d'autres constructions, jugées importantes d'un point de vue culturel ou architectural. Quant aux immeubles de banlieue… Il y en avait des centaines de milliers de toutes les époques et de tous les styles. La plupart furent donnés ou vendus à des individus ou à des institutions de tout le Grand Commonwealth. Les autres furent tout simplement rasés.

Le Livreur posa un dernier regard pensif sur la ville couverte de brume, tandis que son sentiment de culpabilité enflait jusqu'à en devenir insupportable. Il ne pourrait jamais raconter la vérité à Lizzie. Sa femme pensait à juste titre que leur petite famille avait besoin de stabilité.

Au début de chaque mission, il se répétait qu'il ne risquait rien. Enfin, pas grand-chose. Si quelque chose tournait mal, sa Faction serait sans doute en mesure de le ressusciter et de le

renvoyer chez lui avant que les siens aient commencé à s'inquiéter.

Il tourna le dos à Londres, traversa le hall déserté et se dirigea vers un des tubes de transit situés à l'autre bout. Le dispositif l'aspira et le projeta jusqu'au centre d'Eagles Haven, où se trouvait le terminus du trou de ver interstellaire. La faible affluence le surprit ; il n'y avait pas plus de voyageurs que d'habitude. Il s'attendait à croiser plus de ressortissants de la branche Haute en partance pour l'ANA. À cause du Rêve Vivant, la vie politique des Mondes extérieurs était très agitée ces temps-ci. Les Mondes centraux considéraient cette histoire de pèlerinage avec leur mépris habituel. Néanmoins, leurs conseils politiques étaient inquiets, comme le prouvait le nombre toujours plus important de citoyens qui venaient y donner leur opinion.

Avec l'ascension d'Ethan au rang de Conservateur ecclésiastique, les Factions de l'ANA batailleraient ferme pour prendre l'avantage et modeler le Grand Commonwealth à leur convenance. Personnellement, il ne savait pas à qui la récente élection profiterait le plus. Il y avait tellement de Factions, sans compter que les alliances se faisaient et se défaisaient, et que les manipulations et les trahisons étaient courantes. On avait d'ailleurs coutume de dire qu'il y avait autant de Factions que d'ex-humains physiques au sein de l'ANA, ce qui, assurément, n'était pas tout à fait faux. On y trouvait toutes sortes de tendances, depuis ceux qui auraient voulu isoler et ignorer les humains physiques (voire, pour certains extrémistes anti-animaux, les exterminer purement et simplement), jusqu'aux adeptes de la transcendance, qui plaidaient pour une élévation générale de l'humanité, qu'elle fût physique ou non.

Le Livreur recevait ses ordres d'une alliance à la philosophie fondamentalement conservatrice, qui n'aurait pas été contre une stagnation à long terme de la situation – en revanche, la manière de parvenir au statu quo faisait l'objet de vigoureux débats internes. Il travaillait pour eux parce qu'il partageait leur point de vue. Lorsque, d'ici à deux siècles environ, il finirait par charger son esprit dans l'ANA, il s'associerait définitivement à

cette Faction. En attendant, il était l'un de ses représentants non officiels dans le Commonwealth physique.

Le terminus de la station était une simple salle sphérique contenant un globe de cinquante mètres de diamètre, dont la surface brillait d'un éclat violet, caractéristique des radiations de Tcherenkov émises par la matière exotique qui assurait la stabilité du trou de ver. Le Livreur traversa le rideau de photons ternes et émergea aussitôt d'un globe similaire situé sur St Lincoln. La vieille planète demeurait un des principaux centres industriels des Mondes centraux et un point névralgique de leur réseau de trous de ver. Il emprunta un tube de transit qui le conduisit au trou de ver relié à Lytham, l'une des planètes centrales les plus éloignées de la Terre. Son trou de ver terminal se situait dans son astroport principal. Seuls les Mondes centraux étaient reliés entre eux par un réseau durable et établi depuis longtemps. Les Mondes extérieurs chérissaient trop leur indépendance culturelle et économique pour être connectés aux planètes centrales d'une façon aussi directe. À quelques exceptions près, on voyageait de l'une à l'autre en vaisseau spatial.

Une capsule deux places le conduisit jusqu'à l'appareil qui lui avait été assigné. Il plana entre deux longues rangées de navires. Il y avait là des engins de plaisance effilés comme des aiguilles, mais également des monstres de cent mètres de long capables de transporter des passagers sur une centaine d'années-lumière. La plupart étaient équipés d'hyperréacteurs, sauf quelques-uns des appareils de lignes les plus gros qui fonctionnaient avec des générateurs de trous de ver continus, plus lents mais aussi plus économiques lorsqu'il s'agissait d'atteindre les étoiles les plus proches. Aucun cargo n'était en vue ; Lytham était une planète Haute qui ne produisait ni n'importait aucun produit manufacturé.

Le *Tricheur rusé* était garé vers l'extrémité de la rangée. Ovoïde courtaud de vingt-cinq mètres de haut à la coque pourpre et chromée, il se dressait sur cinq bulbes épais qui maintenaient son fuselage à trois mètres du sol en béton. Sa surface était lisse, neutre, et ne laissait rien transparaître de ce qu'il y avait à l'intérieur. Il ressemblait à un engin privé tout à

fait ordinaire, au jouet d'un riche représentant des Mondes extérieurs, d'une société ou d'un diplomate envoyé par le Conseil. Une tour ombilicale disgracieuse s'élevait à l'arrière et emplissait les cuves des synthétiseurs de l'appareil d'éléments chimiques de base.

Le Livreur renvoya la capsule vers le terminal d'arrivée et s'engagea sous le vaisseau. Son ombre virtuelle appela le cerveau de l'engin et confirma son identité. Après une vérification en règle de ses codes et de son ADN, l'appareil lui donna l'autorisation de prendre les commandes. Un sas pareil à un puits noir s'ouvrit sous le flanc du vaisseau. Les effets de la gravité s'estompèrent puis s'inversèrent autour du Livreur, qui fut lentement aspiré vers le haut. Il émergea dans une cabine centrale, hémisphère constitué d'un matériau inerte, sombre et spongieux. De fines bandes émettant une lumière bleu terne couraient au plafond et lui permettaient d'y voir clair. Le sas se scella sous ses pieds. Il sourit en regardant autour de lui et en pensant à la puissance qui se dissimulait derrière ces cloisons. Le vaisseau agissait sur lui à un niveau animal, il court-circuitait l'état de sagesse et de calme qui caractérisait le comportement de la branche Haute. Le Livreur se délectait de disposer de toute cette énergie, de ce pouvoir, de la capacité de voyager dans toute la galaxie. La liberté à l'état pur.

Les filles adoreraient voler dans cette machine.

— J'aurais besoin d'un fauteuil, d'un peu de lumière et des commandes de vol, demanda-t-il au cerveau.

Une couche d'accélération sortit du sol, tandis que les rubans de lumière bleue se réveillaient et révélaient les motifs complexes dont étaient recouvertes les parois de la cabine. Quand le Livreur prit place, des exo-images apparurent dans son champ de vision pour lui montrer l'état des systèmes. Son ombre virtuelle obtint l'autorisation de décoller et transmit à l'astroport son plan de vol jusqu'à Ellezelin, situé à cent quinze années-lumière de là. La tour ombilicale escamota ses conduits.

— On y va, ordonna-t-il.

Les compensateurs stabilisèrent la gravité à l'intérieur du vaisseau, tandis que celui-ci s'élevait. À cinquante kilomètres d'altitude, le cerveau bascula en mode ingrav et s'éloigna de la

planète en accélérant. Le Livreur entreprit alors de modifier l'agencement de la cabine, de créer des meubles à partir des parois malléables. Les lignes sombres dont ces dernières étaient couvertes offraient une infinité de combinaisons et auraient pu accueillir jusqu'à six compartiments individuels équipés de salles de bains privatives. En dépit de sa modularité, la cabine n'en était pas moins un espace commun. Voyager avec cinq personnes aurait été possible, mais à condition qu'il s'agisse de bons amis, décida-t-il.

Mille kilomètres au-dessus de l'astroport, le *Tricheur rusé* passa en vitesse supraluminique. Il disparut dans un interstice du champ quantique en provoquant une implosion photonique qui attira toutes les radiations électromagnétiques situées dans un rayon de un kilomètre. Ses sens humains ne perçurent aucune différence ; il aurait très bien pu se trouver dans une salle souterraine. La gravité resta parfaitement stable. Les capteurs lui montrèrent une vision simplifiée de son voyage, extrapolant la position des étoiles et des planètes grâce à la manière dont leurs signatures quantiques affectaient les champs qu'il traversait. Sa vitesse initiale était de quinze années-lumière par heure, soit la vitesse maximale d'un hyperréacteur. Le réseau de surveillance planétaire de Lytham pourrait le suivre sur environ deux années-lumière.

Le Livreur attendit d'avoir parcouru trois années-lumière avant de demander au cerveau du navire d'accélérer. L'ultraréacteur lui permit d'atteindre rapidement la vitesse phénoménale de cinquante-cinq années-lumière par heure. Il grimaça. C'était seulement la troisième fois qu'il volait à bord d'un navire de ce type. De fait, ils étaient très peu nombreux, car l'ANA refusait de partager cette technologie avec les Mondes centraux. Le Livreur n'avait jamais osé demander à sa Faction, les Conservateurs, comment elle s'était procuré cette merveille.

Deux heures plus tard, il réduisit sa vitesse à quinze années-lumière par heure et permit à la régulation de trafic d'Ellezelin de suivre son approche hyperspatiale. Il contacta la datasphère planétaire *via* un canal TD et demanda la permission de se poser sur l'astroport de Riasi.

L'ancienne capitale d'Ellezelin était sise sur la côte nord de Sinkang et traversée par le fleuve Camoa. Tandis que le vaisseau entamait sa descente vers l'astroport principal, il examina la ville. Le plan de la cité ressemblait à une toile d'araignée au cœur de laquelle s'élevait le parlement. Celui-ci – structure grandiose composée de tours et de contreforts construits avec un mélange harmonieux de matériaux récents et anciens – était toujours là. En revanche, le gouvernement planétaire avait déménagé à Makkathran2. L'ensemble de la bureaucratie était parti aussi, entraînant dans son sillage le commerce et l'industrie de la ville. À Riasi, seul le secteur des transports restait florissant. Les trous de ver qui reliaient entre elles les planètes de la Zone de libre-échange passaient tous par l'astroport d'Ellezelin, ce qui conférait à la capitale déchue une importance considérable.

Le *Tricheur rusé* se posa sur une piste en tout point identique à celle qu'il avait quittée à peine trois heures plus tôt. Le Livreur paya aussitôt un mois de parking avec une pièce de crédit intraçable et refusa toute connexion ombilicale. Son ombre virtuelle lui commanda un taxi. Comme il attendait l'arrivée de la capsule, les Conservateurs l'appelèrent.

— Marius a été vu sur Ellezelin.

Pour la seconde fois de la journée, le Livreur grimaça.

— Je suppose que c'était inévitable. Vous connaissez les raisons exactes de sa présence ?

— Il est là pour aider le Conservateur ecclésiastique. Malheureusement, nous ne savons pas comment.

— Je vois. Se trouve-t-il dans l'enceinte de l'astroport ? demanda-t-il après un instant d'hésitation.

Il n'était pas ce qu'on pouvait appeler un combattant, même si ses systèmes biononiques possédaient des fonctions avancées destinées à faire face à une éventuelle situation difficile. Des fonctions sans doute similaires à celles des implants de Marius. Toutefois, il ne serait probablement pas question d'agression. Les agents des Factions ne s'affrontaient jamais physiquement. Les règles du jeu ne l'autorisaient pas.

— Nous ne le pensons pas. Il a rendu visite au Conservateur ecclésiastique une heure après son élection. Après cela, nous

l'avons perdu de vue. Il convient simplement d'être prudents. Il n'est pas dans notre intérêt de divulguer nos objectifs aux Accélérateurs, tout comme il n'est pas dans le leur de nous montrer leurs cartes. Quittez cette planète dès que vous aurez terminé.

— Compris.

Le taxi le conduisit jusqu'au terminal massif. Là, il prit un billet pour le prochain vol d'United Commonwealth Starline en partance pour Akimiski, le Monde central le plus proche. Pendant qu'il attendait dans le salon des départs surplombant le vaste hall, il maintint ses scanners en alerte au cas où Marius se trouverait dans les parages. L'embarquement eut lieu quarante minutes plus tard ; apparemment, ni Marius ni aucun autre agent n'étaient avec lui dans le terminal.

Le Livreur s'installa avec soulagement dans son compartiment de première classe. Le navire était équipé d'un hyperréacteur et mettrait quinze heures à rallier Akimiski. Une fois arrivé à bon port, il ne serait plus très loin d'Oronsay. Avec un peu de chance, il serait de retour sur Terre dans moins de deux jours. Ce serait le week-end, et il pourrait emmener les filles visiter le parc sanctuaire du sud, en Nouvelle-Zélande. Elles adoreraient.

* * *

Le *Rakas* occupait le troisième étage d'une tour ronde du quartier d'Abad, à Makkathran2. Comme de bien entendu, il y avait une taverne au troisième étage d'un immeuble identique à Makkathran. D'après ce qu'il avait vu dans le rêve d'Inigo, Aaron suspectait le mobilier de cet établissement-ci d'être de meilleure qualité. Tout comme l'éclairage et le niveau général de propreté, qui laissaient à désirer dans la ville originale. On y croisait des adeptes un peu déçus par la modestie du centre névralgique de leur Église, surtout comparé aux prodigieuses métropoles du Grand Commonwealth. Heureusement, le choix de boissons y était beaucoup plus important que dans la cité qui lui avait servi de modèle.

Aaron supposait que c'était la raison pour laquelle l'ex-Conseillère, l'honorable Corrie-Lyn, fréquentait régulièrement l'établissement. C'était le troisième soir qu'il l'observait. Assise au comptoir, elle éclusait une quantité impressionnante d'alcool. Elle n'était pas très grande. À première vue, cependant, on pouvait être induit en erreur par sa silhouette allongée.

Sa peau couloir ivoire était constellée de taches de rousseur, en particulier autour des yeux. Ses cheveux étaient d'un roux très foncé inédit pour lui. Selon la lumière, ils passaient du noir intense au marron doré. Ils étaient coupés court et avaient tendance à boucler, tant ils étaient épais. La manière dont ils encadraient son visage délicat lui donnait des airs d'adolescente diabolique – elle avait trois cent soixante-dix ans. Pourtant, il savait qu'elle n'était pas issue de la branche Haute. Son métabolisme Avancé devait être extrêmement performant. D'où sa capacité à boire plus que n'importe quel mauvais garçon du coin.

Pour la quatrième fois de la soirée, un adepte pas très dévot tenta sa chance avec elle. Après tout, les bons citoyens de Makkathran avaient une vie sexuelle saine et active. Inigo le leur avait enseigné. Le groupe auquel le type appartenait le regarda s'asseoir à côté d'elle depuis une grande table située près de la baie vitrée. Corrie-Lyn n'était pas vêtue de ses habits ecclésiastiques, sinon il n'aurait pas osé s'approcher à moins de dix mètres d'elle. Sa robe violet foncé, très largement ouverte sous les bras, attirait le jeune homme comme un aimant. Elle écouta sans rien dire sa tirade d'introduction, hocha raisonnablement la tête lorsqu'il offrit de lui payer un verre et fit signe au barman.

Aaron aurait voulu prendre le gamin par le bras et l'emmener ailleurs. La scène était réellement pénible à regarder car elle ne cessait de se répéter depuis quelques soirs. Le barman arriva avec deux verres petits mais lourds et une bouteille de Vodka88 dorée couverte de givre. Produite sur Vitchan, elle n'avait absolument aucun rapport avec la vodka terrienne – à part sa teneur en alcool. Elle provenait d'un vin saisonnier distillé, l'adlier. Quatre-vingt-huit pour cent d'alcool

et huit pour cent de tricétholyne, un puissant narcotique. Le barman emplit les verres et laissa la bouteille.

Corrie-Lyn leva le sien en saluant le jeune homme et le vida d'une traite. Son prétendant l'imita. Tandis qu'il faisait de son mieux pour ne pas se départir de son sourire en dépit de la brûlure du liquide glacé, Corrie-Lyn remplit de nouveau les verres. Elle leva le sien. Le garçon fit de même, mais avec une certaine appréhension, cette fois. Elle le vida cul sec.

Des éclats de rire retentirent près de la baie vitrée. Leur ami avala sa vodka et claqua le verre sur le comptoir. Il avait les larmes aux yeux. Un frisson involontaire lui parcourut la poitrine et il essaya de se retenir de tousser. Corrie-Lyn leur versa une troisième tournée avec une précision toute mécanique. Elle vida une nouvelle fois son verre d'une traite. Le jeune homme eut un geste dégoûté et renonça, ce qui lui valut d'être tourné en ridicule par ses amis. Aaron n'était pas impressionné ; la veille, un autre prétendant avait réussi à avaler cinq verres avant d'abandonner, blessé et embarrassé.

Corrie-Lyn fit glisser la bouteille sur le comptoir. Le barman la rattrapa et, dans un même mouvement fluide, la rangea sur son étagère. Elle se retourna vers la chope de bière quelle dégustait avant d'être interrompue, posa les coudes sur le zinc et se perdit dans la contemplation du néant.

Comme il l'observait, Aaron se dit que séduire cette femme-là ne serait pas une mince affaire. Il n'aurait qu'une seule chance. S'il échouait, il perdrait sans doute plusieurs jours à chercher un autre angle d'approche. Il se leva et marcha vers elle. Il sentait les émissions réduites au minimum de son champ de Gaïa. C'était comme un souffle glacial de vent polaire. Dans l'éther, sa silhouette était noire, semblable à une fenêtre sur l'espace interstellaire. C'était suffisant pour rebuter la plupart des gens. Aux autres, elle réservait l'humiliation de la Vodka88. Il prit place sur le tabouret tout juste abandonné par le jeune homme. Elle lui lança un regard froid et considéra d'une manière insultante son costume bon marché.

Aaron appela le barman et commanda une bière.

— Vous m'excuserez si je ne me soumets pas au rituel de l'humiliation, commença-t-il. Je ne suis pas ici pour essayer de vous retirer votre culotte.

— String, dit-elle sans le regarder avant d'avaler une longe rasade de bière.

— Je… quoi ? demanda-t-il, car il ne s'attendait pas à cette réponse.

— Mon string.

— Je suis pris d'une envie soudaine d'être ordonné prêtre et de me convertir à votre religion.

Elle sourit en faisant tournoyer ce qui lui restait de bière.

— Vous avez pris votre temps ; cela fait plusieurs jours que vous traînez dans cet établissement.

Sa bière arriva. Sans dire un mot, Corrie-Lyn échangea son verre vide contre le plein. Aaron leva le doigt à l'attention du barman.

— Un autre, s'il vous plaît. Ou plutôt deux.

— Ce n'est pas une religion, dit-elle.

— Évidemment, suis-je bête ! Soutanes. Adoration d'un prophète disparu. Promesse de salut. Denier du culte. Pèlerinage. Comment ai-je pu confondre ? Je vous demande pardon.

— Continuez à parler ainsi, étranger, et on vous jettera tête la première dans le canal avant la fin de la nuit.

— Tête la première ? Donc, vous ne comptez pas me décapiter ?

Corrie-Lyn se retourna enfin et le regarda dans les yeux. Son sourire accentuait encore son air malicieux.

— Par le Grand Univers d'Ozzie, que me voulez-vous ?

— Je veux vous rendre très riche.

— Ah oui ? Et pourquoi cela ?

— Pour devenir encore plus riche moi-même.

— Je ne suis pas très douée en hold-up.

— Oui, je suppose que ce n'était pas dans le programme de votre école de curés.

— Les prêtres vous demandent d'avoir la foi. Nous pouvons vous guider jusqu'au paradis et même vous montrer furtivement

à quoi il ressemble – histoire que vous ne soyez pas trompé sur la marchandise.

— C'est là que nous intervenons.

— Nous ?

— Les Charters FarFlight. Je crois savoir que votre non-religion est en manque de vaisseaux, Conseillère Emeritus.

Corrie-Lyn éclata de rire.

— Oh, vous êtes un homme dangereux, n'est-ce pas ?

— Non, pas dangereux, juste terriblement pressé de devenir riche.

— Je suis sur le point de connaître la félicité du Vide. Là-bas, la devise du Commonwealth n'a pas cours.

— Même Celui-qui-marche-sur-l'eau avait besoin d'argent. Mais je n'ai pas l'intention de discuter de cela avec vous. Ni de rien d'autre, d'ailleurs. Je suis venu jusqu'ici pour vous faire une proposition. J'ai besoin d'entrer en contact avec des gens que vous connaissez, et il me semble que vous n'êtes plus en très bons termes avec certains de vos vieux amis du Conseil ecclésiastique. Peut-être ne seriez-vous pas totalement contre l'idée de fouler aux pieds un ou deux de vos principes. Parlons-nous la même langue, Conseillère Emeritus ?

— Pourquoi prendre des gants avec moi ? Faites preuve de courage, traitez-moi comme une merde, comme les autres.

— Les clowns de l'unisphère n'ont aucune éducation. Cela ne veut pas dire que vous n'avez pas les noms dont j'ai besoin. Je suis certain que vous inspirez toujours suffisamment de respect pour m'ouvrir les portes du palais. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Peut-être bien. Comment vous appelez-vous ?

— Aaron.

Corrie-Lyn sourit dans son verre de bière.

— Tout en haut de la liste, hein ?

— Le numéro un, Conseillère Emeritus. Et si je vous invitais à dîner ? Vous avez le choix entre me faire marcher ou bien me donner votre code de compte bancaire pour que je le remplisse. Prenez votre temps, ne répondez pas trop vite.

— Je ne suis pas pressée.

Les Charters FarFlight étaient une compagnie enregistrée sur Falnox. Quiconque aurait eu l'idée de fouiller les archives de son cerveau n'aurait trouvé que des documents parfaitement en règle concernant des vols commerciaux et des transports de marchandises vers plusieurs Mondes extérieurs. Elle ne faisait pas de profits faramineux, mais marchait suffisamment bien pour employer une trentaine de personnes. C'était une couverture simple et efficace, mise en place au cas où Aaron en aurait eu besoin. Par qui ? Il n'en avait pas la moindre idée. À vrai dire, il s'en moquait. Si la société avait réellement existé, ses notes de frais auraient sérieusement mis à mal son bilan de fin d'année. Cela faisait trois soirs qu'il abreuvait et nourrissait Corrie-Lyn. Abreuvait, surtout. Et lui payait des menus dignes d'un restaurant trois étoiles. Elle appréciait particulièrement la cuisine de *Chez Bertrand,* dans le Grand Makkathran – un restaurant à côté duquel le *Buckingham* ressemblait à un hôtel minable, à un centre d'accueil pour clochards. Peut-être était-elle en train de tester sa motivation ? Impossible à dire. Elle-même n'en savait sans doute rien, tant elle était imbibée.

En revanche, elle était toujours bien habillée. Ce soir-là, elle portait une petite robe de cocktail noire dont l'ourlet constitué de brume voletait de façon provocante chaque fois qu'elle décroisait les jambes. Leur table était située au soixante-douzième étage dans une alcôve parfaitement transparente, avec une vue imprenable sur les lumières de la ville tentaculaire. Juste en dessous des pieds d'Aaron, les capsules glissaient sur leurs voies invisibles et éclairaient la nuit de mille feux. Une fois dominée la sensation de vertige qui lui faisait trembloter les jambes, la vue était plutôt agréable.

Leur repas constitué de sept plats était un délice pour les sens. Chaque assiette était accompagnée d'un vin spécialement sélectionné par le chef. Le serveur avait abandonné l'idée de ne servir qu'un seul verre à Corrie-Lyn et se contentait désormais de laisser la bouteille sur la table.

— C'était un homme remarquable, dit-elle après avoir avalé ce qui restait de son gâteau au chocolat et aux lamelles de cerises.

Il l'avait lancée sur son sujet favori. Lorsqu'il s'agissait d'Inigo, elle était intarissable et démarrait au quart de tour.

— Il faut sortir de l'ordinaire pour être capable de créer un mouvement comme le Rêve Vivant en à peine deux siècles.

— Non, non, dit-elle en agitant son verre. Ce n'est pas le problème. Si vous ou moi avions rêvé à sa place, le Rêve Vivant existerait quand même. Ces songes inspirent les gens. Chacun peut voir que le Vide nous offre la possibilité de vivre une existence simple et merveilleuse, une existence qu'il est possible d'améliorer, d'embellir, quel que soit notre niveau intellectuel, même si cela doit prendre du temps. Ce genre de chose n'est possible que dans le Vide. Quelqu'un qui propose les clés de ce paradis à tout le monde ne peut pas ne pas être suivi par un grand nombre de personnes. C'est inévitable. Non, moi je vous parle de l'homme. Monsieur Incorruptible. C'est rare. La plupart des gens abuseraient d'un tel pouvoir. Moi la première. Enfin, juste derrière Ethan.

Elle vida le reste d'un porto de Mithan âgé de deux siècles et demi, servi dans un verre en cristal tout aussi ancien. Aaron eut un sourire pincé. L'alcôve donnait sur le niveau principal du restaurant et Corrie-Lyn avait éclusé sa quantité habituelle d'alcool.

— C'est pour cette raison qu'Inigo a organisé la hiérarchie du mouvement comme un ordre monastique. Et certainement pas pour interdire toute relation sexuelle, ricana-t-elle. En revanche, pas question d'user de son prestige pour profiter des croyants désespérés. Baiser, oui, mais pas les subalternes.

— Cela me paraît être une bonne chose.

— Bien sûr, je ne donnais pas forcément le bon exemple. Inigo non plus, d'ailleurs. Lui et moi avons eu une relation, vous savez ?

— Il me semble que vous l'avez déjà mentionné une ou deux fois.

— Vous le saviez bien avant ; c'est pour cela que vous m'êtes tombé dessus.

— Je ne vous suis pas tombé dessus, Corrie-Lyn.

— Je suis jolie et bien fichue, dit-elle en se léchant les lèvres. Vous ne trouvez pas ?

— Si, si, je trouve.

En réalité, il ne voulait pas admettre à quel point il la trouvait attirante. Heureusement, le fait qu'elle fût ivre neutralisait un peu son pouvoir de séduction. Passé la première heure de la soirée, elle n'était plus d'une compagnie très agréable.

Corrie-Lyn admira sa robe en souriant.

— Ouais, je suis plutôt pas mal ! Bon… Je disais qu'on a eu une aventure. Cela ne l'empêchait pas de voir d'autres femmes, évidemment. Pour l'amour d'Ozzie, un milliard de filles étaient prêtes à coucher avec lui et à porter ses enfants. J'en ai profité aussi. Merde, Aaron, il n'y avait pas que des boudins, dans le tas. À côté de certaines d'entre elles, je suis une mocheté.

— Je croyais qu'il était incorruptible.

— Il l'était. Il n'en profitait pas. Mais c'est un homme comme les autres. Et moi une femme. On se distrayait, c'est tout. Sa cause. Sa vision. Il ne l'a jamais trahie. Il nous a donné les rêves du Vide. Il avait la foi, Aaron, il croyait profondément en ce qu'il nous montrait. Le Vide est le monde dont nous avons tous besoin. Grâce à lui, j'y crois moi aussi. J'ai toujours été une adepte loyale. J'ai la foi. Et puis, je l'ai rencontré, j'ai été témoin de sa dévotion, de l'intensité de son engagement, et je suis devenue un véritable apôtre, ajouta-t-elle avant de vider son porto et de s'affaler contre son dossier. Je suis une zélote, Aaron. Une vraie zélote. C'est pour cela qu'Ethan m'a chassée du Conseil. Il n'aime pas la vieille garde, il déteste ceux qui, comme moi, restent fidèles à leurs engagements. Alors, mon vieux, gardez vos sarcasmes et votre paternalisme pour quelqu'un d'autre. Connard… Je me fous pas mal de ce que vous pensez et je compisse vos sous-entendus à la con. Vous n'avez pas la foi, et cela vous rend mauvais. Je parie que vous n'avez jamais fait l'expérience d'un rêve. Dommage pour vous, parce qu'ils sont vrais. Pour nous autres humains, le Vide est le paradis.

— Peut-être, mais vous ne pouvez pas en être certaine.

— Vous voyez ! fit-elle en agitant un doigt accusateur et en regardant dans le vague. Vous ne pouvez pas vous empêcher de jouer au plus malin. Vous n'êtes pas assez bête pour acquiescer

à ce que je dis, oh non, mais vous l'êtes juste assez pour m'inciter à essayer de vous convertir. En fait, vous vous débrouillez pour que je vous sauve.

— Pas du tout. Seul l'argent compte pour moi.

— Ah !

Elle souleva la bouteille vide et la fixa sans rien dire. Aaron se tint sur ses gardes ; on ne savait jamais. Toutefois, il prit le risque de la pousser un peu plus loin.

— D'accord, mais si le Vide signifie le salut pour vous, pourquoi êtes-vous partie ?

Corrie-Lyn ne réagit pas du tout comme il l'avait craint : elle se mit à sangloter.

— Je ne sais pas ! geignit-elle. Il nous a laissés. Tous autant que nous sommes. Oh, où es-tu donc parti, Inigo ? Où te caches-tu ? Je t'aime tant !

Aaron eut un grognement incrédule. Leur dîner à deux s'était transformé en spectacle public. Elle sanglotait de plus en plus fort. Il fit signe au serveur et déplaça sa chaise à côté d'elle de façon à masquer la vue des clients les plus proches.

— Allez, murmura-t-il. Il est l'heure de rentrer.

Il y avait une plate-forme d'atterrissage au trentième étage. Cependant, comme il voulait lui faire prendre l'air, ils prirent l'ascenseur et descendirent jusqu'au rez-de-chaussée. Le boulevard était quasi désert. La route étroite qui courait au milieu de l'artère était partiellement cachée derrière une longue rangée d'arbres touffus à feuilles persistantes. Le chemin qui la longeait était illuminé par de fines arches lumineuses.

— Vous me trouvez séduisante ? demanda-t-elle d'un ton écœuré, tandis qu'il la poussait à marcher.

À côté du gratte-ciel qu'ils venaient de quitter s'élevaient deux immeubles d'habitations pourvus de jardins suspendus. Des oiseaux de nuit tournoyaient dans tous les sens et voletaient sous les arches sans faire aucun bruit. L'atmosphère était chaude, chargée d'ozone et de l'humidité de la mer toute proche.

— Très séduisante, la rassura-t-il.

Il se demanda s'il devait tenter de la persuader d'utiliser l'aérosol détox qu'il avait apporté spécialement pour elle. Le problème avec les buveurs de cette trempe, c'était qu'ils

n'étaient pas pressés de dessaouler, surtout quand ils étaient aussi tristes que Corrie-Lyn.

— Alors, pourquoi est-ce que vous ne tentez rien ? C'est à cause de l'alcool ? Vous n'aimez pas quand je bois ?

Elle s'éloigna un peu de lui et, en se balançant légèrement, le considéra avec ses yeux embués et désespérés. Son manteau léger était ouvert sur sa magnifique robe de cocktail. Étrangement, pourtant, elle ne lui donnait pas du tout envie.

— D'abord le boulot, ensuite le plaisir, répondit Aaron en croisant les doigts pour qu'elle la ferme un peu.

Finalement, ils auraient dû descendre sur la plate-forme et appeler un taxi. Soudain, elle parut se rendre compte de son exaspération et se remit en marche.

Quelqu'un se matérialisa sur le chemin cinq mètres devant eux – un homme dans un costume une pièce entouré des vestiges fuyants et ondulants de son enveloppe de camouflage noire. Aaron scanna les alentours avec toutes les fonctions dont il disposait. Deux autres personnes arrivaient par-derrière et se débarrassaient de leurs enveloppes. Ses programmes de combat s'activèrent aussitôt et entreprirent d'analyser la situation. Le premier des trois fut baptisé *Un* – Il y avait quatre-vingts pour cent de chances pour qu'il fût leur chef. Ses subordonnés étaient donc *Deux* et *Trois*. Son exo-image courte distance mit en valeur leurs implants. Aaron se détendit. L'absence d'ambiguïté lui facilita la tâche. Il n'y avait qu'une chose à faire : accepter la situation et faire son possible pour y survivre. Alors, il attendit qu'ils soient tous les trois à sa portée.

Corrie-Lyn considéra le premier homme en clignant des yeux et en serrant contre son ventre son sac à main rouge.

— Je ne vous avais pas vu, dit-elle. Où étiez-vous ?

— Vous n'avez pas l'air d'aller très bien, Votre Honneur, répliqua *Un*. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

Corrie-Lyn se colla contre Aaron, réduisant d'un bon tiers l'efficacité estimée d'une frappe offensive.

— Non, marmonna-t-elle. Je n'ai pas envie.

— Vous êtes en train de discréditer le Rêve Vivant, Votre Honneur, insista *Un*. Inigo n'aurait pas voulu cela.

— Je vous connais, répondit-elle, misérable. Je n'irai pas avec vous. Aaron, ne m'abandonnez pas, je vous en prie.

— Vous n'irez nulle part.

— Toi, tu fermes ta gueule, lâcha *Un* sans même regarder Aaron. Si tu souhaites rencontrer un Conseiller pour faire des affaires avec lui, tiens-toi à carreau. Il n'est pas encore trop tard.

— Le problème, c'est que je suis dur de la comprenette, expliqua Aaron d'un ton léger. Comme je n'ai pas assez d'argent pour me payer une amélioration de QI, je deviens de plus en plus con de vie en vie.

Dans son dos, *Deux et Trois* étaient tout proches désormais. Ils dégainèrent de minuscules armes de poing. Ses programmes identifièrent aussitôt des pistolets à gelée. Ces jouets étaient sortis dans le commerce depuis un siècle et demi et, comme leur nom l'indiquait, étaient capables de causer pas mal de dégâts à la chair humaine. Des accélérateurs se déversèrent dans son cerveau, raccourcissant au maximum son temps de réaction. Les courants d'énergie biononique se synchronisèrent avec eux pour améliorer ses capacités physiques. Et mentales, car il pouvait deviner ce qu'*Un* avait à lui dire avant qu'il ait terminé sa phrase.

— Je suis navré pour toi…

Un envoya un message à ses subordonnés – message qui se réduisait à un simple code et qu'Aaron intercepta. Inutile de le décrypter. Les deux hommes levèrent leurs armes. Les programmes de combat d'Aaron avaient déjà pris possession de son corps. Il se pencha et entraîna Corrie-Lyn vers le sol. La décharge tirée par *Deux* siffla là où se trouvait sa tête moins d'une seconde plus tôt. Elle frappa un mur en produisant un nuage de poussière. Le pied d'Aaron jaillit à la vitesse de l'éclair et s'abattit sur le genou de *Trois*. Leurs champs de force s'entrechoquèrent avec force crépitements. Une rosette d'électrons blanc-bleu illumina le chemin. La vitesse et la puissance du coup d'Aaron étaient suffisantes pour venir à bout de la protection de son adversaire. La jambe de *Trois* céda et l'homme fut projeté au sol. Les courants d'énergie d'Aaron engendrèrent une impulsion qui frappa *Un*. L'homme fit un vol plané de six mètres et heurta le mur de béton avec un bruit mat.

Son champ de force vira au violet, comme Aaron lui tirait une nouvelle fois dessus, essayant de l'incruster dans la paroi. Son dos s'arqua sous l'impact, tandis que son champ de force menaçait de céder pour de bon.

Deux essayait de viser une cible qui se déplaçait à une vitesse inhumaine. Ses sens enrichis ne distinguaient que la silhouette floue d'Aaron qui semblait danser sur le chemin. Malheureusement pour lui, il n'eut pas l'occasion de verrouiller sa cible. Subitement, la main d'Aaron fendit les airs, se matérialisa devant lui et le frappa à la gorge. Son champ de force céda, sa nuque se brisa et son corps décolla à plusieurs mètres du sol. Aaron récupéra le pistolet de *Deux* en lui arrachant les doigts avec un bruit liquide écœurant. Il mit une fraction de seconde à se retourner. Son champ de force l'ancra au sol et absorba son inertie, lui permettant de s'immobiliser instantanément, le bras tendu, le pistolet pointé en direction de *Un* qui, tant bien que mal, essayait de se relever. Le sang des doigts arrachés de *Deux* dégoulinait sur le chemin. *Un* se figea et se mit à haleter en fixant le canon du pistolet à gelée. Aaron desserra un peu son étreinte et lâcha les appendices sanguinolents.

— QUI SONT-ILS ? cria-t-il à Corrie-Lyn, qui gisait dans l'herbe détrempée.

La femme regardait *Un* avec des yeux ahuris.

— *Qui ?* répéta Aaron.

— La… la police. C'est le capitaine Manby, de la division de protection spéciale.

— Exactement, confirma Manby dans un râle. Alors tu vas lâcher ce putain de flingue. Tu te noies déjà dans la merde, mon pote. Continue comme ça, et tu ne reverras plus jamais les étoiles.

— Et si tu me rejoignais dans mon bain ? demanda Aaron en pressant la détente réglée sur le mode « tir continu ».

À ce barrage de feu, il ajouta une impulsion disruptive. Le champ de force de Manby résista pendant presque deux secondes avant de rompre. Les décharges du pistolet frappèrent alors son corps exposé. Aaron se retourna et tira pour saturer le champ de force de *Trois*.

Corrie-Lyn vomit, comme une bouillie rougeâtre pleuvait tout autour d'elle. Elle gémissait comme un chaton blessé lorsque Aaron la releva.

— Il faut y aller ! lui lança-t-il au visage.

Elle se recroquevilla davantage.

— Allez, réveillez-vous ! Venez ! insista-t-il, tandis que son ombre virtuelle appelait un taxi.

— Non, pleurnicha-t-elle. Non, non. Ils n'avaient… Et vous les avez tués. Vous les avez tués !

— Vous ne comprenez donc rien ? la harcela-t-il d'une voix agressive, ne lui laissant aucun répit. Hein ? Vous ne pigez rien du tout ? C'étaient des assassins. Ethan veut votre mort. Définitive. Vous ne pouvez pas rester ici. Ils essaieront de nouveau de vous avoir. Corrie-Lyn ! Je peux vous protéger.

— Moi ? dit-elle dans un sanglot. Ils voulaient me tuer moi ?

— Oui. Maintenant, venez. Nous ne sommes pas en sécurité, ici.

— Oh, Grand Ozzie !

Il la secoua.

— Vous comprenez ?

— Oui, murmura-t-elle.

À la façon dont elle tremblait, Aaron comprit qu'elle était en état de choc.

— Bien.

Le taxi descendait les chercher. Aaron tira Corrie-Lyn par la main sans se soucier du mal qu'elle se donnait pour ne pas s'écrouler. Il se retenait à grand-peine de sourire. Finalement, la soirée se concluait magnifiquement bien. Mieux qu'il aurait pu le prévoir.

Le premier rêve d'Inigo

Quand Edeard se réveilla, son rêve n'était déjà plus qu'un souvenir évanescent. Comme chaque matin. Il avait beau essayer, il n'arrivait pas à retenir les images et les sons qui le torturaient toutes les nuits. Akeem lui répétait de ne pas s'en faire, que ses rêves étaient faits de ceux des autres, des songes des esprits endormis qui l'entouraient. Edeard ne croyait aucunement que ces choses auxquelles il rêvait provenaient du village ; les fragments auxquels il lui arrivait de se raccrocher étaient beaucoup trop étranges et fascinants pour cela.

La douce lumière de l'aube pénétrait dans la chambre par les interstices des volets en bois. Edeard resta tranquille quelques minutes, profita de la chaleur de la pile de couvertures qui recouvrait sa couchette. La pièce était grande, avec des murs en plâtre chaulé et un plancher de bois nu. Les poutres et les madriers du toit étaient en bois de martoz très ancien, durci, noirci par les décennies, semblables à du fer. Les deux tiers de la surface étaient inoccupés, et les quelques meubles étaient repoussés contre la fenêtre du fond. Au pied de sa couche, un coffre rudimentaire contenait sa maigre garde-robe. Il y avait également une longue table recouverte de croquis de projets de génistars, quelques chaises et une commode avec une bassine blanche et une cruche emplie d'eau. Dans le coin opposé à la couche, le feu avait fini de brûler depuis plusieurs heures ; seules quelques braises rougeoyaient encore dans l'âtre. Chauffer un volume aussi important n'était pas facile, surtout en hiver. À chaque expiration, un nuage blanc sortait de la bouche d'Edeard. Techniquement, il vivait dans le dortoir des apprentis de la Guilde des modeleurs d'œufs du village d'Ashwell, même s'il en était le seul occupant. Il habitait ici depuis six ans, depuis la mort de ses parents. À l'époque, il n'avait que huit ans. Maître Akeem, l'unique modeleur du village, l'avait pris sous son aile lorsque la caravane à laquelle

ses parents et lui s'étaient joints pour traverser les collines avait été attaquée par des bandits.

Edeard s'enveloppa dans une couverture et traversa la chambre au sol glacé à la hâte. Dans la cheminée de briques, les braises dégageaient encore un peu de chaleur, aussi les vêtements qu'il avait laissés sur une chaise tout près de l'âtre étaient-ils agréablement tièdes. Il enfila rapidement son pantalon usé et sa chemise tout aussi élimée, qu'il enfonça dans son caleçon, puis passa au-dessus de sa tête un épais sweat-shirt vert. Comme d'habitude, le tissu sentait l'étable – un mélange de fourrure et de nourriture de poulailler. Toutefois, après six années passées au sein de la Guilde, il ne le remarquait presque plus. Il s'assit sur sa couche pour mettre ses bottes – elles étaient décidément devenues trop petites pour lui. Ces dix-huit derniers mois, l'étable s'était remplie de génistars ; Edeard avait reçu beaucoup de commandes officielles, et leur modeste branche de la Guilde des modeleurs d'œufs avait amassé pas mal d'argent. Enfin, pas réellement une fortune, mais largement de quoi se payer de nouveaux habits et des chaussures décentes. Restait encore à trouver le temps de rendre visite au cordonnier. Il se leva en grimaçant car ses orteils étaient compressés. Il avait trop attendu. Il prendrait le temps d'aller chez le cordonnier en dépit de son emploi du temps surchargé. Mais pas aujourd'hui, pensa-t-il en souriant.

Aujourd'hui, on finissait de creuser le nouveau puits du village. Un projet dans lequel la Guilde s'était investie plus qu'à l'accoutumée, d'une manière plutôt inédite. Edeard savait que le village comptait de nombreux sceptiques. C'était le moins qu'on puisse dire. Toutefois, maître Akeem avait persuadé le conseil des anciens de donner une chance à son jeune apprenti. Ils avaient accepté uniquement parce qu'ils n'avaient rien à perdre.

Il descendit l'escalier puis traversa en courant la cour de derrière pour rejoindre la chaleur de la cantine de la Guilde. Tout comme le dortoir, cette salle-ci rappelait que l'institution avait connu des jours meilleurs. Bien meilleurs. Il y avait toujours deux rangées de tables et des bancs qui, autrefois, accueillaient jusqu'à cinquante modeleurs et leurs invités les soirs de fête. À l'autre bout de la salle, l'énorme cheminée était

dotée de plusieurs fours incorporés à la maçonnerie et d'une broche assez longue pour rôtir un cochon entier. Ce matin-là, le feu modeste était alimenté par deux gé-macaques. Normalement, on ne laissait pas les génistars approcher du feu car ils pouvaient devenir imprévisibles. Toutefois, les ordres d'Edeard étaient suffisamment clairs et profondément implantés pour éviter tout risque de panique.

L'apprenti s'installa le plus près possible du foyer. Par simple télépathie, son esprit envoya des instructions aux gé-macaques. Il utilisait une version simplifiée du langage mental de Querencia, visualisait une séquence d'action en même temps qu'il formulait des ordres basiques, le tout en évitant toute manifestation d'émotion (trop de gens oubliaient ce détail et ne comprenaient pas pourquoi leurs génistars refusaient d'obéir). Les gé-macaques s'activèrent aussitôt. C'étaient de grandes créatures, aussi lourdes qu'un homme adulte, avec six longues jambes et six bras encore plus longs – les deux premières paires étaient très rapprochées et semblaient partager les mêmes épaules, tandis que la troisième naissait tout près de leur colonne vertébrale particulièrement flexible. Leur corps était recouvert d'une épaisse fourrure blanche, sauf aux articulations et sur les paumes où on voyait leur cuir couleur de cendre. Le profil de leur tête était le même que celui de tous les autres génistars – une sphère affublée d'un museau pareil à celui des chiens. Les oreilles étaient situées sur la partie inférieure du crâne, tout près de leur cou épais, et étaient constituées de trois pétales presque assez fins pour être transparents.

On lui servit bientôt un grand mug de thé, une épaisse tranche de pain, un bol de fruits et une assiette d'œufs brouillés. Il piocha avec appétit en réfléchissant à l'opération critique qu'il devrait accomplir au fond du puits. Il sentit la présence d'Akeem, qui était pourtant toujours dans les appartements réservés aux modeleurs expérimentés. Edeard était déjà capable de percevoir à travers deux murs de pierre ; les structures physiques lui apparaissaient comme des ombres, et les esprits comme des lueurs iridescentes. Ses capacités étaient supérieures à celles de nombre d'adultes. Akeem était très fier de son apprenti et criait à qui voulait l'entendre que le potentiel

du jeune homme n'aurait jamais été révélé sans son enseignement.

Le vieux modeleur arriva tandis que les gé-macaques finissaient de servir son repas. Il émit un bruit de gorge satisfait et pressa affectueusement l'épaule du jeune homme.

— As-tu senti quand je me suis levé de mon lit ? demanda-t-il en désignant l'assiette pleine de tomates et de saucisses.

— Non, monsieur, répondit joyeusement Edeard. Je ne suis pas encore capable de passer à travers quatre murs.

— Tu y arriveras bientôt, dit Akeem en prenant sa tasse de thé. Vu la vitesse à laquelle tu progresses, je serai contraint de dormir à l'extérieur du village avant la fin de l'été. On a tous droit à un peu d'intimité.

— Je ne me permettrais jamais ! protesta Edeard.

Il se calma et sourit, penaud, en percevant l'amusement du vieil homme. Maître Akeem avait fêté son cent quatre-vingtième anniversaire quelques hivers plus tôt – du moins était-ce ce qu'il affirmait, sans toutefois jamais se montrer très précis. L'espérance de vie des habitants de Querencia était supposée être de deux cents ans, mais aucun des habitants d'Ashwell n'était aussi vieux. Akeem, toutefois, était indéniablement très âgé. Il avait la tête ronde, le cou épais et un triple menton. Sa peau était pâle, ses joues et son nez striés de capillaires rouges et violets, qui lui donnaient un air terriblement blême. Une fois de plus, il s'était rasé superficiellement en oubliant des touffes de poils, ce qui expliquait en partie son allure négligée – allure qui frappait quiconque le voyait pour la première fois. Une fois par semaine, le vieil homme utilisait la même lame pour raser ses cheveux argentés.

En revanche, il faisait l'effort de s'habiller correctement. Ses gé-macaques personnels étaient versés dans l'art du blanchissage. Aujourd'hui, son pantalon de cuir était propre, ses bottes cirées et sa chemise jaune pastel lavée et repassée. Il portait une veste magenta et jade ornée, sur le revers, des armoiries de la Guilde – un œuf dans un cercle vrillé. Elle n'était pas aussi impressionnante que les tenues des membres de la Guilde de Makkathran, mais à Ashwell, elle était prestigieuse et

lui valait d'être très respecté. De fait, il était le mieux habillé des anciens du village.

Edeard se rendit compte qu'il était en train de tripoter son propre insigne, le symbole de son statut d'apprenti, un simple bouton en métal épinglé à son col. L'emblème ressemblait à celui d'Akeem, sauf qu'il ne représentait qu'un quart de cercle. Un jour sur deux, il oubliait de l'accrocher. De toute façon, cela ne changeait rien car personne ne le respectait. Cependant, si tout se passait bien aujourd'hui, il aurait bientôt droit à un demi-cercle. Akeem lui avait dit qu'à sa connaissance aucun jeune apprenti n'avait jamais tenté une création aussi complexe pour être promu au rang supérieur.

— Nerveux ? demanda le vieillard.

— Non, répondit immédiatement Edeard. Enfin, dans une cuve, le système fonctionne parfaitement, ajouta-t-il en baissant la tête.

— Évidemment. Comme toujours. Notre vrai talent consiste à déterminer ce qui va fonctionner dans la vraie vie. D'après ce que j'ai vu, il n'y aura aucun problème. Toutefois, rien n'est jamais garanti. Dans la vie, tout n'est qu'incertitudes.

— Et vous, qu'avez-vous créé pour devenir apprenti première classe ?

— Ah, c'était il y a bien longtemps. À l'époque, les choses étaient différentes, plus formelles. À la capitale, elles le sont toujours, je suppose. Je les soupçonne de ne pas avoir beaucoup évolué.

— Akeem ! le supplia Edeard.

Il adorait vraiment le vieil homme mais, ces derniers temps, son esprit avait tendance à vagabonder au moindre prétexte.

— Oui, oui. Si je me souviens bien, il s'agissait de créer quatre gé-araignées. Fonctionnelles, évidemment. Pour la présentation devant le Grand Maître, elles devaient être capables de tisser de la soie à volonté. Alors, par sécurité, tout le monde en a créé six ou sept. On devait également créer un loup, un chimpanzé et un aigle. Ah, soupira-t-il. C'était une époque difficile. Je me rappelle que mon maître me battait régulièrement. Et puis, on nous réveillait au milieu de la nuit.

Edeard était un peu déçu.

— Mais je serais capable de créer des araignées et tout le reste… dit-il.

— Je sais, acquiesça fièrement Akeem en lui tapotant la main. Nous savons tous les deux à quel point tu es doué. La plupart des apprentis ne tentent pas ce que tu vas faire aujourd'hui avant l'âge de dix-sept ans, et beaucoup d'entre eux échouent la première fois. C'est pour cette raison que je t'ai compliqué la tâche. Recréer une forme fonctionnelle est l'épreuve standard qui permet de passer du statut d'apprenti à celui de praticien.

— Vraiment ?

— Parfaitement. En revanche, il est vrai que j'ai un peu négligé les autres enseignements de la Guilde. J'ai déjà eu suffisamment de mal à te forcer à rester assis pour apprendre à lire. Et puis, tu es trop jeune pour étudier l'éthique de la Guilde et ses vieilles théories ennuyeuses, quand bien même mon enseignement serait remarquable de précision. Mais il est vrai que tu sembles comprendre ces choses d'une manière instinctive. Néanmoins, après l'épreuve d'aujourd'hui, tu seras toujours un apprenti.

Edeard plissa le front.

— Qu'est-ce que l'éthique a à voir avec l'art de créer ?

— Tu ne vois vraiment pas ?

— Non. Les génistars sont une telle aubaine. Ils aident tout le monde. Maintenant que je suis là pour vous aider à sculpter de nouvelles formes, votre production va augmenter et le village va redevenir puissant et riche.

— Bon, puisque tu es sur le point de gagner tes galons d'apprenti de première classe, je devrais peut-être t'expliquer certaines choses. Pour que ce que tu prédis puisse se réaliser, nous aurions besoin de davantage d'apprentis.

— Il y a Sanci, et le petit Vox communique très bien à distance.

— Nous verrons. Qui sait ? Peut-être serons-nous mieux acceptés à la fin de cette journée. Les familles rechignent à nous confier leurs enfants. Et ton ami Obron n'arrange pas nos affaires.

Edeard rougit. Obron était le gros dur du village. De deux ans son aîné, il prenait un malin plaisir à faire de la vie d'Edeard un calvaire dès que celui-ci mettait les pieds hors de l'enceinte de la Guilde. L'apprenti ignorait qu'Akeem était au courant.

— Je devrais lui régler son compte une fois pour toutes.

— La Dame sait que tu as essuyé de nombreuses provocations ces derniers temps. Je suis fier que tu n'aies pas réagi. Les modeleurs sont naturellement d'excellents télépathes, mais une partie de l'éthique que je ne t'ai pas enseignée concerne la manière dont nous devons nous interdire de tirer avantage de nos aptitudes.

— Je n'ai pas réagi parce que… commença le garçon en haussant les épaules.

— Parce que ce n'était pas la chose à faire, et tu le savais très bien. Tu es un bon garçon, Edeard, conclut le vieillard en le regardant avec un mélange de fierté et de tristesse.

Du fait de la proximité de ce bouillonnement d'émotions, Edeard se surprit à pleurer. Il secoua la tête, comme pour se dépêtrer de l'esprit du vieil homme.

— Étiez-vous harcelé par quelqu'un comme Obron lorsque vous étiez apprenti ? demanda-t-il.

— Disons que je suis venu m'installer à Ashwell parce que mon interprétation de l'éthique de la Guilde différait sensiblement de celle des maîtres de la Tour bleue. Je tiens néanmoins à ce que les exigences de la Guildes soient satisfaites. Ainsi, si je juge que tu n'es pas à la hauteur, tu n'auras pas ton badge aujourd'hui. Je parle entre autres de tes tâches quotidiennes.

Edeard repoussa son assiette et vida sa tasse de thé.

— Je ferais mieux d'y aller, alors, dit-il.

— Si tu fais preuve d'irrespect, je serai forcé de te recaler.

Edeard coiffa un chapeau fourré pour se protéger du vent froid et sortit dans la cour principale de l'institution, une cour qui comptait neuf côtés. Sept d'entre eux accueillaient les étables et les écuries, auxquelles venaient s'ajouter une grande grange et une couveuse. Tous les côtés étaient de longueurs et de hauteurs différentes. La première fois qu'il avait vu cette cour, Edeard avait été très impressionné. Les locaux de la

Guilde des modeleurs comprenaient les plus grands bâtiments de tout le village. Pour quelqu'un qui avait grandi dans une petite maison avec un toit en chaume à l'étanchéité douteuse, c'était un véritable palais. À l'époque, il n'avait pas fait attention à la couche de kimousse qui recouvrait les toits d'un tapis violet. Il n'avait pas vu non plus que la vigne de gurk aux feuilles jaune pâle colonisait les murs de pierre, enfonçait ses racines dans le mortier et affaiblissait les structures. Mais ce matin-là, il ne put s'empêcher de lâcher un long soupire. Réussirait-il à faire comprendre aux gé-macaques comment nettoyer tout cela ? C'était le moment ou jamais d'essayer. Les feuilles de vigne étaient toutes tombées et formaient des monticules dans les coins, tandis que la mousse s'imbibait de l'humidité ambiante et se transformait en grands tapis spongieux faciles à décoller. Cependant, cela devrait attendre, comme tout le reste. *Si seulement Akeem pouvait trouver un second apprenti,* se dit-il, pensif. *Nous n'arrêtons pas de courir en vain pour rattraper notre retard. Une personne de plus ferait la différence.*

Toutefois, il faudrait un miracle pour cela. Un miracle ou un coup de pouce de la Dame. Les familles du village n'étaient pas très enclines à confier leurs enfants à la Guilde de Modeleurs d'œufs. Bien sûr, elles appréciaient l'aide des génistars, mais avaient aussi besoin de bras. En fait, la Guilde était comme le reste d'Ashwell : elle luttait pour rester à flot.

Edeard traversa la cour à grandes enjambées et se dirigea vers les cuves où il gardait ses chats nouvellement modelés. En silence, il demandait à la Dame pourquoi il s'évertuait à rester dans cet endroit si reculé et si sauvage. À sa droite se trouvait l'étable la plus vaste, où les génériques tournaient en rond. Ceux-ci étaient des bêtes très simples, des géniteurs d'œufs non marqués, gros comme des poneys terriens, constitués d'un corps bulbeux juché sur six pattes. Ils possédaient également six membres supérieurs résiduels, ou plutôt des vestiges de membres qui formaient des genres de bosses sur leur dos. Les ovaires des femelles représentaient un tiers de leur poids total et produisaient un œuf tous les quinze jours. Les trois mâles étaient parqués dans un vaste enclos situé à l'extrémité de la bâtisse, tandis que les quinze femelles bénéficiaient d'enclos

individuels. Pour la première fois depuis qu'Akeem l'avait pris sous sa coupe, toutes les places étaient occupées, ce qui était une grande source de satisfaction pour Edeard. Même un maître aussi expérimenté qu'Akeem, qui, en dépit de son âge, faisait preuve d'une singulière efficacité, n'aurait pas pu s'occuper de quinze génériques en même temps. Modeler un œuf prenait beaucoup de temps, et l'apprenti avait connu autant de réussites que d'échecs grotesques. Tout d'abord, le minutage se devait d'être parfait. Les œufs devaient être modelés entre la dixième et la vingt-cinquième heure après la fécondation. La durée du processus dépendait de la nature de la bête modelée.

Edeard avait passé maintes nuits dans l'étable, assis sur son fauteuil de modeleur, à se concentrer sur un œuf. Le modelage, comme aimait à le répéter Akeem, s'apparentait au travail d'une argile intangible avec des mains invisibles. La technique consistait en un subtil mélange de vision à distance et de télékinésie. Son esprit était capable de voir à l'intérieur de l'œuf, et seuls ceux qui pouvaient accomplir ce prodige avec une grande précision avaient des chances de devenir modeleurs. Edeard n'était pas du genre à se vanter, mais sa vision mentale était la plus claire de tout le village. À l'intérieur de la coquille, il voyait une version miniature de générique faite d'une substance fantôme grise. Grâce à la télékinésie, on pouvait donner la forme souhaitée à l'embryon – mais lentement, très lentement.

Tout n'était pas possible, bien sûr. Par exemple, il n'aurait pas pu donner au génistar quelque chose qu'il ne possédait pas, comme un septième bras ou une seconde tête. Il s'agissait d'activer les structures naissantes au sein de la physiologie de la bête. On pouvait également déterminer sa taille, même si elle dépendait grandement du genre choisi. Dans chaque genre, il y avait des sous-familles, des chimpanzés et des macaques, une multitude de types de chevaux – grands, petits, rapides, lents. Une longue liste qu'il fallait mémoriser parfaitement. Le modelage était un art extrêmement difficile, qui demandait une concentration immense. Un modeleur ne se contentait pas de voir et de manipuler. Il devait ressentir son travail, savoir instinctivement s'il allait dans la bonne direction, deviner immédiatement le potentiel de l'embryon. Chez les créatures les

plus petites, il n'y avait pas de place pour les organes reproducteurs, aussi fallait-il les désamorcer. Dans certains cas, d'autres organes devaient être sélectionnés, mais lesquels ? Même les Grands Maîtres produisaient un important pourcentage d'œufs non viables.

Edeard passa devant l'étable des génériques et usa de sa vision à distance pour vérifier si, derrière les murs, les gé-macaques s'occupaient bien de nettoyer les enclos et de nourrir les bêtes. Comme plusieurs d'entre eux étaient en train de devenir négligents et désordonnés, il leur transmit de nouvelles instructions par la pensée. En se concentrant un peu plus, il put vérifier l'état des œufs en gestation à l'intérieur des génériques. Sur les onze œufs modelés, trois présentaient des problèmes. Edeard soupira, résigné, car deux d'entre eux étaient les siens.

Après les génériques, venaient les chevaux. Il y avait là neuf poulains, dont sept donneraient des brutes capables de tirer une charrue ou des charrettes dans les fermes environnantes. La plupart des commandes passées par les habitants d'Ashwell concernaient des génistars agricoles. Les macaques ou les chimpanzés étaient passés de mode, en grande partie parce que les gens ne les éduquaient pas correctement, pensa Edeard. Il les imaginait certes mal venir demander conseil à un gamin de quatorze ans. Cela l'ennuyait d'ailleurs beaucoup. S'ils étaient moins bornés, l'économie du village pourrait faire un bond très spectaculaire.

— Patience, lui répétait Akeem lorsqu'il pestait contre leurs imbéciles de voisins à la vue courte. Souvent, il faut avoir agi sottement avant de comprendre. Un jour viendra où tu seras écouté.

Peut-être, mais quand ? Même si tout se passait bien aujourd'hui, personne ne se précipiterait pour le féliciter et lui demander conseil. En fait, il était condamné à rester à jamais le type bizarre de service, celui qui habitait chez ce vieux toqué d'Akeem. Ah, ils faisaient un duo bien assorti, pensaient-ils tous lorsqu'ils se croyaient à l'abri de sa télépathie.

Après les chevaux, il y avait les macaques et les chimpanzés. Pour le moment, seuls deux petits macaques étaient dans leur nid, pelotonnés l'un contre l'autre. Les autres étaient tous

éparpillés dans les bâtiments alentours, où ils faisaient leur travail. Personne ne leur avait commandé de gé-macaque. Le forgeron, qui en avait déjà cinq, n'en voulait plus. *Peut-être que je devrais faire visiter nos locaux,* pensa Edeard. *Pour leur montrer comment travaillent les gé-macaques quand ils sont correctement éduqués. Enfin, Akeem pourrait leur faire une visite guidée. Il faudrait quelque chose pour casser ce cycle, pour donner aux gens l'envie de prendre des risques.* Tels étaient les rêves éveillés du jeune homme bizarre.

Après les macaques, venaient les niches. Les gé-chiens étaient très demandés, en particulier les bergers qui gardaient des vaches et des moutons. Deux chiennes qu'il avait modelées lui-même allaitaient huit chiots. Grâce à ces mères nourricières, les génériques se concentraient sur la production d'œufs. Il avait modelé douze œufs non viables avant de réussir la première. C'était lui qui avait eu l'idée de cette innovation en lisant de vieux textes de la Guilde. D'ailleurs, il était bien décidé à tester cette technique sur d'autres espèces. Akeem l'avait soutenu durant ses périodes de doute et avait été très impressionné par sa ténacité et son talent.

La porte d'entrée principale était coincée entre les chiens et les loups. Six créatures féroces étaient en train de se développer. À l'extérieur des remparts du village, elles étaient toujours très utiles. Elles montaient la garde autour d'Ashwell et des fermes isolées. On les utilisait aussi pour chasser, pour exterminer les prédateurs natifs de Querencia, voire pour traquer les bandits. Edeard s'arrêta et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Les gé-loups étaient des créatures fines dont la fourrure gris foncé se fondait dans la plupart des paysages. Ils possédaient un museau allongé et des crocs pointus capables de déchiqueter une branche et, a fortiori, un membre constitué de chair et d'os. Les grands chiots geignirent d'excitation lorsqu'il se pencha par-dessus la porte pour leur caresser la tête. De longues langues serpentines lui léchèrent la main. Deux d'entre eux étaient affublés d'une paire de bras – une autre de ses innovations. Il voulait savoir s'ils seraient capables de tenir un couteau ou un bâton. Cela aussi, il l'avait trouvé dans un vieux texte. Ce qui n'avait pas empêché les villageois de se moquer de lui.

Ce qu'il préférait dans cette cour, c'était la volière. Il s'agissait d'un colombier circulaire doté d'ouvertures en forme d'arche à six mètres du sol, soit juste en dessous du sommet. Il y avait une seule porte d'entrée. À l'intérieur, l'espace était occupé par un entrecroisement de larges poutres en martoz. Au fil des ans, le bois avait été tailladé par des générations de serres et les poutres carrées étaient désormais arrondies sur le dessus. Il ne restait plus qu'un seul gé-aigle, aussi gros que le torse d'Edeard. L'oiseau avait deux paires d'ailes : la première – qui était aussi la plus grande –, à l'avant, était extrêmement souple, tandis que la seconde, à l'arrière, se résumait à deux triangles stabilisateurs. Des plumes or et émeraude habillaient son corps profilé. Sa mâchoire était allongée, sertie de dents tellement serrées qu'elles formaient un genre de bec.

Ses yeux à triples segments se posèrent sur Edeard. Le jeune homme souriait. Il enviait le gé-aigle qui volait librement et pouvait s'affranchir de ce village, des corvées et de la stupidité de ses habitants. L'oiseau possédait des capacités télépathiques plus importantes que la moyenne, ce qui permettait à Edeard de faire l'expérience du vent qui s'engouffrait dans ses ailes déployées.

Il arrivait souvent à l'apprenti de passer des après-midi entiers dans l'esprit de l'animal, à filer et à planer au-dessus des forêts et des vallées, à s'enivrer de l'odeur de la liberté qui existait au-delà du village.

Le gé-aigle agita les ailes, excité par l'apparition de son maître et la perspective de son vol prochain. *Pas encore,* dut lui dire Edeard à contrecœur. La bête secoua le bec de dégoût et referma les yeux pour montrer son mécontentement.

La couveuse se situait entre la volière et l'enclos des félins. C'était un bâtiment circulaire et bas, semblable à la volière, quoique deux fois plus petit. Sa large porte en bois et en fer était fermée et verrouillée. C'était le seul endroit de tout le complexe dont l'accès était interdit au gé-macaques. La corvée de nettoyage incombait donc à Edeard. Dans une niche de pierre située à la droite de la porte, neuf grosses chandelles étaient en train de brûler – une pour chaque œuf. Le jeune homme se concentra sur chacun d'entre eux et fut satisfait de constater

que les embryons se développaient correctement. Après la ponte, les œufs étaient couvés pendant une dizaine de jours, dorlotés dans des berceaux qui, les mois d'hiver, étaient maintenus au chaud par un poêle massif alimenté avec du charbon de bois à combustion lente. Avant midi, il lui faudrait ramasser la cendre et remettre un peu de combustible dans le foyer. Un des œufs devrait éclore le lendemain, jugea-t-il. Un cheval.

Enfin, il se rendit dans l'enclos des chats, le plus petit des bâtiments qui ceignaient la cour. Les chats standard étaient de petites créatures semi-aquatiques à la fourrure sombre et huileuse et aux pattes palmées, dépourvues de membres supérieurs. Selon la convention de la Guilde, les chats étaient une des sept espèces standard, même si, en dehors de la capitale Makkathran, personne ne les trouvait d'un grand intérêt. Chaque gondolier en possédait deux pour nettoyer les canaux de ses algues et de ses rongeurs.

L'enclos des chats était une salle carrée qui contenait des tables rectangulaires hautes d'une cinquantaine de centimètres. La lumière du jour pénétrait par des fenêtres découpées dans la toiture. Preuve que la kimousse se propageait à un rythme effréné, Edeard était forcé d'user de sa vision mentale pour se faufiler sans se cogner entre les rangées de tables. En effet, seuls de fins rais de lumière améthyste transperçaient l'atmosphère de la salle.

Des cuves de verre étaient installées sur les tables. Grosses comme des cercueils, elles étaient aussi anciennes que les bâtiments eux-mêmes. La moitié d'entre elles avaient les flancs fêlés, maculés d'algues mortes et séchées, et leur fond était tapissé de gravier et de flaques de boue desséchée. Edeard en avait rénové cinq pour contenir ses chats modifiés, plus trois autres qui faisaient office de réservoirs. Les conduits dont il se servait pour tester leur fiabilité étaient emmêlés par terre. Ses cinq chats étaient couchés sur le gravier de leurs cuves, dans quelques centimètres d'eau. Ils ressemblaient à de gros losanges luisants et ébène, et mesuraient la moitié de la taille d'un être humain. Ils n'avaient pas de membres, mais six ouïes semblables à des tubes de peau épaisse. Leur tête était si petite,

tellement peu développée, qu'on aurait pu croire à une malformation. Ils n'avaient ni oreilles ni yeux. Il était d'ailleurs très difficile d'établir un contact avec leur minuscule cerveau.

Edeard sourit joyeusement et examina les masses immobiles à la recherche d'une éventuelle maladie. Lorsqu'il fut entièrement satisfait de leur état de santé, il s'immobilisa, respira calmement et de façon mesurée, comme Akeem le lui avait enseigné, puis concentra ce que les villageois appelaient sa troisième main sur le premier chat. Il sentit la chair noire de l'animal entre ses doigts immatériels et le souleva au-dessus du tapis de graviers.

Une demi-heure plus tard, lorsque Barakka, le charron du village, pénétra dans la cour, il trouva Edeard et Akeem devant cinq toiles goudronnées sur lesquelles reposaient les cinq chats remodelés. À la vue de ces créatures bizarres et dégoûtantes, il plissa le nez et lança au vieux maître de la Guilde un regard interrogateur.

— Vous êtes vraiment sûr de ce que vous faites ? lui demanda-t-il en descendant de sa charrette.

Le charron était un homme trapu, que huit décennies de dur labeur avaient rendu encore plus large. Sa barbe rousse, épaisse et touffue, donnait l'impression que ses yeux gris étaient encore plus enfoncés qu'ils l'étaient en réalité. Il se gratta ostensiblement le menton et ne chercha aucunement à dissimuler son incrédulité. Edeard assistait à la scène ; toutefois, Barakka se souciait peu des sentiments du jeune apprenti.

— Si tout se passe comme prévu, expliqua Akeem d'une voix neutre, Ashwell en tirera un grand bénéfice. Cela vaut la peine d'essayer, non ?

— Comme vous voudrez, concéda Barakka avant de considérer le garçon avec un sourire en coin. Tu n'aurais pas l'intention de devenir le prochain maire, par hasard ? Si ces machins fonctionnent, tu auras mon soutien. Cela fait trois mois que je croule sous le fumier. Évidemment, le vieux Geepalt risque de ne pas être très content.

Geepalt, le charpentier du village, avait la charge de la pompe du puits existant et aurait donc dû fabriquer celle du

nouveau. Il était le premier à s'être élevé contre l'idée de laisser Edeard essayer sa dernière innovation – son apprenti était un certain Obron, ce qui n'arrangeait pas les affaires du jeune homme.

— Mécontenter Geepalt ne nous tuera pas, reprit Akeem. De plus, si notre projet se réalise, il aura plus de temps à consacrer à des commandes bien plus rentables.

Barakka éclata de rire.

— Ah, espèce de vieux brigand ! Dans ta bouche, les mots les plus simples sont détournés de leur sens.

— Je prends cela pour un compliment, dit Akeem en s'inclinant. Devons-nous commencer à les charger ?

— Si l'équipe de Melzar est prête, répondit Barakka.

Edeard lança son esprit en direction du nouveau puits, entouré par une foule qui grossissait.

— Elle l'est. Wedard a fait remonter les gé-singes qui creusaient.

Barakka le considéra d'un air calculateur. Le nouveau puits se trouvait à l'autre bout du village, bien trop loin pour ses propres capacités mentales.

— Très bien. Mettons-les sur la plate-forme. Tu crois que tu peux porter le tiers d'un de ces bestiaux, petit ? demanda-t-il sans ironie aucune, ce qui fit grandement plaisir à l'apprenti.

— Je crois, monsieur, répondit Edeard en regardant du coin de l'œil le maître qui souriait sans rien dire.

Barakka examina une nouvelle fois les chats remodelés en faisant l'étalage de ses doutes.

— Alors, allons-y. À trois. Un, deux…

Edeard usa de sa troisième main avec parcimonie, calant sa force sur celle des deux hommes. À eux trois, ils soulevèrent le chat sans aucune difficulté et le guidèrent jusqu'à la plate-forme de la charrette.

— Ils ne sont pas petits, commenta Barakka avec un sourire quelque peu forcé. Heureusement que tu es là pour nous aider, Akeem.

Edeard hésita un instant entre protester ou rire.

— Chacun contribue comme il le peut, dit le maître en faisant comprendre à Edeard qu'il valait mieux se taire.

— Au deuxième…

Dix minutes plus tard, ils traversaient le village, Barakka et Akeem assis sur le banc de la charrette, tandis qu'Edeard devait se contenter de la plateforme, où il gardait une main protectrice posée sur un de ses chats. Ashwell se résumait à un ensemble de maisons hétéroclites sises au pied d'une falaise de pierre découpée dans une colline. Presque impossible à gravir, la falaise formait une défense efficace. Un mur de pierre et de terre semi-circulaire complétait cette barrière naturelle et protégeait le village des éventuelles forces hostiles qui pourraient venir du nord-est. La plupart des bâtiments étaient des fermettes toutes simples, coiffées de toits en chaume, aux volets constitués de lattes. Quelques-unes des bâtisses les plus grandes possédaient des fenêtres avec de véritables vitres rapportées des villes de l'ouest. Seule la rue principale qui suivait les contours de la falaise était pavée ; les autres voies n'étaient rien d'autre que des chemins boueux aux ornières si profondes qu'elles atteignaient la couche rocheuse.

Les bâtiments de la Guilde formaient le complexe le plus important d'Ashwell, toutefois, l'édifice le plus haut restait l'église de la Dame du Firmament, dont la flèche conique s'élevait au-dessus de la partie nord de son dôme. Il y avait longtemps de cela, les pierres de l'église avaient été blanches, mais de nombreuses saisons de négligence avaient eu raison de sa splendeur. Désormais, elle était plutôt grise, sans compter la kimousse qui pullulait entre les blocs massifs.

À mi-chemin, la route qui conduisait aux portes du village formait une fourche. Le regard d'Edeard se perdit au fond du court tunnel de briques qui traversait le rempart, tunnel fermé par de lourdes portes. Au-delà, il y avait le monde extérieur. De part et d'autre du passage se dressaient deux tours de guet équipées de grosses cloches en fer. Les gardes avaient pour instruction de les faire sonner à la moindre alerte. Cependant l'apprenti ne les avait jamais entendues. Parmi les plus vieux, quelques-uns disaient se rappeler leur son car ils avaient vécu l'époque où des bandes de brigands arpentaient les terres agricoles qui bordaient le village.

Edeard examina ces remparts aux contours inégaux, érigés à partir de nombreux matériaux différents, et se demanda s'ils constituaient réellement des défenses dissuasives. En certains endroits, le mur à moitié écroulé avait été rafistolé avec des gros morceaux de bois – qui pourrissaient lentement mais inexorablement sous une épaisse couche de kimousse. Même si tous les habitants du village – femmes et enfants compris – prenaient les armes et prenaient position sur le mur, ils ne pourraient protéger plus d'un tiers de sa longueur. Dans ces conditions, leur sécurité reposait sur une hypothétique illusion de force.

Une douleur aiguë au tibia gauche lui arracha une grimace – un coup télékinésique qu'il repoussa en entourant sa chair d'un bouclier mental. Obron et deux de ses acolytes flanquaient la charrette, mêlés aux villageois qui se dirigeaient vers le nouveau puits. On aurait dit un défilé de carnaval. La charrette traversait Ashwell et les gens avaient tous abandonné leurs corvées quotidiennes pour voir la dernière innovation d'Edeard.

À présent qu'il était définitivement sorti de son rêve éveillé, l'apprenti ressentait pleinement l'excitation et l'amusement qui emplissaient l'éther dans tout le village. Très peu de gens pensaient que ces chats remodelés arriveraient à quoi que ce soit. En fait, ils étaient presque tous impatients d'assister à sa déroute. *Comme c'est typique,* pensa-t-il. *Ce village s'attend toujours au pire. C'est cette attitude qui est responsable de notre déclin. On ne peut pas tout mettre sur le dos de la météo, des récoltes trop maigres et des bandits.*

— Eh, la poule pondeuse ! se moqua Obron. C'est quoi ces avortons ? Où sont tes pompes vivantes ?

Il éclata alors d'un rire gras, gloussement aussitôt imité par ses compères.

— Ce sont…, commença Edeard avant de se taire, car leurs rires couvraient sa voix.

Si seulement cette charrette était plus rapide. Ces railleries faisaient sourire les adultes qui les entouraient ; eux aussi avaient été apprentis et s'étaient adonnés à ce genre de joutes. Les pensées d'Obron étaient pour le moins moqueuses, pourtant Edeard parvint à garder son calme. Sa vengeance serait effective

dès que les chats seraient en place. La Guilde des modeleurs gagnerait en respect au détriment de celle des charpentiers.

Le jeune homme s'accrochait à cette certitude lorsque la charrette s'arrêta devant le puits. Cela faisait quatre mois que l'ancien puits s'était en partie écroulé. Les décombres et la vase avaient été soulevés par la pompe, machine complexe à base d'engrenages et de sacoches de cuir que faisaient fonctionner trois gé-chevaux harnachés à un grand axe. Les bêtes tournaient en rond à longueur de journée, et l'eau s'écoulait dans des conduits jusqu'au réservoir qui alimentait tout le village. Comme personne n'était présent au moment de l'accident, les animaux avaient continué leur travail jusqu'à ce que la machine construite par la Guilde des charpentiers commence à craquer et à trembler. Elle avait été gravement endommagée.

Une fois prise la mesure des dégâts causés au puits, le conseil des anciens avait décrété qu'un nouveau puits devrait être creusé. Cette fois-ci, on choisit de le situer au sommet du village, tout près de la falaise où l'eau qui filtrait du relief serait abondante. On émit également l'idée de mettre en place un réseau de conduits pour alimenter chaque maison individuellement. Ce qui aurait nécessité une pompe encore plus puissante. C'est à ce moment-là qu'Akeem avait présenté l'idée de son apprenti au conseil.

La foule rassemblée autour du puits semblait de bonne humeur. Melzar, qui entre autres distinctions, était le maître de l'Eau du village, se tenait près du trou et conversait avec Wedard, le tailleur de pierre qui avait supervisé le travail des gé-singes. Tous les deux considérèrent avec étonnement les chats remodelés. Edeard n'était pas spécialement conscient de leurs sentiments. Autour de lui, il y avait beaucoup de ricanements étouffés. La plupart provenaient de la bande d'apprentis qui entourait Obron. Ses joues s'empourprèrent tandis qu'il s'efforçait d'empêcher sa colère de dominer son esprit.

— *Aie foi en toi,* lui chuchota quelqu'un mentalement.

La phrase avait été prononcée par une personne capable de diriger ses pensées avec une grande précision ; elle lui était parvenue entourée d'une aura rose et chaude, approbatrice.

Il se retourna et vit que Salrana le regardait en souriant. Âgée de seulement douze ans, elle portait la robe bleu et blanc des novices de la Dame. Enfant douce et gentille, elle n'avait jamais rien souhaité d'autre que rejoindre l'Église. La Mère d'Ashwell, Lorellan, avait été heureuse de la prendre sous sa coupe et de débuter son instruction. En dehors des périodes de festivals, l'église du village n'était pas très fréquentée. Tout comme Edeard, Salrana n'avait jamais réellement trouvé sa place dans la communauté. Cela les rapprochait. Elle était une petite sœur pour lui. Il lui sourit et descendit de la plate-forme. Lorellan, qui se trouvait à côté de la jeune fille, le gratifia d'un sourire mielleux.

Melzar se tenait derrière la charrette.

— Cela risque d'être intéressant, dit-il.

— Merci, répondit Akeem, dont la couperose était mise en valeur par l'air frais.

Melzar pencha imperceptiblement la tête vers la foule. Edeard n'eut pas besoin de se retourner ; Geepalt se tenait au premier rang, les jambes écartées, les bras croisés sur la poitrine. Le mépris qu'affichaient ses pensées superficielles était plus qu'évident. Néanmoins, Edeard était suffisamment expérimenté pour sentir l'inquiétude qui grossissait au plus profond de l'homme.

— Comment est l'eau ? demanda Barakka.

— Froide, mais très pure, répondit Melzar d'un air satisfait. Creuser si près de la falaise a certainement des avantages. Énormément d'eau filtre par les rochers qui nous surplombent. Une eau très pure. Inutile de la faire bouillir avant de brasser notre bière, pas vrai ? C'est une excellente nouvelle.

Edeard se rapprocha du trou en s'attendant à moitié à ce que la troisième main d'Obron lui donne une poussée dans le dos. Il piétina dans la boue presque gelée qui entourait les dalles de pierre et se pencha pour regarder à l'intérieur. Wedard avait fait du bon travail. Les pierres étaient parfaitement taillées et beaucoup mieux ajustées que celles de nombreuses maisons. Ce puits-ci ne s'écroulerait pas comme l'ancien. Trois mètres sous la surface, tout n'était que ténèbres impénétrables. Il sentit la présence de l'eau dix mètres sous ses pieds.

— Tu es prêt ? lui demanda Melzar, compatissant.

Sans le soutien du maître de l'Eau, jamais le conseil n'aurait permis à Edeard d'essayer ses chats.

— Oui, monsieur.

Edeard, Akeem, Melzar, Barakka et Wedard étirèrent leur troisième main pour soulever le premier animal. Dans la foule, tout le monde suivit en esprit la descente du chat dans le puits. Juste avant qu'il touche l'eau, Edeard se raidit. *Et s'il coulait ?*

— On lâche, dit Akeem d'une voix calme et confiante à laquelle il était impossible de résister.

Le chat flotta tranquillement, imperturbable. L'apprenti se rendit alors compte qu'il avait retenu sa respiration pendant toute l'opération, que sa peur était étalée à la surface de son esprit, à la vue de tous. À la vue d'Obron, surtout. Son soulagement fut tout aussi évident.

Avant longtemps, les cinq chats flottaient sur l'eau. Melzar entreprit alors de dérouler dans le puits un épais tuyau en caoutchouc. À son extrémité pendillaient plusieurs conduits plus fins pareils à des racines. Edeard se coucha à plat ventre sur les dalles sans se soucier de la boue glacée qui pénétrait son sweat-shirt. De l'air chaud s'élevait du puits et lui chatouillait le visage. Il ferma les yeux pour se concentrer pleinement sur sa troisième main, occupée à connecter les embouts du tuyau aux ouïes des chats. Répondant à sa volonté, des genres de lèvres serrèrent le caoutchouc, scellèrent les joints. Un gé-chat standard possédait trois vessies natatoires, grâce auxquelles il était capable de flotter ou de plonger à volonté jusqu'à une profondeur de plusieurs mètres. Edeard avait retravaillé ces vessies, avait augmenté leur volume, si bien qu'elles occupaient quatre-vingts pour cent du corps de ses nouveaux chats. Entourées de muscles, elles fonctionnaient comme des cœurs, des pompes à eau. Par télépathie, l'apprenti ordonna aux bêtes de contracter leurs muscles en rythme.

Il se releva, et le silence se fit. Les regards et les esprits étaient rivés sur l'énorme abreuvoir en pierre installé à côté du puits et sur l'embout du tuyau qui le surplombait. Pendant une minute douloureusement longue, rien ne se produisit. Puis il y eut un gargouillis et un mince filet d'eau goutta du conduit.

Soudain, un véritable torrent en jaillit et se déversa dans l'abreuvoir, qui se remplissait à vue d'œil.

Edeard se rappelait le débit de la pompe de l'ancien puits ; ici, la pression était beaucoup plus élevée. Melzar se servit un bol d'eau et la goûta.

— Fraîche et pure, annonça-t-il d'une voix puissante. Mieux encore : abondante.

Il se tint devant le jeune homme et commença à applaudir en jetant un regard circulaire sur la foule. D'autres se joignirent à lui. Bientôt, Edeard se retrouva au centre d'un tonnerre d'applaudissements. Il s'empourpra une nouvelle fois, mais cela ne le gêna aucunement. Akeem passa un bras autour de ses épaules, l'esprit rougeoyant de fierté. Même Geepalt était obligé de reconnaître son succès. Quant à Obron et sa bande, ils s'étaient volatilisés.

Bien sûr, le travail n'était pas terminé. Des sacs contenant la bouillie végétale digérée par les chats furent empilés près du puits. Les valves furent ajustées de façon à réguler le débit d'eau dans de minces tuyaux de caoutchouc qu'Edeard connecta à la gueule de chaque chat, qui avait reçu pour instruction d'aspirer doucement. Wedard et ses apprentis fixèrent le conduit à la paroi du puits. Le terrain fut dégagé et une grande dalle de pierre fut posée sur l'ouverture, enfermant les chats dans leur nouveau milieu. Avant longtemps, apprentis et gé-macaques domestiques faisaient la queue devant l'abreuvoir pour remplir leurs cruches.

— Tu as un talent rare, jeune homme, dit Melzar en regardant l'eau qui était sur le point de déborder du réservoir de pierre. Je vois que nous allons devoir creuser un canal d'écoulement. Et le conseil ne va pas tarder à exiger ce fameux réseau censé alimenter tout le village. C'est une véritable révolution que tu as mise en branle. Akeem, je serais honoré si ton apprenti et toi vous vous joigniez à nous pour le repas de ce soir.

— C'est avec joie que je libérerai un peu de ce vin que tu gardes prisonnier, répondit Akeem. J'ai ouï dire qu'il y en avait des cuves et des cuves dans le sous-sol de la Guilde.

— Ah ! lâcha Melzar en se retournant vers Edeard. Et toi, tu aimes le vin, petit ?

L'apprenti comprit qu'il s'agissait d'une véritable question et qu'on ne se moquait pas de lui.

— Je ne sais pas trop, monsieur.

— Eh bien, tu pourras vérifier tout à l'heure.

La foule s'était dispersée et une atmosphère joyeuse régnait dans tout le village. Tout le monde se disait que c'était une bien belle façon de commencer le printemps, que c'était un excellent présage. Edeard resta à côté du réservoir, tandis que les apprentis remplissaient leurs cruches. Peut-être était-ce son imagination, mais il avait l'impression qu'ils le traitaient avec plus de respect qu'auparavant. Plusieurs d'entre eux le félicitèrent.

— Tu hantes le lieu de ta victoire ?

C'était Salrana. Il lui sourit.

— En fait, je veux m'assurer que les chats ne vont pas s'effondrer d'épuisement, ou les tuyaux se desceller. Enfin, beaucoup de choses peuvent mal tourner.

— Pauvre Edeard, toujours aussi pessimiste.

— Non, pas aujourd'hui. Aujourd'hui est un jour…

— Glorieux.

— Utile, dit-il en avisant les nuages bas qui bloquaient les rayons du soleil. Pour moi et pour le village.

— Je suis très heureuse pour toi, s'exclama-t-elle. Se battre pour ses convictions demande un grand courage. Surtout dans un endroit comme celui-ci. Melzar a dit vrai : c'est une véritable révolution.

— Tu nous espionnais ? Que va penser la Dame ?

— Elle pense que tu as accompli une grande chose. Ton procédé va rendre notre vie meilleure. Ashwell a un souci de moins à régler. Les gens ont besoin de cela. La vie est tellement difficile, ici. Un empire se dressera peut-être un jour sur les fondations d'espoir que tu viens de créer.

— C'est une citation ?

— Si tu venais plus souvent à l'église, tu saurais.

— Je suis désolé. Je n'ai pas beaucoup de temps à moi.

— La Dame sait et comprend.

— Tu es tellement bonne, Salrana. Un jour, tu seras notre Pythie.

— Et toi, tu deviendras maire de Makkathran. On fera de grandes choses ensemble. Grâce à nous, Querencia deviendra un monde heureux.

— Plus de bandits. Plus de corvées – surtout pour les apprentis.

— Et les novices.

— Ils parleront de notre règne jusqu'à ce que les Seigneurs du Ciel reviennent nous chercher pour nous conduire vers le cœur.

— OH, REGARDE ! cria-t-elle en désignant du doigt le réservoir. Il déborde ! Tu nous as donné trop d'eau, Edeard.

Le liquide s'écoulait par-dessus le bord de pierre. Quelques secondes plus tard, un ru serpentait dans la boue et se dirigeait vers leurs pieds. Ils sautèrent de côté en riant.

2

Justine Burnelli examina son corps de près avant de l'enfiler. Après tout, la dernière fois remontait à plus de deux siècles. Durant l'intervalle, il avait été stocké dans une cage de matière exotique qui générait une zone de suspension temporelle, aussi n'avait-il vieilli que d'une demi-seconde.

La cage ressemblait à une simple sphère de lumière violette et se trouvait dans les locaux de l'ANA à New York, une installation qui occupait cent cinquante niveaux sous les rues de Manhattan. Le contenant était au quatre-vingt-dix-neuvième niveau avec des milliers d'autres bulles lumineuses. Normalement, l'ANA maintenait en vie les corps pendant cinq ans après le chargement de la personnalité, juste au cas où surviendrait un problème de compatibilité. Cela arrivait très rarement, car seule une personnalité sur onze millions rejetait la vie au sein de l'ANA et retournait dans le monde physique. Une fois ces cinq années écoulées, on se débarrassait du corps. Si une personnalité émettait le désir de quitter l'ANA après la disparition de son enveloppe charnelle, il suffisait de lui préparer un clone – un procédé similaire à l'ancienne méthode de résurrection toujours pratiquée dans les Mondes extérieurs.

Cependant, dans certaines circonstances, le gouvernement de l'ANA trouvait utile d'envoyer ses représentants dans le Grand Commonwealth sous la forme d'êtres humains faits de chair et de sang. Justine était l'une d'entre eux. C'était en partie sa faute. Elle avait plus de huit cents ans lorsque la Terre avait construit son système de stockage pour les Activités Neurales Avancées, un univers virtuel ultime dans lequel tous étaient supposés être égaux. Après avoir vécu si longtemps, elle était peu encline à voir son corps « terminé » de cette manière – tout comme elle avait eu du mal à accepter le type de continuité permis par la résurrection. En son for intérieur, elle considérait qu'un clone auquel on avait greffé les souvenirs d'une personne ne pouvait pas devenir cette personne, même si aucune

différence notable n'était perceptible. Elle avait été élevée au début du XXIe siècle, et elle avait du mal à se débarrasser de cet héritage, aussi mûre et mesurée fût-elle.

La lumière violette s'évanouit et révéla une jeune femme blonde âgée d'environ vingt-cinq ans. *Plutôt jolie,* nota Justine avec une pointe de fierté, d'autant qu'elle avait eu recours à très peu d'interventions génétiques au fil des siècles. Sur ce visage, elle reconnaissait encore la gamine qui traînait avec la jet-set de la côte est et sortait avec des acteurs de feuilleton pour creuser son trou. Bon, d'accord, son nez était un peu plus court et retroussé qu'à cette époque. Avec du recul, il lui donnait d'ailleurs un air un peu mièvre, surtout qu'il était flanqué par des pommettes beaucoup trop saillantes et délicates ; on aurait presque dit des os d'oiseau. Elle avait donné à ses yeux une couleur bleu pâle qui accompagnait idéalement sa peau blanche de type nordique – celle-ci prenait une superbe teinte dorée au soleil – et son épaisse et longue chevelure blond platiné. Elle était également plus grande que dans les souvenirs de ses amies du XXIe siècle, car elle s'était rajouté une dizaine de centimètres au fil de ses rajeunissements. Elle avait résisté et n'avait pas tout mis dans ses jambes, afin de ne pas les rendre disproportionnées par rapport à son torse et à son abdomen parfaitement plat – abdomen qui ne lui demandait aucun entretien grâce à un métabolisme légèrement accéléré. Heureusement, elle n'avait jamais eu le goût des seins énormes et ridicules – enfin, sauf la fois où elle avait été ressuscitée pour son deux centième anniversaire. Elle avait voulu elle aussi avoir un « Grand Canyon » dans son décolleté, pour voir l'effet que cela faisait. Comme prévu, les hommes l'avaient regardée la langue pendante. Comme prévu, ils l'avaient accostée en masse en engageant la conversation de manière toujours plus stupide. Toutefois, comme elle avait toujours séduit qui elle voulait, cela n'avait pas changé grand-chose, aussi s'en était-elle débarrassée au rajeunissement suivant.

Elle était donc là, en chair et en os et plutôt en forme. Seul lui manquait un esprit. Comme le programme de surveillance confirmait le résultat de ses observations personnelles, elle chargea sa conscience dans son cerveau. La perte de mémoire

fut phénoménale, tout comme celle des programmes de pensée dont bénéficiait sa personnalité actuelle. Sa vieille structure neurale biologique ne pouvait tout simplement pas contenir ce qu'elle était devenue. Elle avait l'impression d'avoir été lobotomisée, que ses capacités intellectuelles étaient réduites au niveau de celles d'un insecte. *Mais c'est temporaire*, se dit-elle – mollement, tellement mollement.

Justine inspira sa première bouffée d'air en deux siècles. Sa poitrine tressauta comme si elle était tirée d'un cauchemar. Son cœur se mit à battre la chamade. Pendant un moment, elle ne fit rien – car elle ne se souvenait plus de ce qu'elle devait faire –, puis ses bons vieux réflexes s'activèrent. Elle inspira une nouvelle fois, maîtrisa sa panique naissante, domina avec sa raison ses instincts néanderthaliens. Une nouvelle bouffée d'air. Son cœur se calma. Des exo-images apparurent dans sa vision périphérique, déroulèrent les icônes par défaut de ses enrichissements. Elle ouvrit les yeux. De longues rangées de bulles violettes s'étiraient dans toutes les directions comme un genre de sculpture bizarre. Étrangement, la partie de son esprit dont l'origine se trouvait dans ce corps de viande était convaincue qu'il y avait des silhouettes humaines à l'intérieur. C'était ridicule. Au sein de l'ANA, elle s'était permis d'oublier à quel point un cerveau – organe dépendant d'hormones diverses pouvait être faillible.

Lentement, elle sourit en révélant des dents parfaitement blanches. *En tout cas, je compte bien m'envoyer en l'air pour de vrai avant de charger ma personnalité dans l'ANA*.

Justine se téléporta directement au centre de *Tulip Mansion*. Des champs stabilisateurs avaient préservé l'intégrité de l'ancienne demeure des Burnelli au cours des siècles. De fait, le manoir était dans un état impeccable. En le revoyant de ses propres yeux, elle eut une bouffée de joie. Pour être tout à fait honnête, la maison avait tout de même quelque chose de monstrueux un manoir formé de quatre « pétales » dont les toitures écarlate et noir se rejoignaient en une « étamine » centrale surplombée d'une « anthère », ou plutôt d'une couronne de pierre dorée à l'or fin. Une vision d'un mauvais

goût saisissant, tour à tour à la mode et désuète. Le père de Justine, Gore Burnelli, avait acheté ce terrain du comté de Rye, tout près de New York, au milieu du XXIe siècle. Il voulait y établir le centre névralgique des nombreuses activités commerciales et financières de la famille. *Tulip Mansion* demeura la base des Burnelli en dépit du développement incroyable du Commonwealth, et ce jusqu'à la destruction du modèle économique et social de ce dernier par l'apparition des biononiques, de l'ANA, et des cultures Haute et Avancée. Aujourd'hui encore, la famille possédait un empire colossal qui s'étirait sur tous les Mondes extérieurs, un empire dirigé par des milliers de Burnelli dont aucun n'avait plus de trois cents ans, et non plus de façon centralisée. Gore et ses parents les plus proches, dont Justine – la clique qui orchestrait cette machinerie complexe –, avaient chargé leurs personnalités dans l'ANA depuis longtemps. Cependant, Gore n'avait jamais formellement légué quoi que ce soit à ses descendants. C'était, leur avait-il expliqué, pour leur propre bien, pour éviter que la société ne se morcelle et avec elle la famille. Sauf que Justine savait bien que son père, y compris sous sa forme actuelle si éclairée, infinie et quasi omnipotente, était trop égoïste pour abandonner complètement à d'autres ce qu'il avait mis des siècles à bâtir de ses propres mains. *Pour leur propre bien… Tu parles !*

Elle s'était matérialisée au centre de la salle de bal du manoir. Ses pieds nus étaient en contact avec un parquet en chêne presque aussi brillant que les énormes miroirs ornés de dorures qui couvraient les murs. Une centaine de reflets de son corps dénudé lui renvoyaient un sourire timide. Des rideaux en velours violet foncé suivaient les courbes des grandes portes-fenêtres qui s'ouvraient sur une véranda débordante de glycine blanche. Dehors, le soleil de février brillait sur un jardin boisé où pullulaient les rhododendrons. Des fêtes fabuleuses avaient été organisées ici, se rappela-t-elle. Gloire, argent, glamour, pouvoir, notoriété et beauté, mêlés d'une façon qui aurait rendu Jane Austen malade.

Les portes étaient ouvertes qui donnaient sur le large couloir. Justine s'y engagea, absorbant toutes les choses à

moitié familières qu'elle voyait, goûtant ce délicieux sentiment d'appartenance. Les alcôves abritaient des meubles qui étaient déjà des antiquités à l'époque où Ozzie et Nigel avaient fabriqué le premier générateur de trou de ver. Quant aux œuvres d'art… Un seul de ces tableaux valait le prix d'un continent sur les Mondes extérieurs.

Elle monta l'escalier qui tournait autour du vaste hall d'entrée et s'engagea dans le pétale nord en direction de sa vieille chambre. Tout était exactement comme elle l'avait laissé grâce à l'action conjuguée des champs stabilisateurs et des robots domestiques. Tout cela pour entretenir l'illusion qu'elle, ou les autres Burnelli, pouvaient venir à l'improviste et être accueillis comme il se devait dans la vieille demeure familiale. Le lit venait d'être fait avec du linge sorti du champ stabilisateur et rafraîchi dès que la décision avait été prise de l'envoyer ici. Des vêtements étaient posés sur l'édredon. Elle ne regarda même pas la toge moderne et opta pour une robe émeraude à la mode indienne et des bottes noires.

— Très neutre.

Justine sursauta, puis la surprise céda rapidement la place à l'agacement. Elle se retourna et fit les gros yeux à la projection en 3D qui se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Papa, ce n'est pas parce que tu affirmes être affranchi de tout ce qui est physique depuis des siècles que cela te donne le droit d'entrer sans frapper dans la chambre d'une jeune femme. En particulier si cette jeune femme, c'est moi.

L'image de Gore Burnelli se montra fort peu contrite. Le vieil homme se contenta de la regarder avec intérêt tandis qu'elle s'asseyait sur le lit pour lacer ses bottes. Il avait choisi d'apparaître tel qu'il était au XXIV^{e} siècle, tel que tout le monde le connaissait : l'homme à la peau dorée. Il portait un pantalon et un pull avec un col en V noirs. La surface très réfléchissante de sa peau ne permettait pas de distinguer clairement ses traits. Sans cette peau dorée, il aurait été un jeune homme de vingt-cinq ans plutôt séduisant.

Ses cheveux étaient coupés très court. Son visage qui, à l'époque où il l'avait modelé, n'était rien d'autre qu'un enchevêtrement de tatouages interfaces, était d'autant plus

déconcertant qu'il arborait des yeux gris parfaitement ordinaires et humains. Dire que Gore considérait le monde derrière un masque d'améliorations était une métaphore. Il était un pionnier en matière de programmes mentaux modifiés et avait été un des fondateurs de l'ANA.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? grommela-t-il.

— Question de politesse, rétorqua-t-elle.

Elle n'était pas contente, et le manque de dextérité de ses doigts ne risquait pas d'arranger son humeur ; elle avait un mal fou à nouer ses lacets.

— Ils ont bien fait de te choisir pour recevoir l'ambassadeur.

Elle réussit enfin à terminer son nœud et considéra son père en haussant les sourcils.

— Tu es jaloux, papa ?

— Jaloux qu'on t'ait donné la possibilité de redevenir un singe customisé version turbo ? Sûrement pas. Réfléchir à cette allure et à ce niveau me donne des maux de crâne.

— Un singe turbo ! Tu t'es retenu de dire animal, pas vrai ?

— Tout ce qui est fait de chair et de sang est animal.

— Combien de Factions soutiens-tu ?

— Tout le monde sait que je suis un Conservateur. Bon, il m'est arrivé de financer la campagne de quelques Accélérateurs.

— Hmm…, fit-elle en lui lançant un regard soupçonneux.

Même sous cette forme physique, elle n'avait pas oublié ces rumeurs selon lesquelles l'ANA verserait des subventions généreuses à certaines de ses personnalités internes. Le gouvernement criait à la calomnie, bien sûr. Toutes les personnalités de l'ANA étaient sur un pied d'égalité, mais certaines l'étaient peut-être plus que les autres. Notamment Gore, qui figurait parmi les pères fondateurs.

— L'ambassadeur est presque arrivé, dit-il.

Justine vérifia ses exo-images et entreprit de mettre de l'ordre dans ses programmes de pensée secondaires. Les amas macrocellulaires et les systèmes biononiques de son corps étaient dépassés depuis des siècles, mais il ne lui en fallait pas plus pour accomplir son travail de la journée. Elle appela son fils Kazimir.

— Je suis prête.

Tandis qu'elle sortait de sa chambre, un frisson lui parcourut le dos et elle regarda par-dessus son épaule. *Nous avons fait l'amour dans ce lit. La dernière fois que je l'ai vu vivant.* Elle ne s'était jamais débarrassée du souvenir de Kazimir McFoster, ne lui avait jamais permis de s'effacer. Elle avait eu d'autres amants depuis, beaucoup d'autres, dans le monde réel ou dans l'ANA, des relations intenses et merveilleuses. Toutefois, elle n'avait aimé aucun d'entre eux comme elle avait aimé Kazimir – Kazimir, qui était mort à cause d'elle.

Elle descendit les marches jusqu'au hall d'entrée, suivie par la projection silencieuse de son père. Elle le suspectait de se méfier.

Kazimir se téléporta sur le marbre de l'entrée, en plein centre des armoiries des Burnelli. Il était vêtu de sa tunique d'amiral. Ces six derniers siècles, elle ne l'avait jamais vu habillé autrement. Il lui sourit, la prit doucement dans ses bras et lui déposa un baiser furtif sur la joue.

— Mère, tu es sublime, comme d'habitude.

Elle soupira. Il ressemblait tellement à son père.

— Merci, chéri.

— Grand-père, dit-il en s'inclinant légèrement.

— Tu persistes à vouloir rester dans ce… réceptacle, grommela Gore. Quand te décideras-tu enfin à nous rejoindre dans la civilisation ?

— Pas aujourd'hui, merci, grand-père.

— Papa, n'insiste pas, le mit en garde Justine.

— Merde, ça fout les jetons tout de même, reprit le patriarche. On ne peut pas rester mille ans dans un corps. Ce monde n'a plus rien à t'offrir.

— Tu oublies la vie. Les gens. Mes amis. De vraies responsabilités. Un émerveillement sans cesse renouvelé.

— Chez nous, c'est pareil, mais en mieux.

— Pendant que vous vous regardez le nombril, l'univers continue à avancer.

— Eh, nous sommes parfaitement conscients des événements extrinsèques.

— D'où cette petite réunion de famille, dit Kazimir avec un sourire victorieux.

Justine avait cessé de les écouter. Chaque fois qu'ils se voyaient, c'était la même chose, le même rituel.

— On peut y aller, maintenant ? demanda-t-elle.

Les portes du manoir s'ouvrirent et elle sortit sous le portique sans attendre les autres. L'air du dehors était frais. Dans les creux du terrain, là où les ombres étaient difficiles à déloger, la pelouse était couverte de givre. Quelques nuages traversaient le ciel bleu et clair, tout comme le vaisseau de l'empire des Ocisens, qui arrivait du sud-est. Vaguement triangulaire, il faisait près de deux cents mètres de long et n'était pas du tout aérodynamique. Son fuselage était fait d'un métal noir recouvert de taches aigue-marine semblables à du lichen, et sa surface plissée comportait de nombreuses échancrures qui abritaient des tiges noires, ainsi que de longues boîtes sombres qui paraissaient avoir été soudées au hasard. À l'arrière, un ensemble d'ailerons de radiateurs émettait une lumière rouge vif.

Gore lâcha un gloussement moqueur.

— Quelle monstruosité ! On leur a donné le système regrav, mais ils ne sont toujours pas fichus de construire des vaisseaux dignes de ce nom.

— Entre les frères Wright à Kitty Hawk et *Seconde Chance,* il s'est écoulé cinq siècles, fit remarquer Justine.

Gore leva les yeux au ciel, comme le navire extraterrestre s'immobilisait au-dessus du jardin de la demeure.

— Tu crois qu'il va se poser dans un énorme nuage de dioxyde de carbone ou qu'il va réduire la Maison Blanche en miette avec un laser géant ?

— Papa, calme-toi.

Le vaisseau entama sa descente. Deux rangées d'écoutilles s'ouvrirent le long de son abdomen.

— Bordel de merde, ils n'ont jamais entendu parler du morphométal, ma parole, se plaignit Gore.

De longs et épais trains d'atterrissage se déplièrent avec force sifflements, tandis que du gaz à haute pression s'échappait par des grilles.

Justine se mordit la lèvre inférieure pour se retenir de rire. Le vaisseau était ridicule. On aurait dit qu'il avait été construit par Isambard Kingdom Brunel pour la reine Victoria.

Il se posa sur la pelouse et ses pieds s'enfoncèrent profondément dans l'herbe et la terre meuble. Des pales de ventilateurs taillèrent dans des bouleaux argentés, dont les branches tombèrent et s'embrasèrent aussitôt.

— Waouh, quelle puissance. Notre monde survivra-t-il à cela ? Vite, les enfants, courez vous cacher dans la forêt. Moi, je les retiendrai avec mon fusil de chasse.

— Papa ! Et fais donc disparaître cette projection. Tu sais ce que l'Empire pense des personnalités issues de l'ANA.

— Ils sont stupides *et* superstitieux.

La projection de Gore se volatilisa, puis apparut dans l'exo-image de Justine.

— Tiens-toi correctement, lui dit sa fille.

— Ce vaisseau émet des radiations dans tous les sens, insista Gore. Ils n'ont même pas isolé correctement leur réacteur à fusion. Et puis, franchement, du deutérium…

Justine jeta un coup d'œil aux résultats affichés par ses capteurs, qui surveillaient les points sensibles du navire.

— Ses émissions ne sont pas dangereuses, dit-elle.

— Les Ocisens ne sont pas aussi sensibles aux radiations que les humains, expliqua Kazimir. C'est ce qui leur a permis d'exploiter leur système d'origine avec une technologie comparable à ce qu'était la nôtre au XXIe siècle. À leur place, nous n'aurions pas pu nous passer de protections très lourdes.

Un sas composé de plusieurs segments s'ouvrit vers le milieu du fuselage. L'ambassadeur de l'empire des Ocisens sortit de l'appareil sur une plate-forme regrav hémisphérique. Physiquement, il n'était pas très impressionnant. Son tronc en forme de fût paraissait enveloppé de plusieurs couches de chair flasque ; ses quatre yeux étaient situés au bout de tiges qui jaillissaient du sommet de son corps, et ses quatre membres étaient repliés sur la partie inférieure. Ceux-ci étaient également sertis de systèmes cybernétiques servant à amplifier leur force et à commander divers manipulateurs, allant des tenailles délicates aux puissantes pinces hydrauliques. Des croisillons

pareils à des vertèbres chromées enserraient le tronc à la manière d'une cage et se terminaient en un collier situé à la base des pédoncules de ses yeux. Des taches d'un genre de mousse cuivrée poussaient un peu partout sur sa chair et arboraient de minuscules fleurs couleur saphir.

Justine s'inclina poliment comme la plate-forme s'immobilisait devant elle. Elle flottait un demi-mètre au-dessus du sol, de sorte que les yeux de l'extraterrestre étaient au niveau des siens. Comme l'attestaient son moyen de locomotion et son exosquelette, l'ambassadeur venait d'un monde à faible gravité ; il était littéralement affaissé sur la structure qui le soutenait. Deux de ses yeux pivotèrent et se fixèrent sur elle.

— Ambassadeur, merci de vous être déplacé, commença Justine.

— C'est un plaisir, gargouilla-t-il faiblement par une ouïe située entre ses pédoncules oculaires.

Traduites en anglais par le processeur de la plate-forme, ses paroles jaillirent, puissantes, par un haut-parleur.

— Ma maison est la vôtre, continua Justine qui venait de se rappeler la formule rituelle.

Un autre des pédoncules de l'ambassadeur pivota vers Kazimir.

— Vous êtes un commandant de la Marine des humains.

— C'est exact, répondit Kazimir. Vous aviez sollicité ma présence…

— Nombre de mes ancêtres cousins ont combattu lors de l'assaut de Fandola.

La créature cracha des gouttelettes de salive qui finirent dans des drains situés tout autour de son collier métallique.

— Je suis certain qu'ils se sont battus avec courage.

— Au diable le courage. Nous aurions réduit à néant la vermine hancher si vous n'étiez intervenus ce jour-là.

— Les Hanchers sont nos amis. Vous n'auriez pas dû vous en prendre à eux. Je vous avais prévenus que nous ne les abandonnerions pas. Ce n'est pas dans nos habitudes.

Le quatrième œil de l'extraterrestre se tourna vers Kazimir.

— C'est vous qui avez mis l'Empire en garde, commandant ?

— Absolument.

— Vous êtes si vieux. Vous n'êtes plus du tout naturel, je suppose.

— Vous êtes venu jusqu'ici pour m'insulter, ambassadeur ?

— Ne le prenez pas mal. Je n'ai fait qu'énoncer une évidence.

— Nous n'avons pas peur des évidences, intervint Justine. Cependant, nous ne sommes pas là aujourd'hui pour nous appesantir sur ce qui a été. Entrons, je vous prie.

— Merci.

Justine entra dans le manoir, suivie de près par l'ambassadeur – de juste assez près pour rendre sa présence déconcertante.

L'icône de Kazimir apparut dans sa vision périphérique à côté de celle de Gore.

— Les Ocisens n'ont commencé à peindre leurs plates-formes en noir qu'après avoir compris que nous étions déstabilisés par les ténèbres, dit-il.

— Si c'est ainsi qu'ils avancent, je suis étonnée qu'ils aient survécu à la découverte de la fission, répliqua-t-elle.

— Ne nous moquons pas trop d'eux, intervint Gore. Après tout, ils ont un empire, et si nous n'étions pas arrivés, ils auraient bel et bien oblitéré les Hanchers.

— Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est un signe de leur supériorité, dit Justine. En tout cas, pour ce qui nous concerne, ils ne représentent pas une menace sérieuse. Leur niveau technologique est bien inférieur à celui de la branche Haute, alors, comparé à l'ANA…

— Oui, mais ils font tout pour que cela change, en particulier dans le domaine de l'armement. Un pourcentage important du budget que consacre l'empereur à l'expansion de son domaine sert à construire des vaisseaux d'exploration longue distance, dont il espère qu'ils tomberont un jour sur un monde à la population postphysique, un monde dans lequel il n'aurait plus qu'à se servir.

— Prions pour qu'ils ne croisent jamais un Immobile de Prime.

— Ils ont essayé d'atteindre les étoiles Dyson à dix-sept reprises, expliqua Kazimir. Au moment où nous parlons, quarante-deux de leurs vaisseaux sont à la recherche d'une

civilisation Immobile au-delà des régions protégées par le Mur de feu.

— Je l'ignorais. Ont-ils réellement une chance de trouver ce qu'ils cherchent ?

— Si nous en sommes incapables, je ne vois pas pourquoi eux réussiraient.

Justine les précéda dans la salle McLeod et prit place au haut bout de la grande table en chêne qui en occupait le centre. Kazimir s'assit à côté de sa mère, tandis que l'ambassadeur choisissait d'aller du côté opposé. Ses pédoncules oculaires se tordaient dans tous les sens, comme s'il n'aimait pas ce qu'il voyait sur les murs. La salle était décorée à la mode écossaise, avec des tartans, des épées de cérémonie celtiques et des statues solennelles en marbre, vêtues de kilts. Il y avait des cornemuses dans des vitrines ; une ramure de cerf était accrochée au-dessus du manteau en pierre de la cheminée importée tout droit d'un château des Highlands.

— Ambassadeur, commença formellement Justine, je représente le gouvernement humain de la Terre. J'occupe un corps physique, comme vous l'avez demandé, et je suis habilitée à négocier avec l'empire des Ocisens pour le compte de mon gouvernement. De quoi souhaitez-vous que nous nous entretenions ?

Trois des yeux de l'extraterrestre se tournèrent dans sa direction.

— Bien que nous désapprouvions l'idée qu'une créature vivante puisse être subordonnée à une machine, nous considérons que votre calculateur planétaire est le véritable dirigeant du Commonwealth. C'est pour cela que j'ai préféré vous rencontrer plutôt que de m'adresser au Sénat, comme je le fais d'habitude.

Justine n'avait pas l'intention de discuter de structures politiques avec cette créature incapable de voir autrement qu'en noir et blanc.

— L'ANA a effectivement une influence considérable au-delà de cette planète.

— Dans ce cas, vous devez absolument travailler avec l'Empire pour prévenir un très grand danger.

— De quel danger parlez-vous, ambassadeur ?

Comme si nous ne le savions pas…

— Une organisation humaine menace d'envoyer des vaisseaux dans le Vide.

— Oui, le Rêve Vivant souhaite organiser un pèlerinage pour ses adeptes.

— Je fréquente les humains depuis bien longtemps, et je suis familier de vos états émotionnels, aussi suis-je très étonné de ne pas vous voir inquiets. C'est vous, les humains, qui nous avez appris ce qu'était le Vide. Vous savez donc mieux que quiconque ce que le Rêve Vivant se propose de déclencher.

— Ils ne proposent rien du tout. Ils veulent simplement connaître le même destin que leur idole.

— Vous occultez délibérément les implications de leur projet. Pénétrer le Vide mettrait en branle un processus d'expansion massif. La galaxie serait en péril. Notre civilisation disparaîtrait. Vous allez nous tuer, nous, et tous les autres.

— Cela n'arrivera pas, dit simplement Justine.

— Vous avez donc l'intention d'arrêter cette folie.

— Je n'ai pas dit cela. Nous ne pensons pas que leur pèlerinage déclenchera quoi que ce soit. De toute façon, ils n'ont pas la capacité de traverser l'enveloppe qui entoure le Vide. Même les Raiels ont du mal à le faire, et le Rêve Vivant n'a pas accès aux vaisseaux des Raiels.

— Dans ce cas, pourquoi organiser ce pèlerinage ?

— C'est un geste politique et rien d'autre. Ni l'empire des Ocisens ni personne d'autre dans cette galaxie n'a quoi que ce soit à craindre.

— Vous garantissez que cette organisation n'a pas le pouvoir d'atteindre le Vide ? Des humains y sont pourtant déjà parvenus. Ils sont d'ailleurs la cause de ce désir de pèlerinage, n'est-ce pas ?

— Rien n'est moins sûr, ambassadeur, vous le savez bien. Néanmoins, les probabilités pour que…

— Si vous ne pouvez rien garantir, alors, vous devez empêcher ces vaisseaux de voler.

— Le Grand Commonwealth est une institution démocratique. Le Rêve Vivant est transstellaire mais il constitue

également le gouvernement légitime d'Ellezelin, ce qui complique la situation. La constitution du Commonwealth a été spécifiquement écrite pour garantir le droit de chacun à décider de son destin, que ce soit au niveau individuel ou gouvernemental. En d'autres mots, nous n'avons pas le droit d'empêcher le Rêve Vivant d'organiser son pèlerinage.

— Je connais les lois humaines ; elles ne sont jamais figées, elles n'ont rien de définitif. Vous jouez avec les mots. L'Empire respecte le pouvoir et la capacité d'agir. Votre gouvernement numérique a le pouvoir d'empêcher physiquement ce pèlerinage d'avoir lieu, n'est-ce pas ?

— Pour agir, il faut en avoir la volonté, dit Justine. Le gouvernement de l'ANA a la capacité d'accomplir énormément de choses. Toutefois, nous respectons certaines lois, à la fois écrites et morales.

— Détruire la galaxie ne fait pas non plus partie de vos projets. Vous pouvez éviter cette catastrophe.

— Nous pouvons essayer de les dissuader, rétorqua-t-elle en se disant qu'elle aurait préféré ne pas partager l'avis des Ocisens.

— L'Empire exige des actes concrets. Les vaisseaux du Rêve Vivant doivent être neutralisés.

— C'est hors de question. Nous ne pouvons pas nous mêler des activités parfaitement légales d'un gouvernement souverain ; cela irait à l'encontre de tous nos principes.

— Si vous refusez d'agir, l'Empire fera le travail lui-même. Notre espèce a le droit de vivre – même vos avocats ne sauraient me contredire.

— Est-ce une menace, ambassadeur ? demanda calmement Kazimir.

— Vous nous contraignez à prendre la situation en main. Pourquoi vous aveuglez-vous ? Avez-vous peur de vos cousins primitifs ? Ils ne peuvent pourtant rien contre vous.

— Nous n'avons pas peur d'eux car nous nous respectons mutuellement. Êtes-vous capables de comprendre cela ?

Justine guetta la réaction de l'ambassadeur, mais il semblait impassible. Sa salive continuait à s'écouler par son organe

vocaliseur, tandis que ses bras pendillaient comme des poissons morts dans leurs cercueils cybernétiques.

— Vos lois et leur hypocrisie resteront à jamais insondables, finit-il par dire. L'Empire n'ignore pas que vos constitutions comportent toujours des failles qui vous permettent d'user de la force dans les situations de crise. Nous vous demandons expressément d'agir.

— Le gouvernement de l'ANA sera heureux d'aborder le sujet au Sénat, répondit Justine. Nous demanderons au Rêve Vivant de renoncer à son projet inconsidéré.

— Vous userez de la force s'ils refusent ?

— C'est peu probable, intervint Kazimir. Notre Marine a été créée pour nous protéger des ennemis extérieurs.

— Le Vide est un ennemi extérieur. Il nous menace tous. Les Raiels l'ont d'ailleurs reconnu.

— Nous comprenons parfaitement votre malaise, ambassadeur, reprit Justine. Je vous promets que nous ferons notre possible pour empêcher qu'une catastrophe se produise à l'échelle de la galaxie.

— Les Raiels eux-mêmes seraient incapables de contenir une expansion du Vide. Êtes-vous plus puissants que les Raiels ?

— Probablement pas, marmonna-t-elle.

Ne comprenait-il pas les sarcasmes ?

— Dans ce cas, nous empêcherons vos vaisseaux de voler.

— Ambassadeur, les Ocisens commettraient une grossière erreur en agissant de la sorte, dit Kazimir. La Marine ne vous permettra jamais d'attaquer des humains.

— Amiral, n'imaginez pas que vous pouvez nous intimider. Nous ne sommes plus l'espèce sans défense que vous avez attaquée sur Fandola. Nous avons des alliés, à présent. Je représente de nombreuses espèces qui ne permettront pas que le Vide dévore notre galaxie. Nous ne sommes pas seuls. Croyez-vous que votre Marine soit capable de défaire la galaxie tout entière ?

Kazimir resta imperturbable.

— La Marine est une force de défense. Je vous encourage très vivement à laisser le Commonwealth régler ses problèmes

internes à sa propre façon. Je le répète : les humains ne déclencheront pas la catastrophe que vous craignez.

— Nous vous surveillerons, tonna l'ambassadeur. Si vous n'empêchez pas ces vaisseaux d'être construits, si vous laissez le Rêve Vivant partir en pèlerinage, nos puissants alliés et nous-mêmes n'aurons d'autre choix que d'agir au nom de la légitime défense.

— Je comprends votre inquiétude, intervint Justine. Toutefois, je vous demande de nous faire confiance.

— Notre confiance se mérite, rétorqua l'ambassadeur. Je vous remercie de m'avoir reçu. Je retourne dans mon vaisseau. Je trouve votre environnement très déplaisant…

Pour un Ocisen, il a plutôt fait preuve de retenue, pensa Justine. Elle se leva et accompagna l'ambassadeur jusqu'à son vaisseau. Comme la lourde machine s'élevait vers le ciel, Gore se matérialisa à côté d'elle.

— Des alliés… Tu sais quelque chose à ce sujet ? demanda-t-il à Kazimir.

— Non. C'est peut-être du bluff. Il est clair qu'ils ne pourront pas stopper le pèlerinage tout seuls.

— Peut-être que les Raiels…, commença Justine, étonnée.

— J'en doute, la coupa Kazimir en haussant les épaules. Les Raiels n'ont pas pour habitude de créer des alliances en douce et de favoriser certaines espèces par rapport à d'autres. Je suis persuadé que si l'Empire les avait approchés, ils nous l'auraient dit.

— Une espèce postphysique, alors ?

— Ce n'est pas impossible, concéda Gore. La plupart d'entre elles nous considèrent comme des nouveaux venus dans un club très élitiste. En général, elles refusent de nous adresser la parole et nous snobent. Cependant, cela m'étonnerait. À mon avis, elles ne seraient pas contre avoir la possibilité d'observer cette phase d'expansion du Vide, la fin de la galaxie…

— Vraiment ? insista Justine, intéressée.

Gore sourit. Ses lèvres dorées s'entrouvrirent et révélèrent une denture blanche comme la neige.

— J'admets que ce serait un sacré spectacle, dit-il. À condition de rester à bonne distance. À très bonne distance.

— Alors, que nous proposes-tu ? demanda Justine.

— Il faut commencer par déposer une motion au Sénat, répondit Kazimir. L'ambassadeur n'a pas tort. Je ne pense pas que nous puissions nous permettre de laisser ce pèlerinage avoir lieu.

— On ne peut pas les arrêter ! lâcha Gore avec un entrain déplacé. C'est écrit dans la Constitution.

— Il faut trouver une solution, dit Justine. Une solution politique. Et vite.

— Je reconnais bien là ma petite fille. Tu comptes t'adresser directement aux sénateurs ? Tu jouis d'une énorme réputation là-bas. Tu es un vrai personnage historique à leurs yeux.

— Il nous serait également très utile de connaître la version des Raiels, continua Kazimir. Tu as des relations là-bas.

— Quoi ? lâcha Justine dont les épaules s'affaissèrent. Merde ! Je n'avais pas prévu de quitter la Terre.

— Je suppose que l'ambassadeur des Hanchers aurait aussi besoin d'être rassuré, ajouta Gore avec malice.

Justine se retourna pour lancer un regard froid à son père.

— Effectivement, il convient de garder un œil sur de nombreuses personnalités et Factions, dit-elle.

— Je suis certain que le gouvernement sait ce qu'il fait. Après tout, c'est toi qu'il a choisi pour accomplir cette mission, si je ne m'abuse.

— En fait, j'étais leur second choix.

— Ah bon ? Qui était le premier ? demanda Kazimir, curieux.

— Toniea Gall.

— Cette salope ! cracha Gore. Tout le monde la déteste. Elle n'arriverait pas à se faire sauter dans un *Univers du silence* le lendemain d'un rajeunissement.

— Papa, dans les livres d'histoire, sa mandature est décrite comme un âge d'or.

— Un âge d'or de mes couilles, oui !

Justine et Kazimir échangèrent un sourire.

— Je me souviens d'elle comme d'une bonne présidente, dit Kazimir.

— Tu parles !

— Je passerai par l'ambassade des Hanchers avant de me rendre au Sénat, reprit Justine. Il serait utile de surveiller les mouvements des troupes de l'Empire.

— Je vais concentrer notre système d'observation sur eux afin d'avoir une vision précise de la situation, assura son fils.

Tandis que le corps de Justine se téléportait hors de la demeure familiale, la conscience première de Gore se retira dans son environnement sécurisé de l'ANA. Comparé aux autres, son nid douillet était plutôt modeste. Certaines personnes s'étaient créé des univers entiers pour terrains de jeux, des environnements programmés pour évoluer de leur propre chef. Les corps, noyaux ou points focaux qu'ils occupaient au sein de leurs concepts étaient très variés, et leurs aptitudes personnelles étaient fonction du milieu choisi. Il était devenu impossible de dire jusqu'où ces domaines s'étiraient. L'ANA n'était plus cantonnée dans les machines physiques qui lui avaient donné naissance. Le médium opérationnel était maintenant situé dans la structure quantique de l'espace-temps qui entourait la Terre, province unique dans laquelle fonctionnaient des intelligences post-humaines très diverses. Les interstices multiples se propageaient à travers les champs quantiques avec la ténacité et la beauté fragile d'une nébuleuse, dessinant un édifice en perpétuel mouvement, un édifice dont la géométrie variait avec les caprices de ses créateurs. Il n'était plus question ni de machine ni de vie artificielle. La direction prise par son évolution faisait d'ailleurs l'objet de débats incessants et passionnés.

Les Factions ne se faisaient pas ouvertement la guerre pour imposer leurs points de vue, toutefois le débat d'idées était vicieux et violent. Gore disait être un Conservateur, ce qui n'était pas tout à fait vrai. Il soutenait en effet le statu quo, mais uniquement parce que les objectifs des autres Factions lui semblaient trop extrêmes – exception faite de celui des Diviseurs, qui militaient pour une fission de l'ANA et l'indépendance totale de toutes les Factions. Toutefois, les projets de ces derniers ne lui plaisaient pas non plus. Pour sa part, il préférait attendre et continuer à recueillir des

informations. De cette manière, pensait-il, la meilleure solution finirait par s'imposer d'elle-même.

Il apparut sur une longue plage qui s'achevait, plusieurs centaines de mètres plus loin, par un promontoire rocheux. Au sommet de celui-ci se dressait une tour à moitié écroulée à laquelle était adossé un genre d'abri blanc. Le soleil lui brûlait la tête et les mains. Il était vêtu d'une chemisette ample et d'un bermuda. Sa peau, dépourvue d'enrichissements, avait un aspect ordinaire. Cette apparence, ainsi que le décor, était empruntée au début du XXIe siècle, époque où tout était plus facile, même si les machines intelligentes n'existaient pas encore. Il s'agissait de Hawksbill Bay, à Antigua, un endroit où il venait souvent avec son yacht, le *Moonlight Madison*. À cette époque, la côte abritait un complexe hôtelier. Dans sa représentation, toutefois, il n'y avait que des palmiers et de l'herbe verdoyante, plus quelques perroquets colorés et rapides. Manquait également le vent qui soufflait constamment dans les Caraïbes. La mer, en revanche, était limpide, turquoise, et les poissons s'aventuraient très près de la plage.

Un chemin permettait d'escalader le promontoire et d'atteindre la tour. Il y avait une terrasse en bois sous l'auvent blanc et, à côté, une piscine. À une extrémité trônaient une table ovale et cinq lourdes chaises, couvertes d'épais coussins. Nelson était déjà là ; il sirotait une boisson fraîche.

Avant l'ANA, Nelson était chargé de la sécurité de la Dynastie Sheldon, l'empire économique le plus grand et le plus puissant qui ait jamais existé.

À l'avènement du Grand Commonwealth, la Dynastie avait conservé la majeure partie de sa fortune et de son pouvoir, mais la situation avait évolué. Après le départ de Nigel, la famille avait perdu sa cohésion et s'était dispersée dans les Mondes extérieurs. Son poids demeurait considérable, mais son influence était bien moindre qu'à l'époque.

Les deux siècles qu'il avait passés à s'occuper du bien-être de sa Dynastie avaient rendu Nelson pour le moins pragmatique. Ce qui signifiait que Gore et lui avaient à peu près la même vision de l'évolution prochaine de l'ANA.

Gore s'assit et se versa un verre de thé glacé.

— Vous avez tout vu ?

— Ouais. J'aimerais bien savoir qui sont les alliés de l'Empire. S'ils existent.

— C'est sans doute du bluff.

— Vous surestimez les Ocisens. Pour bluffer, il faut avoir de l'imagination. Je pense plutôt qu'ils sont devenus copains avec une quelconque espèce réactionnaire nostalgique du bon vieux temps et disposée à user de son armement obsolète.

— Le gouvernement de l'ANA va devoir se pencher très sérieusement sur cette question, dit Gore. On ne peut pas permettre à des vaisseaux extraterrestres de déferler sur le Commonwealth. On a déjà vécu cela. Pas question de laisser une chose pareille se reproduire. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons créé l'ANA – pour nous assurer que l'humanité n'ait jamais de retard technologique. On trouve trop de joujoux dangereux dans cette galaxie.

— Entre autres choses, acquiesça Nelson. Nous ne pourrons pas nous passer d'examiner le Vide de près, comme les Accélérateurs le préconisaient.

— Sur ce point, je suis d'accord avec eux, reprit Gore. On ne peut prétendre être les grands maîtres de la théorie cosmologique sans savoir ce que cache ce truc. En fait, seule la question de la durée de l'observation et de l'analyse nous divise encore.

— Il y a aussi le problème de la méthode. Mais je suis parfaitement d'accord : il nous faut comprendre comment cette chose est produite. C'est en partie pour cela que j'ai accepté de faire partie de cette mini-conspiration.

— Dites-vous que nous formons une très petite Faction.

— Si vous préférez. J'ai arrêté de m'emmerder avec la sémantique il y a bien longtemps. Le principal reste d'avoir un objectif bien précis, sinon… Notre objectif est de réparer les dégâts causés par les Accélérateurs.

— Dans une certaine mesure, oui. Les Conservateurs seront très actifs sur ce front, et nous pouvons leur faire confiance pour accomplir du bon boulot. J'aimerais plutôt que nous regardions encore plus loin. Après tout, nous ne sommes plus des animaux ; il n'y a aucune raison pour que nous nous

contentions de réagir à des situations. Nous sommes supposés être capables de voir les problèmes arriver avec un peu d'avance et il est clair que le Vide représente un problème qu'il va falloir régler. Comprendre comment il fonctionne est la moindre des choses, mais nous ne pouvons pas le laisser menacer toute la galaxie.

Nelson porta son verre à ses lèvres et sourit.

— La route sera longue. Réussir là où les Raiels ont échoué…

— Là où ils disent avoir échoué, car nous n'avons aucune preuve.

— Ah, rien ne dure, à part peut-être les Raiels, justement.

— Foutaises. La moitié des postphysiques de la galaxie sont beaucoup plus anciens.

— Quant à ceux qui ont dépassé ce stade, eh bien, ils ne se donnent même plus la peine de communiquer. Ils sont tous muets, morts, transcendés ou ont rétro-évolué. Donc, à moins de partir à leur recherche à l'aveuglette, les Raiels restent notre seule source d'information. Ne nous voilons pas la face : l'ANA est formidable, une belle réussite – merde, nous sommes quasiment devenus des proto-dieux –, mais, en termes de développement, nous sommes toujours loin derrière les Raiels – les Raiels qui ont atteint ce niveau il y a des millions d'années. Pourtant, le Vide est plus fort qu'eux. Ils ont transformé des systèmes solaires entiers en machines de défense, ils ont envoyé une véritable armada dans le Vide, mais ils n'ont réussi ni à l'éteindre, ni à le tuer, ni à le détruire.

— Ils l'ont pris par le mauvais bout.

— Et vous, vous savez où se trouve le bon bout ? demanda Nelson en riant.

— Nous avons un avantage sur les Raiels. Nous avons une taupe chez l'ennemi.

— Celui-qui-marche-sur-l'eau ? Pour l'amour d'Ozzie, vous plaisantez, rassurez-moi…

— Vous savez qui s'est le plus intéressé aux rêves d'Inigo, et ce, dès le départ ? Les Raiels. Avant Inigo, ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il y avait à l'intérieur. Ils ont construit des vaisseaux capables de résister à n'importe quel environnement

quantique – du moins en théorie –, et aucun d'entre eux n'est jamais revenu. C'est nous qui leur avons montré le Vide.

— *Une* ville sur *une* planète habitable – c'est maigre.

— Ce n'est pas le problème.

Il se retourna et, du bras, désigna un épais pilier de roche noire qui se dressait au milieu de l'eau, à plusieurs centaines de mètres de la plage. Des vaguelettes se brisaient contre lui en projetant des tourbillons d'écume.

— Pour n'importe quel humain né avant le XXV^e^ siècle, reprit-il, l'illusion que nous avons créée ici serait en tout point parfaite. À leur place, vous et moi ne manquerions pas de noter certains détails improbables. Celui-qui-marche-sur-l'eau nous donne cette possibilité. Grâce à sa télépathie, nous avons eu un aperçu de la nature de l'univers dissimulé derrière cette saloperie de barrière infranchissable. Il ressemble beaucoup à notre univers, avec ses planètes et ses étoiles, mais il est certainement très différent. Le Seigneur du Ciel de son deuxième rêve en est la confirmation. Le Vide possède un Cœur bien singulier, un Cœur que nous n'avons pas encore eu la chance de voir.

— Le fait de savoir que cet univers est différent du nôtre ne nous confère aucun avantage.

— Erreur. Nous savons que rien ne peut être accompli à un niveau physique. Les missiles quantiques ne lui font pas grand-chose, et on ne peut pas envoyer un commando dans la salle de contrôle du grand méchant. Le Vide est l'univers postphysique ultime ; il n'y a rien de mieux dans la galaxie, et peut-être même dans toutes les galaxies qui nous entourent. Ce qu'il faut faire, c'est tenter d'établir un contact avec lui. Il n'y a pas d'autre moyen de prévenir la menace qui pèse sur nos étoiles. C'est dans cette direction qu'il faut aller. Nous savons que les humains peuvent le pénétrer, même si nous ignorons comment cela s'est produit la première fois. Nous savons qu'il y a des hommes à l'intérieur, des hommes en accord avec son essence. À travers eux, nous pourrions tenter d'amorcer un changement.

— Celui-qui-marche-sur-l'eau est mort. Des millénaires se sont écoulés pour lui, dans sa chronologie interne.

— Le temps n'est pas un problème, et Celui-qui-marche-sur-l'eau n'était à l'évidence pas tout seul. Franchissons la barrière, entrons dans le Vide et établissons un contact, même ténu, avec son Cœur. Alors, nos problèmes seront réglés.

— Vous voulez visiter le Vide ? Traverser l'horizon du trou noir ?

— Non, pas moi. Devenir ce maillon, ce lien, serait formidable pour mon ego, cependant, rien ne prouve que j'ai les talents de télépathe requis. Même si nous emmenions l'ANA de l'autre côté, nous ne parviendrions pas forcément à établir le contact. Non. Il convient d'employer une méthode qui a plus de chances de succès.

Nelson secoua la tête, incrédule mais néanmoins très intéressé.

— Quel genre de méthode ?

— J'y travaille.

* * *

La journée n'avait pas très bien commencé. Pourtant, Araminta ne s'était pas réveillée en retard. Pas exactement. Son héritage Avancé comprenait entre autres tout un ensemble d'amas macrocellulaires qui lui permettaient d'assigner des tâches à ses programmes de pensée secondaires. Alors, évidemment, elle s'était réveillée à l'heure, parce qu'une alarme virtuelle avait retenti dans son oreille et qu'une lumière bleue s'était mise à clignoter en rythme le long de son nerf optique. En fait, les problèmes commencèrent juste après. Son appartement ne comportait que deux pièces : une salle de bains et une chambre combi. C'était tout ce qu'elle pouvait se payer avec son salaire de serveuse. Son lit escamotable au matelas en mousse, bien que très bon marché, était confortable. Une fois tirée de son sommeil, elle resta pelotonnée dans son pyjama de coton comme dans un nichoir douillet. La lumière diffuse du matin s'infiltrait autour des rideaux, mais n'était pas assez agressive pour la déranger. Quant à la température, elle était toujours idéale. Un coup d'œil aux programmes de gestion de l'appartement lui aurait confirmé que tout était prêt comme il se

devait ; ses vêtements du jour étaient propres et secs, et un petit déjeuner léger l'attendait dans le synthétiseur.

Je peux bien me permettre de me prélasser un peu.

Une deuxième alarme termina de la réveiller en venant définitivement à bout de son rêve étrange. Cet aiguillon-là avait été bien plus brutal que le premier, parce qu'il devenait très urgent qu'elle sorte du lit. Normalement, ses programmes de pensée secondaires n'avaient pas besoin d'en arriver à de telles extrémités – peut-être les avait-elle déréglés d'une manière ou d'une autre. Alors, elle vérifia l'horloge de son exo-image.

— Merde !

Pas facile de s'habiller en buvant un thé d'Assam et en mangeant des toasts. Au lieu de prendre une douche, elle se contenta d'une pulvérisation de nettoyant de voyage, lequel n'était pas aussi efficace que dans les publicités où l'on voyait des jeunes gens toujours frais passer allègrement d'une réunion d'affaires à une boîte de nuit. Elle se précipita hors de son appartement sans avoir eu le temps de brosser correctement ses cheveux châtains. Sans compter que ses yeux étaient irrités à cause du spray nettoyant et que sa peau sentait le pin.

— Génial. Les pourboires vont pleuvoir avec tout ça, bougonna-t-elle en descendant dans le parking souterrain de son immeuble. Son tripod sortit en ronronnant dans les rues déjà très animées de Colwyn City et se joignit au flot des gens qui, comme elle, se rendaient à leur travail. En théorie, le trafic aurait dû être beaucoup moins dense car la plupart des gens se déplaçaient en capsules regrav, flottaient tranquillement au-dessus des véhicules à roues, ne touchaient le sol que pour se poser délicatement en marge des routes ou sur le toit des gratte-ciel. Mais à cette heure-ci de la journée, les moins nantis étaient forcés d'user la grille de béton de la ville avec leurs pods, leurs voitures et leurs motos. Et d'empêcher les trams de circuler librement.

Araminta se gara derrière *Chez Nik* avec une demi-heure de retard. Elle se précipita dans la cuisine et essuya quelques regards assassins.

— Désolée !

Le restaurant était déjà plein de cadres moyens qui préféraient la nourriture naturelle préparée par des cuisiniers et servie par des jeunes femmes, aux plats qui sortaient des synthétiseurs et vous étaient apportés par des robots.

Tandra se pencha sur elle comme elle nouait son tablier. Elle la renifla et plissa le nez.

— Du nettoyant de voyage… Je suppose que tu n'as pas dormi chez toi, cette nuit.

Araminta baissa la tête et regretta d'avoir à contredire sa collègue.

— Je me suis couchée tard à cause de mon cours de design.

— Chérie, il est vraiment temps que tu commences à profiter de la vie. Tu es jeune et mignonne ; qu'est-ce que tu attends ?

— Oui, oui, je sais.

Araminta inspira profondément et marcha tout droit vers Matthew. Celui-ci était tellement écœuré qu'il ne la réprimanda même pas. Elle prit trois assiettes sur le comptoir, vérifia les numéros des tables, travailla son sourire forcé et poussa la porte.

On servait le petit déjeuner pendant environ quatre-vingt-dix minutes. Il n'y avait pas de limite officielle mais, en règle générale, dès neuf heures moins le quart, les derniers clients s'en allaient pour rallier leur bureau ou leur magasin. De temps à autre, il arrivait qu'un ou deux touristes s'attardent ou qu'une réunion improvisée s'éternise. Aujourd'hui, il n'y avait pas beaucoup de monde. Araminta essaya de se faire pardonner en supervisant le travail des robots chargés de préparer les tables pour les quelques chalands qui s'arrêtaient pour prendre un café. *Chez Nik* était plutôt bien situé dans le quartier commercial, à cinq pâtés de maisons des docks et du fleuve.

Les tables commencèrent à se remplir après 10 heures. La façade du restaurant dessinait une courbe légère qui abritait une étroite terrasse. Araminta passa en revue les tables extérieures, arrangea les fleurs dans les vases et prit les commandes de chocolettos et de cappuccinos. Cela lui évita de traîner dans les pattes de Matthew. Il ne lui avait toujours rien dit, ce qui était mauvais signe.

Vers 11 heures, la femme arriva et commença à déambuler entre les tables et à parler aux clients. Araminta vit plusieurs d'entre eux lui demander sèchement de les laisser tranquilles. Depuis qu'Ethan avait parlé du pèlerinage, dix jours plus tôt, les disciples locaux du Rêve Vivant n'arrêtaient pas d'ennuyer les gens ; cela commençait à devenir problématique.

— Puis-je vous aider ? demanda Araminta d'une voix froide.

C'était l'occasion de marquer des points aux yeux de Matthew. La femme était vêtue d'un ensemble anthracite en cachemire démodé mais de grande qualité, avec une longue jupe flottante ; le genre de choses que la serveuse aurait pu porter avant sa séparation, quand elle avait de l'argent.

— Plusieurs tables sont libres…

— Je collecte des certificats-signatures, répondit-elle d'un air très déterminé. Nous voulons forcer le conseil à interdire le passage des capsules ingrav au-dessus de la ville.

— Pourquoi ? demanda Araminta sans réfléchir.

— Les regrav sont déjà bien assez nuisibles, et ce, en dépit des limitations de vitesse et d'altitude, dit la femme en fronçant les sourcils. Mais vous êtes-vous déjà demandé ce qui arriverait si un réacteur ingrav tombait en panne ? Une capsule ingrav décrit une parabole semi-ballistique, ce qui signifie qu'elle tomberait en flèche à une vitesse quasi orbitale.

— Ah, oui, je vois, dit Araminta en avisant du coin de l'œil un Matthew de plus en plus énervé.

— Imaginez qu'elle s'écrase sur une école à cette vitesse. Ou sur un hôpital. Nous n'avons pas besoin de ces choses. Nous en avons assez de ce consumérisme irréfléchi. Les gens achètent des ingrav uniquement pour se faire remarquer. En plus, des études récentes montrent que les ingrav agissent sur les failles géologiques. Vous vous rendez compte ? Les capsules pourraient provoquer des tremblements de terre !

Araminta se retint d'éclater de rire et en éprouva une certaine fierté.

— Je vois.

— Le réseau de la ville n'a pas été conçu pour ce type de vitesse. Les incidents se multiplient, et on frôle l'accident

chaque fois. Me donnerez-vous votre certificat ? Aidez-nous à rendre cette ville plus sûre.

Un fichier fut présenté à l'ombre virtuelle d'Araminta.

— Oui, bien sûr. À condition que vous commandiez un thé ou un café – mon patron n'est pas très content de moi, ce matin, ajouta-t-elle en désignant Matthew du regard et en donnant à la femme son certificat de citoyenneté.

— Cela ne m'étonne pas, grogna celle-ci. Ils ne pensent qu'à eux et à leurs profits.

Elle prit néanmoins place et commanda un thé à la menthe.

— Qu'est-ce qu'elle veut ? demanda Matthew à Araminta.

— Elle trouve que l'univers est un endroit horrible. Elle a besoin de se détendre un peu, et c'est pour cela que nous sommes là, répondit-elle avec un sourire lumineux.

Elle s'en fut aussitôt dehors sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit.

À onze heures et demie, son ombre virtuelle examina pour elle les annonces immobilières du jour et en sélectionna quelques-unes. C'était justement l'heure de la pause, et Araminta était installée dans le petit salon réservé aux employés qui jouxtait la cuisine. Elle les examina rapidement. Elle cherchait un appartement, voire une petite maison, dans les limites de la ville. Très peu de produits correspondaient à ses critères – pas cher, à rénover et proche du centre. Elle mit de côté trois annonces et vérifia où en étaient celles de la veille. La plupart n'étaient déjà plus à louer. *Vu l'état actuel du marché, il faut être extrêmement rapide,* se dit-elle, pensive. *Et avoir du pognon ou au moins la possibilité d'emprunter*. Dans l'idéal, elle trouverait une maison à rénover qu'elle pourrait acheter et retaper doucement pour la revendre et dégager une plus-value. Elle savait qu'elle était capable de faire du bon boulot. Elle avait suivi cinq cours de design et de développement depuis huit mois, date de sa séparation d'avec Laril. Et puis, elle avait demandé à son ombre virtuelle de lui dégoter tous les textes sur la décoration d'intérieur qui circulaient sur l'unisphère. Évidemment, valoriser un produit existant n'était pas facile et comportait des risques financiers. Pour réussir, il lui faudrait travailler dur, se donner à cent pour cent et bien étudier le

marché. Elle pensait être capable de se débrouiller toute seule. Elle n'avait pas envie de dépendre de qui que ce soit. Restait juste à régler la question de l'argent.

Araminta se remit au travail à midi. Elle changea la disposition des tables pour le déjeuner et apprit les menus du jour. La femme était partie en lui laissant un pourboire de trois livres viotienne, et Matthew semblait s'être radouci. Cressida, sa cousine issue de la branche maternelle de la famille, arriva à midi dix. Elle était associée dans un cabinet d'avocats de moyenne envergure, avait cent vingt-trois ans et était magnifique – cheveux de feu et peau soyeuse garantie par des écailles cosmétiques très onéreuses. Elle portait une toge émeraude et platine à deux mille livres. Il lui suffisait d'entrer *Chez Nik* pour rehausser le standing de l'établissement. Accessoirement, elle était l'avocate d'Araminta.

— Ma chérie ! s'exclama Cressida en agitant la main et en se précipitant sur elle pour la prendre dans ses bras, car elle n'était pas une adepte de la bise aérienne. J'ai quelque chose à t'annoncer, dit-elle, essoufflée. Ton patron ne m'en voudra pas si je t'accapare une minute, n'est-ce pas ?

Sans attendre sa réponse, elle la prit par la main et l'entraîna jusqu'à une table située dans un coin de la salle. Araminta grimaça en imaginant le regard glacé de Matthew rivé sur son dos.

— Que se passe-t-il ?

Cressida sourit de toutes ses dents, ce qui étira à l'extrême son gloss rouge vif.

— Ce bon vieux Laril a changé de planète.

— Quoi ?

Araminta n'arrivait pas à y croire. Laril était son ex-mari. Leur mariage, d'une tristesse inégalée, avait duré dix-huit mois. Dans sa famille proche, tout le monde s'était opposé à cette union, et ce, dès qu'ils avaient vu Laril pour la première fois. Ils avaient eu raison – force lui était de l'admettre. Elle avait vingt et un ans et lui trois cent sept. Il était tellement courtois, sophistiqué et riche. Il représentait une chance inespérée de quitter son Langham natal, petite bourgade agricole ennuyeuse et réactionnaire perdue sur le continent Suvorov, à sept mille

kilomètres de là. Pour les siens, il n'était qu'un vaurien, comme il en pullulait dans le Commonwealth, en particulier sur les planètes moyennement développées des confins. Des vieux bourrins fatigués qui avaient les moyens de s'offrir un physique d'adolescent mais ne pouvaient s'empêcher d'envier l'exubérance et la fraîcheur de la véritable jeunesse. D'où des aventures nombreuses avec des partenaires plus jeunes de plusieurs siècles, dans le vain espoir de siphonner un peu de leur vigueur. Enfin, ce n'était pas vraiment le cas de Laril. Quoique…

Sa famille paternelle travaillait dans le domaine de la cybernétique agricole. La société familiale était la plus importante du comté, et Araminta aurait dû y travailler au moins une petite cinquantaine d'années. Après cette période d'apprentissage, les membres de la famille étaient considérés comme des adultes et possédaient un patrimoine suffisant pour aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte (et ouvrir un maximum de filiales sur tout le continent), laissant la place aux jeunes. C'était un cycle sans fin. Cette perspective déprimait tellement Araminta qu'elle serait volontiers devenue l'esclave sexuelle d'un Mobile de Prime pour y échapper. Si bien que Laril, homme d'affaires dirigeant une franchise Andribot et gagnant beaucoup d'argent grâce à ses diverses activités, lui avait fait l'effet d'un Prince charmant. En cette époque où l'âge physique ne signifiait plus grand-chose, l'attitude de ses parents était incompréhensible. C'était tellement *petit-bourgeois* de leur part. Alors, elle s'était débrouillée pour leur donner des raisons de se plaindre.

Le fait qu'ils ne se soient pas trompés avait rendu encore plus pénible la période qui avait suivi la séparation. Impossible de retourner à Langham, à présent. Heureusement, Cressida ne l'avait pas jugée et considérait son erreur comme un apprentissage nécessaire. L'existence était tellement riche.

— Si tu ne merdes pas au départ, lui avait-elle dit lors de leur première rencontre, tu ne peux pas t'améliorer. Bon, le contrat de mariage te donne-t-il droit à quelque chose ?

Araminta, qui avait surmonté sa honte colossale pour oser demander l'aide de sa cousine avocate, avait avoué s'être

engagée à l'ancienne, jusqu'à ce que la mort les sépare… Ils s'étaient même juré fidélité devant un prêtre assermenté dans une chapelle de Langham. À l'époque, elle avait trouvé cela très romantique.

— Pas de contrat ? avait demandé une Cressida sidérée et horrifiée. Merde, chérie, tu as gravi le mont Herculaneum de la connerie.

Cette montagne, les avocats de Laril faisaient leur possible pour qu'elle n'ait jamais les moyens d'y mettre les pieds. Ils étaient parvenus à faire geler tous ses avoirs, à l'empêcher de toucher aux sept cent trente-deux livres qu'elle avait sur son compte d'épargne. Même Cressida, qui disposait des ressources de son cabinet, ne savait pas comment briser les défenses juridiques de Laril, dont les activités commerciales étaient vaporeuses et difficiles à identifier. Ses beaux discours au sujet de son soi-disant réseau de sociétés étaient soit des mensonges, soit une couverture pour des irrégularités financières d'une ampleur étonnante. De fait, durant le siècle écoulé, Laril n'avait jamais payé d'impôts au Trésor de Viotia, qui commençait d'ailleurs à s'intéresser vivement à ses activités.

— Il a changé de planète. Il est parti. Il s'est volatilisé, évanoui, expliqua Cressida en lui serrant douloureusement la main. Il ne s'est même pas acquitté des honoraires de ses avocats, ajouta-t-elle avec une jubilation indécente. Maintenant, ils sont à ses trousses, comme toute une liste de créanciers.

Après un bref moment de ravissement, Araminta se réveilla.

— Alors, je n'aurai rien ?

— Au contraire ! Tous les biens qu'il n'a pas emportés avec lui – sa maison, sa franchise – ont immédiatement été saisis et te reviennent de droit. Bon, il n'y a pas de quoi faire tourner la tête à une jeune femme un peu naïve…

Araminta s'empourpra, furieuse.

— Mais tout de même, reprit l'avocate, ce n'est pas négligeable. Malheureusement, il y aura des arriérés d'impôts à payer. Quelque chose comme trois cent trente-sept mille livres. Si le Trésor retrouvait la trace des autres activités dont tu m'as parlé, il lui prendrait certainement tout. Quand le fisc t'agrippe, il te suce jusqu'à la dernière goutte de sang. Néanmoins, il ne

trouvera aucune preuve car ton insaisissable ex-mari a utilisé des programmes de cryptage très perfectionnés et a consciencieusement évité de tenir ses comptes. Ensuite, il faudra songer à payer mes honoraires, équivalents à dix pour cent de ce que tu récupéreras – je te fais une fleur parce que tu es ma cousine et que j'admire ta dignité. Le reste sera pour toi et personne d'autre.

— Combien ?

— Quatre-vingt-trois mille.

Araminta resta bouche bée. C'était une véritable fortune. Beaucoup moins que ce que Laril disait posséder et contrôler, mais tout de même plus que ce qu'elle aurait pu espérer toucher dans le cadre d'une procédure de divorce classique. Lorsqu'elle était entrée pour la première fois dans le bureau de Cressida, elle rêvait – rêvait seulement – de pouvoir soutirer à Laril trente ou quarante mille livres. Ne serait-ce que pour qu'elle le laisse tranquille.

— Pour l'amour d'Ozzie, tu te moques de moi ? chuchota-t-elle.

— Pas du tout. Un de mes amis juges nous a autorisées à régler cette affaire très rapidement parce que la situation est tragique et que tu souffres énormément. Ton compte n'est plus bloqué et je transférerai l'argent de Laril dessus vers 16 heures. Félicitations. Tu es redevenue une femme libre.

Araminta aurait voulu cesser de pleurer, mais elle ne se contrôlait plus. Ses mains tremblotaient devant son visage, comme mues par une volonté propre.

— Eh ! fit Cressida en serrant la jeune femme par les épaules et en la secouant doucement. Qu'est-ce que ce serait si je t'avais annoncé une mauvaise nouvelle ?

— C'est fini ? Vraiment fini ?

— Ouais. Vraiment. Et si on allait fêter cela, toi et moi ? Dis à ton patron de se fourrer sa carte là où je pense, renverse un peu de soupe sur la tête d'un client et, après, on file dans le club le plus classe de la ville pour faire des ravages dans sa population masculine. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Oh ! lâcha Araminta en relevant la tête, car la mention de Matthew lui avait rappelé qu'elle était supposée servir ses

clients. Il faut que j'y retourne. Il y a beaucoup de travail à l'heure du déjeuner. Ils comptent sur moi.

— Eh ! du calme, prends le temps de respirer. Réfléchis un peu à ce que je viens de te dire.

Araminta hocha la tête et jeta un coup d'œil incertain à la salle du restaurant. Ses collègues se donnaient tous beaucoup de mal pour ne pas regarder dans sa direction. Matthew était de nouveau de mauvaise humeur.

— Je sais. Je suis désolée. J'ai du mal à me rendre compte. Je n'arrive pas à croire que tout soit terminé. Il faut que je… Oh, par Ozzie ! il y a tellement de choses que je voudrais faire !

— Génial ! On oublie ce boui-boui et on se trouve un super endroit pour faire la fête. Mais d'abord, on va manger dans un restaurant digne de ce nom.

— Non, dit Araminta en faisant signe que tout allait bien à une Tandra qui la regardait d'un air inquiet. Je ne peux pas partir comme cela, ce ne serait pas sympa pour les autres. Ils vont devoir trouver quelqu'un pour me remplacer. Je vais remettre un préavis à Matthew et terminer ma semaine.

— Merde, tu es beaucoup trop gentille. Pas étonnant que ton salopard d'ex ait pu profiter de toi si facilement.

— Je ne referai plus la même erreur.

— J'y veillerai. À partir de maintenant, je contrôlerai tous tes petits copains. Tu viendras au moins boire un verre avec moi, ce soir ?

— J'ai vraiment besoin de rentrer chez moi et de réfléchir à tout cela.

— Vendredi soir, alors ? Allez ! Tout le monde sort le vendredi soir !

Araminta ne put s'empêcher de sourire.

— D'accord pour vendredi soir.

— Ah, merci Ozzie ! N'oublie pas de te dénicher une vraie tenue de mauvaise fille ; on va faire cela dans les règles de l'art.

— Promis. Je n'oublierai pas, ajouta-t-elle tandis que son humeur changeait, qu'une sensation de chaleur se propageait dans ses artères. Où est-ce qu'on trouve des vêtements de ce style ?

— Oh, ne t'inquiète pas, je te montrerai.

* * *

Araminta finit son service, puis dit à Matthew qu'elle démissionnait mais acceptait de rester le temps qu'il trouve quelqu'un d'autre. Son patron la surprit en l'embrassant et en la félicitant d'être enfin débarrassée de Laril. Tandra fut très émue et faillit craquer. Les autres vinrent aux nouvelles et applaudirent.

À 15 h 30, elle enfila sa veste légère et s'en fut. L'air frais de cette fin de printemps la réveilla un peu et lui éclaircit les idées. Elle s'engagea dans Ware Street, puis tourna à gauche au carrefour principal et descendit Daryad Avenue. Des deux côtés de la chaussée, les bâtiments commerciaux possédaient cinq ou six étages. Les capsules regrav glissaient en silence au-dessus de sa tête, tandis que la voie aménagée au milieu de l'artère voyait défiler les taxis. Le trafic était peu dense, ce qui n'empêcha pas Araminta d'attendre que les projections holographiques changent de couleur avant de traverser. En revanche, elle voyait à peine les quelques piétons qui marchaient avec elle.

Le *Glayfield* occupait deux étages d'un bâtiment en bois et matériaux composites, vestige de la première colonie établie sur la planète. Elle traversa le bar désert, se dirigea vers l'escalier qui se trouvait dans le fond et monta directement au restaurant. Ce dernier était également presque vide. Côté façade, il y avait une terrasse sur laquelle, à son humble avis, les tables étaient beaucoup trop proches les unes des autres. Les serveuses devaient avoir du mal à s'y déplacer aux heures de grande affluence. Elle prit place à côté de la balustrade, d'où la vue sur Daryad Avenue était excellente. Elle venait très souvent ici après sa journée de travail pour boire un chocolat à l'orange en regardant les bateaux. À sa droite, l'avenue décrivait une courbe et remontait vers le cœur de la ville. Sur son tracé se succédaient des immeubles divers, vitrine des styles qui avaient marqué l'histoire de la colonisation de Colwyn, une histoire vieille de cent soixante-dix ans. À sa gauche, le fleuve Cairns serpentait vers les terres du nord et l'océan du Grand Nuage situé à une trentaine de kilomètres. À ce niveau-ci, la largeur du cours d'eau

atteignait sept cents mètres. Plus loin, l'estuaire s'élargissait brusquement et formait un excellent port naturel. Plusieurs marinas avaient été construites sur les deux rives, qui accueillaient des milliers de bateaux de plaisance, du petit youyou à voile au yacht regrav. Deux ponts géants enjambaient le fleuve : une arche en carbone à nanotubes et un pont suspendu plus traditionnel avec des piliers blancs et flamboyants de trois cents mètres de haut. Les capsules glissaient à côté des ouvrages d'art, qui étaient principalement empruntés par les piétons ; le trafic routier était quasi inexistant. De l'autre côté, sur la rive sud, s'étiraient les quartiers chic, avec leurs boulevards verdoyants et leurs vastes parcs.

Côté nord, à environ sept cents mètres du *Glayfield*, les docks avaient été bâtis sur la rive et dans la vase. Les grues, quais, hangars, plates-formes d'atterrissage et conteneurs s'étalaient sur près de trois kilomètres carrés. À partir de ce point névralgique, qui abritait également le second astroport de la planète, le continent d'Izyum tout entier s'était développé. Il n'y avait pas d'industrie lourde sur Viotia. Toutes les machines importantes et la technologie avancée étaient importées. Avec Ellezelin, qui se trouvait à soixante-quinze années-lumière de là, Viotia était dans les confins de la Zone de libre-échange. La population locale pestait contre ce marché prétendument libre, qui n'avantageait que les sociétés d'Ellezelin et exploitait toutes celles qu'elles emprisonnaient dans leur toile.

Il n'y avait pas de trou de ver entre Ellezelin et Viotia. Pas encore. Il se disait en effet qu'une ouverture était prévue dans un siècle, lorsque l'économie de Viotia serait suffisamment développée pour être ouverte aux importations de produits manufacturés bon marché, pour devenir une colonie économique, en somme. En attendant, les vaisseaux allaient et venaient. Elle les regarda défiler en sirotant son chocolat à l'orange. Des cargos énormes à la coque aussi terne que du plomb, lourds et disgracieux, transperçaient le ciel et descendaient à la verticale. Plus loin, les navires en partance s'élevaient en frôlant les légendaires nuages roses de Viotia, n'accélérant brutalement qu'une fois dans la stratosphère.

Araminta eut un sourire en coin en repensant à la femme qui voulait lui faire signer sa pétition. Et si elle avait raison à propos des conséquences de ces vols sur la géologie ? Peut-être qu'un simple trou de ver serait la solution. L'idée de retourner aux premières heures du Commonwealth, de voyager tranquillement en train d'un système solaire à l'autre la séduisait par son élégance. Quel dommage que les Mondes extérieurs l'aient rejetée par principe. Il est vrai qu'ils chérissaient trop leur liberté politique pour risquer un retour à une monoculture dominée par la branche Haute. Ce serait certainement la fin de leur indépendance si difficilement gagnée.

Araminta resta sur la terrasse beaucoup plus longtemps que d'habitude.

Le soleil était sur le point de se coucher et les nuages prenaient une teinte rose dorée, comme la mésosphère diffusait les rayons rasants de l'étoile de classe K. Des péniches transocéaniques scintillaient sur le fleuve. Grâce à leurs réacteurs regrav, les coques à fond plat flottaient juste au-dessus de la surface ondulante de l'eau, glissaient vers la pleine mer et les îles lointaines. La vue de cette ville affairée, de cet énorme édifice humain en activité, avait sur elle un effet apaisant, car elle était la preuve que la civilisation fonctionnait, que des fondations solides se trouvaient sous ses pieds. Le temps était venu pour elle de participer activement à cette entreprise, de se construire une existence. Les annonces des agences immobilières défilaient lentement devant ses yeux. À présent, elle avait réellement la possibilité de les considérer avec sérieux, d'élaborer des projets. Sans argent, elle se contentait de rêver, elle perdait son temps. Maintenant, ces annonces prenaient une tout autre signification. Une part d'elle-même était presque effrayée par ce changement soudain. Si elle commettait une erreur, elle serait bonne pour travailler comme serveuse pendant les décennies à venir. Elle n'avait droit qu'à une seule cartouche. Quatre-vingt-trois mille livres, c'était une grosse somme, un capital à faire fructifier. Malgré sa nervosité, elle avait hâte de relever le défi. Cette bataille marquerait le véritable commencement de sa vie.

Le soleil se coucha dans une éruption de chaude lumière écarlate – une vue en phase avec l'humeur d'Araminta. Les premiers clients de la soirée arrivaient. Elle laissa un gros pourboire et descendit au rez-de-chaussée. Un jour ordinaire, elle serait retournée travailler en s'arrêtant en route dans quelques boutiques. Mais cette journée-ci n'avait rien d'ordinaire. Il y avait de la musique dans le bar. Des clients étaient accoudés au zinc, commandaient des boissons et des aérosols. Araminta regarda furtivement ses vêtements. Elle portait une jupe bleu marine très sage qui lui descendait sous les genoux, et un haut à manches courtes blanc taillé dans un tissu à l'épreuve des taches. Autour d'elle, les clients avaient fait l'effort de s'habiller pour la soirée et, comparée à eux, elle se sentait un peu minable.

De toute façon, qui sont-ils pour me juger ?

C'était une pensée libératrice, une prise de conscience, un sentiment qu'elle n'avait pas connu depuis son départ de Langham. À cette époque-là, le futur était plein de possibilités, du moins dans son imagination.

Araminta se faufila jusqu'au comptoir en étudiant les bouteilles et les distributeurs de bière.

— Une brume verte, s'il vous plaît, demanda-t-elle au barman.

Il eut un sourire amusé, mais n'en prépara pas moins le cocktail sans se tromper. Elle but doucement en essayant de ne pas tremper son nez dans la mousse brûlante. Il ne manquerait plus qu'elle éternue pour perdre toute crédibilité.

— Cela fait un bout de temps que je n'ai vu personne boire ce truc-là, dit un homme.

Elle fit volte-face. Son interlocuteur possédait la beauté précise et symétrique de monsieur Tout-le-monde ; ses traits parfaitement alignés étaient probablement le fruit d'au moins deux cures de rajeunissement. Comme le reste de la clientèle du bar, il s'était habillé pour l'occasion et arborait une toge gris et violet légèrement chatoyante.

En plus, il est différent de Laril.

— C'est parce que je ne suis pas sortie depuis longtemps, répondit-elle.

Elle eut un sourire affecté, surprise qu'elle était par la qualité de sa repartie.

— Je peux vous en offrir une autre ? Au fait, je m'appelle Jaful.

— Araminta. Non, enfin pas une brume verte – c'était juste pour me rappeler ma jeunesse. Qu'est-ce qui est à la mode en ce moment ?

— On dit le plus grand mal de la Vodka88 d'adlier.

Elle vida la brume verte d'une traite. Essaya de ne pas grimacer trop fort. Poussa son verre vide sur le zinc.

— Eh bien ! commençons par là.

* * *

— Tu es réveillée ?

Araminta s'étira. Elle n'était pas tout à fait éveillée ; elle somnolait, se vautrait dans la satisfaction de cette nuit passée à faire l'amour. Une vision étrange emplissait son esprit : elle se voyait pourchassée par un ange dans un ciel noir. Elle avait à peine bougé, mais cela suffit à Jaful, dont la main glissa de son ventre à ses seins.

— Hmm, fit-elle, tandis que, dans son cerveau embrumé, l'ange disparaissait doucement.

Sans lui laisser le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Jaful l'allongea sur le ventre. Alors, son sexe la pénétra, dur et insistant. La position n'était pas très confortable ; à chaque coup de rein, son visage s'enfonçait dans le matelas mou. Elle gigota pour adopter une posture plus agréable, mouvement qu'il prit pour un encouragement. Ses halètements se firent bientôt cris de plaisir. Araminta coopéra de son mieux, mais sa satisfaction était au mieux minimale. *Manque d'entraînement,* pensa-t-elle en essayant de ne pas rire. Il ne comprendrait pas. Au moins, elle ne lui avait pas fait perdre son temps. Ils avaient fait l'amour trois ou quatre fois depuis qu'ils étaient arrivés dans l'appartement de Jaful.

Celui-ci jouit avec un grognement satisfait. Araminta l'imita. *Cool, je sais toujours comment on fait*. Dix-huit mois de

mariage avec Laril avaient fait d'elle une experte en simulation d'orgasme.

Jaful retomba sur le dos et laissa échapper un long soupir. Il était tout sourires.

— Génial. Je crois bien que je n'ai jamais passé une nuit pareille, assura-t-il.

La voix d'Araminta descendit d'une octave.

— C'était bon, merci.

C'était tellement drôle. On aurait dit qu'ils lisaient leurs répliques dans un script.

Il la rencontre dans un bar, la ramène chez lui pour une nuit d'amour. On se complimente, on joue son rôle à la perfection, comme dans un rituel. Je me suis amusée tout de même.

— Je vais prendre une douche, dit-il. Demande ce que tu veux au synthétiseur culinaire. Ses programmes sont plutôt pas mal.

— D'accord.

Elle le regarda traverser la pièce et entrer dans la salle de bains. Jusque-là, elle n'avait pas eu le temps d'examiner les lieux. Un appartement de célibataire chic, comme l'attestait le mobilier simple et onéreux, et les œuvres d'art contemporain. En face du lit, une énorme baie vitrée fermée par des rideaux blancs, immaculés.

Comme la douche à spores commençait à couler, Araminta se mit en quête de ses habits. Ses sous-vêtements (pratiques plutôt que sexy, concéda-t-elle dans un soupir) gisaient près du lit. Sa jupe traînait à mi-chemin entre le lit et la porte. Son haut blanc était resté dans le salon. Elle s'habilla puis balaya la chambre du regard. La douche coulait toujours. Avait-il l'habitude de prendre son temps ou bien voulait-il lui laisser la possibilité de partir en douce ? Elle haussa les épaules et sortit de l'appartement.

Jaful était très bien. Elle avait plutôt pris du bon temps dans son lit. C'était juste qu'ils n'auraient rien eu à se dire pendant le petit déjeuner. Elle préférait autant ne pas vivre un moment aussi embarrassant. De cette façon, il resterait un bon souvenir.

Il faut que je m'entraîne davantage, se dit-elle avec un sourire en coin. *Et pourquoi pas ? C'est une nouvelle vie qui commence pour moi.*

L'immeuble était pourvu d'un vaste hall d'entrée. Dehors, la lumière rose pâle la fit cligner des yeux. Plus que douze minutes avant le début de sa journée de travail. Son ombre virtuelle lui apprit qu'elle se trouvait dans le quartier de Spalding, à l'autre bout de la ville. Elle appela un taxi. Trente secondes plus tard, une capsule jaune et violet s'immobilisa à quelques centimètres du sol et à trois mètres à peine de l'endroit où elle se trouvait. Fascinée, elle regarda la portière s'ouvrir. De toute sa vie, c'était la première fois qu'elle appelait un taxi ; avant, c'était Laril qui s'en chargeait. Depuis leur séparation, évidemment, elle n'avait plus les moyens de se payer ce luxe. *Une nouvelle bouffée de liberté.*

Elle sortit de la capsule et se précipita dans le vestiaire des employés.

Tandra lui lança un regard concupiscent tandis qu'elle nouait son tablier.

— Tes vêtements ressemblent à s'y méprendre à ceux que tu portais hier quand tu as terminé ta journée de travail, dit-elle d'un ton soupçonneux. Nettoyant de voyage, une fois de plus. Tu as eu un problème de tuyauterie, la nuit dernière ?

— Tu sais que tu vas me manquer, toi ! répliqua Araminta en se retenant de rire.

— Comment s'appelle-t-il ? Depuis combien de temps sortez-vous ensemble ?

— Il s'appelle personne. Je n'ai pas de petit ami.

— Eh, on ne me la fait pas, à moi !

— J'ai besoin d'un café.

— On n'a pas beaucoup dormi, apparemment.

— J'ai passé la nuit à étudier des annonces immobilières, c'est tout.

Tandra ricana avec malice.

— Ah bon, tu appelles ça comme ça, toi ?

Après l'heure du petit déjeuner, comme à son habitude, Araminta étudia les annonces du jour. Cette fois-ci, cependant,

c'était différent. Elle visita à distance les cinq propriétés les plus prometteuses grâce à des robots relais multisensoriels. Elle arrêta son choix et prit rendez-vous l'après-midi même pour une visite plus classique.

Dès qu'elle eut passé la porte d'entrée, elle sut que cet endroit était fait pour elle. L'appartement se situait au deuxième étage d'une maison qui en comportait trois, dans le quartier de Philburgh, à deux kilomètres des docks et à trois pâtés de maisons du fleuve. Il avait deux chambres à coucher et était absolument parfait pour quelqu'un qui travaillait dans le centre et disposait d'un budget limité. Il y avait même un balcon d'où il était possible de voir le fleuve, à condition de se pencher au maximum.

Elle examina les lieux avec les programmes d'analyse conseillés par une demi-douzaine de sociétés spécialisées dans le développement. L'appartement avait besoin d'être redécoré, car le propriétaire, qui y vivait depuis une trentaine d'années, ne l'avait pas vraiment entretenu. La plomberie était à changer et il manquait diverses unités domestiques. La structure, en revanche, était parfaitement saine.

— Je le prends, dit-elle à l'agent.

Après une heure de négociation avec le vendeur, l'affaire fut conclue pour cinquante-huit mille livres. C'était plus cher que ce qu'elle aurait souhaité, mais cela lui laissait assez d'argent pour arranger l'endroit selon ses goûts. Il ne lui resterait pas grand-chose pour vivre, mais si elle finissait tout en trois ou quatre mois, elle n'aurait pas à contracter un prêt. Ce ne serait pas facile. Il suffisait de voir le sol capillaire poussiéreux et le revêtement mural lumineux défraîchi pour comprendre qu'il y aurait beaucoup de travail. Elle connut même un moment de doute. *Allez,* s'encouragea-t-elle, *tu peux y arriver. C'est l'occasion que tu attendais, c'est ce que tu as toujours voulu.*

Elle inspira profondément et quitta l'appartement. Elle avait besoin de rentrer chez elle et de prendre une douche. Le nettoyant de voyage ne pouvait plus rien pour elle. Ensuite, elle se changerait et sortirait faire un tour. Il y avait beaucoup de bars à Colwyn. Des établissements dont elle avait entendu parler mais dans lesquels elle n'avait jamais mis les pieds.

* * *

Troblum se réveilla simultanément dans deux chambres de son loft. Son véritable corps était étendu sur une mousse spéciale, conçue pour soutenir confortablement sa carcasse massive et lui permettre de dormir comme un bébé. Il s'agissait de la chambre de Catriona et tout y était rose bonbon, des tissus aux bibelots. Beaucoup de surfaces étaient duveteuses, pelucheuses, comme dans une chambre de petite fille, mais il avait fini par s'y habituer. Son sensorium parallèle provenait d'une liaison établie avec une projection de Howard Liang, un agent de l'Arpenteur impliqué dans une mission de désinformation. Howard était dans la chambre principale, où il partageait le grand lit circulaire avec les trois filles. Troblum avait mis des années à perfectionner ce système. Aujourd'hui, quand il avait envie de sexe, les quatre personnages se lançaient immédiatement dans une orgie. Leurs corps jeunes et souples autorisaient des combinaisons infinies, et leurs ébats pouvaient durer autant qu'il lui plaisait. Troblum restait immergé pendant des heures, buvait le plaisir transmis par les connexions neurales soigneusement formatées de Howard, à la fois marionnette et marionnettiste. Le fait de réunir ces quatre personnages était contraire à la réalité historique – en tout cas, il n'existait aucune preuve qu'une telle rencontre ait eu lieu. Toutefois, elle n'était pas totalement improbable, ce qui donnait une forme de légitimité à son extrapolation.

La vue et le contact de ces corps magnifiques s'estompèrent, tandis que son enveloppe charnelle revenait au premier plan et coupait tout lien avec Howard. Après que la douche l'eut aspergé de spores dermiques rafraîchissantes, il se rendit dans le vaste salon où les rayons couleur de bronze du soleil réchauffèrent agréablement sa peau qui le picotait. Son ombre virtuelle lui annonça qu'il n'avait reçu aucun message de l'amiral Kazimir, ce qu'il choisit d'interpréter comme une bonne nouvelle, car cela signifiait certainement que le sujet était l'objet de discussions. Connaissant la bureaucratie de la Marine, le comité d'experts ne s'était sans doute même pas encore réuni.

Sa théorie allait à l'encontre de nombreuses croyances communément admises. Brièvement, il eut envie d'appeler directement l'amiral pour le presser un peu, mais ses programmes de protocole l'en dissuadèrent.

Il s'enveloppa dans une de ses capes et prit l'ascenseur jusqu'au lobby. Son café préféré se situait tout près de là, au bord de la rivière Caspe. Le bâtiment en bois blanc avait la forme d'un folgail, un volatile encore plus placide que le cygne terrien. Sa table habituelle était libre sous l'arche de l'une des ailes de l'oiseau. Il y prit place, passa sa commande auprès du système de l'établissement et attendit qu'un robot vienne lui servir son jus de pomme et de baie de gon. Le chef, Rowury, travaillait plusieurs jours par semaine dans ce café, où il cuisinait pour une clientèle d'enthousiastes. La branche Haute de l'humanité, pourtant obsédée par l'idée d'égalité, savait faire preuve d'un snobisme étonnant lorsqu'il était question de tradition et d'artisanat, et surtout de cuisine « de qualité ». Plusieurs cafés et restaurants de Daroca servaient de vitrine à des clients prétendument gastronomes.

On lui servit ensuite des céréales avec des fruits et du yaourt – des aliments naturels provenant de cinq planètes différentes et produits par des passionnés d'agriculture. Troblum attaqua le tout à la petite cuiller. Rowury avait élaboré une combinaison délicieuse, au goût subtil et unique. Dommage qu'il ne puisse pas en avoir un second bol. En fait, à l'exception du pain servi en quantité, les portions étaient strictement calculées. Les gros mangeurs devaient donc se contenter des établissements automatisés.

Troblum avait terminé ses céréales et venait de commencer son thé lorsque quelqu'un vint s'asseoir en face de lui. Il leva les yeux, agacé. Le café était plein, comme d'habitude, mais ce n'était pas une raison pour se montrer impoli. Toutefois, on ne lui laissa pas le temps d'objecter.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit Marius.

Sa toge noire se terminait en une traîne de volutes sombres, qui suivaient ses mouvements avec quelques instants de retard.

— J'ai entendu tellement de bonnes choses sur cet établissement, continua-t-il.

— Je vous en prie, bougonna Troblum.

Il savait qu'il aurait dû se retenir, car c'est grâce à Marius s'il avait obtenu des financements normalement réservés aux grandes entreprises publiques. Ce qui l'embêtait, c'était ce que l'autre lui demandait en retour. Non pas que cela fût particulièrement difficile, mais son temps était si précieux.

— Vous n'aviez pas besoin de mon autorisation, apparemment…

Un robot posa une tasse en porcelaine devant Marius.

— Comment allez-vous, Troblum ?

— Bien, comme vous le savez.

Ses capteurs lui révélèrent qu'un bouclier subtil venait de se déployer autour de leur table, une protection discrète qui empêcherait un éventuel curieux de les scanner ou d'entendre ce qu'ils avaient à se dire. Il n'avait jamais aimé le représentant et n'avait pas l'habitude de le rencontrer en personne. Par ailleurs, toutes leurs rencontres précédentes avaient été prévues à l'avance, ce qui l'inquiétait un peu. *Il doit avoir des choses très importantes à me confier*.

Marius goûta son thé.

— Excellent. Assam ?

— Je crois, oui.

— Ceux d'entre nous qui habitent toujours la Terre travaillent dur à la survie de leurs traditions. Néanmoins, je serais fort étonné qu'ils cueillent ces feuilles eux-mêmes. Qu'en pensez-vous ?

— Je m'en fiche royalement.

— Beaucoup de choses vous dépassent, mon ami, n'est-ce pas ?

— Que me voulez-vous ?

Marius le fixa de ses yeux verts. Il semblait à peine perturbé par l'attitude de son interlocuteur.

— Vous avez raison : inutile de perdre du temps. Je suis venu vous parler du petit exposé que vous avez fait devant ces officiels de la Marine à propos des étoiles de Dyson.

— Mais encore ?

— C'est une théorie très intéressante.

— Ce n'est pas une théorie, rétorqua Troblum, énervé. C'est l'explication de l'existence de la Forteresse des ténèbres.

— La quoi ?

— La Forteresse des ténèbres. C'était le nom du générateur de Dyson Alpha. Je crois que nous le devons à Jean Douvoir, un des officiers de la mission d'exploration de *Seconde Chance*. À l'époque, il s'agissait d'un trait d'humour, bien sûr. L'expression est tombée en désuétude après la guerre, en particulier durant la campagne du Mur de feu car les gens ne…

— Troblum.

— Oui ?

— Je m'en fiche royalement.

— Je possède l'intégrale des enregistrements de *Seconde Chance*. Tout est stocké dans mon kube sécurisé, si cela vous intéresse.

— Non. En revanche, je crois en votre théorie.

— Pour l'amour d'Ozzie, ce n'est p…

— Écoutez, le coupa Marius. Sérieusement, je vous crois. Vos arguments tiennent la route. L'amiral Kazimir a pensé beaucoup de bien de votre présentation, autrement, il n'aurait pas ordonné qu'on étudie votre dossier en détail. Croyez-moi, c'est déjà une victoire en soi. Ils vous prennent très au sérieux.

— C'est bon signe, alors ?

— Oui, dans l'absolu, c'est bon signe. Cependant, je n'ai pas besoin de vous rappeler d'où vous tenez toutes ces informations sur la Forteresse des ténèbres…

— Oh, lâcha Troblum avec un soupçon d'inquiétude. Je n'ai dit à personne que je m'étais rendu sur place.

— Je le sais. Comprenez-moi bien : il est hors de question que le gouvernement de l'ANA apprenne que votre équipe et vous avez pu étudier de près la Forteresse. C'est encore trop tôt. Est-ce clair ?

— Oui, répondit Troblum en baissant la tête.

C'était ridicule de sa part, mais il se sentait réellement contrit. Il n'avait pas réfléchi au fait que sa présentation risquait d'attirer l'attention sur lui.

— Vous croyez que la Marine va s'intéresser à mon passé ? demanda-t-il.

— Non. Pas pour le moment. Vous n'êtes qu'un physicien dont les recherches sont subventionnées par des AEM. Il y en a d'autres comme vous. Il n'y a aucune raison pour que cela change.

— Je vois.

— Bien. Cela signifie que si le comité d'experts conseille à l'amiral de ne pas vous écouter, vous devrez vous retenir de faire un scandale.

— Et s'il décidait au contraire d'approfondir mes recherches ?

— Nous pensons que cela n'arrivera pas.

Troblum s'affala contre le dossier de sa chaise et tenta de comprendre. Il avait toujours eu du mal à saisir les motivations et la psychologie de ses semblables.

— Pourquoi vous inquiéter, si votre influence sur la Marine est aussi importante que vous le prétendez ? reprit-il.

— Nous ne pouvons pas influer directement sur les décisions de la Marine, pas tant que Kazimir restera à sa tête. Toutefois, le comité d'experts est principalement constitué de civils, dont certains sont proches de nous, tout comme vous.

— D'accord, dit Troblum, dont le désespoir grandissant commençait à embrumer l'esprit. Pourrai-je présenter une nouvelle fois mes arguments après le pèlerinage ?

— Nous verrons. Probablement, oui.

Ce n'était pas vraiment une bonne nouvelle, mais c'était mieux qu'un refus catégorique.

— Et mon projet de réacteur ?

— Vous pouvez continuer à condition de ne pas rendre vos recherches publiques. Nous apprécions beaucoup votre aide, Troblum, dit Marius avec un sourire rassurant qui ne semblait pas appartenir à son visage. Nous entretenons d'excellentes relations avec vous et nous souhaitons que cela continue. Malheureusement, les événements nous obligent à prendre certaines précautions.

— Je comprends.

— Merci. À présent, je vais vous laisser terminer ce délicieux repas.

Avec un minutage pour le moins suspect, un robot arriva au moment même où Marius s'en allait. Troblum écarquilla les yeux sur l'assiette posée devant lui. Elle contenait une tour de crêpes beurrées, entre lesquelles étaient intercalées des tranches de bacon, du fromage de yok, des œufs de garfoul brouillés, du boudin noir, le tout coiffé de fraises. Les flancs de la colonne dégoulinaient de sirop d'érable et de sauce d'afton, et donnaient à l'ensemble des allures de volcan en éruption. Les bords de l'assiette étaient garnis de façon artistique de galettes de légumes miniatures, de salfuds et de tomates jaunes rôties.

Pour la première fois depuis des années, Troblum n'avait absolument pas faim.

Le deuxième rêve d'Inigo

Edeard pensait à ce voyage depuis des mois. Chaque année, à la fin de l'été, les anciens du village formaient une caravane et se rendaient à Witham, la ville moyenne la plus proche, dans la province de Rulan, pour y commercer. Traditionnellement, ils étaient accompagnés par les apprentis les plus expérimentés. La maîtrise du terrain faisait partie de leur formation et était obligatoire pour qui voulait devenir un praticien accompli. On leur apprenait à chasser de petits animaux, à nettoyer les fossés des fermes, à cueillir les bons fruits, à se servir d'une charrue, à reconnaître les baies et les racines toxiques, ainsi qu'à dresser un campement dans la nature sauvage.

Même la perspective de côtoyer Obron pendant trois semaines n'avait pas entamé son enthousiasme. Enfin, il allait sortir d'Ashwell. Bien sûr, il avait déjà visité toutes les fermes locales, mais il n'avait jamais été à plus d'une demi-journée de marche. Grâce à la caravane, il découvrirait vraiment Querencia, ses montagnes, ses forêts. Et puis, depuis quinze ans, il croisait toujours les mêmes villageois. Ce voyage lui donnerait l'occasion de voir ce que faisaient les autres, d'explorer de nouvelles idées. Il y avait tant de choses pour lui là-bas. Il était convaincu que cela allait être fantastique.

Et il ne fut pas déçu. Oui, Obron était parfois difficile à supporter, mais pas tant que cela. Depuis la mise en place des gé-chats, son harcèlement n'avait pas cessé, mais avait perdu en intensité. Bien que n'étant pas devenu son ami, Obron était presque poli avec lui depuis leur départ. Edeard suspectait Melzar d'être à l'origine de cette accalmie. Le chef de la caravane devait avoir dit à l'apprenti qu'il ne tolérerait aucun incident.

— Certains d'entre vous ont peut-être l'impression d'être sur le point de partir en vacances, avait dit Melzar à l'assemblée des apprentis la veille du départ. Cependant, n'oubliez pas que ce voyage fait partie de votre formation. J'attends de vous que vous

travailliez dur et que vous appreniez. Quiconque causera le moindre problème sera immédiatement renvoyé à Ashwell. Si je devais ne pas être entièrement satisfait de votre implication ou de vos performances, je serais contraint d'en faire part à votre maître et de vous rétrograder. Compris ?

— Oui, monsieur, avaient-ils répondu à contrecœur, avant de sortir en rang, le visage déformé par un sourire contenu.

Witham était à cinq jours de leur village. La caravane était composée de dix-sept apprentis et de huit adultes, de trois gros chariots remplis de biens et de nourriture et d'une trentaine d'animaux. Les voyageurs montaient des gé-chevaux. Pour certains apprentis, c'était une première. Melzar avait d'ailleurs demandé à Edeard de les prendre en main. Cela lui permit d'engager la conversation avec des jeunes gens qui, jusque-là, l'avaient ignoré, car, après tout, il était le plus jeune des apprentis confirmés du village. Sur la route, ils commencèrent à le considérer autrement que comme le type bizarre qu'Obron avait pris en grippe. Melzar lui confia également le contrôle des gé-loups qui protégeaient le convoi.

— Personne n'est plus qualifié que toi pour dompter ces brutes, petit, lui avait-il dit alors qu'ils se préparaient à passer une première nuit dehors. Arrange-toi pour qu'ils fassent leur travail correctement. Trois d'entre eux resteront avec nous, tandis que les quatre autres patrouilleront à l'extérieur du camp.

— Oui, monsieur. Cela ne posera pas de problème.

Il ne se vantait même pas. Ce qu'on lui demandait était somme toute assez simple.

Ce soir-là, les apprentis parlèrent de bandits et de tribus sauvages ; c'était à qui raconterait l'histoire la plus horrible. Alcie et Genril remportèrent les suffrages avec une tribu cannibale vivant dans les montagnes de Talman. Edeard tut le fait que ses propres parents avaient été tués durant un voyage de ce genre. Mais tout le monde le savait. On le regarda du coin de l'œil à plusieurs reprises pour voir comment il réagissait. Son attitude nonchalante ajouta à son prestige naissant. Puis arriva Melzar, qui leur dit de ne pas exagérer car les bandits n'étaient pas aussi cruels que le disait la légende.

— En général, ce sont des familles de nomades, rien de plus. Ils ne sont pas organisés en bandes. Ils ne le pourraient même pas. Autrement, nous ferions appel à la milice, qui les traquerait sans merci. Évidemment, il en existe de pires que les autres, qui ternissent leur réputation. Mais ce sont des gens ordinaires, comme nous.

Edeard n'en était pas si sûr. À son avis, Melzar essayait seulement de les rassurer. Alors, la discussion se poursuivit, à voix basse, car il était question des maîtres des Guildes. Si ce que les autres disaient était vrai, alors Akeem était un véritable saint. Obron affirmait même que Geepalt battait les apprentis charpentiers qui se trompaient.

Witham était peut-être cinq fois plus grande qu'Ashwell, mais il y régnait la même atmosphère amorphe. La ville était sise sur des terres vallonnées, abondamment cultivées. Elle était traversée par une rivière et, étonnamment, possédait deux églises. Edeard garda sa déception pour lui lorsqu'ils passèrent la grande porte. Certaines bâtisses étaient en pierre, d'autres possédaient une structure en bois et des parois en panneaux de plâtre. La plupart des fenêtres étaient vitrées, contrairement à celles des maisons du village. Les rues étaient toutes pavées. Il découvrit plus tard que les foyers étaient alimentés en eau par des conduits souterrains en argile, et que les égouts étaient fonctionnels.

Ils passèrent deux jours sur la place du marché central à négocier avec des marchands et des clients, puis à emballer des produits (tels que le verre) qu'on ne fabriquait pas chez eux. Les apprentis avaient été autorisés à vendre leur propre production. Edeard fut surpris de voir qu'Obron avait sculpté une magnifique boîte en bois de martoz lustré comme de l'ébène. Qui aurait cru qu'une brute comme lui pouvait créer des objets aussi charmants ? Un marchand la lui acheta pour quatre livres.

Pour sa part Edeard était venu avec cinq gé-araignées. Elles étaient très difficiles à modeler et très prisées pour leur soie si particulière. Celles-ci venaient tout juste de naître et vivraient de huit à neuf mois. Durant ce laps de temps, elles tisseraient assez de soie pour plusieurs tuniques ou pourpoints. Trois dames de la Guilde des tisserands se les disputèrent. À sa

grande surprise, Edeard se montra incapable de lire dans leurs pensées pour jauger leur motivation. Elles savaient masquer leurs émotions avec un calme de façade, et la surface de leur esprit était aussi lisse qu'un œuf de génistar. Avec un peu de chance, il parvint à faire de même en acceptant de les vendre cinq livres l'unité. Avaient-elles ressenti son enthousiasme ? C'était plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu et encore moins palpé. Toutefois, il n'était pas du genre à enfermer sa fortune dans un coffre. Le marché était tellement grand, et on trouvait quantité d'objets fabuleux, de vêtements d'une qualité inédite pour lui. Dépenser ses deniers chez ces étrangers lui sembla presque déloyal, mais il avait vraiment besoin d'un manteau long en toile cirée pour l'hiver. Il en trouva un avec une doublure matelassée. Un peu plus loin, un marchand vendait des bottes hautes dotées de semelles en résine de soie très robuste, qui dureraient des années – un excellent investissement. Il vendait aussi des chapeaux en cuir à bord large. Pour protéger du soleil en été, et de la pluie en hiver, avait expliqué l'apprentie ouvrière du cuir. Elle était jolie et semblait sincèrement persuadée que ce chapeau lui irait à ravir. Il marchanda longuement avec elle, aussi longuement qu'il le put.

Ses collègues apprentis se moquèrent de lui en le voyant ainsi accoutré. S'ils avaient tous dépensé leur argent, peu d'entre eux avaient fait des achats aussi utiles.

Le soir venu, Melzar les autorisa à visiter seuls les tavernes de la ville, tout en les menaçant de châtiments terribles s'ils causaient le moindre souci. Edeard se joignit à Alcie, Genril, Janene et Fahin. Il passa la soirée à penser à la vendeuse de chapeaux, du moins jusqu'à ce que les bières locales lui aient ôté toute volonté, exceptée celle de boire davantage de bière. Et de chanter. Après la troisième taverne, il ne se rappelait plus rien.

Lorsqu'il se réveilla, pelotonné sous un de leurs chariots, Edeard crut qu'il était mourant. On l'avait empoisonné avant de le dépouiller. Une grande partie de son argent avait disparu, il tenait à peine debout, il ne pouvait rien avaler et il puait plus qu'une étable. Pour la première fois, il ne se rappelait pas avoir fait un rêve étrange. Puis il découvrit que les autres aussi avaient été empoisonnés. Tous les apprentis étaient dans le

même état que lui. Et les adultes semblaient trouver cela très drôle.

— Une nouvelle leçon apprise, tonna Melzar. Félicitations. J'ai l'impression que vous allez tous obtenir votre diplôme en un temps record.

— Quel porc, grogna Fahin lorsque le maître fut parti.

Fahin était grand et presque squelettique. En tant qu'apprenti médecin, il avait hérité de l'une des rares paires de lunettes d'Ashwell pour pallier sa vue défectueuse. Elles n'étaient pas exactement conçues pour lui et lui faisaient des yeux énormes au point d'en être effrayants. Il avait perdu sa veste durant la nuit, et l'atmosphère matinale le faisait frissonner. Cependant, le froid n'était pas seul responsable de son état. Jamais Edeard n'avait vu quelqu'un d'aussi pâle.

Fahin fouilla dans la sacoche en cuir qu'il traînait partout avec lui. Elle était pleine de sachets d'herbes séchées, de fioles, de rouleaux de bandages. Elle lui avait valu d'être la cible de nombreuses blagues lors de leur tournée des tavernes, mais il avait refusé de la laisser au camp.

— Tu crois qu'ils nous laisseront voyager dans les chariots ? demanda Janene d'un ton lugubre en regardant les adultes occupés à glousser. Je ne supporterai pas de monter un gé-cheval ce matin.

— Aucune chance, répondit Edeard.

— Combien d'argent vous reste-t-il ? demanda Fahin.

Les apprentis fouillèrent dans leurs poches sans enthousiasme. Fahin rassembla deux livres en petite monnaie et se précipita aussitôt vers l'étal de l'herboriste. À son retour, il commença à préparer du thé et vida plusieurs sachets et une fiole dans le mélange.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Alcie avant de humer la vapeur qui s'élevait de la bouilloire et de reculer aussitôt, les yeux humides.

Edeard sentait lui aussi cette odeur de goudron sucré.

— Growane, graines de flon, yeux de duldul, nanamenthe, expliqua Fahin en pressant des citrons verts dans l'eau bouillante et en remuant le tout.

— C'est dégoûtant ! s'écria Obron.

— Oui, mais cela va nous guérir. Je le jure sur la Dame.

— S'il te plaît, dis-nous que ta mixture va servir à une application locale, supplia Edeard.

Fahin essuya la condensation de ses lunettes et se versa une tasse de thé.

— Le mieux, c'est de l'avaler cul sec, expliqua-t-il avant de s'exécuter.

Il grimaça et gonfla les joues comme s'il allait tout recracher.

Les apprentis considérèrent la bouilloire avec méfiance. Fahin remplit de nouveau la tasse. Edeard sentait le doute qui envahissait leurs esprits. Il sentait également que Fahin se donnait beaucoup de mal pour les aider et se faire accepter. Il tendit la main et prit la tasse.

— Cul sec ?

— Oui, acquiesça Fahin.

— Tu ne vas tout de même pas…, eut le temps de s'écrier Janene.

Edeard vida la tasse d'une traite. Le goût le frappa avec une seconde de décalage, semblable à celui qu'il prêtait au fumier.

— Par la Dame du Firmament ! C'est… Beurk !

Les muscles de son estomac se contractèrent et il se plia en deux, persuadé qu'il allait vomir. Une étrange sensation d'engourdissement se propageait dans son corps tout entier. Il s'assit pour reprendre son souffle, comme s'il avait pris un coup au plexus.

— Qu'est-ce que cela fait ? demanda Genril.

Alors qu'il s'apprêtait à dire ce qu'il pensait de lui à Fahin, Edeard se calma.

— En fait, je ne sens plus rien du tout, répondit-il. Enfin, j'ai encore mal au crâne.

— Cela ne va pas durer, rétorqua Fahin. Attends quinze petites minutes, le temps que les graines de flon soient assimilées par ton sang. Il faut boire une pinte d'eau pour accélérer le processus.

— Et le citron vert ? À quoi sert-il ?

— À masquer le goût.

Edeard éclata de rire.

— Cela marche ? demanda Alcie, incrédule.

Edeard haussa les épaules. Fahin servit une autre tasse.

Cela devint une sorte de rituel. Chacun des apprentis avala le breuvage infect. Ils grimacèrent, s'encouragèrent, se moquèrent les uns des autres. Edeard partit tranquillement remplir une bouteille d'eau à la fontaine de la place du marché. Fahin avait dit vrai ; l'eau lui fit du bien. Un quart d'heure plus tard, il allait mieux. Pas parfaitement bien, mais le thé de Fahin avait très clairement eu raison de la plupart de ses symptômes. Il se sentait même prêt à avaler un petit déjeuner.

— Merci, dit-il à l'apprenti médecin, qui sourit, satisfait.

Après cet épisode, ils préparèrent les chariots et attelèrent les gé-chevaux dans une ambiance beaucoup plus détendue que d'habitude ; les plaisanteries et les farces étaient moins méchantes qu'auparavant. Edeard se dit qu'une nouvelle ère avait commencé pour eux. Ils avaient partagé des expériences, et des liens s'étaient tissés. Il avait souvent envié l'amitié simple qui unissait les vieux du village, la manière dont ils se comportaient les uns avec les autres. C'était aussi à cela que servaient les voyages comme celui-ci. Dans une centaine d'années, Genril et lui se moqueraient peut-être de la gueule de bois de leurs apprentis. Bien sûr, leur caravane serait beaucoup plus importante que celle-ci, et Ashwell serait aussi grand que l'était Witham aujourd'hui.

Melzar emprunta une route un peu différente pour le retour, bifurquant vers l'ouest jusqu'aux contreforts des montagne de Sardok. C'était une région de vallées peu profondes couvertes de forêts et peuplées de nombreuses espèces animales. Il y avait peu de sentiers autres que ceux tracés par les troupeaux de chamalans qui paissaient dans les prairies. Les gé-loups et la vision à distance n'étaient pas de trop pour détecter les pièges creusés par les drakkens – des pièges assez profonds pour avaler un gé-cheval et son cavalier. Les drakkens étaient des animaux fouisseurs gros comme des chats, dotés de cinq pattes – deux de chaque côté, et une, épaisse et flexible, à l'arrière, qui leur permettait de faire des bonds importants. Les membres antérieurs possédaient des griffes acérées capables de creuser le sol à un rythme étonnant. Les drakkens vivaient en colonies d'une centaine d'individus et creusaient de vastes

réseaux de terriers. Isolés, ils étaient inoffensifs ; toutefois, ils attaquaient en groupes, et un homme, même bien armé, avait peu de chances de survivre à un tel assaut. Ils creusaient des fosses juste en dessous de la surface afin de prendre leurs proies au piège – des proies qui pouvaient être très grosses.

Une chasse bisannuelle avait quasiment éliminé les drakkens des alentours d'Ashwell, mais ici, dans la nature sauvage, ils étaient nombreux. Comme le convoi traversait ce décor vallonné, les sens d'Edeard étaient tous à l'écoute. Le troisième jour, ils atteignirent les contreforts et entrèrent dans une forêt dense et vaste, qui recouvrait une partie des Sardoks.

Edeard n'était encore jamais entré dans une forêt de cette dimension. D'après Melzar, elle datait d'avant l'arrivée des hommes sur Querencia, deux mille ans plus tôt. La taille des arbres semblait confirmer ses dires ; ils étaient gigantesques, collés les uns aux autres, en apparence morts sur les quinze premiers mètres, au-delà desquels leurs branches épaisses, entrelacées et assoiffées de lumière tissaient une canopée épaisse. Peu de plantes poussaient en dessous. En été, lorsque les feuillages étaient touffus, la pluie ne parvenait même pas à atteindre le sol. Une impressionnante couverture de feuilles mortes et cassantes tapissait le sol, masquait les accidents du terrain et obligeait les hommes à user de leur vision mentale pour contourner les obstacles.

Sous le toit verdoyant et plein de vie, tout était calme et sombre. L'air immobile amplifiait le moindre chuchotement, qui se répercutait alors le long de la caravane, aussi les apprentis abandonnèrent-ils rapidement leur badinage et se firent-ils silencieux et nerveux.

— Nous dresserons notre campement dans une vallée que je connais bien, annonça Melzar vers la mi-journée. Elle est à une heure d'ici. La forêt y est beaucoup moins dense. Il y a une rivière, aussi, dans laquelle nous pourrons nous baigner, car la saison des œufs de trilans est terminée.

— Pourquoi nous arrêter là-bas ? demanda Genril. La journée ne sera pas encore terminée.

— N'espérez pas vous tourner les pouces, jeune homme. Cet après-midi, vous chasserez le galby.

Les apprentis sortirent aussitôt de leur léthargie. On leur avait promis de leur apprendre à chasser, mais ils ne s'attendaient pas à traquer des galbys, qui étaient un genre de gros chiens extrêmement difficiles à attraper – les récits de captures manquées étaient nombreux. Leur membre postérieur, surdimensionné et très puissant, leur permettait de faire des bonds verticaux de cinq mètres.

Comme l'avait promis Melzar, la forêt commença à changer à l'entrée de la vallée peu profonde. Les arbres étaient plus espacés, plus petits, et des piliers de lumière atteignaient le sol. Il y avait donc de l'herbe partout, ainsi que des buissons, dont les feuilles allaient du vert pomme à l'améthyste. Des douzaines de variétés de baies différentes étaient visibles, et Edeard se révéla incapable d'en reconnaître la plupart.

La luminosité et l'humidité accrues expliquaient la présence massive de yimouches et de morvols, qui tournoyaient autour d'eux en nuées entières et s'attaquaient à la moindre parcelle visible de peau humaine. Edeard utilisait constamment sa troisième main pour les chasser.

Ils arrêtèrent les chariots près d'une rivière modeste et attachèrent les animaux. C'est alors que Melzar distribua les cinq revolvers et les deux fusils qu'ils transportaient. La plupart appartenaient au village, même si Genril possédait son propre pistolet, qui, disait-il, était dans sa famille depuis l'arrivée. Son canon était très long et constitué d'un métal blanc beaucoup plus léger que l'acier épais produit par la Guilde des armuriers de Makkathran.

— Son matériau provient du navire lui-même, expliqua fièrement Genril en vérifiant son mécanisme, dont les cliquetis et la musique faisaient définitivement défaut aux armes fabriquées en ville. Mes premiers ancêtres ont réussi à sauver un peu de la coque avant que le navire coule dans les profondeurs de la mer. Depuis, il n'a pas quitté la famille.

— Tu parles, se moqua Obron. Cela voudrait dire qu'il a plus de deux mille ans.

— Et alors ? lâcha Genril en frottant le métal avec un morceau de lin imbibé d'huile. Ceux qui ont construit le navire utilisaient des matériaux vraiment solides. Réfléchissez, bande

d'idiots ! Ce métal était forcément très résistant, puisque le navire est tombé du ciel sans se briser, et que, dans son univers d'origine, les navires volaient d'une planète à l'autre.

Edeard ne dit rien. Il n'avait jamais réellement cru cette histoire de navire. Force lui était néanmoins d'admettre que c'était une belle légende.

Melzar passa la bandoulière d'un fusil sur son épaule et sortit une boîte de munitions. Chacun des apprentis qui avaient un revolver avait droit à six balles en cuivre.

— C'est plus que suffisant, dit-il quand ils commencèrent à se plaindre. Si vous avez besoin de plus de six cartouches pour tuer un galby, c'est qu'il est déjà hors de portée ou en train de vous dévorer joyeusement le foie. Quoi qu'il en soit, vous n'aurez rien d'autre.

Seuls cinq apprentis avaient un pistolet (Genril inclus). Edeard n'était pas l'un d'entre eux. Il regarda avec une pointe d'envie ceux de ses camarades qui faisaient glisser les balles dans le barillet.

Melzar s'accroupit et traça des traits dans la terre.

— Venez par ici, leur dit-il. Nous allons nous séparer en deux groupes. Les tireurs seront alignés le long de l'arête, là-bas, expliqua-t-il en désignant du bras la pente boisée toute proche. Les autres seront les rabatteurs. Nous formerons une ligne dont l'extrémité se trouvera ici et nous avancerons en formant une courbe jusqu'au premier tireur. De cette façon, nous rabattrons tout ce qui est plus gros qu'un drakken. En aucun cas vous ne devrez vous retrouver dans la ligne de mire d'un tireur. Je me fiche que vous soyez les meilleurs amis du monde et que vous communiquiez par la pensée. Je vous interdis de dépasser cette ligne. Compris ?

— Oui, monsieur, répondirent-ils en chœur.

— Après le premier passage, nous redistribuerons les armes et changerons d'endroit, expliqua-t-il en levant les yeux vers le ciel de plus en plus couvert. Nous aurons le temps d'effectuer trois rabattages, ainsi, tout le monde aura l'occasion de se servir d'un pistolet.

— Monsieur, mon père m'a dit que personne d'autre que moi ne devait toucher à mon arme, dit Genril.

— Je sais. Tu la garderas avec toi lorsque tu seras rabatteur, mais je te reprendrai tes munitions. Les rabatteurs devront rester à portée de télépathie de leurs voisins immédiats. En d'autres mots, cela signifie qu'il ne devra jamais y avoir plus de soixante-dix mètres entre deux rabatteurs. Les ordres d'avancer, de s'arrêter et de se regrouper seront donnés oralement et mentalement. Ils devront être transmis d'un apprenti à l'autre. Vous les exécuterez sans réfléchir. Les rabatteurs seront aidés par trois gé-loups. Cette fois-ci, Edeard et Alcie en contrôleront un chacun. Je me chargerai du troisième. Personne d'autre ne devra communiquer avec eux de façon à éviter tout risque de confusion. Des questions ? Non. Bien. Allons-y. Et que la Dame nous sourie.

Edeard appela un des gé-loups et se joignit au groupe de Melzar. Toran, un fermier, guida les apprentis armés sur l'arête rocheuse.

— Je ne vois pas l'intérêt de faire ça, se plaignit Fahin qui marchait à côté d'Edeard. On s'est tous entraînés au tir sur des cibles à l'extérieur du village, et les galbys ne sont pas comestibles.

— Tu n'écoutes rien, ma parole, dit Janene. C'est pour gagner en expérience. Il y a un monde entre viser une cible et se retrouver au milieu de la forêt avec des animaux qui courent dans tous les sens. Le conseil des anciens a besoin de savoir s'il peut nous faire confiance pour défendre le village en cas de danger.

Sauf que Melzar nous a juré que les familles de nomades n'étaient pas dangereuses, pensa Edeard. *À quoi servent les murs de notre village ? Je poserai la question à Akeem dès que nous serons rentrés.*

— Et si les galbys refusent de fuir vers les tireurs ? demanda Fahin. S'ils se retournent contre nous ? insista-t-il en serrant contre lui sa sacoche, comme s'il s'agissait d'un bouclier.

— Impossible, le rassura Edeard. Nous serons en groupe, et ils auront peur.

— Ouais, en théorie, grommela Fahin.

— Arrête un peu de pleurnicher, pour l'amour de la Dame, s'exclama Obron. Melzar sait ce qu'il fait. Cela fait cinquante

ans qu'il guide des caravanes comme celle-ci. Et puis, les galbys ne sont pas du tout dangereux. Ils sont moches, c'est tout. Si l'un d'entre eux arrivait sur toi, tu n'aurais qu'à te servir de ta troisième main pour le repousser.

— Et si nous tombions sur un renard de feu ?

Les apprentis se moquèrent de lui.

— Les renards de feu vivent dans les plaines, répondit Alcie, exaspéré. Ce ne sont pas des animaux des montagnes. Tu as plus de chance d'en voir un à Ashwell qu'ici.

Fahin fit la moue, dubitatif.

Comme ils approchaient des limites de la forêt, Melzar leur dit en esprit.

— Commencez à vous écarter. N'oubliez pas : pas plus de soixante-dix mètres entre deux rabatteurs. Si vous perdez le contact, rétablissez-le par télépathie.

Edeard se trouvait entre Obron et Fahin, ce qui ne lui plaisait pas trop. Fahin était parfaitement capable de faire capoter l'opération. Le garçon dégingandé n'était pas vraiment dans son élément. Quant à Obron, il serait peu enclin à leur venir en aide en cas de problème. *Le pire que Fahin puisse faire serait de traîner derrière. Et il n'a pas de pistolet, heureusement. S'il perd le contact visuel, il ne manquera pas de crier*. Il ordonna au gé-loup de patrouiller de gauche à droite. L'enthousiasme général emplissait son esprit ; chez les rabatteurs, tout le monde était très excité.

Ils avancèrent en s'écartant progressivement, comme Melzar le leur avait expliqué, jusqu'à former une longue ligne. Les arbres étaient de nouveau immenses, et la canopée vert foncé masquait le ciel nuageux.

— Avancez, dit Obron.

Edeard sourit et répéta l'ordre à Fahin, qui grimaça.

Edeard était heureux d'avoir gardé ses bottes. Le sol inégal était jonché de branches, de touffes d'herbe humide et de pierres aiguisées. Ses chevilles lui faisaient mal à cause du cuir encore neuf, mais ses pieds étaient bien protégés.

Usant de sa vision à distance pour sonder le terrain, il progressa lentement en tâchant de rester aligné avec les autres. Melzar leur demanda de commencer à faire du bruit. Obron

s'époumona, tandis que Fahin émettait des sifflements perçants. Pour sa part, Edeard se contenta de frapper les troncs qu'il croisait avec un bâton.

Il y avait plus de buissons dans cette partie de la forêt. De grandes zébrépines avec des feuilles monochromes et des baies blanches suintant le poison, des charbonneux semblables à des nuages anthracite agrippés à la terre. Son esprit lui révéla de petites créatures qui fuyaient devant l'avancée des humains. Rien d'aussi gros qu'un drakken, et encore moins un galby, cependant. Sous ses pieds, le sol se fit mou comme du terreau gorgé d'eau. L'odeur de feuilles en décomposition était entêtante. L'apprenti croyait même reconnaître celle des spores de champignons.

Obron était invisible, caché par les buissons. Edeard le repéra derrière des troncs épais et denses.

— *Rapproche-toi un peu,* lui dit-il en esprit.

— *Oui, oui,* répondit l'autre.

Une onde d'excitation se propagea chez les rabatteurs. Quelque part du côté de Melzar, un galby courait – pas vraiment dans la direction des tireurs, toutefois. Le cœur d'Edeard se mit à battre la chamade. Il savait qu'il souriait de toutes ses dents, mais il n'avait pas l'intention de dissimuler ses sentiments. Il avait rêvé de cette chasse depuis le moment où il avait appris qu'il ferait partie de cette caravane. Il y avait bien des galbys, ici ! Il aurait une chance d'en rabattre et peut-être même d'en tirer un, un peu plus tard.

Quelque chose poussa un cri rauque au-dessus de lui. Edeard projeta son esprit dans les airs juste à temps pour voir deux oiseaux transpercer la canopée. Il y avait un fourré juste devant. C'était une épaisse touffe de zébrépine, un endroit idéal pour accueillir une famille de galbys. Il le sonda de loin, mais certaines zones d'ombre lui restèrent inaccessibles. Comme il passait à proximité des buissons, il envoya un gé-loup à l'intérieur de l'amas végétal. De là, il ne voyait plus Fahin ; il sentait juste la présence de son esprit.

Son appréhension le frappa comme une force solide, l'équivalent mental d'un plongeon forcé dans l'eau glacée. Soudain, il n'était plus question de ravissement. Ses doigts

desserrèrent leur étreinte sur le bâton et ses jambes s'ankylosèrent. Quelque chose de *terrible* était en train de se produire. Il le savait.

— Quoi ? lâcha-t-il.

Il était effrayé et, pis encore, effrayé d'être effrayé. C'était ridicule.

Dans le fourré, le gé-loup qu'il dirigeait sans y penser leva la tête et se mit à grogner, réagissant au bouillonnement d'émotions qui noyait les communications à distance si ténues.

— *Edeard ?* appela Fahin. *Que se passe-t-il ?*

— *Je ne…*

Il serra les bras le long de son corps, fléchit les genoux et s'accroupit. Instinctivement, il referma sa troisième main autour de lui et forma un bouclier aussi solide que possible. *Ma Dame, que m'arrive-t-il ?* Il balaya les alentours avec son esprit à la recherche d'un rai de lumière. La forêt était trop dense pour espérer voir quoi que ce soit au-delà de son voisinage immédiat.

— *Qu'est-ce qui t'arrive ?* demanda Obron d'un ton cruel.

Edeard sentait que ses deux camarades étaient hésitants. Le gé-loup gigotait pour tenter de se sortir du fourré et revenir vers son maître. Il y eut un bruit de feuilles mortes écrasées. Edeard se retourna et brandit son bâton.

— *J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un.*

Il projeta son esprit en direction du froufrou de feuilles et se concentra au maximum. Quelques rongeurs couraient dans l'humus. Étaient-ils à l'origine de ce bruit ?

— *Comment cela, quelqu'un ?* demanda Fahin. *Qui ?*

Edeard serra les dents et essaya de voir plus loin.

— *Je ne sais pas. Je n'arrive pas à les sentir.*

— Eh, on est en retard, s'impatienta Obron. Allez, dépêchez-vous.

Edeard scruta la forêt. *C'est insensé.* Sauf qu'il n'arrivait pas à se débarrasser de sa peur. Il regarda une dernière fois dans son dos, puis se retourna. La flèche arriva de la gauche ; elle jaillit tellement vite qu'il n'eut pas le temps de la voir. Tout juste sentit-il sa présence avant l'impact. Son bouclier se raidit, comme son esprit réagissait au choc.

Le projectile l'atteignit au muscle pectoral gauche. Son bouclier télékinésique tint bon. La force de l'impact le projeta en arrière et il se réceptionna sur les fesses. La flèche tomba dans le terreau et les mauvaises herbes juste à côté de lui – un carreau long et noir, doté de plumes de faucon et d'une pointe en métal trempée dans un liquide épais et violet à l'air menaçant. Edeard la regarda, horrifié.

— *Edeard ?*

Son esprit était noyé dans les voix télépathiques. Il avait l'impression que la ligne entière des rabatteurs l'interpellait, exigeait une réponse.

— *Une flèche !* répondit-il aussi fort qu'il le put en fixant le projectile qui gisait à côté de lui de façon que tout le monde puisse le voir. Une flèche empoisonnée !

Un esprit se matérialisa à trente mètres de là. Il brillait d'un éclat saphir au milieu des ombres grises qui figuraient sa vision mentale de la forêt.

— Hein ? lâcha-t-il en tournant brusquement la tête.

Un homme sortit de derrière un arbre. Il était vêtu d'une espèce de cape usée qui se fondait parfaitement dans la forêt. Ses cheveux longs et tressés étaient recouverts de boue rougeâtre, tout comme son visage et sa barbe. Il grognait et son esprit trahissait sa colère et son incompréhension. Il mit une main dans son dos et sortit une deuxième flèche de son carcan. Il l'encocha dans l'arc le plus grand qu'Edeard ait jamais vu et se prépara à tirer.

Edeard hurla avec ses cordes vocales et son esprit ; son cri se propagea le long de la chaîne des rabatteurs. La violence de sa réaction fit grimacer son assaillant.

Le jeune homme écarta les bras et projeta sa troisième main en avant en y mettant toute sa force. La flèche fut transformée en nuage d'esquilles avant d'avoir parcouru la moitié de la distance qui la séparait de lui.

Cette fois-ci, la stupéfaction de l'homme de la forêt se propagea comme une onde de choc dans l'éther.

— *Des bandits,* résonna faiblement la voix et la pensée de Melzar autour d'Edeard. *C'est une embuscade. Regroupez-vous, combinez vos forces. Protégez-vous. Toran, aidez-nous !*

Edeard se releva tant bien que mal, à peine conscient du torrent d'émotions et d'adrénaline qui se déversait et bouillonnait dans la forêt. D'autres bandits émergeaient de leur cachette. Des flèches jaillirent. L'esprit d'Edeard se raccrocha au gé-loup, qu'il essaya de diriger dans l'urgence et la précipitation. Il n'aurait jamais assez de temps. L'homme de la forêt avait jeté son arc à terre et chargeait dans sa direction. Un couteau scintillait dans sa main.

Une poussée télékinésique projeta Edeard sur le sol. Il la contra facilement, mais sentit la force glisser sur sa peau comme des doigts glacés. Le bandit essayait de lui compresser le cœur – une attaque dont les apprentis parlaient parfois avec un sentiment de malaise lorsqu'ils se réunissaient à Ashwell. Utiliser la télékinésie à l'intérieur du corps de quelqu'un était le tabou ultime, un interdit dont la transgression était synonyme d'exil pour le coupable.

Le bandit fonçait sur Edeard, un couteau terrifiant à la main, l'esprit empli d'une soif de mort. Sa troisième main le précédait, essayant de s'attaquer à des organes vulnérables.

Sa peur initiale avait abandonné Edeard. Il ne pensait plus du tout aux autres. Un fou voulait le tuer, et son univers se résumait à cette situation. Comme le lui avait expliqué Akeem au cours de leurs séances – trop peu nombreuses – de techniques de télékinésie défensive, il n'existait pas de coup capable de mettre une personne hors d'état de nuire.

Edeard se leva, mit les bras le long de son corps et ferma les yeux. Il modela sa troisième main et attendit. Le martèlement des pieds nus du bandit sur le sol de la forêt parvint à ses oreilles. *Attendre*. L'homme hurla comme un animal. Le couteau s'éleva, agrippé par des phalanges blanchies. *Attendre… choisir le bon moment*. En esprit, Edeard voyait son assaillant de profil. Il percevait même le travail des muscles de ses cuisses tendus à l'extrême comme il se préparait à bondir. *D'une seconde à l'autre…*

La troisième main de l'assaillant lui lâcha le cœur, tandis qu'il mettait toute son énergie dans son saut et raffermissait sa prise sur le couteau.

… maintenant.

Les pieds de l'homme quittèrent le sol. Edeard glissa sa troisième main sous l'homme de la forêt et le souleva de toutes ses forces ; l'effort intense lui arracha un grognement animal. Il n'avait jamais mis autant d'énergie dans sa télékinésie, pas même lorsque Obron le tourmentait.

En un instant, le cri de triomphe du bandit se mua en hurlement d'horreur. Edeard ouvrit les yeux juste à temps pour voir une paire de pieds maculés de boue lui passer par-dessus la tête.

— VA TE FAIRE FOUTRE ! cria-t-il en appliquant une poussée latérale à son assaillant.

Avec un bruit écœurant, la tête du bandit heurta un arbre massif, quatre mètres au-dessus du sol. Edeard retira sa troisième main. L'homme tomba comme une pierre et gémit en touchant le sol. Le gé-loup attaqua aussitôt.

Edeard détourna les yeux. Comme l'animal commençait à déchirer et à griffer la chair inerte, ses émotions le submergèrent avec la violence d'un raz-de-marée. Il avait oublié à quel point ces créatures pouvaient être féroces. Ses jambes tremblaient tellement qu'elles ne soutenaient plus son poids ; son estomac menaçait de se retourner.

Des détonations puissantes se répercutèrent dans la forêt. Edeard sursauta. *Ce sont forcément les nôtres, non ?*

Il y avait des cris et des pleurs tout autour. Edeard ne savait pas quoi faire. L'une des voix qu'il entendait était plus aiguë que les autres. *Janene*.

— Ma Dame, je vous en prie ! geignait Obron, dont l'esprit brillait de peur avec l'intensité d'une nova miniature.

Edeard examina les alentours. Deux renards de feu fonçaient tout droit vers l'apprenti charpentier. Il n'en avait encore jamais vu, pourtant, il les reconnut aussitôt. Un peu plus petits que le gé-loup, mais plus rapides, surtout au sprint ; des prédateurs aérodynamiques dotés d'une fourrure noire et courte, dure comme une carapace. Sur la tête, des cornes et des crocs bien trop nombreux. Leur membre postérieur épais et puissant les aidait à fondre sur leur proie.

Ils portaient des colliers.

Edeard courut dans leur direction en poussant sa troisième main devant lui. Ils étaient à une quarantaine de mètres, ce qui ne l'empêchait pas de sentir leurs muscles durs comme du métal se bander à un rythme effréné. Il ne savait même pas s'ils avaient un cœur comme les humains et les autres créatures terrestres, ni où il pouvait bien se trouver. *Impossible de le leur compresser*. Il pénétra le cerveau de l'animal de tête et se contenta de détruire tous les tissus qui s'y trouvaient. La bête s'écroula au milieu d'un bond, et son corps sans vie creusa une saignée dans les feuilles mortes. Le second animal changea de trajectoire et tourna la tête dans tous les sens à la recherche de la menace. Il s'arrêta et gronda d'un air vicieux comme Edeard arrivait à sa rencontre. Il fléchit les membres et se prépara à bondir.

— Qu'est-ce que tu fais ? brailla Obron.

Edeard savait que son comportement était insensé. Et il s'en moquait. L'adrénaline lui fournissait l'envie et l'énergie dont il avait besoin. Il considéra le renard et grogna comme un dément. Il riait presque. Alors, sans laisser à la bête le temps de réagir, il referma sa troisième main sur elle et la souleva. Le renard de feu hurla de terreur et de colère. Ses pattes gigotaient dans le vide, bougeaient si vite qu'on ne les voyait même plus.

— C'est toi qui fais cela ? demanda Obron, incrédule.

— Oui, répondit Edeard avec un sourire carnassier.

— Merde… Eh, attention !

Trois bandits couraient dans leur direction. Ils portaient le même accoutrement que celui qui avait attaqué Edeard : une cape de camouflage et une ceinture à laquelle étaient suspendus plusieurs fourreaux. L'un d'entre eux avait également un arc.

L'apprenti envoya une instruction simple au gé-loup.

Les bandits ralentissaient. Leur esprit trahissait une consternation grandissante. En effet, ils venaient de repérer le renard impuissant, suspendu au milieu des airs. Des coups de feu retentirent dans la forêt.

— Protège-toi, ordonna sèchement Edeard, tandis qu'un des bandits bandait son arc.

Le bouclier d'Obron se renforça.

Les hommes de la forêt s'immobilisèrent, le regard rivé sur le renard qui se tordait dans tous les sens. Avec une lenteur délibérée, Edeard fit pivoter la bête jusqu'à ce qu'elle se retrouve face aux bandits. En même temps, il étudiait les pensées de l'animal, prenait note des besoins qui conditionnaient son comportement. Son cerveau n'était pas très différent de celui d'un génistar, même si la peur y jouait un rôle très important. *Un entraînement fondé sur le système punition/récompense, probablement.* Le bandit armé de l'arc décocha sa flèche. Obron jappa, comme Edeard détournait le projectile sans effort.

Il y eut une nouvelle pause, tandis que les bandits regardaient la flèche se briser contre un arbre. Des doigts télékinésiques effleurèrent la peau d'Edeard, mais furent aisément repoussés. Les trois hommes dégainèrent de courtes épées. L'apprenti imprima un ordre dans l'esprit du renard, dont les pulsions originelles changèrent. La bête cessa de remuer les pattes et commença à grogner en regardant ses anciens maîtres. L'un d'eux la considéra avec étonnement. Edeard posa délicatement l'animal au sol.

— Tue-les, ronronna-t-il.

Le renard jaillit avec une vitesse incroyable. Son membre postérieur frappa le sol et lui fit décrire un arc dans les airs. Les boucliers télékinésiques des bandits se renforcèrent. Contre un seul prédateur enragé, ils auraient peut-être tenu le coup.

Le gé-loup les attaqua par le flanc.

— Par la Dame, lâcha Obron dans un frisson, tandis que le massacre commençait.

Face au carnage, il devint tout pâle mais fut incapable de détourner les yeux.

— Viens, dit Edeard en l'attrapant par le bras. Il faut trouver Fahin. Melzar nous a demandé de nous regrouper.

Obron obéit en titubant. Une nouvelle rafale de coups de feu retentit. Les tireurs étaient venus les aider, supposa Edeard. Les cris inarticulés avaient cédé la place à des appels intelligibles. Edeard entendit plusieurs noms d'apprentis. Les communications télépathiques, elles, se résumaient à des pensées hystériques saturées d'émotions et à des visions brutes

qui menaçaient de le submerger. La douleur, une longue entaille ensanglantée dans la cuisse d'Alcie. Une flèche dépassant d'une tunique, une sensation d'engourdissement qui se propageait rapidement depuis le point d'entrée. Des visions furtives de visages couverts de boue, des coups. Des impacts douloureux. Des bandits camouflés courant entre les arbres, suivis par le canon d'un fusil. Un renard, vision floue en noir et gris. Une flaque de sang autour d'un corps déchiqueté.

Edeard contourna en courant un bosquet de zébrépines.

— Fahin ! Fahin, c'est moi. Où es-tu ?

Mais il ne voyait personne. Pas la moindre lumière, non plus, dans son paysage mental.

— Fahin !

— Il n'est plus là, haleta Obron. Est-ce qu'ils l'ont emmené ? Oh, par pitié !

— Tu vois du sang quelque part ? demanda Edeard en examina les feuilles mortes.

— Non. Oh…

Edeard suivit le regard d'Obron et vit un bandit qui courait dans la forêt. L'homme tenait une épée dégoulinante de sang. Une colère aveugle prit possession du cerveau d'Edeard qui allongea sa troisième main, agrippa la cheville du fuyard et la tira violemment. Tandis que l'homme tombait, l'apprenti orienta son épée en direction de son abdomen. Edeard eut un mouvement de recul en entendant son cri d'agonie. Sur le point de mourir, l'esprit de l'homme pleurait de peur et de frustration. Alors, sa lumière s'éteignit définitivement.

— Il était à au moins cinquante mètres, chuchota Obron, stupéfait mais aussi effrayé.

— Fahin, appela Edeard. Fahin, tu m'entends ?

Soudain, il aperçut une lueur iridescente dans un buisson.

— Fahin ?

— *Edeard ?* demanda en esprit le jeune homme terrorisé.

— *Oui ! Oui, je suis avec Obron. Viens, sors de là. C'est terminé. Enfin, je crois.*

Sous leurs yeux, Fahin rampa hors du buisson. Son visage et ses mains étaient striés d'égratignures, et il ne restait presque rien de son ample pull en laine. Des baies écrasées maculaient

ses cheveux et ses lunettes, suspendues à une oreille. En revanche, sa sacoche, à laquelle il s'accrochait avec détermination, était intacte. Obron l'aida à se lever. L'autre le prit aussitôt dans ses bras.

— J'ai eu tellement peur, marmonna-t-il piteusement. Je me suis enfui. Je suis désolé. J'aurais dû vous aider.

— Ce n'est pas grave, le rassura Obron. Je n'ai pas servi à grand-chose non plus, ajouta-t-il en considérant longuement Edeard d'un air pensif. C'est lui qui m'a sauvé. Il a tué une vingtaine d'ennemis.

— Non, protesta Edeard. Il exagère…

Les mots moururent dans sa gorge car il venait de prendre conscience qu'il avait réellement tué des gens. Il lança un regard coupable au bandit empalé sur son épée. L'homme était mort, et c'était lui qui l'avait tué. Mais son épée était dégoulinante de sang, et ses complices… *Ils nous auraient massacrés. Je n'avais pas le choix.*

Parfois, il faut savoir faire le mal pour pouvoir continuer à faire le bien.

— Quelqu'un voit-il ou sent-il d'autres bandits ?

Edeard releva la tête. Obron et Fahin recevaient aussi le message de Melzar.

— *Personne ?* insista le maître. *Bien ! Dans ce cas, rejoignez-moi. S'il y a des blessés, aidez-les à marcher. Fahin, tu es là ?*

Avec un Melzar toujours en vie, le monde sembla moins intimidant à Edeard. Il réussit même à sourire un peu. Obron, lui, laissa échapper un sifflement de soulagement.

— *Oui, monsieur, je suis ici*, répondit Fahin.

— *Dépêche-toi, mon garçon. Nous avons des blessés.*

— Ma Dame, se plaignit Fahin. Je ne suis qu'apprenti. La doctoresse refuse même que je l'aide à faire ses préparations.

— Fais ton possible, dit Edeard.

— Mais…

— Tu as guéri nos gueules de bois. Personne ne t'en voudra d'essayer de venir en aide aux blessés. Nous n'attendons pas de toi que tu sois aussi bon que doc Seneo, mais il faut que tu fasses quelque chose. Tu ne peux pas tourner le dos à des gens qui ont besoin de toi. Ce n'est pas possible. Ils t'attendent.

— Il a raison, enchérit Obron. Je crois avoir entendu Janene crier. Que diraient ses parents si tu te défilais ?

— Bon, d'accord. Vous avez raison, évidemment. Oh, ma Dame ! où sont donc passées mes lunettes ? Je ne peux pas tout faire par télépathie, se plaignit-il en se retournant vers le buisson.

— Elles sont là, répondit Edeard.

Il les souleva à distance, essuya la purée de baies qui maculait les verres et les lui remit sur le nez.

— Merci.

Ils se hâtèrent de rejoindre Melzar. D'autres silhouettes les imitaient. Plusieurs apprentis se saluèrent nerveusement par télépathie. Edeard se rappela l'image de la cuisse d'Alcie. Sa blessure avait l'air grave.

Toran et les apprentis armés s'étaient regroupés défensivement autour de Melzar. Edeard et Genril échangèrent un regard soulagé. Genril était tétanisé de peur. Il lui dit qu'il lui restait une balle dans son revolver et qu'il était certain d'avoir touché au moins un bandit.

— J'ai vraiment eu la trouille quand les renards nous ont chargés. Toran en a tué un d'un coup de fusil. Par la Dame, c'est un excellent tireur.

— Mais tu n'as pas vu ce qu'a fait Edeard, intervint Obron. Lui n'a pas besoin d'arme.

— Comment ? demanda Genril. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. Je sais comment contrôler les animaux, c'est tout. Tu le sais bien.

— Je me demande où sont tes limites, dit Obron.

— Ouais, reprit Genril. Nous avons entendu ton esprit depuis le sommet de la crête. J'aurais juré que tu étais à côté de moi en train de me hurler dans l'oreille. Quand la flèche est arrivée sur toi, j'ai même failli me baisser pour l'éviter.

— Cela n'a aucune importance, dit Edeard.

Il regardait autour de lui, en se demandant où étaient passés les autres. Sur les douze apprentis et les quatre adultes qui constituaient l'équipe des rabatteurs, seuls cinq étaient de retour, dont eux trois. Alors, Canan le charpentier arriva en portant Alcie dans ses bras. Fahin considéra son ami avec

inquiétude, car son pansement de fortune était déjà imbibé de sang. Ses pensées devinrent aussitôt confuses.

— *Vas-y,* lui dit calmement Edeard en esprit. *Fais ce que tu peux pour lui.*

— M-m-mettez-le là.

Fahin s'agenouilla à côté d'Alcie et commença à fouiller dans sa sacoche.

Edeard se retourna vers la forêt et scruta les alentours. *Où sont passés les autres ?* Soudain, il détecta du mouvement, et son rythme cardiaque s'accéléra. Deux apprentis arrivaient en courant entre les arbres.

— Tout ira bien, maintenant, les rassura Melzar. Vous êtes en sécurité.

— On a laissé Janene derrière, gémit l'un d'entre eux. On a essayé de la sauver, mais elle a reçu une flèche. J'ai couru…

Le garçon s'écroula et fondit en larmes.

— Neuf, murmura Edeard sans arrêter de fouiller la forêt en esprit. Neuf sur douze.

Melzar posa la main sur son épaule.

— Sans toi, il n'y aurait plus personne pour raconter ce qui s'est passé, dit-il. Ton cri d'alerte nous a sauvés. M'a sauvé. Je te dois la vie, Edeard. Nous te la devons tous.

— Non, rétorqua Edeard en secouant la tête avec tristesse. Je n'ai pas donné l'alerte. J'étais terrorisé. C'est tout. Vous avez entendu ma peur.

— Je sais. Ta peur était… intense. Que s'est-il passé ? Comment as-tu compris ?

— Je…, commença-t-il en se rappelant la sensation de peur inexpliquée qui s'était emparée de lui. J'ai entendu quelque chose, mentit-il.

— Peu importe. Nous avons eu de la chance.

— Pourquoi ne les avons-nous pas sentis ? Je croyais posséder un esprit puissant. Ils étaient plus proches de moi que d'Obron et de Fahin, et je n'ai rien vu venir.

— Il existe des façons d'éclipser ses pensées, de les dissimuler. C'est une technique que nous ne connaissons pas très bien, à Ashwell. Jamais je ne l'ai vu pratiquée avec autant de maîtrise. La Dame seule sait où ils l'ont apprise. En plus, ils

ont réussi à dresser des renards de feu. C'est très surprenant. Nous allons devoir envoyer des messagers dans les autres villes pour les prévenir.

— Vous croyez qu'il y en a d'autres ? demanda Edeard en imaginant une armée de bandits convergeant vers leur modeste caravane.

— Non. Nous les avons fait fuir. Même s'il y en a d'autres dans les parages, ils se tiendront à carreau. Leur embuscade a échoué. Grâce à toi.

— Je parie que Janene et les autres ne sont pas de votre avis, dit Edeard, amer.

Il manquait de respect à Melzar, mais il s'en moquait. Après ce qui venait de se passer, rien n'avait plus d'importance.

— Je n'ai rien à répondre à cela, mon garçon. Je suis désolé.

— Pourquoi font-ils cela ? demanda Edeard. Ces gens existent-ils pour faire le mal ? Pourquoi ne vivent-ils pas dans des villages, dans des maisons ? Ce sont des sauvages.

— Je sais, mon garçon. Ils ne connaissent rien d'autre. Ils ont grandi dans la nature sauvage et ils élèvent leurs enfants comme eux-mêmes ont été élevés. C'est un cycle que nous ne pouvons briser. Ces gens-là resteront toujours en marge de la civilisation.

— Je les déteste. Ils ont tué mes parents. Aujourd'hui, ils ont tué mes amis. Nous devrions les éliminer. Jusqu'au dernier. Autrement, nous ne vivrons jamais en paix.

— C'est ta colère qui parle, petit.

— Je m'en fiche, c'est ce que je pense. C'est ce que je penserai toujours.

— Probablement. En ce moment précis, je suis presque d'accord avec toi. Toutefois, il est de mon devoir de vous ramener à la maison en un seul morceau. Veux-tu m'aider dans cette tâche ? demanda Melzar en se penchant sur le garçon pour étudier son visage et ses pensées.

— Oui, monsieur. Je vous aiderai.

— Parfait. À présent, rappelle les gé-loups.

— D'accord. Que dois-je faire du renard de feu ?

Edeard sentait la présence de la bête, qui errait à la limite de sa zone d'observation. Elle était désorientée, car elle ne trouvait plus son ancien maître.

— Le renard de feu ?

— Edeard l'a apprivoisé, dit Obron. Il l'a soulevé avec sa troisième main et l'a retourné contre les bandits.

Les regards des apprentis convergèrent sur Edeard. Les pensées marquées par l'épuisement et l'appréhension, ils ne purent dissimuler leur étonnement, voire leur inquiétude.

— Je vous l'ai déjà dit, expliqua Edeard d'un air renfrogné. Je sais comment contrôler les animaux. C'est la spécialité de ma Guilde.

— Personne n'a jamais apprivoisé un renard de feu, remarqua Toran, avant que Melzar lui lance un regard courroucé.

— Si, les bandits, rétorqua Genril. Les bêtes portaient toutes un collier.

— Les renards avaient déjà appris à obéir, expliqua Edeard. Mes ordres ont été plus puissants, c'est tout.

— Bien, intervint Melzar. Appelle ce renard de feu. Si tu parviens à le contrôler, nous l'utiliserons pour protéger la caravane. Sinon, je m'en chargerai, dit-il en tapotant son fusil. Toutefois, ne te fais pas d'illusion, mon garçon. Les anciens du village ne te permettront jamais de le garder.

3

Pour sa part, Aaron pensait que Riasi avait gagné au change en n'étant plus la capitale. Elle avait gardé ses gigantesques structures, ses vastes jardins publics, une grille de transports en commun richement pourvue, d'excellentes installations de loisir, mais elle était débarrassée du stress et des ennuis, qui avaient cessé avec le déménagement des ministères et des bureaucrates de l'autre côté de l'océan, à Makkathran2. Sans compter que les prix de l'immobilier avaient chuté. Restait donc une ville riche, dotée de toutes les commodités imaginables, et dont la population s'amusait et vivait très correctement.

Cela lui facilita énormément la tâche. Le vol en taxi depuis Makkathran2 avait duré neuf heures. Ils s'étaient posés à l'astroport en même temps que des centaines d'autres véhicules. Heureusement, Corrie-Lyn avait dormi pendant presque tout le trajet. Et, lorsqu'elle s'était réveillée, elle avait fait tout ce qu'il lui avait demandé sans poser de question.

Ils traversèrent donc le vaste terminal des arrivées en faisant une pause dans tous les salons qu'ils croisèrent. Ensuite seulement, ils prirent un taxi qui les déposa devant l'ancien bâtiment du Parlement, au centre de la cité. La matinée touchait à sa fin et le quartier était très animé. Puis ils prirent un autre taxi. Et encore un autre. Trois taxis plus tard, ils se posèrent enfin dans la zone résidentielle située sur la rive est de la rivière Camoa.

Aaron avait profité du vol depuis Makkathran2 pour louer un appartement situé au rez-de-chaussée d'un immeuble de quinze étages. Une planque tranquille et anonyme. Corrie-Lyn, en tout cas, s'y croyait en sécurité. Aaron, lui, savait que ces changements de taxis et sa pièce de paiement étaient des précautions dignes d'un amateur. N'importe quel officier de police de seconde zone pourrait remonter leur piste en une journée.

Les deux premiers jours, il ne fit rien. Corrie-Lyn mit vingt-quatre heures à dessaouler. Il lui permit de commander tous les vêtements et toute la nourriture qu'elle voulait, mais lui interdit les alcools et les aérosols. Le deuxième jour, elle bouda – comportement exacerbé par sa gueule de bois. Il savait qu'elle avait été traumatisée par ce qu'il avait fait au capitaine Manby et à ses hommes. La nuit, il l'entendait pleurer dans sa chambre.

Aaron décida de profiter d'un petit déjeuner hors du commun pour essayer de percer sa carapace. Aux plats de synthèse les plus sophistiqués que pouvait produire leur cuisine, il ajouta des produits frais livrés par les traiteurs du coin. Le repas commença avec un fruit bleu d'Olberon et du pain perdu à la banane caramélisée. Le plat principal était composé de crêpes de sarrasin aux œufs de canard, aux champignons d'Uban grillés, au bacon d'Ayrshire fumé, couronnées d'une délicate omelette de caviar. Ils burent du véritable thé d'Assam, car il ne pouvait rien avaler d'autre le matin – ce n'était pas son moment préféré de la journée.

— Waouh ! s'exclama Corrie-Lyn, admirative.

Elle avait émergé enveloppée dans une robe de chambre bleue duveteuse, le regard embrumé. Toutefois, la vue de la table chargée de mets la réveilla définitivement.

— Il y a du sucre pour le fruit bleu, lui dit-il. Du sucre de betterave de Dranscome, le meilleur de la galaxie.

Corrie-Lyn saupoudra le fruit bleu de sucre argenté et le goûta.

— Hum, c'est bon ! s'exclama-t-elle avant d'en reprendre une cuillerée.

Aaron s'assit en face d'elle et avala une première gorgée de thé. La table était à côté de la baie vitrée, d'où la vue sur le fleuve était superbe. Plusieurs péniches transocéaniques étaient amarrées au-dessus de l'eau qui clapotait. Des embarcations plus modestes les contournaient. Mais Aaron ne les voyait pas. Il était comme hypnotisé par son décolleté et par la courbe de sa poitrine généreuse. *Ferme et superbement ronde,* se dit-il joyeusement. *Elle a un corps magnifique,* pensa-t-il en admirant ses jambes. Apparemment, il n'avait reçu aucune directive mentale concernant une éventuelle attirance sexuelle

pour la jeune femme, aussi l'effet qu'elle lui faisait était-il tout à fait naturel et hormonal. Cela le fit sourire. En fin de compte, il était normal.

— Vous n'êtes pas loueur de vaisseaux spatiaux, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle soudain en le regardant durement.

Il se rendit compte qu'il avait permis à certains de ses sentiments de filtrer dans le champ de Gaïa.

— Non.

— Qu'est-ce que vous êtes, alors ?

— Un genre d'agent secret, je suppose.

— *Vous supposez ?*

— Ouais.

— Vous ne savez pas ce que vous êtes ?

— Pas vraiment.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est très simple : si je ne sais rien, je ne peux rien révéler. Je sais uniquement ce que je dois faire.

— Vous êtes en train de me dire que vous n'avez aucun souvenir, que vous ignorez qui vous êtes ?

— Exactement.

— Vous savez pour qui vous travaillez, au moins ?

— Non.

— Mais alors, comment pouvez-vous être certain d'être dans le bon camp ?

— Pardon ?

— Qu'est-ce qui vous dit que vous ne travaillez pas pour le compte de l'empire des Ocisens, que vous n'œuvrez pas pour la destruction du Grand Commonwealth ? Et si vous étiez un rescapé, un agent de l'Arpenteur ? On dit que Paula Myo ne les a pas tous attrapés.

— C'est peu probable, quoique possible.

— Je me demande comment vous faites pour supporter cette idée.

— J'ai moi-même du mal à y croire, vous savez. Si vous me le demandiez maintenant, je refuserais de me lancer dans un truc pareil. Je suppose que je me suis fait effacer la mémoire avant d'accepter.

— Votre mémoire…, répéta Corrie-Lyn en goûtant l'idée comme elle avait goûté le fruit bleu. Il faut être sacrément tordu pour choisir de faire effacer ses souvenirs dans l'unique intention d'accomplir un boulot illégal. Et puis, en plus d'être tordu, vous êtes un tueur. Un bon tueur, par-dessus le marché.

— Mon programme de combat était supérieur au leur. Ils seront ressuscités. Votre ami le capitaine Manby est probablement déjà sur pied et à notre recherche. Grâce à moi, il sera plus motivé que jamais.

— Sans votre mémoire, vous ne pouvez connaître votre véritable personnalité.

— Et vous, que pensez-vous de ma personnalité ? lui demanda-t-il en se servant une tranche de pain perdu.

— Pour l'amour d'Ozzie, cela ne vous tracasse donc pas ?

— Non.

— Ce ne peut être qu'un sentiment artificiel, insista-t-elle en secouant la tête, stupéfaite.

— La belle affaire. Quoi qu'il en soit, cela me rend efficace dans mon travail. Le réalignement de personnalité est un procédé très utile lors des résurrections. Si vous voulez devenir un dirigeant, il suffit d'altérer votre structure neurale de façon à vous donner confiance en vous et d'ajouter un brin d'agressivité.

— Choisissez une vocation et laissez faire les médecins. Génial. C'est tellement… humain.

— Quelle est votre définition de l'humain ? Pensez-vous à la branche Haute ? Aux Avancés ? Aux Originaux ? Et que pensez-vous de la Ruche ? La société de Huxley's Haven fonctionne depuis près de mille cinq cents ans. Le déterminisme génétique y est roi, pourtant ils sont plus forts que jamais, et les gens y sont en bonne santé et heureux. Alors, je vous écoute : lequel de ces modèles représente-t-il le mieux l'espèce humaine ?

— Je n'ai pas l'intention de discuter de l'évolution avec vous. En plus, vous essayez simplement de me faire changer de sujet.

— Je croyais que nous étions tombés d'accord sur le fait que ni vous ni moi ne savions ce que j'étais. C'est peut-être cela qui vous fascine en moi.

— Dans vos rêves de pervers !

Aaron sourit et mordit dans sa tranche de pain.

— Quelle est votre mission ? demanda Corrie-Lyn. Que devez-vous faire ? Kidnapper les Conseillers du Rêve Vivant ?

— Ex-Conseillers. Mais, non, il ne s'agit pas de cela.

— Dans ce cas, que me voulez-vous ?

— J'ai besoin de trouver Inigo, et je pense que vous pouvez m'aider à le chercher.

Corrie-Lyn laissa tomber sa petite cuiller et lui lança un regard incrédule.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout.

— Vous croyez que je vais vous aider ? Après ce que vous venez de dire ?

— Oui. Pourquoi pas ?

— Mais…

— Le Rêve Vivant veut vous tuer. Et, croyez-moi, il ne va pas abandonner la partie aussi facilement. Ce qui s'est passé la nuit dernière ne fera que renforcer leur détermination. La seule personne dans cette galaxie à pouvoir stopper le nouveau Conservateur est Inigo.

— Je comprends mieux maintenant. Vous travaillez pour le compte du lobby anti-pèlerinage.

— Rien ne dit qu'Inigo arrêtera le pèlerinage s'il revient. Vous le connaissez mieux que quiconque. Est-ce que je me trompe ?

— Non, concéda-t-elle en secouant la tête d'un air malheureux.

— Dans ce cas, aidez-moi.

— Je ne peux pas, dit-elle d'une voix grave. Comment pouvez-vous me demander cela, alors que vous ne savez pas vous-même ce que vous lui ferez lorsque vous l'aurez retrouvé ?

— Quand on est capable de disparaître sans laisser de traces, on ne se fait pas attraper par surprise comme un débutant. Il sait que beaucoup de gens très sérieux sont à ses trousses. Et puis, pourquoi me donnerais-je la peine de le traquer pour le tuer, alors qu'il est déjà hors course et qu'il n'a plus d'influence sur personne ? Non, j'ai probablement tout intérêt à ce qu'il reste en vie.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

— Je vous ai sauvé la vie.

— Non, rétorqua Corrie-Lyn avec un sourire rusé. C'est le logiciel qui vous dirige qui m'a sauvé la vie. Il l'a fait parce que vous aviez besoin de moi. Je suis votre seul espoir, ne l'oubliez pas.

— Disons plutôt que vous êtes mon choix numéro un.

— Dans ce cas, je vous conseille de vous rabattre tout de suite sur le numéro deux.

— Plutôt crever que de passer une nuit supplémentaire à Rakas. J'ai besoin de vous, Corrie-Lyn. Et vous ? De quoi avez-vous besoin ? De le retrouver, peut-être ? N'avez-vous pas envie de l'entendre vous donner les raisons de sa disparition ? Il vous a abandonnés, vous et des milliards de fidèles. A-t-il perdu la foi ? Le Rêve Vivant n'était-il qu'un simple… rêve ?

— C'est un coup bas.

— Vous ne pouvez pas rester là sans rien faire. Ce n'est pas votre genre. Vous savez qu'il faudra trouver Inigo avant le départ pour le pèlerinage. Et quelqu'un finira bien par le trouver. Personne ne peut rester caché éternellement. Pas dans cet univers. Les politiciens ne le permettront pas. Quelqu'un le dénichera, mais qui ? À vous de voir…

— Je… Je ne peux pas.

— Je comprends. J'attendrai. Encore un peu.

— Merci.

Elle commença à manger son pain perdu la tête basse, comme si elle avait honte de sa décision.

Aaron ne la revit pas pendant trois heures. Elle s'enferma dans sa chambre et n'en sortit pas. Apparemment, elle était connectée à l'unisphère et récoltait des informations stockées dans les systèmes des temples de la ville. Il savait bien ce qu'elle cherchait : un ami, une personne de confiance. Ainsi, la situation était en train de tourner à son avantage. S'ils mettaient les pieds dehors, Manby ou son remplaçant ne serait pas long à leur tomber dessus un flingue à la main.

Elle apparut enfin, vêtue d'un sweat-shirt rouge à encolure large et d'un pantalon noir moulant. Un long collier en argent décrivait deux tours lâches autour de son cou avant de lui

ceindre les hanches. Ses cheveux démêlés étaient ornés d'étincelles violettes et vertes, qui clignotaient cycliquement. Il lui sourit d'un air approbateur. Elle ne réagit pas.

— J'ai besoin de parler à quelqu'un, dit-elle.

Aaron se retint de ricaner.

— Bien sûr. J'espère que vous n'allez pas me demander l'autorisation de sortir toute seule. Il y a des gens peu fréquentables, dehors.

— Vous pouvez m'accompagner, mais je m'entretiendrai avec cette personne en privé.

— D'accord. Puis-je vous demander si vous êtes déjà convenu d'un rendez-vous ?

— Non.

— Bien. N'appelez personne. La cybersphère d'Ellezelin est surveillée par le gouvernement. L'équipe de Manby vous déboulerait dessus comme un astéroïde tueur de planète.

Une grimace furtive trahit son inquiétude.

— Je me suis déjà connectée à l'unisphère.

— Ce n'est pas grave. Ils sont sans doute incapables de remonter la piste de votre ombre virtuelle, mentit-il. Savez-vous où se trouve cette personne ?

— Au temple de Daeas, au sud de la ville.

— Bien, nous prendrons un taxi et descendrons à quelques pâtés de maisons du temple. Une fois sur place, nous tâcherons de trouver votre ami.

— Ce n'est pas un ami, rétorqua-t-elle automatiquement.

— Peu importe, dit Aaron en haussant les épaules. Si cette personne est bien là, vous pourrez lui parler en privé. Nous ne l'appellerons qu'en dernier recours, mais, je vous en prie, je me chargerai moi-même de la contacter. Mon ombre virtuelle est équipée de programmes capables de contourner les systèmes de surveillance.

Elle opina du chef, prit son sac rouge et enroula une écharpe couleur fauve autour de ses épaules.

— Allons-y.

Pendant le trajet en taxi au-dessus de la ville, Aaron se sentit parfaitement détendu. Il profita de la vue, admira la perspective verticale de ce paysage de tours immenses. Sur les toits des

immeubles, les terrasses étaient légion, de même que les jardins et les piscines. Les habitants de cette ville semblaient profiter de la vie.

Il ignorait quelle serait l'issue de cette rencontre. À vrai dire, il s'en moquait un peu. En revanche, il était persuadé que, le moment voulu, il saurait exactement quoi faire. Finalement, le fait d'être maintenu dans l'ignorance jusqu'au dernier moment était plutôt confortable.

Ils se posèrent sur une intersection, en bordure du quartier de Daeas. Il s'agissait d'une partie animée de la ville, dominée par les bâtiments monolithiques de l'ancien Bureau commercial d'Ellezelin. C'était le ministère qui dirigeait la Zone de libre-échange, le symbole de la domination économique et diplomatique d'Ellezelin sur les systèmes voisins. Aujourd'hui, ces immeubles accueillaient des hôtels, des casinos et de luxueux centres commerciaux. Ils longèrent les façades en pierre finement ouvragées et se dirigèrent vers le temple. Aaron s'arrangea pour qu'ils n'empruntent pas le chemin le plus direct. Il voulait aussi avoir le temps de scanner les alentours pour détecter d'éventuels – ou plutôt de probables – ennemis.

— Étiez-vous au courant de sa volonté de partir ? demanda-t-il.

Corrie-Lyn le regarda d'un air troublé.

— Non, répondit-elle dans un soupir. Nous n'étions plus ensemble depuis longtemps. Il ne m'avait pas réellement écartée, mais… Enfin, vous savez comment cela se passe.

— Je peux toujours imaginer, dit-il, ce qui lui valut un regard étonné. Vous n'avez remarqué aucun signe avant-coureur ?

— Ah ! je suppose que vous faites référence au prétendu Dernier Rêve. Non, il n'y a eu aucun signe. Du moins, pas à ma connaissance. Néanmoins, la rumeur persiste et il n'y a pas de fumée sans feu.

Avant même d'obtenir la majorité au Parlement, le représentant du Rêve Vivant à Riasi affirmait qu'il n'était pas possible de marcher plus d'un kilomètre et demi en ville sans rencontrer un temple. Ceux-ci étaient d'ailleurs très hétérogènes ; tout ce qui comportait une salle assez grande pour accueillir les fidèles, des bureaux ainsi qu'une partie habitable

pouvait faire l'affaire. Étant donné le standing du quartier, le temple local était plus impressionnant que la moyenne. C'était un cube de Berzaz contemporain, orné de bandes inclinées à quinze degrés dont la surface en fluide luminal brillait avec la même intensité que le soleil, délimitant chaque étage telle une cascade spectromatique. De loin, on avait l'impression que le bâtiment tout entier s'enfonçait dans le sol comme une vis. Il trônait au centre d'une vaste place carrée aux coins de laquelle se dressaient des fontaines identiques. L'eau jaillissait à la verticale en traversant un anneau incliné, sur lequel, grâce à un système ingrav, elle s'écoulait ensuite vers le haut.

Aaron scanna la place grouillante de monde et prit méticuleusement les mesures des lieux, afin que son programme de combat prévoie des échappatoires. Son ombre virtuelle se chargea de dégoter les plans des immeubles voisins et de repérer les tunnels de services et les routes possibles. En face de l'entrée principale du temple se trouvaient des arcades en cristal qui, sur trois niveaux, abritaient une cinquantaine de boutiques de luxe. Le centre donnait sur trois rues et possédait de multiples entrées, trois dépôts souterrains, sept plates-formes pour taxis et dix aires d'atterrissage situées sur le toit. Même une importante équipe de surveillance aurait du mal à couvrir un endroit aussi vaste. Juste à côté se trouvait un ancien et sobre bâtiment ministériel, qui accueillait diverses institutions financières et deux sociétés d'import-export ; pas beaucoup d'entrées ni de sorties, mais le grand parking souterrain était plein de prestigieuses capsules regrav. Sur le boulevard se succédaient magasins, salons de loisirs, bars et restaurants. Les terrasses étaient nombreuses, très fréquentées, et l'ambiance festive. L'ombre virtuelle d'Aaron appela trois taxis, les fit stationner à proximité et paya pour qu'ils attendent avec un compte à usage unique.

— Vous voulez que j'entre pour essayer de le trouver ? demanda Corrie-Lyn.

Aaron étudia l'entrée principale du temple, une arche tronquée que contournait le fluide luminal, accentuant ses allures de passage dans les ténèbres. Beaucoup de gens allaient et venaient dans le bâtiment ; la plupart étaient vêtus à la mode

de Querencia. Les robes aux couleurs vives des ecclésiastiques étaient faciles à repérer.

— Je suppose que cette personne est un ecclésiastique – probablement de haut rang, compte tenu de votre propre statut.

— Yves, dit-elle en hochant une fois la tête. Il est toujours l'adjoint, ici. Et il est complètement dévoué à la vision d'Inigo.

— La vieille garde.

— Oui.

— Il est donc peu plausible que nous le voyions courir partout pour porter des messages ou autres. Il doit être tranquillement installé dans son bureau.

— Au quatrième étage. Je pense pouvoir y accéder avec mes autorisations, mais je ne suis pas sûre d'avoir le droit de vous y emmener.

— Vos autorisations vous ont sans doute été retirées. Si vous essayez d'entrer en communication avec le réseau du Rêve Vivant, il enverra un message d'alerte jusqu'à la vieille Terre.

— Que préconisez-vous, dans ce cas ?

— Quand l'honnêteté ne paie pas… Je connais quelques trucs qui peuvent nous aider à monter au quatrième sans trop attirer l'attention. Vous n'avez plus qu'à prier pour qu'il ne nous fiche pas dehors dès que nous lui aurons dit bonjour.

— *Je* lui dirai bonjour.

— Comme vous voudrez.

Son programme avait identifié trois ennemis probables parmi la foule qui se pressait sur la place. Il se retourna vers l'immeuble scintillant et l'imagina comme un piège géant ne demandant qu'à se refermer sur eux. Malheureusement, désigner à Corrie-Lyn les trois suspects ne suffirait pas à la convaincre de collaborer. Pour cela, il faudrait lui faire vraiment peur – un peu comme avec le capitaine Manby. À la différence près qu'aujourd'hui elle était sobre, éveillée et parfaitement consciente. Il devait lui faire comprendre que le Rêve Vivant était son ennemi.

— Entrons par la porte principale, dit-il. À chercher la porte de derrière, nous risquerions d'attirer l'attention.

— Chaque côté du temple possède une entrée qui conduit à la salle principale. Elles sont toutes ouvertes, car nous accueillons tout le monde avec joie.

— C'était juste une métaphore… Allons-y.

D'après son ombre virtuelle, la police métropolitaine de Riasi venait d'être informée de la présence en ville de deux dangereux activistes.

— Mesdames et messieurs, Elvis va bien et est de retour parmi nous, murmura-t-il sans trop savoir pourquoi.

Corrie-Lyn laissa échapper un soupir exaspéré et commença à marcher en direction de l'entrée. Aaron la suivit en souriant, amusé. Le champ de Gaïa de la place était saturé de pensées agréables et attirantes, mélange qui faisait se hérisser les poils de son dos. Il avait presque l'impression qu'on lui caressait l'intérieur du crâne. Quelque chose de merveilleux vous attendait à l'intérieur du temple, promettaient ces voix. Il suffisait d'entrer…

La grossièreté du leurre fit sourire Aaron, qui le compara à l'équivalent mental d'un morceau de pain chaud un matin d'hiver. Le genre de chose qui devait effectivement attirer le passant lambda. De passant lambda, toutefois, il n'était guère question, puisque la majorité de la population d'Ellezelin était déjà adepte du Rêve Vivant. Ce temple, comme les autres, abritait un nid de confluence, aussi était-il inévitable que l'effet du leurre soit particulièrement puissant autour de la place.

Ils traversèrent le rideau de luminescence moirée et s'engagèrent sous l'arche de l'entrée sans attirer l'attention de personne. Le scan de niveau un d'Aaron lui montra que les trois suspects commençaient à se rapprocher du temple. Avec un peu de chance, ils ne détecteraient pas ses capteurs à faible puissance ; en tout cas, ils ne semblaient pas équipés de systèmes biononiques.

Dans l'entrée, il y avait des capteurs standard, qui enregistraient leurs visages, leurs signatures, et qui s'assuraient qu'ils ne dissimulaient pas d'armes – tous les bâtiments publics en possédaient de semblables. Les biononiques d'Aaron les contrèrent facilement.

À l'intérieur, le chant des sirènes céda la place à une note harmonieuse. Le décor et l'éther se mêlaient en un refuge paisible ; même la température de l'air était idéale. La salle de réception était une réplique de la salle d'audience principale du palais du Verger, où le maire saluait les citoyens d'honneur. Ici, des ecclésiastiques parlaient calmement à de petits groupes. Aaron et Corrie-Lyn traversèrent la salle, puis le cloître et se dirigèrent vers l'entrée est. À leur droite, il y avait un couloir en apparence accessible, mais fermé par une barrière électronique. Les biononiques d'Aaron manipulèrent les systèmes, et le champ de force se désactiva. Il s'arrêta pour vérifier le réseau du bâtiment ; aucune alarme ne s'était déclenchée.

— Allons-y, lui dit-il à voix basse.

Ils montèrent en ascenseur jusqu'au quatrième étage et débouchèrent dans un couloir très étroit dépourvu de fenêtres. Comme ils reprenaient leur progression, son ombre virtuelle l'informa que les systèmes des trois taxis venaient d'être examinés. Aaron se demandait s'il devait révéler à Corrie-Lyn qu'ils étaient de nouveau suivis. Plus il attendrait, plus il aurait de mal à les extirper de ce piège. Il avait besoin quelle se sente menacée pour l'aider à accomplir sa mission, pas qu'elle soit paralysée par la peur.

Comme l'activité du temple était toujours normale, ils continuèrent à avancer et traversèrent plusieurs couloirs avant d'atteindre le bureau d'Yves. La pièce était protégée par un rideau actif, mais les scanners d'Aaron étaient capables de le transpercer. Il y avait une personne à l'intérieur, et elle ne semblait disposer d'aucun implant ou enrichissement.

Corrie-Lyn posa la main sur le torse d'Aaron.

— Moi toute seule, lui dit-elle d'une voix rauque.

Impossible de dire si elle était sérieuse ou non. Comme il n'y avait aucune menace dans le bureau, Aaron s'écarta en souriant et lui fit signe de prendre les devants.

Lorsqu'elle fut à l'intérieur, il vérifia les autres pièces qui donnaient sur le couloir. Une femme vêtue d'une robe d'ecclésiastique brun et bleu sortit de l'une d'elle et le considéra d'un air étonné.

— Puis-je vous aider ?

Aaron lui envoya une décharge incapacitante de faible puissance avec un des implants de son avant-bras gauche. Comme elle s'écroulait sur le sol, son champ brouilleur coupa tout lien avec l'unisphère pour empêcher les amas multicellulaires de la victime d'appeler automatiquement la police et les secours. Il ne se donna même pas la peine de la cacher dans une salle vide. Il n'avait pas de temps à perdre en futilités.

Il se retourna et constata que tous les ascenseurs descendaient vers le rez-de-chaussée. En étirant au maximum le champ d'action de son scanner de niveau un, il détecta la présence d'armes tout juste activées. Il fonça tout droit vers le bureau.

— Il faut y aller..., commença-t-il, avant de jurer dans sa barbe.

Corrie-Lyn était assise à une extrémité d'un long canapé en cuir. Yves était affalé du côté opposé. Le sac de la jeune femme était ouvert, et elle tenait un aérosol dans la main. L'air coupable, elle essaya en hâte de le dissimuler. Elle avait un air béat, les paupières et la lèvre inférieure lourdes. Comment diable avait-il pu oublier de vérifier le contenu de son sac ? Ce n'était pas une attitude très professionnelle.

— Oh, salut ! articula-t-elle avec difficulté. Yves, c'est le gars dont je t'ai parlé : mon sauveur. Aaron, je vous présente Yves. On rattrapait le temps perdu...

Yves fit un signe de la main à Aaron et sourit d'un air rêveur.

— Cool.

— Putain ! lâcha Aaron en tirant une décharge incapacitante.

Au moment où il s'apprêtait à en balancer une deuxième sur Corrie-Lyn, son programme tactique l'interrompit. Dans la situation actuelle, il serait beaucoup plus facile de prendre la fuite en portant une femme inconsciente et inerte, cependant, il avait besoin d'une Corrie-Lyn éveillée et effrayée. C'était la seule façon de l'amener à se confier.

Yves fut projeté par-dessus le canapé et tomba à la renverse avec un bruit sourd. Ses jambes restèrent appuyées sur le dossier, ses chaussures pointant vers le plafond. Bouche bée,

Corrie-Lyn regarda les pieds de son vieil ami glisser lentement sur le côté.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? geignit-elle.

— Je suis en train de prendre de gros risques pour essayer de vous sauver la vie. Vous pouvez marcher ?

Corrie-Lyn se souleva sur ses coudes pour voir son ami étendu, comme mort, derrière le canapé.

— Vous l'avez tué ! Yves ! Oh, Ozzie, qu'avez-vous fait, espèce de connard ?

— Il est juste étourdi. Ce qui lui donne un excellent alibi. Alors, vous pouvez marcher ?

Elle tourna la tête vers Aaron, geste qui, manifestement, lui demanda beaucoup d'efforts.

— Il va bien ?

— Oh, fermez-la ! lâcha-t-il, car il n'avait pas le temps de jouer au psychologue. Ouais, il va bien. Oubliez-le. Ce qui m'intéresse, c'est de sortir vivant d'ici, ajouta-t-il en la tirant par le bras et la jetant sur son épaule.

— Reposez-moi par terre, geignit-elle.

— Vous ne tenez même pas debout, et nous avons besoin de courir.

Le compartiment médical de sa cuisse s'ouvrit et éjecta une capsule. Aaron la brisa contre le cou de la femme, juste au-dessus de la carotide.

— Cela devrait vous remonter un peu, dit-il.

— Non, non, non, protesta-t-elle. Laissez-moi tranquille.

Aaron ne l'écouta pas et sortit dans le couloir. Elle pendillait dans son dos, impuissante, et lui donnait des coups de poing dans les fesses avec force jurons. Plusieurs ecclésiastiques ouvrirent leur porte pour voir qui faisait ce boucan. Aaron leur tira dessus à mesure qu'ils apparaissaient.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Corrie-Lyn d'une voix traînante.

— On se tire. Vos vieux amis nous ont retrouvés.

Elle cessa de lui taper dessus et se mit à pleurer. Aaron secoua la tête, incrédule ; il la pensait plus forte que cela. Il s'arrêta devant l'ascenseur. Ses systèmes biononiques engendrèrent un effet disrupteur. La porte se fissura, et sa

surface lisse noircit comme si elle vieillissait de plusieurs siècles par seconde. Elle finit par s'effriter et par tomber en poussière sur le toit de la cabine qui se trouvait au rez-de-chaussée. Aaron agrippa Corrie-Lyn encore plus fort et sauta dans la cage d'ascenseur. Elle hurla comme les ténèbres les avalaient, lâcha un cri animal et authentiquement terrifié.

Son champ de force intégral se déploya pour amortir leur atterrissage. Une décharge disruptive pulvérisa le toit de la cabine. Deux officiers de police stupéfaits levèrent la tête au moment où il leur tombait dessus. Ils étaient équipés de champs de force individuels qui les protégèrent de l'impact. Les implants d'Aaron multiplièrent par deux leur pouvoir de pénétration pour transpercer leurs boucliers et leur envoyer des décharges incapacitantes. Il sortit de la cabine en portant une Corrie-Lyn désormais silencieuse. Il y avait plusieurs policiers dans le couloir, entre l'ascenseur et le hall d'accueil. Ils lui crièrent de s'arrêter, mais il ne les écouta pas. Un barrage de tirs d'énergie se déversa sur son champ de force, les enveloppant dans un nuage violet. Toutefois, cela ne le ralentit pas. Il émergea dans le hall d'accueil. Les ecclésiastiques et les visiteurs couraient dans tous les sens pour se mettre à l'abri et criaient à l'aide – vocalement et numériquement. Cachés derrière les arches de trois couloirs, les policiers tiraient sans discontinuer. Aaron visa le plafond avec plusieurs décharges de faible puissance. Un épais nuage de fragments de matériau composite tomba dans la salle, emplit l'air de particules écœurantes. Des poutres en acier et en carbone s'affaissèrent en grinçant de manière inquiétante. Les policiers s'enfuirent en hâte de la salle qui menaçait de s'effondrer. Aaron marcha vers l'entrée principale, tandis que Corrie-Lyn prenait conscience avec effroi du chaos ambiant.

La cybersphère de la ville émettait des messages d'alerte à tous ceux qui se trouvaient à moins de deux pâtés de maisons du temple. Les gens évacuaient la place dans la confusion la plus totale, ce qui, selon les logiciels tactiques d'Aaron, n'arrangeait pas ses affaires. Un programme de police intelligent était en train de s'installer dans les nœuds du quartier afin de prendre la situation en main, de protéger le

réseau local de toute tentative de subversion, de suspendre le trafic des capsules et des voitures, de contrôler les capteurs, d'isoler entièrement Aaron.

L'ombre virtuelle de ce dernier pénétra les systèmes non surveillés qui géraient le fonctionnement des fontaines et modifia la direction de l'effet ingrav sur les anneaux inclinés. Les jets vacillèrent avant de se coucher à l'horizontale et de balayer la place de gauche à droite tels des canons à eau géants. Les gens roulèrent sur le sol, poussés par des déferlantes irrésistibles. Dès qu'il fut à l'extérieur, Aaron se mit à courir derrière le rideau d'embruns bouillonnants. Ses implants biononiques renforcèrent les muscles de ses jambes ; l'effet de champ amplifia et accéléra chacun de ses mouvements. Il parcourut les cent premiers mètres en sept secondes. Les corps désarticulés des passants glissaient de tous les côtés, tandis que les jets continuaient à balayer le terrain. Les policiers furent repérés et visés sans merci. Leurs champs de force ne pouvaient rien contre le puissant déluge, et ils furent tous déséquilibrés. Ceux qui tirèrent des décharges d'énergie provoquèrent des vortex ioniques d'où s'échappèrent des vrilles de vapeur brûlante. Prises de panique, les victimes projetées au sol essayèrent désespérément de s'en éloigner en hurlant aux policiers de cesser le feu.

Il lui restait un tiers de la distance à parcourir lorsque les fontaines commencèrent à manquer d'eau. Deux jets d'énergie frappèrent son champ de force avec une explosion d'étincelles et le firent déraper sur les dalles humides.

— Moins vite ! glapit Corrie-Lyn tandis qu'il reprenait sa course. Oh, Ozzie, non !

Les capteurs d'Aaron scannèrent les environs. Le temple était sur le point de s'effondrer ; il se repliait sur lui-même, se vrillait lentement, tournait bel et bien comme une vis.

— J'ai dû provoquer plus de dégâts que prévu, grogna-t-il.

De la poussière et de la fumée jaillissaient de la porte d'entrée comme d'un antique réacteur de fusée et se répandaient sur toute la place.

Il atteignit les arcades repérées plus tôt. Les curieux s'y étaient massés pour assister au spectacle. En le voyant émerger

du chaos, ils eurent un mouvement de recul et s'éparpillèrent comme une nuée d'oiseaux effrayés. Dans le Commonwealth, on n'était plus habitué au désordre urbain, et les habitants de Riasi encore moins que les autres. Comme il s'arrêtait devant l'entrée du centre, au moins cinq policiers le prirent pour cible. Leur énergie se déversa sur son champ de force et provoqua une effrayante explosion photonique, dont les hurlements couvrirent les cris de Corrie-Lyn. Autour de lui, les surfaces non protégées se cloquèrent et se consumèrent. Aaron repéra les points névralgiques de la structure de cristal puis tira à trois reprises. Le toit épais s'affaissa et se fissura dangereusement. Derrière lui, le temple finit de s'écrouler. Des débris furent projetés tout autour et vinrent se ficher dans les immeubles environnants. Des dizaines de milliers d'éclats de verre formèrent un nuage mortel qui enfla à grande vitesse. Les policiers cessèrent le feu et cherchèrent à se mettre à l'abri.

À la vue de ce spectacle de désolation, Corrie-Lyn se mit à sangloter comme une hystérique. Alors, les arcades se désintégrèrent. La jeune femme se figea alors que des dagues de cristal géantes commençaient à pleuvoir autour d'eux. Les alarmes à incendie bourdonnaient et de la mousse bleue se déversait par les becs qui subsistaient au plafond. Aaron plongea dans le troisième magasin, spécialisé dans la lingerie brodée à la main. De la mousse pareille à de la neige fondue glissa sur son champ de force et se répandit sur le sol. Les deux vendeuses le virent et se précipitèrent vers la sortie de secours.

— Vous pouvez marcher ? demanda-t-il à Corrie-Lyn.

Pendant ce temps, son ombre virtuelle attaquait les programmes de la police dans les nœuds du centre commercial, empêchait les capteurs internes du bâtiment de fonctionner correctement, tentait de couper l'alimentation générale et demandait à un des taxis de les attendre à l'arrière du complexe.

Lorsqu'il posa Corrie-Lyn par terre, celle-ci croisa les bras sur sa poitrine et vacilla, incapable qu'elle était de porter son propre poids.

— Merde ! lâcha Aaron en la remettant sur son épaule et en se dirigeant vers le fond de la boutique.

Il ouvrit une porte et descendit au pas de course l'escalier qui conduisait à la réserve. Son scanner l'informa qu'une flottille de capsules de police fondait sur la place, tandis que deux officiers plus hardis que les autres se faufilaient parmi les décombres du toit effondré. Apparemment, ils étaient très puissamment armés.

Au sous-sol, l'air était frais, sec et immobile. Les lumières s'allumèrent et révélèrent une salle rectangulaire aux murs de béton lisse, remplie de rayonnages métalliques. Dans le fond étaient entassés de vieux présentoirs publicitaires. Son ombre virtuelle l'informa du succès de l'opération menée contre le logiciel de la police, qui s'acharnait en vain à pénétrer les systèmes du quartier. Bien sûr, les forces de l'ordre savaient où il se trouvait, mais elles n'avaient aucun moyen de surveiller ses agissements.

La grande porte en morphométal de l'aire de chargement se replia sur le côté, et Aaron se retrouva sur la voie de livraison souterraine qui desservait tous les magasins. Elle était déserte, car la police avait interdit son accès aux capsules. De l'autre côté de la chaussée, à une dizaine de mètres seulement se trouvait le sas d'un tunnel de service. Son ombre virtuelle le déverrouilla. Aaron traversa la voie en courant et grimpa dans le tunnel en poussant devant lui une Corrie-Lyn passive. Une fois à l'intérieur, le sas se referma.

Aaron scanna les environs. Il n'y avait aucune lumière à l'exception d'un cercle jaune marquant l'emplacement de la poignée d'ouverture d'urgence du sas. Comme le tunnel était bas de plafond, il serait contraint d'avancer courbé. Corrie-Lyn était assise par terre, juste à côté de l'entrée.

— *Il n'y a pas de capteurs visuels dans le tunnel,* l'informa son assistant virtuel*, seulement des capteurs de fumée et d'humidité.*

— *D'humidité ?*

— *En cas de crue. La législation de la ville l'impose.*

— *Encore de l'argent public jeté par les fenêtres,* marmonna-t-il. *Corrie-Lyn, il faut y aller.*

Elle ne réagit pas. Ses membres tremblaient de façon incontrôlée. Il la secoua un peu, et elle obéit. Ils progressèrent

ensemble, courbés comme des singes. Il y avait des sas tous les cinquante mètres. Il s'arrêta devant le sixième pour permettre à son scanner d'examiner son voisinage immédiat. Il n'y avait personne à proximité. Son ombre virtuelle déverrouilla la serrure, et ils émergèrent au pied d'une cage d'escalier éclairée par des bandes polyphotos bleues fixées aux murs.

— *Le réseau du bâtiment fonctionne normalement,* lui annonça son assistant. *Les programmes intelligents de la police concentrent leurs efforts sur le temple et les arcades.*

— *Cela ne durera pas,* dit-il. *Ils élargiront leur champ d'action avant longtemps. Essaie de pirater une capsule privée.*

Il releva Corrie-Lyn, lui passa un bras sous l'aisselle et l'aida à grimper l'escalier. Ils ouvrirent une porte et se retrouvèrent dans le parking souterrain du vieux bâtiment ministériel. Une luxueuse capsule, dont le réseau de contrôle avait été infiltré par son ombre virtuelle, flottait juste devant eux.

Le véhicule glissa jusqu'à la rampe de sortie située à l'arrière de la bâtisse et s'inséra dans le trafic de la ville. Les programmes de la police l'interrogèrent, et Aaron leur fournit le certificat original du propriétaire. Corrie-Lyn regardait fixement le nuage de poussière qui grossissait paresseusement derrière eux. Elle ne tremblait plus. Le suppresseur qu'il lui avait administré faisait-il enfin effet, ou bien était-elle en état de choc ?

Une flotte de capsules d'urgence et d'ambulances fonçait en direction du temple.

— Ils nous ont tirés dessus, dit-elle enfin. Sans aucune sommation. Ils ont juste ouvert le feu…

— J'ai sauté dans la cage d'ascenseur pour m'enfuir, fit-il remarquer. C'était presque un aveu de culpabilité.

— Pour l'amour d'Ozzie ! Sans votre champ de force, nous serions morts à l'heure qu'il est. La police n'est pas censée agir de la sorte ! Il s'agissait bien de la police, non ?

— Ouais, la police municipale.

— Pourtant, on s'en est tirés, dit-elle stupéfaite. Combien étaient-ils, dix, vingt ?

— Quelque chose comme cela.

— Et vous êtes sorti comme si vous étiez invulnérable et que rien ne pouvait vous arrêter.

— C'est tout l'intérêt d'avoir des implants biononiques. Ils n'avaient pas la puissance de feu nécessaire pour m'arrêter.

— Vous êtes issu de la branche Haute ?

— Disons que j'ai des biononiques de type militaire. Pour ce qui est de la partie culturelle de votre question, je serais bien incapable de répondre. Le mode de vie de la branche Haute me semble sans intérêt ; je le comparerais à celui de l'aristocratie d'avant le Commonwealth.

— L'aristo-quoi ?

— Des gens très riches et décadents qui vivaient du travail éreintant et aliénant du peuple, destiné, lui, à mourir prématurément.

— Oh. D'accord, acquiesça-t-elle en faisant semblant d'être intéressée. Inigo était issu de la branche Haute.

— Non, rétorqua automatiquement Aaron.

— Si, je vous assure. C'est juste qu'il ne voulait pas que cela se sache. Nous n'étions que quelques-uns à avoir été mis dans la confidence. Je ne pense pas que notre nouveau Conservateur soit au courant.

— Vous êtes…

— Sûre ? Oui, j'en suis absolument certaine.

— C'est étonnant. Ce n'est mentionné nulle part. De nos jours, c'est un sacré exploit.

— Je vous l'ai dit : Inigo ne voulait pas que cela se sache. Personne n'aurait voulu partager les rêves d'un homme de la branche Haute. En tout cas, pas ici, dans les Mondes extérieurs. Il devait être absolument ordinaire pour se faire accepter.

Aaron lâcha un grognement faussement amusé.

— Les Hauts sont des êtres humains aussi, dit-il.

— Certains d'entre eux, rétorqua-t-elle avec un regard lourd de sens.

— Yves faisait-il partie des privilégiés qui connaissaient la vérité ?

— Non, répondit-elle avant de se retourner en sursautant. Oh, Ozzie, Yves ! Il était inconscient lorsque le temple s'est effondré !

— Il s'en sortira.

— Comment ça, il s'en sortira ! s'énerva-t-elle. Il est mort, il ne risque pas de s'en sortir !

— Il aura sans doute besoin d'une petite résurrection mais, d'ici à deux mois, il sera comme neuf.

Elle le considéra d'un air incrédule et posa le front sur le fuselage transparent de la capsule pour regarder la ville en contrebas.

Elle était choquée, en colère et effrayée, se dit-il. Surtout effrayée.

— Il faut que vous vous décidiez, reprit-il d'une voix aussi compatissante que possible. Soit vous vous alliez avec moi, soit… J'ai de quoi financer une cavale parfaitement sécurisée, ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Connard.

Elle s'essuya les yeux et s'abîma dans la contemplation de ses vêtements et de son corps. Son sweat-shirt rouge était maculé de grandes taches humides, et la moitié inférieure de son pantalon était couverte de mousse bleue séchée. Elle avait les genoux crasseux et éraflés parce qu'ils avaient traversé le tunnel à quatre pattes. Ses épaules s'affaissèrent, résignées.

— Il allait souvent quelque part, commença-t-elle doucement, d'une voix dépourvue d'émotions.

— Inigo ?

— Oui. Ce n'est pas la première fois qu'il disparaît et nous laisse gérer seuls le Rêve Vivant. Sauf que d'habitude, cela ne dure pas aussi longtemps. Un an tout au plus…

— Je vois. Où avait-il l'habitude de se rendre ?

— Anagaska.

— Son monde natal ?

— Oui.

— Un Monde extérieur. Un des premiers. Un monde *Avancé*…

— Je n'aborderai pas cette question avec vous.

— Vous y a-t-il déjà emmenée ?

— Non. Il était censé rendre visite à sa famille, mais j'ignore si c'était vrai ou non.

Aaron passa en revue les données dont il disposait sur la famille d'Inigo. Il n'y avait pas grand-chose. Apparemment, elle

s'efforçait de ne pas se faire remarquer. Surtout depuis la création du Rêve Vivant.

— Sa mère a émigré vers l'intérieur il y a bien longtemps. Elle a chargé sa personnalité dans l'ANA en 3440, après avoir basculé dans…

— La branche Haute, je sais.

Il y avait quelque chose de louche là-dessous. Se convertir à la culture Haute en toute discrétion était rigoureusement impossible. Corrie-Lyn se trompait forcément.

— Apparemment, il n'a ni frères ni sœurs, dit-il.

La jeune femme ferma les yeux et laissa échappa un long soupir.

— Sa mère avait une sœur. Une jumelle. Il y a eu… Enfin, je ne sais pas, un genre d'incident, il y a longtemps. Inigo y a vaguement fait référence. Les deux sœurs ont traversé cette difficile épreuve ensemble, puis leurs chemins se sont séparés et elles ne se sont jamais réconciliées.

— Je ne trouve rien du tout non plus à ce sujet. J'ignorais même qu'il avait une tante.

— Eh bien, maintenant vous le savez. Et après ?

— Nous allons nous rendre sur Anagaska pour tenter de retrouver sa tante et ses cousins.

— Comment allons-nous nous y prendre ? Je suppose que la police va surveiller les astroports et les trous de ver ?

— Sans doute, mais je dispose de mon propre vaisseau…

Il s'interrompit, tandis que la connaissance de l'existence de ce vaisseau émergeait à la surface de son esprit.

— Ah bon ? s'exclama Corrie-Lyn en écarquillant les yeux.

— Il me semble.

— Par Ozzie, vous êtes tellement bizarre !

Dix-sept minutes plus tard, leur capsule s'immobilisait devant une plate-forme de l'astroport de Riasi. Aaron et Corrie-Lyn en descendirent et examinèrent l'ovoïde chrome violet qui se dressait sur cinq pieds bulbeux.

Elle siffla, admirative.

— Ce jouet m'a tout l'air de coûter un maximum. Il vous appartient vraiment ?

— Oui.

— Bizarre, comme nom, reprit-elle en s'engageant sous le fuselage bombé. C'est une référence à quelque chose de particulier ?

— Aucune idée.

Son ombre virtuelle entra en communication avec le cerveau du *Tricheur rusé* et confirma son identité avec son ADN et un code dont il venait tout juste de se souvenir. Le cerveau se soumit à son autorité.

— Accrochez-vous, dit Aaron en prenant Corrie-Lyn par la main.

La base du vaisseau s'enfonça, forma un tube sombre. La gravité s'altéra autour d'eux et ils glissèrent à l'intérieur de l'ouverture.

Sholapur était un des mondes du Commonwealth qui ne fonctionnaient pas réellement. Pourtant, tous les ingrédients nécessaires à son succès étaient présents : une biosphère standard, une étoile de type G, des océans, des continents vastes avec des paysages de déserts, de montagnes, de plaines, de jungles, de forêts d'arbres à feuilles caduques, de côtes séduisantes et d'archipels qui s'étiraient en longs colliers. La flore locale comportait plusieurs espèces consommables par les humains, tandis que la faune sauvage n'était pas dangereuse au point de poser de graves problèmes. L'activité tectonique était négligeable. Les minuscules lunes jumelles orbitaient à sept cent mille kilomètres de la planète, provoquant des marées et des vagues à même de satisfaire les enthousiastes des sports nautiques.

Physiquement, donc, Sholapur était parfaite. Restait donc la question de sa population.

Sa colonisation débuta en 3120, année où l'ANA devint officiellement le gouvernement de la Terre. Ce bouleversement finit de persuader nombre de mécontents politiques, culturels ou religieux de quitter les Mondes centraux. La plus grande machine jamais construite était manifestement en train de prendre le pouvoir, et la culture Haute était tellement dominante qu'on ne pouvait espérer remettre en cause sa suprématie. Ils furent donc des millions à fuir vers les Mondes

extérieurs. Située à quatre cent soixante-dix années-lumière de la Terre, Sholapur avait tout pour plaire à ceux qui cherchaient un havre isolé.

Au commencement, tout se passa pour le mieux. Les investisseurs ne manquaient pas, et les migrants étaient tous des professionnels expérimentés. Les villes, les zones industrielles et les fermes poussèrent comme des champignons. Cependant, les communautés qui avaient quitté les Mondes centraux n'étaient pas simplement mécontentes de la prédominance de la culture Haute ; elles étaient aussi intolérantes et peu enclines à accepter les idéologies et les façons de vivre des autres. Ainsi un simple différent local pouvait-il enfler au point de devenir un sérieux problème ethnique ou idéologique. Les migrations internes s'accélérèrent, transformant les zones urbaines en cités – États miniatures, aux législations et aux religions extrêmement diverses. La coopération était minimale. Le parlement planétaire fut « suspendu » en 3180 après une énième bagarre générale au Sénat. Cet événement marqua plus ou moins la fin du développement économique et culturel de Sholapur, que le reste du Commonwealth considérait comme un monde hermétique. Même les Mondes extérieurs, si attachés à leur indépendance, la voyaient comme un genre de cousine un peu marginale et embarrassante. Les habitants du monde habité le plus proche l'appelaient « la planète des fous furieux » et avaient très peu de contacts avec leurs voisins. En dépit de tout cela, de nombreux vaisseaux continuaient à s'y rendre. En effet, beaucoup de micronations avaient des lois favorables à certains types de marchands – ou plutôt n'avaient pas de législations restrictives.

Cinq mille kilomètres au-dessus de la surface planétaire, *La Rédemption de Mellanie* sortit de l'hyperespace en éclatant une bulle violette de radiations de Tcherenkov. Il n'y avait aucun centre de trafic planétaire à contacter ; Troblum se contenta donc d'envoyer une demande d'approche à la ville d'Ikeo, qui la lui accorda aussitôt.

La Rédemption de Mellanie était un cône évasé de trente mètres de longueur, doté d'ailerons tournés vers l'avant à l'allure fonctionnelle et aérodynamique. En réalité, ces derniers

étaient des radiateurs thermiques ajoutés pour refroidir l'alimentation pour le moins modifiée de l'engin. L'espace réservé aux passagers se résumait à un salon central circulaire équipé de dix couchettes et d'un cabinet de toilette. Les vaisseaux équipés d'un hyperréacteur étaient rarement plus gros que cela, car ils coûtaient trop cher à construire. Les compagnies de transport spatial les utilisaient pour satisfaire ceux de leurs clients qui étaient assez riches pour pouvoir se payer un moyen de transport extrêmement rapide. La plupart des navires utilisaient un générateur de trou de ver continu. Ils étaient plus lents, mais pouvaient mesurer n'importe quelle taille, d'où leur utilisation extensive pour les échanges commerciaux entre Mondes extérieurs.

À l'origine, *La Rédemption de Mellanie* était un vaisseau spécialisé, conçu pour les marchandises et les passagers prioritaires. Pour les missions risquées, en somme. La compagnie qui l'avait commandé avait traversé plusieurs crises financières graves avant de se résoudre à vendre son canard boiteux à Troblum. Celui-ci avait promis de le transformer en yacht personnel, mais n'avait pas tout à fait tenu parole. Avec ses trois grandes soutes, ce navire était parfait pour lui. Leur volume spacieux était idéal pour transporter l'équipement dont il avait besoin pour recréer le trou de ver à usage unique des Anomines. Marius lui avait donné son accord, et les AEM s'étaient matérialisées sur son compte. À l'origine, le vaisseau était supposé rester sur Arevalo jusqu'au début de la phase de tests du projet, toutefois, Troblum avait jugé indispensable de l'utiliser pour certaines transactions. Son camouflage furtif digne de la Marine était bien pratique pour s'éclipser d'Arevalo sans éveiller les soupçons de Marius.

Ikeo s'étirait sur soixante-dix kilomètres de côte escarpée et jouissait d'un climat subtropical. Qualifier cette colonie de ville était néanmoins abusif car, à l'exception d'une zone plus dense située au milieu de la bande habitée, il s'agissait davantage d'un chapelet de manoirs érigés au sommet d'une falaise interminable. L'idéologie de la province se rapprochait du libre-échange, et plusieurs commerçants y étaient spécialisés dans la revente d'objets usagés. Les résidents finançaient eux-mêmes

leur police, que les États voisins moins riches préféraient appeler « système de défense stratégique ».

La Rédemption de Mellanie se posa à l'endroit désigné par trois capteurs de contrôle, soit sur la plate-forme 23 de l'astroport de la ville – cercle d'herbe tondue de deux kilomètres de diamètre, parsemé de vingt-quatre pistes en béton, de deux dômes de maintenance noirs et d'un hangar, propriété d'une société de service intersolaire. Il n'y avait aucune formalité d'arrivée. Une capsule s'arrêta devant le vaisseau, comme Troblum descendait les quelques marches qui le séparaient du sol. La chaleur et l'humidité l'avaient assailli dès l'ouverture du sas ; il était complètement essoufflé.

La capsule sortit de la ville et le conduisit jusqu'à une villa romaine sise à plusieurs kilomètres de là, au sommet d'une falaise peu élevée. Trois côtés de la bâtisse de plain-pied entouraient une piscine sophistiquée et un patio festonné de plantes colorées. Plusieurs cascades artificielles savamment disposées alimentaient le bassin. La vue sur la plage blanche était spectaculaire. Un bateau glisseur effilé mouillait tout près.

Stubsy « le Courtaud » Florac était installé au bar et l'attendait. Évidemment, on l'appelait rarement ainsi en sa présence, car la question de la taille de Florac était extrêmement sensible. Sensible au point qu'il ne fasse rien pour y remédier. En effet, profiter d'un rajeunissement pour gagner quelques centimètres serait revenu à avouer que sa petite taille lui posait un problème. Pourtant, il mesurait une tête de moins que la normale.

Le front haut, les cheveux fins, ce qui était rare, même sur les Mondes extérieurs, il était vêtu d'un bermuda de sport et d'une chemise bleu pâle toute simple, ouverte sur un torse poilu et un ventre légèrement bedonnant. En voyant Troblum, il sourit et souleva ses lunettes de soleil surdimensionnées.

— Eh ! Mon ami, s'exclama Florac en écartant les bras et en se dandinant. Vous avez fait un régime, ma parole !

Il rit de sa propre blague, tandis que ses compagnes souriaient. Elles étaient sept autour de la piscine ; certaines étaient étendues sur des transats, d'autres attablées dans la partie la moins profonde du bassin, où elles sirotaient des

boissons à base de fruits et de glace pilée. Ces filles avaient tendance à mettre Troblum mal à l'aise. Elles n'étaient pas vraiment des clones, mais elles se ressemblaient beaucoup. Pour commencer, elles étaient toutes beaucoup plus grandes que leur patron – plus grandes même que Troblum. Naturellement, elles étaient magnifiques. Longs cheveux soyeux, corps sculptés dignes d'une antique équipe olympique, bikinis minimalistes. Pour le dîner, elles enfilaient un short et une paire de sandales. Un scan superficiel lui révéla qu'elles étaient équipées de systèmes offensifs très avancés. La moitié des muscles qui se dessinaient sous leur peau hâlée étaient en réalité des éléments de champ de force. Elles disposaient probablement de quoi venir à bout de ses armes biononiques. Elles étaient à la fois les putains et les secrétaires de direction de Stubsy. Troblum savait quel effet elles étaient supposées produire, mais il ne comprenait pas à quoi cela servait. Stubsy manquait plus d'assurance qu'il ne voulait l'admettre.

Troblum agita le bras et sa vieille toge ondula autour de son corps massif.

— Vous trouvez que j'ai minci ?

— Eh, venez par ici, je plaisante. J'ai bien le droit, avec ce que j'ai pour vous.

— Ce que vous dites avoir…

— Eh ! Vous voulez me briser le cœur ou quoi ? Alors, comment allez-vous ? Cela fait un bail.

Il le prit dans ses bras et le serra comme s'ils étaient des parents très proches. Troblum était tellement gros qu'on ne pouvait agripper que le tiers de sa circonférence.

— Oui, cela fait trop longtemps.

— Vous avez toujours votre vaisseau. Quel engin ! Vous, les gars de la branche Haute, on peut dire que vous savez vivre.

— Qu'est-ce que vous attendez pour nous rejoindre, suggéra Troblum en fixant le crâne de son hôte.

— Houlà, attendez une minute ! Je ne suis pas encore prêt pour ça. Non, non, même pas en rêve. Pour commencer, il faudrait que je passe une petite décennie à effacer mes mauvais souvenirs ; autrement, aucun Monde central ne voudra de moi. Eh, vous voulez boire quelque chose ? Ou manger des

sandwichs, peut-être ? Alcinda se sert des unités culinaires comme un chef. Elle est douée de ses mains, si vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-il à voix basse en clignant de l'œil.

Troblum se retint de grimacer.

— Alors, ce sera une bière.

— Bien sûr, bien sûr, fit-il en désignant des chaises et une table, sur laquelle une des filles posait déjà une chope de bière légère. Eh, Somonie, va vite chercher ce que tu sais pour mon ami, s'il te plaît.

Une sirène au bikini rose vif hocha furtivement la tête et disparut à l'intérieur.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda Troblum.

— Chez un de mes contacts. Eh, je n'ai pas grand-chose pour moi, mais il me reste tout de même un cerveau ! Si je vous révélais mes secrets, je me retrouverais sur la paille.

— Certes.

— Vous savez bien que j'ai tout un réseau de collaborateurs dans le Commonwealth civilisé. Cette semaine, je bosse avec un type, la semaine prochaine avec un autre. Qui peut dire où les trésors seront déterrés demain ? Si vous voulez m'enfoncer un couteau dans le dos, créez votre propre réseau.

— J'ai déjà un réseau.

Florac cligna des yeux et ravala son sourire de meilleur ami de l'univers.

— Ah bon ?

— Évidemment. Je connais des centaines de gars comme vous.

— Vous voulez me tuer, ma parole ! lâcha-t-il dans un éclat de rire trop puissant pour être naturel. Des gars comme moi ! Quelle blague !

— Sur quelle planète a-t-il été retrouvé ? D'après mes archives, Vic Russell l'aurait confié au CICG à son retour de Boongate. À ce moment-là, il était déjà obsolète et le SCD aurait dû le jeter aux ordures.

— Que voulez-vous que je vous dise ? rétorqua Florac en haussant les épaules. Je suppose que, déjà en ce temps-là, il y avait des gens comme vous et moi.

Troblum ne dit rien. Le trafiquant avait peut-être raison. En dépit de ses défauts et de son style de vie écœurant, il lui avait toujours fourni les objets qu'il avait demandés ; c'était en partie grâce à lui que son musée personnel était si richement pourvu.

Somonie réapparut avec un caisson à environnement stable. La boîte était lourde et lui donnait l'occasion de mettre en valeur les muscles de ses bras. Elle la posa sur la table, devant Troblum et Stubsy.

— Avant que nous allions plus loin, dit Troblum, je tiens à vous prévenir que je dispose du numéro de série originel fourni par le SCD. Voilà. Vous voulez continuer ?

— Je me fous complètement de votre numéro à la noix, mon vieux. Ce que vous avez devant vous n'est pas une putain d'imitation. Et vous savez quoi ? Vous n'êtes pas le seul vicieux qui se jouit dessus en rêvant à cette saloperie. Je vous ai contacté en premier parce que nous collaborons depuis longtemps et que je pensais être votre ami. Mais si vous essayez de m'enculer, si vous voulez ruiner ma réputation, remontez dans votre merde de vaisseau et tirez-vous de cette planète. De ma planète.

— Ouvrons plutôt ce caisson. Je détesterais perdre votre amitié.

Il se moquait bien de Stubsy Florac ; il connaissait des dizaines de trafiquants tout aussi efficaces. En revanche, il n'avait jamais réellement réfléchi au fait qu'il pouvait y avoir d'autres collectionneurs dans le Commonwealth, en dehors des musées. Peut-être seraient-ils disposés à lui vendre leurs collections ? Florac pourrait se renseigner pour lui…

Le trafiquant entra un code dans le caisson, dont le sommet s'ouvrit pour révéler un antique fusil ionique. Un bouclier de protection scintillait au-dessus de l'objet, mais Troblum voyait clairement le canon d'un mètre de long terminé par une crosse de métal noir équipée de plusieurs points d'attache et d'une prise d'induction.

— Bon, commença Stubsy avec une grimace modeste et une pointe d'embarras. Il en manque un morceau, comme vous pouvez le constater. Mais merde, c'est ce bout-là qui compte, non ?

— Il ne manque rien. Ce fusil a été conçu pour être utilisé avec une armure de combat. Il se fixe à l'avant-bras.

— Sans déconner ?

Troblum avait du mal à parler calmement. L'arme semblait effectivement authentique.

— Pourriez-vous désactiver le bouclier, s'il vous plaît ?

Le scintillement disparut. Le scanner de Troblum entra en action. Dans les profondeurs du canon se trouvaient deux chaînes de molécules spécifiquement arrangées. Le code. Il lécha la sueur qui lui coulait sur la lèvre supérieure.

— C'est le vrai, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Youpi ! s'exclama Stubsy en frappant dans ses mains. Est-ce que je vous ai déjà déçu ?

Troblum ne pouvait détacher son regard de l'arme.

— Non, Non. Vous souhaitez être payé tout de suite ?

— Ah, voilà pourquoi je vous aime. Oui, s'il vous plaît. J'aimerais beaucoup que vous me balanciez le fric.

Troblum ordonna à son ombre virtuelle de transférer les fonds.

— Vous restez dîner ? demanda Stubsy. Vous pouvez vous amuser avec les filles, si vous voulez.

— Remettez le bouclier en place, je vous prie. Cette humidité est infernale.

— Bien sûr. Alors, que préférez-vous pour ce soir ?

— Vous n'avez pas la moindre idée de l'importance que peut avoir cet artefact, n'est-ce pas ?

— Je connais sa valeur, mon vieux, et c'est tout ce qui compte pour moi. Le fait qu'un flic ait buté un extraterrestre avec ce truc il y a mille ans ne m'interpelle pas plus que cela.

— Vic Russell travaillait avec Paula Myo. Je sais que vous avez entendu parler d'elle.

— En effet. Elle est le cauchemar de toute cette planète. Mais j'ignorais qu'elle était déjà là à cette époque.

— Oh oui, elle travaillait pour le CICG avant la Guerre contre l'Arpenteur. Vie n'a pas tué un extraterrestre avec ce fusil, mais Tarlo, un collègue corrompu par l'Arpenteur et qui les avait trahis, lui et sa femme. Tout le monde s'accorde à dire que Tarlo était un des agents les plus importants.

— Oh, et il a été tué avec ce flingue. C'est cela qui vous intéresse.

— Oui.

— Alors, les artefacts extraterrestres vous branchent aussi ?

— Tout ce qui a un rapport avec l'Arpenteur. Pourquoi, vous avez dégoté un autre morceau de son vaisseau ?

— Malheureusement non, répondit Stubsy en secouant la tête. Une de mes voisines s'est spécialisée dans la technologie extraterrestre et les conneries de ce genre. Vous savez, des échantillons rapportés par des missions d'exploration, des trucs qu'on ne voit jamais sur l'unisphère et que l'ANA et la Marine préfèrent taire. Si vous le souhaitez, je peux vous mettre en contact avec elle. Je dispose de son code unisphère. C'est une femme très discrète mais extrêmement sérieuse, vous pouvez me faire confiance.

— Dites-lui que je suis intéressé par tout ce qui a trait à la culture anomine, dit-il, car il savait qu'elle n'aurait rien pour lui. Autrement, non, merci.

— D'accord, d'accord, je passerai le message.

Troblum se leva, heureux de constater qu'il n'avait pas besoin de l'aide de ses systèmes biononiques pour tenir debout. De fait, la gravité de ce monde était égale à 0,8.

— Pourriez-vous rappeler votre capsule pour moi, je vous prie ?

— L'argent est dans la caisse, alors, oui, pas de problème. C'est aussi pour cela que je vous aime bien ; avec vous, pas de palabres et de négociations interminables.

— Exactement.

Troblum prit le caisson à environnement stable. Il était lourd. Lorsqu'il le mit sous son bras, des gouttes de sueur perlèrent sur son front et dans son dos. Stubsy n'avait-il jamais entendu parler des regrav ?

— Eh, mon ami, vous êtes le seul humain de la Haute que je connaisse ; il faut que je vous demande quelque chose : que pense l'ANA de ce projet de pèlerinage ? Est-ce qu'on va tous se faire enculer par le Vide, comme certains le prétendent ?

— Le gouvernement de l'ANA a fait une déclaration officielle sur l'unisphère. Il trouve regrettable ce projet de pèlerinage

mais ne croit pas que les actions du Rêve Vivant représentent une quelconque menace pour le Grand Commonwealth.

— Oui, j'ai vu cela comme tout le monde, mais c'est juste du bla-bla de politicien. Et vous, qu'en pensez-vous ? Faut-il que j'apprête mon vaisseau et que je me tire d'ici ?

— Pour aller où, au juste ? Si ce que disent ceux qui sont contre le pèlerinage est vrai, la galaxie tout entière est condamnée.

— Ah, qu'est-ce que vous êtes marrant, vous ! Bon, allez, arrêtez vos conneries, dites-moi si on est dans la merde ou non ?

— Mes contacts au sein de l'ANA ne sont pas inquiets, et moi non plus.

Stubsy réfléchit intensément pendant quelques secondes, puis remit son masque exagérément jovial.

— Merci, mon ami. Je vous dois une fière chandelle.

— Pas vraiment. Néanmoins, vous me revaudrez cela lorsque j'aurai décidé comment.

Durant le trajet de retour vers l'astroport, Troblum pensa à la question du trafiquant. Peut-être n'aurait-il pas dû révéler qu'il avait des contacts au sein de l'ANA. Heureusement, il n'avait donné aucun détail. Par ailleurs, Stubsy avait peu de chances d'être un agent à la solde des opposants de Marius – pourtant très nombreux. L'Arpenteur s'était servi de traîtres encore plus improbables. Toutefois, en admettant que « le Courtaud » soit un agent de l'ennemi, cela ne ferait pas une grande différence ; d'après ce qu'il en savait, le problème du pèlerinage serait réglé avant longtemps. Troblum secoua la tête et bougea un peu le caisson. C'était une théorie intéressante, mais il connaissait sa propre tendance à suranalyser les événements. La paranoïa était saine, mais il ne parlerait pas du trafiquant à Marius. Stubsy était sans doute sincèrement inquiet, parce qu'il était ignorant et bourré de préjugés. Oui, cela ne faisait aucun doute.

La capsule s'arrêta devant *La Rédemption de Mellanie,* et Troblum transporta précautionneusement le caisson à l'intérieur du vaisseau. Il résista à la tentation de l'ouvrir une

dernière fois pour admirer son acquisition, mais le rangea tout de même dans sa cabine pour l'avoir à ses côtés.

* * *

Araminta comprit qu'il y avait une panne lorsqu'elle vit une pluie d'étincelles jaillir du bras du robot, à l'endroit où se fixaient ses différents outils. À ce moment-là, elle était à genoux près de la porte-fenêtre et essayait de démonter son actuateur grippé. La porte n'avait pas été révisée depuis au moins dix ans. Dans le boîtier, le moindre composant était recouvert de saletés. Elle plissa le nez, incrédule, et attrapa l'outil électrique multifonction qu'elle avait acheté chez Infini Systèmes, à Askahar, une société spécialisée dans le recyclage des équipements de construction. Son ombre virtuelle extirpa le manuel d'utilisation de la mémoire de la machine et le transféra dans ses amas macrocellulaires ; ce procédé était supposé lui conférer une connaissance instinctive du fonctionnement du kit. Pourtant, elle n'avait toujours pas la moindre idée de la manière dont elle allait s'y prendre pour nettoyer toute cette crasse. Les ustensiles de nettoyage avaient été conçus pour entretenir des systèmes délicats très légèrement poussiéreux. Pas pour retirer des pelletés de merde.

Tandis qu'elle regardait de plus près les composants de l'actuateur, des diodes puissantes se mirent à clignoter. Elle se retourna juste à temps pour voir une dernière cascade d'étincelles se déverser sur les feuilles d'étanchéité empilées dans un coin de son salon. Des volutes de fumée s'élevèrent autour de la machine. Après un dernier soubresaut, le robot s'immobilisa, tandis que le segment inférieur de son bras noircissait. Sous l'effet de la chaleur, le carénage autrefois argenté se ternit à vue d'œil.

— Sainte mère d'Ozzie ! s'exclama-t-elle en tapotant sur les feuilles d'étanchéité constellées de points rougeoyants.

Son ombre virtuelle n'arrivait plus du tout à accéder au robot ; l'engin semblait définitivement mort, et il y avait une odeur d'huile chaude dans l'atmosphère. Un autre robot glissa jusqu'à la cuisine, où il décrocha un extincteur, puis s'empressa

de pulvériser de la mousse bleue sur le bras de son congénère défunt. Araminta lâcha un grognement écœuré, comme le fluide gélifié continuait à goutter sur son parquet poncé de frais – la mode était au bois brut, aussi avait-elle ordonné au robot de retirer le vernis. Elle avait prévu de profiter des travaux de décoration pour le couvrir de feuilles d'étanchéité, qu'elle aurait cirées afin de faire ressortir les veines ondulées rouge et or du bois de fourmilier.

Araminta gratta les taches humides avec son ongle. Heureusement, les dégâts n'étaient pas très importants. Un petit ponçage supplémentaire arrangerait tout cela. Cinq robots l'aidaient dans ses travaux. Tous étaient des machines de deuxième ou même de troisième main achetés, comme le reste, chez Infini Systèmes.

Comme tout danger d'incendie était écarté, son ombre virtuelle appela Burt Renik, le propriétaire d'Infini Systèmes.

— Je suis navré, mais je ne peux rien faire pour vous, rétorqua-t-il après qu'elle lui eut exposé la situation.

— Je vous l'ai acheté il y a seulement deux jours !

— Personne ne vous a forcé la main.

— Pardon ? Mais vous me l'aviez recommandé !

— Oui, c'est un Candel 8038. Sa puissance est idéale pour le genre de travaux que vous devez réaliser. Il n'empêche que vous êtes venue me voir moi plutôt qu'un revendeur agréé.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Évidemment, puisque je n'avais pas les moyens d'en acheter un neuf. Et puis, il était censé être fiable, à en croire les avis des utilisateurs postés sur l'unisphère.

— En effet. C'est d'ailleurs pour cela que je vends autant de matériel d'occasion. Toutefois, la garantie décennale de celui que vous m'avez acheté a expiré il y a plus de dix ans. Ce n'est pas que j'y mette de la mauvaise volonté, mais, ma petite dame, vous en avez eu pour votre argent. Si vous voulez, j'ai des modèles plus récents en stock.

Araminta regretta de ne pouvoir lui envoyer un cheval de Troie sensoriel – l'équivalent d'un bon coup de poing dans le nez, par exemple.

— Vous me reprendriez l'ancien ?

— Je veux bien récupérer ce qui est récupérable, mais il faudrait que je l'examine dans mon atelier. Je pourrai passer, disons… au milieu de la semaine prochaine. Vous prendrez en charge le transport, bien sûr.

— Pour l'amour d'Ozzie, vous m'avez vendu un tas de ferraille !

— Je vous ai vendu ce que vous vouliez. Écoutez, je ne suis pas obligé de reprendre vos pièces détachées, mais je vais le faire parce que je soigne mes clients.

— Eh bien, vous en avez perdu un, lâcha-t-elle en mettant un terme à la conversation et en ordonnant à son ombre virtuelle de reléguer Burt Renik dans sa liste de numéros interdits. Fait chier !

Son assistant numérique révisa aussitôt le planning des travaux et ajouta trois jours à son calendrier. En admettant qu'elle remplace sans attendre le 8038. De toute façon, elle n'avait pas tellement le choix. Son budget avait toutes les chances d'exploser. Elle n'avait fait aucune dépense inconsidérée, mais se débarrasser de la décoration ancienne et démodée prenait beaucoup plus de temps que prévu.

Araminta s'assit par terre et considéra d'un œil noir le robot bon à jeter. *Non, je ne pleurerai pas. Je ne suis pas minable à ce point.*

La perte du 8038 était un coup dur, cependant. Elle n'avait plus qu'à croiser les doigts pour que les robots restants tiennent bon et ne la lâchent pas. Son ombre virtuelle entreprit d'examiner les systèmes de ces derniers, pendant qu'elle essayait de détacher l'outil de ponçage couvert de mousse bleue du bras du 8038. Contrairement au reste de la machine, la fixation était neuve et coûtait pas mal d'argent. Elle n'avait pas trop le moral, et l'état actuel de l'appartement ne faisait rien pour arranger son état. Depuis cinq jours, elle s'échinait à nettoyer ses murs et à le débarrasser de son équipement domestique vieillissant. Pour le moment, le résultat était terrifiant. La moindre surface était souillée de poussière ou de sciure, ce qui accentuait son aspect peu engageant. Et puis, il y avait cette réverbération insupportable… Après la corvée de nettoyage, elle s'attaquerait à la décoration, ce qui, elle en était

certaine, raviverait son enthousiasme. Durant la semaine écoulée, elle avait connu plusieurs moments de panique et de doute – comment avait-elle pu être aussi bête pour mettre tout ce qu'elle avait dans cet appartement croulant ?

Elle retira la fixation de l'outil de ponçage et le démonta. Sous les ordres directs de son ombre virtuelle, les deux robots valides soulevèrent leur congénère et le jetèrent dans la benne garée à l'extérieur. Durant la descente, le cadavre mécanique percuta plusieurs fois le sol, mais les voisins n'étaient pas chez eux, et personne ne remarquerait les cicatrices laissées dans le bois.

Une fois le ponceur attaché au bras d'un autre robot – un Braklef 34B vieux de seulement huit ans –, elle s'intéressa à l'actuateur de la porte du balcon. Si elle continuait à se morfondre et à se lamenter sur son sort, elle n'avancerait pas, et elle ne pouvait pas se le permettre.

Le plus simple, décida-t-elle, était de démonter complètement la machine et de nettoyer la crasse à la main. Après cela, elle utiliserait le kit spécialisé pour fignoler le travail. Elle avait des clés motorisées dans sa grosse caisse à outils. Elle s'attela donc à la tâche avec toute la détermination dont elle pouvait faire preuve sans se bourrer d'aérosols.

Pendant qu'elle travaillait, son assistant triait pour elle les informations locales et intersolaires et les lui distillait en un flot neural continu dans sa vision périphérique. Maintenant qu'elle avait acheté l'appartement, elle ne perdait plus son temps à consulter les annonces immobilières. Elle avait bien d'autres sujets de préoccupation, et puis, elle craignait de découvrir une affaire en or. Au lieu de quoi elle gloussa doucement en découvrant que le fils d'un conseiller municipal venait d'être inculpé pour escroquerie. Une rumeur courait également selon laquelle les enquêteurs souhaiteraient entendre le papa, actuellement en charge de l'aménagement de la ville. La nuit dernière, Debbina, la fille aînée du milliardaire sheldonite Likan, avait une fois de plus été arrêtée pour comportement obscène dans un lieu public. On la voyait émerger du commissariat de Colwyn au petit matin, flanquée de ses deux avocats. Elle était ébouriffée et vêtue en tout et pour tout de la

robe vaporisée noire qu'elle avait mise pour sortir. Hansel Industrie, une des cent plus grosses sociétés de la ville, parlait de créer une zone industrielle en bordure de l'agglomération ; le sujet était illustré par des projections économiques. Araminta ne put s'empêcher de rêver à une éventuelle flambée des prix de l'immobilier.

En matière de politique intersolaire, pas grand-chose, à part la motion déposée par Marian Kantil, sénateur de la Terre, pour demander officiellement au Rêve Vivant de renoncer à son projet imprudent de pèlerinage. Le sénateur d'Ellezelin était parti en plein milieu de la session en signe de protestation, tout comme ses collègues de Tari, d'Idlib, de Lirno, de Quhood et d'Agra – les planètes de la Zone de libre-échange. Araminta ne fut guère étonnée de constater que le sénateur de Viotia s'était abstenu de voter, tout comme sept des représentants des Mondes extérieurs les plus proches de la Zone, car un pourcentage non négligeable de leur population était adepte du Rêve Vivant.

Un reportage montra alors les vastes chantiers situés tout près du Grand Makkathran, où les vaisseaux destinés au pèlerinage devaient être assemblés. Araminta interrompit son nettoyage pour regarder. Une armada d'engins de chantier mettait à niveau vingt-deux kilomètres carrés de campagne avant de les recouvrir de béton. Une première batterie de machines balayait le sol avec des rayons dispersants, réduisait en morceaux les affleurements de roche, les petites collines et tout ce qui s'élevait au-dessus du niveau souhaité. La terre et la pierre étaient alors soulevées par des modules regrav, puis canalisées par des champs de force, pour serpenter jusqu'à d'énormes barges amarrées dans l'estuaire tout proche. Après ces travaux de terrassement, d'autres machines plus basiques enfonçaient des piliers dans le soubassement rocheux afin d'offrir une assise parfaitement stable aux plates-formes de montage des vaisseaux. La flotte du pèlerinage consisterait en douze navires cylindriques d'un kilomètre et demi de long, capables de transporter chacun un million d'adeptes en animation suspendue. Et l'on parlait déjà des vagues de départ suivantes…

Araminta n'arrivait pas à croire que les gens pouvaient être aussi stupides. Elle secoua la tête et préféra revenir au monde des affaires local et aux potins mondains.

Cressida arriva deux heures plus tard. Elle fronça les sourcils en considérant les empreintes laissées dans l'épaisse couche de poussière par ses escarpins en cuir aux lanières incrustées de diamants. Sa robe en cachemire se contracta pour protéger sa peau de l'atmosphère malsaine. D'un geste lent qui mit en valeur ses ongles or et violet, elle se couvrit la bouche de la main.

Araminta gratifia sa cousine d'un sourire incertain. Elle était soudain consciente de son apparence, de sa combinaison crasseuse, de ses cheveux fourrés sous une casquette et de ses mains couvertes de graisse.

— Il y a un robot décédé dans ta benne, dit Cressida, ennuyée.

— Je sais, répondit Araminta dans un soupir. Cela m'apprendra à acheter des machines d'occasion.

— Il était à toi ? s'étonna Cressida en haussant le sourcil. Tu veux que j'appelle le magasin pour procéder à un échange ?

— C'est tentant, en effet. Ozzie m'est témoin qu'il n'était pas donné, surtout compte tenu de mon budget. Mais, non, merci. À partir de maintenant, je compte bien mener mes batailles toute seule comme une grande.

— Quelle famille ! Tous stupides et bornés, et pas un pour sauver l'autre.

— Merci.

— Je suis ici pour deux raisons. Un : pour jeter un coup d'œil – voilà, c'est fait. Apparemment, je suis arrivée un mois trop tôt. Deux : parce que je veux que tu me racontes en détail ta soirée de jeudi. Toi et ce charmant jeune homme – Keetch – êtes partis très tôt. Surtout, n'oublie rien.

— Keetch n'est pas ce que j'appellerais un jeune homme.

— Tu plaisantes ! J'ai presque un siècle de plus que lui. Allez, raconte-moi tout, cousine chérie. Que s'est-il passé ?

Araminta eut un sourire gêné.

— Tu sais bien. Nous sommes allés chez lui, dit-elle en montrant son salon avec résignation. Je ne pouvais tout de même pas l'amener ici.

— Excellent ! Et après ?

— Après quoi ?

— Qu'est-ce qu'il fait ? Est-ce qu'il est célibataire ? Est-ce qu'il assure au lit ? Combien de fois t'a-t-il rappelée depuis ? Est-il éperdument amoureux de toi ? T'a-t-il envoyé des fleurs et des bijoux, ou est-il le genre de minable à se contenter de chocolats ? Dans le lit de quel hôtel allez-vous passer le prochain week-end ensemble ?

— Houlà, attends une minute !

Le sourire d'Araminta était devenu amer. En vérité, Keetch avait été plus que convaincant au lit, et il avait effectivement essayé de la joindre plusieurs fois depuis jeudi. Toutefois, elle n'avait aucune intention de lui répondre. La joie de la liberté retrouvée, le bonheur de jouer sur plusieurs tableaux à la fois, d'expérimenter, la chance de n'avoir à répondre à personne, de pouvoir décider et s'amuser – elle en avait rêvé toute sa vie. Une vie simple, sans engagements, sans attaches. C'était ce qu'elle aurait dû faire au lieu de se marier.

— Keetch est un garçon très bien, mais je n'ai pas envie de le revoir. Je suis trop occupée.

— Tu m'impressionnes. Tu consommes et tu jettes. Il y a de l'acier brut sous cette façade douce et ingénue, pas vrai ?

— Peut-être, dit Araminta avec un haussement d'épaule.

— Si jamais tu décidais de faire carrière dans le droit, je serais heureuse de te prendre sous ma coupe. Il ne te faudrait pas plus de soixante-dix ans pour devenir mon associée.

— Ça alors, voilà qu'elle veut me débaucher.

Cressida retira la main de sa bouche assez longtemps pour rire.

— Eh, au moins j'aurai essayé. On sort, mercredi ?

— Oui, bien sûr.

Araminta aimait beaucoup ces soirées entre filles. De plus, Cressida semblait connaître les clubs les plus chic de Colwyn, clubs dans lesquels elle était toujours la bienvenue.

— Que t'est-il arrivé quand je suis partie, la dernière fois ? reprit Araminta. Tu en as attrapé un ?

— À mon âge ? J'étais au lit à même pas minuit.

— Avec qui ?

— J'ai oublié leurs noms. Tu sais, je te conseille vraiment de passer au stade supérieur et d'organiser des orgies. Quand tes partenaires savent s'y prendre, je peux te dire que c'est le paradis.

— Non, merci, répondit Araminta en gloussant. Je ne suis pas encore prête. La vie que je mène en ce moment est déjà plus que mouvementée.

— D'accord, mais quand tu le sentiras…

— Je te le ferai savoir.

Cressida inhala un peu de poussière et toussa.

— Ozzie ! cet endroit me rappelle trop ma jeunesse. Écoute, je suis nulle en bricolage, et encore pire avec des programmes de décoration. Il vaut mieux que je te laisse.

— Ne t'inquiète pas, je suis bien décidée à me débrouiller toute seule.

— Waouh ! si tu le voulais, tu pourrais devenir mon associée en une cinquantaine d'années à peine.

— Quand tu me regardes, tu te vois jeune ?

— Non, tu es beaucoup plus maligne que moi, malheureusement. À plus tard, chérie.

En guise de déjeuner, elle avala un sandwich en traversant la ville dans une capsule utilitaire. Elle devait rendre visite à trois fournisseurs. La capsule, tout comme les robots, avait connu des jours meilleurs. D'après son dossier, elle était sa cinquième propriétaire en trente ans. Le vendeur lui avait assuré qu'elle était très robuste. Elle n'était pas aussi rapide que les modèles plus récents, et lorsque son compartiment était plein, elle avait du mal à prendre de l'altitude. Néanmoins, Araminta avait davantage confiance dans ce véhicule que dans le 8038. À cause de son âge, elle devait passer un contrôle technique chaque année afin de renouveler l'autorisation de voler donnée par l'Agence des Transports de Viotia ; le dernier contrôle datait de moins de deux mois.

La capsule s'arrêta dans le parking des *Salles de bains et modules culinaires Bovey,* un des huit macrostores qui constituaient le centre commercial du quartier de Groby. Elle entra dans le magasin en regardant les chambres modèles qui se succédaient dans des allées. Salles de bains et cuisines alternaient. Il y en avait de toutes les tailles et pour toutes les bourses, même si celles qui se trouvaient à proximité de l'entrée semblaient plus élaborées que les autres. Araminta étudia avec intérêt les unités luxueuses et rêva des appartements pour lesquels elles avaient été conçues – appartements qu'elle décorerait peut-être un jour.

— Puis-je vous aider ?

Elle se retourna et découvrit un homme vêtu de l'uniforme bleu et marron du magasin. Il était plutôt grand, et son âge biologique était proche de la trentaine. Ses cheveux blond cendré tranchaient avec sa peau sombre. Il possédait des traits réguliers, sans être incroyablement séduisant, pensa-t-elle. Ses yeux gris clair trahissaient un grand sens de l'humour. S'ils se rencontraient dans un club, elle le laisserait volontiers lui offrir un verre – à moins qu'elle fasse le premier pas.

— J'ai besoin d'une cuisine et d'une salle de bains. Je cherche quelque chose qui a de la classe, mais qui ne coûte pas cher.

— Ah, j'ai exactement ce qu'il vous faut. Au fait, je suis monsieur Bovey.

Elle était flattée que le patron lui-même se soit déplacé pour s'occuper d'elle.

— Heureuse de vous connaître. Je m'appelle Araminta.

Il lui serra poliment la main. Peut-être avait-il eu envie de lui déposer un platonique baiser de bienvenue sur la joue ? Dans les moments comme celui-ci, elle regrettait de ne pas être connectée au champ de Gaïa, ce qui lui aurait permis de jauger ses émotions – enfin, s'il était du genre à les exposer. Ce qui n'était sans doute pas le cas, puisqu'il était propriétaire d'un magasin et donc très professionnel. *Merde. Allez, ma fille, ressaisis-toi.*

— Quelles sont les dimensions de vos… pièces ? demanda-t-il.

Araminta le gratifia d'un sourire coquin furtif, puis redevint sérieuse. Elle se faisait peut-être des idées, mais tout de même…

— Les voici, répondit-elle, tandis que son ombre virtuelle lui envoyait un fichier contenant ses plans. Si vous pouviez me faire un prix… C'est la toute première fois que je m'attaque à une rénovation, et je ne voudrais pas que ce soit la dernière.

— Ah ! lâcha-t-il en avisant ses mains encore pleines de cambouis. Vous êtes patronne et ouvrière à la fois, d'après ce que je vois. Cela me plaît.

— Une ouvrière pas très qualifiée et épuisée, malheureusement. Un de mes robots a trépassé. Plus question de faire des dépenses inconsidérées.

— Je comprends. Vous… vous ne l'aviez pas acheté chez Burt Renik, par hasard ?

— Si, répondit-elle avec circonspection. Pourquoi ?

— Eh bien, pour votre gouverne – et tout à fait officieusement –, Renik n'est pas le plus fiable des revendeurs.

— Je savais à qui j'avais affaire, mais je me suis renseignée sur l'unisphère, et ce modèle paraissait très solide.

Il grimaça.

— La prochaine fois que vous voudrez acheter du matériel de ce genre, y compris chez moi, je vous conseille d'effectuer quelques recherches sur « La Centrale de Dave », dit-il en lui transmettant une adresse. Les évaluations « objectives » sont utiles, toutefois, il ne faut pas oublier que ces sites sont financés par des sociétés, d'où l'absence de critiques réellement mauvaises. « La Centrale de Dave » est indépendante.

— Merci, dit-elle doucement en stockant l'adresse. J'y jetterai un coup d'œil quand j'aurai le temps.

— Je vous en prie. En attendant, essayez l'allée sept pour les cuisines. Je pense que vous trouverez votre bonheur.

— Merci encore.

Elle se dirigea vers l'allée sept, plus que déçue qu'il n'ait pas proposé de l'accompagner. Peut-être mettait-il un point d'honneur à ne jamais flirter avec ses clientes. *Dommage.*

L'homme qui attendait dans l'allée sept portait le même uniforme bleu et marron que le patron. Il semblait avoir cinq ans de plus que M. Bovey, était encore plus grand, et affichait la

silhouette élancée d'un marathonien. Il avait la peau pâle d'un Nordique et des cheveux roux coupés très court, à l'exception d'une fine crête qui divisait son crâne en deux parties égales. Bizarrement, son regard vert, amusé et détaché, ressemblait beaucoup à celui de Bovey.

— Je vous conseille ces deux modèles, annonça-t-il immédiatement. Ils conviennent parfaitement à votre espace, et celui-ci est une fin de série. Il ne m'en reste que deux en stock, et je pourrais vous faire un prix intéressant.

Araminta était un peu décontenancée. M. Bovey avait manifestement transmis son fichier à son employé, mais ce n'était pas une raison pour entamer la conversation comme s'ils se connaissaient déjà.

— Je vais y jeter un coup d'œil, dit-elle en baissant de quelques degrés la température de sa voix.

En effet, le modèle en question lui plaisait, et le tarif proposé était très avantageux. En plus d'une unité culinaire milieu de gamme, avec toute sa panoplie de réservoirs d'éléments chimiques, elle comprenait un bar et des tabourets pour prendre le petit déjeuner, ainsi que les équipements standard, tels qu'un réfrigérateur, un aide gastronomique, un robot, des étagères et des tiroirs. Tout était blanc, immaculé, avec des garnitures noir et or.

— Si vous m'offrez la livraison, je la prends, lui dit-elle.

— Où vous voulez, quand vous voulez.

Elle ignora sa réponse indécente et ordonna à son ombre virtuelle d'effectuer un virement.

— Pour les salles de bains : allée onze, reprit-il avec un enthousiasme non refréné.

Le vendeur qui l'attendait là-bas avait un âge biologique équivalant à une cinquantaine bien tassée, ce qui était très inhabituel, même sur Viotia. Sa peau ébène commençait à peine à se rider et ses cheveux grisonnants à se raréfier.

— J'en ai quatre qui correspondent parfaitement à vos goûts, attaqua-t-il d'emblée.

— Bonjour, lâcha-t-elle.

— Ah… Oui ?

— Je m'appelle Araminta. Heureuse de faire votre connaissance. Je cherche une salle de bains pour mon appartement. Pourriez-vous me renseigner ?

— Que… ?

— Cette façon que vous avez de communiquer entre vous n'est pas très polie. Vous pourriez au moins dire bonjour avant de me parler des plans de ma salle de bains, plans que tout le monde ici semble connaître par cœur. Je suis une personne, vous savez.

— Je pense que… ah !

Il était surpris, mais comprenait enfin. Son expression déstabilisa encore plus Araminta que son attitude amicale et suffisante initiale.

— Vous savez ce que je suis, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis monsieur Bovey. Nous sommes tous monsieur Bovey, dans le magasin. Je suis un homme multiple.

Araminta était confuse et sans doute écarlate, pensa-t-elle. Elle savait ce qu'était un multiple, bien sûr – une personnalité dans plusieurs corps, grâce à une adaptation de la technologie du champ de Gaïa. Les adeptes de cette pratique affirmaient d'ailleurs qu'il s'agissait là du stade ultime de l'évolution de l'homme. Selon eux, toutes les autres voies étaient sans issue. Un homme multiple ne pouvait mourir que si tous ses corps étaient tués en même temps, ce qui était très peu probable. À leur manière, discrète et pas du tout prosélyte, ils militaient pour une généralisation de ce procédé. Une fois cet objectif atteint, les personnalités fusionneraient et formeraient une seule et même conscience contenue dans des milliards de corps – perspective beaucoup plus réjouissante qu'un chargement dans le sanctuaire artificiel qu'était l'ANA.

Leurs détracteurs criaient à l'hérésie, à une conspiration visant à transformer l'humanité en avatar de société primienne. Certains allaient même jusqu'à dire que ceux qui étaient à l'origine de ce mouvement étaient des agents de l'Arpenteur qui continuaient l'œuvre corruptrice de leur maître.

— Je suis désolée, dit-elle, honteuse. Je l'ignorais.

— Ce n'est pas grave. J'ai eu tort de partir du principe que vous étiez au courant. La plupart des gens qui sont dans le métier me connaissent.

Araminta eut un sourire en coin.

— Je suppose que la continuité du service est un plus indéniable.

— Disons que je suis meilleur que Burt Renik.

— Aucun doute là-dessus.

— Très bien. Et si nous jetions un coup d'œil à ces salles de bains ?

— Avec plaisir.

Araminta acheta le troisième modèle. Non pas parce qu'elle avait quelque chose à se faire pardonner, mais parce qu'il s'agissait d'une excellente affaire, et que le style vert et doré s'accordait très bien avec son appartement. Lorsqu'elle fut plus à son aise, elle trouva amusant de discuter avec ce Bovey plus âgé. Néanmoins, elle trouva étrange le fait de se trouver avec une autre incarnation de la personne qui l'avait accueillie dans le magasin – personne qui devait être en train de s'occuper d'un autre client, tout en suivant ce qu'elle disait.

— Quand souhaitez-vous que nous la livrions ? demanda-t-il lorsqu'elle eut terminé de virer les fonds.

— Est-ce que vous… Enfin, est-ce que vous vous chargez vous-même de la livraison ? Quand je dis vous-même…

— Ne vous en faites pas, je peux effectivement faire face à la plupart des situations. Je serai là, dans la capsule de transport pour filer un coup de main aux robots lorsqu'ils seront coincés dans l'escalier. Étant donné son âge, ce ne sera pas nécessairement ce corps-ci, toutefois.

— J'ai hâte de vous voir tous.

— Quelques-unes de mes enveloppes charnelles sont jeunes et séduisantes. C'est peut-être de la vanité. Je ne suis pas dépourvu de défauts, comme vous le voyez. Je tâcherai de vous envoyer les plus beaux.

— Ils sont aussi beaux que vous ?

— Eh, n'imaginez pas obtenir une réduction supplémentaire. Vous m'avez déjà ruiné.

— Je ferais mieux d'y aller, alors, dit-elle en riant.

Araminta sourit pendant tout le trajet de retour. M. Bovey était vraiment très charmant. Dans toutes ses versions. Elle le suspectait d'en pincer pour elle. Cette histoire d'enveloppes charnelles jeunes et séduisantes n'était sans doute pas une plaisanterie. À vrai dire, même le dernier Bovey qu'elle avait vu, le plus âgé, avait un pouvoir de séduction certain, une forme de distinction. Et s'il l'invitait à sortir avec lui ? Y aurait-il vingt Bovey et elle autour d'une table ?

S'il m'invite. Admettons qu'il le fasse, qu'est-ce que je lui répondrai ?

C'était une perspective très inhabituelle et donc très intéressante.

Et si la soirée se passe bien ? Je les invite tous les vingt chez moi ?

Oh, arrête !

Elle souriait toujours lorsqu'elle monta l'escalier et ouvrit la porte. Alors, la vue de l'appartement eut raison de sa bonne humeur. Les robots avaient tout de même avancé, mais l'aspirateur de l'un d'entre eux était bouché. Comme ils n'étaient pas autonettoyants, elle allait devoir s'occuper de cela à la main. Et puis, elle n'avait toujours pas réparé l'actuateur de la porte-fenêtre. Elle aurait beaucoup de travail avant de pouvoir se faire livrer la cuisine et la salle de bains. Déchiffrer les éventuelles propositions coquines contenues dans ce que lui avait dit Bovey n'était donc pas d'actualité.

Plus tard dans l'après-midi, lorsque l'endroit fut devenu plus vivable, elle entreprit d'apposer les feuilles d'étanchéité sur le sol du salon. C'est alors que son ombre virtuelle l'avertit que Laril essayait de la joindre.

— Laril ?

— Oui.

Elle hésita un instant à appeler Cressida – peut-être le Trésor avait-il prévu une récompense pour quiconque l'aiderait à retrouver la trace de Laril ?

— D'où appelle-t-il ?

— Il semblerait que la communication ait été établie depuis Oaktier.

Un schéma apparut dans sa vision périphérique.

— *Un monde du Commonwealth central,* dit-elle. *Que fait-il là-bas ?*

— Je ne sais pas.

— Bon…

Elle s'assit sur son lit portable, retira ses gants, s'essuya le front et inspira profondément.

— *D'accord,* reprit-elle. *J'accepte l'appel.*

Son image apparut dans la perspective primaire de son exovision, comme s'il se trouvait juste en face d'elle. S'il s'agissait d'une représentation réelle, il n'avait pas beaucoup changé. Des cheveux marron fins et coupés court, un visage rond avec des joues pleines, un cou large, et, comme à son habitude, une barbe de trois jours épaisse et noire. Trop longue à son goût. Elle piquait, se rappelait-elle. Jamais il n'avait la peau réellement douce. Pourtant, ce n'était pas faute de lui demander.

— Merci d'avoir accepté mon appel. J'avoue que j'étais plutôt pessimiste.

— Il y avait de quoi.

— J'ai entendu dire que tu t'en sortais bien, que tu avais reçu l'argent.

— Oui, le tribunal m'en a fait cadeau. Laril, qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi es-tu sur Oaktier ?

— C'est évident, non ?

Elle mit un moment à comprendre. Puis il lui fallut accepter. Non, ce devait être du bluff, une blague.

— Tu migres vers l'intérieur ? demanda-t-elle, incrédule.

Il eut un sourire désinvolte – ce même sourire chaud et plein d'assurance qui l'avait séduite lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Un sourire qu'elle n'avait pas beaucoup revu après leur mariage.

— C'est notre destin à tous, dit-il.

— Non ! Je ne te crois pas. Tu bascules dans la branche Haute ? Toi ?

— J'attends mes premiers biononiques dans une semaine. Ils ont déjà commencé à m'intégrer des systèmes basiques. C'est une sacrée expérience, je peux te le dire.

— Mais…, marmonna-t-elle. Pour l'amour d'Ozzie, la culture Haute ne voudra jamais de toi ! Comment as-tu fait ? Tu as effacé la moitié de tes souvenirs ?

— Balivernes. La branche Haute n'est pas la vieille Église catholique, tu sais. On ne te demande pas de te confesser et de renier ton passé. Ce qui compte, c'est ton comportement actuel.

— Je sais qu'ils n'acceptent pas les criminels. Il y a eu un précédent, il y a des siècles de cela : Jollian a cru pouvoir échapper à la justice en effaçant sa mémoire et en migrant vers les Mondes intérieurs. Paula Myo l'a retrouvé et lui a fait retirer ses systèmes biononiques de façon qu'il soit jugé en simple humain, sur la planète extérieure où il avait commis un crime. Il me semble qu'il a été condamné à quelques siècles de suspension.

— C'est ce que tu penses de moi ? Tu crois que je ne vaux pas plus que ce Jollian ? Merci beaucoup, Araminta. Néanmoins, je te ferai remarquer deux choses : *primo,* Paula Myo n'est pas à mes trousses, *secundo,* elle n'est pas à mes trousses parce que je n'ai commis aucun crime.

— Tu devrais expliquer cela au Trésor de Viotia.

— Ma comptabilité n'était pas à jour, c'est un fait, et je ne m'en cache pas. Figure-toi que j'ai parlé de mes finances à mon initiatrice – tu sais, pour être accepté dans la branche Haute. Tu sais ce qu'elle m'a dit ?

— Non, mais tu vas me mettre au parfum, je suppose.

— La culture Haute rejette le démon de l'argent.

— Pratique, n'est-ce pas ?

— Écoute, je voulais juste te demander pardon. Je ne veux rien d'autre. À part m'assurer que tout va bien pour toi.

— C'est un peu tard, non ? Dis-moi, cet appel t'a été imposé dans le cadre d'un genre de thérapie obligatoire pour être accepté là-bas ?

— La colère t'aveugle et tu ne peux pas comprendre…

— Ozzie ! Mais oui, il s'agit bien d'une thérapie !

— Nous n'avons pas besoin de thérapie pour migrer ; c'est un processus inévitable. Toi aussi, tu y viendras un jour.

— Jamais.

Son image afficha un sourire exagérément compréhensif.

— Moi aussi, j'étais comme toi, avant. Quand j'avais entre vingt et trente ans, sans doute. Je sais que cela n'a pas beaucoup de sens pour toi parce que tu es jeune et que chaque jour est différent, mais après quelques siècles de vie sur les Mondes extérieurs, on devient immanquablement frustré, on s'ennuie. Les journées se succèdent et se ressemblent. Les politiciens sont nuls ou corrompus, les projets prennent toujours du retard et explosent leur budget, les bureaucrates prennent du plaisir à nous mettre des bâtons dans les roues, et puis, il y a l'éternelle guerre de l'argent.

— Guerre que tu as perdue.

— J'ai réussi à nourrir mes familles pendant plus de trois siècles, je te remercie. Si tu t'en sors si bien aujourd'hui, c'est grâce à mon travail. Je n'ai certes pas accompli de grandes choses. Que sont quelques dizaines de milliers de dollars amassés en trois siècles et demi ? Je n'ai pas marqué mon époque, c'est certain. Toutefois, il ne s'agit pas que de moi. Des milliards d'êtres humains en sont au même point. Les Mondes extérieurs sont amusants et excitants avec leur économie de marché, leurs idéologies antagonistes et leur appétit de progrès et d'expansion. Ils sont un environnement idéal pour la jeunesse. Puis vient un jour où on se retourne pour faire le point. C'est ce que tu m'as aidé à accomplir.

— Tu m'en veux d'avoir ruiné toi-même ton business, c'est cela ?

— Non. Je ne t'en veux pas du tout. Au contraire. Je te remercie. Je suis vieux, et c'est grâce à toi que je m'en suis rendu compte. Le contraste entre nous était si grand que je ne suis pas parvenu à l'oublier, même en fermant les yeux. Il n'y a rien de pis qu'un vieil imbécile qui se voile la face. J'étais fatigué de cette vie, mais je ne voulais pas me l'avouer. J'ai épousé une femme beaucoup plus jeune que moi, je me suis pris pour un jeunot, sauf que cela n'a pas marché. J'ai juste réussi à nous rendre tous les deux malheureux.

— C'est le moins qu'on puisse dire, marmonna-t-elle. À cause de toi, j'ai abandonné ma famille.

Force lui était d'admettre qu'elle trouvait gratifiant, même plaisant, de l'entendre avouer sa faute.

— Te détacher de ta famille était-il vraiment une mauvaise chose ? lui demanda-t-il avec un sourire en coin.

— Un point pour toi, concéda-t-elle avec malice. Je ne me voyais pas vendre du matériel cybernétique agricole pendant les deux siècles à venir.

— J'ai compris cela à la seconde où mes yeux se sont posés sur toi. Alors, que penses-tu de ton nouveau métier de promotrice immobilière ?

— C'est plus difficile que je l'imaginais. Je dois affronter un tas de tracasseries.

— Je sais. Prends ta frustration, multiplie-la par trois cents ans, et tu auras une idée de ce que je ressentais.

— Pourquoi, ce n'est plus le cas ?

— Non.

— Tu ne me feras pas croire que la culture Haute ne connaît ni la bureaucratie, ni la corruption, ni les politiciens idiots et incompétents. Peut-être que cela se voit moins, mais c'est tout.

— Tu te trompes. Enfin, pas complètement. Cependant, on est très loin de ce que j'ai observé sur les Mondes extérieurs. Pour la bonne et simple raison qu'on n'a pas besoin de tout cela. La plupart des problèmes sociaux qui minent les Mondes extérieurs sont des conséquences du marché, du capital et du matérialisme. Les systèmes économiques anciens produisent des problèmes et rien d'autre. La production robotisée et les allocations de ressources sur lesquelles repose la culture Haute éliminent d'office toutes ces difficultés de l'équation. Et puis, n'oublie pas la maturité. On ne se bat plus pour des futilités, on prend notre temps, on réfléchit.

— Tu parles comme si tu étais déjà l'un d'entre eux.

— *Eux*… Quelle tolérance. La culture Haute est avant toute chose un état d'esprit, rendu possible par une certaine abondance, il est vrai.

— Si je comprends bien, vous êtes tous millionnaires, comme nous rêvons de le devenir, ici-bas.

— Non. Disons que nous avons tous accès à des ressources communes, ce qui est loin d'être votre cas. Enfin, jusqu'à ce que vous finissiez par vous convertir à la culture Haute. Les Mondes extérieurs y viendront, de toute façon. Nous sommes ce qui se

fait de mieux en matière de réussite sociale et technologique. Tu sais, lorsque les premiers protohumains ont brandi un bâton pour prendre le dessus sur les prédateurs des plaines africaines, ils avaient déjà cet objectif à l'esprit. L'homme ne cesse jamais de s'améliorer.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir chargé ta personnalité dans l'ANA ? C'est là que finissent ceux de la branche Haute, non ?

— Le moment venu, je suppose que c'est ce que je ferai. Pour l'instant, je n'en suis pas là. Je veux continuer de vivre dans mon corps, mais d'une manière moins pénible. Encore deux petits siècles à me relaxer et à apprendre. Il y a tant de choses que j'ai envie de faire et de voir. Des choses auparavant inaccessibles. Ici, les occasions sont innombrables.

Araminta rit en silence. Le bon vieux Laril était de retour.

— Eh bien, je te souhaite bonne chance !

— Merci. Je n'ai pas voulu que notre relation se termine de cette manière. Si jamais tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à m'appeler, même si c'est juste pour pleurer sur mon épaule.

— Bien sûr. Je n'hésiterai pas, mentit-elle.

Elle ressentit un intense sentiment de satisfaction lorsqu'il mit fin à la conversation. Une rupture accueillie avec joie par les deux parties, en somme.

* * *

Les gens n'avaient pas de visage. En tout cas, il ne les voyait pas. Il y en avait des dizaines – hommes, femmes, enfants. Ils étaient devant lui. Ils couraient. Ils fuyaient comme du bétail effrayé par un prédateur. Leurs cris menaçaient de lui transpercer les tympans. Des mots se détachaient de la bouillie sonore. Ils appelaient à l'aide, suppliaient, cherchaient un refuge. Ils couraient à en perdre haleine, mais ne parvenaient pas à le distancer.

Cette étrange mêlée se déroulait dans une salle coiffée par un dôme en cristal strié de cannelures. Des rangées incurvées de chaises entravaient la fuite des gens, qui se dirigeaient vers les

sorties. Il ne pouvait ni n'avait envie de se retourner. Il ignorait ce qu'ils fuyaient. Des faisceaux d'énergie fendirent l'atmosphère, et tout le monde se jeta à terre. Lui resta debout à regarder leurs corps prostrés. Bizarrement, il parvenait à rester détaché de l'horreur. Sans savoir comment. Pourtant, il était là avec eux, il participait à ces événements terribles. Alors, une ombre glissa sur le sol, comme si un démon dépliait ses ailes noires.

Aaron s'assit brusquement dans son lit, le souffle court. Sa peau était froide, trempée de sueur. Son cœur battait la chamade. Il mit un long moment à comprendre où il se trouvait. Les lumières de son compartiment devinrent plus vives et lui révélèrent les contours des parois incurvées. Il cligna des yeux pour faire le point, tandis que son rêve se dissipait.

Il savait pourtant que ces images étranges étaient plus qu'un simple rêve. Elles étaient un souvenir de sa vie précédente, un événement fort agrippé à ses neurones, alors que le reste de sa mémoire était effacé. Il était curieux et intimidé à la fois.

Dans quoi me suis-je donc fourré ?

À bien y repenser, la scène qu'il venait de revivre n'était pas pire que sa dernière mission. Son cœur se calma donc sans l'aide de ses implants biononiques. Il inspira profondément et se leva de sa couchette.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il au cerveau du *Tricheur rusé*.

— À 6 heures d'Anagaska.

— Bien, dit-il en s'étirant et en roulant des épaules. J'ai besoin d'une douche. Pour commencer, je veux de l'eau. Passe aux spores quand je te le demanderai.

La cabine se transforma. La couchette s'escamota, le sol devint du marbre blanc et noir. Des pommeaux dorés sortirent des coins et se mirent à cracher de l'eau chaude.

Bien que l'origine Haute du vaisseau ne fasse aucun doute, Aaron avait découvert avec stupeur qu'il était équipé d'un ultraréacteur. Jusque-là, l'agent avait toujours douté de l'existence d'une telle machine. Cela signifiait qu'il travaillait pour une des Factions de l'ANA, ce qui, en soi, était encore plus improbable que l'existence des ultraréacteurs. Cela voulait

également dire que le pèlerinage était considéré avec beaucoup plus de sérieux que les gens le pensaient.

Lorsque les spores eurent terminé de le nettoyer et de le sécher, il enfila une combinaison bleu foncé et sortit dans le salon principal. Sa modeste cabine disparut dans la paroi afin d'élargir un peu l'espace à vivre. Celle de Corrie-Lyn était toujours là, pareille à une ampoule dans le salon hémisphérique. Il lui avait proposé de partager sa couche, mais elle l'avait regardé d'un air glacial avant de lui souhaiter bonne nuit.

Elle ne sortirait probablement pas de son compartiment privatif avant qu'ils aient atterri.

L'unité culinaire lui prépara un excellent petit déjeuner à base d'œufs de benjiit brouillés et de jambon cru du Wiltshire, avec du pain grillé et de la marmelade anglaise bien épaisse. Aaron était un traditionaliste pur et dur. *Enfin, apparemment,* pensa-t-il, amusé.

Corrie-Lyn émergea de sa cabine tandis qu'il avalait sa troisième tranche de pain. Elle avait revêtu une modeste (pour elle) robe turquoise et émeraude, qui lui arrivait juste au-dessus des genoux et avait été produite par le synthétiseur du vaisseau. Son compartiment disparut à son tour dans la paroi. Elle se servit une grande tasse de thé et s'assit en face d'Aaron.

Être capable de deviner l'état émotionnel d'une personne faisait partie des talents principaux d'Aaron. Cependant, ce matin-là, le visage de Corrie-Lyn était aussi indéchiffrable que celui d'une projection muette.

Elle le regarda longuement en sirotant son thé, apparemment pas le moins du monde perturbée par la situation.

— Vous avez quelque chose en tête ? lui demanda-t-il doucement pour briser le silence.

Le fait qu'il ait cédé en disait long. Peu de gens étaient capables de le déstabiliser, de le mettre mal à l'aise par leur simple présence.

— Moi, non, répondit-elle très sérieusement.

— C'est-à-dire ? Ah… Écoutez, vous êtes plutôt attirante, je ne pouvais pas faire autrement que d'essayer. Autrement, vous l'auriez mal pris.

— Je ne parle pas de cela, dit-elle en agitant la main. Je pensais à votre rêve.

— Mon… quoi ?

— Vous avez oublié ? Je ne suis pas devenue Conseillère du Rêve Vivant uniquement parce que j'ai un beau cul. Je m'immerge dans les rêves des gens, j'explore leurs émotions et je les aide à comprendre ce qu'ils sont. Les rêves sont extrêmement révélateurs.

— Merde ! Le champ de Gaïa !

— Eh bien, oui. Permettez-moi de vous dire que vous êtes un garçon très perturbé. Mais je ne vous apprends rien, pas vrai ?

— J'ai participé à mon lot de combats. Pas étonnant que mon subconscient libère des conneries de ce genre.

— Sauf que vous ne vous rappelez aucun de ces combats, reprit-elle avec un sourire victorieux. Vous ne vous souvenez de rien de ce qui a précédé votre incarnation actuelle. Les événements qui ont laissé une trace dans votre subconscient doivent avoir une importance considérable. Les techniques d'effacement sont excellentes, de nos jours, et je suppose que vous avez profité de ce qui se fait de mieux dans le genre.

— Arrêtez vos conneries. C'était trop bizarre pour être un véritable souvenir.

— La plupart des rêves, excepté ceux d'Inigo, évidemment, sont engendrés par la mémoire. Ils prennent racine dans la réalité, l'expérience. Vous revoyez les événements tels que votre personnalité les a perçus. Les rêves sont très fiables, Aaron ; on ne peut pas les ignorer ou prendre un aérosol pour les repousser. Sauf si vous affrontez ce à quoi vous rêvez, vous ne serez jamais en paix avec vous-même.

— Je règle tout de suite ou à la prochaine consultation ?

— Le sarcasme est un mécanisme de défense social pitoyable, surtout dans ces circonstances. Nous savons tous les deux à quel point vous souffrez. Vous ne pouvez pas cacher ce que vous êtes et ce que vous ressentez à une personne aussi

expérimentée que moi. Le champ de Gaïa vous montrera tel que vous êtes.

Aaron s'assura que ses particules de Gaïa étaient complètement inactives de manière que rien ne s'échappe de sa boîte crânienne.

— D'accord, d'accord, marmonna-t-il. À quoi ai-je rêvé ?

— À votre passé.

— Waouh. Dites-moi, vous êtes sacrément forte. Qui l'eût cru…

Imperturbable, Corrie-Lyn avala une gorgée de thé.

— Ou plutôt à un événement noir de votre passé. Un événement clé de votre développement psychologique, assurément ; autrement, il n'aurait jamais survécu à un effacement de mémoire et ne se manifesterait pas de la sorte. Ces gens avaient très peur. Ils étaient terrifiés, même. Il faut une menace très sérieuse pour foutre la trouille à autant de personnes. C'est quelque chose de très rare de nos jours, même sur les Mondes extérieurs les plus reculés.

— La belle affaire. Apparemment, j'ai participé à un genre d'opération d'évacuation. Sans que cela se produise tous les quatre matins, cela n'a rien d'impossible. Il se passe beaucoup de choses sur les Mondes extérieurs que nous ne voulons pas voir.

Corrie-Lyn eut un sourire triste.

— Vous étiez au-dessus d'eux, Aaron, vous vous rappelez ? Vous ne couriez pas avec eux. C'est vous que ces gens fuyaient. Vous et ce que vous représentiez.

— Foutaises.

— Des hommes, des femmes, des enfants. Vous les terrorisiez. C'était l'hystérie totale, la panique. Je me demande bien ce que vous vous apprêtiez à leur faire. Depuis les événements du temple, nous savons que vous êtes dépourvu de conscience.

— Ah ah, très drôle ! ricana-t-il. Je vous ai mise en colère, alors vous avez décidé de vous venger avec votre psychologie à la noix. Ma petite dame, je suis navré de vous décevoir, mais il en faut un peu plus pour me filer les jetons. C'est la vérité vraie, par Ozzie !

— Je n'ai aucunement l'intention de vous effrayer, rétorqua-t-elle avec sincérité. Le Rêve Vivant, le *vrai* Rêve Vivant n'a rien à voir avec cela. Nous existons pour aider l'homme à accomplir son destin. La promesse du Vide fait partie de ce processus, bien sûr. Néanmoins, il nous faut également comprendre ce que nous sommes, notre réelle nature. Je voudrais libérer le potentiel qui est en vous. Il y a plus que de la violence aveugle dans votre esprit, je le sens. Je pourrais vous aider à grandir. Ensemble, nous explorerions vos rêves.

— Je suis peut-être vieux jeu, mais je considère que mes rêves m'appartiennent.

— Les ténèbres que vous avez entrevues à la fin m'intéressent.

— L'ombre ?

Malgré lui, Aaron était curieux d'entendre ce qu'elle avait à lui dire à ce sujet.

— Une ombre *ailée* – image forte dans toutes les cultures humaines. Toutefois, il ne s'agissait pas d'une simple ombre. Elle avait un sens particulier pour vous. À mon avis, c'était une représentation de votre subconscient. Vous, elle ne vous a pas fait peur. Au contraire, sa présence était presque rassurante.

— Qui sait ? Pour le moment, nous avons d'autres chats à fouetter. Nous arriverons à bon port dans cinq heures et trente minutes.

Quelque chose lui disait qu'il devait mettre un terme à cette conversation. Elle essayait de le distraire, de l'amener à baisser sa garde. Il ne pouvait pas le permettre. Il devait rester concentré sur sa mission et retrouver la trace d'Inigo.

— Vous voulez me faire croire que cela ne vous intéresse pas ? demanda Corrie-Lyn en haussant les sourcils. Je vous parle de ce que vous êtes en réalité, de ce qui vous tracasse vraiment.

— Je vous le répète : je suis heureux comme je suis. Vous m'avez dit qu'Inigo était parti rendre visite à sa famille d'Anagaska…

— J'ai dit qu'il leur rendait visite de temps à autre, répondit-elle en prenant un air distrait. Quand il était fatigué par ses

responsabilités. Je sais qu'il a de la famille, mais c'est à peu près tout. Tirez-en les conclusions que vous voudrez.

— Sa mère a migré vers l'intérieur avant de charger sa personnalité dans l'ANA. Que savez-vous de sa tante ?

— Rien.

— A-t-elle des enfants ? Peut-être a-t-il grandi avec des cousins ?

— Je n'en sais rien.

— Vous a-t-il déjà parlé d'une propriété familiale ? D'un refuge où il se sentirait à l'abri ?

— Je ne sais pas.

Il s'adossa à sa chaise et résista à l'envie de lui faire les gros yeux.

— Sa biographie officielle dit qu'il a grandi à Kuhmo. Vous confirmez qu'il ne s'agit pas d'un mensonge ?

— Je suppose que ce n'en est pas un. Ou plutôt, je n'ai aucune raison particulière de penser que c'en est un. C'est là que le Rêve Vivant a fait construire sa bibliothèque.

— L'endroit idéal pour adorer un dieu vivant, hein ?

— Je ne suis pas du tout surprise que vous n'ayez pas envie de vous connaître vous-même. Vous êtes une vulgaire merde, vous savez ?

Le bon vieux *Tricheur rusé* réapparut dans l'espace véritable mille kilomètres au-dessus d'Anagaska. Aaron ordonna au cerveau du vaisseau de prendre contact avec la régulation du trafic spatial et de demander la permission de se poser sur l'astroport de Kuhmo. L'autorisation lui fut immédiatement donnée, et le navire entama sa descente vers le continent ouest tacheté de nuages.

Lorsqu'il avait été ouvert à la colonisation par CST en 2375, Anagaska était un monde tout à fait ordinaire de ce qui s'appelait alors l'espace de phase trois. C'était une planète promise à un développement long et laborieux. Puis, l'Arpenteur avait plongé le Commonwealth dans une guerre sans merci contre les Primiens, et son futur avait été radicalement bouleversé.

Hanko était une des quarante-sept planètes à avoir été détruite par le dernier grand assaut primien contre le Commonwealth ; son soleil avait reçu missiles quantiques et bombes à embrasement, saturant de radiations mortelles la biosphère de la planète sans défenses. Sa population forte de cent cinquante millions d'habitants s'était réfugiée sous les champs de force des villes, à l'abri d'une atmosphère devenue mortelle. L'évacuation était la seule alternative. Grâce à Nigel Sheldon et à la filiale de CST qui gérait le trou de ver de Hanko, les rescapés avaient été acheminés vers Anagaska, à quarante-deux années-lumière de là.

Malheureusement, à l'époque, Anagaska n'était que forêts vierges, prairies infinies et jungles hostiles, et ses installations humaines se résumaient à cinq bases accueillant quelques centaines de scientifiques. Toutefois, Nigel avait une solution à ce problème. L'intérieur du trou de ver qui devait transporter la population de Hanko fut doté d'un courant temporel plus lent que celui de l'univers extérieur. Une fois la guerre terminée, des milliards de dollars furent investis dans la création des infrastructures d'Anagaska et des quarante-six autres mondes-refuges. La construction des habitations et des équipements prit plus d'un siècle, pour un résultat proche des villes staliniennes. Cependant, lorsque le trou de ver de Hanko fut enfin ouvert sur Anagaska, il y eut suffisamment de logements pour tout le monde et assez de nourriture pour attendre les premières récoltes d'une agriculture locale à naître.

Les mondes-refuges se développèrent très lentement, ce qui était peut-être prévisible compte tenu de l'expérience traumatisante vécue par leurs habitants. Leurs villes principales grandirent paresseusement dans une partie du Commonwealth en pleine restructuration. Quant aux agglomérations isolées, elles devinrent de véritables trous paumés. Personne ne mourait de faim, personne ne demandait l'aumône, mais il manquait le dynamisme qui caractérisait le reste de l'humanité, tandis que les systèmes biononiques se généralisaient, que l'ANA était mise en ligne et que de nouveaux blocs politiques et culturels se créaient.

Kuhmo était un trou de ce genre. Peu de choses y avaient changé depuis sept siècles, entre l'arrivée des réfugiés dans d'énormes transporteurs gouvernementaux et la naissance d'Inigo. Lorsqu'il était enfant, l'immeuble hexagonal massif construit pour accueillir ses ancêtres dominait encore le centre de la zone communautaire. Ses étages supérieurs étaient totalement délabrés, alors que les premiers niveaux offraient des services bon marché pour les familles les plus modestes et abritaient des sociétés de troisième zone. Il était encore là soixante ans plus tard, monstruosité plus qu'embarrassante, car la municipalité n'avait les moyens ni de le rénover ni de le détruire.

Un siècle plus tard, le tiers supérieur de la structure avait finalement été démantelé grâce à des fonds fédéraux – le bâtiment devenait dangereux, ce qui avait entraîné le déblocage des fonds. Alors, le Rêve Vivant avait fait au conseil municipal une offre qu'on ne pouvait refuser. La structure fut rasée et ses habitants relogés dans des banlieues coquettes nouvellement aménagées. À sa place, un nouveau bâtiment fut érigé – beaucoup plus petit, mais infiniment plus important. Le Rêve Vivant construisait ce qui deviendrait le temple principal d'Anagaska, mais aussi une vaste bibliothèque et une université gratuite. Les adeptes affluèrent de partout, y compris des systèmes solaires environnants, changeant à tout jamais le visage de Kuhmo.

Aaron se tenait devant les grands noviks qui dominaient le parc circulaire du temple. Il leva les yeux vers les tours effilées avec leurs bracelets de sculptures pareilles à des épines et haussa les sourcils, incrédule.

— Jamais je n'ai vu pire arcologie, déclara-t-il. C'est cela, le cadeau de votre leader à sa ville natale, son temple ultime ? C'est cela la preuve de son élévation spirituelle ? Merde, il devait vraiment détester ce patelin pour lui imposer un truc pareil. C'est un cheval de Kuhmo ou je ne m'y connais pas.

Corrie-Lyn soupira et secoua la tête.

— Par Ozzie, vous êtes vraiment un philistin.

— Je dirais plutôt que j'ai une idée précise de mes goûts. Là, ma petite dame, on est très loin de ce que j'aime. Même les vieux mondes du G15 possédaient une meilleure architecture.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? Le dégommer avec une décharge disruptive ?

— C'est tentant, effectivement. Mais, non, je ne crois pas. On va d'abord voler quelques informations.

Le musée d'Inigo, qui n'était rien d'autre qu'un reliquaire, incarnait le sommet du mauvais goût auquel s'attendait Aaron. Pour commencer, il n'était pas possible de s'y promener à sa guise ; ils durent se joindre à la queue des adeptes devant l'entrée principale et attendre d'être pris en charge par un guide. La visite était très structurée et officielle. Chaque objet était accompagné d'un enregistrement multisensoriel qui ne manquait pas de produire son petit effet chez les adeptes, dont la satisfaction inondait le champ de Gaïa.

Aaron serra les dents et arbora un sourire de façade tandis qu'on les faisait entrer dans la maison où Inigo avait passé son enfance – une maison qui se trouvait à l'origine à deux kilomètres de là, et qu'on avait restaurée avec amour en utilisant les matériaux et les techniques de l'époque. Dans chaque pièce, ils eurent droit à des anecdotes assommantes datant de la tendre enfance d'Inigo. Il y avait même des projections de sa mère, Sabine, des saynètes avec ses grands-parents, propriétaires de la maison, et un épisode larmoyant qui racontait comment son père, Erik Horovi, les avait abandonnés, sa mère et lui, alors qu'il n'avait que quelques mois. Sans oublier une reconstitution soignée de la maternité de l'hôpital local.

Aaron considéra d'un air pensif la projection d'Erik et en profita pour envoyer son ombre virtuelle recueillir des données précieuses dans les bases de données publiques. Erik n'avait que dix-huit ans lorsque Inigo était né. Sabine, elle, dix-sept ans et onze mois.

— Ils n'avaient pas de programmes de contraception, à l'époque ? demanda-t-il brusquement au guide.

Corrie-Lyn marmonna quelque chose et rosit. Le sourire doux du guide vacilla une fraction de seconde, puis fit un retour en force.

— Je vous demande pardon ?

— La contraception ? Les adolescents ont accès à diverses méthodes de contraception dans à peu près toutes les cultures, dit-il avant de s'interrompre pour examiner les informations parcellaires disponibles sur les parents de Sabine. Sauf dans les familles catholiques traditionalistes, chez les talibans ou les orthodoxes évangéliques. Appartenaient-ils à une de ces confessions ?

— Pas du tout, répondit sèchement le guide. Inigo était fier de n'appartenir à aucune de ces sectes d'origine terrienne et médiévale. Ainsi ses objectifs n'étaient-ils aucunement parasités par elles.

— Je vois. Sa naissance était donc prévue…

— Sa naissance était une bénédiction, un cadeau fait à l'espèce humaine. Il a été choisi par Celui-qui-marche-sur-l'eau pour nous montrer ce qu'il y a à l'intérieur du Vide. Pourquoi posez-vous la question ? Êtes-vous un genre de journaliste de l'unisphère ?

— Certainement pas. Je suis anthropologue et je m'intéresse aux aspects culturels, notamment aux rituels de la procréation.

Le guide lui lança un regard soupçonneux. L'ombre virtuelle d'Aaron bloqua toute recherche le concernant sur le réseau local. Ils étaient parvenus à entrer dans le musée sans déclencher aucune alarme, ce qui signifiait que le Rêve Vivant n'avait pas encore émis de bulletin d'alerte à l'échelle du Commonwealth. Cependant, il réagirait avec promptitude si Corrie-Lyn ou lui venaient à être identifiés, et ce, sur n'importe quelle planète. Par ailleurs, le fait d'être repérés sur Anagaska seulement deux jours après les incidents de Riasi en dirait long sur le type de vaisseau qu'ils utilisaient. Autant dire qu'ils ne pouvaient pas se permettre d'être reconnus.

— Qui parle de rituel ? lâcha le guide.

— Les anthropologues conçoivent tout en termes de rituels, intervint Corrie-Lyn d'une voix douce. Mais dites-moi, il s'agit

bien de la chambre d'étudiant d'Inigo ? demanda-t-elle en désignant un hologramme terne.

Des meubles défraîchis et endommagés semblables à ceux de la projection 3D en couleurs étaient exposés dans des cabines de stase transparentes.

— Oui, répondit le guide en recouvrant son calme. En effet. C'est ici qu'il a débuté son parcours d'astrophysicien. Ce fut son premier pas vers la station Centurion. On ne dira jamais assez l'importance de cet environnement.

— Waouh ! s'enthousiasma Corrie-Lyn.

Aaron était impressionné par son talent de comédienne.

— Pourquoi vous êtes-vous fait remarquer de la sorte ? demanda Corrie-Lyn dans la capsule qui les ramenait à l'astroport.

— Vous ne trouvez pas cela bizarre, vous ?

— Deux adolescents découvrent l'amour et décident d'avoir un enfant ; cela ne me paraît pas si extraordinaire.

— Ah bon ! Ils allaient encore à l'école. Et puis, Erik qui disparaît quelques mois après la naissance. Sans compter qu'Inigo avait une tante dont plus personne ne semble se souvenir. Vous affirmez qu'il appartenait à la branche Haute ; mais depuis quand ? Depuis sa naissance ? En tout cas, sa migration date forcément d'avant la mission Centurion.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Vous m'avez expliqué vous-même qu'il se donnait beaucoup de mal pour cacher ce détail à ses adeptes. Il est donc peu probable qu'il ait acquis des systèmes biononiques après la création du Rêve Vivant.

— Admettons, mais où vous mènent toutes vos théories ?

— Mes théories prouvent simplement que son passé officiel est un ramassis de conneries, la contra Aaron en désignant d'un geste vague le musée qui rapetissait à vue d'œil. Cette farce ne sert qu'à faire oublier l'histoire réelle. Elle constitue une alternative parfaite, car elle s'appuie sur des détails véridiques et indiscutables. À moins de disposer, comme nous, d'informations qui sortent du cadre. Pour naître dans la branche Haute, il fallait qu'au moins un de ses parents en fasse

déjà partie. Ce n'était manifestement pas le cas de Sabine. Quant à Erik, force est de constater que sa disparition, quelques mois seulement après la naissance de l'enfant, facilite beaucoup les choses.

— Il était trop jeune, c'est tout. Si la naissance d'Inigo était un accident, comme vous semblez le penser, cela n'a rien d'étonnant.

— Non. Je n'y crois pas. Je ne pense pas qu'il s'agissait d'un accident. Au contraire.

Il demanda à son ombre virtuelle de passer en revue l'actualité locale dans les années qui précédaient la naissance d'Inigo, mais en n'examinant que des sources étrangères au Rêve Vivant. Ils étaient presque arrivés à l'hôtel lorsque la réponse lui parvint.

— Ah ! nous y voilà, reprit-il en lui transmettant les fichiers. Les archives des médias locaux. Ils ont été rachetés par une société intersolaire il y a deux siècles, et le bureau de Kuhmo a fini par fermer. Ce qui explique que les fichiers aient disparu de la circulation. Le département d'art de l'université de la ville a entièrement brûlé huit mois et demi avant la naissance d'Inigo.

— Apparemment, l'aile en question a été le théâtre d'une guerre entre des bandes rivales, commenta Corrie-Lyn en lisant l'article en diagonale. Des gamins qui se battaient pour un territoire.

— Exact. Maintenant, lancez une recherche sur les gangs de Kuhmo et les incidents impliquant des armes à feu. Allez-y. Je parie à mille contre un que vous ne trouverez rien dans les cinquante années qui ont précédé et suivi la date qui nous intéresse. Regardez l'histoire de cet endroit avant qu'Inigo ait bâti cette monstruosité. Il n'y avait rien, ici, qui valait la peine qu'on se batte pour se l'approprier. Pas même pour des gamins aussi démunis. Trois partis se succédaient à la tête du conseil, des partis virtuellement identiques, qui appliquaient tous la même politique : baisser les impôts, économiser l'argent public, faire les yeux doux aux investisseurs et entretenir les espaces verts. Dire qu'ils n'ont pas été fichus de se débarrasser tout seuls du bâtiment originel ! Cette chose a dominé le paysage pendant presque neuf cents ans. Neuf siècles, pour l'amour

d'Ozzie ! Et ce n'était toujours pas assez pour qu'ils s'organisent convenablement. Kuhmo est l'impasse ultime, une ornière dans laquelle se débat la classe moyenne de la planète depuis un millénaire. Les voyous n'ont rien à faire de ce purgatoire ; vivre ici est pire qu'une suspension de vie, parce qu'on y est soumis à une torture sensorielle continue. Courage, fuyons !

— D'accord, d'accord, je me soumets. L'histoire de sa famille ne tient pas debout. Mais où voulez-vous en venir ?

— Je pense à une infiltration des radicaux. L'époque correspond bien, et cela expliquerait l'absence de traitement dans les médias.

— Comment découvrir ce qui s'est réellement passé ?

— Il n'y a qu'une façon de savoir : demander au Protectorat.

Corrie-Lyn se prit la tête à deux mains.

* * *

Le hangar de maintenance se trouvait en bordure de l'astroport de Daroca. Il y avait dix-huit ensembles de dix rangées constituées de vingt-trois blocs noirs et lisses parfaitement identiques. Le hangar était un de ces blocs. C'était un vaste astroport, beaucoup plus vaste que la base de la Marine située de l'autre côté de la ville. Les résidents de Daroca étaient de grands voyageurs, et le projet Air avait été à l'origine d'une augmentation considérable du nombre des vaisseaux spatiaux au cours des siècles passés. Sans l'aide du système de guidage de l'unisphère, il était possible d'errer dans le complexe pendant des jours sans réussir à distinguer les blocs les uns des autres. Une modification subtile du même logiciel permettait de désorienter toute personne indésirable qui aurait risqué de trouver le hangar de Troblum.

La plupart des structures étaient constamment ouvertes pour laisser entrer ou sortir des vaisseaux spatiaux ; celle de Troblum, en revanche, était le plus souvent fermée, car il volait très rarement. Et, lorsque le diaphragme s'ouvrait, un bouclier de sécurité interdisait toute observation visuelle ou électronique de l'intérieur. Le personnel, choisi pour sa loyauté, qui venait travailler tous les jours sur les lieux, garait ses capsules sur le

côté et empruntait une porte de service. Ensuite, il y avait encore trois portes blindées à passer avant d'accéder à la section centrale. Près des deux tiers du bâtiment étaient occupés par des machines de synthèse et de fabrication ultraperfectionnée. Tous ces systèmes avaient été spécialement créés pour Troblum, et assemblés avec l'aide de ses assistants. La cybernétique de Neumann et la reconstitution biononique répondaient parfaitement aux besoins de la vie quotidienne, mais pour le reste, il était d'abord nécessaire de concevoir les machines qui fabriqueraient ce dont on avait besoin.

Troblum n'avait eu aucun mal à rédiger la théorie sur la matière exotique modifiée à la base du réacteur supraluminique des Anomines. Il avait même décrit les bases de la technologie dont il avait besoin. Toutefois, donner corps à ces abstractions était une autre paire de manches. Pour commencer, il lui fallait des données sur les bombes novae, données que la Marine continuait de garder secrètes plus de mille deux cents ans après la Guerre. C'était là qu'intervenait Emily Alm.

Il était entré en contact avec elle grâce à Marius. Emily avait travaillé pour la division de la Marine basée sur Augusta. Elle était spécialisée dans l'armement. Après trois siècles de bons et loyaux services, elle en avait eu assez.

— Cela ne sert plus à rien, avait-elle dit à Troblum lors de leur première entrevue. Nous n'avons rien inventé de vraiment neuf depuis des siècles. Le laboratoire se contente de peaufiner les systèmes existants. Lorsque nous développons une idée neuve, les huiles nous ferment immédiatement les vannes.

— Vous voulez dire le gouvernement de l'ANA ?

— Qui peut dire d'où viennent les ordres ? Tout ce que je sais, c'est qu'ils nous sont transmis par le bureau de l'amiral Kazimir et que nous lui obéissons au doigt et à l'œil. C'est complètement insensé. Je me demande bien pourquoi nous continuons à financer ces recherches. D'après ce que je sais, notre flotte dissuasive vole avec les mêmes vaisseaux et les mêmes armes depuis cinq cents ans.

Le problème, lui avait-il expliqué, était suffisamment intéressant pour qu'elle retarde son chargement dans l'ANA. Après Emily, d'autres s'étaient joints à sa fine équipe : Dan

Massell, dont l'expertise en configuration moléculaire fonctionnelle était sans égale, et Ami Cowee, une spécialiste en formatage de matière exotique. Plusieurs techniciens s'étaient succédé au fil des ans pour perfectionner son appareillage cybernétique, après quoi ce dernier avait été en mesure de fabriquer tout seul son successeur. Emily, Dan et Ami étaient avec lui depuis le début. Leur grand âge et leur appartenance à la culture Haute leur conféraient une patience à toute épreuve… Et puis ils partageaient le même secret.

Quand sa capsule vieillissante se posa sur la piste qui jouxtait le hangar, Troblum fut étonné de constater que seuls les véhicules d'Emily et de Massell étaient garés sur le béton. Il s'attendait à voir aussi celui d'Ami.

Dès qu'il eut traversé le deuxième petit bureau, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond. Il ne percevait pas le bourdonnement silencieux des machines. Une fois levé le bouclier de la troisième porte, son scanner ne détecta aucune activité à l'intérieur. *La Rédemption de Mellanie* se trouvait à une extrémité du hangar divisé en deux parties, présence noire et massive, ombre aussi profonde que celle de la section d'assemblage. Troblum s'arrêta sous la proue du vaisseau et regarda autour de lui sans comprendre. Devant lui, le module cybernétique de Neumann était plus gros qu'une maison. C'était un assemblage cubique de panneaux de verre gros comme des capsules commerciales, qui irradiaient des couleurs primaires. C'était comme si on avait ramassé les morceaux d'un arc-en-ciel brisé pour les ranger dans une boîte transparente. En son centre, trois mètres au-dessus de la tête de Troblum, dépassait le cône noir et rouge du mécanisme d'éjection terminal. Il aurait dû être entouré d'un maillage complexe de champs quantiques connectés aux processeurs d'alimentation, positionneurs d'électrons et injecteurs moléculaires. Sauf qu'il ne voyait pas la moindre étincelle d'énergie. Si tout s'était déroulé comme convenu les deux derniers jours, le réacteur aurait dû être terminé aux deux tiers, assemblé atome par atome dans une matrice de matière superdense à la cohésion garantie par un champ intégral. Le cylindre aurait dû être reconnaissable à

l'intérieur de l'éjecteur, scintillant de radiations exotiques réalignées, semblable à une galaxie miniature.

Au lieu de quoi Emily et Massell étaient assis sur la caisse d'un lieur de phase atomique à boire du thé. Silencieux, graves, ils le regardaient d'un air coupable.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Un genre d'instabilité, répondit Emily. Je suis navrée, Troblum. Le format du champ de cohésion n'était pas adéquat. Ami a été forcée de le désactiver.

— Et elle ne m'a rien dit !

— Elle n'en a pas eu le courage, intervint Massell. Elle savait que vous seriez très déçu. Elle ne voulait pas vous briser le cœur.

— Ce n'est pas… Ah ! grogna-t-il.

Ses systèmes biononiques détectèrent son agitation croissante et libérèrent un flot d'inhibiteurs neuraux. Il frissonna, comme effleuré par un courant d'air glacial. Ses idées redevinrent tout à fait claires. Une liste de priorités sociales s'ouvrit dans son exovision.

— Merci d'être restés pour m'annoncer cela en personne. J'appellerai Ami pour lui dire qu'elle n'y est pour rien.

Emily et Massell échangèrent un regard vide.

— C'est très gentil à vous, dit-elle.

— Quel genre d'instabilité ?

— Un truc assez grave, répondit Massell avec une grimace. À mon avis, nous allons devoir réexaminer l'ensemble du processus.

— N'est-il pas simplement possible de renforcer l'effet ?

— Je l'espère, mais cela reviendrait à placer des dominos dans la structure centrale.

— Pas forcément, rétorqua Emily sans grand enthousiasme. Nous avons prévu des marges de sécurité très importantes. Les paramètres de base permettent une grande flexibilité.

Troblum sombra dans le silence. Son incrédulité et sa déception étaient colossales, et ses inhibiteurs n'y pouvaient rien. Si Emily avait tort, s'il fallait procéder à une restructuration totale, alors, le module cybernétique devrait être reconstruit. Ce qui prendrait des années, encore une fois. Il

avait tellement misé sur ce réacteur. Il était réellement persuadé de pouvoir présenter quelque chose de concret à la fin de la semaine. Il n'y avait pas d'autre moyen de convaincre les gens du bien-fondé de sa théorie. Marius s'arrangerait pour que la Marine n'abandonne pas complètement l'idée de chercher des indices, assurément. Mais c'était à peu près tout.

— Vous obtiendrez d'autres allocations de ressources, n'est-ce pas ? dit Massell d'une voix encourageante. Vous avez poussé votre théorie tellement loin, ajouta-t-il en désignant la silhouette silencieuse de la machine. Vous devez avoir des alliés politiques très puissants. Ce qui s'est passé aujourd'hui n'a rien à voir avec un échec ; en fin de compte, c'est juste une question de réglages.

Troblum évita délibérément de regarder dans la direction d'Emily. Massell ne lui avait pas été présenté par Marius.

— Oui, j'obtiendrai probablement les AEM nécessaires.

— Parfait ! Voulez-vous que nous nous y mettions tout de suite, ou préférez-vous attendre quelques jours ?

— Donnons-nous quelques jours, répondit Troblum en vérifiant sa liste de priorités. Nous avons besoin de recharger un peu nos batteries. J'étudierai la télémétrie et vous contacterai lorsque j'aurai déterminé le format du nouveau champ cohésif.

— Bien, dit Massell avec enthousiasme en glissant de la caisse. J'avais promis de passer un peu de temps avec une technicienne du projet Air. Je lui ferai savoir que je suis libre, ajouta-t-il en lançant un regard inexpressif à Emily.

— Aurons-nous assez de ressources pour continuer ? demanda cette dernière lorsque Massell fut parti.

— Je l'ignore. Peut-être ne pourrons-nous plus compter sur notre ami commun.

Quelque part, à l'arrière de son esprit, il ne pouvait s'empêcher de penser que cette situation arrangeait Marius. Jusqu'où le représentant de la Faction Accélératrice aurait-il pu aller pour atteindre ses objectifs ?

— J'y arriverai d'une manière ou d'une autre, reprit-il. Il me reste encore des AEM personnelles.

Emily prit un air sceptique et jeta un regard circulaire sur le hangar et son assemblage de matériel ultrasophistiqué.

— Parfait, dit-elle néanmoins. Si vous avez besoin d'aide pour examiner vos données, n'hésitez pas à m'appeler.

— Merci.

Le bureau de Troblum était on ne peut plus modeste. Un coin aménagé dans une des salles annexes, avec un grand fauteuil à très haut dossier placé au centre d'une interface de projection 3D. Il s'affaissa sur les coussins usés et se perdit dans la contemplation du hangar et de la section d'assemblage à travers l'étroite fenêtre de la salle. Il était seul et les effets des substances chimiques neurales s'estompaient. Il n'avait pas le cœur à commencer un diagnostic sérieux. Le réacteur aurait dû sortir de son dispositif. À cet instant, il aurait dû être dans la soute avant modifiée de son vaisseau. Dès la fin de la semaine, Troblum aurait dû être en mesure de montrer au Commonwealth qu'il avait raison, marquant le début d'une nouvelle ère galactique. Ceux de la branche Haute n'étaient pas supposés connaître la frustration ; alors pourquoi était-il pris d'une furieuse envie de détruire sa machine cybernétique à coups de pied ?

* * *

Plus tard, cet après-midi-là, le réseau de la sécurité du hangar informa Troblum qu'une capsule venait de se garer sur la piste adjacente. Il fronça les sourcils, sortit les images de sa vision périphérique et regarda la portière s'ouvrir. C'était Marius.

Troblum eut peur pour sa vie. Au restaurant, la mise en garde du représentant avait été très claire. Le physicien était tellement certain de ne pas s'être trompé qu'il ne pouvait s'empêcher de croire que le processus de fabrication avait été délibérément entravé, qu'il s'agissait d'un sabotage. Une seule personne aurait pu accomplir ce méfait. Il posa un regard calculateur sur *La Rédemption de Mellanie*. Même avec les systèmes biononiques fournis par sa Faction, Marius serait très probablement incapable de transpercer son champ de force.

Malheureusement, il était trop tard. De toute façon, il n'avait nulle part où aller. Il n'avait pas un seul ami. Si Marius était

venu pour l'éliminer, cela signifiait que les Accélérateurs en avaient donné l'ordre. Se cacher dans son vaisseau ne ferait que reculer l'inévitable.

Je dois absolument commencer à réfléchir à une porte de sortie.

À contrecœur, il ordonna au réseau du hangar d'ouvrir la porte latérale.

Marius arriva dans le bureau à sa manière fluide et imperturbable, en planant. Il jeta un regard circulaire sur le décor sans se donner la peine de dissimuler son déplaisir.

— C'est donc ici que vous passez vos journées.

— Cela vous dérange ?

— Pas du tout, répondit Marius avec un sourire pincé. Tout le monde devrait avoir un passe-temps.

— Quel est le vôtre ?

— Peu importe.

— Pourquoi êtes-vous venu ? J'ai fait ce que vous m'avez demandé ; je n'ai pas harcelé la Marine.

— Je sais. Et je vous en remercie. Je compatis vraiment, ajouta-t-il en avisant le module de Neumann par la fenêtre. Vous attendiez beaucoup de cette journée.

— Comme le saviez-vous ?

Les yeux verts et inquiétants du représentant se posèrent sur lui.

— Ne faites pas l'enfant. Je suis ici parce que vous avez besoin d'allocations, mais également pour vous parler d'un projet qui pourrait vous intéresser.

— Un projet ? répéta Troblum avec intérêt, car il était soulagé d'être toujours en vie.

— Un projet auquel, j'en suis sûr, vous voudrez absolument participer. Nous travaillons sur un réacteur supraluminique. Qui sait ? Il se peut que vous tiriez profit de votre participation.

Troblum se demandait bien quel genre de réacteur pouvait intéresser la Faction, en particulier après le dernier projet ultraconfidentiel dans lequel il s'était investi avec Marius.

— Vous m'aiderez à obtenir les AEM dont j'ai besoin pour reconstruire ma machine ?

— Les temps sont incertains et les budgets très serrés, néanmoins, un succès rapide dans le programme dont je viens de vous entretenir vous permettrait sans doute de récupérer quelques AEM non utilisées. Toutefois, j'ai également autre chose à vous proposer ; un bonus, si vous voulez.

— C'est-à-dire ?

— Le génome de Bradley Johansson.

— Pardon ? C'est impossible. Il ne restait rien de lui.

— C'est faux. Il avait subi plusieurs rajeunissements sur un monde isolé. Il y a plusieurs siècles de cela, nous avons pu y accéder.

— Vous êtes sérieux ?

Marius se contenta de hausser un sourcil.

— Cela m'intéresse beaucoup, effectivement, reprit Troblum. Je n'ai même pas besoin de réfléchir.

— Cela tombe bien car il me faut une réponse maintenant.

Une fois de plus, Troblum se demanda ce qui lui arriverait s'il répondait non. Il ne détectait aucune arme active dans le corps du représentant, mais cela ne signifiait pas pour autant que sa mort ne serait pas immédiate et définitive. Alors, la carotte ou le bâton ?

— D'accord. Laissez-moi juste deux jours, le temps d'analyser ce qui s'est produit ici.

— Nous préférerions que vous veniez immédiatement sur notre station d'assemblage.

— Si je ne trouve pas très vite les raisons de mon échec, je vous serai inutile, vous le savez très bien.

Le regard de Marius se durcit. Ses iris virèrent de l'émeraude au noir.

— Vous avez quarante-huit heures, et pas une minute de plus. Voici votre plan de vol. Ne vous faites pas attendre.

— Je ne vous décevrai pas.

Comme le représentant s'en allait, les systèmes biononiques de Troblum furent mis à contribution pour l'empêcher de trembler de tous ses membres. En revanche, il ne pouvait rien contre la sueur qui imbibait sa chemise le long de sa colonne vertébrale. Lorsque la capsule eut décollé, le regard de Troblum se posa sur la section d'assemblage. Tout cela était trop bien

ficelé pour être vrai. Le problème qui survient au dernier moment. L'offre généreuse qui lui permet de financer son projet, plus la promesse pour le moins inattendue d'un clonage de Bradley Johansson. Troblum laissa son champ bionique s'échapper de son enveloppe charnelle pour s'enfoncer dans l'appareil cybernétique inerte.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? murmura-t-il.

Autour de lui, les projecteurs s'allumèrent et emplirent la pièce d'un blizzard d'équations multicolores qui s'embrasaient à mesure qu'elles se résolvaient. Une erreur s'était forcément glissée dans ces plans, qu'il avait peaufinés pendant quinze ans. Une seule personne était en position de saboter son travail : Emily. Il ouvrit donc les sections sur lesquelles elle était intervenue directement. Il commença à examiner les données, tandis qu'une émotion intense s'emparait de lui. Il y mit du temps, mais il finit par reconnaître de la tristesse.

* * *

Depuis le bureau qu'il visitait dans un hangar situé à cinq blocs de celui de Troblum, le Livreur vit la capsule de Marius reprendre l'air. Il ne pouvait se fier qu'à ses yeux, car il était absolument exclu que le représentant des Accélérateurs le repère.

— Il est reparti, rapporta-t-il. Ce hangar est absent des programmes de guidage de l'astroport ; on ne peut y accéder que si on y est invité. Il s'y passe manifestement des choses pas très claires. Voulez-vous que je l'infiltre ?

— Non, merci, répondit la Faction Conservatrice. Pour le moment, nous nous contenterons d'une observation passive.

— Que savez-vous de ce Troblum auquel le hangar est censé appartenir ?

— Apparemment, ce serait un passionné de la Guerre contre l'Arpenteur. Les enregistrements de ses plans de vol sont intéressants. Il a visité pas mal d'endroits très inhabituels.

— Vous croyez que c'est un représentant ?

— Non, il est physicien de profession et a des contacts haut placés dans la Marine.

— Il travaille avec la Marine ?

— Oui.

— Que fait-il, au juste ?

— Il s'intéresse aux objets datant de la Guerre contre l'Arpenteur, ainsi qu'à certains de ses rebondissements. C'est un véritable fanatique.

— Quel intérêt aurait Marius à lui rendre personnellement visite ?

— Bonne question. Nous allons enquêter à ce sujet.

— Je peux rentrer chez moi, maintenant ?

— Oui.

— Excellent.

S'il arrivait au terminal du trou de ver intersolaire d'Arevalo d'ici à dix minutes, il pouvait espérer prendre le thé avec ses filles.

Le troisième rêve d'Inigo

C'était une superbe soirée d'été. Le soleil déversait ses rayons cuivrés dans la cour à neuf côtés de la Guilde des modeleurs. Edeard prit une profonde inspiration et regarda avec satisfaction son équipe de cinq gé-chimpanzés finir de nettoyer ce qui restait de kimousse sur le toit du chenil. De leurs petites pattes griffues, ils arrachaient de longues bandes violettes, poussiéreuses, et mettaient à jour les tuiles pâles. À part le chenil, le bâtiment tout entier avait été rafraîchi. Les toitures et les gouttières avaient été réparées. Il n'y avait plus de fuites, plus d'inondations à la moindre averse. Les murs aussi avaient bénéficié du travail de la nouvelle équipe de chimpanzés. La masse de gurk grimpante avait été taillée en rectangles jaunes bien nets, permettant aux apprentis maçons de restaurer les joints abîmés. Cet élagage radical avait également eu pour conséquence une récolte de fruits impressionnante – les branches chargées de succulentes baies bordeaux pendaient jusqu'au sol.

Edeard s'arrêta pour laisser passer Gonat et Evox, qui rentraient les poulains à l'écurie pour la nuit.

— Ils ont été brossés, nettoyés ? demanda-t-il aux deux apprentis.

De loin, il examina le pelage court et rugueux des bêtes à la recherche de la moindre trace de boue.

— Bien sûr qu'ils l'ont été, s'indigna Evox. Je sais comment diriger des gé-macaques, Edeard.

Edeard eut un sourire bienveillant. Lorsqu'il s'adressait aux trois nouveaux apprentis de la Guilde, il avait l'impression d'entendre Akeem. Il sentait la présence de Sancia dans l'étable des génériques. Assise sur une chaise, elle faisait voleter sa troisième main autour d'un œuf, sculptait de façon subtile la nature de l'embryon de génistar. Les jeunes recrues étaient douées. Impatientes, évidemment, mais surtout pressées

d'apprendre. Deux des derniers gé-chevaux avaient été modelés par Evox, qui était incroyablement fier de ses poulains.

L'accueil de ces apprentis avait été un véritable bouleversement. Evox s'était joint à eux une semaine à peine après le retour de la caravane de l'an dernier. Sancia et Gonat s'étaient installés dans le dortoir avant l'arrivée de l'hiver suivant. Et au moins deux fermiers parlaient de leur confier leurs enfants pour les prochains mois d'hiver. Après six mois d'initiation et d'ajustements mouvementés, la situation se stabilisait enfin. Edeard commençait même à découvrir les joies du temps libre. Et puis, il y avait les gé-chimpanzés, dont l'apport était extrêmement précieux. Sous la tutelle des apprentis, ils avaient effectué des travaux de rénovation, chaulé les murs, nettoyé les sols. Ils avaient également aidé à préparer les conserves de nourriture. Cet hiver-ci promettait d'être beaucoup plus agréable que les précédents.

— Comment vont les chats ? demanda Gonat.

— Je vais justement les examiner, répondit Edeard.

Ses gé-chats avaient été tellement efficaces que le conseil avait pris la décision de creuser un autre puits à l'autre extrémité du village. En plus de travailler sur les successeurs de ses premiers chats-pompes, Edeard devait aussi superviser l'élevage d'une portée supplémentaire. En réalité, ils n'avaient pas duré aussi longtemps qu'il l'avait espéré – à peine deux ans. Et ils restaient extrêmement difficiles à modeler.

— N'oubliez pas que nous attendons une livraison de la ferme de Doddit dans la matinée. Assurez-vous qu'il y a suffisamment de place dans la réserve.

— Oui, grognèrent de concert les deux garçons.

Mentalement, ils poussèrent et tirèrent les poulains dans l'écurie avant qu'Edeard ait eu le temps de leur confier des tâches supplémentaires. La cour tout entière résonnait des ululements, des grognements, des bêlements et des aboiements des diverses espèces. À présent que les apprentis étaient en mesure d'assurer les modelages de base, la Guilde avait doublé sa production. Il y avait une vingtaine de génériques dans les étables ; Akeem avait discuté avec Wedard de la construction de nouveaux bâtiments. La plupart des animaux étaient destinés

aux fermes ; toutefois, nombreux étaient les foyers à avoir ressorti leurs nids délaissés et commandé un chimpanzé ou un macaque. Depuis les événements de Witham, la demande en géloups avait explosé. Du coup, leurs finances se portaient de mieux en mieux. Néanmoins, Edeard déplorait l'attitude des anciens, qui refusaient d'entendre ses conseils en arguant qu'ils utilisaient des génistars depuis bien avant la naissance de ses parents. Ce qui était vrai. Ainsi, ceux qui les dirigeaient mal ne s'amélioreraient jamais, et on se retrouverait bientôt avec des bêtes incontrôlables caracolant dans tout le village et ennuyant ses habitants. Afin de ne pas en arriver là, Edeard s'arrangeait discrètement pour que les enfants d'Ashwell apprennent tous à contrôler les animaux. Lorellan, la Mère de la Dame, l'aidait à sa manière en lui permettant de participer aux leçons qu'elle dispensait à la jeunesse du village. Personne n'osa remettre en question sa décision.

Edeard entra dans le couloir principal et monta rapidement l'escalier, heureux de laisser la cour derrière lui. La bonne santé de la Guilde et l'augmentation du nombre des bêtes avaient un effet secondaire : l'odeur d'étable qui régnait à l'extérieur. Il avait quitté le dortoir des apprentis à l'arrivée d'Evox pour s'installer dans une chambre de compagnon.

— Je n'ai pas encore le droit de faire de toi un maître, lui avait expliqué Akeem d'un air grave. Peu importent ton talent et ce que tu as accompli à l'extérieur des murs de ce village. La procédure de la Guilde doit être suivie à la lettre. Il faut avoir été compagnon pendant au moins cinq années pour prétendre au titre de maître.

— Je comprends, avait répondu Edeard en souriant intérieurement.

Ma Dame, protège-nous des anciens qui ne pensent qu'à empêcher le monde d'avancer !

— Je te prierais d'ailleurs de considérer avec un peu plus de sérieux les traditions de cette Guilde, avait ajouté le vieil homme d'un ton sec.

Edeard s'était immédiatement repris, car Akeem semblait capable de détecter la moindre de ses émotions, aussi profondément cachée fût-elle.

Dans sa nouvelle chambre, il avait même quelques meubles. Un bureau digne de ce nom qu'il avait commandé lui-même à la Guilde des charpentiers ; un placard et une commode – il avait besoin de place pour ranger sa garde-robe désormais conséquente. Il s'était également procuré un matelas en duvet d'oie. Après quelques expériences désastreuses, il avait réussi à apprendre à ses macaques les rudiments de la lessive ; ainsi, il dormait dans des draps propres parfumés avec la lavande qu'il faisait pousser dans son jardin aromatique, jardin lui aussi parfaitement entretenu.

Il fit rapidement sa toilette avec l'eau d'une grande cruche en porcelaine. Les bâtiments de la Guilde n'avaient pas encore l'eau courante, mais Melzar avait promis de terminer le travail pour la fin du mois prochain. Avec l'aide du forgeron, il travaillait à la conception d'un genre de chaudière capable de produire de l'eau chaude pour un usage domestique. Jusque-là, leurs prototypes – assemblages informes de tuyaux et de conduits – avaient tous fini par céder ou par fuir, mais leurs progrès étaient manifestes.

Edeard passa sur son menton à la barbe clairsemée le vieux rasoir de rechange d'Akeem. Il grimaça chaque fois que la lame dentelée lui infligea une coupure. Il avait déjà noté un nouveau rasoir et un miroir décent sur sa prochaine liste de courses. Les gé-chimpanzés lui avaient apporté une pile de vêtements propres. Il choisit une chemise blanche pour aller avec son élégant pantalon en soie. Plusieurs femmes du village avaient accepté de lui confectionner des habits en échange de quelques gé-araignées. Akeem ne lui interdisait pas de faire des affaires de ce genre, cependant, il était hors de question qu'elles interfèrent avec les commandes officielles de la Guilde. Il avait toujours les bottes qu'il s'était achetées à Witham un an plus tôt. Elles étaient un peu usées, mais demeuraient confortables et étanches. Elles commençaient néanmoins à le serrer un peu. Durant l'année écoulée, il avait pris environ cinq centimètres, sans toutefois être devenu plus costaud. Il craignait de devenir un jour comme Fahin, de grandir encore sans prendre de muscle.

Il souleva le couvercle d'un petit baril de pierre situé dans un coin, en face de la cheminée, et en sortit son sac à bandoulière en cuir. Dans cette cachette, il était presque à l'abri des esprits un peu trop curieux. Il vérifia que le contenu du sac n'avait pas été escamoté par les autres apprentis, et passa la bandoulière sur son épaule.

— Très élégant, remarqua Akeem.

Edeard sursauta en agrippant son sac d'un air manifestement coupable. Il n'avait pas remarqué le maître assis dans la salle principale. Depuis la caravane, tout le monde s'était mis à masquer sa présence à la manière des bandits de la forêt. Avec un succès relatif. Akeem semblait y parvenir avec une facilité déconcertante. Toutefois, il avait toujours eu la faculté de se fondre en silence dans n'importe quel décor.

— Merci, répondit Edeard en tirant sur sa chemise avec embarras.

— Tu sors ? demanda Akeem avec un sourire en coin, en montrant la table mise pour cinq mais en s'abstenant de parler du sac.

— Euh, oui ! J'ai terminé mon travail. Je commencerai à modeler les chevaux et les chiens pour la ferme de Jibit demain. Trois des génériques vont ovuler. Les mâles sont dans leurs enclos.

— Dans certains cas, les animaux se débrouillent beaucoup mieux que nous, observa Akeem en examinant ostensiblement les vêtements d'Edeard. Alors, lequel des établissements de notre beau village as-tu prévu de visiter ce soir ?

— Euh, je n'ai pas les moyens d'aller à la taverne. Non, je vais juste faire un tour avec quelques amis apprentis.

— Comme c'est charmant ! Est-ce que, par le plus grand des hasards, certains de ces apprentis seraient des filles ?

Edeard s'efforça de bloquer l'accès à ses pensées. En revanche, il était incapable d'empêcher ses joues de s'empourprer.

— Il y aura sans doute Zehar. Et peut-être Calindy, ajouta-t-il en haussant les épaules, comme s'il s'agissait d'un sujet parfaitement anodin.

Pour une fois, Akeem lui parut également maladroit.

— Mon garçon, peut-être devrions-nous prendre le temps de discuter de certaines choses…

— Certaines choses ? marmonna Edeard, inquiet.

— Des filles, petit. Après tout, tu as seize ans. Je suis sûr que tu les remarques tous les jours. Tu sais que le Docteur Seneo est là au cas où les… *circonstances* deviendraient favorables pour toi ?

Le visage figé, le jeune garçon priait pour que ce supplice s'arrête le plus vite possible.

— Je… oui. Je sais. Merci.

Aller voir Seneo pour lui demander une fiole de jus de vinak ? *Par la Dame, plutôt mourir*.

Akeem s'adossa à sa chaise et leva les yeux au plafond.

— Ah, je me rappelle mes aventures amoureuses à Makkathran. J'étais si jeune. Ah, les filles de la ville et leurs atours… Les filles de bonne famille ne faisaient rien d'autre de leurs journées que se pomponner pour les fêtes et les bals du soir. Edeard, j'aimerais tant que tu puisses les voir. Tu en tomberais amoureux sur-le-champ ! Évidemment, il suffisait de leur retirer leur corsage pour comprendre qu'elles avaient le démon en elles, mais quelles beautés !

— Il faut que j'y aille, je… je vais être en retard, bafouilla le jeune homme.

Quand on avait l'âge d'Akeem, on n'avait pas le droit d'utiliser des mots tels que *corsage* ou *amoureux !*

— Bien sûr, dit le vieux maître, amusé. Je suis égoïste, je t'ai accaparé.

— Il n'est pas si tard.

— Je ne parle pas de ce soir en particulier.

— Euh…

— Je ne suis plus digne d'être ton professeur, Edeard. Tu as presque dépassé ton maître. Je pense que tu devrais aller à Makkathran pour étudier dans la Tour bleue de la Guilde. On ne m'a peut-être pas complètement oublié, là-bas. De toute façon, mon titre m'autorise à envoyer un de mes apprentis à la capitale. Je t'écrirai une lettre de parrainage.

— Je… Non. Non, je ne peux pas partir.

— Pourquoi cela ? demanda gentiment Akeem.

— À Makkathran ? Moi ? C'est non. Et puis… c'est tellement loin. Tellement loin que je ne sais pas où c'est. Je ne saurais même pas trouver le chemin.

— Il n'y a qu'une manière d'aller en ville, mon garçon : se joindre à une caravane. Makkathran n'est pas si loin que cela, Edeard. Tu dois apprendre à regarder plus loin que la ligne d'horizon, particulièrement dans notre province. Je n'aimerais pas que tu restes embourbé à Ashwell. Et si tu restes… Il serait dommage que tes talents soient gâchés. Le monde a beaucoup plus à t'offrir que la stagnation d'un village isolé au milieu de nulle part. Partir pour Makkathran t'apprendra cela.

— Je ne gâcherai pas mes talents si je reste. Le village a besoin de moi. Voyez comme la vie s'est améliorée depuis quelque temps.

— Vraiment ? Ne vois-tu pas que tu les rends nerveux ? Edeard, tu es fort et intelligent ; les villageois ne sont ni l'un ni l'autre. Ne te méprends pas. Je trouve qu'Ashwell est un endroit formidable pour un vieillard comme moi, et j'y passerai avec joie les dernières années de ma vie. Pour toi, c'est différent. Le village s'est passé de toi pendant des siècles, et il perdurera pendant des siècles encore. Fais-moi confiance. Une population enracinée à ce point dans un village à l'identité aussi forte ne risque pas de disparaître dans le cœur noir de l'Honoious si tu t'en vas. Je t'écrirai une lettre cette semaine. Je connais Barkus depuis longtemps, et il me doit quelques faveurs. Tu partiras avec eux.

— Ce mois-ci ? répéta-t-il dans un souffle. Si vite ?

— Oui. À quoi bon différer ? J'y ai déjà beaucoup réfléchi.

— Les nouveaux gé-chats…

— Je m'en chargerai. S'il te plaît, ne rends pas les choses plus difficiles pour moi.

Edeard s'avança jusqu'à son vieux maître.

— Merci, monsieur. Cela… dépasse l'imagination, dit-il avec un grand sourire.

— Ah ! On verra ce que tu penseras de moi d'ici à quelques mois. Les maîtres de la Tour bleue sont loin d'être aussi laxistes que je le suis devenu. Ils se feront un plaisir de t'apprendre à

obéir. Tu seras bleu de partout avant la fin de la première journée.

— Je tiendrai le coup, dit Edeard en posant la main sur l'épaule du vieil homme et en laissant son amour pour lui illuminer son esprit. Je ne vous ferai pas mentir. Quoi qu'il arrive, je tiendrai. Pour vous. Je ne leur donnerai aucune raison de douter ou de mettre en cause votre décision. Vous serez fier de moi.

Akeem lui prit la main et la serra.

— Je suis déjà fier de toi. Allez, tu as perdu trop de temps, tes amis sont déjà en train de batifoler. File. Moi, je vais manger avec nos trois jeunes imbéciles, écouter leurs conversations profondes et répondre à leurs questions.

Edeard rit.

— Je suis un mauvais apprenti ; j'abandonne mon maître.

— En effet. Allez, va-t'en, qu'attends-tu ? Laisse-moi le temps de rassembler mon courage, ou bien je risque de me dégonfler et de me retrouver à la taverne.

Edeard tourna les talons et sortit. Il faillit s'arrêter pour demander à Akeem ce qu'il voulait dire par « tu les rends nerveux ». Toutefois, il serait temps de parler de cela demain.

— Edeard, l'appela Akeem.

— Oui, maître ?

— Un petit conseil : ne dis rien de ton départ. Pas même à tes amis. L'envie est souvent le terreau de la jalousie et du ressentiment.

— Bien, maître.

Le soleil était tombé sous les remparts lorsque Edeard sortit dans la ruelle, remonta l'artère principale du village et se dirigea vers la falaise de granit. Déjà, les astres émergeaient du ciel bleu, comme des arbres transperçant la brume matinale. Le Vieux Buluku était juste au-dessus d'Ashwell. Le serpent rusé était un ruisseau violet qui ondulait dans les cieux d'une manière qu'aucun des astronomes de Querencia n'avait encore réussi à comprendre. Sa forme ne changeait pas avec les saisons, et il ne semblait pas orbiter autour du soleil. Comme Edeard regardait, un ruban de lumière bleu électrique

commença à se dérouler sur toute sa longueur. Le processus prendrait plusieurs minutes. Toutefois, il n'était pas assez intense pour projeter ses rayons sur la boue séchée de la ruelle. La mer d'Odin – nuage de brume bleu et vert de forme ovale qui les visitait les nuits d'été – glissait déjà vers l'horizon nord. Selon les enseignements de la Dame, il s'agirait du Cœur du Vide, de l'endroit où les Seigneurs du Ciel conduisaient les âmes des femmes et des hommes défunts pour qu'ils y vivent une éternité de paisible félicité. Seuls les êtres bons étaient récompensés par ce voyage, et les Seigneurs du Ciel n'avaient pas été vus dans le ciel de Querencia depuis si longtemps qu'ils n'étaient plus qu'une légende dont le feu était entretenu par les disciples de la Dame. En marge de la mer d'Odin aux contours dentelés se trouvaient les récifs, ces promontoires rouges sur lesquels les Seigneurs du Ciel abandonnaient les âmes moins méritantes qui, de là, entamaient leur longue chute vers l'Honoious et l'oubli.

Edeard se demandait souvent si la disparition des Seigneurs du Ciel n'était pas la conséquence des trop nombreux voyages effectués vers les récifs. L'homme était destructeur par nature, et cela n'aurait rien d'étonnant. L'Église expliquait que les humains avaient perdu courage et que les Premiers avaient instruit la Dame du Firmament afin qu'elle puisse les guider vers le Cœur du Vide. Quel dommage que la plupart des gens soient devenus sourds aux enseignements de la Dame.

— Tu en appelles aux Seigneurs du Ciel ? demanda une voix.

Edeard sourit et se retourna. Il la surveillait à distance depuis qu'elle était sortie de l'église, dix minutes plus tôt. C'était en partie pour cela qu'il avait choisi d'emprunter ce chemin-là. Salrana émergea des ombres du marché. L'église s'élevait derrière les étals déserts, tout en courbes au-dessus des autres bâtiments du village. Son toit de cristal rougeoyait à cause des lanternes de l'autel.

— Oui, mais ils refusent de répondre, dit-il. Comme d'habitude.

— Un jour, ils le feront. Et puis, tu n'es pas encore prêt à voguer vers le Cœur.

— Non, c'est vrai.

Edeard n'était pas tout à fait d'humeur à plaisanter. Makkathran était tellement loin qu'il aurait aussi bien pu partir pour le Vide. *Comment prendra-t-elle mon départ ?*

Il n'était pas le seul à avoir grandi. Salrana avait, elle aussi, pris quelques centimètres ces deux dernières années. Elle possédait les épaules larges d'une jeune fermière ; toutefois, contrairement à ses amies à la charpente déjà taillée pour de longues décennies de dur labeur, Salrana restait fine et svelte. Sa robe bleu et blanc de novice la moulait d'une manière qu'Edeard aurait préféré ne pas remarquer. Il ne pouvait pas s'empêcher de la regarder. Elle avait perdu ses joues de petite fille et avait des pommettes incroyablement saillantes. Tout le monde pouvait voir qu'elle allait devenir extrêmement belle. Heureusement, elle avait toujours des boutons, et ses cheveux étaient souvent en désordre, ce qui rendait sa proximité tolérable. Edeard considérait son amitié avec plaisir et incrédulité. Elle était trop jeune pour avoir envie de faire l'amour, cependant, il ne pouvait s'empêcher de se demander combien de temps cela prendrait encore. Lorsqu'il avait de telles pensées, il s'attendait presque à ce que la Dame le frappe avec un éclair géant tout droit sorti de l'Honoious. Évidemment, les prêtresses de la Dame se mariaient…

La belle affaire. Si je reviens, ce ne sera pas avant de nombreuses années. À ce moment-là, elle sera l'épouse d'un lourdaud du village et aura trois enfants.

— Tu es d'une humeur étrange, dit Salrana, curieuse et innocente. Tu te sens bien ?

— Oui, pas de problème. J'ai reçu de bonnes nouvelles. D'excellentes nouvelles, même. Je t'en parlerai bientôt, promit-il en levant la main.

— Diantre, un secret, à Ashwell ! Je parie que tout le monde sera au courant avant demain midi.

— Pari tenu.

— On parie quoi ?

— Non. Ce ne serait pas juste. C'est une affaire privée.

— Comme tu es cruel ! Je prierai la Dame de sauver ton âme.

— C'est très gentil à toi.

Elle se rapprocha tout près de lui et sourit avec douceur.

— Tu vas visiter les grottes ?

— Euh, oui. Les autres ont dit qu'ils iraient. Alors…

— Et moi, quand est-ce que tu me proposeras d'y aller ?

— Je ne crois pas que Mère Lorellan ait envie que tu traînes dans les grottes la nuit.

— Et alors ? Mère Lorellan n'est pas obligée de savoir tout ce que je fais, insista-t-elle en secouant la tête et en bombant le torse.

Elle tint cette pose agressive quelques secondes puis se mit à glousser.

— J'espère de tout mon cœur qu'elle ne le découvrira pas.

— Merci, Edeard ! dit-elle en lui caressant le bras. Qui aurait cru, il y a quelques années, que nous serions tous les deux si heureux ? Tu fais partie de leur bande, maintenant.

— J'ai dû me battre pour être accepté.

J'ai tué, même. Aujourd'hui encore, il revoyait le masque de terreur et d'incrédulité du bandit avant que l'homme s'écrase contre l'arbre.

— Évidemment. Cela se passe toujours de cette manière avec les garçons. C'est aussi pour cela que tu retournes dans ces grottes ce soir. Nous avons tous besoin de trouver notre place, Edeard. Nous allons vivre à Ashwell de longues années.

Il arbora un sourire figé, car il ne pouvait rien lui dire.

— Méfie-toi de cette Zehar. Elle raconte partout qu'elle te veut et qu'elle t'aura. Elle parle plutôt bien pour une fille de boulanger. Elle a un langage très imagé…

— Elle. Elle veut… ?

— Oh, oui, répondit Salrana, coquine, en lui soufflant un baiser. Tu me raconteras tout ? Il me tarde de savoir si tu es vraiment capable de faire toutes ces choses.

Elle lui tourna le dos, remonta sa jupe et partit en courant sans arrêter de glousser.

Edeard laissa échapper un long soupir. Ses émotions bouillonnaient autant que ses jambes tremblaient. Il avait sous les yeux la seule raison valable de ne jamais quitter Ashwell. Il continua à la suivre en esprit longtemps après qu'elle eut disparu dans la grand-rue afin de s'assurer qu'il ne lui arrivait rien de fâcheux.

Il y avait de nombreuses grottes dans la falaise qui surplombait Ashwell. Nombre d'entre elles avaient été agrandies au fil des siècles, transformées en réserves pour les longs mois d'hiver, car la température et l'humidité y étaient très stables. Certaines faisaient même office de granges, mais elles n'intéressaient aucunement Edeard. Au contraire, il se dirigea vers une fissure étroite et oblique située à l'extrémité ouest de la falaise, à seulement une trentaine de mètres des remparts. Il dut escalader un monticule de rochers polis, puis agripper le rebord pour se hisser dans les ténèbres. S'il avait été un peu plus gros, il aurait eu beaucoup de mal à se glisser à l'intérieur. L'année prochaine, il en serait probablement incapable. Une fois à l'intérieur, le passage s'élargissait et le murmure constant des conversations télépathiques du village cessait brusquement. Son environnement immédiat devint sombre et humide. Malgré ses capacités supérieures à la moyenne, il ne percevait rien de qui se passait à l'extérieur. Il ne sentait que les contours de la cavité. Il avança, dépassa un virage et vit une faible lumière jaune, droit devant.

Sept apprentis étaient réunis dans la grotte étroite et haute, assis autour de deux vieilles lampes, dont les mèches produisaient beaucoup de fumée. Ils se turent en l'entendant arriver et l'accueillirent avec de grands sourires. Le fait d'appartenir à un groupe était gratifiant. Même Obron leva la main pour le saluer. Fahin lui fit signe d'approcher. Edeard était conscient du regard félin que posait Zehar sur lui. Il se tourna nerveusement vers elle ; elle lui adressa un sourire carnassier.

— J'avais presque fait une croix sur ta venue, dit Fahin.

— J'ai été retardé, expliqua Edeard.

Il ouvrit son sac, en sortit une grande bouteille de vin, qui fut accueillie par des exclamations et des sifflets satisfaits.

— J'ai failli croire que tu avais peur d'affronter Zehar, lui chuchota Fahin en se penchant sur son oreille.

— Ma parole, tout le monde est au courant sauf moi !

— J'ai entendu Marilee en parler. Elle essayait de persuader Kelina de prendre un peu de jus de vinak dans la pharmacie de Seneo. J'ai supposé que tu étais dans le coup.

— Non, grogna Edeard.

— D'accord, d'accord. Si jamais tu en avais besoin, si tu sentais l'envie monter – monter très haut ! –, n'hésite pas à demander. Je pourrais te dégoter une fiole sans que personne ne le sache, surtout pas Seneo.

— Je m'en souviendrai, merci.

Fahin hocha la tête d'un air discret. En effet, nota Edeard, la surface de ses pensées était passive. Son ami défit la boucle de sa vieille sacoche et sortit quelques feuilles de kestric séché. Tous les regards se posèrent sur les deux garçons. Les apprentis étaient curieux et ne le cachaient pas.

Edeard déboucha sa bouteille. Le vin était très foncé, ce qui, à en croire Akeem, était un signe de qualité. Edeard, lui, n'était pas assez connaisseur pour pouvoir en juger. Tous les vins d'Ashwell étaient forts en goût et restaient en bouche jusqu'au lendemain. Il s'y habituerait sans doute, mais de là à les apprécier…

— Fahin, où te vois-tu dans cinquante ans ?

L'apprenti médecin dégingandé leva les yeux de son pilon pour le considérer.

— Je te trouve bien sérieux, ce soir, mon ami. On peut dire qu'elle te fait de l'effet.

Pendant un instant, Edeard crut que Fahin parlait de Salrana, avant de voir ce dernier regarder Zehar du coin de l'œil, mouvement amplifié par les verres très épais de ses lunettes.

— Nan, lâcha Edeard, irrité. Sérieusement. Dans cinquante ans. Quels sont tes projets ?

— Eh bien, je serai médecin, évidemment. Seneo est beaucoup plus âgée que les gens le pensent. Elle dit que je suis l'apprenti le plus prometteur qu'elle ait eu depuis des décennies, expliqua-t-il en pilant les feuilles de kestric avec méthode et souplesse.

— C'est tout ? Tu veux devenir le médecin du village ?

— Oui, acquiesça Fahin sans le regarder. Je ne suis pas comme toi, Edeard. Par l'Honoious, je ne suis même pas comme Obron. Je suis certain que tu vas accomplir de très grandes choses avec ta Guilde dans le siècle à venir. Je t'imagine bien maire dans une trentaine d'années. Le nom d'Ashwell deviendra

connu, les visiteurs afflueront et cette terre refleurira. C'est ce que nous espérons tous. Étant donné les circonstances, je serai effectivement très heureux d'être le médecin du village et ton ami dans cinquante ans.

— Tu penses vraiment que je vais accomplir ces choses ?

— En tout cas, tu en as la capacité, répondit Fahin en terminant de réduire en poudre des morceaux de feuilles. À moins que tu préfères prendre la tête d'une armée de barbares pour mettre à sac Makkathran et renverser l'ordre établi. Tu as le pouvoir de faire l'un ou l'autre. Je l'ai vu. Comme nous tous. Ce genre de pouvoir attire les gens.

— Ne dis pas cela. Même pas pour rire.

— Qui parle de rire ? demanda Fahin en versant la poudre dans une pipe d'argile blanche et en y ajoutant un peu de tabac.

Edeard examina son ami avec une certaine appréhension. C'est ce que les gens pensent de moi ? C'est pour cela que je les rends nerveux ?

— Tu sais, les gardes affirment qu'il leur arrive de deviner la présence de tes renards, la nuit, reprit Fahin. C'est toi qui les fais patrouiller dans le coin ?

— Quoi ? Non ! J'ai chassé le mien dès notre retour. Tu étais avec moi, d'ailleurs, tu m'as vu faire. Que savent ces vieux imbéciles de gardes ? Ils dorment la moitié de la nuit, et ils sont incapables de reconnaître un quelconque animal.

— Ces renards-là ont des colliers.

— Ils ne sont pas à moi ! insista-t-il. Attends, il y en a plusieurs ? Tu sais que je n'en avais dressé qu'un seul. Quand les ont-ils vus ? demanda-t-il, curieux.

Fahin gratta une allumette et tira vigoureusement sur sa pipe.

— Je ne sais plus, répondit-il en crachant de la fumée. Il y a peut-être deux mois.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? J'aurais pu vérifier s'ils disaient vrai.

— Pour quoi faire ?

L'allumette s'éteignit. Fahin tira une nouvelle fois sur la pipe. Presque instantanément, sa vue se brouilla. Edeard lui lança un regard incrédule. Ils se réunissaient tous pour boire,

fumer et discuter comme le faisaient les apprentis depuis la fondation d'Ashwell. Toutefois, depuis quelque temps, Fahin avait pris l'habitude de fumer presque tous les soirs. En fait, sa consommation n'avait cessé de croître depuis le retour de la caravane.

— Par la Dame du Firmament, murmura Edeard, tandis que les autres apprentis se rassemblaient autour du fumeur.

Quitter cet endroit est peut-être bien la meilleure chose à faire. Fahin passa la pipe à Genril. Un sourire béat aux lèvres, Zehar tendit la main vers la bouteille de vin. Edeard en but délibérément une longue gorgée avant de la lui donner.

* * *

Edeard se réveilla et eut aussitôt des haut-le-cœur terribles. Il voulut se retourner, mais sa tête heurta violemment le plancher. Il mit un long moment à comprendre qu'il n'était pas couché sur son matelas si confortable. Pour une raison mystérieuse, il était étendu par terre à côté de son lit. À l'exception d'une botte, il portait tous ses vêtements de la veille. Et il puait !

Il grogna encore et sentit l'acide affluer dans sa gorge. Il n'essaya plus de se contrôler et vomit de façon spectaculaire. Soudain, une peur intense l'assaillit et sa peau se couvrit de sueur froide. Il tremblait comme une feuille et essuyait comme il pouvait la bile de ses lèvres. Il se sentait tellement mal qu'il en pleurait. Il supportait bien les gueules de bois, même celles provoquées par le vin d'Ashwell, mais là, c'était différent. Il connaissait cette sensation. La forêt. L'embuscade tendue par les bandits.

Son corps réagissait à l'alcool qu'il avait ingurgité et aux quelques bouffées de fumée qu'il avait avalées. Son esprit, en revanche, était persuadé de courir un danger mortel, et ce à un niveau instinctif et primitif. Il se força à s'asseoir. Des rais de lumière pastel provenant du ciel nocturne s'infiltraient autour de ses volets en bois et révélaient les contours de sa chambre. Rien n'avait été dérangé, à part peut-être son esprit. Il geignait, tant sa terreur était grande, inexplicable. Il avait l'impression

qu'une chose terrible s'apprêtait à lui fondre dessus. Sa tête lui faisait l'effet d'une enclume. Il avait du mal à se concentrer, mais parvint tout de même à examiner les alentours.

Les trois apprentis dormaient dans leur dortoir. Au prix d'un effort qui lui arracha presque des larmes, il sonda les bâtiments de la Guilde. Akeem aussi était endormi. Dans la cour, les jeunes génistars somnolaient à leur manière, agitée et tremblotante. Deux chats se promenaient tranquillement sur les toits à la recherche de rongeurs. Près de l'entrée, le gé-loup était couché dans sa niche de pierre et, la tête posée sur les pattes de devant, surveillait consciencieusement la route.

N'y tenant plus, l'esprit d'Edeard se réfugia dans sa chambre. Il tremblait et avait froid. Le devant de sa chemise était collant et dégoûtant, et son odeur ne s'arrangeait pas. La nausée menaçait de revenir en force. Il se débarrassa tant bien que mal de sa chemise, se pencha sur la table de nuit, attrapa un verre d'eau et but plusieurs gorgées. Dans le tiroir, il trouva une poche avec des pétales de jewn imbibés d'une huile spécialement préparée par Fahin. Il l'ouvrit, ferma les yeux et mit un pétale dans sa bouche. Le goût était horrible, mais il s'obligea à l'avaler avec une dernière gorgée d'eau.

En seize ans de vie, il ne s'était jamais senti aussi mal. Et puis il y avait cette peur irraisonnée qui refusait de s'estomper. Il croisa les bras sur sa poitrine. Il tremblait de plus belle et avait les yeux pleins de larmes.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Il chancela jusqu'à la fenêtre et poussa ses volets. L'air frais de la nuit s'engouffra à l'intérieur. La mer d'Odin avait presque disparu derrière la ligne d'horizon, ce qui signifiait qu'il devait être au moins 2 heures du matin. Les toits de chaume du village s'étiraient devant lui, pâles dans la lumière évanescente des nébuleuses. Rien ne bougeait. Cependant, pour une raison qu'il ne s'expliqua pas, cette vue paisible aggrava encore sa peur. Pendant un instant, il entendit des cris, vit des flammes. Son estomac se contracta, et il se pencha par-dessus le rebord de la fenêtre.

Ma Dame, pourquoi me faites-vous endurer cela ?

Il se redressa et, instinctivement, se tourna vers la porte du village, avec ses tours de guet jumelles. Il n'y avait aucun signe des gardes. Ils étaient certes à près de sept cents mètres, et il faisait nuit. Edeard inspira profondément et agrippa les rebords de la fenêtre avec détermination. Il projeta son esprit en avant. *S'ils vont bien, je retourne me coucher.*

Les pierres des tours étaient bien lisses. Au cours des dernières décennies, les édifices avaient été renforcés du côté intérieur avec des poutres épaisses. Toutefois, il n'y avait aucun trou dans les murs, juste quelques fissures qui couraient de haut en bas de manière alarmante. Les parapets étaient suffisamment larges pour accueillir une dizaine de gardes puissamment armés. Quiconque serait assez bête pour tenter de forcer la porte serait pris pour cible par un grand nombre d'armes lourdes. Ce soir-là, la tour Est était vide. Un homme solitaire se tenait sur le parapet ouest, sous la cloche d'alarme. Il était tourné vers le village. Trois cadavres gisaient à ses pieds, sur les dalles de pierre.

Edeard sursauta et réessaya de se concentrer. Son esprit partit dans tous les sens avant de se fixer de nouveau sur le parapet. Les pensées de l'homme émettaient une lumière satisfaite. Edeard le sentit sourire intérieurement. D'un sourire mauvais, sale.

— *Mes salutations,* lui dit l'homme sans ouvrir la bouche.

La gorge d'Edeard se contracta. Il avait du mal à respirer.

— *Qui êtes-vous ?*

L'homme éclata mentalement de rire.

— *Nous savons qui tu es. Nous savons tout de toi, mon garçon. Nous savons ce que tu as fait à nos amis. C'est pour cela que je me chargerai personnellement de toi. Ta mort ne sera pas rapide, je te le promets.*

Edeard glapit de peur et s'écarta de la fenêtre. Même ainsi, il pouvait sentir le contact ténu de l'esprit de l'inconnu. Il rassembla ses forces et appela :

— Akeem ! Akeem, réveillez-vous. Les bandits sont ici. Ils sont dans le village !

Son cri mental fut comme un signal. Des lueurs douces se matérialisèrent dans les allées et les chemins qui s'enroulaient

autour des maisons et des bâtiments de la Guilde. Edeard cria. Ils étaient partout !

Ils sont si nombreux ! Tous les bandits de la province se sont donné rendez-vous chez nous.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Akeem, encore à moitié endormi.

— Les bandits, répondit Edeard en esprit et à voix haute. Il y en a des centaines. Ils sont déjà là.

Il réveilla tous les gé-loup de la Guilde avec un aiguillon mental et les prépara à attaquer. Des grognements puissants et dangereux résonnèrent dans la cour.

Cinq bandits apparurent dans la rue. Ils étaient sûrs de leur force et n'essayaient même plus de se cacher. Ils n'avaient ni la peau couverte de boue ni les cheveux hirsutes ; ils portaient des tuniques sombres et des bottes solides. Ils n'avaient ni arcs ni flèches, mais deux ceinturons étrangement croisés sur la poitrine. De petites boîtes de métal et toutes sortes de couteaux y étaient fixés. Ils communiquaient entre eux, emplissant l'éther de chuchotis. C'est alors qu'Edeard sentit la présence des renards de feu à leurs côtés. Chaque homme était secondé par deux bêtes.

— Oh, ma Dame, non ! s'exclama-t-il.

Akeem était en train de parler aux autres anciens. Les communications fusaient avec précision, tandis que l'alarme était donnée.

Il était trop tard. Des flammes apparurent sur les toits d'Ashwell. Des torches imbibées d'huile embrasée tourbillonnèrent dans les airs, guidées par télékinésie pour atterrir sur les chaumes. Les incendies grossirent rapidement, encouragés par plusieurs mois d'un été beau et sec. Une terrifiante lumière orange enveloppa le village.

Les gé-loups couraient dans la cour de la Guilde. Edeard jeta furieusement sa troisième main et leur ouvrit les portes. C'est à ce moment-là qu'il remarqua le bruit. Un grondement de tonnerre horrible, comme si des centaines de pistolets tiraient en même temps. Des éclairs blancs zébrèrent le ciel. Les pensées écœurantes des bandits parvinrent à Edeard depuis la rue en contrebas. Les gé-loups tombaient un à un dans de terribles

souffrances, tandis que leur chair était déchirée. Certains d'entre eux réussirent à échapper aux armes étranges et s'attaquèrent aux renards. Les grondements métalliques faiblirent, comme les animaux combattaient, se mordaient, se tordaient dans tous les sens en tournoyant l'un autour de l'autre.

Alors, Edeard entendit une femme crier. Il y avait trop d'agitation, trop de terreur dans l'éther pour qu'il soit en mesure de la repérer, mais il savait ce que signifiaient ces cris. Ce qu'ils signifieraient pour toutes les femmes – et les jeunes filles – du village prises vivantes.

Il envoya une pensée unique et perçante en direction de l'église :

— *Salrana !*

— *Edeard,* lui répondit-elle, paniquée. *Ils sont là. Dans l'église !*

Son esprit la repéra aussitôt, zooma et braqua sur elle une poursuite mentale. Elle était tapie dans sa chambre de la maison de la Mère, à l'arrière de l'église. Sous le dôme, trois bandits avançaient dans les allées désertes, accompagnés de leurs renards de feu. Il émanait d'eux un intense sentiment de triomphe et de mépris. Mère Lorellan était debout et se dirigeait vers l'église, où elle comptait bien s'occuper des profanateurs. C'était une sainte femme, mais son esprit brillait d'une agressivité intense et inhabituelle.

Edeard savait que les bandits et leurs renards allaient la réduire en pièces.

— *Fiche le camp,* dit-il à Salrana. *Ne reste pas là. Passe par la fenêtre, sors dans le jardin. Ne t'arrête pas. Ne les laisse pas te rattraper. Fonce vers le marché. Il est pavé, et il n'y a pas de feu, là-bas. Je t'attendrai près de la balance à grain.*

— *Oh, Edeard !*

— *Vas-y. S'il te plaît.*

Il se précipita vers la fenêtre. Il n'était pas très haut. En contrebas, les renards terminaient de massacrer les loups restants. Quels que soient les vainqueurs, il pourrait s'en charger. Des flammes se propageaient sur le toit des maisons en terrasses qui se trouvaient juste en face. Les portes s'ouvrirent

et des hommes apparurent, armés de leurs boucliers mentaux et de couteaux menaçants. Les bandits brandirent leurs armes, et le bruit de tonnerre recommença. Edeard vit, incrédule, des pistolets courtauds cracher des flammes bleues. Ils tiraient des dizaines de balles à la fois et se rechargeaient à une vitesse incroyable. Les projectiles transpercèrent les boucliers des villageois et pénétrèrent dans leur chair.

— SALAUDS ! hurla Edeard en sautant.

— *Non, ne fais pas cela !*

La pensée d'Akeem était si puissante que la moitié du village se figea. Même les armes se turent pendant une fraction de seconde.

Edeard toucha le sol et une douleur aiguë remonta de ses pieds nus le long de ses jambes. Il se tourna vers le bandit le plus proche et s'accroupit comme s'il s'apprêtait à se battre au corps à corps. Akeem et l'homme qui se tenait sur la tour de guet retinrent tous les deux leur souffle, ce qui, étrangement, n'échappa pas au garçon. Le bandit brandit son pistolet noir et montra les dents de plaisir. Edeard allongea sa troisième main et agrippa l'arme. Il n'était pas certain de pouvoir contenir autant de balles à la fois. Cependant, il s'agissait d'un genre de pistolet, et son adversaire devait donc appuyer sur la gâchette. Le bandit écarquilla les yeux de stupéfaction, car son propre bouclier n'était manifestement pas en mesure de repousser les attaques d'Edeard. Alors, la rue s'emplit de couinements de douleur, comme les doigts de l'homme se brisaient rapidement, un à un. Edeard tourna le canon du pistolet en direction du bandit, puis actionna fortement la détente. La décharge colossale ne dura même pas une seconde, puis le mécanisme de l'arme se bloqua. La tête de l'homme explosa littéralement. Des fragments de sang et de cervelle éclaboussèrent la route boueuse.

Trois autres bandits brandirent leur arme. Edeard s'employa à les agripper avec sa troisième main, les empêchant d'esquisser le moindre geste.

— Occupez-vous d'eux, dit-il aux villageois qui fuyaient les maisons enflammées.

— *Oh ! comme ta mort sera exquise,* lui envoya l'homme de la tour de guet.

Un pistolet gronda derrière Edeard. Il sursauta et se retourna à temps pour voir un cinquième bandit tomber sur son arme, renversé par une nuée de chimpanzés contrôlés par Akeem.

— *Je t'avais dit de ne pas y aller,* le gronda mentalement le vieil homme.

— *Merci,* répondit Edeard.

Les villageois liquidèrent les bandits avec une férocité que l'apprenti trouva dérangeante. Quand ils eurent terminé, il relâcha les corps ensanglantés. Alors, tout le monde se tourna vers lui, attendant qu'il leur dise quoi faire.

— Réfugiez-vous dans l'enceinte de la Guilde, ordonna-t-il, conscient de parler comme Melzar, lorsqu'ils avaient été attaqués dans la forêt. Restez groupés ; cela rendra vos boucliers plus résistants.

— Toi aussi, petit, lui dit Akeem, comme il ramassait le pistolet d'un bandit.

Il était beaucoup plus lourd qu'il l'aurait cru. Il en examina mentalement l'intérieur, qui se révéla étrangement complexe. À part le fonctionnement de la gâchette, son mécanisme lui échappa totalement. Apparemment, il ne restait aucune balle dans le magasin.

— *Je dois aller aider Salrana.*

— *Non. Tout est perdu. Sauve-toi. Vis, Edeard, je t'en prie. Survis à cette nuit. Ne les laisse pas gagner.*

Edeard partit au pas de course, grimaçant chaque fois que ses pieds nus touchaient le sol.

— *Ils ne détruiront pas ce village !*

— *C'est trop tard, petit. Mets-toi à l'abri. Sauve-toi.*

Edeard envoya son esprit vers l'avant, à la recherche d'éventuels bandits. Il repéra un renard, qui courait dans sa direction, le long d'une allée. Bientôt, la créature croisa sa route. L'apprenti enfonça sa troisième main dans son crâne et lui détruisit le cerveau. L'animal s'effondra dans la lumière vacillante et terrifiante des toits embrasés. La rue, illuminée comme en plein jour, était flanquée de flammes énormes. Des

hurlements, des cris et des détonations se faisaient entendre par-dessus le grondement de l'incendie.

— *Tu te crois fort, hein ?* le provoqua l'homme de la tour de guet.

Edeard vola en esprit jusqu'à l'entrée du village, mais le bandit s'était volatilisé. Un examen rapide des environs lui révéla la porte défoncée et les cadavres des gardes.

— *Où est-il passé ?* demanda-t-il, inquiet. *Akeem, à l'aide, je n'en vois même pas la moitié.*

À ce moment-là, il entendit le mécanisme d'un pistolet et renforça aussitôt son bouclier. La volée de balles arriva de la maison qu'il venait de dépasser. Il eut de la chance, décida-t-il plus tard, car le bandit avait mal visé.

— *Non, pas lui !* entendit-il dans sa tête.

Cependant, la puissance des projectiles l'envoya à terre, à moitié sonné. Instinctivement, il abattit sa troisième main sur l'origine du coup de feu. Un bandit sortit de sa cachette en titubant et en secouant la tête. Edeard agrippa les chaumes embrasés qui le surplombaient et tira de toutes ses forces. Des vagues de flammes glissèrent du toit et déferlèrent sur l'homme, qui tomba à genoux. Heureusement, ses cris furent étouffés.

— *Tu vas bien ?* demanda Akeem.

Edeard se releva en grognant. Les flammes féroces étaient partout, qui soulevaient des boules de chaumes rougeoyants dans le ciel. Les fenêtres et les portes crachaient des volutes orange. La chaleur était intense, et il avait l'impression que la peau nue de son torse était en train de se cloquer et de cuire.

— *Je suis là. Je n'arrive pas à les sentir, je ne sais pas où ils sont.*

Il savait que l'homme de la tour de guet était sur le point de fondre sur lui, qu'il se faufilait discrètement entre les flammes rugissantes et les murs affaissés.

— *Essaie cela,* lui dit Akeem.

La voix mentale du vieil homme s'étira, devint aiguë comme un chant d'oiseau et emplit le crâne du jeune homme. Il s'agissait d'un don de connaissances, des pensées, parfois des souvenirs, qui expliquaient comment accomplir une tâche mentale. Edeard avait absorbé des centaines de conseils de base

concernant le modelage des œufs, mais le contenu de ce message-ci était beaucoup plus complexe. Comme le chant se terminait, il entreprit de tisser une poche de ténèbres autour de lui en combinant la force de sa troisième main et ses aptitudes à projeter son esprit au loin. Il se retrouva bientôt au centre d'un épais nuage de brume.

— *Maintenant, je t'en supplie,* insista Akeem*, fuis sans attendre. Ne te sacrifie pas en vain, ne commets pas d'acte inconsidéré. S'il te plaît. Rappelle-toi : la Tour bleue de Makkathran. Vas-y. Deviens quelqu'un.*

— JE NE PEUX PAS VOUS LAISSER ! cria-t-il dans la nuit terrible.

— *Le village est déjà perdu. Pars. Maintenant. Ne permets pas que tout soit gâché.*

Edeard voulut hurler que son maître avait tort, que ses vaillants amis et les autres maîtres tels que Melzar et Wedard étaient en train de contre-attaquer. Toutefois, l'enfer au milieu duquel il se trouvait lui prouvait que ce n'était pas vrai. Les cris, les grognements des renards et les coups de feu emplissaient l'atmosphère. Les défenseurs du village s'étaient retranchés dans les bâtiments de quelques Guildes. Le reste d'Ashwell brûlait. Il n'y avait plus rien à sauver. Sauf Salrana.

Edeard se releva et courut vers le marché. À un moment, un bandit traversa la route juste devant lui, à cinq mètres à peine. L'homme ne s'en rendit même pas compte. L'apprenti aurait facilement pu le tuer pour se venger. Toutefois, cela aurait permis à l'homme de la tour de guet de le repérer, et Edeard savait, en dépit de sa colère et de son désespoir, qu'il n'avait ni la force ni les aptitudes qui lui permettraient de sortir vainqueur de cette confrontation.

Il dépassa trois autres bandits avant d'atteindre le marché. La place était entourée d'une muraille de flammes, mais il faisait plus frais au milieu des étals. Deux bandits maintenaient une femme au sol, tandis qu'un troisième la violait. Leurs renards tournaient autour d'eux et montaient la garde.

Edeard n'eut pas la force d'ignorer cette scène. Il reconnut la femme, dont il ne connaissait pas le prénom ; elle travaillait à la tannerie.

Les bandits comprirent que quelque chose n'était pas normal lorsque les renards s'arrêtèrent de faire les cent pas. Les six bêtes tournèrent la tête de concert, la gueule ouverte sur des crocs longs comme des doigts.

— Qu'est-ce que…, lâcha un des hommes.

Il brandit son arme, mais c'était trop tard. Les renards bondirent, et des cris résonnèrent sur la place carrée.

— *Ah, te voilà,* jubila une voix dans sa tête. *J'avais peur que tu te sois enfui lâchement.*

Edeard grogna en levant les yeux au ciel. Malgré tous ses efforts, il était incapable de repérer l'origine de cette émission.

— *Alors, que fais-tu ici, à part massacrer mes camarades ? Oh, je vois…*

Edeard sentait la présence de Salrana, accroupie derrière le comptoir de la balance à grain. Elle regardait au-dessus d'elle avec un air ahuri. Il se mit à courir dans sa direction.

— *Il est sur la place du marché,* annonça le bandit. *Venez par ici.*

Edeard sentit aussitôt que les assaillants se tournaient dans sa direction.

— *Oh, elle est délicieuse. C'est la jeune fille de l'église, n'est-ce pas ? Oui, je la reconnais. Félicitations, mon puissant ami. Excellent choix. Je comprends pourquoi tu risques ta vie, à présent.*

Edeard arriva devant la balance à grain et se débarrassa de son camouflage. Stupéfaite, Salrana le vit apparaître devant elle.

— Te voilà…

L'apprenti n'était que trop conscient de la satisfaction animale contenue dans les pensées de l'homme. Il perçut également les mouvements des muscles de ses jambes, qui martelaient le sol, qui se pressaient pour attraper *le garçon que tout le monde craignait.*

— *À la fin, je te découperai les paupières pour que tu n'aies d'autre choix que de me regarder la baiser,* dit le bandit en enrobant ses paroles d'un plaisir sombre. *Ce sera la dernière chose que tu verras avant de mourir. Ainsi, tu sombreras dans l'Honoious en sachant que je compte la garder pour moi. Oui, je l'emmène avec moi. Et je la mettrai à contribution toutes les*

nuits… Ta petite amie passera la prochaine décennie à porter mes enfants.

— VIENS, cria Edeard en tirant Salrana par le bras.

Elle pleurait et semblait incapable de bouger.

— Ne le laisse pas me prendre, geignit-elle. Je t'en prie, Edeard. Tue-moi. Je ne pourrai pas le supporter. Je ne le pourrai pas. Je préfère encore vivre éternellement dans l'Honoious.

— Non, jamais, répondit-il en la serrant contre lui et en formant une zone d'ombre autour d'eux.

— *Je veux des renards sur la place du marché,* ordonna le bandit. *Trouvez-le. Suivez-le à la trace.*

— Viens, chuchota Edeard.

Il se dirigea vers l'entrée principale, puis s'arrêta. Plus de dix bandits accompagnés de leurs renards remontaient la rue dans sa direction. Ils avançaient sans se soucier des poules prises de panique et des chimpanzés hurlants qui fuyaient les tourbillons de flammes des bâtiments embrasés.

— Sainte Dame !

Il regarda autour de lui, n'osant pas user de ses pouvoirs de peur d'attirer l'attention de l'homme diabolique.

— *Je me fiche que le feu ne vous facilite pas la tâche. Trouvez-le !*

Le bandit était en colère, ce qui était la meilleure nouvelle de la nuit. Edeard commençait à se rendre compte de l'ampleur de l'incendie. Toutes les maisons du village brûlaient. Une tour de fumée s'élevait dans le ciel et masquait la vue des constellations et des nébuleuses. En dessous, les murs s'effondraient ; des avalanches de poutres et de meubles enflammés se répandaient dans les rues. Les bandits eux-mêmes s'inquiétaient de voir certaines allées bloquées. Pour Edeard, les routes de sortie étaient de moins en moins nombreuses. Ce dont il avait besoin, c'était d'une diversion, et vite. Sa troisième main poussa une pile de barils de bière, qui roulèrent sur les pavés. Plusieurs d'entre eux se brisèrent, et une vague se répandit sur le sol. Dans le même temps, il s'empara de l'esprit d'un maximum de génistars et les attira vers le havre du marché. Les animaux bondirent par-dessus les étals, affluèrent en courant dans les

allées. Les renards agités les prirent en chasse, oubliant les ordres pour répondre à des impératifs profondément inscrits dans leurs gènes.

— *Pas mal, pas mal,* commenta le bandit. *Tu penses que cela suffira à masquer ton odeur ? Et que dis-tu de cela… ?*

Les bandits formèrent une ligne lâche et firent feu en arrosant la place tout entière. Les génistars gémirent et hurlèrent, tandis que les balles entraient dans leur chair. Ils sautèrent, coururent pour tenter d'échapper aux vagues de projectiles mortels. Ceux des renards qui furent touchés grognèrent de haine et de douleur. Des dizaines de bêtes s'écroulèrent, sans vie, sur les pavés. La bière se mêla au sang et s'écoula sur la pente.

Edeard et Salrana se jetèrent au sol pour échapper aux balles qui frappaient les étals tout autour d'eux. Des esquilles de bois volaient dans les airs. Ils se mirent à ramper. Avant longtemps, les tirs cessèrent. Edeard attendit une nouvelle provocation de la part du chef de leurs assaillants, mais il ne se passa rien.

— Allez, viens !

Il la prit par la main. Ils coururent au milieu de la route et contournèrent les bâtiments de la Guilde des charpentiers. Des bandits et des renards patrouillaient autour des murs. À l'intérieur, il y avait un brasier géant alimenté par les ateliers et les réserves de bois. D'énormes plumets de flammes ondulaient dans le ciel saturé de fumée. La toiture du bâtiment principal s'était déjà effondrée. Edeard se demanda s'il y avait des survivants à l'intérieur, peut-être dans les caves. Obron devait avoir trouvé un moyen de s'enfuir. Il ne pouvait imaginer un monde sans Obron.

Ils atteignirent un croisement, et Salrana fit mine de tourner à droite.

— Pas par là, siffla-t-il.

— Mais cette rue mène à la muraille, chuchota-t-elle.

— Ils s'attendent certainement que nous essayons de nous enfuir. Les renards nous repéreront si nous escaladons les remparts.

— Où pouvons-nous aller, dans ce cas ?

— Vers la falaise.

— Mais… Tu crois qu'ils ne fouilleront pas les grottes ?

— Nous ne nous réfugierons pas dans une grotte, la rassura-t-il.

En chemin, il trouva une dizaine de génistars toujours en vie : des chiens, ainsi qu'un couple de chimpanzés et même un poulain. Il leur ordonna de remonter leur piste, de la croiser et de la brouiller. Toutefois, Edeard était presque persuadé que la fumée suffisait à désorienter les renards.

Il leur fallut deux minutes pour atteindre le site où on creusait le nouveau puits. Wedard et son équipe n'avaient excavé que cinq mètres, et seul le tiers supérieur était muré.

— Dépêche-toi, dit Edeard.

Une échelle permettait de descendre jusqu'au fond étayé par un écheveau de poutrelles. C'était là que les chimpanzés travaillaient, dans la boue et les pierres.

— Ils regarderont à l'intérieur, protesta Salrana.

— Seulement s'il est ouvert, répondit Edeard en désignant le lourd couvercle de pierre destiné à refermer définitivement le puits une fois les travaux terminés.

— Tu es capable de déplacer cela ? demanda-t-elle, incrédule.

— Nous allons vérifier dans une minute. En tout cas, je suis à peu près certain que personne ne pourra traverser cette pierre avec son esprit.

Terrifiée, Salrana commença à descendre l'échelle rustique. Edeard l'imita, ne s'arrêtant que lorsque sa tête fut au niveau du sol. C'était un pari extrêmement risqué, un pari dont dépendrait leur survie. De toute façon, il ne voyait aucun moyen de sortir du village sans être repérés par les bandits ou leurs renards. Il envoya une pensée vers les bâtiments de la Guilde des modeleurs.

— *Akeem ?* demanda-t-il doucement.

Pas de réponse. Il n'osa user de sa vision à distance. Après avoir regardé une dernière fois son village transformé en brasier, il lança sa troisième main et souleva la lourde dalle de pierre. Elle plana en silence à quelques centimètres du sol, puis glissa au-dessus du puits avec un sinistre bruit de roche concassée. La lumière orange de l'incendie, le son des maisons

qui s'écroulent et des habitants affolés disparurent brusquement.

Edeard attendit des heures. Salrana et lui étaient accrochés l'un à l'autre sur le plancher provisoire du puits ; le contact de l'autre était rassurant. Salrana finit par sombrer dans un sommeil troublé, gémissant et gigotant sans arrêt. Lui ne pouvait pas se permettre ce luxe.

Tout cela est-il ma faute ? Ils veulent se venger de ce qui est arrivé dans la forêt… Mais ce sont eux les premiers fautifs ! Une pensée le torturait, lui rongeait impitoyablement l'âme : *Aurais-je pu faire davantage pour eux ?* À présent qu'il était sobre, que les effets de la gueule de bois s'étaient estompés, il pensait également à la sensation qui l'avait tiré du sommeil. La même impression que dans la forêt, l'intuition qu'un danger imminent les menaçait. Il se disait que les grandes prêtresses de la Dame du Firmament avaient des dons de prescience – cadeaux de la Dame. Voir l'avenir était donc possible. *Si je n'avais pas été si bête. Si j'avais sonné l'alarme plus tôt…*

Il ne voulait pas soulever le couvercle. Le spectacle qui les attendait là-haut serait trop difficile à supporter. *Ma faute. Tout est ma faute.*

Au bout de quelques heures, de fins rais de lumière pâle se faufilèrent entre le rebord et la dalle, là où la pierre n'était pas parfaitement taillée. Néanmoins, Edeard attendit. Rien ne disait que les bandits disparaîtraient avec le lever du jour. Ils n'avaient plus rien à craindre de personne. Désormais, tous les villages de la province attendraient la nuit avec inquiétude.

— Nous ne nous doutions pas qu'ils étaient aussi bien organisés, dit Edeard, amer. Pourtant, j'aurais dû le savoir.

— Ne sois pas bête, rétorqua-t-elle en tendant les bras dans le noir pour le prendre par la taille. Tu ne pouvais pas deviner. Personne n'aurait pu prévoir ce qui est arrivé, pas même la Mère.

— Mère Lorellan voyait-elle dans l'avenir ?

— Un peu. Hier soir, elle se sentait un peu nerveuse, mais ne savait pas pourquoi.

— Elle n'a même pas été capable de voir son propre meurtre ? À quoi bon avoir des dons !

Salrana se remit à sangloter.

— Oh, je suis désolé, dit-il en la serrant contre lui. Je ne pensais pas… Je suis trop bête.

— Non, Edeard. Tu es venu pour me sauver. C'est moi que tu as choisie, parmi tous les habitants d'Ashwell, amis et maîtres compris. Pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Je… Pendant toutes ces années, nous étions seuls contre tous les autres, toi et moi. Tu étais ma seule amie. Sans toi, je ne sais pas où je serais aujourd'hui. Combien de fois ai-je failli quitter Ashwell, m'enfuir dans la nature sauvage…

— Tu serais devenu un bandit, rétorqua-t-elle en secouant énergiquement la tête. Tu serais passé de l'autre côté de la barrière.

— Ne dis pas cela. Jamais. Je les déteste ! D'abord mes parents, et aujourd'hui…

Il s'interrompit, baissa la tête et pleura doucement.

— Tout est gâché, reprit-il. Je n'ai pas été fichu de les aider. Ils craignaient tous mes pouvoirs. À juste titre, d'ailleurs. Pourtant, je ne leur ai été d'aucune utilité.

— Ce n'est pas vrai. Tu m'as aidée.

Ils passèrent un long moment blottis l'un contre l'autre. Les larmes d'Edeard finirent par s'assécher. Il s'essuya le visage et se sentit stupide, pitoyable. Salrana prit son visage dans ses mains.

— Tu as envie de moi ? murmura-t-elle.

— Euh… Je… Non, se força-t-il à répondre.

— Non ? répéta-t-elle, comme ses pensées, déjà fragiles, se noyaient dans une vague de souffrance et de stupéfaction. Je croyais que…

— Pas maintenant, dit-il en lui prenant les mains.

Il reconnaissait sa tristesse écrasante, sa solitude et sa peur ; il lisait dans son esprit comme dans un livre ouvert. Elle avait besoin d'être réconfortée, et l'intimité physique était le plus grand des réconforts. Étant donné son propre état émotionnel, il n'aurait pas été contre non plus. Toutefois, elle comptait beaucoup pour lui et il aurait eu l'impression de profiter de la situation.

— J'en ai vraiment envie, mais tu es encore jeune. Trop jeune.

— Linem a eu un enfant l'année dernière, et je suis plus âgée qu'elle.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es une novice, et tu te dois de donner l'exemple à la communauté.

— Une communauté qui se résume désormais à deux personnes.

— Oui, deux…, répéta gravement Edeard.

— Tu penses qu'il y a des survivants ? demanda Salrana en levant les yeux vers la dalle de pierre.

— Oui, j'en suis sûr. Les habitants d'Ashwell sont résistants, ils ont du ressort. Akeem le répétait tout le temps. C'est pour cela que le village n'a pas changé au cours des derniers siècles.

— Tu as vraiment envie ?

— Je…

Il trouvait déconcertante la légèreté avec laquelle elle sautait du coq à l'âne. Surtout pour aborder des sujets tels que celui-ci.

— Oui, admit-il avec circonspection. Tu dois savoir que tu es en train de devenir extrêmement belle.

— Menteur ! À cause de mes boutons, je vais chercher de l'onguent chez Seneo trois fois par semaine.

— Tu es magnifique, insista-t-il doucement.

— Merci, Edeard. Tu es très mignon. Je n'ai jamais pensé à un autre garçon que toi. Cela a toujours été toi.

— Euh…

— Mourir vierge, ce serait terrible, tu ne trouves pas ?

— Par la Dame ! Il n'y a pas pire novice dans tout le Vide !

— Ne sois pas bête. La Dame a connu une vie d'amour. N'oublie pas qu'elle était la femme de Rah. La moitié des habitants de Makkathran sont persuadés d'être ses descendants. Cela fait beaucoup d'enfants.

— Ma parole, tu blasphèmes.

— Non. C'est la vie, tout simplement. C'est pour cela que les Premiers ont rendu la Dame sacrée : pour nous aider à redécouvrir notre véritable nature.

— Pour le moment, nous devons surtout nous préoccuper de notre survie.

— Je sais. Alors, combien de temps dois-je patienter ? À quel âge aurai-je le droit de… Le tien aujourd'hui ?

— Hum, oui, je suppose. Oui, cela me semble raisonnable.

— Je ne pourrai pas attendre. Tu es sorti avec Zehar, hier soir ?

— Non… Eh, au fait, cela ne te regarde pas.

Pour une raison stupide, il se prit subitement à regretter de ne pas avoir succombé aux avances de Zehar. *Elle est morte à l'heure qu'il est. Avec un peu de chance, elle n'aura pas souffert trop longtemps.*

— Un jour, tu seras mon époux. J'ai le droit de savoir.

— Mais je ne suis pas ton époux.

— Pas encore, dit-elle, l'air coquin. Mon don de prescience me l'a confirmé.

Edeard leva les mains, défait.

— Combien de temps allons-nous rester ici ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas trop. Ils ne risquent plus rien, mais ils n'ont aucune raison de s'attarder. Les autres villages doivent être au courant, à l'heure qu'il est. La fumée est montée jusqu'à la mer d'Odin. Les fermiers ont sans doute fui en sonnant l'alarme. À mon avis, la province va lever une milice pour les pourchasser.

— Une milice ? Ils peuvent faire cela ?

— Chaque province a le droit de créer une milice en temps de crise, expliqua-t-il en tâchant de se rappeler les enseignements prodigués par Akeem au sujet de la constitution de Querencia. Et ce que nous avons vécu aujourd'hui est clairement le signe d'une crise grave. En pratique, je suppose que les bandits seront partis longtemps avant l'arrivée d'une force décente. Quant à les pourchasser… Et puis, ils possèdent des armes étonnantes, ajouta-t-il en considérant son trophée à la conception si exotique et à la puissance impressionnante. J'ignorais que de telles choses existaient. On dirait qu'elles datent d'avant l'arrivée des hommes dans le Vide.

— Si je comprends bien, justice ne sera jamais faite !

— Tu te trompes. Tant que je serai vivant, ils maudiront le jour où ils ont osé s'en prendre à nous. C'est leur propre mort qu'ils sont venus chercher dans notre village.

— Ne me laisse pas, s'écria-t-elle en s'accrochant à lui. Je t'en prie, Edeard. Ils vivent là-bas, dans la nature sauvage. Ils connaissent parfaitement leur milieu, ils sont brutaux, ils tuent. Ils sont faits pour cela. Si tu te faisais capturer, je ne le supporterais pas.

— Je n'ai pas l'intention de partir tout de suite.

— Merci.

— Bien, l'après-midi doit toucher à sa fin. Il est temps de jeter un coup d'œil.

— Et s'ils étaient toujours là ? S'ils te voyaient ? Edeard, je ne veux pas devenir sa putain !

— Aucun de nous deux ne se fera attraper, promit-il, sincère, en tapotant son arme. Bon, voyons ce qu'il y a dehors.

Il appliqua sa troisième main sur la pierre froide. Des lèvres se posèrent sur les siennes. Sa bouche s'ouvrit, et ils s'embrassèrent longuement.

— Juste au cas où, murmura Salrana en se blottissant contre lui. Je voulais que nous sachions tous les deux ce que cela fait.

— Je… Merci, dit-il, tout penaud.

Cette fois, il eut beaucoup plus de mal à déplacer la pierre. Il ne s'était pas rendu compte à quel point il était épuisé, affamé et effrayé. Il déplaça la dalle de quelques centimètres, et un croissant de ciel gris et terne leur apparut. Ils n'entendirent aucun cri excité, ne perçurent la présence d'aucun esprit tentant de voir au fond du puits. L'étroitesse de l'ouverture et l'épaisseur de la terre qui les surplombait l'empêchaient de projeter sa vision au loin. Alors, il appela le seul gé-aigle de la Guilde. Il ressentit un soulagement profond lorsque l'oiseau majestueux lui répondit. L'animal perdu et terrorisé était perché sur la falaise. Il s'envola et prêta ses yeux à Edeard. Ce que le jeune apprenti vit alors lui donna un sérieux coup au moral.

Il ne restait plus rien. Rien. La moindre maison n'était plus qu'un monticule fumant. Les bâtiments de la Guilde, avec leurs murs de pierre si robustes, s'étaient écroulés. Le tracé des

routes avait presque disparu. Une couche de fumée noirâtre flottait au-dessus des ruines.

L'aigle survola le village à basse altitude et lui permit de voir les corps. Des vêtements noircis recouvraient leur chair carbonisée. Pires encore étaient les visions des cadavres dépassant des tas de débris. Un mouvement attira l'attention de l'oiseau, qui vira en souplesse.

Le vieux Fromal était assis près des ruines de sa maison. Il se tenait la tête à deux mains et se balançait d'avant en arrière, son visage ridé strié de larmes. Un petit garçon entièrement nu courait autour des étals détruits du marché. Sa peau était meurtrie, il saignait, et son visage arborait un rictus de détermination féroce, tandis que son regard était rivé sur un ennemi qui n'appartenait pas au monde physique.

— Ils sont partis, annonça Edeard. Sortons de là.

Il lâcha le pistolet de malheur et poussa la dalle sur le côté.

La puanteur – mélange de bois fumant et de chair brûlée – était affreuse, écœurante. Edeard faillit vomir, tant elle était agressive. Il y avait des génistars et des animaux domestiques, bien sûr, mais pas seulement. Il déchira une bande de tissu de son pantalon usé, la trempa dans une flaque et se la noua sur le visage.

Ils interrompirent la course folle du gamin en état de choc, éloignèrent le vieux Fromal du tas de charbon ardent qu'était devenue la maison dans laquelle il avait habité cent vingt ans, trouvèrent le petit Sagat sous un tonneau retourné, près de l'autre puits.

Sept. L'aigle et eux n'en avaient pas trouvé plus. Sept survivants sur un village de plus de quatre cents âmes.

Ils se rassemblèrent à l'extérieur des remparts inutiles, près de la porte du village, où l'odeur des cadavres était moins forte. Edeard retourna dans l'enceinte d'Ashwell à deux reprises afin de trouver des vêtements et de la nourriture ; il n'avait pas le cœur à chercher.

C'est là que les cavaliers de Thorpe les trouvèrent juste avant le crépuscule – plus d'une centaine d'hommes à cheval et gé-cheval, bien armés, accompagnés de gé-loups. Le spectacle de désolation qui s'offrit à eux dépassait l'entendement, et ils

refusèrent de croire que des bandits organisés en étaient responsables. Au lieu de leur donner la chasse pour rendre la justice, ils retournèrent chez eux de peur que les leurs soient menacés. Ils emmenèrent les survivants, dont aucun ne revit jamais Ashwell.

* * *

Edeard parla à Salrana en esprit :

— La caravane est là.

— Où ? Je ne la sens pas.

— Elle vient d'arriver à la ferme de Molby et devrait atteindre le pont du village dans une heure environ.

— Comment le sais-tu ? Elle est trop loin, même pour toi.

— L'aigle m'a un peu aidé, admit-il.

— Tricheur !

Il rit.

— On se retrouve sur la place dans une demi-heure.

— D'accord.

Il finit de donner ses instructions aux chimpanzés chargés de nettoyer les enclos et prit congé auprès de Tonri, le plus ancien des apprentis, qui se contenta d'acquiescer d'un grognement indifférent. La Guilde des modeleurs de Thorpe ne l'avait pas exactement accueilli à bras ouverts. En effet, son statut posait problème. Le maître ne lui avait pas officiellement donné le titre de compagnon. Edeard avait demandé à être reconnu comme tel, ce qui n'avait pas été du goût des apprentis, qui le considéraient comme un nouveau venu. Le fait qu'il fût plus doué que n'importe lequel d'entre eux, y compris leur maître, ne l'aida aucunement. Bien au contraire.

Salrana, elle, avait été acceptée plus facilement par la Mère de l'église locale. Elle n'était pas heureuse pour autant.

— Nous ne serons jamais chez nous, ici, lui avait-elle dit à la fin de la première semaine.

Les habitants de Thorpe ne fuyaient pas vraiment les réfugiés, mais ils ne se montraient pas non plus amicaux avec eux. La province de Rulan vivait désormais dans la crainte des bandits. S'ils avaient pu attaquer Ashwell, qui se trouvait à trois

jours de cheval des terres sauvages, alors tous les villages de la région étaient menacés. La vie avait changé de façon irrévocable. On organisait régulièrement des patrouilles autour des fermes et dans la forêt. Les artisans étaient tenus de laisser leurs commandes de côté pour travailler au renforcement des remparts. Dans la province, tout le monde serait un peu plus pauvre cet hiver.

Edeard arriva sur la place et s'attira les regards des passants, comme tous les jours depuis trois semaines. Avec ses étals et ses pavés, le marché ressemblait énormément à celui d'Ashwell. Il était plus grand, bien sûr, car Thorpe était un village plus important, construit entre deux bras protecteurs de la rivière Gwash. Une douve creusée entre les deux bras et un pont-levis robuste complétaient son système de défense. À moins que les bandits arrivent en bateaux, il n'y avait qu'une seule route d'accès. Mais les bandits n'avaient pas de bateaux, n'est-ce pas ?

En esprit, il voyait Salrana qui se hâtait de le rejoindre. Ils se rencontrèrent devant l'étal d'un poissonnier. Elle était vêtue d'une ample robe bleu et blanc de novice.

— C'est presque la même qu'avant, dit-il.

Tous les jeunes hommes présents sur la place la regardaient, et il ne pouvait s'empêcher d'en être conscient.

Elle se tortilla dans sa nouvelle tenue, tira sur ses manches longues et évasées.

— J'avais oublié à quel point ce tissu pouvait piquer lorsqu'il était neuf, dit-elle. Je n'ai eu qu'une seule robe neuve à Ashwell ; c'était à l'occasion de ma cérémonie d'initiation. Les autres étaient toutes de seconde main. La Mère m'en a fait faire cinq. Et toi ? demanda-t-elle en examinant sa tenue. Toujours pas trouvé de tisserand ?

Edeard frotta ses mains sur sa vieille chemise rapiécée et bigarrée. Son pantalon était devenu trop court et le cuir de ses bottes était tout craquelé sur le dessus.

— Il faut de l'argent pour commander des vêtements à un tisserand. Les apprentis sont habillés par la Guilde, et ceux qui n'ont pas de statut héritent de ce que leurs collègues ne veulent pas.

— Le maître ne veut toujours pas que tu sois compagnon ?

— Non. C'est une question de politique. Ses compagnons sont des incapables – notamment à cause de son enseignement de piètre qualité. Ils gâchent au moins six œufs sur dix. C'est ridicule. Les apprentis d'Akeem n'en perdaient pas autant. Et puis, ils ont tous cinq ans de plus que moi. Me donner le même statut qu'eux reviendrait à admettre sa propre médiocrité. Dire que je me plaignais de ce que me donnait Akeem…

Le souvenir douloureux de son vieux maître lui noua la gorge. Ils auraient dû prendre le temps de rassembler les corps, de leur organiser des funérailles dignes de ce nom et bénies par la Dame.

— Tu savais à quoi t'attendre, lui dit-elle.

— C'est vrai.

Ils se promenèrent dans le marché. Edeard regarda avec envie les étals de vêtements. En tant qu'apprenti, il n'avait pas le droit de vendre les œufs qu'il modelait, car ils appartenaient à la Guilde. Akeem était plus souple à ce sujet, car il croyait dans les vertus de la récompense. Ici, Edeard n'avait ni argent, ni amis, ni respect. Il avait l'impression d'avoir de nouveau dix ans.

— Une des patrouilles est rentrée hier soir, annonça Salrana. La Mère a assisté à la réunion des anciens, ce matin. Le chef de la patrouille a dit qu'ils n'avaient trouvé la trace d'aucune bande, et encore moins d'une de l'envergure de celle qui nous a attaqués. Apparemment, il serait question d'espacer les sorties.

— Les idiots, grogna Edeard. Qu'espéraient-ils trouver ? Pourtant, nous leur avons bien expliqué que les bandits étaient capables de se cacher.

— Je sais, reprit-elle avec une grimace gênée. Notre parole n'a pas beaucoup de poids.

— Croient-ils qu'Ashwell a brûlé tout seul ?

— Sois indulgent avec eux, Edeard. Leur monde a été chamboulé, ce qui n'est jamais facile à accepter.

— Alors que nous, nous nous sommes amusés ?

— Ce n'est pas très gentil.

— Désolé, s'excusa-t-il en prenant une profonde inspiration. Je déteste vraiment cela ; après tout ce que nous avons traversé,

on nous traite comme si nous étions coupables. Je n'aurais pas dû jeter ce pistolet.

Il l'avait abandonné dans le puits, car il ne voulait rien garder de ces bandits. Cette arme était le mal incarné. Depuis, il n'avait eu de cesse d'essayer de dessiner les composants mobiles qu'il avait devinés à l'intérieur. Le forgeron de Thorpe s'était moqué de lui lorsqu'il lui avait montré ses plans, arguant qu'une telle chose ne pouvait exister. En conséquence de quoi, les gens étaient de plus en plus sceptiques concernant ces armes à répétition.

— Tu as bien fait. Comme la vie serait horrible si tout le monde possédait une telle arme.

— Oui, mais les bandits en ont, eux, lâcha-t-il. Qu'est-ce qui les empêche de prendre possession de la province ? Et pourquoi pas de la région tout entière ?

— Cela n'arrivera pas.

— Non, parce que le gouvernement lèvera une armée. Nous sommes beaucoup plus nombreux, aussi finirons-nous par les submerger, quelle que soit leur puissance de frappe. Mais au prix de combien de vies ? ajouta-il, en se retenant de donner un coup de poing dans l'étal le plus proche. Où se sont-ils procuré ces pistolets ? Crois-tu qu'il soit possible qu'ils aient retrouvé un des navires dans lesquels nous sommes arrivés ?

— Peut-être ont-ils toujours vécu à proximité de ces vaisseaux, dit-elle d'une petite voix.

— Peut-être. Je ne sais pas. Pourquoi refusent-ils de nous écouter ?

— Parce que nous sommes des enfants.

Alors qu'il s'apprêtait à laisser une nouvelle fois sa colère s'exprimer, il sentit l'inquiétude profonde de la jeune fille et prit conscience de la fatigue qui marquait son visage couvert d'onguent vert. Bizarrement, il était certain qu'Akeem aurait approuvé qu'il risque sa vie pour elle.

— Excuse-moi, reprit-il. Je ne sais pas pourquoi je m'en prends à toi.

— Je suis la seule qui accepte de t'écouter.

— Par la Dame, ce village est encore pire qu'Ashwell. Les anciens sont tellement… arriérés. Ils se reproduisent sûrement entre eux.

— Parle moins fort, le gronda Salrana dans un sourire.

— D'accord, acquiesça-t-il en recouvrant sa bonne humeur. Je me tais pour l'instant.

Les gens se rassemblaient en bordure de la place pour assister à l'arrivée de la caravane. Edeard compta trente-deux chariots. La plupart tiraient des animaux domestiques. Ils étaient escortés par des gé-loups et des cavaliers armés en grand nombre, ce qui n'était pas habituel. Les chariots étaient aussi grands et impressionnants que dans les souvenirs d'Edeard ; leurs roues cerclées de métal étaient aussi hautes que lui. La plupart des véhicules étaient recouverts de toile cirée sombre, même si certains possédaient un toit en planches goudronnées qui leur donnait des allures de maisons sur roues. Des familles entières étaient assises sur le banc du conducteur, qui saluaient en souriant la foule rassemblée sur la place. Chaque été, les caravanes faisaient le tour de la région pour vendre des animaux, du grain, des œufs, des outils, de la nourriture, de la boisson ou des tissus originaux en provenance de Makkathran. Elles ne passaient pas toujours par Ashwell, et leur venue était toujours un événement.

Sans attendre que les chariots s'arrêtent, les habitants de Thorpe demandèrent aux familles ce qu'elles avaient apporté. La foule joyeuse et excitée n'avait que faire du discours de bienvenue du maire. Les formalités n'étaient pas encore terminées que les échanges allaient bon train. Des échantillons de vin et de bière furent distribués – surtout aux apprentis. Edeard mâchouilla un morceau de bœuf séché relevé avec une épice qu'il n'avait encore jamais goûtée. Salrana picora quelques fruits et légumes conservés dans le vinaigre, puis se jeta littéralement sur les chocolats exotiques.

Tandis que le ciel s'assombrissait, l'humeur d'Edeard devenait légère. Beaucoup de villageois rentraient chez eux pour le dîner, avant de revenir assister aux traditionnelles festivités du soir. Salrana et lui se dirigèrent vers le chariot de tête. Les

derniers villageois se dispersaient en ignorant ostensiblement les deux réfugiés d'Ashwell.

Barkus, le maître de la caravane, était le même que dans les souvenirs d'Edeard. Il avait largement plus de deux cents ans, mais semblait toujours aussi robuste. Il arborait des favoris impressionnants et de grandes moustaches blanches qui rebiquaient vers ses pommettes et encadraient ses joues rougeaudes. Il avait un torse massif et portait une chemise de soie rouge ainsi qu'un gilet bleu et or pour le moins extravagant.

— Que puis-je faire pour vous ? gloussa-t-il en avisant les deux jeunes gens.

Sa nombreuse famille se retourna sans arrêter de travailler. Il s'agissait de tendre un auvent sur un cadre en bois de martoz pour en faire une grande tente.

— Je crois que nous n'avons plus d'échantillons de bière, dit-il à Edeard avec un clignement d'œil.

— Je voudrais partir avec vous pour Makkathran. Nous le voudrions tous les deux.

Barkus éclata de rire. Deux de ses fils occupés à enfoncer des chevilles dans le sol dur ricanèrent.

— Comme c'est romantique, reprit-il. J'admire votre cran, jeune monsieur et jeune novice de la Dame. Malheureusement, nous n'avons pas assez de place pour prendre des passagers. Et puis je suis certain que vos parents sont plus compréhensifs que vous le croyez. Rentrez chez vous et racontez-leur votre… bêtise. Faites-moi confiance.

— Je ne suis pas enceinte, protesta Salrana en relevant le menton. Je prends très au sérieux les vœux que j'ai prononcés.

Ce mensonge éhonté faillit faire oublier à Edeard sa propre indignation.

— Je m'appelle Edeard, et elle, c'est Salrana. Nous sommes des survivants d'Ashwell.

Le silence se fit immédiatement. Tous les membres de la famille de Barkus les regardaient à présent. Ceux qui se trouvaient à l'arrière du chariot tournèrent leur esprit dans leur direction.

— Je pense que vous connaissiez mon maître, Akeem.

Barkus hocha la tête d'un air grave.

— Montez, je vous prie. Et vous, remettez-vous au travail.

Son chariot possédait une cabine en planches. L'intérieur était orné de bois doré ancien, sculpté de manière élaborée. Même Geepalt et ses apprentis n'auraient pas été capables de fabriquer des meubles aussi beaux. Du sol au plafond, tout n'était que portes, dont certaines n'étaient pas plus grandes que le poing d'Edeard, et d'autres, plus hautes que lui. Barkus tira sur les poignées de deux volets horizontaux, qui se déplièrent pour former des bancs matelassés. Deux des portes du plafond glissèrent pour révéler des panneaux de verre fumé. Barkus gratta une allumette et l'enfonça dans un trou situé à l'extrémité du panneau de verre pour allumer une mèche. La lumière rougeoyante et familière d'une lampe à huile de jamolar emplit la cabine.

Edeard jeta un regard circulaire sur le véhicule, très impressionné.

— Je me rappelle ton maître avec grand plaisir, commença Barkus en leur faisant signe de s'asseoir en face de lui. Il y a longtemps de cela, il a voyagé avec nous. J'avais à peine ton âge, à l'époque. La Mère aussi, jeune Salrana, s'est toujours montrée très gentille à notre égard. Nous les regretterons tous les deux beaucoup. Ce qui s'est passé est vraiment terrible.

— Merci, dit Edeard. Je ne peux rien vous imposer, mais aucun de nous deux ne peut rester à Thorpe. Nous ne sommes pas les bienvenus, ici. Et puis, nous sommes trop près d'Ashwell.

— Je comprends. La province tout entière a été secouée par cet événement, même si de très nombreuses versions circulent déjà sur ce qui s'est réellement passé. Certaines d'entre elles, je dois le dire, ne sont pas très tendres avec toi. Toutefois, je m'abstiendrai de te les raconter, car je me rappelle t'avoir rencontré lors de notre dernière visite, il y a de cela quatre étés. Et je n'ai pas oublié ce qu'Akeem disait de toi. Il était impressionné par ton talent – Akeem n'était pas du genre à s'emballer, surtout au sujet de quelqu'un d'aussi jeune.

— Edeard a risqué sa vie pour me sauver, intervint Salrana.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Avant cette terrible nuit, Akeem m'a demandé de partir pour Makkathran afin d'y continuer mes études dans la Tour bleue de la Guilde. J'aimerais… Non, je *veux* absolument accomplir sa volonté.

— C'est un objectif louable, acquiesça Barkus avec un sourire doux.

— Nous travaillerons pour vous dédommager, reprit Edeard avec force. Il est hors de question que je voyage sans payer.

— Moi non plus, ajouta Salrana.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit leur hôte d'un air distant. Toutefois, la route sera très longue, et nous n'arriverons pas à Makkathran avant le printemps, si tout se passe bien. De nombreuses caravanes ont déjà choisi de modifier leur circuit afin d'éviter cette province. Les histoires qui circulent sur Ashwell sont légion, et nous sommes tous nerveux. Si je me souviens bien, Akeem disait que tu avais une troisième main très forte…

— C'est la vérité. Cependant, mon véritable talent est le modelage. Il y a beaucoup de génistars génériques sauvages dans les bois et les collines de cette province. Avant l'arrivée de l'hiver, je pourrais vous modeler une meute de loups à laquelle aucun bandit ne saurait échapper, et ce, quelle que soit l'efficacité de son camouflage. Leur odorat serait parfait. Je pourrais également modeler des aigles qui patrouilleraient à des kilomètres à la ronde à la recherche du moindre indice de guet-apens.

— Je n'en doute pas une seconde, concéda Barkus, qui n'était toujours pas convaincu.

— Je pourrais aussi vous apprendre à faire cela, à vous et à votre famille…

Edeard tissa un camouflage autour de lui. Barkus en resta bouche bée et se pencha vers lui en clignant des yeux. L'esprit du caravanier sondait la cabine dans tous les sens. Le jeune homme se leva en silence, s'assit à côté de Barkus et se débarrassa de son camouflage.

— Par la Dame ! grogna leur hôte. J'ignorais qu'une telle chose était possible…

— C'est Akeem qui me l'a enseigné.

Barkus se reprit rapidement.

— Bien… Akeem ne s'était donc pas trompé à ton sujet. Je suppose donc qu'au moins la moitié de ce qui se dit sur toi est vraie. Parfait, mes jeunes amis, je vous accepte au sein de ma famille. Vous nous accompagnerez jusqu'à Makkathran et vous travaillerez pour rembourser votre voyage. Avec un peu de chance, vous n'aurez pas perdu votre enthousiasme lorsque nous devrons franchir les montagnes Ulfsen. Toutefois, je t'ordonne expressément de n'enseigner ton truc à personne. D'accord ?

— Oui, monsieur. Même si je ne vous comprends pas.

— Tu ne l'as montré à aucun citoyen de Thorpe, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Tu as un excellent instinct politique, mon garçon. Je te conseille d'ailleurs de continuer de l'exercer. Notre pauvre vieux monde a suffisamment de problèmes comme cela ; imagine un peu ce qui se passerait si n'importe qui était capable de se dissimuler de cette manière. Cependant, si tu découvres un jour un moyen de détecter cette supercherie, je t'enjoins de me le révéler sans attendre.

— Oui, monsieur.

— Tu es un bon garçon. Nous partirons dans trois jours, à l'aube. Si tu n'es pas là à l'heure, nous ne t'attendrons pas. Enfin, je suppose que ton maître ne verra aucune objection à ce que tu partes.

— Je le suppose aussi, monsieur.

— Makkathran ! s'exclama Edeard quand ils s'éloignèrent de la caravane.

À présent que Barkus avait promis de les prendre avec lui, toutes ses craintes et ses frustrations s'étaient évanouies. Il avait un peu l'impression de s'enfuir, de faire preuve de lâcheté en mettant toutes ces provinces entre les bandits et lui, en laissant ces gens verser seuls leur sang pour la protection de ces terres, alors que lui vivrait tranquillement et confortablement en ville. Toutefois, il n'était pas question de revenir sur sa décision.

— Tu imagines ?

— Je n'arrive pas à y croire, dit Salrana avec un grand et joyeux sourire. Tu crois que c'est aussi beau que ce qu'on raconte ?

— Même si un dixième seulement des histoires que nous avons entendues est vrai, ce sera extraordinaire ; cela dépassera mes rêves les plus fous.

— Et nous serons enfin en sécurité, lâcha-t-elle dans un soupir.

— Oui, acquiesça-t-il en enroulant un bras fraternel autour de ses épaules. Nous serons en sécurité. Notre vie sera merveilleuse dans la capitale du monde.

4

Troblum trouva très facilement l'origine du problème, ce qui le surprit un peu. Certes, Emily Alm n'avait pas eu beaucoup de temps ; et puis, elle ne s'attendait sans doute pas qu'il vérifie aussi vite. Elle avait introduit plusieurs modifications dans les plans. Individuellement, elles étaient relativement inoffensives et donc difficiles à repérer, mais leurs effets combinés avaient suffi à dérégler complètement le générateur de champ.

Il lui fallut moins de une heure pour tout remettre en place. Après quoi, Troblum redémarra la production.

Une fois le processus engagé, son ombre virtuelle établit une liaison à usage unique sécurisée avec son appartement. Maintenant qu'il savait que Marius essayait de le manipuler et était prêt à tout pour arriver à ses fins, il se devait de se ménager une porte de sortie. Il n'y avait qu'une façon d'échapper à coup sûr au représentant : disparaître dans les colonies. Au cours de la Guerre contre l'Arpenteur, chacune des vieilles Dynasties avait construit une flotte d'arches capables d'évacuer les branches les plus importantes de son arbre généalogique à l'autre bout de la galaxie, au cas où les Primiens gagneraient. Étant donné les sommes colossales investies dans leur construction, les leaders des Dynasties n'allaient pas les démanteler uniquement parce que la guerre s'était soldée par une victoire. Ainsi, les arches s'en furent fonder de nouvelles colonies complètement indépendantes du Commonwealth. On parlait d'une bonne quarantaine de navires, même si tout le monde ne s'accordait pas sur le chiffre. De fait, l'opération s'était déroulée dans la discrétion, les Dynasties préférant garder pour elle le détail des sommes versées pour leur seul salut.

Durant les siècles qui suivirent, d'autres vaisseaux étaient partis, des vaisseaux qui n'avaient aucun rapport avec les Dynasties traditionnelles et qui transportaient des communautés ou des familles soucieuses de pratiquer leur foi

ou d'appliquer leur idéologie avec une liberté plus grande que ce que pouvaient garantir les Mondes extérieurs. Les derniers départs avaient eu lieu en l'an 3000, lorsque Nigel Sheldon lui-même avait émigré à la tête d'une flotte de dix vaisseaux – les plus grands jamais construits – dans l'intention de démarrer une « nouvelle expérience humaine ». À l'époque, des rumeurs persistantes avaient couru au sujet des prétendues capacités transgalactiques de ces engins.

Une fois la liaison établie avec son appartement, Troblum ordonna à son ombre virtuelle de sonder discrètement l'unisphère à la recherche d'informations sur les possibles destinations des vaisseaux-arches. Plus de cent départs officiels étaient répertoriés, aussi y avait-il des milliers d'articles à compulser. Parmi ces derniers, très nombreux étaient ceux à spéculer sur l'absence de contacts avec ces éventuelles colonies nouvelles. De fait, aucune d'entres elle n'avait jamais envoyé de message au Commonwealth, pas même pour dire bonjour. En tout cas, les navires de la Marine n'avaient jamais découvert de monde humain inconnu – ils n'avaient exploré qu'une infime fraction des systèmes habitables de cette partie de la galaxie, de toute façon. Bien sûr, le Rêve Vivant partait du principe que la plupart sinon tous ces navires avaient terminé dans le Vide. En dehors de ces fantaisies, il y avait également de nombreux travaux sérieux, des travaux académiques, et ce, en dépit des efforts déployés par les Dynasties déclinantes pour décourager ces recherches. Même si l'on supposait que ces travaux disaient vrai, les zones à explorer restaient gigantesques et s'étiraient sur des centaines d'années-lumière. *La Rédemption de Mellanie* était un bon vaisseau ; elle devrait être capable d'atteindre l'amas de Drasix, à cinquante mille années-lumière, où était supposée s'être installée la Dynastie Brandt.

Troblum savait que le Commonwealth ne lui manquerait pas. Il n'était attaché à personne, ici, et le niveau de civilisation des colonies serait certainement plus que décent. S'il parvenait à trouver le monde des Brandt, il se ferait accepter en partageant sa maîtrise des systèmes biononiques, développés bien après le départ des dernières arches. Restait juste à décider de ce qu'il ferait de sa collection. Il n'imaginait pas laisser derrière lui ces

précieux objets. Toutefois, s'il les faisait livrer au hangar, Marius risquerait de s'en apercevoir. Il instruisit le réseau de son appartement au sujet de différentes modalités de livraisons, puis se résolut à appeler Stubsy Florac.

Le dispositif de Neumann mit trente-deux heures pour produire le réacteur planétaire. Troblum se tenait sous le cylindre étincelant tandis que l'embout terminal achevait son travail. Le physicien était émerveillé par l'élégance du résultat. Ses scanners lui révélèrent des nœuds denses d'énergie et de matière hyperchargée. Cette fois-ci, l'équilibre était parfait. L'activité exotique était tellement importante qu'on aurait presque pu parler de singularité.

Si les colonies ne veulent pas des systèmes biononiques, elles ne refuseront sûrement pas ceci.

Satisfait, il dirigea la manœuvre d'embarquement du cylindre dans *La Rédemption de Mellanie*. La soute avant modifiée se referma, et Troblum mit son nouveau dispositif en attente. La commande de mise en route était codée, et personne à part lui ne pouvait y accéder, pas même l'ANA. L'appareil était à lui, et à lui seul.

Une fois son travail terminé et les boucliers du vaisseau réactivés, il retourna dans le bureau, réintroduisit les modifications d'Emily Alm dans les plans, puis en ajouta d'autres, beaucoup plus profondes et importantes, de manière à rendre impossible la duplication du dispositif.

Marius l'appela plusieurs heures plus tard.

— Vous en avez fini avec votre analyse ?

— Presque. J'ai l'impression que je vais devoir revoir complètement le fonctionnement des canaux de charge exotique.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, mais cela me semble grave.

— Disons que ce n'est pas très bon.

— Je suis certains que nous trouverons un moyen de financer vos travaux. Pour le moment, cependant, j'aurais besoin d'une petite faveur.

— Oui ?

— Je veux que vous transportiez un collègue jusqu'à la station.

— Un passager ? demanda Troblum, inquiet.

Avec quelqu'un à bord, il n'aurait aucune chance de s'échapper. C'était probablement voulu, comprit-il, incrédule. Marius avait-il tout deviné ? Il aurait pourtant juré que ses communications cryptées n'avaient pas été piratées. Toutefois, avec les Factions de l'ANA, il fallait s'attendre à tout.

— Cela vous pose un problème ? Votre vaisseau peut transporter plus d'une personne, et la traversée sera assez courte. Nous sommes toujours dans les limites du Commonwealth, après tout.

Qu'entendait-il par là ?

— Non, non, il n'y a pas de problème. J'ai juste besoin de préparer le vol.

— Cela ne devrait pas vous prendre plus de une heure. Bon voyage.

Il ne s'était même pas donné la peine de lui demander poliment s'il était libre. Il lui avait tout simplement donné l'ordre de partir. À la contrariété de Troblum vint s'ajouter une pointe de curiosité. *Pour quelle raison ont-ils besoin de moi en urgence ?*

— Troblum ?

— Qu… ?

Le physicien se retourna aussi rapidement que sa grosse carcasse le lui permettait. Il y avait un homme dans le bureau, un homme très grand, au visage squelettique couronné de cheveux roux et ras. Il était vêtu d'un simple costume gris, qui accentuait encore la longueur de ses membres.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

Les systèmes biononiques de Troblum l'avaient instantanément enveloppé d'un champ de force défensif, et son unique implant offensif avait déjà verrouillé sa cible.

— Je m'appelle Lucken. Je crois que vous attendiez ma venue.

— Vous êtes…

— Votre passager. Oui. Le vaisseau est-il prêt ?

— Comment êtes-vous entré ?

— Avez-vous besoin d'aide pour préparer le vol ? demanda Lucken, parfaitement impassible.

— Euh, non !

— Dans ce cas, commencez, je vous prie.

Troblum ajusta sa vieille toge d'un geste qui trahissait sa colère ; l'arrogance de l'inconnu était proprement intolérable.

— Les câbles sont déjà connectés. Nous partirons dès que les réservoirs seront pleins. Voulez-vous vous installer dans votre cabine ?

— Vous embarquez maintenant ?

— Non. Il me reste quelques problèmes importants à régler.

— Dans ce cas, j'attendrai. Je monterai avec vous.

— Comme vous voudrez.

Troblum s'installa dans son fauteuil et réactiva les projecteurs holographiques. Juste pour prouver son indifférence.

Lucken ne bougea pas. Il ne lâcha pas une seule fois Troblum des yeux.

Le vol promettait d'être extrêmement long.

Retourner à la station lui fit un drôle d'effet. Cela faisait cinquante ans que Troblum ne l'avait pas revue et, à vrai dire, il ne pensait pas y remettre les pieds un jour. Elle était intacte, ce qu'il trouva surprenant. Le vol jusqu'à la naine rouge non baptisée dura trois jours. Le système ne comprenait aucune planète, solide ou gazeuse ; seul un disque d'astéroïdes composés de chondrites carbonées orbitait autour de l'étoile faiblement lumineuse. Les astres étaient moins nombreux que lorsqu'il était venu travailler ici pour la première fois. Il sourit en se rappelant sa période d'essai et le jour où, complètement ivre, il s'était couvert de ridicule – sans aucun regret, d'ailleurs. Depuis, il n'abusait plus de l'alcool.

La Rédemption de Mellanie sortit de l'hyperespace à dix UA de l'étoile et à huit mille kilomètres au-dessus de leur destination. Troblum accéléra jusqu'à sept *g* et se dirigea tout droit vers le centre de la structure toroïdale sombre qui mesurait cinq kilomètres de diamètre. Un escadron de croiseurs de défense se départit de son camouflage furtif et leur tourna

autour à vive allure. Les engins mesuraient environ cent mètres et ressemblaient à des gouttes de mercure en train de tomber, figées, déformées par des ondulations et des couronnes pareilles à des pseudopodes étranges. Leur vol était tellement élégant qu'on aurait dit un banc de créatures aquatiques en train de jouer avec un nouveau venu. Cependant, le niveau quantique des faisceaux qu'ils dirigeaient sur *La Rédemption de Mellanie* n'avait rien d'amusant. Troblum retint son souffle en se demandant si le bouclier sophistiqué déployé à l'avant de l'appareil tromperait ou non leurs scanners. Tout se passa pour le mieux, ce qui n'était guère étonnant, puisqu'il avait participé à l'élaboration de ces croiseurs, soixante-dix ans plus tôt. Apparemment, rien de nouveau n'avait été produit depuis, ce qu'il trouva très intéressant. La technologie humaine approchait dangereusement de ses limites. Emily Alm avait sans doute raison à propos de la Marine ; étant donné l'état des connaissances, l'univers n'avait rien de neuf à leur offrir. Tout juste pouvait-on encore créer des variantes de ce qui existait déjà.

Les croiseurs les escortèrent jusqu'à la station. *La Rédemption de Mellanie* disparut à l'intérieur de la structure toroïdale, glissa dans le large tube qui la traversait presque de part en part. En observant la station avec la panoplie modeste de capteurs dont il disposait, Troblum constata que de vastes sections avaient été réactivées. Le fuselage noir titane était recouvert d'épines longues et fines, comme si un froid intense avait figé la station. La plupart des épines étaient blanc-bleu. Certaines, toutefois, éparpillées au hasard semblait-il, émettaient une faible lumière rouge, comme si elles emprisonnaient les photons de l'étoile toute proche.

Troblum pilota son vaisseau jusqu'à la base d'une épine rouge mesurant presque sept cents kilomètres de long. Un hangar était ouvert qui les attendait. Lorsque la porte se referma dans son dos, il ne put s'empêcher de penser à une geôle de l'ancien temps.

— Merci d'avoir choisi Troblum Airlines et excellente journée à vous, dit-il joyeusement.

Lucken ouvrit le sas et sortit. L'homme n'avait pas prononcé le moindre mot depuis qu'ils avaient embarqué. Il n'avait pas dormi non plus. Trois jours durant, il était resté assis dans la cabine centrale. Le temps que Troblum active une petite mallette et enfile sa cape émeraude, il avait déjà disparu. Dans cette cavité blanc perle géante, son navire paraissait minuscule. Des tubes blancs avaient jailli du sol pour se connecter aux prises du vaisseau. Il était impossible de distinguer la porte qui venait de se refermer sur eux, ou même un moyen de sortir du hangar. Comme Troblum marchait sur le sol incurvé, la gravité variait pour lui permettre de rester constamment à la verticale. D'un point de vue visuel, l'effet produit était plutôt déstabilisant.

Une femme l'attendait sous le nez du vaisseau. D'une taille comparable à la sienne, elle était complètement chauve et avait un visage plat dominé par de grands yeux ronds. Son très long cou – vingt centimètres – était dissimulé par une série d'anneaux dorés, qui lui donnaient l'apparence d'un membre métallique segmenté. Sa peau gris acier avait le brillant de certaines toges. Troblum supposa qu'elle avait été modifiée par des biononiques, tant l'effet semblait naturel. Juste avant de charger leur personnalité dans l'ANA, de nombreux humains de la branche Haute expérimentaient diverses modifications physiologiques.

— Bienvenue, dit-elle d'une voix agréablement jeune. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Malheureusement, je ne peux pas en dire autant, répliqua-t-il en lisant le texte affiché dans son exovision par son programme de protocole.

— Je suis Neskia et je dirige cette station. Mon prédécesseur ne tarissait pas d'éloges sur vous. Notre Faction voudrait vous remercier d'être revenu.

Avais-je vraiment le choix ?

— Merci beaucoup, mais pourquoi m'a-t-on fait venir, exactement ? L'essaim fonctionne-t-il mal ?

— Pas du tout, répondit-elle.

Elle se mit en marche sans lâcher Troblum des yeux. Ce faisant, son cou se tordit avec une grâce serpentine. Troblum la

suivit sur la paroi incurvée, tandis que sa mallette planait juste derrière sa tête. Loin au-dessus d'eux, une porte circulaire s'ouvrit comme un diaphragme. Les structures internes de la station avaient eu le temps de changer en soixante-dix ans.

— Oh !

— Vous êtes déçu ? demanda-t-elle en l'attendant près de l'ouverture.

Le physicien était incapable de dire si la porte s'était dressée à la verticale ou si la manipulation de la gravité était encore plus bizarre que ce que ses sens lui criaient. Il aurait pu vérifier à l'aide de ses scanners, mais il s'y refusa. Toute cette tentative de désorientation était vraiment infantile.

— Non, pas déçu. Je suppose que je suis ici pour inspecter l'essaim, au cas où le pire scénario du pèlerinage se réaliserait. Il y a eu quelques avancées, ces dernières années, et il serait effectivement possible de les appliquer ici.

— L'essaim s'est déployé et a été mis à jour à plusieurs reprises. Nous ne craignons pas une éventuelle expansion du Vide.

— Vraiment ? Alors, c'est pour cela que la station a continué à fonctionner ?

— C'est en partie pour cela, oui.

Elle le précéda dans un couloir dont il reconnut les murs gris-bleu. Tout n'avait donc pas changé.

— Je vous ai assigné une suite dans le secteur 7-B-5, dit Neskia. Vous pourrez la modifier à votre convenance. Demandez tout ce que vous voudrez au cerveau de la station.

— Je vous remercie. Et la raison de ma présence ?

— Nous construisons douze ultraréacteurs pour la flotte du pèlerinage. Votre expérience des techniques d'assemblage est inégalée.

Troblum s'arrêta brutalement, et sa malle manqua de peu le heurter à la tête.

— Des ultraréacteurs ?

— Oui.

— Vous voulez dire qu'ils existent vraiment ? J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'une rumeur.

— Eh bien, non. Vous travaillerez avec une équipe d'une cinquantaine d'experts que nous avons recrutés. Le dispositif de Neumann qui a construit l'essaim se chargera une fois de plus de la fabrication.

— Fascinant, murmura-t-il, tandis que sa mauvaise humeur, conséquence du chantage qu'on avait exercé sur lui, se dissipait. J'aurai besoin de me pencher sur l'aspect théorique de votre projet.

— Bien sûr, le rassura-t-elle en clignant une fois de ses yeux immenses. Nous vous brieferons dès que vous serez prêt.

— Mais je suis prêt !

* * *

Araminta attendit dans l'appartement que Shelly vienne prendre possession des lieux. C'était inutile, car le cabinet de Cressida s'était déjà occupé de la paperasserie, et tout s'était déroulé sans problème. Toutefois, effectuer la remise des clés en personne conférait une touche de professionnalisme à l'opération. Dans ce milieu, les réputations se faisaient et se défaisaient rapidement, et il convenait de soigner le client.

Elle vit par la fenêtre la capsule de Shelly se poser sur sa place numérotée, et l'utilitaire qui la suivait s'arrêta sur une plate-forme publique. L'appartement lui semblait étrangement inintéressant maintenant qu'elle avait évacué le mobilier destiné à mettre en valeur son espace et son caractère moderne.

— Il y a un problème ? demanda Shelly comme Araminta lui ouvrait la porte.

— Non. Je voulais juste m'assurer de votre satisfaction.

— Oh, oui ! J'ai hâte d'emménager.

La jeune femme pénétra dans l'appartement sans la regarder et considéra les pièces vides avec le sourire. Elle était grande, belle et possédait un salon de coiffure dans le quartier. Bien qu'étant de un an sa cadette, Shelly se débrouillait très bien dans la vie, ce qui rendait Araminta un peu jalouse. *Évidemment, puisqu'elle n'a pas commis la bourde d'épouser un Laril.*

Shelly aperçut le grand bouquet de fleurs posé sur le plan de travail de la cuisine.

— Oh, merci, c'est très gentil.

— De rien, répondit Araminta, comme son ombre virtuelle transmettait à sa cliente les codes d'activation de l'appartement. S'il y a le moindre problème, n'hésitez pas à m'appeler.

Elle se colla contre le mur pour descendre l'escalier, car un gros module regrav était en train de monter un canapé rouge et noir dans l'appartement. Pas tout à fait le style qu'Araminta aurait choisi, mais… Elle haussa les épaules et quitta l'immeuble.

Elle s'installa dans sa vieille capsule utilitaire, traversa Colwyn et se rendit dans le quartier de Bodant, où elle se gara sur un emplacement public. La matinée était triste ; des nuages de pluie roux sale arrivaient, poussés par un vent qui soufflait de la mer. Araminta descendit du véhicule et sourit en avisant l'immeuble de six étages. Il possédait une façade assez classique, avec des balcons blancs auxquels pendaient de la vigne et des plantes grimpantes ornées de fleurs colorées. À chaque coin se dressait une colonne de verre noir pleine de points mouvants et scintillants. De nuit, l'effet était très voyant, mais sous un ciel diurne et humide, il manquait singulièrement d'intérêt. Sur le toit, un dôme de cristal doré abritait une piscine, une salle de gymnastique et un spa communs. Devant le bâtiment, un vaste jardin superbement entretenu surplombait le parking souterrain privé.

La capsule violette et brillante de Cressida se matérialisa sous la couche de nuages bas et vint se poser près d'Araminta.

— Eh bien ma chérie, pour une affaire !

L'avocate était vêtue d'un manteau de fourrure blanc et noir qui accompagnait confortablement chacun de ses mouvements. Elle se tourna vers l'immeuble et plissa les yeux en repérant trois balcons encombrés de vieux meubles.

— J'ai les codes d'accès et les certificats de propriété. Alors, on y va ?

Araminta avait acheté le quatrième étage, soit cinq appartements. L'immeuble tout entier était en cours de rénovation et représentait une réelle bonne affaire. D'autant

plus qu'Ikor, le grand promoteur, s'était retiré du jeu. Cressida entra dans le premier appartement et roula des yeux.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Et pourquoi pas ? C'est une superbe occasion.

La réaction de sa cousine fit sourire Araminta, qui se dirigea vers la porte de la terrasse. La paroi de verre s'ouvrit pour la laisser passer. Des perceuses et autres machines bourdonnaient faiblement tout autour, comme les propriétaires préparaient les appartements pour leurs nouveaux locataires.

— Il a quatre-vingt-dix ans, reprit-elle, alors, il a besoin d'être un peu rafraîchi. Mais regarde un peu cette vue.

Cressida prit une moue boudeuse, accentuée par son gloss couleur saphir, et considéra le parc du quartier de Bodant et le fleuve Cairns. De l'autre côté de l'espace vert s'étendait une marina, le long de laquelle se dressaient des bâtiments blanc perle de style Arts-Déco, qui semblaient tout juste avoir été forgés dans un titanesque fourneau.

— Tu es du mauvais côté du parc, ma chérie. L'argent et l'animation sont là-bas. En plus, tu n'es qu'à quelques rues seulement du quartier de Helie. Tu te rends compte !

— Arrête de ronchonner. J'ai fait mes preuves, non ?

— Oui, tu as fait tes preuves, mais dois-je te rappeler combien tu as payé ces clapiers ? Honnêtement, chérie, cent K chacun… Tu as été kidnappée, ma parole ! On t'a demandé une rançon, c'est cela ?

— Ils ont chacun trois chambres à coucher, et les travaux seront moins importants que la fois précédente. Les deux plus grands bénéficient de cette vue. L'appartement m'a tout de même rapporté quarante K.

— Je n'arrive toujours pas à croire que la banque t'ait prêté de l'argent pour acheter cela.

— J'ai eu droit à un prêt commercial standard. Ils ont aimé mon projet, expliqua Araminta avec une pointe de fierté.

— Oui, et Ozzie reviendra pour nous sauver tous. Allez, dis-moi tout : tu as couché avec tous les employés de l'agence, pas vrai ?

— Pas du tout, ces gens-là ont vu où était leur intérêt. L'économie est une science très simple, tu sais ?

— Ah ! Cela prouve que tu ne sais pas de quoi tu parles. L'économie n'est jamais simple.

— Je vais en rénover un – sans doute celui-ci –, pour qu'il serve d'appartement témoin. Ensuite, je vendrai les deux autres sur plan. L'argent me permettra de rembourser mon crédit pendant que j'effectuerai les travaux.

— C'est celui-ci le plus beau ? Oh ! pitié…

— Oui, c'est celui-ci. Helie est en train de devenir un quartier prisé. Ne sois pas si négative, c'est agaçant, dit-elle d'un ton plus acide qu'elle l'aurait voulu.

— Je suis désolée, se rattrapa aussitôt Cressida. À mon âge, on n'est plus habitué à prendre ce genre de risque. En réalité, j'admire ton courage. Mais avoue tout de même que c'est un sacré pari.

— Bien sûr que c'est un pari. Il faut prendre des risques dans la vie, autrement, tu n'arrives jamais à rien.

— Par Ozzie, qu'est-il arrivé à la petite fermière de Langham ?

— Elle est morte. Et personne n'est venu à ses funérailles.

Cressida haussa un sourcil étonné.

— Quelle furie ai-je libérée sur le monde ?

— Je pensais que tu serais heureuse de me voir me débrouiller toute seule.

— Je le suis. Tu comptes effectuer tous les travaux de tes propres mains ?

— Quasiment. J'ai quelques nouveaux robots, et je sais où aller pour me fournir en matériel, à présent. Ce seront des appartements de prestige, tu verras. Je les vendrai très cher.

— Je n'en doute pas. Tu savais que la plupart des hôtels de la ville étaient complets ?

— Et alors ?

Cressida essuya la balustrade avec la paume de sa main et s'appuya dessus.

— De très nombreux adeptes du Rêve Vivant affluent. Il circule une rumeur dans le champ de Gaïa selon laquelle le Second Rêveur serait sur Viotia.

— Vraiment. Je l'ignorais. Tu me diras, je n'écoute plus les informations depuis des semaines. J'ai pas mal de boulot, en ce moment.

— Garde cela pour toi, mais le gouvernement s'inquiète des conséquences que pourrait avoir cet afflux sur le marché de l'immobilier et, entre autres choses, l'ordre public.

— Tu plaisantes ?

— Non, c'est très sérieux. Deux millions de personnes sont arrivées ces dernières sept semaines. Et tu sais combien sont reparties ?

— Non.

— Zéro. Si elles demandent toutes le statut de résident permanent, cela risque de bouleverser la politique démographique de la planète.

— Et alors ? De nouveaux immigrants arrivent ; c'est ainsi que se développent les mondes. La demande de logements va augmenter et j'en sortirai forcément gagnante.

— N'oublie pas que dans les périodes troubles, les prix de l'immobilier dégringolent.

— Tu sembles très inquiète…, dit Araminta, alarmée.

Cressida avait beaucoup de relations et était généralement très bien informée.

— Tu sais bien que la population de cette planète s'est toujours méfiée d'Ellezelin. Si le Rêve Vivant devenait une force politique importante, la situation risquerait de se dégrader. Franchement, qui a envie d'être gouverné par des curés ?

— D'accord, mais tu oublies le pèlerinage. Ils retourneront forcément chez eux, tu ne crois pas ? Ce n'est pas comme s'ils allaient réellement trouver ce stupide Second Rêveur. À mon avis, il s'agit juste d'une manœuvre politique du nouveau Conservateur. Qu'en penses-tu ?

— Qui sait ? Quoi qu'il en soit, ma chérie, je te conseille très vivement de te dépêcher de trouver un gogo à qui refourguer ces clapiers.

Araminta repensa à la facilité avec laquelle elle avait convaincu Ikor de lui revendre cet étage. Il s'agissait d'une bonne affaire – du moins en apparence. *Et si le gogo, c'était moi ?*

— Oui, tu as peut-être raison, dit-elle.

M. Bovey laissa échapper un chœur de jurons, tandis que quatre de ses corps tentaient de manœuvrer une ancienne baignoire en pierre dans le couloir afin de passer la porte de la salle de bains. L'angle était très fermé, et le vestibule de l'appartement n'était pas très large.

— VOUS AVEZ BESOIN D'UN COUP DE MAIN ? cria Araminta depuis la cuisine où, aidée de trois robots, elle effectuait quelques changements de dernière minute dans les connexions des appareils qu'elle avait commandés.

— Non merci, je suis assez grand pour me débrouiller tout seul, grognèrent quatre voix en guise de réponse.

Son ton presque blessé la fit rire.

— D'accord, d'accord.

Il s'écoula encore vingt minutes avant que l'un d'entre eux la rejoigne dans la cuisine. Il s'agissait du Bovey qu'elle avait rencontré dans l'allée des salles de bains, celui qui avait la peau ébène et vieillissante. Bien que d'un âge biologique respectable, il ne rechignait pas à travailler durement. Son front ridé était trempé de sueur.

— J'ai préparé du thé, annonça-t-elle en désignant la bouilloire et son service de tasses anciennes. Vous avez l'air d'avoir besoin d'une pause.

— Moi, oui ; les autres sont plus jeunes. Vous l'avez préparé vous-même, dit-il en considérant, admiratif, les tasses fumantes et le sachet de cubes de thé.

— J'attends encore de recevoir mon unité culinaire, expliqua-t-elle avec un soupir d'épuisement.

— Elle sera dans le prochain arrivage. Ma parole, vous habitez vraiment ici, reprit-il en avisant une boîte de sachets de plats cuisinés et un four à réhydrater.

— Oui. J'économise le prix d'une location en dormant ici, ce qui n'est pas négligeable. J'ai cinq appartements à disposition. Il n'y a pas de fuites, et je suis disposée à fermer les yeux sur la décoration. En fait, je pourrais tenir comme cela pendant des mois.

— Vous savez, j'admire votre attitude. Très peu de personnes de votre âge oseraient se lancer dans un pareil projet.

— Et quel est mon âge, à votre avis ? demanda-t-elle en battant ostensiblement des cils.

— Sincèrement ? Je n'en ai pas la moindre idée. Toutefois, vous me donnez l'impression de n'en être qu'à votre première vie.

— Enfer et damnation, vous m'avez démasquée.

— J'aimerais vous proposer une alternative aux sachets réhydratés, ce soir. Je connais un excellent restaurant.

Elle sourit et prit sa tasse de thé à deux mains.

— C'est très gentil, merci. Je vous préviens, je n'aime pas le curry !

— Certains de mes *moi* n'aiment pas cela non plus.

— Vous n'avez pas les mêmes goûts ?

— Bien sûr. Le goût est une affaire de biochimie ; chaque corps humain possède la sienne propre. Avouez que dans mon cas ce n'est pas très grave, puisque j'ai l'embarras du choix.

— D'accord, dit-elle en baissant les yeux d'un air gêné. Il faut que je vous demande… Je ne suis jamais sortie avec un multiple, avant. Est-ce que vous venez tous au rendez-vous ?

— Nan, ce serait un peu exagéré, vous ne trouvez pas ? Par ailleurs, j'ai un magasin à faire tourner, des livraisons à assurer, des installations à effectuer, et tout cela. Ma vie est très agitée.

— Oh ! Oui.

C'était une notion étrange, quoique pas rédhibitoire pour elle.

— Évidemment, si vous étiez une multiple, vous aussi, ce serait différent, reprit Bovey.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, nous réserverions toutes les tables du restaurant, et nous formerions plein de petits couples romantiques. Plein de *vous* et de *moi* discutant de cinquante sujets à la fois et goûtant simultanément tous les plats et les vins. Ce serait comme du *speed dating* en accéléré.

Elle rit.

— Vous l'avez déjà fait ?

— Je vous répondrai ce soir.

— Bien. Lequel d'entre vous aurai-je le privilège d'avoir en face de moi, pour cette soirée romantique ?

— À vous de choisir. Dites-moi combien et lesquels vous voulez.

— Un seul, et vous ferez très bien l'affaire.

Araminta passa beaucoup de temps à choisir consciencieusement ses vêtements et son maquillage. Deux heures avant l'heure, elle était prête. Elle se regarda dans le miroir et se fit rire. Cinquante minutes plus tard, toute sa garde-robe était dispersée dans l'appartement. Tous les vêtements qu'elle avait achetés ces deux derniers mois étaient éparpillés sur le sol et les meubles ; elle ne savait même plus où poser les pieds. Elle avait essayé quatre styles différents de membranes cosmétiques. Ses cheveux avaient été recouverts de paillettes, puis humidifiés. Huilés, puis ébouriffés. Ornés de scintillateurs rouges, puis bleus, puis verts, puis blanc-bleu…

À la fin, avec seulement onze minutes devant elle, elle prit une décision radicale : opter pour la simplicité. Bovey n'était pas du genre à se focaliser sur l'image d'une personne.

Sa capsule se posa sur la plate-forme. Araminta prit l'ascenseur et descendit dans le lobby. Les portes de la cabine s'ouvrirent sur un espace poussiéreux, encombré de gravats et de colis, éclairé par des lampes bien trop puissantes.

M. Bovey était vêtu d'une simple toge au chatoiement minimal. Comme la porte s'ouvrait, il sourit et dit :

— Une dame qui arrive à l'heure, c'est… Oh, waouh !

Elle s'autorisa un modeste hochement de tête approbateur. Elle imagina des clients sans vendeurs pour les servir, des cuisines et des salles de bains sans personne pour les installer, des livraisons effectuées à la mauvaise adresse.

— Vous êtes…, commença-t-il en déglutissant. Vous êtes superbe. Absolument magnifique.

— Merci beaucoup.

Les mains dans le dos, elle lui présenta la joue pour un salut formel, une bise de jeune fille ingénue. Elle avait donc fait le bon choix. Une robe sans manches taillée dans un tissu soyeux noir, avec un décolleté très profond retenu par deux fines

chaînettes noires et émeraude qui lui donnaient l'air d'être sur le point d'éclater. Ses cheveux auburn clair avaient été lissés et lui tombaient en vaguelettes sur les épaules. Presque pas de maquillage, à l'exception d'une membrane à peine plus foncée que sa couleur naturelle sur les lèvres, et de quelques étincelles faiblement lumineuses sur les cils. Toutefois, ces artifices n'étaient là que pour mettre en valeur un demi-sourire destiné à entraver le bon fonctionnement du cerveau de tout mâle normalement constitué.

M. Bovey se remit de ses émotions.

— On y va ?

— On y va.

Il avait réservé une table *Chez Richard*. C'était un établissement petit mais élégant, qui occupait deux étages d'une vieille maison en pierre blanche du quartier d'Udno. Le propriétaire était aussi le chef. Deux fois par semaine, avait expliqué Bovey, le cuisinier embarquait dans son petit bateau et s'en allait pêcher dans l'estuaire.

— Vous sortez avec d'autres multiples ? lui demanda-t-elle lorsqu'ils eurent passé leur commande.

— Bien sûr. Quoique nous ne soyons plus très nombreux sur Viotia.

— Et le mariage ? Vous le réservez aux multiples ?

— J'ai été marié une fois. Avec une multiple. – M^me^ Rion. C'était… sympa, dit-il après avoir sondé sa mémoire pendant quelques secondes.

— Quel enthousiasme !

— Non, je suis injuste avec elle. On a passé de bons moments ensemble. Au lit, c'était super, précisa-t-il sans aucune timidité. Imaginez un peu : trente *moi* et trente *elle*. Tous ensemble, toutes les nuits. Vous autres, les uniques, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que le plaisir physique ultime. Vous avez les partouzes, bien sûr, mais ce n'est pas la même chose.

— Vous ne m'avez jamais vue dans une partouze…

À peine ces mots prononcés, elle sentit ses oreilles s'embraser. C'était déjà la deuxième fois qu'elle l'étonnait, alors qu'il était venu la chercher il y avait moins de une heure. *Cressida serait fière de moi.*

— Enfin bref…, reprit-il. Nous avons mis un terme à notre union au bout de sept ans. Sans hostilité aucune – nous sommes toujours amis. Heureusement, nous n'avons jamais mêlé l'amour et le travail. Un conseil : toujours signer un contrat de mariage. Toujours.

— Oui. J'ai découvert cela à mes dépens.

— Vous avez été mariée ?

— Ouais. C'était une erreur, mais, comme vous l'avez deviné, je suis jeune. Ma cousine dit qu'on n'apprend qu'en commettant des erreurs.

— Votre cousine a parfaitement raison.

— Vous allez essayer de me convertir, ce soir ?

— Vous convertir ?

— Au concept d'humanité multiple. C'est le stade ultime de l'évolution, non ?

— C'est effectivement ce que je pense, mais je ne suis pas prosélyte. Contrairement à certains d'entre nous, admit-il.

— Donc vous sortez avec…

— Pas de discrimination. Les gens sont souvent intrigués par ce que nous sommes.

— Ceux de la branche Haute ont l'air plutôt ennuyeux. N'allez pas croire que je suis intolérante ; c'est juste que mon ex a entamé sa migration vers l'intérieur.

— Ah ! vous n'avez pas assez de distance pour juger.

— J'espère bien, dit-elle en levant son verre.

— Opter pour la branche Haute revient à choisir la voie des technocrates. Nous offrons une solution plus humaniste au problème soulevé par la mort.

— Pourtant, vous ne pouvez pas vous passer de la technologie.

— C'est vrai, mais le rôle de la technologie est minime. Quelques particules de Gaïa suffisent à assurer une communauté de pensée. C'est une procédure très simple.

— Ah-ah ! Je vous y prends ! Vous êtes en train d'essayer de me convertir.

— Vous êtes paranoïaque, rétorqua-t-il en souriant.

— Tous les divorcés le sont. Au fait, êtes-vous également femme ?

— Non. Certains multiples sont multisexuels, mais ce n'est pas mon truc. Cela revient un peu à se masturber, non ?

— Je viens de penser à quelque chose. Répondez-moi, parce que ce ne serait pas juste…

— Pas juste ?

— Eh bien, comme vous pouvez le voir, je ne suis pas avec quelqu'un d'autre, ce soir…

— Ah ! fit-il avec un sourire en coin. Les autres *moi* ont énormément de travail, mais vous vous demandez si l'un d'entre eux ne serait pas en train de faire la causette à une autre jeune femme, dans un autre restaurant, c'est cela ?

— Oui, avoua-t-elle.

— Pourquoi serait-ce dans un autre restaurant ? Honnêtement, reprit-il en désignant la salle d'un geste extravagant. Pourriez-vous me certifier qu'aucun d'entre eux n'est moi ?

Araminta retint sa respiration et jeta un regard circulaire sur le restaurant.

Bovey éclata de rire.

— Non, non, je suis tout seul, la rassura-t-il. Ce soir, je ne m'intéresse qu'à vous, et à vous seule. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement, ajouta-t-il en admirant son décolleté.

— Je suis…, commença-t-elle en avalant une gorgée de vin,… très flattée. Merci.

La soirée se poursuivit d'une manière plus classique.

Les créatures puissantes volent, libres, parmi de glorieux nuages colorés, qui se découpent nettement sur la toile de fond des ténèbres infinies. Elles décrivent des boucles autour des promontoires écarlates longs de plusieurs années-lumière, tournoient au-dessus de voiles de gaz froids transparents et tachetés. Comme elles volent, ce qui a été frôle leur corps et titille leur esprit, comme si elles voyageaient dans les souvenirs d'une autre entité. Ce n'est d'ailleurs pas très loin de la vérité, surtout aussi près du noyau de leur univers. Cette entité qu'elles chevauchent tourne paresseusement autour de son axe principal, consciente de la présence de ses semblables autour

d'elle. Elles sont réparties sur des millions de kilomètres. À plus d'un diamètre planétaire de là évolue une de ses congénères au corps allongé grand comme une montagne. Elle déploie ses ailes constituées de vide, de tissu de molécules ténues, vastes comme des nuages atmosphériques qui scintillent délicatement dans la lumière faible des étoiles. Quelque part, dans sa masse diffuse, elle est consciente des murmures de pensées qui s'élèvent de nouveau d'un monde solide. Une fois de plus, les esprits grossissent, redeviennent forts, sont en harmonie avec l'univers. Comme la créature se prélasse dans la douce radiance qui émane de la nébuleuse, elle se demande quand viendra le jour où les esprits auront la force d'affecter vraiment la réalité. Car c'est inévitable – elles en sont toutes persuadées. Le moment venu, elles quitteront la grande nébuleuse pour partir à la recherche des nouveaux venus, dont elles transporteront les âmes jusqu'au noyau, où leur vie culminera.

Cette idée agréable fit soupirer Araminta de plaisir, même si la créature disparaissait déjà dans les ténèbres qu'elle habitait. Le scintillement flou des étoiles céda la place à des flammes de bougies vacillantes. Le souffle léger de la nébuleuse disparut au profit de doigts fermes, qui glissèrent sur ses jambes. D'autres mains lui caressaient le ventre et les seins. On lui enduisait délicieusement le corps d'huile de massage. Des langues la léchaient avec insistance et sensualité.

— Il est l'heure de se réveiller, murmura une voix.

— Il est temps de reprendre du plaisir, l'encouragea une autre voix.

Encore somnolente, Araminta se laissa manipuler. Elle cligna des yeux et vit que le M. Bovey avec qui elle avait dîné se tenait debout à côté du vaste lit. Il la regardait en souriant. Tandis qu'elle répondait à son sourire, on la pénétra par-derrière. Elle sursauta d'étonnement et d'excitation. M. Bovey arborait désormais un air de prédateur. Une paire de main lui pétrissait les fesses. Elle ouvrit la bouche pour recevoir le sexe d'un Bovey réellement très jeune. Ce qui n'était vraiment pas bien…

Elle ignorait combien ils étaient cette fois-ci. Elle ne savait même pas quelle heure il pouvait être. Et elle s'en moquait. La

chair et la volupté étaient son seul univers. Elle, ici et maintenant.

Après le dîner, la capsule de Bovey les avait conduits chez lui – une grande maison située sur la rive sud, avec un vaste jardin qui donnait sur le fleuve. Il n'était même pas minuit. Plusieurs *lui* étaient dans le salon, deux autres faisaient la cuisine, et trois autres nageaient dans la piscine. Il y en avait encore à l'étage, lui dit-il.

Elle avait l'impression de tenir salon. Assise sur le large sofa en cuir, flanquée par des Bovey, avec d'autres Bovey installés à ses pieds sur des coussins. Elle mit un certain temps à admettre l'idée qu'ils étaient tous une seule et même personne. Il s'amusa à la taquiner, changeant de locuteur en cours de phrase, se disputa avec lui-même. En revanche, ses rires simultanés avaient quelque chose d'enchanteur, un pouvoir de séduction auquel il était difficile de ne pas succomber.

Alors, celui qui l'avait emmenée dîner se pencha sur elle et l'embrassa. Sous les effets conjugués du vin et de l'anticipation, son cœur battait déjà la chamade et sa peau la brûlait.

— À vous de choisir, lui murmura-t-il d'une voix douce comme de la soie.

— Choisir ?

— Combien et lesquels.

Elle regarda autour d'elle et lut la même envie et le même plaisir sur chacun de leurs visages. Pendant ce long moment, elle se sentit incapable de les différencier. Elle aurait très bien pu être entourée de clones. Alors, au plus profond de son subconscient, elle accepta enfin l'évidence : ils étaient bel et bien une seule et même personne.

— Vous, bien sûr, dit-elle à celui qui avait partagé son dîner. Après tout, c'est vous qui avez fait tout le travail. Vous, ajouta-t-elle en désignant du doigt un Bovey particulièrement séduisant. Et vous, conclut-elle en choisissant un Bovey jeune et musclé, qu'elle avait repéré lorsqu'il était sorti de la piscine.

Ils la conduisirent à l'étage. Elle avait l'impression d'abattre des barrières qu'elle avait crues infranchissables. Toutefois, à mesure que la nuit avançait, ses aventures sexuelles se

poursuivirent. Bovey lui apprit à faire des choses qui n'étaient possibles qu'à plusieurs.

— Fais-moi confiance, lui dit l'un d'entre eux en lui aspergeant le visage d'un aérosol. C'est un booster. Il va amplifier ton plaisir. Comme cela, nous serons à égalité.

Araminta inspira profondément. La substance était puissante.

Ils l'entourèrent, la maintinrent dans différentes positions. Chacun d'entre eux la fit jouir. Son plaisir augmenta à mesure que le booster se propageait dans son sang. Après le troisième, elle se laissa tomber sur le matelas et goûta avec délice sa douce chaleur. C'est alors qu'elle vit que d'autres Bovey s'étaient rassemblés, nus, autour du lit. Ils la regardaient avec concupiscence, mais cela ne la gênait pas.

— Oui, lâcha-t-elle dans un soupir.

Et leurs corps frais se refermèrent sur elle.

À plusieurs reprises, Araminta s'évanouit d'épuisement et de plaisir – lequel était alimenté par l'aérosol. Chaque fois, Bovey la laissa se reposer un peu avant de la tirer du sommeil. Pendant ces périodes de repos, elle fit ces rêves étranges.

Elle ne se réveilla pas avant le milieu de la matinée. À ce moment-là, les détails de la nuit ne formaient plus qu'une suite ininterrompue de comportements animaux dans sa mémoire. Avec un enthousiasme qui ne laissait pas de l'étonner, elle avait répondu favorablement à toutes les demandes de Bovey.

Celui qui avait dîné avec elle était étendu à ses côtés. Ils n'étaient plus que tous les deux dans la chambre.

— Bonjour, dit-il doucement, d'une voix polie.

— Salut…

Elle était épuisée et un peu contrariée. Les effets de l'aérosol s'étaient estompés ; sa peau était froide et légèrement humide.

— Tu es très belle quand tu dors, tu sais ?

— Je… C'est la première fois qu'on me le dit.

— Comment te sens-tu ?

— Euh, à peu près bien.

— Bien, fit-il d'une voix compréhensive en repoussant quelques mèches de cheveux restées collées à son visage.

Tâchons de parler franchement : as-tu envie de vivre d'autres nuits comme celle-ci ?

— Oui, chuchota-t-elle en s'empourprant.

Bovey avait pris beaucoup de libertés avec elle, mais force lui était d'admettre qu'elle n'avait jamais pris autant de plaisir. Cette nuit, elle avait goûté à tout ce dont Cressida rêvait secrètement. Encore fallait-il oser passer le pas. Techniquement parlant, il ne s'était agi que d'un seul homme, d'où l'absence de culpabilité – enfin, presque…

— C'est ce que j'espérais. Tout le monde n'est pas capable d'assumer ce genre de relation. Tu es très spéciale, Araminta.

— Je…, hésita-t-elle, car – c'était stupide – elle avait peur de se confier. C'était comme devenir une part de toi. Cela te semble bête ?

— Non. Au cours d'une expérience aussi forte, il y a toujours fusion au sein du champ de Gaïa. Nous avons été très proches durant toute la nuit, même si, je dois l'avouer, tu m'es restée fermée la plupart du temps. C'était une décision consciente ?

— Je n'ai pas de particules de Gaïa.

Il la regarda d'un air étonné.

— Intéressant. J'étais pourtant certain de… Non, laisse tomber. La maison est en train de te préparer un bain.

— Merci. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On joue une pièce au Broadway Empire. Un genre de comédie, avec de vrais acteurs. J'ai déjà réservé des places pour ce soir.

Ce n'était pas exactement ce qu'elle avait espéré.

— Charmant. Et après ?

— J'aimerais que tu reviennes chez moi, dans ce lit. Oui, j'aimerais beaucoup.

Araminta hocha la tête d'un air réservé.

— C'est d'accord.

Elle était persuadée que l'expérience de la nuit passée resterait unique, que rien ne pourrait jamais l'égaler. Les premières fois étaient toujours spéciales. Néanmoins, si ces autres enveloppes corporelles se montraient aussi excitées que la veille, Bovey resterait certainement le meilleur coup de la ville. Elle sortit du lit, s'étira et inspira profondément.

— Euh, combien de corps as-tu ?

C'était son tour de se montrer un peu réticent.

— Plus de trente.

— Et la nuit dernière… combien ?

— Six, répondit-il avec un sourire de satisfaction très mâle…

— Ozzie !

Voilà, j'ai gagné mes galons de putain. J'ai hâte de voir la tête de Cressida quand elle va entendre cela. Six ! Elle sera jalouse à en crever !

— Qu'est-ce que tu veux pour le petit déjeuner ? lui demanda-t-il comme elle ouvrait la porte de la salle de bains.

— Un jus d'orange, un café de Bathsamie bien fort, des croissants avec de la confiture de fraise et de hijune.

— Il sera prêt en même temps que toi.

* * *

La capsule filait à basse altitude au-dessus du désert de broussailles. Les buissons morts et desséchés et la boue jaunâtre dans laquelle ils avaient poussé se mêlaient en un paysage flou et tacheté sous le fuselage transparent du véhicule d'Aaron. L'effet produit était déstabilisant, brouillait son sens de la perspective, aussi était-il incapable de dire s'il volait à un ou à mille mètres du sol. Pour vérifier, il n'avait d'autre moyen que de chercher l'ombre noir de jais qui glissait sur la surface ondulante.

Quelques minutes avant d'atteindre le ranch, il aperçut la clôture – des piquets de bois blanchi plantés dans une portion de désert que rien ne semblait différencier du reste de cette région désolée. Entre les piquets pendillait du fil barbelé rouillé. Comme ils se rapprochaient, d'autres clôtures apparurent, qui délimitaient des champs plus petits, plus proches les uns des autres. Enfin, les bâtiments du ranch se dessinèrent au centre d'une toile de fils barbelés.

— Qu'est-ce qu'il élève, dans cette région ? demanda Corrie-Lyn.

— Des korrimus, répondit Aaron.

— Je ne vois pourtant rien.

— Ce n'est pas la saison.

— Parce qu'il y a des saisons, ici, dit-elle en jetant sur le désert un regard désapprobateur.

— Oh, oui ! Il pleut tous les dix ans.

— Waouh ! Ça bouge bien, dans le coin.

La capsule tourna autour du ranch. Aaron compta un total de huit granges construites dans un vieux matériau composite roux, tandis que la maison située au centre de la propriété et entourée de jardins verdoyants semblait bâtie en pierre blanche. Une piscine turquoise scintillait et des chevaux terriens rentraient en trottant dans leur paddock.

— Cela m'a l'air plutôt pas mal, concéda Corrie-Lyn sans enthousiasme.

Les systèmes d'Aaron lui révélèrent que la capsule subissait un scan à spectre large.

— Ce n'est pas vraiment le paradis, marmonna-t-il.

Son propre scanner passif détecta la présence d'importantes sources d'énergie souterraine. Elles dessinaient un cercle autour du ranch. Il devait s'agir d'un genre de système défensif.

La capsule se posa sur une plate-forme, juste à côté des jardins.

— Pourriez-vous..., commença-t-il avant de voir que Corrie-Lyn l'écoutait à peine. Bon, laissez-moi parler, d'accord ?

— Mais bien sûr. Vous voulez que je reste ici ? Ou alors préférez-vous me bâillonner ou bien m'enfermer dans un caisson de suspension ?

— Ce serait très tentant, effectivement, dit-il joyeusement, tandis qu'elle lui faisait les gros yeux.

Paul Alkoff était appuyé contre un portail de métal qui permettait d'accéder au paddock. Il était vêtu d'un jean délavé et était coiffé d'un Stetson. De grande taille, il portait fièrement ses sept siècles et demi. Ses cheveux blancs et longs étaient soigneusement coiffés en arrière. Il bougeait avec lenteur, un peu comme si ses membres étaient ankylosés. Sa peau cuite par le soleil mettait en valeur ses yeux bleu électrique, et son bouc parfaitement taillé ajoutait à son air distingué. Même pour Aaron, impossible de ne pas reconnaître en lui un homme extraordinaire. Sept siècles et demi de vie intense, assurément.

— Monsieur, merci infiniment d'avoir accepté de me rencontrer.

Son ton respectueux stupéfia Corrie-Lyn, qui le regarda de travers.

Paul eut un sourire en coin, souleva son Stetson de quelques centimètres et inclina la tête en direction de Corrie-Lyn.

— M'dame. Bienvenue.

— Euh, salut ! rétorqua une Corrie-Lyn confuse.

— Normalement, je n'accueille pas les gens comme vous chez moi, reprit Paul en regardant Aaron. Vous comprendrez que je ne vous invite pas à l'intérieur et que je ne rompe pas le pain avec vous.

— Mes biononiques sont des systèmes offensifs ; je n'appartiens pas à la branche Haute.

— Ouais. Cela ne fait aucune différence, petit. Cette bataille a eu lieu il a bien longtemps.

— Vous l'avez gagnée ?

— Cette planète est toujours humaine. J'en conclus que nous nous sommes plutôt bien débrouillés.

— Vous faites partie du Protectorat ?

— Mes vieux partenaires m'ont demandé de vous laisser vous poser. Apparemment, des gens très haut placés dans ce mouvement, des gens dont je n'ai pas entendu parler depuis très longtemps, ont exercé des pressions pour cela. Vous êtes à l'origine de tout ce remue-ménage, petit, aussi, j'apprécierais que vous parliez avec franchise.

— Bien sûr.

— Que voulez-vous ?

— Des informations.

— Je m'en doutais, dit Paul en se retournant et en posant le coude sur le portail. Vous voyez Georgia, la jument tachetée, là-bas.

Aaron et Corrie-Lyn s'approchèrent.

— Oui, monsieur.

— Elle est fringante, pas vrai ? Sa lignée remonte au XIX^{e} siècle. C'est un pur-sang arabe tout ce qu'il y a de plus pur. Dans son génome, il n'y a pas une seule séquence artificielle. Conçue naturellement et née du ventre de sa mère, comme tous

ses ancêtres. Pour moi, il n'y a rien de plus beau. Elle est sublime. Et je ne veux pas que cette perfection soit souillée. Il est hors de question que ses poulains soient *améliorés*. Elle et ses semblables ont le droit d'exister dans cet univers comme ils ont toujours existé. Ils sont issus d'une planète qui les a créés d'une certaine façon, et il n'y a aucune raison pour que nous y changions quelque chose.

Aaron suivit des yeux la jument qui allait au petit galop en agitant sa crinière.

— Je comprends, dit-il.

— Vraiment ? Et mon chapeau ?

— Monsieur ?

Paul retira son Stetson et l'examina longuement avant de le reposer sur son crâne.

— Laissez-moi vous dire que c'est un vrai de vrai. Un des derniers à avoir été fabriqué au Texas, il y a plus de deux cent cinquante ans, dans une usine qui n'a produit que cela pendant presque un millénaire, avant que l'ANA la ferme. Condamnée pour inconséquence et inutilité ! Ceux qui ont été humains et qui vivent sur cette bonne vieille planète n'en fabriquent plus, pas même pour le plaisir. J'en ai acheté toute une tripotée que je maintiens en stase. Quand j'en use un, j'en prends un neuf. Mais il ne m'en reste que deux. C'est vraiment dommage, non ? Bon, je suppose que je ne serai plus de ce monde avant d'avoir sorti le dernier. Je serai là, dans mon cercueil.

— Je suis désolé, monsieur.

— Alors, petit, vous comprenez ce que je suis, maintenant ?

— Non, pas vraiment.

Paul fixa Aaron avec insistance.

— Je suis capable de me mettre dans tous mes états pour un simple chapeau, alors, imaginez lorsqu'il s'agit de l'héritage de l'espèce humaine menacée d'extinction.

— Ah !

— Oui. Je suis membre du Protectorat et j'en suis fier. J'ai fait tout mon possible pour empêcher ces perversions obscènes de répandre leurs conneries moralisatrices dans les étoiles. La branche Haute n'a rien à voir avec une religion ou une idéologie de l'ancien temps. Ces types sont capables de discuter toute la

nuit autour d'une bouteille de whisky à propos de croyances ou d'idées et de se serrer la pogne en se marrant au petit matin. Avec la culture Haute, c'est différent. Je la considère comme un virus qu'il faut exterminer, car il menace de nous contaminer et de nous priver de choix. Lorsque vous naissez avec des biononiques dans les cellules, vous n'avez pas la possibilité de revenir en arrière. Un jour ou l'autre, vous finirez dans l'ANA. C'est ainsi. Aucune autre option ne s'offre à vous. On vous a volé votre essence avant même votre naissance. Les humains, les vrais, doivent être libres. Ce n'est pas le cas de ceux de la branche Haute. Ça non.

— Et l'existence qu'ils vivent entre leur naissance et leur chargement dans l'ANA ? intervint Corrie-Lyn.

— Elle est inutile. Ils sont comme des animaux de compagnie, ou plutôt du bétail, dorlotés et protégés par des machines jusqu'au moment où ils devront se soumettre à leur dieu de métal dans un sacrifice ultime.

— Dans quelle intention leur dieu les a-t-il créés ?

— À la fin, cela n'aura servi à rien. Toutefois, nous n'en sommes qu'au début. L'ANA pense qu'elle va nous remplacer. Si on la laisse faire, elle causera notre extinction.

— Beaucoup d'espèces continuent d'exister sous une forme postphysique, rétorqua Aaron. Dans la plupart des cas, singularité est synonyme de régénération. Celles qui n'optent pas pour une existence postphysique se diversifient et essaiment les étoiles.

— Oui, mais elles ne sont plus les mêmes, insista Paul en se retournant vers Georgia. Si on ne la protège pas, l'univers ne verra plus jamais des animaux comme cette jument. Ce serait mal. Cela ne doit pas arriver.

— Les radicaux de la branche Haute ont quasiment disparu, reprit Aaron. L'ANA s'est arrangée pour qu'il n'y ait plus d'infiltrations.

— Ouais, concéda Paul avec un sourire pincé. N'est-ce pas ironique ? J'ai l'impression que le Seigneur a voulu faire une farce à ce prétendant de métal.

— J'aurais des questions à vous poser concernant l'époque où vous étiez un membre actif du Protectorat.

— Allez-y franchement, petit. J'ignore ce que vous êtes, mais je suis à peu près certain de ce que vous n'êtes pas – à savoir un genre de flic.

— Effectivement, monsieur, je ne suis pas policier.

— Heureux de l'entendre.

— Je suis ici à cause d'Inigo.

— C'est marrant, je m'en doutais un peu. Vous êtes à sa recherche ?

— Vous saviez qu'il appartenait à la branche Haute ?

La réaction de Paul stupéfia Aaron. Le vieil homme donna un grand coup dans le portail et sourit de toutes ses dents.

— Nom de Dieu ! J'en étais sûr. Un sacré roublard, celui-là. Vous imaginez depuis combien de temps on le surveille ?

— Vous le suspectiez ?

— Évidemment qu'on le suspectait.

— Erik Horovi en est-il aussi ?

— Erik ? Nan ! Pauvre vieux. Ce fumier d'ange s'est servi de lui comme des sœurs.

— Des sœurs ? Vous parlez de la tante d'Inigo ?

— Finalement, vous n'en savez pas tant que cela, petit…

— Non, monsieur. Mais j'ai soif d'apprendre, et je suis pressé.

— Ah ! Comme tout le monde. L'univers tout entier est pressé, ces temps-ci. Je sais que je vieillis, mais tout de même.

— Erik…, l'encouragea doucement Aaron.

— Commençons plutôt avec l'ange. Vous savez ce qu'ils sont ?

— J'ai entendu parler d'eux.

— Les radicaux de la branche Haute voulaient convertir des mondes entiers à leur culture. Et pas question de laisser le choix à la population. Je vous l'ai dit : lorsque vous naissez avec des biononiques dans le corps, votre destin est scellé. Alors voilà, les anges débarquaient sur une planète pour faire leur sale boulot ; ils libéraient leurs saloperies et finissaient par infecter toute la population. De son côté, le Protectorat surveillait les astroports et fichait tous les porteurs de biononiques. D'après ce que j'en sais, il continue. Donc les anges se posaient dans la nature. Ils sautaient de leurs vaisseaux positionnés en orbite basse et

usaient de leur champ de force comme d'un aérofrein. Vous pourriez faire cela, vous ? demanda-t-il à Aaron en lui lançant un regard appuyé.

— Je suppose que oui. C'est juste une question de formatage. À l'époque, cependant, c'était le dernier cri.

— Oh, les fumiers bénéficiaient de ce qui se faisait de mieux. Ces champs de force leur ont d'ailleurs valu leur surnom. Ils ressemblaient à une paire d'ailes, grâce à laquelle ils atterrissaient dans un splendide déchaînement de feu. Beaucoup d'entre eux sont passés inaperçus. Cette fois-là, cependant, nous avons eu de la chance. Un de nos sympathisants occupé à pêcher a repéré une traînée dans le ciel et nous a prévenus. Mon équipe et moi avons remonté la piste de ce monstre jusqu'à Kuhmo. Malheureusement, nous ne nous sommes pas montrés assez rapides. Le temps d'arriver là-bas, il était déjà entré en contact avec Erik Horovi et Imelda Viatak, qui sortaient ensemble comme des gamins normaux de leur âge. Le problème avec les anges, c'est qu'ils sont hermaphrodites et magnifiques. Vraiment magnifiques. Et celui-là était encore au-dessus du lot – soit un superbe jeune homme, soit une jeune femme d'une beauté à couper le souffle, selon le genre à séduire. C'était au choix. Il est donc devenu l'ami d'Erik et d'Imelda et a fini par coucher avec l'un et l'autre. Avec Erik d'abord. C'est important. Ses organes ont récupéré le sperme du jeune homme et l'ont chargé de biononiques. Après, il a couché avec Imelda et l'a ensemencée avec le sperme altéré d'Erik.

— Elle n'utilisait aucun contraceptif ? demanda Aaron.

— Cela n'aurait fait aucune différence. Les anges sont capables de les neutraliser plus efficacement que n'importe quel médecin. Les gamins apprennent donc qu'ils attendent un bébé, et le test ADN prouve que la paternité d'Erik ne fait aucun doute. Les biononiques sont sacrément difficiles à détecter dans un embryon, même de nos jours. À l'époque, c'était quasiment impossible. Il pouvait y avoir substitution dans l'œuf sans que personne ne s'en rende compte. Boum ! Les biononiques ne deviennent actifs qu'à la puberté, c'est-à-dire lorsqu'il est déjà trop tard. Semez-en suffisamment dans une population donnée et, en l'espace de quelques générations, la plupart des nouveau-

nés appartiendront à la branche Haute. Heureusement, nous avons intercepté ce trio à temps.

— Le département d'art de l'université, dit Corrie-Lyn.

— Oui, m'dame. On peut dire que l'ange s'est défendu, mais on a fini par l'avoir. Pour vaincre des biononiques, il suffit d'une puissance de frappe supérieure ! Le département d'art n'a été qu'un dommage collatéral.

— Et le bébé ?

— On a ramené Erik et Imelda à notre QG. Elle était enceinte de deux semaines, si je me souviens bien, et l'embryon était infecté.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas savoir avec certitude.

— Il y a des moyens de vérifier, dit Paul en contemplant l'horizon. Il faut tester les cellules directement.

— Oh, Ozzie ! lâcha Corrie-Lyn, soudain toute pâle.

— On le lui a retiré et on a vérifié. Évidemment, aucun embryon ne peut survivre à ce genre de test. Heureusement, nous avions raison, c'était bien l'un d'entre eux.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez… Pour moi, vous n'avez rien d'humain !

Aaron lui lança un regard furieux. Elle voulut ajouter quelque chose, puis se ravisa, leva les mains dans un geste de dépit et s'éloigna.

— Désolé, dit Aaron. Que s'est-il passé ensuite ?

— Il existe une procédure standard pour les jeunes femmes qui savent qu'elles sont enceintes – ce qui était le cas d'Imelda. Impossible d'effacer ces semaines de sa mémoire, car cela ne serait pas passé inaperçu. Nous lui avons donc prélevé un autre ovule que nous avons fécondé avec le sperme d'Erik, avant de le lui implanter. Après quoi nous avons effacé de leur mémoire la soirée qu'ils avaient passée avec nous. Le lendemain, ils se sont réveillés avec une vilaine gueule de bois et ne se rappelaient plus ce qu'ils avaient fait la veille. Rien de surprenant, pour des jeunes gens, pas vrai ?

— Cela a mal tourné ?

— Non, petit, tout a fonctionné parfaitement. Neuf mois plus tard, ils ont eu une jolie petite fille. Un bébé tout ce qu'il y avait de plus normal.

— Comment Inigo a-t-il été conçu ?

— Imelda avait une sœur.

— Sabine.

— Oui. Elles étaient jumelles. De vraies jumelles.

— Ah ! Je commence à comprendre.

— Oui, j'aurais dû comprendre plus tôt. C'est un fantasme classique chez les ados. Chez beaucoup d'hommes aussi.

— Il a couché avec les deux sœurs.

— Oui, lui et l'ange. Ce que vous dites ne fait que le confirmer. Enfin. Une partie de la procédure de nettoyage du Protectorat consiste à lire la mémoire de l'ange afin de dresser la liste des personnes qu'il a contaminées. S'introduire dans le cerveau d'un ange est une chose terrible, vraiment terrible. Un viol rendu possible par la technologie médicale. Il faut des jours pour briser la protection dressée autour des neurones par les biononiques. Dans l'équipe, c'est moi qui me chargeais de cette corvée. Dieu me pardonne, mais c'était nécessaire. Il n'existe aucune autre façon de découvrir les forfaits accomplis par cette engeance infernale. Ce n'était et ce n'est toujours pas une science exacte. L'esprit n'est pas un kube mémoire bien agencé. J'ai dû mêler mes pensées aux siennes et subir leur présence insupportable dans mon crâne. En passant en revue sa mémoire récente, j'ai fait l'expérience de sa nuit d'amour avec Imelda, dit-il en fermant les yeux, comme s'il s'agissait d'un souvenir douloureux. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien. Son goût était si… sucré. Mais bon, je suppose qu'il ne s'agissait pas tout à fait d'elle. J'étais incapable de faire la différence entre les filles. D'ailleurs, à l'époque, je ne savais même pas qu'il y avait une différence à trouver.

— Inigo est donc le fruit d'un plan d'infiltration fomenté par les radicaux de la branche Haute.

— Oui. La nouvelle de la grossesse de Sabine nous a choqués. Surtout qu'elle était sur le point d'accoucher. Nous avons beaucoup discuté de ce qu'il convenait de faire.

— Arracher le bébé pour effectuer des tests sur lui.

— C'était effectivement une des options. Une des plus douces, précisa Paul en se tournant vers Corrie-Lyn, assise sur un muret de béton près d'une grange. Toutefois, les possibilités

d'intervention se réduisent de manière radicale lorsque l'enfant naît. Nous ne sommes pas des… Enfin, il y a une différence entre avortement et infanticide. Une fois l'enfant né, il obtient sa citoyenneté. Si nous l'arrachions à sa mère pour l'envoyer sur un des Mondes centraux, ils nous le renverraient aussitôt. D'un point de vue légal, c'est une impasse. C'est pour cela que le Protectorat a été constitué – pour empêcher le scénario de se compliquer et de devenir une question politique.

— Qu'avez-vous fait ?

— Selon moi, le fait que les deux filles soient tombées enceintes à quinze jours d'intervalle ne pouvait pas être une coïncidence. Nous avons donc mis en place une équipe d'observation. Si Inigo était infecté, il aurait fini par se trahir, inévitablement.

— Sauf qu'il ne s'est pas trahi.

— Effectivement. Nous ne l'avons pas lâché des yeux pendant vingt-cinq ans, et il n'a jamais fait un pas de travers. Il semblait parfaitement normal, ordinaire. École. Université. Petites copines. Pas particulièrement physique. Il s'est blessé en jouant au football. Puis il a cherché du travail. Il ne s'est jamais impliqué dans la politique locale. Il a souscrit une assurance rajeunissement. Quand il prenait des aérosols, il était défoncé comme les autres. Il a obtenu un poste inintéressant dans le département de cosmologie de l'université de l'État. En somme, rien n'indiquait qu'il avait des biononiques. Jusqu'à votre arrivée, je n'étais sûr de rien. J'en étais presque venu à me dire que ces grossesses simultanées n'avaient rien d'extraordinaire. Croyez-moi, petit, si nous l'avions su avec certitude, nous aurions attendu sa majorité pour lui imposer un ultimatum.

— Partir ou mourir.

— Oui. Il n'y a pas d'autre moyen de traiter ces gens-là.

— Mais il est parti de lui-même. Centurion est loin, très loin.

— Absolument. Voyez un peu le bordel que cela a provoqué. La moitié des espèces de la galaxie voudraient nous voir disparaître. Comment peut-on leur en vouloir ?

— Vous exagérez ; seul l'empire des Ocisens est contre nous.

— Vous voulez dire qu'ils sont les seuls à l'avoir rendu public. Vous n'imaginez tout de même pas que les autres se contenteront d'attendre que nous fichions les étoiles en l'air ?

— Qui sait ? Si je parvenais à lui mettre la main dessus, nous pourrions peut-être tuer le pèlerinage dans l'œuf.

— C'est lui que j'aurais dû tuer dans l'œuf quand j'en avais l'occasion.

— Je ne sais pas ce qu'il est, toutefois, on ne peut pas dire qu'il appartient à la culture Haute.

— Il n'a pas encore été pollué par leur culture, c'est vrai, mais cela finira par arriver un jour.

— Rien n'est moins sûr. Après tout, il a trouvé une alternative à cette voie que vous pensiez toute tracée. Son destin réside dans le Vide, pas au sein de l'ANA.

— Quoi qu'il en soit, rétorqua Paul en haussant les épaules, cela n'a rien à voir avec le destin de l'humanité.

— Notre destin est entre nos mains. Rappelez-vous : l'important, c'est le libre arbitre.

— Vous vous trompez, petit. Je vois que vous croyez en vous, et je vous souhaite bonne chance pour l'avenir. Mais vous vous trompez.

— Bon, disons que nous divergeons sur ce point de détail. Qu'est-il arrivé à Erik ?

— Mort définitive. Attention, précisa Paul en voyant la mine soupçonneuse d'Aaron, nous n'y sommes pour rien. Il a eu un accident. Il bossait dur pour subvenir aux besoins des deux jeunes femmes. C'était un bon gars, quoi. Le fermier chez qui il travaillait ne faisait pas réviser régulièrement son matériel. Le robot agricole l'a littéralement mâchouillé. C'était environ six mois après la naissance des bébés. Il avait payé son assurance, mais son implant mémoire venait tout juste d'être installé. C'est toujours pareil dans ces cas-là. Le nouveau corps ne dispose que de quelques mois de mémoire, ce qui n'est pas assez pour obtenir une personnalité normalement formée. Une fois ressuscité, Erik était comme un gosse. En un sens, c'était ironique, parce qu'il n'a pas vraiment eu d'enfance. Il en a résulté une absence de connexion émotionnelle avec les sœurs et les bébés. Enfin, au début. Imelda s'est donné beaucoup de

mal pour corriger cela, et elle a plutôt bien réussi. Ils sont partis ensemble. Sabine et le petit Inigo se sont retrouvés tout seuls. La famille n'y a pas survécu. Les deux sœurs ne se sont plus jamais parlé.

— D'où l'absence de sa tante Imelda dans l'histoire officielle.

— Exactement.

* * *

— C'est l'être humain le plus méprisable qu'il m'ait été donné de rencontrer, dit Corrie-Lyn comme la capsule décollait de la plate-forme du ranch. Il est encore pire que notre cher Conservateur.

— Vous avez déjà rencontré un ange de la branche Haute ?

— Non.

— Alors, taisez-vous.

— AH, JE VOIS ! cria-t-elle avec colère. C'est votre seule justification ?

— Je n'essaie pas de justifier quoi que ce soit. Je dis simplement que chaque action est suivie d'une réaction équivalente. Paul appartient à une autre époque.

— C'est un psychopathe. Qui sait combien de bébés il a massacré ? Une suspension de vie éternelle – voilà ce qu'il mérite.

— La mort, en somme.

— Si vous voulez ! lâcha-t-elle en se laissant retomber sur les coussins de son dossier d'un air furieusement boudeur, et ce en dépit de ses traits si délicats.

— Je vous avais bien dit de ne pas vous mêler à cette conversation.

— Foutez-moi la paix !

— Au moins, il nous a aidés.

— Comment ?

— Si vous ne vous étiez pas mis dans tous vos états…

— Allez vous faire foutre. Je parie que vous étiez membre du Protectorat avant qu'on vous efface la mémoire. Vous avez tout à fait le profil.

— Non.

— Vous ne pouvez pas savoir. Comment se fait-il que vous ayez des contacts aussi haut placés dans l'organisation ?

— Je sais seulement à qui je dois m'adresser dans ces circonstances. Et puis, fréquentation n'est pas synonyme d'obéissance. Mais il est vrai que j'ignore l'origine de mes données.

— Ben voyons, marmonna-t-elle en se tournant vers le désert.

Aaron lui laissa une minute pour se calmer. Comme elle semblait toujours aussi énervée, il sourit et lui dit doucement :

— Inigo a une assurance rajeunissement.

— Et alors ? cracha-t-elle comme une gamine de cinq ans mal élevée.

— Il voulait juste essayer de vivre normalement, continua Aaron d'un ton neutre. Quand on a des biononiques, on n'a pas besoin de rajeunissements. On laisse cela aux Avancés et aux gens ordinaires. Grâce aux biononiques, les cellules humaines ne dépérissent pas. Le corps ne vieillit pas biologiquement après votre vingt-cinquième anniversaire. Il a contracté cette assurance pour berner le Protectorat. Il connaissait son héritage, et il savait bien ce qu'il risquait.

— En quoi cela nous aide-t-il ?

— Cela signifie que sa mémoire est stockée quelque part. Une mémoire qui date de son départ pour Centurion, selon toute probabilité.

— Je vous prie de m'excuser, je ne savais pas que vous étiez sourd. *En quoi cela nous aide-t-il ?*

— Quelque part sur Anagaska, il existe une version électronique du jeune Inigo. Alkoff m'a donné le nom de sa compagnie d'assurances.

— Cela ne va pas nous… Oh, Ozzie ! Vous plaisantez, j'espère !

Aaron sourit joyeusement.

— Je crois qu'il est temps que cette planète bouge un peu.

* * *

Avant la Guerre contre l'Arpenteur, lorsque le Commonwealth était essentiellement une société constituée de citoyens physiques, le gouvernement créa un comité au pouvoir considérable appelé Conseil de l'Exoprotection, dont le rôle était d'évaluer la dangerosité éventuelle des espèces extraterrestres nouvellement découvertes. Après sa création, l'ANA prit en charge le design, la construction et le commandement des vaisseaux de guerre de la Marine. Toute menace sérieuse semblait écartée. Si le vieux Commonwealth avait pu défaire les Primiens, alors l'ANA, avec sa technologie quasi postphysique, ne craignait rien du tout. Sauf peut-être l'invasion d'une espèce postphysique malveillante. La partie physique du Commonwealth, en revanche, devait continuer à faire face à des ennuis divers parmi les étoiles. Ainsi, le Conseil de l'Exoprotection continua à exister et à fonctionner indépendamment du gouvernement de l'ANA.

Ses réunions étaient rares et irrégulières. Si bien que lorsque l'amiral Kazimir convoqua ses membres, ceux-ci se présentèrent en n'ayant qu'une vague idée de la raison de ce remue-ménage. Les délégués se rencontrèrent dans une réalité à perception neutre située dans une section sécurisée de l'ANA, réalité constituée d'une salle de conférence à l'ancienne meublée de manière extravagante avec une table et des chaises blanches et orange, et dotée d'une baie panoramique ouverte sur les plaines de Mollavia et leur muraille de volcans d'hydrogène. Des météorites enveloppées de glace pleuvaient et déroulaient dans leur sillage des traînées rouge sang. Des éclairs zébraient le ciel.

Kazimir activa la réalité perceptuelle et se matérialisa au haut bout de la table. Gore apparut à sa droite un millième de seconde plus tard. Puis ce fut le tour de Justine et d'Ilanthe, une femme à l'allure délicate vêtue d'un justaucorps gris-bleu. Ses cheveux sombres étaient coupés très court et striés de bandes violettes qui n'étaient la marque d'aucun enrichissement ou amélioration. Juste des mèches colorées. Kazimir était certain d'avoir déjà vu ce style de coiffure quelque part, mais il ne se rappelait plus où. Il lui aurait fallu effectuer une recherche dans sa structure neurale avancée, mais Ilanthe n'en valait pas la peine. Elle était la représentante des Accélérateurs et prenait

toujours un malin plaisir à leur faire du tort. Avec elle, la tactique à adopter était simple : ne pas mordre à l'hameçon.

Crispin Goldreich apparut à côté de Justine. Plus de mille ans auparavant, il avait été sénateur et membre du premier Conseil de l'Exoprotection. Kazimir et le gouvernement l'avaient autorisé à siéger parce qu'il était le meilleur conseiller politique disponible. Malheureusement, ses conseils étaient souvent biaisés par une xénophobie certaine. Plusieurs membres de sa famille avaient perdu définitivement la vie sur Nattavaara durant la Guerre contre l'Arpenteur et, depuis, l'objectivité n'était pas son fort. Cela expliquait également son alliance avec les Isolationnistes et les Internalistes.

Les deux derniers étaient Creewan et John Thelwell, qui défendaient respectivement les positions des Gardiens et des Darwinistes.

— Merci d'être venus, commença Kazimir. J'ai décidé de vous convoquer car nos rapports avec l'empire des Ocisens ont évolué. Un escadron de la Marine déployé dans les territoires des Hanchers a détecté la présence d'une flotte en mouvement très importante. Elle semble se diriger tout droit vers le Commonwealth, et plus particulièrement vers le secteur d'Ellezelin.

— Combien de vaisseaux ? demanda Justine.

— Deux mille huit cent dix-sept, répondit Kazimir. Dont neuf cents navires de classe Starslayer ; ce sont leurs vaisseaux les plus gros et les plus chers. L'économie de l'Empire a souffert d'une récession considérable ces quarante dernières années afin de permettre leur construction. Ils sont armés de missiles semblables à nos têtes quantiques. Ils pensent que nous ne sommes pas au courant, mais nous avions détecté leurs tirs d'essai il y a quarante-cinq ans.

— Ils ont des missiles quantiques ? demanda Crispin.

— Une variante de nos missiles quantiques, oui. C'était un développement inévitable. À côté des Ocisens, les espèces qui vivent leur ère atomique sont de vulgaires pacifistes.

— Et la Marine n'a pas daigné partager cette information avec nous ?

— L'Empire est persuadé que nous ne savons rien et que c'est son avantage principal. Révéler l'existence de ces missiles, considérés comme des armes d'apocalypse par les Mondes extérieurs, serait revenu à montrer nos cartes avant le début de la partie. Par ailleurs, les effets sur la population auraient été désastreux.

— Ils sont complètement fous, intervint Creewan. L'Empereur sait très bien que nous ne pourrons faire autrement que de réagir. Il connaît notre puissance.

— À vrai dire, non, dit Kazimir. En dehors du gouvernement de l'ANA et de moi-même, personne ne connaît la véritable force de frappe de notre flotte.

— Rassurez-moi, elle a de quoi s'occuper de l'empire des Ocisens ?

— Ne vous en faites pas. Les Ocisens ne représentent pas une menace très sérieuse.

— Sont-ils seuls ? demanda Gore. Leur ambassadeur s'est vanté d'avoir des alliés puissants.

— Il n'y avait aucun navire inconnu au sein de la flotte que nous avons détectée, répondit Kazimir.

— Ah, nous arriverons à faire de vous un politicien, mon garçon. Bien, somme-nous sûrs qu'il n'y a rien d'autre que des missiles quantiques dans leurs vaisseaux, ou alors les Ocisens ont-ils mis la main sur de vilains jouets abandonnés par une espèce devenue depuis postphysique ?

— Impossible d'en être certains à moins de capturer un de leurs vaisseaux pour le scanner en profondeur, ce que je ne recommande pas. Ce serait une déclaration de guerre. Sans compter que cela leur donnerait des indications sur nos capacités.

— Alors, que nous conseillez-vous ? demanda Crispin. De toute façon, ils finiront bien par les voir, nos muscles.

— Je préférerais ne pas en arriver là. J'opterais davantage pour une intense campagne diplomatique, qui les persuaderait de faire demi-tour et de rentrer chez eux.

— Vous rêvez, dit Creewan. Si l'Empire a réellement lancé sa flotte tout entière sur le Commonwealth, il lui sera politiquement impossible de reculer avant d'avoir écarté la

menace du pèlerinage. Leur demander gentiment de rentrer ne fonctionnera pas. Nous n'aurons d'autre moyen que d'user de la force.

— Et si une menace nouvelle apparaissait de l'autre côté de l'Empire ? suggéra Justine. Des navires inconnus à l'air peu commode. Nous pourrions arranger cela.

— Oui, acquiesça Kazimir. Toutefois, ce serait reculer l'inévitable. Nous pourrions fabriquer cette menace de toutes pièces, mais l'effet ne durerait pas très longtemps. Et puis, je ne vais pas détruire des systèmes solaires juste pour entretenir une illusion. Ce serait moralement discutable, mais surtout, les effets des radiations seraient colossaux. Notre Mur de feu l'a démontré.

— Combien de temps avons-nous devant nous ? demanda Ilanthe.

— La flotte atteindra Ellezelin dans soixante-dix-neuf jours, c'est-à-dire avant la fin de la construction des vaisseaux du pèlerinage. Ils comptent probablement frapper ces derniers aux sols. Le Rêve Vivant serait beaucoup plus difficile à intercepter, une fois dans l'espace, surtout pour l'Empire.

— Dans ce cas, pourquoi abandonner d'emblée l'idée d'une diversion ? Une fois le pèlerinage lancé, la flotte ennemie serait pour ainsi dire neutralisée. Et ce sans avoir à faire sauter une étoile de l'autre côté de l'Empire. Envoyons-leur mille drones à la signature fantôme, et ils seront persuadés d'avoir affaire à une flotte ennemie. Gagnons du temps.

— Ils ne tomberaient pas dans le panneau, intervint Gore. Question de timing. Comme par hasard, des vaisseaux mystérieux se matérialisent aux confins de l'Empire juste au moment où les navires de guerre de ce dernier foncent sur le Commonwealth… Non, non, même les Ocisens ne sont pas aussi stupides.

— Pas si sûr, marmonna John Thelwell.

— La menace devrait être crédible pour fonctionner, reprit Kazimir.

— Dans ce cas, faufilons-nous chez eux et faisons sauter, sinon des étoiles, du moins quelques planètes.

— Nous parlons de cet Empire avec un peu trop de désinvolture, dit Justine. Les Ocisens appellent leurs planètes *Mondes sur lesquels nous nichons ;* je regrette que ce comité soit prêt à diaboliser cette espèce pour justifier l'usage de la force. Nous devrions nous concentrer sur des solutions pacifiques.

Gore fit les gros yeux à sa fille, tandis qu'Ilanthe le regardait d'un air moqueur et suffisant.

— S'ils ne nous avaient pas envoyé une flotte armée de suffisamment de missiles quantiques pour réduire en poussière toutes les planètes du Commonwealth, je ne les prendrais peut-être pas pour une bande de dangereux psychopathes ! aboya Gore. Si nous nous sommes réunis, c'est bien pour conseiller la Marine sur la manière dont elle se doit de réagir. Tu as rencontré l'ambassadeur, tu peux donc nous confirmer que l'Empire ne demande qu'à régler cette affaire pacifiquement…

— Il convient de leur présenter une alternative, reprit Justine. Une alternative qui, de préférence, leur permettrait de sauver la face.

— Nous pourrions en effet persuader le Rêve Vivant de renoncer à ce pèlerinage débile, dit Creewan.

— Ce n'est le rôle ni de ce comité ni de la Marine, le coupa Ilanthe sans même le regarder. Toutefois, rien ne vous interdit de proposer cette stratégie lors d'une réunion politique, voire au Gouvernement lui-même.

— C'est pourtant une option valide, dit Justine.

— Non, pas ici. Ici, nous devons uniquement discuter du nombre d'étoiles qu'il convient de transformer en nova pour les persuader de faire demi-tour.

— Il n'y aura pas de nouvelles novæ dans l'Empire, dit Kazimir. Je me répète : leur flotte ne représente pas une menace sérieuse pour le Commonwealth. Nous pourrions la neutraliser très facilement.

— Vous me paraissez bien sûr de vous, le provoqua Ilanthe.

— À moins qu'ils aient à leur disposition une arme inconnue dérobée à une espèce postphysique, nous ne courons aucun risque.

— Dans ce cas, neutralisez-les. Détruisez-les dans l'espace interstellaire. Ils ne risquent pas de recevoir des renforts, puisqu'ils ont envoyé tous leurs vaisseaux.

Kazimir jeta un regard circulaire sur les participants.

— Est-ce là la recommandation officielle du comité ?

— Certainement pas, rétorqua Justine.

— Que nous proposez-vous, alors ? lui demanda Ilanthe d'un air espiègle.

— Envoyons-leur un avertissement, intervint John Thelwell. Plusieurs, s'il le faut. Après, nous leur ferons une démonstration de notre force et de notre détermination.

— Attendu qu'ils sont un peu obtus, le coupa Justine d'un ton acide, il faudra peut-être plusieurs démonstrations de force, histoire qu'ils comprennent bien qui est le plus gros et le plus costaud.

— Lorsqu'ils auront compris qu'ils n'ont pas les moyens d'empêcher le pèlerinage de se dérouler, ils rentreront chez eux.

— Vous oubliez que les Ocisens ne sont gouvernés ni par la logique ni par la raison, dit Crispin. Ils sont décidés à nous arrêter, et ils iront au bout de leur mission, même si cela leur coûte toute leur flotte.

— Leurs vaisseaux seront mis hors d'état de nuire, non pas détruits, le corrigea Kazimir. Je ne cautionnerai pas le meurtre d'innocents.

— Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi vous nous avez convoqués, rétorqua Crispin.

— Le Gouvernement et moi ne souhaitons pas révéler nos véritables capacités si cela n'est pas absolument nécessaire.

— La peste ou le choléra…, grogna Gore. La seule manière de venir à bout de leur flotte sans tuer tout le monde consiste à utiliser la technologie de l'ANA, laquelle ne manquerait pas de foutre la trouille à toutes les espèces physiques de cette partie de la galaxie.

— S'agit-il d'un débat moral ? se moqua Ilanthe.

— Une telle démonstration inquiéterait jusqu'aux Raiels, dit Justine.

— Dans ce cas, je vote pour, reprit Gore. Connards prétentieux ! Il est temps de leur mettre un coup de pied au cul pour les virer de leur piédestal.

— Oh, arrête…, le gronda Justine.

— Envoyez un avertissement au vaisseau de tête, dit Gore en se penchant sur la table. S'il n'en tient pas compte, mettez-le hors d'état de nuire. Si, après cela, ils continuent malgré tout, descendez-les tous. Utilisez le minimum nécessaire, mais terminez le boulot.

— Je suis d'accord, approuva Crispin.

— Je vous ferais remarquer que le navire de tête appartiendra certainement à la lignée de l'Empereur, les tempéra Creewan. Le mettre hors d'état de nuire aurait des implications politiques sérieuses, et les risques de déstabiliser…

— Certes, mais cela ne nous concerne pas, le coupa John Thelwell en le regardant de travers. Décidément, l'Empire n'apprendra jamais. Ce ne sera pourtant pas la première correction que nous lui infligerons.

— Notre position nous confère des obligations, dit Justine.

— Des obligations morales qui ne concernent que les humains, pas les extraterrestres, la contra Ilanthe.

— J'ai des principes, et je n'ai pas l'intention de les bafouer.

— Mais bien sûr…

— Je vote contre un recours à la force, même de façon modérée, précisa Justine. Nous nous devons de trouver une alternative.

— Merci, mère, dit Kazimir. Quelqu'un d'autre vote-t-il contre ?

Creewan leva la main. Kazimir fit le tour de la table.

— La majorité a donc décidé d'envoyer un avertissement au navire de tête. En cas de refus d'obtempérer, celui-ci sera mis hors d'état de nuire. Je prends immédiatement les mesures nécessaires.

— Et s'ils continuent à avancer après cela ? demanda Justine. C'est plus que probable – vous le savez pertinemment.

— Alors je vous convoquerai de nouveau, répondit Kazimir.

Justine soupira d'un air exaspéré et, sans se soucier de l'étiquette, se retira. Les autres se tournèrent vers sa place

laissée vacante, tandis que la réalité perceptuelle s'ajustait à sa disparition.

— Voilà à quoi cela mène de rester dans un corps physique, marmonna Ilanthe.

— Une liaison sécurisée avec un vaisseau de la Marine vous permettra de suivre les opérations, reprit Kazimir.

— Combien de temps avant que la demande soit officiellement faite ? s'enquit John Thelwell.

— Je préférerais envoyer un navire capable de venir à bout d'un Starslayer sans tuer son équipage. L'escadron qui patrouille dans les territoires hanchers a ces capacités. Il faut compter une dizaine de jours de vol, plus une journée supplémentaire pour rentrer à bon port.

— Alors, rendez-vous dans deux semaines, prédit Gore.

Moins d'une seconde après la fin officielle de la réunion, Ilanthe demanda la permission d'accéder à la réalité perceptuelle personnelle de Gore. Cela ne le surprit guère. Il lui permit donc d'apparaître sur la plage de sable blanc située en contrebas du promontoire. Elle sortit de l'eau, vêtue d'un bikini bleu et blanc.

— Cela fait très Ursula Andress, dit-il d'un ton approbateur.

De fait, sa brosse noire et violette avait cédé la place à une longue chevelure couleur miel, qu'elle secouait dans tous les sens.

— Merci, répondit Ilanthe en mettant une main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil de midi. Les mécanismes de régulation de ce milieu sont très basiques ; je risque d'attraper un coup de soleil ?

— Ils ne sont pas basiques, mais puissants. Ils me protègent notamment des infiltrations hostiles et des mauvaises surprises. Non, vous n'attraperez pas de coup de soleil. Vous allez juste augmenter le facteur pigmentation de votre peau.

— Ah ! fit-elle en clignant des yeux, tandis que sa peau prenait une teinte cuivrée. C'est très *terrien* comme environnement. Allez-vous me saouler pour me séduire ?

— C'est vrai que les coucheries sont assez communes entre ennemis.

— Oh ! Gore, dit-elle en faisant la moue. Nous ne sommes pas ennemis. En plus, la réunion s'est plutôt bien terminée pour nous deux.

— Ah bon ?

— Nous avons voté la même chose, non ? La pauvre Justine est-elle encore en train de bouder ?

Il fit quelques pas sur le sable.

— Un conseil d'ami : ne sous-estimez pas ma fille. Cela m'arrive de temps en temps, et je ne manque jamais de le payer.

— Compris. Vous croyez que Kazimir va perdre du temps à cause d'elle ?

— Sûrement pas. Vous ne rencontrerez pas soldat plus dévoué. Quand le gouvernement lui donne un ordre clair, il se met au garde-à-vous, salue et appuie sur le bouton.

— Vous êtes tellement anachronique. Vous devriez vraiment rafraîchir un peu vos références.

— Quoi ? Me hisser d'un seul coup jusqu'au XXV^e^ siècle ?

— Non, vous n'êtes pas obligé d'aller si vite.

— C'est votre siècle de naissance, non ?

Elle gloussa.

— Ils ont raison. Vous êtes le mal incarné.

— *Ils ?*

— Presque tout le monde, en fait.

— Alors, ce doit être vrai. Que puis-je pour vous ?

— Nous pourrions conclure un marché.

— À propos du pèlerinage ? Bien sûr.

— Vous capitulez trop vite, j'ai du mal à vous croire.

— Ce sera un événement fondateur. Toutes les Factions le reconnaissent. Merde, même les animaux sentent qu'il va se passer quelque chose. Les Darwinistes se jouissent dessus, tellement ils sont excités. Vous et les vôtres n'êtes pas tellement mieux, d'ailleurs ; vous courez dans tous les sens, fouinez là où vous ne devriez pas.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Ce trou-du-cul de Marius accumule les années-lumière à son compteur.

— Vous voulez dire comme votre Livreur ? demanda-t-elle en portant la main à sa gorge, telle une actrice surjouant la surprise.

— Les vrais Conservateurs sont des créatures paranoïaques. Elles ont de bonnes raisons pour cela.

— Pourquoi, vous n'êtes pas des leurs ?

— Disons que je les connais.

— C'est amusant parce que, d'après nos dossiers, vous êtes leur chef.

— Vous aussi, vous devriez mettre à jour vos références.

— Bon, dit-elle en mettant les mains sur ses hanches, vous voulez discuter sérieusement ou non ?

— Hum, cette pose vous rend très sexy.

— Gore !

— D'accord, d'accord. Qu'avez-vous à m'offrir ?

— La détente. Un peu moins de manipulation des deux côtés.

— Vous préférez laisser ces animaux décider ? Non, je ne vous crois pas. De toute façon, nous avons passé tellement de temps à placer nos pions qu'ils continueront sans doute à jouer sans notre concours. À moins que vous me cachiez quelque chose ? demanda-t-il en souriant, la tête penchée sur le côté.

— Non.

— Vraiment ? Peut-être une dernière petite mission à accomplir discrètement ?

— Les moments comme celui-ci sont souvent reconstruits par les historiens, histoire de justifier leur morne existence. Non, franchement, je ne pourrais rien faire ni pour empêcher ni pour encourager le pèlerinage.

— Ah, bon ? Allez expliquer à Ozzie ou à Nigel que les individus n'ont pas le pouvoir d'infléchir le cours de l'histoire.

— La différence étant qu'Ozzie et Nigel n'étaient pas manipulés. Mais nous nous égarons. Mes amis et moi souhaiterions seulement que les deux parties calment le jeu.

— Les Accélérateurs voudraient donc laisser des animaux décider du destin de la galaxie ? Hum… Cela ne m'étonne pas que vous n'aimiez pas mon environnement ; les poules n'y ont pas de dents et les éléphants n'y sont pas roses.

— Est-ce votre réponse ?

— Non. Je suis juste un peu étonné. Sans l'intervention d'une Faction ou du Gouvernement de l'ANA, les vaisseaux du Rêve Vivant décolleront. Que pensent les Accélérateurs du fait que notre galaxie risque d'être dévorée par le Vide, ce qui signifierait la fin de toute vie dans la Voie lactée, y compris la leur ?

— Cela n'arrivera pas. C'est pour cela que je suis ici ; pour vous dire que nous avons pris des précautions pour empêcher le pire scénario de se réaliser.

Gore s'arrêta de marcher et se retourna vers elle, surpris.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Même si le Vide devait se propager dans ce secteur de l'espace, la Terre et l'ANA seraient hors de danger.

— Vous n'en savez rien.

— Oh que si !

— J'espère vraiment, mais alors *vraiment,* que vous ne mettez pas tous vos espoirs dans une quelconque technologie offensive bricolée avec de vieux réplicateurs. Les Raiels ne peuvent rien contre l'avancée du Vide. Même le Gouvernement de l'ANA est incapable de dire avec certitude ce qu'il arrivera lorsque les frontières du Vide s'élargiront.

— Une telle expansion, à l'échelle de la galaxie, est très improbable, voire impossible. Premièrement, les étoiles qui constituent le Mur ont une masse colossale ; suffisante pour décourager les pèlerins du Rêve Vivant des siècles durant. Affirmer que toutes les étoiles de la galaxie seront dévorées par le Vide est une absurdité. C'est de la désinformation, de la propagande. Les coupables sont bien entendu les Raiels, même si les Ocisens se sont montrés très prompts à répéter leurs mensonges. Les Raiels sont une espèce vieillissante, figée comme le Vide lui-même. Ils n'ont aucun droit de nous dicter notre conduite. Même si le cœur tout entier de la galaxie devait disparaître, ce ne serait pas très grave. Les planètes n'y sont que des cailloux saturés de radiations. Vous le savez très bien, alors ne nous accusez surtout pas de vouloir déclencher cette hypothétique expansion.

— Non, je n'ai jamais dit cela. Je connais l'objectif ultime des Accélérateurs : la fusion. Ce que vous voulez, c'est insérer l'ANA

dans le tissu du continuum du Vide. Vous croyez que cela nous permettra d'atteindre un véritable stade postphysique.

— Vous avez épluché les rêves d'Inigo ; nous savons que les Conservateurs les ont analysés aussi consciencieusement que les autres. À l'intérieur du Vide, l'esprit affecte directement le tissu de l'univers. On y a une maîtrise totale de son destin.

— NON, NON, NON ! cria Gore. Le Vide n'est pas un univers, mais un putain de micro-univers, une minuscule poussière de rien du tout. D'un point de vue cosmologique, il est insignifiant. Alors, oui, on peut y être Dieu, comme Celui-qui-marche-sur-l'eau. En dehors, toutefois, on n'est plus rien. Il s'agit juste d'une version extraterrestre de l'ANA. Cela n'a rien à voir avec la transcendance, mais revient plutôt à être tellement centré sur soi-même qu'on ne voit même plus ce qui se passe à l'extérieur.

— C'est une occasion incroyable. Le Vide a stagné ; il n'a pas bougé depuis des millions, voire des milliards d'années. Nous avons le pouvoir de le revigorer. Les humains ont déjà commencé le processus – des animaux ordinaires et pitoyables qui ont désormais des pouvoirs mentaux dont nous ne pouvons que rêver. Imaginez ce qui adviendrait si l'ANA accédait à cette technologie et lui faisait prendre une autre direction.

— Par Ozzie, vous êtes ridicule. Si les vôtres et vous étiez intelligents, j'aurais du mépris pour vous, mais ce n'est même pas le cas.

— Nous savions que vous seriez opposé à l'idée de fusion, d'où l'offre que je m'apprêtais à vous faire…

— Allez-y, l'encouragea Gore avec circonspection.

— Nous allons dupliquer l'ANA. Ceux qui voudront expérimenter la fusion avec le Vide resteront ici, tandis que les autres seront transférés ailleurs.

— Cela ne résout rien du tout, ma poulette. Nous ne devons pas permettre que le Vide fusionne avec un esprit postphysique, ni même avec l'ANA – qui n'en est certes pas encore là.

— Votre langage vous trahit, rétorqua Ilanthe en durcissant le ton. *Nous ne devons pas permettre ?* Qui êtes-vous pour prendre ce genre de décision ? L'évolution est en marche. L'élément déclencheur, qu'il s'agisse du pèlerinage ou d'autre chose, importe peu. Pour ce que nous en savons, Celui-qui-

marche-sur-l'eau pourrait très bien provoquer l'expansion de lui-même.

— Celui-qui-marche-sur-l'eau a vécu il y a mille, peut-être dix mille ans. *Pour ce que nous en savons…*

— Le temps ne compte pas, là-bas.

— Merde ! Vous n'êtes plus des Accélérateurs, ma parole ! Vous avez vu la lumière et avez rejoint le Rêve Vivant.

— Une chance de progrès se présente à nous. Nous n'allions tout de même pas la laisser passer ? Par ailleurs notre objectif était clair depuis le début.

— En ce qui concerne le Vide, les Accélérateurs ont pourtant pris le train en marche.

— Votre langage trahit également votre âge, votre peur du changement.

— Je devrais peut-être laisser faire, alors. Ou préférez-vous que je m'efface purement et simplement ? Histoire de faciliter la mise en place de cet ordre nouveau.

— Vous êtes responsable de votre destin, dit-elle en haussant les épaules avec élégance. À vous de choisir.

— Merci. J'attendais justement votre feu vert. En admettant que vous ayez raison, et que le Vide ne déferle pas sur la galaxie comme un tsunami hyperspatial, comment comptez-vous pratiquer sa fusion avec l'ANA ?

— Nous n'aurons rien à faire. Des représentants de la branche Haute voyageront dans les vaisseaux du pèlerinage. Ils étudieront la nature du tissu du Vide et les mécanismes qui le génèrent.

— S'il a été créé une fois…

— Vous comprenez vite, le coupa Ilanthe avec un sourire. Nous serons capables de recréer un Vide dans notre système solaire. Alors, nous fusionnerons, et l'ANA évoluera enfin vers la transcendance.

— Intéressant comme expérience scientifique. Et si cela ne marche pas ? L'ANA est le noyau de la culture Haute, et la Terre est le centre physique du Commonwealth. Deux cultures pâtiraient d'une disparition de ce système.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! Gore Burnelli qui pleurniche comme un vulgaire libéral. Les cultures Normale,

Haute et Avancée se doivent de trouver leurs propres voies. Cela aussi, c'est l'évolution.

— Dans une galaxie condamnée à cause de votre arrogance.

— Notre solution satisfera toutes les Factions. Vous et moi pourrons continuer à suivre la voie qui nous convient le mieux.

— Vous n'êtes pas née sur Terre, moi, si. C'est chez moi ; je ne vous laisserai pas y faire n'importe quoi.

— Vous êtes encore moins évolué que ce que nous pensions. Notre offre tient toujours. Les autres Factions nous suivront sûrement, lorsqu'elles auront compris qu'elles n'ont pas le choix.

— Avez-vous l'intention d'anéantir la flotte de l'Empire ?

— Bien sûr que non, répondit Ilanthe, indignée. Sa présence est sans doute gênante, mais Kazimir se chargera d'elle à sa manière. Je vous en prie, reprit-elle avec un sourire froid, considérez sérieusement mon offre. Nous souhaitons œuvrer pour une réconciliation. Après tout, si quelqu'un peut se vanter d'être le père de l'ANA, c'est bien vous. Le temps est peut-être venu de laisser votre enfant voler de ses propres ailes.

Elle fit quelques pas dans l'eau, puis plongea.

Gore fixa le ressac et la sentit disparaître de sa réalité personnelle.

— Fait chier ! grogna-t-il.

Il reprit sa route, contourna le promontoire et trouva Nelson au bord de la piscine. Comme d'habitude, il y avait un grand verre posé sur la table à côté de lui.

— Vous avez tout suivi ? lui demanda Gore en s'asseyant.

— Je n'en ai pas raté une miette. En revanche, je n'y crois pas trop. Pour commencer, je trouve qu'elle prend cette histoire de pèlerinage avec un peu trop de désinvolture. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je me doutais que la technologie du Vide les intéressait dans l'optique d'une évolution vers un état postphysique, mais la manière dont ils comptent se l'approprier ne me plaît pas beaucoup. Je ne crois pas une seconde à cette histoire de scientifiques embarquant pour le pèlerinage dans l'intention d'étudier ce machin. Nous allons devoir creuser un peu pour

découvrir ce qu'ils nous cachent. Tâchez de voir ce que Marius faisait sur Arevalo chez ce physicien, ce Troblum.

— D'accord. Qu'adviendra-t-il si l'ANA devient postphysique ?

— Depuis le début, je savais que cela arriverait un jour. C'était d'ailleurs le but recherché – enfin, avec la possibilité de défendre plus efficacement le Commonwealth.

— Allez-vous tenter de les arrêter ?

— Non. En revanche, je ne veux pas que le processus naturel soit détourné, ce qui risque de se produire si nous ne prenons pas quelques précautions.

* * *

Il faisait déjà nuit lorsque la capsule d'Aaron se posa devant la réception de la clinique Sainte-Marie. Il descendit du véhicule et regarda autour de lui. L'établissement se trouvait au milieu de quatre kilomètres carrés de forêt épaisse. Plusieurs bâtiments étaient éparpillés dans ce paysage. Des gistrels aux grandes feuilles pareilles à des plumes formaient une muraille autour de la plate-forme d'atterrissage et ne permettaient pas de voir distinctement les villa ?, les blocs médicaux, les spas et autres dômes de loisirs. Seule la réception, située à une trentaine de mètres de là semblait éclairée, et diffusait sa lumière chaude autour des troncs.

Corrie-Lyn le rejoignit en lissant son chemisier. Elle fit la grimace.

— Super, j'adore ce décor de jungle hostile avec des bêtes cachées partout. Très accueillant…

— Et si on en profitait pour faire soigner vos tendances maniacodépressives ?

— Allez vous faire foutre.

— N'oubliez pas de sourire, *chérie*.

Il la prit par la main et sourit de toutes ses dents. Elle faillit se dégager, puis se souvint et lâcha un soupir résigné.

— D'accord, mais il ne faut pas que cela traîne.

Comme ils avançaient vers le bâtiment bas, les portes de la réception s'ouvrirent. L'intérieur était luxueux, comme taillé

dans du marbre rose et doré, avec des grottes isolées excavées dans la paroi. La plupart de ces alcôves abritaient des présentoirs de couturiers à la mode ou de marques réservées aux très riches.

Leur clinicienne personnelle vint les accueillir – Ruth Stol, avec son corps de déesse enveloppé dans un voile rose et argenté semi-transparent, avait très clairement été conçue pour promouvoir le savoir-faire de la clinique. Même Aaron, qui était pourtant concentré sur sa mission, prit le temps d'admirer et de sourire à cette vision de vitalité qui lui tendait la main. Ses capteurs détectèrent le scan de la sécurité du bâtiment, qu'ils repoussèrent sans aucune difficulté, offrant aux capteurs l'image d'un homme en léger surpoids. Son embonpoint était simulé par-dessus une cartouchière chargée d'armes en tous genres.

Ruth Stol était dépourvue d'enrichissements, toutefois elle possédait plus d'amas macrocellulaires que la moyenne des Avancés ; son système nerveux fonctionnait à un rythme normalement inaccessible à moins d'avaler une bonne dose d'accélérants.

— Merci d'avoir choisi notre clinique, monsieur Telfer, dit-elle.

Elle lui tenait la main d'une manière quasi amoureuse. Les biononiques d'Aaron restèrent à l'affût d'une tentative d'infiltration de phéromones. *Espèce de parano !* Il était vrai que son contact et sa voix lui faisaient énormément d'effet. Il vérifia dans son exovision et constata que son rythme cardiaque s'était accéléré et que la température de sa peau avait grimpé.

— *Absence d'infiltration,* annonça son ombre virtuelle.

Tout était donc naturel. *Cela te surprend, peut-être ?*

— On te souhaite la bienvenue…, dit Corrie-Lyn d'un ton si froid qu'elle aurait pu avoir des stalactites dans la bouche.

— Euh, oui, marmonna-t-il tardivement.

Il retira sa main à contrecœur et fixa les yeux verts, limpides et coquins de la clinicienne.

— Merci d'avoir accepté de nous accueillir aussi rapidement.

— Nous sommes toujours heureux d'aider les couples à solidifier leur relation, dit Ruth Stol. J'ai cru comprendre que vous souhaitiez des jumeaux ?

— Des jumeaux ? répéta Corrie-Lyn d'un ton neutre.

— Tout à fait, répondit Aaron en sentant l'épaule de Corrie-Lyn se crisper sous ses doigts. On veut ce qu'il y a de mieux.

— Bien sûr. Des garçons ou des filles ?

— Chérie ? s'enquit Aaron.

— Des garçons, dit Corrie-Lyn.

— Vous avez une idée du statut physiologique que vous désirer leur donner ?

— Le même que vous, ce sera très bien, répondit-il, ce qui lui valut un nouveau sourire. J'aimerais aussi que ma femme et moi bénéficiions des mêmes améliorations. Il est vraiment temps que je me reprenne, ajouta-t-il en se tapotant le ventre. Peut-être qu'un coup de pouce à mon métabolisme…

— Cela ne te ferait pas de mal, intervint Corrie-Lyn. Tout nu, il n'est plus très beau à regarder. Quant à coucher avec lui…

— Oh, chérie, on avait dit que tu ne parlerais pas de cela, dit Aaron en serrant les dents.

Ruth eut un sourire éclatant.

— Prendre conscience des problèmes est ce qu'il y a de plus difficile. Vous verrez, vous allez devenir une famille modèle. Nous commencerons les examens dès demain. Vous nous expliquerez alors ce que vous souhaitez. Notre service premium est très efficace ; tout cela ne prendra pas plus de deux semaines. Vous comptez porter vous-mêmes les jumeaux ou avoir recours à un utérus artificiel ?

— Je n'ai pas encore décidé, répondit Corrie-Lyn. Je l'aime suffisamment pour envisager d'être enceinte, mais j'attends que vous me montriez ce que vous pouvez faire pour rendre ma grossesse plus facile à supporter avant de me lancer.

— Comme c'est mignon ! Je vous envoie un pack sensoriel décrivant tous les stades de la grossesse dans la matinée. Surtout, n'oubliez pas que tous les changements sont réversibles.

— Charmant.

— Nous vous avons réservé la villa 163, qui possède sa propre piscine et se trouve tout près du bloc 3, où vous seront prodigués vos traitements.

— Excellent, dit Aaron. Je crois que je vais d'abord jeter un œil à la piscine principale et à ce *Grill Singapour* dont j'ai entendu parler. Qu'en penses-tu, chérie ?

— La journée a été longue. Je préfère m'installer dans la villa, répondit Corrie-Lyn en avisant les présentoirs. Ou alors, je vais peut-être commencer par une séance de shopping. Certains de ces modèles me plaisent énormément.

— Ne sois pas trop dépensière !

Il lui déposa un baiser sur la joue et s'en fut. Son ombre virtuelle trouva le plan de la clinique sur le réseau local. Leur normalité apparente serait préservée pendant quelques minutes supplémentaires.

— *Est-il possible d'accéder à la chambre forte ?* demanda-t-il à son assistant.

— *Non. Aucun canal de données n'y conduit.*

Aaron dépassa la plate-forme d'atterrissage et emprunta un chemin qui menait à la piscine, grand dôme bleu qui abritait un environnement tropical verdoyant et un bassin en forme de lagon. Les dalles sur lesquelles il marchait s'allumaient au rythme de ses pas.

— *Et le système de sécurité ?*

— *Je n'ai pu accéder qu'aux niveaux inférieurs. Tous les patients sont sous surveillance, mais certains sont en rouge sur la liste.*

— *Vraiment ? Est-ce notre cas ?*

— *Non.*

— *Seront-ils prévenus si je m'éloigne du chemin ?*

— *Oui. Divers capteurs passif alimentent continuellement en données le cerveau du complexe.*

— *Prépare-leur quelques diversions. Déclenche des signaux d'alarme et attaque le réseau de sécurité. Loin de moi, s'il te plaît. Limite-toi à des subversions modestes, histoire qu'ils ne préviennent pas la police.*

— *Entendu.*

Aaron quitta le chemin et se mit à courir entre les arbres, tandis que son costume l'enveloppait d'un camouflage furtif. Une minute plus tard, il arriva devant le bâtiment administratif. Il n'y avait que deux étages au-dessus du sol, mais ses recherches lui avaient appris que dix niveaux supplémentaires avaient été taillés dans le soubassement rocheux, sous la forêt. Le coffre de stockage était au dernier sous-sol. Ses scanners lui révélèrent la présence de toute une panoplie de capteurs dispersés sur les murs du bâtiment et dans le jardin qui l'entourait.

Il dépassa les trois derniers arbres en accélérant avec ses muscles renforcés, puis sauta et étira son champ de force comme deux longs pétales. Suspendu à ses ailes invisibles, il plana tel un missile silencieux vers une fenêtre de l'étage supérieur. Tandis que l'air lui giflait le visage et s'engouffrait dans ses vêtements, il ne put s'empêcher de sourire. Son excitation grandissait, et ses biononiques avaient fort à faire pour en maîtriser les effets. Il était parfaitement conscient de ce qu'il allait devoir faire, mais cela ne l'empêchait pas de s'amuser. Il vivait pour ces moments-là.

Aaron tira une impulsion *em* produite par ses biononiques pour mettre hors d'état de nuire les capteurs et le système d'alimentation de la fenêtre. Lorsqu'il ne fut plus qu'à cinq mètres de la paroi, il lâcha une décharge disruptive. Le verre se transforma en poudre blanche et fut soufflé à l'intérieur avec un bruit de drap humide déchiré. Aaron désactiva son champ de force et se réceptionna avec une roulade.

À l'intérieur se trouvait le département financier de l'établissement. Le secteur, plongé dans la pénombre, semblait désert ; la porte était fermée. Il n'utilisa pas d'effet disrupteur mais se contenta de l'enfoncer grâce à ses muscles améliorés. De l'autre côté, le couloir courait sur toute la longueur du bâtiment. Les veilleuses projetaient des ombres étranges sur les murs.

Son brouilleur désactiva la moitié du réseau de l'immeuble. Aaron trotta jusqu'à l'escalier de secours, sauta par-dessus la rampe et atterrit avec un bruit mat dans un nuage de poussière. Le choc fut rude, mais son champ de force intégral l'absorba. Il scanna les alentours.

Deux agents de sécurité lourdement armés étaient assis dans le centre de contrôle. Immobiles, ils étaient connectés au réseau de surveillance de la clinique et essayaient de comprendre ce qui se passait dans la forêt.

Aaron enfonça la porte, qui vola en éclats. Huit disques d'énergie noirs se détachèrent de la cartouchière dissimulée sous son costume, traversèrent la pièce comme des frelons cybernétiques de la taille d'une main et frappèrent les gardes avant qu'ils aient eu le temps de réagir. Les deux hommes se transformèrent en silhouettes de lumière blanche, tandis que leur champ de force basculait en surcharge. Des vrilles d'électricité s'échappaient des formes incandescentes, s'enroulaient autour des chaises et des bureaux, pendant que des volutes de fumée s'élevaient de la moquette autour de leurs pieds. Les agents se débattirent, alors que les décharges d'énergie émettaient des crissements de plus en plus violents et assourdissants. Les panneaux lumineux du plafond éclatèrent en projetant des gouttelettes de plastique fondu dans tous les sens.

Comme le halo de lumière du premier garde faiblissait, Aaron dégaina son pistolet. Le champ de force de l'homme vacilla, clignota de manière erratique, devenant tour à tour violet puis orange. Des ombres noires infiltrèrent la luminescence déclinante, exposèrent des carrés d'uniforme fumant. Aaron tira. L'agent se désintégra en une onde sphérique de chair et de sang qui éclaboussa toute la pièce. Après cela, il n'eut plus qu'à attendre quelques secondes que les disques terminent de surcharger le bouclier de l'autre agent – une femme. Le bureau fut plongé dans les ténèbres, et elle s'écroula sur le sol avec un sanglot, à peine consciente.

Il s'agenouilla à côté d'elle et sortit un instrument chirurgical de sa poche. Le gadget noir et argenté déplia ses huit bras de morphométal, tandis qu'Aaron le disposait avec précaution sur la tête de la femme. Contrairement à Ruth Stol, celle-ci n'avait rien d'une beauté surnaturelle. Son visage était rond ; des enrichissements brillaient au fond de ses pupilles noires. La peau de ses joues était à vif à cause du courant électrique. Elle leva les yeux vers lui et se mit à pleurer.

— S'il vous plaît, coassa-t-elle.

— Ne vous en faites pas, vous aurez tout oublié de cette nuit lorsqu'on vous aura ressuscitée.

L'appareil lui agrippa le crâne à la façon d'un vampire ; ses bras serrèrent fort le cuir chevelu brûlé. Des lames d'énergie jaillirent et commencèrent leur travail. Aaron attendit tranquillement dans le noir. Le silence n'était rompu que par le bruit du sang coagulé qui tombait en gouttes lourdes du plafond couvert de suie.

— *Procédure terminée,* annonça son ombre virtuelle.

Aaron attrapa l'appareil avec circonspection et le détacha avec un léger bruit de succion. Le sommet du crâne de la femme était accroché à ses pattes. Une faible quantité de sang coula dans les cheveux de la victime. Son cerveau gris pâle luisait dans la lumière des veilleuses du couloir.

Aaron tendit sa main gauche à quelques centimètres de la matière sanguinolente. Sept petits plis se formèrent dans sa paume, d'où jaillirent autant de vrilles semblables à des vers. Il posa la main sur le cerveau et manipula son champ de force de manière à lier les deux, à empêcher sa main de bouger ne serait-ce que d'une fraction de millimètre. Les vrilles s'insinuèrent dans la structure synaptique, s'y connectèrent une multitude de fois, comme les racines d'une plante en quête d'humidité. Elles étaient à la recherche de routes neurales particulières, tentaient de circonvenir le contrôle conscient du corps mais aussi des pensées de la femme.

Ses synapses furent violées avec succès. Les logiciels d'Aaron entreprirent de tirer des données cohérentes de la masse d'impulsions chaotiques.

Elle s'appelait Viertz Accu. Cent dix-sept ans. Héritage Avancé. Mariée à un certain Asher Lel. Deux enfants. Harry, le plus jeune, avait deux ans. Elle en avait assez des gardes de nuit. Et puis, le petit Harry aimait tellement qu'elle lui raconte des histoires avant de se coucher le soir.

Le logiciel d'Aaron concentra le processus d'acquisition sur le présent.

Tout le contenu émotionnel antérieur était éclipsé par une terreur infinie. Les données sensitives étaient quasi

inexistantes, ensevelies sous des vagues de douleur provoquées par l'effondrement de son champ de force. Un souvenir prenait le pas sur tous les autres : l'appareil chirurgical qui fondait sur elle – vision transformée en boucle psychotique empêchant toute pensée cohérente. Ses membres furent pris de tremblements.

Oublie cela. Les pensées d'Aaron expliquent au cerveau que c'est désormais lui qui commande. Il lui faut se concentrer, s'arranger pour que ses pensées effacent le souvenir effrayant. Son influence est permise par ses vrilles parfaitement placées de façon à rendre impossible toute résistance. Alors, un autre genre de pression mentale peut s'exercer. Ses pensées conscientes se taisent, et elle plonge dans le coma.

Lève-toi, commande-t-il au corps transformé en marionnette.

Il se redresse et Aaron se lève derrière lui, la main posée sur le crâne ouvert, maintenue en place par un champ de force liant.

Examen du système de sécurité de la clinique. Des schémas apparaissent dans leurs exovisions respectives, mettant en évidence des points critiques. Son ombre virtuelle cesse ses assauts électroniques sur le réseau de l'établissement, tandis qu'Aaron se connecte au système grâce à l'interface de Viertz. De faux signaux sont envoyés dans l'enceinte du bâtiment administratif pour masquer l'absence des équipements qu'il a détruits en arrivant.

Les codes. Fichier après fichier, les codes de tous les services de la clinique s'échappent de la mémoire et des amas macrocellulaires de Viertz. Il les déploie sur tout le réseau de sécurité, qui devient aveugle. Une autre série de commandes efface la mémoire récente du cerveau de l'établissement et le convainc que les derniers messages d'alerte étaient dus à des dysfonctionnements, que les agents de sécurité ont la situation bien en main.

Plusieurs agents dispersés dans la forêt appellent.

Tout va bien, dit-il à Viertz, qui répète sa phrase sur un canal sécurisé. *On a eu toute une série de pépins. Encore ces glints de mes deux. Ces saletés étaient en train de bouffer les câbles des nœuds de communication.* « De mes deux » est une expression

très souvent employée par Viertz. Les glints sont de minuscules rongeurs locaux qui pullulent dans la forêt et s'attaquent aux installations de la clinique – et ce, en dépit de deux tentatives illégales et vaines d'extermination.

Cette explication est plutôt bien acceptée. Viertz échange quelques blagues avec ses collègues et met un terme à la communication.

Le coffre.

Ils marchent dans le couloir du rez-de-chaussée, côte à côte, la main d'Aaron toujours posée au-dessus de la tête de la femme. Le code de Viertz ouvre la porte de la cabine d'ascenseur. Aaron effectue quelques manipulations supplémentaires pour pouvoir accompagner l'agent au sous-sol sans déclencher d'alarme.

Le niveau qui abrite le coffre est plus problématique. Il est couvert par de nombreux capteurs, dont la plupart sont directement reliés au cerveau de la clinique grâce à des circuits protégés. Impossible de les contourner. Si le cerveau le voit, il lui demandera de décliner son identité.

Le timing devient critique.

Comme la cabine atteint le dernier sous-sol, Aaron détruit les circuits d'alimentation et autres systèmes non surveillés avec une impulsion *em*. Son brouilleur vient facilement à bout du réseau de la sécurité. À présent, le cerveau comprend que quelque chose ne tourne pas rond, mais il est dans l'incapacité de détecter l'origine du problème. Le niveau tout entier est une zone d'ombre électronique.

Aaron ouvre la porte de sa main libre. Le métal offre une résistance considérable. Les activateurs crissent à cause de la pression qu'il exerce et des dégâts qu'il leur inflige. Ses scanners et sa vision infrarouge lui révèlent un couloir vide, très court. Il s'avance en compagnie du zombie Viertz et s'arrête devant la porte en morphométal du coffre. Celle-ci, tout comme le mur dans lequel elle est sertie, est protégée par un puissant champ de force alimenté depuis l'intérieur du coffre. Sa main caresse la paroi et détecte le conduit blindé qui abrite les câblages du réseau. Il pousse. Une impulsion disruptive de faible puissance réduit le béton en nuage de poussière. Il enfonce la main dans le

trou. Il lui faut creuser jusqu'au coude pour atteindre le conduit. Les champs d'énergie s'entrechoquent brièvement, puis le conduit est éventré, les fibres optiques exposées.

De minces filaments sortent du bout de ses doigts et pénètrent les câbles, s'immergent dans le flot de lumière cohérente. Ses enrichissements entrent en contact direct avec le cerveau par une liaison non protégée. Son ombre virtuelle déverse un torrent de logiciels destructeurs, qui brûlent les programmes primaires du cerveau comme un acide attaquant la peau. Huit millisecondes plus tard, la machine perd plus de la moitié de sa capacité de traitement. Ses programmes de survie la déconnectent du système de sécurité du coffre pour lui permettre de se retirer dans un coin isolé où elle peut lécher tranquillement ses plaies.

L'ombre virtuelle d'Aaron reporte son attention sur l'autre extrémité du conduit et examine le réseau à l'intérieur du coffre. Il lui faut moins d'une seconde pour cartographier les nœuds du système et les kubes. Il lui suffit alors de retirer les procédures de contrôle et de sécurité installés par le cerveau. Le champ de force s'éteint, le morphométal se rétracte avec un bruit de décompression, et la porte renforcée s'ouvre enfin.

Aaron retire sa main du trou aux bords dentelés. Viertz et lui avancent de concert et traversent le bouclier antipoussière dans un bourdonnement d'électricité statique. Des panneaux lumineux indépendants s'allument et révèlent une salle oblongue emplie du sol au plafond de kubes de plastique roses transparents.

L'enregistrement se fait sur un simple tableau de contrôle en métal.

Viertz met en route le logiciel dormant. On lui demande d'authentifier son ADN.

Comme il pénètre dans la salle, Aaron détecte des signatures énergétiques étranges en provenance des murs gauche et droit. Il s'agit du dernier rempart érigé devant un demi-million d'implants mémoires d'une valeur inestimable. Pourtant, le système n'est répertorié nulle part. Il a été importé en toute discrétion d'un Monde central, où cette technologie est très répandue. Deux gardes aux enrichissements offensifs très

lourds, enfermés dans des zones de suspension closes par des cages de matière exotique. Leurs enrichissements restent actifs et prêts à l'usage durant les deux années que dure leur service. Lorsqu'ils refont surface dans le temps réel, ils ne posent pas de questions, ils tirent, tout simplement.

Le champ de force d'Aaron est rapidement poussé dans ses derniers retranchements, tandis qu'il s'efforce de protéger également Viertz. Les faisceaux d'énergie s'abattent sur les deux cibles. Le combat semble véritablement déséquilibré. Des vagues denses de photons rouges s'embrasent autour de leurs bras et de leur poitrine avec une férocité aveuglante. Aaron recule d'un demi-pas.

Envoie le certificat d'autorité.

Mais le tableau de contrôle n'est pas fait pour fonctionner et recevoir des informations dans un environnement électromagnétique aussi hostile.

— Merde !

Sa cartouchière lance une volée de drones et d'éponges. Les gardes comprennent ce qu'ils risquent et se cachent derrière des piles de kubes. Aaron tend sa main libre et agrippe le sommet du tableau de contrôle, tandis que le barrage d'énergie se tarit. Des filaments émergent de ses doigts et entreprennent de perforer le métal à la recherche de câbles.

Les deux gardes sortent de leur cachette et recommencent à tirer. Les éponges se regroupent et activent leurs horizons d'absorption. Les faisceaux d'énergie s'incurvent étrangement pour s'engouffrer, inoffensifs, dans un trou noir suspendu devant Aaron. Comme leurs horizons s'accroissent de manière significative, les gardes optent pour des carabines cinétiques. Leurs projectiles hypervéloces ne sont aucunement affectés par les éponges et s'abattent sur Aaron et Viertz. Le champ de force protecteur prend une teinte cuivrée qui tend rapidement vers le carmin. Aaron reste debout malgré la violence des impacts.

À genoux.

Viertz se jette aussitôt sur le sol brillant afin de constituer une cible un peu moins évidente. Les filaments d'Aaron pénètrent le métal et se mêlent aux minces bouquets de fibre optique qu'il dissimule.

Deux avaleurs d'énergie foncent sur lui. Il les abat d'une simple décharge ionique tirée par un enrichissement de son avant-bras. Son champ de force doit se reformater momentanément afin de laisser passer les ions, faiblesse que les gardes exploitent aussitôt. Des projectiles cinétiques l'atteignent à l'épaule et au torse.

Son logiciel de combat dénombre cinq impacts. Son scanner révèle la nature des projectiles. Le premier est un explosif de base, contré par un champ de contention qui le transforme en morceau de métal brûlant. Le deuxième libère un enchevêtrement de fils qui se répandent dans sa chair, la déchirent à un niveau cellulaire, brûlent tout sur leur passage et détruisent les organelles biononiques. On ne peut les arrêter qu'avec un champ disrupteur réglé sur une fréquence particulière et destiné à attaquer leur structure moléculaire, mais qui a également pour effet d'affaiblir les biononiques qui se trouvent dans la même zone. Le troisième lui injecte assez d'agents neurotoxiques pour tuer cinq cents hommes. Les biononiques convergent rapidement pour contrer les effets de la toxine mortelle. Le quatrième est un autre explosif, neutralisé en même temps que le premier. Le cinquième contient un amas d'inhibiteurs microscopiques censés perturber son système nerveux et empêcher le fonctionnement de ses enrichissements ; accessoirement, ils doivent lui infliger des douleurs insupportables. Un champ brouilleur en vient à bout.

Sa blessure ressemble à un cratère. Il saigne beaucoup, mais le liquide vital est contenu par son champ de force reformaté. Le tissu déchiré de son costume en est rapidement saturé. Les biononiques se rassemblent autour de la blessure et travaillent de concert à la réparation des veines, des artères et des capillaires. À l'intérieur de son corps, la progression des fils est stoppée par un champ disrupteur qui sabote leur cohésion moléculaire. Malheureusement, le processus a été lent et les dégâts sont considérables – dégâts aggravés par les inhibiteurs.

Aaron bascule la tête en arrière et crie de douleur, tandis qu'une guerre technologique microscopique se joue dans ses muscles et ses vaisseaux sanguins. Pourtant, il refuse de lâcher Viertz et le tableau de contrôle.

Ses biononiques font taire toute une série de nerfs, éliminant toute sensation en provenance de son épaule et de son bras. Une part déconcertante de l'affichage médical de son exovision vire au rouge et se met à clignoter. Ses membres sont pris de tremblements. La poche de secours dissimulée dans sa cuisse libère une forte dose d'analgésique dans son sang.

Une seconde vague de projectiles cinétiques le heurte. Il n'est pas loin de tomber à la renverse. Ses biononiques et enrichissements travaillent au maximum de leurs capacités. Les drones font leur possible pour tromper les capteurs de visée de l'ennemi, cependant, l'étroitesse du champ de bataille rend leur usage quasi inutile.

Ses filaments entrent en contact avec le kube d'enregistrement du panneau de contrôle.

Envoie un certificat d'autorité.

Le logiciel du kube reconnaît Viertz. Son ombre virtuelle part aussitôt à la recherche de la mémoire d'Inigo. Très rapidement, elle repère l'implant correspondant. Ses coordonnées physiques sont chargées dans les programmes de combat d'Aaron. Huit centimètres cubes à protéger à tout prix. Le reste n'a aucune valeur.

Il lâche Viertz et le panneau de contrôle. La femme s'écroule, face la première, mouvement qui secoue violemment son cerveau vulnérable. Un nouvel afflux de sang vient rougir le cercle blanc de sa boîte crânienne. Le tourbillon protecteur des éponges se désactive et les horizons noirs se replient sur eux-mêmes. Aaron lève la tête et gratifie les gardes d'un sourire dément, animal. Les hommes ont arrêté de tirer afin d'évaluer la situation.

— Maintenant, c'est mon tour, grogne-t-il avec enthousiasme.

Une première impulsion disruptive explose. La moitié des précieux kubes se mue en rivière de plastique fondu. Les deux gardes titubent en arrière. Les décharges d'un pistolet à gelée s'abattent sur leur champ de force. Des avaleurs d'énergie tirés par les deux camps fendent l'atmosphère. Des trous noirs éclosent puis se contractent comme des novas inversées. Des projectiles cinétiques mordent dans le béton et le marbre de la

salle. D'autres kubes se répandent par terre. Le plastique prend feu ; des ruisselets en fusion s'écoulent sur le sol.

Aaron prend position entre les gardes et l'implant d'Inigo afin de le protéger. Il ouvre une brèche dans le champ de force d'un garde et en profite pour viser sa jambe. Celle-ci se transforme instantanément en purée bouillonnante. L'homme hurle et tombe à la renverse. Son champ de force se reconfigure autour du moignon, et son sang se répand sur le sol, où il se met à fumer. Des avaleurs d'énergie s'accrochent à lui tels des rongeurs prédateurs. L'homme se débat, désespéré, tandis que son bouclier faiblit.

Ne restent plus qu'Aaron et un garde. Ils avancent l'un vers l'autre, chacun faisant confiance à ses enrichissements offensifs. Cela n'a plus rien d'une guerre électronique ou d'un duel d'intelligences ; les deux adversaires n'usent plus que de leur force brute.

À la fin, on dirait que deux boules de feu se percutent. Une onde de choc incandescente se répand tout autour et vaporise tout ce qu'elle rencontre. Soudain, une des boules de feu s'éteint.

Aaron se dresse au-dessus de l'amas noirâtre qui, quelques secondes plus tôt, était son adversaire. Sans le lâcher des yeux, il tend son bras valide sur le côté. Un canon à rayons X jaillit de son avant-bras. Son faisceau traverse la tête du garde unijambiste et fait un détour pour détruire son implant mémoire. Aaron laisse échapper un long soupir et grimace à cause de la douleur lancinante de son épaule. Il baisse les yeux sur sa blessure et constate que son torse est presque entièrement taché de sang. Le trou dans son costume déchiré et brûlé révèle un carré de peau noirci, sanguinolent. Son moniteur médical rapporte la présence de fils profondément enfouis ; les dégâts qu'ils ont causés sont très importants.

Des douleurs vives s'éveillent dans sa cuisse, qui lui coupent la respiration. Son genou est sur le point de céder. Les biononiques font leur possible pour éliminer les brouilleurs qui circulent dans son sang. S'ils infiltrent son cerveau, il aura de sérieux ennuis. La poche médicale continue de dispenser des médicaments pour contrer les effets du choc. À moins de se

rendre très rapidement dans des installations médicalisées, son hémorragie risque de devenir vraiment problématique. Toutefois, il reste fonctionnel. Évidemment, il lui faudra subir une décontamination pour se débarrasser de l'agent neurotoxique.

Ses scanners se réinitialisent et se remettent à fonctionner normalement.

Aaron avance jusqu'à l'endroit où est stocké l'implant mémoire d'Inigo. Les éponges volettent dans les airs puis retournent se cacher dans sa cartouchière. Ses pieds écrasent un tapis de fragments avant de s'enfoncer dans un magma de sang et de plastique fondu. Bientôt, l'implant est dans sa main et l'étape la plus délicate de sa mission est terminée.

Comme il sort du coffre, des flammes rampent sur l'uniforme de Viertz. Elle est toujours à genoux. Aaron lui tire un faisceau de rayons X dans la tête – par pure charité, au cas où son implant mémoire continuerait à enregistrer ses sensations. Cela ne lui ressemble pas, mais il ne peut s'empêcher de se montrer magnanime après un pareil succès.

Trois minutes plus tard, Aaron surgit sur le toit du bâtiment administratif. Il marcha jusqu'au rebord en respirant par saccades. Son épaule engourdie commençait à le brûler, et sa tête tournait de plus en plus. Ses enrichissements médicaux n'étaient pas loin d'être débordés. Une terrible vague de douleur en provenance de sa cuisse, de son ventre et de son échine l'aveugla. Il fut pris de convulsions. Cependant, malgré l'absence de rapport dans son exovision, ses biononiques continuaient leur chasse aux brouilleurs.

Lentement, difficilement, il se redressa, tituba, faillit faire une chute de dix mètres. Son ombre virtuelle s'était connectée à l'unisphère dès qu'il avait émergé de la cage d'ascenseur et lui avait confirmé que le cerveau de la clinique hurlait des appels aux secours sur toutes les fréquences et les modes disponibles.

— *Les troupes tactiques de la police réagissent,* l'informa son ombre virtuelle. *Les agents de sécurité de la clinique sont en train de s'armer. Le périmètre est scellé.*

— *Nous ferions mieux de partir, alors*, dit Aaron d'un ton bravache, tandis qu'une onde de douleur fantôme lui traversait la clavicule et lui arrachait une grimace. *On y va,* dit-il à Corrie-Lyn. Comme d'habitude, je suis le numéro un.

— *Oh ! vous avez déjà terminé ?*

Pendant un moment, il crut qu'elle se moquait de lui.

— *Pardon ?*

— *Je ne pensais pas que vous seriez si rapide*.

Sa colère monta et il devint froid comme un glaçon. Il lui avait pourtant donné un timing très précis. Même la présence inattendue des gardes et la fusillade qui avait suivi n'étaient pas parvenues à le retarder de plus de quarante secondes.

— *Où êtes-vous ?*

Son exovision lui montrait une carte de la région couverte de points lumineux qui figuraient les croiseurs de la police lancés à Mach huit.

— Euh… Je suis toujours dans le hall de réception. Vous savez, ils ont des vêtements très sympas, et Ruth Stol est vraiment de bon conseil. Qui l'aurait cru ? J'ai déjà essayé quelques-uns de ces magnifiques…

— *FONCEZ DANS LA CAPSULE ! ET MAGNEZ-VOUS LE CUL !* cria-t-il.

Son logiciel tactique évalua la situation et rendit des conclusions identiques à ce que lui hurlait son instinct : ce toit était beaucoup trop exposé. Un nouveau tremblement lui parcourut la jambe et il se laissa tomber dans le vide. Il avait entièrement confiance dans son logiciel de combat. Le programme formata son champ de force de façon à amortir sa chute. Néanmoins, lorsqu'il toucha le sol, la douleur lui explosa directement dans le cerveau. Il fit une roulade et se releva. Lentement, très lentement.

— *Les portes ne s'ouvrent pas,* annonça Corrie-Lyn. *Je ne peux pas retourner à la capsule. L'alarme s'est déclenchée. Attendez… Ruth me dit de ne pas bouger*.

Aaron grogna, puis traversa d'une démarche titubante et erratique le ruban de gazon qui entourait le bâtiment administratif. Non pas que les arbres fussent d'une grande utilité pour le protéger contre le genre de forces qui fonçaient

dans sa direction. Seul un instinct animal lui commandait de se réfugier dans les ténèbres.

— *Dégommez cette salope,* lui répondit-il.

— *Quoi ?*

— *Frappez-la. Voici un programme de combat,* ajouta-t-il en lui transmettant le fichier approprié. *Mettez-la hors d'état de nuire. N'hésitez pas.*

— *Mais je ne peux pas…*

— *Frappez-la. Et appelez la capsule. Elle traversera la porte, si vous ne pouvez pas l'ouvrir.*

— *Je ne pourrais pas simplement appeler la capsule ? L'idée de frapper quelqu'un qui ne m'a rien fait me dérange un peu.*

Aaron atteignit les arbres. Sa jambe céda et il tomba dans la poussière et les ronces. Une douleur qui n'avait rien à voir avec les brouilleurs pulsait dans son épaule.

— *Au secours,* coassa-t-il. *Merde, Corrie-Lyn, rejoignez-moi vite.*

Il rampa. Ses exo-images vacillaient, tournaient autour de son champ de vision rétréci.

— Eh, elle m'a attrapée !

— Corrie-Lyn…

— Grosse vache !

— Je n'y arriverai pas.

Il appuya son bras valide sur le sol sablonneux et humide, essaya de se relever. Deux capsules de la police passèrent en silence au-dessus de lui. Une seconde plus tard, leur « boum » supersonique lui refaisaient perdre l'équilibre. Sous la violence des explosions jumelles, des branches d'arbres se brisèrent. Aaron roula sur le dos en gémissant.

— *Oh, Ozzie ! il y a du sang partout. Je crois que je lui ai cassé le nez. Pourtant, je n'ai pas tapé très fort…*

— *Venez me chercher,* marmonna-t-il.

Il envoya un ordre simple aux éponges rangées dans sa cartouchière. Les petites sphères s'élevèrent dans la nuit et disparurent au-dessus des arbres ondulant. Des faisceaux laser violets déchirèrent l'atmosphère, aussi intenses que des éclairs. Aaron sourit doucement.

— *Dommage,* dit-il aux capsules invisibles.

Les éponges aspirèrent l'énergie envoyée par les véhicules de police. En théorie, elles étaient capables d'absorber des milliards de kilowatts par heure avant d'être saturées. Aaron leur avait cependant programmé une limite. Une fois cette limite atteinte, l'effet était inversé.

Cinq énormes explosions fleurirent au-dessus de la forêt, envoyant des vagues de pression massives dans toutes les directions. Les capsules ne pouvaient pas être endommagées par ces déflagrations car leurs champs de force étaient beaucoup trop puissants. Toutefois, les ondes de choc les envoyèrent valdinguer dans le ciel nocturne, où elles tourbillonnèrent longuement, tandis que leurs réacteurs regrav luttaient pour les stabiliser. En dessous, les arbres chutaient comme des dominos et se brisaient avec des craquements d'allumettes.

Un blizzard d'échardes et de cailloux souleva Aaron et le redéposa cinq mètres plus loin, où il tomba lourdement. Couché sur le dos, le regard rivé sur un ciel strié de traînées ioniques lumineuses, il se rendit compte qu'il n'avait pas lâché l'implant mémoire. À sa grande surprise.

— *Corrie-Lyn,* appela-t-il avec l'énergie du désespoir.

Au-dessus de lui, le ciel si beau se couvrait d'un voile de noir infini.

Les étoiles disparurent et les ténèbres l'enveloppèrent.

Le quatrième rêve d'Inigo

La caravane avait levé le camp juste après l'aube. Trois heures plus tard, la dernière arête était atteinte et la plaine se déroulait sous leurs yeux. Avec un grand sourire et un enthousiasme chargé d'adrénaline, Edeard découvrit cette vue. Après presque une année passée sur la route, il contemplait enfin son avenir. À dos de gé-cheval, Salrana arriva à sa hauteur. Elle cria de joie et frappa dans ses mains. Affolés, les cochons transportés dans le chariot d'O'Irany grognèrent.

Edeard ordonna au gé-cheval de s'arrêter. La caravane avançait inexorablement. Chariot après chariot, elle s'étirait sur la route caillouteuse. Droit devant lui, les contreforts du mont Donsori s'enfonçaient brusquement dans une plaine d'Iguru gigantesque et d'une beauté saisissante. Des terres riches, cultivables et, en grande partie, cultivées. En effet, la plaine était découpée en carrés réguliers recouverts de plantations verdoyantes. Une impressionnante grille de canaux reliés à des rivières peu profondes délimitées par des berges de terre surélevées… Les forêts étaient cantonnées aux pentes douces des étranges petits volcans qui brisaient parfois la monotonie de la plaine. Edeard avait beau regarder, il ne voyait aucune logique dans la manière dont les monticules abrupts étaient répartis. La géographie du paysage semblait gouvernée par le hasard.

C'était un spectacle étrange, complètement différent de la montagne accidentée. Il haussa les épaules et se tourna vers l'est en plissant les yeux. Peut-être n'était-ce que son imagination ou bien la ligne d'horizon floue, mais il croyait apercevoir la mer de Lyot au loin.

La ville, en revanche, était parfaitement distincte. Makkathran dominait l'horizon telle une perle baignée de soleil. Au début, il fut un peu déçu par sa taille, avant de se rendre compte de la distance qui les séparait d'elle.

— C'est tout de même quelque chose, hein ? dit Barkus en arrêtant son cheval vieillissant à sa hauteur.

— Oui, monsieur, répondit Edeard, qui ne ressentait pas le besoin d'ajouter quoi que ce soit. Dans combien de temps y serons-nous ?

— Il faut compter au moins une demi-journée pour atteindre la plaine ; la dernière descente est assez délicate. Nous camperons à Clipsham, qui est la première ville de taille respectable que nous croiserons. Après cela, Makkathran sera encore à près d'une journée de cheval.

Le caravanier hocha la tête d'un air satisfait et commanda à sa monture d'avancer.

Presque deux jours… Hypnotisé, Edeard fixa la capitale lointaine – en réalité, la seule véritable mégalopole de Querencia. La caravane avait traversé des endroits fabuleux, de vastes conurbations aux populations riches. Dans plusieurs d'entre elles, il avait vu des parcs plus grands qu'Ashwell. Il avait été bluffé par la taille de ces villes. Il s'était même dit qu'il ne pouvait y en avoir de plus étendues. *Quel imbécile je fais*.

— Serais-tu en train de douter ? lui demanda Salrana. Je te sens de plus en plus mélancolique. Cela se bouscule dans ta tête.

— Disons que j'ai un peu le cafard.

Les pensées de Salrana se teintèrent d'amusement. Elle eut un sourire coquin.

— Tu penses à Franlee ?

— Je n'ai pas repensé à elle depuis des mois, répondit-il d'un air digne.

Salrana gloussa méchamment.

Il avait rencontré Franlee à Plax, une capitale provinciale située sur l'autre versant du mont Ulfsen. À cause de toute une série de pépins – roues cassées, animaux malades, tempêtes d'automne très en avance –, la caravane était arrivée très tard à Plax et s'était retrouvée bloquée par la neige pendant six semaines. C'était à cette occasion qu'il avait rencontré Franlee, une apprentie de la Guilde des modeleurs, son premier véritable amour. Comme la météo était calamiteuse, ils avaient passé le plus clair de leur temps au lit ou bien dans les tavernes bon marché de la ville. Le maître de la Guilde avait reconnu son

talent et lui avait proposé de le prendre comme apprenti, en lui promettant de faire de lui un compagnon en moins d'un an. Il avait été à deux doigts d'accepter.

Toutefois, la promesse faite à Akeem était plus forte que tout. Partir s'était révélé si douloureux qu'il s'était renfermé sur lui-même pendant des semaines, tandis que la caravane avançait péniblement dans les vallées enneigées d'Ulfsen. Durant cette période, le côtoyer au quotidien avait été un véritable calvaire, et ce, pour toute la caravane. Il leur avait fallu attendre la fin de l'hiver pour retrouver un Edeard heureux de vivre. Et heureux de rencontrer Roseillin dans un village de montagne. Puis Dalice. Et… Enfin, plusieurs filles ici et là.

— Regarde-la, dit-il avec enthousiasme. Nous avons fait ce qu'il fallait.

Salrana pencha la tête en arrière et, les yeux mi-clos, s'abîma dans la contemplation du ciel matinal lumineux.

— Oublie un peu la ville, rétorqua-t-elle. Je n'ai jamais vu autant de ciel.

Il leva les yeux et comprit ce qu'elle entendait par là. De là où ils se trouvaient, la vue sur le toit azuré de la plaine était imprenable. Très loin au-dessus de leurs têtes, des nuages lumineux avançaient, poussés par le vent. Ils étaient tellement fins qu'ils ne parvenaient même pas à masquer le ciel couleur saphir. Ils se tordaient et décrivaient des arcs au-dessus d'Iguru, avant d'atteindre les courants des montagnes, de grossir et de noircir. « En ville, le vent souffle toujours de la mer, lui avait dit un jour Akeem. Méfie-toi lorsqu'il souffle dans le sens inverse. » L'air était pur, piquant et étrangement vicié à la fois.

Des rires retentirent dans le chariot qui le dépassait.

— Espèce d'ignare ! se moqua Olcus, le conducteur. C'est l'odeur de la mer.

Edeard contempla une nouvelle fois la ligne d'horizon. Il n'avait encore jamais vu la mer. En vérité, vue d'ici, elle n'était guère impressionnante, puisqu'elle se résumait à une ligne grise et floue. Il supposait néanmoins qu'elle deviendrait plus intéressante à mesure qu'ils s'en approcheraient.

— Merci à vous, vieil homme, répondit-il en agitant la main.

Désormais, il était en bons termes avec toutes les familles de la caravane. Les abandonner à Makkathran serait au moins aussi dur que de quitter Plax.

— Allez, dit Salrana en donnant à sa monture l'ordre d'avancer.

Quelques secondes plus tard, Edeard lui emboîtait le pas.

— J'ai discuté avec Magrith pendant le petit déjeuner, reprit-elle. Elle m'a dit que Rah a emprunté cette route avec son équipage après la bataille qui a suivi leur arrivée sur Querencia. La première fois que ses yeux se sont posés sur Makkathran, il se tenait là où nous nous tenons en ce moment.

— Je me demande ce qu'il a fait d'Iguru, murmura Edeard.

— Parfois, j'ai du mal à te comprendre. Nous sommes enfin arrivés à destination, ce à quoi je ne croyais pas réellement. Nous deux, habitants d'un village oublié appelé Ashwell, nous nous tenons au centre de notre monde. Et toi, tu trouves le moyen de me parler de ces terres agricoles.

— Je suis désolé. C'est juste que… Enfin, je trouve cet endroit bizarre. Regarde les montagnes ; elles s'arrêtent d'un seul coup, comme si on les avait découpées.

— Si cela t'intéresse tant, je suis certaine qu'il existe une Guilde de géographie à Makkathran, dit-elle avec dédain.

— Bonne idée, s'enflamma-t-il soudain. Tu crois qu'on y entre facilement ?

— Oh ! lâcha-t-elle, exaspérée.

Elle le poussa avec sa troisième main pour le déséquilibrer. Il lui rendit la pareille et l'obligea à agripper très fort ses rênes pour ne pas tomber.

— Edeard, attention !

— Excuse-moi.

Dans la caravane, tout le monde répétait qu'Edeard ne connaissait pas sa force. Il secoua la tête et se concentra sur sa phalange de génistars, s'assurant que les chevaux tiraient les chariots bien droit, que les loups ne s'éloignaient pas trop et que les aigles décrivaient des cercles au-dessus du convoi. Le revêtement de la route était excellent, car constitué de larges dalles de pierre parfaitement scellées. On aurait presque dit une voie citadine. Il n'y avait pas d'autre route pour traverser les

montagnes et rallier la capitale. Il vit, avec ses yeux et en esprit, plusieurs chariots et convois de petite taille qui serpentaient dans les lacets. Il avisa également un groupe d'hommes à cheval accompagné de loups qui se dirigeaient tranquillement dans leur direction. Ils rencontreraient la tête de la caravane vers midi, estima-t-il.

Tous ses sens étaient à l'écoute car il commençait à percevoir les émanations de la ville, un murmure bas et calme semblable à l'aura de n'importe quelle agglomération humaine. Pourtant, en dépit de ses capacités hors normes, il était trop loin pour sentir la population de Makkathran. Et puis, la pulsation, le tempo de ce murmure-ci était différent de ce qu'il avait l'habitude d'entendre. Tout était plus lent, mais aussi plus… satisfait. C'était l'essence d'un après-midi d'été distillée en une longue harmonique. Agréable et relaxante. Il bâilla.

— Edeard ! l'appela Salrana.

Il cligna des yeux et revint à lui. Son amie semblait inquiète pour lui. En effet, son cheval marchait tout près du bord de la route. Non que cela fût dangereux, car la pente ne devenait abrupte que beaucoup plus loin, là où la voie dessinait des lacets. À ses pieds, le terrain était tout juste irrégulier et suivait les contours de la crête. Il instruisit rapidement sa monture, qui corrigea sa trajectoire.

— Essayons d'arriver en un seul morceau, dit-elle d'un ton acerbe. Par la Dame, tu ne feras donc jamais un cavalier correct.

Il était trop perturbé pour se défendre et plaisanter avec elle comme ils en avaient l'habitude. Il ne percevait plus les pensées lourdes de la ville – ses veines étaient saturées d'adrénaline. À présent que Makkathran était en vue, il était véritablement excité. Enfin, le passé si terrible était derrière eux.

En milieu de journée, la caravane s'arrêta progressivement dans un concert de freins en bois et en métal, de grognements d'animaux et de grondements humains. Elle s'étirait sur près de sept cents mètres sur les lacets de la route, qu'elle obstruait presque totalement. Le capitaine de la patrouille qui lui barrait le chemin s'excusa mais n'en resta pas moins ferme.

Edeard n'était qu'à deux chariots de là lorsqu'il entendit Barkus demander :

— Il y a un problème, monsieur ? Nous venons une fois par an et sommes bien connus des autorités civiles.

— Je vous connais, Barkus, dit le capitaine en fixant les gé-loups de la caravane.

Il montait un cheval ordinaire noir comme la nuit et en imposait dans sa tunique cérémonielle bleu et rouge ornée de boutons de cuivre poli. Edeard examina en esprit le revolver rangé dans le holster blanc de l'homme. Il ressemblait énormément à celui de la famille de Genril. Les autres hommes de la patrouille étaient aussi armés, toutefois, aucun d'entre eux ne possédait de pistolet à répétition similaire à ceux des bandits. Edeard ignorait si c'était une bonne chose. Si la ville disposait d'armes aussi puissantes, elle ne les confierait sans doute pas à une modeste patrouille comme celle-ci.

— Cependant, reprit le capitaine, vous n'aviez pas autant de loups, la dernière fois.

— Nous avons visité la province de Rulan, l'année dernière. Des bandits ont saccagé un village, et les fermes sont régulièrement attaquées. On n'est jamais trop prudent.

— Damnés sauvages, cracha le milicien. Probablement se disputaient-ils une putain. Je me demande pourquoi vous vous aventurez là-bas, Barkus. Ces gens-là sont tous des vauriens et des bandits, si vous me demandez mon avis.

Lentement, Edeard se redressa sur sa selle, fixa le capitaine et renforça son bouclier.

— *Tiens-toi tranquille,* lui chuchota mentalement Barkus.

— Edeard ! siffla doucement Salrana.

Il sentit la colère à peine contenue de la jeune femme, mais aussi l'incrédulité et la sympathie des amis qui l'entouraient.

— Peut-être, reprit Barkus à voix haute, mais on y fait d'excellentes affaires.

Le capitaine rit de bon cœur, car il n'était pas conscient de la tempête qui secouait les cavaliers.

— Et je suppose que vous ne ferez aucun cadeau à mes amis de la ville, dit-il.

— C'est là l'essence du commerce, rétorqua Barkus. Après tout, nous prenons des risques considérables en voyageant.

— Eh bien, bonne chance à vous, Barkus. Néanmoins, j'œuvre pour la sécurité de mes concitoyens et je dois vous demander de garder vos bêtes en laisse dans l'enceinte de la ville. Vos loups ne sont pas habitués à la civilisation, et je n'ai pas envie qu'il arrive un malheureux accident.

— Bien sûr.

— Peut-être serait-il judicieux de commencer à les habituer à la laisse dès que vous aurez atteint la vallée.

— J'y veillerai.

— Parfait. Ah oui, j'oubliais : pas de trafic avec les habitants du quartier de Sampalok, d'accord ?

— Ne vous en faites pas.

Le capitaine et ses hommes firent demi-tour et s'en furent, suivis par leur meute de loups.

Barkus ordonna aux véhicules de se remettre en marche et se rapprocha d'Edeard et de Salrana.

— Je suis navré que vous ayez entendu cela.

— Rassurez-moi, ils ne sont pas tous comme lui, en ville ? demanda Salrana.

— Non, non. Les officiers de la milice sont souvent les benjamins de familles anciennes, de petits crétins qui ne connaissent rien à la vie. Ils sont pétris d'arrogance mais n'ont pas l'argent qui va avec. La milice les aide à maintenir une illusion de réussite sociale, alors qu'ils passent tous leur temps à chercher une riche héritière à marier. Heureusement, ils ne peuvent pas faire beaucoup de mal en patrouillant dans le coin.

Edeard était presque choqué.

— S'ils ont besoin d'argent, pourquoi ne rejoignent-ils pas une Guilde afin de développer leur talent psychique et de créer une entreprise ?

À sa grande surprise, Barkus éclata de rire.

— Oh, Edeard, tu as voyagé pendant près de un an avec nous, mais il te reste beaucoup de chemin à parcourir. Un noble, travailler ?

Il rit de plus belle, avant de s'éloigner vers le chariot suivant.

Après Clipsham, Edeard eut envie de partir au galop et de ne pas s'arrêter avant Makkathran. En quelques heures, il y serait. Toutefois, il parvint à contenir son impatience et continua à avancer au pas tout en rassurant les loups, qui n'étaient pas habitués à être tenus en laisse.

Il faisait chaud sur la plaine. Une brise légère, humide et revigorante soufflait continuellement de la mer. Ici, avait expliqué Barkus, l'hiver était beaucoup plus court que dans la province de Rulan, même s'il arrivait qu'il fasse très froid ou qu'il y ait des tempêtes de neige. En revanche, l'été était très chaud et s'étirait sur plus de cinq mois. La plupart des grandes familles avaient des villas dans le massif de Donsori, où elles se réfugiaient durant les mois de canicule.

Grâce à ce climat, les terres cultivées d'Iguru étaient extrêmement fertiles. La route était flanquée de palmiers effilés et imposants habillés de mousse cobalt et de feuilles émeraude et rouges. Les cultures étaient différentes de celles qu'Edeard connaissaient. Il y avait peu de champs de céréales et beaucoup d'agrumes, d'arbres fruitiers, de vignobles et de baies. On brûlait des champs de roseaux, et des plumets de fumée noire s'élevaient très haut dans le ciel. Le sol volcanique, ajouté aux pluies régulières et au soleil, expliquait la richesse et la bonne santé de la végétation. Des armés de gé-singes s'activaient partout et prenaient soin des plantes sous la direction de superviseurs à cheval. Les fermes étaient des bâtiments chaulés aux toits en tuiles rouges aussi grands que les Guildes d'Ashwell.

Cela faisait des heures que le convoi s'était remis en branle ; pourtant, le panorama demeurait inchangé. Seuls les cônes des volcans permettaient d'estimer leur progression. Edeard vit des ruisseaux argentés pareils à des veines couler sur leurs versants avant de disparaître derrière de denses bosquets couleur de jade. À son grand étonnement, les arêtes des cratères étaient arrondies et régulières, et n'avaient rien de caldeiras dentelées.

Sur nombre de saillies, il repéra des maisons compactes et élaborées. Ses amis lui expliquèrent qu'il s'agissait de pavillons où les riches de la ville venaient se détendre et profiter de la vue

fabuleuse. Certaines d'entre elles dissimulaient les maîtresses de notables.

Comme ils approchaient de Makkathran, le trafic se fit plus dense. Les chevaux ordinaires étaient maintenant plus nombreux que les gé-chevaux. Les cavaliers portaient des vêtements de qualité. Des chariots remplis de produits de la ferme roulaient paresseusement en direction des marchés et des entrepôts réservés aux marchands. Des attelages de plaisance aux fenêtres fermées par des rideaux les dépassèrent en roulant à toute vitesse. Edeard découvrit avec stupeur qu'ils étaient protégés des esprits trop curieux par une variante moins élaborée du camouflage que lui avait appris Akeem. Et, pour ceux qui se montreraient trop insistants, il y avait des serviteurs peu commodes et violents.

Durant la phase d'approche finale, Edeard aperçut une étonnante variété d'arbres. Des troncs anciens noir et gris se dressaient comme des sentinelles de part et d'autre de la route. Leurs branches épaisses se rejoignaient au-dessus de la chaussée et formaient une arche vieille de plusieurs siècles. Au début, Edeard se demanda si un tremblement de terre n'avait pas eu lieu récemment, car tous les arbres, quels que soient leur âge et leur taille, penchaient d'un côté. Les branches aussi semblaient tordues. Alors, il comprit que c'était le vent incessant qui essayait de les éloigner de la côte.

Les derniers quatre cents mètres étaient couverts de pâturages où broutait un troupeau de moutons. Lorsque la caravane émergea de l'arche végétale, Edeard put admirer la ville pour la première fois depuis qu'ils avaient entamé la traversée de la plaine. La muraille de cristal haute de trente mètres s'élevait devant lui, jaillissant de l'herbe verte. Bien que transparente, elle avait des reflets dorés et déformait les silhouettes des bâtiments qu'elle abritait, au point qu'il était impossible de deviner ce qu'il y avait de l'autre côté. Le mur dessinait un cercle parfait autour de la ville. Il avait partout la même hauteur, sauf à l'est, où il s'enfonçait dans l'eau du port. Les marées modestes de Querencia n'avaient pas d'effets visibles sur lui. Le cristal était aussi insensible à l'érosion qu'aux autres formes d'assauts. Les balles et les pioches ne lui faisaient

rien. La colle glissait dessus. Comme barrière défensive, il était presque parfait.

Seule la télékinésie avait un pouvoir sur lui, car elle l'affaiblissait très lentement. Rah l'avait découvert, qui avait offert la ville à son peuple. Grâce à son esprit puissant, il avait taillé le cristal et ouvert trois arches. Selon la légende, chacune d'entre elles lui aurait demandé deux années d'efforts. Ses hommes avaient ensuite fixé des gonds géants aux morceaux découpés afin d'en faire des portes solides et parfaitement ajustées. Durant les deux millénaires qui s'étaient écoulés depuis, elles n'avaient été closes qu'à huit reprises. Cela faisait sept cents ans qu'elles étaient ouvertes.

La caravane entra par la porte nord. L'arche mesurait sept mètres de large et culminait à une douzaine de mètres. La porte elle-même était repliée contre la paroi interne du mur. Edeard avait du mal à croire que cette masse énorme était capable de bouger, d'autant que les charnières semblaient incroyablement primitives avec leurs articulations bulbeuses et leurs poutrelles constellées de rivets. Pourtant, il n'y avait aucune trace de corrosion, et les axes étaient bien huilés.

À l'intérieur de l'enceinte, à gauche de la route, se trouvait une zone constituée de paddocks appelée Douve haute, qui s'étirait jusqu'au quartier de la Queue supérieure, près du port. Comme les chevaux étaient interdits dans les quartiers principaux, de nombreuses familles faisaient garder leurs bêtes ici, dans ces bâtiments en bois construits au fil des siècles. Il y avait également des étables pour le bétail, des enclos réservés aux voyageurs, et mêmes quelques marchés de seconde zone. De l'autre côté de la route, le croissant de la Douve basse menait à la Grande Porte. Les Douves étaient délimitées par le canal de la Courbe nord, construit dans le même matériau que la majorité de la ville, ce marbre transparent plus solide que tous les métaux forgés par les hommes de Querencia.

Edeard regarda, fasciné, les gondoles noires glisser sur l'eau. Il avait déjà vu des bateaux ; il y en avait plein à Thorpe et dans de nombreux autres villages. Toutefois, ceux-ci étaient tellement plus élégants. Peu profonds, ils arboraient une proue haute et finement ouvragée. Le banc matelassé situé au milieu

des embarcations était protégé du soleil brûlant par un auvent blanc, tandis que les gondoliers manipulaient leurs grandes perches depuis une plate-forme fixée à l'arrière. Chaque gondole accueillait au moins deux gé-chats. Edeard considéra avec le sourire ces génistars traditionnels qui plongeaient continuellement dans l'eau salée. Contrairement aux créatures boursouflées qu'il avait modelées à Ashwell, celles-ci étaient effilées, et avaient les pattes palmées et la queue longue et agile. La surface de l'eau était agitée par des remous, tandis que les chats chassaient les fil-rats et arrachaient le trilan pour garder le canal propre.

— Oh, ma Dame ! s'exclama Salrana en admirant la ville, bouche bée.

— Nous avons pris la bonne décision, dit Edeard d'un ton péremptoire. Oui, cela ne fait aucun doute.

À présent qu'il était à l'intérieur de l'enceinte de cristal, la véritable aura de la ville le recouvrait complètement. Il n'avait encore jamais ressenti autant de vitalité, d'émotions positives produites par les vies interconnectées et animées d'une population nombreuse. Les individualités étaient impossibles à distinguer les unes des autres, mais la sensation collective était puissante. Le seul fait de se nourrir de cette vue et de ces bruits était une expérience formidable.

La caravane sortit de la route. Barkus eut une brève conversation avec un maître des voyages, qui assigna aux familles trois enclos de la Douve haute, tout près de l'endroit où les étals seraient installés. Les chariots s'engagèrent sur le chemin étroit qui conduisait à leur destination finale.

Edeard et Salrana avancèrent jusqu'au chariot de Barkus, ce qui leur rappela le jour où ils avaient prié le vieil homme de les prendre avec lui dans sa caravane. Ce jour-là, à Thorpe, la famille de Barkus était en train d'installer les auvents de part et d'autre du chariot. À l'époque, ils s'étaient comportés en étrangers méfiants et intrigués. Aujourd'hui, Edeard les considérait tous comme des amis, ce qui rendait sa tâche encore plus difficile. Comme Barkus se retournait pour leur faire face, les pensées de Salrana étaient contenues et moroses.

Le vieux maître avisa les sacs qu'ils avaient tous les deux préparés.

— Alors, vous comptez vraiment rester ici ?

— Oui, monsieur.

Il les embrassa tous les deux. Salrana essuya quelques larmes. Edeard, quant à lui, faisait son possible pour ne pas avoir à en arriver là.

— Vous avez assez d'argent ?

— Oui, monsieur, nous avons ce qu'il faut, répondit Edeard en tapotant une poche de son pantalon.

Durant le voyage, il avait vendu suffisamment d'araignées pour vivre dans une auberge confortable pendant plusieurs semaines. Et puis, il était correctement vêtu.

— Nous ne bougerons pas d'ici pendant une semaine, au cas vous auriez besoin de quelque chose. Si vous changez d'avis, vous êtes les bienvenus. Vous serez toujours chez vous, sur la route.

— Je n'oublierai jamais votre gentillesse, dit Edeard.

— Moi non plus, ajouta Salrana.

— Allez, partez, maintenant. Fichez-moi le camp.

Edeard lisait dans les pensées de l'homme que ces adieux étaient tout aussi douloureux pour lui que pour eux. Il prit le bras du vieil homme et le serra fort avant de s'en aller. Salrana enroula les bras autour de son cou et l'embrassa.

La route par laquelle ils étaient arrivés se terminait juste devant le canal de la Courbe nord. Ils longèrent l'eau pendant quelque temps, puis traversèrent un pont. Celui-ci était constitué du même matériau que le reste de la ville, auquel on avait simplement ajouté deux balustrades en bois. Ils y croisèrent et furent bousculés par tellement de gens qu'Edeard fut obligé de s'accrocher fermement à sa besace. Il n'y avait pas d'animaux, remarqua-t-il. Pas même des gé-chimpanzés. Le pont permettait d'accéder au quartier d'Ilongo. On y trouvait des maisons de deux ou trois étages aux allures de boîtes surplombées de voûtes en étoile, dont les murs n'étaient pas toujours perpendiculaires. Les fenêtres paraissaient toutes de formes différentes. Certaines ressemblaient à des meurtrières

obliques, d'autres à des croissants, d'autres encore à des gouttes d'eau. Il y en avait des rondes et des ovales, mais pas de carrée. En revanche, toutes étaient équipées de carreaux en cristal transparent, qui croissait et se reconstituait lentement, comme la cité tout entière. Les entrées étaient de simples arches oblongues découpées dans les rez-de-chaussée. Les humains, pour leur part, avaient ajouté les portes, fixant les charnières dans la matière solide en enfonçant des clous par télékinésie. Au fil des ans, les pointes étaient éjectées, tandis que les murs s'autoréparaient, ce qui nécessitait de refixer les portes tous les dix ans environ. Le renouvellement lent mais constant de la ville lui donnait des airs de chantier tout juste terminé.

Entre les bâtiments, les espaces étaient étroits. Il arrivait qu'il n'y ait pas plus de deux ou trois pieds entre deux parois inclinées, ce qui obligeait Edeard à marcher de profil. Toutefois, il y avait également des rues suffisamment larges pour permettre à plusieurs personnes d'avancer de front. Au cours de leur balade, ils croisèrent des placettes et des cours où de l'eau gargouillait au sommet de piliers courtauds.

— Personne ne travaille, ma parole, remarqua Salrana avec étonnement après dix minutes passées à se faufiler dans des ruelles étroites. On dirait que tout le monde se promène.

Edeard haussa les épaules. Le quartier était un véritable labyrinthe. Par ailleurs, il s'était rendu compte que le matériau de la ville constituait une barrière infranchissable, même pour son esprit. Seules quelques silhouettes obscures lui apparaissaient. Quant à voir de l'autre côté d'un bâtiment, c'était totalement exclu. Il n'était pas habitué à être limité de la sorte, ce qui le mit mal à l'aise. Il finit par appeler son gé-aigle, qui plana au-dessus de la ville pour l'aider à se repérer.

Il souhaitait se rendre dans le quartier de Tosella, où se dressait la Tour bleue de la Guilde des modeleurs. Tosella se trouvait à l'est d'Ilongo, dont il était séparé par le canal caché. Bien qu'ils en fussent tout près, il leur fallut près de quarante minutes pour le trouver et le traverser grâce à un petit pont de bois.

Les bâtiments de Tosella étaient beaucoup plus grands que ceux qu'ils avaient vus jusque-là. Les maisons étaient des

manoirs rectangulaires de six étages, aux fenêtres étroites et hautes, au toit constitué d'anneaux concentriques semblables à des vagues solidifiées. Entre les habitations ornées de mosaïques aux couleurs primaires scintillantes et la rue se dressaient des piliers hauts et fins. Les maisons renfermaient des cloîtres ceints par des arcades, coiffés de toits transparents, où des plantes bien soignées poussaient dans de grandes jardinières. Pour la première fois depuis leur arrivée, il perçut des esprits de génistars. Le premier niveau d'une des maisons abritait des enclos. Il vit passer furtivement des apprentis et des compagnons pressés et inquiets, car désireux de satisfaire leur maître. Edeard sourit, car cela lui rappelait les histoires que lui racontait Akeem sur la terrible vie des apprentis de Makkathran.

— Je sais que tout le monde se pose la même question…, commença Salrana tandis qu'ils admiraient les superbes reflets arc-en-ciel d'une façade blanc perle. Enfin, je me demandais qui avait construit cet endroit ?

— Il l'a été par les Premiers, je suppose. N'est-ce pas ce qu'affirme la Dame ?

— À vrai dire, elle ne dit cela dans aucun de ses enseignements. Elle précise seulement que la ville a été abandonnée par ceux qui vivaient là avant nous.

— En tout cas, il ne s'agissait pas d'humains.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Nous nous sommes approprié les lieux car le concept d'abri est universel. Cependant, rien ne semble réellement fait pour nous, ici. Pour commencer, il n'y avait pas d'entrée avant l'arrivée de Rah.

— Les bâtisseurs allaient et venaient par la mer, tout simplement, rétorqua Salrana avec un sourire. Et puis, il y avait les canaux, qui permettaient de circuler dans la ville.

— Non…

Toutes ces interrogations ne l'amusaient pas tellement. Son regard glissa sur la longueur du manoir. À la racine de l'architecture se trouvaient les besoins d'une espèce. On allait donc du fonctionnel à l'esthétique. Et Makkathran n'était

manifestement pas faite pour les humains, car il ne s'y sentait pas à sa place.

— Les hommes n'ont pas bâti cette ville, continua-t-il. Ils l'ont adaptée, c'est tout.

— Nous ne sommes arrivés que depuis une heure, et tu crois déjà tout savoir ?

— Excuse-moi. Avoue tout de même que c'est étrange, non ?

— J'ai entendu dire que le quartier d'Eyrie était le plus bizarre. C'est là que se trouve l'église de la Pythie, la seule construction formée pour les hommes. La ville l'a offerte à la Dame pour que les siens soient proches des tours le jour où les Seigneurs du Ciel reviendront.

— Les tours ?

— Oui. C'est là que se sont posés les Seigneurs du Ciel la dernière fois qu'ils sont venus pour emporter l'esprit de Rah vers la mer d'Odin.

— Oh ! Attends, tu veux dire que l'église a été modelée par les hommes ?

— Tu vois ! soupira-t-elle, moqueuse. Si tu t'étais donné la peine de fréquenter un peu l'église, tu saurais tout cela. C'est dit dans les Écritures.

Edeard considéra de nouveau le manoir d'un air soupçonneux.

— Moi je modèle des génistars, eux ont modelé des bâtiments. Je me demande si les bâtisseurs de la ville ont aussi apporté les génériques sur Querencia.

— Si la Guilde de géographie ne veut pas de toi, frappe à la porte de la Guilde d'histoire.

— Effrontée ! lâcha-t-il en faisant mine de la gifler.

Salrana s'en fut en riant et en lui tirant la langue. Plusieurs passants la regardèrent de travers, peu habitués qu'ils étaient à voir une jeune novice se comporter de la sorte. Elle se figea, mit les mains dans son dos et arbora une mine contrite. Son esprit et ses yeux, en revanche, pétillaient toujours d'amusement.

— Viens, reprit-il. Plus vite on sera à la Tour bleue, plus vite on pourra t'enfermer dans le dortoir des novices, là où est ta place, en somme. Là-bas, tu seras en sécurité et, surtout, tu ne pourras plus causer d'ennuis à personne.

— Tu n'as pas oublié notre promesse ? Un jour, je serai la Pythie et toi le maire de cette ville.

— Ouais, répondit-il en souriant. Cela risque de prendre quelques années, mais nous y arriverons.

Salrana redevint sérieuse, et son sourire s'effaça.

— Edeard, tu ne m'oublieras jamais ?

— Bien sûr que non.

— Je ne plaisante pas. Promets-le-moi. Promets-moi que nous nous parlerons tous les jours, ne serait-ce que pour se dire bonjour en esprit.

Il leva la main et déclama :

— Je jure sur la Dame que je ne t'oublierai pas. C'est tout simplement impensable.

— Merci, dit-elle comme un sourire malicieux éclairait de nouveau son visage. On peut s'embrasser, avant que tu m'enfermes définitivement dans le dortoir des novices ?

Edeard grogna, incrédule.

— Finalement, je ferais peut-être mieux de repartir avec la caravane.

Ce fut au tour de Salrana de faire mine de le gifler.

* * *

La Tour bleue était sise au centre du quartier de Tosella et mesurait au moins le double de la hauteur des manoirs qu'ils avaient vus jusque-là. Bien que bâtie dans le même matériau, ses parois étaient azurées et semblaient absorber la lumière du jour, comme si la Tour était entourée d'ombres. Lorsqu'il se retrouva au pied de la bâtisse, entre des arcs-boutants pareils à des racines anciennes, Edeard se sentit tout petit. Après tout, il s'agissait du cœur de sa Guilde. Une telle construction ne pouvait pas avoir été érigée pour accueillir une profession qui n'existait que pour faciliter la vie quotidienne des gens. Elle avait des allures de forteresse, de quartier général, de repaire de bandits.

— Tu es certain de vouloir le faire ? demanda Salrana d'une voix hésitante, car elle était aussi impressionnée que lui.

— Euh… Oui. J'en suis certain, répondit-il en regrettant de ne pouvoir masquer davantage ses doutes.

Ils entrèrent par une large porte qui ressemblait de façon déconcertante et dérangeante à une bouche géante. À l'intérieur, les murs et le sol étaient rouge foncé et aussi brillants que du bois poli. De puissants rais de lumière provenant de fenêtres en ogive transperçaient les ténèbres du hall d'entrée.

Edeard ne savait pas où aller ; il n'y avait personne pour renseigner les visiteurs, pour lui dire à quelle porte frapper. Sa détermination vacillait de seconde en seconde. Il était comme pétrifié au centre de ce vaste espace ouvert.

— J'ai l'impression que les dortoirs des apprentis ne se trouvent pas dans le coin, dit Salrana du coin de la bouche.

Il y avait plusieurs groupes d'hommes dans le hall. Tout le monde parlait calmement. Ils portaient de beaux vêtements sous des capes doublées de fourrure. Sur le col, tous arboraient deux emblèmes de la Guilde brodés d'or. Plusieurs regards désapprobateurs se posèrent sur les deux jeunes gens. Après quoi, de nombreux esprits se mirent à les scruter.

Edeard sentit avant de les voir les trois gardes armés de revolvers qui marchaient résolument dans leur direction. Ils étaient vêtus de tuniques en coton blanc immaculé et de vestes légères en soie d'araignée. L'emblème de la Guilde dominait leurs casques.

Le sergent fit les gros yeux à Edeard et se montra à peine plus amical avec Salrana, qui portait sa robe de novice.

— Vous deux, grogna-t-il. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Pour l'accueil chaleureux réservé à un membre de la Guilde venu de très loin, c'était raté, pensa Edeard avec amertume. Alors, il se rendit compte qu'il n'était pas du tout intimidé par le garde. À côté des bandits, le sergent et ses acolytes étaient presque ridicules.

— Je suis un compagnon de la Guilde, dit Edeard d'une voix autoritaire qui le surprit lui-même. Je viens de la province de Rulan pour terminer ma formation.

Le sergent grimaça comme s'il venait de mordre dans un fruit pourri.

— Tu es bien jeune pour être compagnon. Où est donc ton insigne ?

— Le voyage a été très long, répondit Edeard qui n'avait aucune envie de raconter ce qui était arrivé à son village à quelqu'un qui n'était pas capable de comprendre comment les gens vivaient en dehors de la ville. Je l'ai perdu.

— Je vois. Et ta lettre ?

— Ma lettre ?

— Oui, continua tranquillement le sergent sans chercher à cacher son mépris. La lettre de recommandation écrite par ton maître.

— Je n'en ai pas.

— Tu ne serais pas en train de foutre de moi, petit ? Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, ajouta-t-il sans enthousiasme à l'intention de Salrana. Déguerpis avant que je t'arrête pour violation de propriété et vol.

— Je n'ai commis aucun vol, protesta Edeard avec véhémence. Mon maître s'appelait Akeem. Il est mort avant d'avoir pu m'écrire une lettre de recommandation.

— Tu ne peux être ici que pour nous voler, petit bouseux, aboya le sergent. Tu as réussi à me mettre en colère, et ce n'est pas bon pour toi.

Il voulut attraper le jeune homme, puis cligna des yeux, surpris, comme sa main glissait sur un bouclier télékinésique extrêmement puissant.

— Tu l'auras voulu…, reprit-il en lançant sa troisième main.

Edeard le repoussa facilement, puis le souleva. L'homme hurla et remua les jambes dans tous les sens.

— DESCENDEZ-MOI CE MERDEUX, cria-t-il à ses hommes.

Ils essayèrent de l'attraper avec leur troisième main, sans succès. Alors, ils voulurent dégainer leurs pistolets, mais eurent les plus grandes difficultés à bouger le bras, comme si l'atmosphère s'était soudainement épaissie.

— Edeard ! appela Salrana d'une voix suraiguë.

Le jeune homme ne comprenait pas comment la situation avait pu se dégrader aussi rapidement.

— Il suffit ! ordonna une voix de baryton.

En esprit, Edeard vit un vieil homme traverser le hall et venir dans leur direction. Sa longue tenue d'apparat flottait derrière lui. Avec l'âge, il avait pris du poids, aussi son pantalon ocre était-il taillé très haut pour retenir sa bedaine, et sa chemise était-elle très ample. Toutefois, cela ne suffisait pas à cacher ses doigts boudinés, son double menton et ses bajoues. En dépit de son âge et de sa corpulence, il se déplaçait avec une grande vitalité et, bien que ses pensées soient inaccessibles, son pouvoir et son autorité étaient manifestes.

— Repose-le, ordonna-t-il à Edeard.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme qui avait reconnu en l'homme un maître du niveau d'Akeem. Je vous demande pardon. Je n'avais pas le…

— Tais-toi, le coupa l'homme en se retournant vers le sergent occupé à rajuster ses vêtements en regardant ses pieds. Et vous, sergent, vous perdez trop facilement votre sang-froid. Il est hors de question que la Tour bleue soit gardée par des paranoïaques à l'esprit étroit. Comportez-vous de manière plus rationnelle ou bien vous finirez dans une propriété de la Guilde de l'autre côté du mont Donsori. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, monsieur.

— Alors fichez-moi le camp et laissez-moi évaluer le danger que représente ce garçon. Ton nom, petit ?

— Edeard, monsieur.

— Je suis Topar, maître du Conseil de la Guilde et assistant du Grand Maître Finitan. Tu t'es mis dans un sacré pétrin. Et toi, jeune novice de la Dame, comment t'appelles-tu.

— Salrana.

— Je vois. Je suppose que vous n'êtes arrivés à Makkathran que très récemment. Est-ce exact ?

— Oui, monsieur, répondit Edeard. Je suis vraiment désolé de…

Topar agita la main d'un air agacé.

— Je devrais être très en colère, mais le nom d'Akeem n'a pas résonné dans notre auguste Tour depuis un temps considérable. Je suis intrigué. As-tu dit qu'il était mort ?

— Oui, monsieur. C'est la triste vérité.

Pendant un moment, l'homme sembla perdre tout son enthousiasme.

— Quel dommage. Oui, c'est une grande perte.

— Vous le connaissiez, monsieur ?

— Non, mais je vais vous conduire auprès de quelqu'un qui le connaissait bien et qui voudra sans doute entendre tous les détails de ton histoire. Suivez-moi.

Ils traversèrent le hall, passèrent sous un porche et montèrent de large escalier. Durant leur ascension, Edeard se dit une nouvelle fois que cette ville ne pouvait pas avoir été bâtie par des hommes. L'escalier était peu pratique, semblable à une pente ondulée. Les marches étaient tellement arrondies qu'on avait du mal à y poser le pied, et elles étaient si espacées qu'il fallait écarter les jambes de manière peu naturelle pour les escalader. Avant longtemps, Edeard fut trempé de sueur ; ses mollets n'étaient pas habitués à être autant sollicités.

À un moment donné, alors qu'ils devaient être quatre ou cinq étages au-dessus des remparts de la cité, Topar se retourna pour considérer les deux jeunes gens en souriant. Il émit un grognement satisfait, comme s'il était heureux de les voir souffrir.

— Imaginez un peu la silhouette que j'aurais si je n'étais pas obligé de grimper ces marches cinq fois par jour.

Il gloussa et se remit en marche.

Edeard était complètement essoufflé lorsqu'ils finirent par s'arrêter dans un genre d'antichambre. Il n'avait pas la moindre idée de la hauteur à laquelle ils se trouvaient, mais le sommet de la Tour ne devait plus être très loin. Il avait la tête qui tournait – sans doute à cause de l'altitude, pensa-t-il.

— Attendez ici, dit Topar en disparaissant derrière une lourde porte en bois ornée de filigranes dorés.

Les murs de l'antichambre étaient d'un rouge moins sombre que ceux des étages inférieurs. Le plafond émettait une lueur ambrée qui donnait à la peau d'Edeard une désagréable teinte grise. Le garçon laissa tomber sa besace et s'affala sur une grande chaise constituée de côtes en bois. Salrana, déconcertée, s'assit près de lui.

— Nous allons avoir des ennuis ou non ? demanda-t-elle.

— Je crois bien que je m'en fiche. Quel porc, ce sergent. Il savait pertinemment que nous ne voulions rien faire de mal.

— On ne peut pas dire que tu sois sans défense, dit-elle en souriant.

Il était trop fatigué pour discuter. Son esprit était confiné entre ces murs. Tout juste sentait-il la présence de deux personnes derrière la porte. En revanche, il ne savait pas grand-chose de leur état émotionnel, ce qui n'était guère étonnant puisqu'il avait remarqué durant leur promenade dans le quartier que les gens d'ici étaient jaloux de leurs sentiments.

Topar ouvrit la porte.

— Tu peux entrer, Edeard. Novice Salrana, je vais te demander de patienter un peu ; quelqu'un va venir s'occuper de toi dans un instant.

Avant même d'entrer dans la pièce, Edeard sut qu'il allait être présenté au Grand Maître Finitan. Il franchit le pas de la porte et faillit tomber en se sentant scruter par un esprit aussi froid qu'une rafale hivernale. Les poils de ses bras et de son dos se dressèrent. Il se dit alors que s'il y avait une personne capable de transpercer son bouclier psychique, ce devait être cet homme.

Le Grand Maître Finitan était assis sur une chaise à haut dossier derrière un large bureau en chêne. La pièce occupait certainement le quart de l'étage. Elle était immense et presque vide ; à l'exception du bureau et de la chaise, il n'y avait pas de meubles. Deux des murs étaient tapissés de centaines de livres reliés de cuir. Derrière lui, le mur quasi transparent était soutenu par une structure en étoile et offrait une vue superbe sur Makkathran. Edeard en resta bouche bée. Il eut du mal à se retenir de courir jusqu'à la baie comme un enfant émerveillé. Les toits ondulés se succédaient sur des kilomètres et des kilomètres ; les quartiers étaient parcourus par des canaux semblables à des veines gris-bleu qui donnaient à la ville des allures de créature vivante. Ici, les hommes n'étaient rien de plus que des bactéries.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? demanda le Grand Maître d'une voix douce.

À bien des égards, il était l'opposé de Topar – grand et mince, avec des cheveux épais à peine grisonnants qui lui tombaient sur les épaules. Les rides de son visage trahissaient son âge. Ses pensées étaient tranquilles, car il semblait plus curieux qu'agacé.

Edeard se tourna vers lui.

— Oui, monsieur. Euh…, je m'excuse encore une fois de ce qui…

Le Grand Maître posa un doigt sur ses lèvres, et le garçon se tut.

— N'en parlons plus. Tu viens de très loin, si j'ai bien compris.

— De la province de Rulan, monsieur.

Finitan et Topar échangèrent un regard et sourirent à quelque plaisanterie connue d'eux seuls.

— Oui, c'est très loin. Un peu de thé ? proposa Finitan en envoyant des instructions en esprit.

Une porte s'ouvrit à la base d'une bibliothèque. Elle faisait à peine plus de un mètre de haut et n'était pas destinée aux humains. Des gé-chimpanzés apparurent en courant avec deux chaises et un plateau. Les chaises furent placées devant le Grand Maître, tandis que le service à thé en argent était posé sur le bureau à côté d'un panier rempli d'œufs de génistar.

— Assieds-toi, mon garçon. Tu affirmes que notre collègue Akeem est mort. Quand est-ce arrivé ?

— Il y a presque un an, monsieur.

— Bien noires sont les pensées qui accompagnent tes souvenirs. Je t'en prie, raconte-moi tout ce qui s'est passé. Je pense être assez vieux pour accepter la difficile vérité.

Embarrassé par le fait que le vieil homme ait lu aussi facilement dans son esprit, Edeard prit une profonde inspiration et commença.

Le Grand Maître et Topar ne firent aucun commentaire lorsqu'il eut terminé. Puis Finitan finit par poser le menton sur ses mains jointes.

— Ah, pauvre Akeem. Clore une vie aussi riche dans une aussi terrible tragédie. Un village entier massacré par des bandits. C'est incroyable !

— C'est arrivé comme je l'ai dit, ajouta Edeard avec une pointe de colère.

— Je ne mets pas en doute ton histoire, mon garçon. L'idée qu'il y ait une société organisée dans les terres sauvages est très déstabilisante. Une société différente de la nôtre et, surtout, implacablement hostile.

— Ce sont des animaux, gronda Edeard.

— Non. C'est une réaction instinctive. Et saine. Organiser un pareil raid n'est pas une mince affaire, reprit Finitan en s'appuyant sur son dossier et en avalant une gorgée de thé. Se pourrait-il qu'il y ait une civilisation rivale quelque part au-delà de nos cartes ? Ils possèdent des techniques de camouflage et des armes étonnantes. J'ai toujours pensé que cette ville était la seule à jouir de ces avantages.

— Vous avez des armes à répétition ? demanda le jeune homme.

Il avait visité de nombreux endroits, mais personne ne semblait avoir entendu parler de pareils prodiges. Cette année passée à essuyer quolibets et moqueries l'avait presque fait douter de sa propre mémoire.

Finitan et Topar échangèrent de nouveau un regard.

— Non. Et cela m'inquiète beaucoup plus que leur fameux camouflage. Quelle chance qu'Akeem ait pu t'enseigner cette technique seulement connue des maîtres de la Guilde, en principe.

— Akeem était un maître, monsieur.

— Bien sûr. Mais je parlais de ceux d'entre nous qui siègent au Conseil. Malheureusement, Akeem ne s'est jamais hissé jusqu'à cette position. Pour des raisons politiques, évidemment. Tu apprendras à tes dépens que la politique joue un rôle primordial dans la vie de la ville, jeune Edeard.

— Certainement, monsieur. Vous connaissiez Akeem, monsieur ?

— N'as-tu pas encore compris, mon garçon ? demanda Finitan dans un sourire. Voyons, je te croyais plus rapide. Toi et moi avons quelque chose en commun. Akeem était mon maître lorsque je n'étais qu'un jeune apprenti.

— Oh !

— Ce qui signifie que tu nous poses un sérieux problème.

— Vraiment ? s'inquiéta Edeard.

— Tu n'as pas de lettre de recommandation. Pis encore, ton village n'existant plus, tu ne peux même plus prouver que tu es réellement membre de cette Guilde.

Le jeune garçon eut un sourire incertain.

— Mais je sais modeler des œufs, rétorqua-t-il en voyant en esprit les formes recroquevillées des embryons dans le panier posé sur le bureau du Grand Maître. Vous avez modelé des géchiens. Je ne reconnais pas tous leurs traits car ils s'éloignent des formes traditionnelles, mais ce sont bien des chiens. Ils écloront dans deux jours, je pense.

— Impressionnant, commenta Topar en hochant la tête d'un air satisfait.

— Akeem était le meilleur des maîtres, dit Edeard avec passion.

Finitan soupira lourdement.

— Tu as manifestement reçu l'enseignement de la Guilde, et tu es à la fois doué et fort. C'est justement le problème.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Tu dis qu'Akeem a fait de toi un compagnon ?

— Oui, monsieur.

— Je ne puis te donner ce titre d'office. Je sais que tu vas trouver cela dur, Edeard, mais il est des formalités auxquelles je ne peux pas me soustraire.

Edeard s'empourpra, même s'il n'était pas véritablement en colère. Il repensa à la mesquinerie du maître de Thorpe. Assurément, le Grand Maître de Makkathran, le leader de la Guilde des modeleurs ne pouvait pas avoir l'esprit aussi étroit. Sa parole avait force de loi.

— Je comprends.

— J'en doute, mais je compatis. Je sais ce que tu ressens. Je serai ravi de t'accepter au sein de la Guilde, ici, à Makkathran, mais en tant qu'apprenti seulement. Je ne peux pas faire d'exception, en particulier dans ton cas.

— Que voulez-vous dire ?

— Te donner le statut de compagnon alors que tu n'as même pas de lettre de recommandation risquerait de m'attirer les foudres du Conseil. Je ne veux pas être taxé de favoritisme.

— C'est un problème politique, expliqua Topar.

— Je comprends, murmura Edeard.

Il n'avait pas envie d'éclater en sanglots devant eux. Arriver jusqu'à Makkathran, se retrouver en présence du Grand Maître, s'entendre dire que tout cela n'avait servi à rien parce qu'il lui manquait un morceau de papier…

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-il d'un ton grave, mais c'est stupide.

— C'est encore pis que cela, mais j'apprécie ta politesse, mon garçon.

Edeard renifla et s'essuya le nez.

— Dans combien de temps pourrai-je prétendre au titre de compagnon ?

— Ici, à la Tour bleue, en supposant que tu aies le talent nécessaire, environ sept ans. Nommer compagnon un garçon aussi jeune était pour le moins… ambitieux, même pour Akeem. Toutefois, cela ne m'étonne pas de lui.

— Sept ans, répéta Edeard d'un ton neutre.

Sept années à répéter des leçons déjà apprises, à recevoir des enseignements mentaux qu'il possédait déjà. Sept années à se retenir. Sept années à obéir à des compagnons moins capables que lui. *Sept années !*

— Je sais ce que tu penses, et je n'ai même pas besoin de lire dans tes pensées pour cela, dit doucement Finitan. Je te demande de faire un sacrifice terrible.

— Je ne suis pas certain de pouvoir le supporter, rétorqua Edeard. En venant ici, je pensais que la seule chose qui comptait vraiment pour moi était d'appartenir à cette Guilde, mais maintenant… Akeem m'avait prévenu que les formalités risquaient d'être très contraignantes. Je croyais qu'il exagérait.

— Écoute-moi, Edeard, reprit Finitan. Écoute-moi bien, car je m'apprête à proférer un sacrilège.

— Monsieur ?

— La hiérarchie qui gouverne les Guildes – et je dis bien toutes les Guildes – existe pour nous prémunir contre ceux qui

souhaiteraient profiter de notre système politique. Le talent est une chose, mais au bout du compte, ce qui compte vraiment, c'est l'argent et la politique. C'est ainsi que fonctionne la capitale. Ceux qui ne sont pas nés dans une grande famille mais qui ont de l'ambition n'ont qu'un moyen d'arriver au sommet : les Guildes. Réfléchis bien, car de ton choix dépendra le reste de ton existence. As-tu réellement envie de faire partie de la Guilde des modeleurs ? Personnellement, c'est ce que je voulais, et j'ai atteint mon objectif. Je suis devenu Grand Maître. Toutefois, considère les batailles que je suis forcé de mener à tous les niveaux. Je suis entouré de gens qui rêvent de prendre ma place. Il est exclu que je fasse une exception pour toi parce que ton maître a aussi été le mien. C'est une question de bon sens, Edeard. Réfléchis bien. Est-ce le genre de vie auquel tu aspires ? As-tu envie de te poser ce type de questions des dizaines de fois par jour, de ne pas avoir le droit de faire le moindre faux pas, de perpétuer la tradition à tout prix – bien qu'elle soit morte et inutile – uniquement parce que c'est elle qui te permet de vivre ? Souhaites-tu réellement t'interdire tout changement, alors que, jusque-là, le changement était ton moteur principal ? C'est ce que je suis devenu, Edeard. C'est ce que Topar est devenu. Aujourd'hui, je suis prisonnier d'un système que je rêvais de transformer et d'améliorer.

— Mais monsieur, vous êtes mieux placé que quiconque pour apporter le changement.

— Personne ne peut changer la Guilde, Edeard. En tout cas, pas en ces temps si particuliers. Notre société est mature. Pour elle, le changement est synonyme d'instabilité. C'est pour cela que toutes nos institutions résistent à la modernité. Notre unique objectif est de maintenir le *statu quo*.

— C'est mal.

— Tu as raison. Alors, qu'en penses-tu ? Veux-tu passer sept années de ta vie à travailler comme un acharné pour devenir compagnon ? Après cela, tu viseras le titre de maître, mais ta nomination dépendra beaucoup plus de manœuvres politiciennes que de ton talent. Et alors, tes véritables ennuis commenceront. À l'occasion de chaque conseil, tu te feras des

alliés et des ennemis, tu essaieras de garder ou d'accroître ton pouvoir – un pouvoir insignifiant, au bout du compte.

— Êtes-vous en train de me dire que je ferais mieux de repartir avec la caravane ?

— Non. Je maintiens mon offre. Tant que je serai Grand Maître, tu auras ta place au sein de la Guilde. Et qui sait, peut-être me remplaceras-tu un jour et feras-tu évoluer les choses ? Sache néanmoins que cela n'arrivera pas avant ton centième anniversaire.

— Je ne sais plus…, murmura Edeard, désespéré.

— Il n'y a pas d'alternative. Tu sais déjà modeler les œufs. Au sein de la Guilde, attends-toi à t'occuper presque exclusivement de politique. En revanche, les gendarmes de la ville sont constamment à la recherche de nouvelles recrues. C'est une noble profession. Comme je siège au Conseil supérieur, je pourrais t'aider à obtenir un entretien. La gendarmerie serait ravie d'accueillir dans ses rangs quelqu'un qui possède une troisième main aussi puissante que la tienne. Cette ville a désespérément besoin d'hommes forts pour assurer le maintien de l'ordre. Sans cela, nous ne serions plus rien.

— Gendarme ? répéta Edeard, qui n'était même pas certain de savoir ce que signifiait ce mot.

— Le crime existe même dans une ville aussi moderne que Makkathran. Les citoyens honnêtes, en particulier ceux des quartiers les plus pauvres, vivent dans la crainte des bandes qui écument les rues la nuit. Les commerçants sont victimes de vols très fréquents et répercutent leurs pertes sur leurs prix, ce dont tout le monde souffre. Tu aiderais les gens directement, et les effets de ton travail seraient visibles. Contrairement à ce que l'on voit dans les autres Guildes, les apprentis gendarmes ne passent pas leurs journées à travailler dans l'ombre pour rendre la vie de leurs maîtres plus douce. La hiérarchie de la gendarmerie n'est pas moins complexe que celle des autres professions, toutefois, les perspectives de promotions y sont plus importantes. La vie de gendarme n'est pas une vie facile. Toutefois, à la différence des autres recrues, tu as déjà été en danger de mort. Tu ferais un excellent gendarme.

— Je ne suis pas sûr…

— C'est normal. Je n'attends pas de toi que tu me donnes une réponse immédiatement. Tu as besoin de temps pour réfléchir à ton avenir. La décision que tu vas prendre engagera le restant de ta vie. Accompagne ton amie à l'église, et profites-en pour visiter la ville afin de te forger ta propre opinion. Si tu acceptes ma proposition, contacte Topar et nous organiserons ton inscription.

— Merci, monsieur.

— De rien. Ah ! Edeard…

— Monsieur ?

— Je suis vraiment heureux qu'Akeem ait eu un élève aussi doué que toi à la fin de son existence. La vie à Ashwell devait être difficile. Heureusement que tu étais là pour lui.

— Merci, dit Edeard en se levant, car il avait compris que le temps qui lui était imparti était écoulé. Monsieur ? Pourquoi Akeem a-t-il quitté la Tour bleue ?

Finitan eut un sourire doux.

— Il était comme toi, mon garçon. Il voulait changer les choses, aider les gens. Malheureusement, sa marge de manœuvre était très faible. Je suis certain qu'en dehors de ces murs de cristal, à Ashwell, son influence a été grande.

— Oui, monsieur, certainement.

— Que s'est-il passé, là-dedans ? demanda Salrana lorsque Edeard réapparut dans l'antichambre. Tu n'as pas l'air très content.

— Effectivement, admit-il en ramassant sa besace. Partons. Nous devons trouver l'église avant la tombée de la nuit. Je te raconterai tout en route.

— Tu ne peux pas abandonner, dit Salrana d'une voix plaintive, comme ils traversaient le pont qui enjambait le canal du Bosquet et conduisait au quartier d'Eyrie. Après tout ce que nous avons traversé…

— Peut-être. Il n'empêche que Finitan a raison. À quoi bon ? Je suis capable de modeler des œufs aussi bien que n'importe qui. Si j'entre dans la Guilde, ce ne sera que pour essayer de gravir tous ses échelons. En admettant que j'y parvienne, le jour

où je serai au sommet de la Tour, où j'organiserai la Guilde d'en haut, les autres membres du Conseil n'auront qu'une idée en tête : s'asseoir à ma place. J'aurai des millions d'ennemis et pas d'amis, et la Guilde demeurera figée. Je ne serai plus d'aucune aide. Tu te rappelles Ashwell quand les gens étaient persuadés que les génistars ne servaient à rien ? Eh bien, Makkathran a dépassé ce stade depuis mille ans. On ne peut pas modeler de meilleurs génistars, on ne peut pas en créer davantage.

— Lorsque tu seras Grand Maître, tu propageras l'usage des génistars dans les communautés reculées. La Guilde des modeleurs a encore beaucoup à faire au-delà de la plaine d'Iguru. Tu sais comment vivent les populations dans les provinces éloignées. Edeard, tu auras le pouvoir de rendre plus facile la vie de tous ces gens.

— C'est un défi que je ne peux pas relever, Salrana. Ce serait beaucoup trop difficile. Le plus pénible, évidemment, c'est la perspective de redevenir un apprenti pendant sept longues années. Cette idée m'est insupportable. J'ai assimilé les enseignements de la Guilde, et puis je me suis débrouillé tout seul sur les routes pendant un an. Je mérite d'être compagnon, et il n'est pas question que je recule à ce point. Je suis désolé.

L'image d'Akeem secouant la tête d'un air las revint à sa mémoire. Il se sentait tellement coupable.

Elle lui caressa la joue, ce qui leur valut quelques regards étonnés de la part des passants.

— Je crois en toi, Edeard, et je ne te laisserai pas abandonner tes rêves. Pas après toutes les épreuves que nous avons traversées.

— Je ne sais pas ce que je serai devenu sans toi.

— Je ne te le fais pas dire, confirma-t-elle avec une sagesse feinte.

Il leva les yeux vers les spires étranges et tortueuses qui jaillissaient du sol comme des stalagmites géantes. La plus petite était plus haute que la Tour bleue. Elles étaient dépourvues de fenêtres et de balcons, et seule une entrée permettait d'accéder à leur escalier central en colimaçon. Vers le sommet, elles s'élargissaient pour former des sortes de plates-formes à l'allure incroyablement instable et fragile.

Après l'animation et la cohue des autres quartiers, Eyrie leur parut presque désert. La nuit était en train de tomber, et les fidèles se dirigeaient vers l'église centrale de la Dame du Firmament pour le service du soir. Des lumières s'allumaient dans les plis des tours et baignaient les environs d'une lueur orange pâle. Edeard considéra ce miracle avec stupeur. Les escaliers de la Tour bleue étaient éclairés de la même manière ; le matériau dont était faite la ville émettait de la lumière sans dégager aucune chaleur.

— Où vas-tu passer la nuit ? lui demanda Salrana.

— Je ne sais pas. Je vais probablement prendre une chambre dans une auberge bon marché.

— Oh, Edeard, tu seras tellement seul là-bas. Pourquoi ne retournes-tu pas à la caravane ? Tu trouveras facilement quelqu'un pour te prêter une couche.

— Non, répondit-il fermement. Je n'irai pas là-bas.

— Ta fierté te perdra, lui dit-elle d'un air sévère et incrédule.

— Sans doute, acquiesça-t-il en souriant.

L'église centrale de la Dame était impressionnante. Elle possédait d'un vaste dôme blanc comme les nuages, dont le tiers supérieur était constitué du même cristal que l'enceinte de la ville, et de trois ailes disposées de manière symétrique, pourvues de multiples balcons.

— J'y suis, s'exclama Salrana, émerveillée, les yeux humides de larmes et l'esprit plein de joie. La Dame elle-même a vécu les dernières années de sa vie ici. Ce sol est sacro-saint, Edeard. Tu le sens ? Le message de la Dame est vrai.

— Je sais.

L'entrée principale était ouverte, et un éventail de lumière rose doré illuminait la place. Plusieurs Mères vêtues de robes splendides blanc et argent se tenaient de part et d'autre de la porte et saluaient chacun des fidèles qui arrivaient. Salrana se redressa et s'avança la première. S'ensuivit une longue conversation qu'Edeard tâcha de ne pas écouter. À la fin, la Mère prit Salrana dans ses bras. Deux autres Mères furent appelées et s'empressèrent de les rejoindre. Elles discutèrent toutes avec passion autour de la jeune fille submergée par l'émotion.

Salrana se retourna et tendit la main à Edeard.

— Elles m'acceptent, annonça-t-elle, ravie.

— C'est bien, répondit-il doucement.

— Viens, mon enfant, dit la première Mère en enroulant un bras protecteur autour de Salrana. Jeune homme…

— Oui, Mère.

— Nous te remercions infiniment d'être venu en aide à cette âme perdue. Puisse la Dame te bénir.

Comme il ne savait pas quoi dire, il se contenta de hocher la tête sans grâce.

— Assisteras-tu au service ?

— Je… je dois rentrer chez moi, merci, répondit-il avant de se retourner et de traverser lentement la place.

— *N'oublie pas,* le gronda Salrana en esprit. *Je veux que tu me parles demain matin. J'ai besoin de savoir si tout va bien pour toi.*

— *Je n'oublierai pas.*

En dépit de la lumière orange et froide qui émanait des tours entortillées, il ne fut pas très rassuré lorsqu'il dut traverser le quartier endormi tout seul. Les parties supérieures sombres des édifices se découpaient sur la luminosité du ciel nocturne. Il se concentra sur les esprits humains présents en nombre sur l'autre rive du canal. Les étincelles de pensées étaient très difficiles à distinguer à travers les murs, mais il persévéra et finit par reconnaître quelqu'un.

— *Excusez-moi, monsieur,* dit-il en esprit à Topar.

L'homme sursauta, avant de se reprendre rapidement.

— *Où es-tu, Edeard ?*

— *Dans le quartier d'Eyrie.*

— *Tu me parles à travers les murs de la Tour bleue depuis Eyrie ?*

— *Euh, oui ! monsieur.*

— *Bien sûr, bien sûr. Alors, que puis-je faire pour toi ?*

— *Cela va vous paraître un peu soudain, mais j'ai réfléchi à la proposition du Grand Maître. Je souhaiterais rejoindre la gendarmerie. Cette ville n'a rien d'autre à m'offrir.*

— *Oui, nous t'avons fait cette promesse. Très bien. Rends-toi à la gendarmerie principale du quartier de Jeavon. Le temps*

que tu y arrives, ils seront mis au courant de ta venue. Ta lettre de recommandation sera dans les mains du capitaine dès demain matin.

— Bien, monsieur. S'il vous plaît, remerciez le Grand Maître de ma part. Je n'oublierai pas ce qu'il a fait pour moi. Je ne le laisserai pas tomber.

— Cela ne fait aucun doute, Edeard. Un dernier conseil de la part de quelqu'un qui a toujours vécu à Makkathran…

— Monsieur ?

— Ne montre pas ta force à tes collègues gendarmes. Du moins, pas tout de suite. Cela pourrait attirer l'attention sur toi. D'une manière qui te serait peu profitable… Question de politique, tu comprends ?

— Je comprends, monsieur.

* * *

— Debout, bande de petits merdeux !

Immensément fatigué, Edeard grogna et cligna des yeux, tandis qu'une lumière orangée se déversait dans le dortoir. Ses pensées étaient confuses, car le rêve se mêlait encore à la réalité.

— Allez, on se lève ! Je n'ai pas de temps à perdre avec des crétins pitoyables comme vous. À quoi nous servirez-vous, si vous n'êtes même pas capables de vous lever le matin ? À rien. À vrai dire, cela ne m'étonnerait pas le moins du monde. Je vous attends dans cinq minutes dans la petite salle. Quiconque ne sera pas apprêté dans cinq minutes pourra retourner chialer dans les jupons de sa mère. La porte lui restera fermée. Alors maintenant, remuez-vous !

— Hein ? parvint à articuler Edeard.

Quelqu'un passa devant son lit et lui donna un coup de matraque sur la plante des pieds.

— Aïe !

— Si tu crois que ma matraque fait mal, attends un peu que je m'attaque à tes sentiments, fermier.

Edeard repoussa sa couverture et se hâta de descendre de son lit. Il y avait six alcôves dans le dortoir, dont quatre étaient occupées. Il avait fait la connaissance des autres recrues la veille

au soir. Toutefois, l'échange avait été bref, car Chae, leur sergent, n'avait pas tardé à montrer le bout de son nez pour leur aboyer de la fermer et de dormir. En effet, les journées commençaient très tôt le matin.

Comme il essayait d'enfiler sa chemise, Edeard se dit que c'était Chae qui venait de les réveiller. Cette voix lui était déjà familière.

— Il plaisante, dit Boyd, un grand type avec de longs cheveux blonds et les oreilles décollées.

Il était le quatrième fils d'un boulanger du quartier. À plus de vingt ans, il avait vu son frère aîné s'impliquer progressivement dans l'entreprise familiale et en était arrivé à la conclusion qu'il n'hériterait rien de son père. Ses sœurs s'étaient mariées et ses autres frères avaient quitté le quartier pour vivre leur propre vie. Comme il n'avait pas l'âme d'un entrepreneur, il ne pouvait trouver un emploi correct qu'au sein d'une Guilde, dans la milice ou la gendarmerie. Or il n'avait pas assez d'argent pour entrer dans la milice et ses talents psychiques étaient limités…

— Oh, non, il ne plaisante pas, rétorqua Macsen en enfilant rapidement son pantalon.

Son histoire était similaire à celle de Boyd. Il était le fils illégitime de la maîtresse du patriarche d'une grande famille. La plupart du temps, les pères fortunés de fils illégitimes payaient pour les faire entrer dans la milice ou dans la Guilde des avocats ou des clercs. Malheureusement, ce patriarche-là avait choisi de voyager le long de la côte sud à bord de son propre navire alors qu'une tempête se préparait. Les tempêtes étaient fort rares en mer de Lyot. Sa femme et son fils aîné s'étaient empressés de jeter Macsen et sa mère à la porte de la propriété qu'ils habitaient dans la plaine, avant même la fin de l'office funéraire.

Edeard glissa ses pieds nus dans ses bottes.

— Nous ferions mieux de lui obéir, dit-il. Du moins le temps d'évaluer sa dangerosité.

Il se tourna vers son placard personnel et se demanda si sa besace y serait en sécurité. Non qu'il y eût des objets de valeur à l'intérieur. *Nous sommes tout de même dans une gendarmerie*.

— Chae est très dangereux, intervint Dinlay.

Le dernier occupant du dortoir était lui aussi un benjamin, sauf que son père était gendarme. Ce qui expliquait que Dinlay fût le seul des quatre à avoir déjà un uniforme. Il était d'ailleurs en train de fermer les boutons argentés de sa tunique bleu foncé. Les petits disques de métal, parfaitement polis, brillaient autant que ses bottines noires. Son pantalon avait été repassé et arborait des plis parfaits sur le devant. L'uniforme n'était pas neuf, mais il fallait l'examiner de près pour s'en rendre compte. Dinlay leur avait dit que l'habit avait été porté par son père durant sa période de probation. Sur les quatre recrues, il semblait le seul à être enthousiasmé par leur nouvelle profession.

— *Mon père m'a dit que le sergent Chae était un gros buveur,* leur chuchota-t-il en esprit. *Il a atterri ici parce qu'on ne voulait plus de lui dans les autres gendarmeries de la ville.*

— Et c'est pour cela qu'ils l'ont chargé d'entraîner les nouvelles recrues ? s'exclama Macsen, stupéfait.

Dinlay grimaça, mal à l'aide.

— Pas si fort. Il n'aime pas qu'on lui rappelle qu'il a fichu sa carrière en l'air.

— Sa carrière, gloussa Boyd. Chez les gendarmes ? Ton vrai métier, c'est humoriste, non ?

Dinlay lui lança un regard noir et chaussa ses lunettes cerclées de métal. Edeard le considéra du coin de l'œil et pensa à Fahin. Non pas seulement parce que le jeune homme avait des problèmes de vue, mais également parce qu'il était passionné par son futur métier tout en paraissant si peu fait pour l'exercer.

Edeard frissonna malgré son épais pull-over en laine. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas pensé à Fahin. Ce n'était pas la meilleure des façons de débuter la journée.

Cependant, la matinée n'était pas encore commencée, nota-t-il en descendant quatre à quatre les marches qui conduisaient à la petite salle de la station – l'endroit où il passerait les six prochains mois à apprendre son nouveau métier. Les nébuleuses du ciel de Querencia brillaient à travers le voile duveteux des nuages suspendus au-dessus de la mer. Le jour ne se lèverait pas avant une bonne heure.

Edeard n'était toujours pas habitué à ce que les bâtiments de Makkathran bloquent sa vision. Il fut donc surpris de découvrir qu'une autre stagiaire les attendait en compagnie du sergent Chae. Elle avait à peu près son âge, peut-être un peu plus, et ses cheveux sombres étaient coupés incroyablement court pour une fille. Son visage était rond, ses joues pleines, et elle semblait renfrognée. Même selon les standards de Makkathran, ses pensées étaient très voilées et ses véritables sentiments inaccessibles. Edeard essaya de ne pas l'observer trop ostensiblement. Cependant, lorsque son regard remonta de ses jambes – assez longues quoique trop grasses – et se posa sur sa poitrine, il se rendit compte qu'elle le fixait. Elle haussa un sourcil interrogateur et lui fit les gros yeux. Edeard s'empourpra et tourna la tête.

Chae se tenait à l'extrémité de la salle sous un des panneaux lumineux circulaires du plafond. Heureusement, sa colère était retombée.

— Très bien, les garçons et les filles. Presque à l'heure. Croyez-le ou non, si je vous ai réveillés si tôt ce matin, ce n'est pas uniquement pour vous pourrir la vie – j'aurai bien d'autres occasions pour ça au cours des prochains mois. Non. Aujourd'hui, nous allons faire connaissance. Ce qui signifie que nous allons commencer avec quelques tests simples qui évalueront votre potentiel psychique – ou son absence… De cette manière, nous pourrons faire de vous une équipe efficace. Vous formerez un tout bien plus puissant que la somme de vos individualités. Faites-moi confiance : vous aurez besoin de travailler ensemble. Dans la rue, il y a des bandes qui ne demandent qu'à vous découper en petits morceaux pour nourrir les fil-rats, si vous vous mêlez de leurs affaires.

Edeard n'était pas certain de croire cette histoire, mais il espérait que ses doutes n'étaient pas trop visibles. Il se concentra pour afficher la même passivité apparente que les autres.

— Gendarme Kansee, veuillez commencer, je vous prie, dit Chae en désignant un banc situé devant lui.

Cinq boules de métal de taille croissante étaient posées sur le bois usé. La plus petite faisait la taille d'un poing. Une sixième

boule de quarante-cinq centimètres de diamètre était posée sur le sol.

— Laquelle ? demanda Kanseen.

— Eh bien, montre-moi ce que tu sais faire, jeune femme, répondit le sergent avec un mépris non dissimulé. De cette façon, je verrai quel genre de tâches je pourrai te confier. Enfin, avec un peu de chance…

Le visage de Kanseen se durcit davantage. Elle fixa la quatrième boule et la souleva lentement dans les airs.

Macsen émit un sifflement approbateur et applaudit. Les autres stagiaires apprécièrent également la performance et sourirent. Edeard les imita après quelques secondes d'hésitation. Il supposait qu'elle aussi avait reçu le conseil de ne pas révéler sa véritable force.

— C'est tout ? demanda Chae.

— Monsieur, grogna Kanseen.

— Bien, merci. Boyd, montre-nous un peu de quoi tu es fait.

Un Boyd tout sourire fit un pas en avant. La quatrième boule tremblota, puis s'éleva de quelques centimètres au-dessus du banc. Le front du jeune homme était trempé de sueur.

Macsen réussit à soulever la cinquième boule. Dinlay eut un sourire suffisant et souleva la cinquième et la deuxième boule en même temps, ce qui lui valut d'être chaudement applaudi, y compris par Kanseen.

— Bien. Edeard, montre-leur qu'à la campagne on est beaucoup plus costaud qu'à la ville.

Edeard hocha lentement la tête et s'avança. Les autres le regardaient, impatients. Il était tenté de jeter les six boules à la figure du sergent, mais le conseil de Topar était toujours vivace dans sa mémoire.

Sa troisième main se referma sur la cinquième boule et l'envoya flotter à mi-chemin entre le sol et le plafond. Les autres applaudirent avec enthousiasme. Il souleva la deuxième, puis fit semblant de se donner beaucoup du mal pour faire décoller la troisième de quelques centimètres.

Soudainement, la première boule fendit les airs et fonça sur Edeard. Son bouclier se durcit et la repoussa facilement. Au

même moment, il laissa tomber les trois boules qu'il faisait léviter.

Le silence s'installa et les gendarmes stagiaires regardèrent tour à tour Edeard et le sergent Chae.

— Très bien, Edeard, dit ce dernier d'une voix traînante. Tu as failli m'avoir. Il s'est juste écoulé un peu trop de temps entre l'impact et le moment où tu as laissé tomber les autres boules. Il te reste des progrès à faire dans ce domaine.

Le jeune homme regarda le sous-officier d'un air renfrogné.

Chae se pencha ostensiblement sur l'oreille de la recrue et lui murmura :

— J'ai des amis à la Guilde des modeleurs, petit.

Edeard s'empourpra.

— Les gendarmes se doivent d'être honnêtes par-dessus tout. En particulier avec leurs camarades. Dans une équipe telle que celle que vous allez constituer, chacun se doit de protéger les autres. Tu veux réessayer, peut-être ?

Edeard souleva la sixième boule. Derrière lui, Boyd en eut le soufflé coupé.

— Merci, Edeard, dit Chae. À présent, testons votre vision à distance. J'ai placé des marqueurs dans le quartier. Voyons qui est capable de les retrouver.

Edeard posa doucement la plus grosse des boules. Il se demanda ce que Chae aurait dit s'il lui avait véritablement montré toute l'étendue de ses capacités.

Les tests psychiques se poursuivirent pendant environ une heure, mesurant leurs diverses aptitudes, jusqu'à ce que le sergent déclare en avoir assez de les voir. Les résultats des évaluations intéressèrent beaucoup Edeard. Kanseen avait une vision à distance presque aussi bonne que la sienne, tandis que Dinlay était capable de vous parler même si vous étiez à l'autre bout de la plaine d'Iguru, aptitude dont il n'était pas peu fier. Le bouclier de Macsen semblait infiniment plus puissant que sa troisième main – rien de ce que Chae lui jeta ne le transperça. Boyd, quant à lui, n'avait aucun talent particulier. Edeard se demanda s'il était au-dessus de la moyenne, ou si ses nouveaux

camarades étaient clairement en dessous. Les pouvoirs psychiques du sergent paraissaient, eux, plutôt efficaces.

Chae les envoya prendre leur petit déjeuner, après quoi il leur faudrait s'équiper.

— Je conseille vivement à ceux d'entre vous qui ont de l'argent de l'investir dans une tunique, autrement son coût sera déduit de votre solde sur les six prochains mois, et je vous promets qu'il ne vous restera pas grand-chose pour terminer la semaine.

Ils se rassemblèrent dans la salle principale de la gendarmerie, une pièce allongée au plafond voûté dotée d'une grande baie en cristal à une extrémité. Certains des bancs étaient déjà occupés. Un sergent désigna une table située à un bout de la salle et leur expliqua qu'ils mangeraient là jusqu'à la fin de leur formation. Les autres gendarmes ne daignèrent même pas les regarder.

Des macaques arrivèrent de la cuisine en portant de la vaisselle. Ils étaient entraînés pour recevoir des ordres découvrit Edeard en demandant à l'un d'entre eux d'apporter plus de thé et des œufs brouillés. Au moins leur fournirait-on leur nourriture. Il se demanda s'il devait essayer de contacter Salrana. Le soleil était tout juste en train de se lever.

— Je n'ai jamais vu personne soulever un tel poids, lui dit Boyd. Tu as un sacré talent, Edeard.

Celui-ci haussa les épaules.

— En tout cas, plaisanta Macsen, le jour où nous serons dans la merde et où les balles voleront, je veux être à côté de toi.

— Vous m'avez l'air d'être capables de vous débrouiller tout seuls comme des grands, rétorqua Edeard.

— De toute façon, nous n'avons pas vraiment le choix, reprit Macsen. Pas assez de talent pour les Guildes, pas assez d'argent pour la milice. Alors, voilà où nous nous retrouvons – dans le trou du cul de la société, si vous me passez l'expression. Et les ennuis ne font que commencer. Un jour ou l'autre, nous finirons tous aux chiottes, mes collègues ratés.

— Ne l'écoute pas, intervint Dinlay. Il est amer à cause de la manière dont il a été traité par la famille de son père.

— Ils seront beaucoup plus amers que moi quand je me serai occupé d'eux, reprit Macsen avec une passion inattendue.

— Tu as déjà planifié ta vengeance ? demanda Kanseen.

— Je n'ai rien planifié. Ces connards arrogants bafouent la loi une dizaine de fois par semaine. Un jour ou l'autre, je les ferai tous coffrer, et ils seront ruinés.

— Ah, voilà un garçon ambitieux comme je les aime.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas rejoint une Guilde, Edeard ? demanda Macsen. Tu as plus de capacités psychiques que nous tous réunis.

— Je n'avais pas envie d'être leur larbin pendant les sept années à venir, répondit-il simplement.

— Merci, ma Dame, dit Dinlay, nous n'aurons à serrer les dents que pendant six mois. Après, ce sera terminé.

— Drôle d'idée de la réussite, commenta Kanseen avec dédain, tandis qu'un macaque lui apportait un bol de porridge et un grand verre de lait. Lâché dans la rue, jeté en pâture aux bandits, passé à tabac par des ivrognes qu'on empêche de se battre dans une taverne…

— Dans ce cas, pourquoi t'es-tu engagée ? demanda Macsen.

Elle avala plusieurs gorgées de lait avant de répondre :

— Tu m'imagines femme au foyer, mariée à un commerçant bedonnant ?

— Les commerçants ne sont pas tous bedonnants, rétorqua Boyd, sur la défensive.

— Un point pour toi, dit Macsen en ignorant la remarque de Boyd.

— Au fait, reprit la jeune femme en tournant lentement la tête dans sa direction, je ne suis pas intéressée.

Edeard sourit, tandis que Dinlay et Boyd éclataient de rire.

— Mais moi non plus, rétorqua Macsen d'une voix incertaine, manifestement déstabilisé.

— Vous pensez que nous devrions payer notre uniforme, comme le préconise Chae ? demanda Edeard, qui était conscient d'avoir plus d'argent que les autres dans les poches.

— Cela dépend, répondit Dinlay. Si tu souhaites devenir gendarme, cela n'a aucune importance. En revanche, si tu n'es pas certain de ta vocation, il vaut mieux ne rien avancer pour le

moment. En nous quittant dans deux semaines, tu n'auras qu'à leur rendre leur uniforme. Et tu n'auras rien déboursé.

— Ne nous voilons pas la face, intervint Macsen. Si nous sommes ici, c'est que tout est très clair dans notre tête : nous sommes complètement désespérés !

— Parle pour toi. Dans ma famille, on est gendarme de père en fils.

— Toutes mes excuses. Personnellement, je n'avais pas le choix.

— Mais si, tu aurais pu rejoindre une bande, dit Kanseen d'un ton léger. Je suis sûre que cela paie beaucoup mieux.

Macsen lui adressa furtivement un geste obscène.

— Comment sont-elles ? demanda Edeard. Je veux dire les bandes ? Je n'en avais jamais entendu parler avant d'arriver en ville.

— Par la Dame, tu es vraiment un campagnard, dit Macsen. Quand as-tu débarqué ?

— Hier.

— *Hier !* répéta Macsen si fort que plusieurs gendarmes se retournèrent pour les regarder.

— Oui, hier, dit fermement Edeard.

— Bien. Enfin, bref, c'est trop tard, maintenant. Les bandes sont importantes dans certains quartiers et moins dans d'autres. La plupart sont basées à Sampalok. Les riches s'en sortent plutôt bien, les pauvres moins. Les bandes sont spécialisées dans la protection. Imagine un genre de service des impôts alternatif.

— Dont les inspecteurs useraient de violence, ajouta Dinlay. Ce sont des assassins. On devrait éliminer ces rats.

— Après leur avoir fait un procès en bonne et due forme, ajouta Macsen avec un sourire.

— Le problème a tendance à s'aggraver, expliqua Boyd. Mon frère est obligé de leur donner régulièrement de l'argent pour qu'ils laissent sa boulangerie tranquille. Laquelle se trouve à dix minutes à peine d'ici, c'est-à-dire aussi loin de Sampalok que possible. Avant, le coin était beaucoup plus tranquille. Mon père n'a jamais eu à faire face à ce genre de problème.

— Pourquoi ne les dénonce-t-il pas aux gendarmes ? demanda Edeard.

— Regarde donc autour de toi, Edeard, dit Macsen avec mépris. Tu te fierais à des gars comme nous pour te protéger contre une bande qui s'amuse à jeter les femmes et les enfants dans le canal avec une pierre attachée au cou ? Tu serais prêt à faire le guet devant une boulangerie vingt-quatre heures par jour ? Tu crois que Chae te laisserait faire ? Et qu'en serait-il des autres habitants du quartier ? Non. Les bandes sont devenues incontournables, à Makkathran. Elles font partie de la vie de tous les jours. Les gendarmes se contentent de maintenir une sorte de trêve fragile et d'empêcher la ville de sombrer complètement dans l'anarchie.

— Si jeune et déjà cynique, lâcha Kanseen. Ne les écoute pas, Edeard. La situation n'est pas aussi grave qu'ils le disent.

— Je l'espère, dit-il doucement.

Peut-être était-ce dû au fait qu'il venait d'arriver dans cette cité extraordinaire, mais il avait le sentiment désagréable que le Grand Maître Finitan ne lui avait pas tout dit sur la vie à Makkathran.

5

Enquêteur de deuxième niveau, Halran se tenait dans l'entrée du coffre dévasté. La moindre surface – murs, sol, plafond, cadavres – avait été recouverte d'une épaisse couche de fibre gris-bleu, comme si un million d'araignées avait passé la nuit à tisser une toile géante. Il s'agissait en réalité d'un filament semi-organique destiné à neutraliser la neurotoxine qui s'échappait encore des armes cinétiques et à absorber l'énergie qui émanait de divers autres projectiles. Cela faisait plus de trois heures qu'il était à l'œuvre. Des neurotoxines utilisées dans la protection d'une clinique… C'était surprenant, même pour un établissement désireux de protéger aussi bien que possible ses implants mémoires. Halran avait d'ailleurs prévenu le directeur qu'il vérifierait les certificats et les permis de la clinique vers midi. Cela lui laisserait le temps de contacter quelques personnages importants et d'obtenir toutes les autorisations imaginables. Cette flexibilité dans l'application des procédures avait valu à l'officier d'obtenir rapidement ses deux dernières promotions. *Et alors,* se répétait-il. Les gros bonnets dirigeaient le monde, et il y avait bien peu à gagner à les harceler. C'était pour cela que le préfet lui avait confié cette mission particulière. Avant longtemps, l'assistant du maire l'avait contacté pour lui faire part de quelques considérations politiques. Tout d'abord, contrairement aux apparences, il était faux qu'un demi-million d'implants mémoires avaient été détruits – des implants appartenant aux citoyens les plus riches et influents de l'État. La machine qui stockait les kubes avait été victime de quelques ratés à cause d'un souci de générateur, mais il n'y avait vraiment pas de quoi alerter les médias. Les reporters pouvaient couvrir les dégâts causés à la forêt s'ils le souhaitaient, mais il était hors de question de les laisser entrer dans le bâtiment administratif et ses niveaux inférieurs.

L'ombre virtuelle de Halran termina son analyse de la fibre et annonça que la décontamination était terminée.

— Bien, commença-t-il en s'adressant à l'équipe scientifique forte de huit officiers, qui se tenaient dans le couloir derrière lui. Je veux que vous passiez la moindre molécule au peigne fin. Le budget est illimité. Cette mission est ultra-prioritaire. Col, Angelo, je veux que vous reconstituiez la séquence des événements. Darval, voyez si vous pouvez retrouver le nom de l'implant qui intéressait ce fumier de Telfer.

Darval regarda par-dessus l'épaule de Halran. Le projecteur de secours monté dans l'entrée produisait une lumière holographique bleu argenté qui éliminait les ombres et faisait scintiller la couche de fil arachnéen. Elle lui donnait également des allures de lac éclairé par la lune et mettait en valeur un demi-million de vaguelettes figées.

— Au nom d'Ozzie, vous pouvez m'expliquer comment je suis censé m'y prendre, chef ?

Halran eut un sourire vicieux.

— Eh bien, il devrait en manquer un. Il ne vous reste qu'à rassembler les fragments de ceux qui sont toujours là, puis à me donner le nom de celui qui manque à l'appel.

— Vous déconnez ?

— Oui. Plan B : passez en revue les noms du registre et voyez ceux qui avaient le plus de chance d'intéresser des malfrats. Commencez par les politiques, les criminels, les huiles des hautes sphères financières.

Darval hocha la tête sans enthousiasme.

— Vos champs de force devront rester actifs, ordonna Halran. Des munitions très dangereuses ont été libérées dans ce coffre, et je ne veux courir aucun risque.

L'équipe entra avec circonspection dans la salle. Suivirent alors les examinateurs – des robots semblables à des cafards métalliques hérissés d'antennes qui se déplaçaient sur des pattes en électromuscles noires. Ils se faufilèrent aussitôt sous la couche de fils. Plus de deux mille bestioles furent lâchées sur le sol et les murs pour dresser un inventaire moléculaire exhaustif des lieux.

Halran attendit que les robots en aient terminé avec le corps de Viertz Accu pour s'intéresser à son tour à elle. Son cadavre enveloppé comme un cocon était toujours à genoux, le dos

voûté, comme si elle était morte en disant une prière. Ils avaient retrouvé le sommet de son crâne en haut, pendant que la procédure de décontamination suivait son cours. Halran savait ce que cela signifiait – l'enquête s'annonçait difficile, à tous les points de vue.

Les résultats rassemblés par les examinateurs s'affichèrent dans son exovision, lui montrant les brûlures de son cerveau mis à nu. Une grosse quantité d'énergie y avait été déversée d'une manière qu'il connaissait bien.

Il activa un module scanneur pour évaluer la profondeur de la pénétration. Comme il s'y attendait, son implant mémoire avait été détruit.

— J'espère pour elle qu'elle a fait une sauvegarde récemment, marmonna-t-il.

— Chef, qu'est-ce qu'on fait de ces machins ? demanda Angelo, qui se tenait devant une des cages en matière exotique.

— Il faut dire que c'était une bonne idée. Je n'en avais encore jamais vu. Il est clair que Telfer ne s'attendait pas à les trouver ici.

— Je ne sais pas si l'effet de surprise a fonctionné ou non, mais on ne peut pas dire qu'ils l'aient ralenti.

— En effet. Ses enrichissements étaient impressionnants.

Halran rappela le dossier de l'affaire dans son exovision. Une photo de Telfer prise dans le hall de réception apparut devant lui. L'homme avait des traits vaguement orientaux et des yeux gris étranges. Son âge physique tournait autour des trente ans, ce qui était un peu inhabituel. Il arborait une barbe dense de plusieurs jours. En somme, il n'avait rien d'exceptionnel. Ce qui était délibéré, évidemment. L'apparence physique ne voulait de toute façon plus rien dire ; même l'ADN pouvait mentir – ils n'en manqueraient pas, d'ailleurs, puisque Telfer avait laissé une traînée de sang jusqu'au toit. Sur l'image, il souriait à cette superbe clinicienne. Sa complice était très différente de lui, car, pour le coup, elle avait une allure exceptionnelle – une véritable beauté au visage couvert de taches de rousseur et à l'épaisse chevelure auburn. Son petit nez était très mignon aussi, nota-t-il, admiratif. Un visage qu'on n'oubliait pas.

Tout s'était passé normalement jusqu'à ce que le réseau de surveillance de la clinique commence à réagir bizarrement. Jusqu'à ce que le cerveau de l'établissement perde de vue Telfer. Le raid avait été mené avec beaucoup de professionnalisme. À l'exception de sa dernière partie. La femme avait presque paru surprise, comme si elle improvisait. Ce qui était pour le moins étonnant.

— Chef, appela Darval.

— Oui.

— Le registre a été piraté.

Halran s'approcha de son officier penché sur le terminal du registre. Plusieurs robots examinateurs rampaient sur sa couverture de soie, qu'ils transperçaient régulièrement de leurs antennes.

— Y a-t-il eu…, commença-t-il.

Il ne termina pas sa phrase. Une femme venait d'entrer dans le coffre. Halran la considéra en haussant les sourcils et se prépara à lui demander ce qu'elle fichait là car, en dehors des collaborateurs du maire, personne n'avait le droit de passer le cordon de police sans sa permission. Alors, il la reconnut et se ravisa, puisqu'il savait tout ce qu'il y avait à savoir sur cette légende vivante – comme tous les policiers de l'univers.

— Par Ozzie…, murmura-t-il.

Ainsi, cette enquête déjà difficile promettait de devenir un cauchemar. La nouvelle arrivante était plus petite que le citoyen moyen du Commonwealth, mais sa confiance en elle était phénoménale. Halran avait rencontré suffisamment de représentants de la branche Haute pour reconnaître leur prétention et leur suffisance. Cette femme-là boxait dans la catégorie supérieure, ce qu'accentuait encore son air glacial. Sur son visage enchanteur se mêlaient héritages philippin et européen, et ses cheveux coupés en brosse et dépourvus de tout ornement moderne étaient noirs comme la nuit. Une beauté d'un autre temps, inchangée depuis mille quatre cents ans.

L'équipe tout entière la regardait bouche bée.

Halran s'avança vers elle en faisant son possible pour masquer sa nervosité. Elle était vêtue d'une toge formelle couleur crème, et sa silhouette était aussi parfaite que n'importe

laquelle des créations des spécialistes de la clinique. Il tenta de la scanner avec ses capteurs les plus subtils mais échoua lamentablement, comme s'il n'avait personne en face de lui. Seuls ses yeux lui disaient qu'elle était bien là.

— Madame, je suis l'inspecteur Halran, et je suis en charge de cette enquête. Je..., enfin, nous sommes très flattés de vous avoir parmi nous.

— Merci, répondit Paula Myo.

— Puis-je vous demander ce qui vous intéresse particulièrement dans cette affaire ?

— Cette affaire concerne le gouvernement de l'ANA, dont je suis la représentante...

— Dans cet univers, chuchota Darval à l'oreille d'Angelo.

Paula le gratifia d'un sourire affecté.

— Les meilleures plaisanteries restent les plus anciennes, dit-elle. Et on peut difficilement faire plus ancien que celle-là.

Darval devint tout pâle.

— Bien, reprit Halran. Qu'est-ce qui intéresse tellement le gouvernement de l'ANA ?

— M. Telfer.

— Appartient-il à la branche Haute ?

— À votre avis ?

— Je n'ai jamais vu d'armement aussi perfectionné sur Anagaska. Les gardes du coffre ont été choisis en fonction de l'efficacité de leurs enrichissements offensifs, ce qui ne l'a pas empêché d'en venir à bout en moins d'une minute. S'il n'appartient pas à la branche Haute, il a accès à ce que les Mondes centraux ont de mieux à offrir en matière de technologie.

— Très bien, le complimenta Paula. Et alors ?

— Il travaille probablement pour le compte d'une Faction.

— Excellente déduction, inspecteur. C'est exactement pour cela que je suis venue jusqu'ici : pour m'assurer de son bien-fondé. Pour commencer, j'aimerais avoir accès à tous les résultats que vous avez recueillis.

— Euh, je vous en ferai parvenir une copie, bien sûr.

— Votre gouvernement planétaire a accepté de coopérer pleinement avec celui de l'ANA dans cette affaire. Je vous laisse

goûter les implications politiques de cette décision. Vérifiez auprès de votre préfet ou du maire si cela vous amuse, mais il ne sera aucunement question de copie. Je veux pouvoir accéder aux données brutes sans aucune restriction. Merci.

Halran savait reconnaître sa défaite.

— Oui, madame. Les données brutes. Pas de problème, je m'en occupe.

— Je vous en remercie. Bon, qui se charge de l'analyse du registre ?

— Moi, répondit Darval d'un ton incertain.

— Vous avez une petite idée de la cible de Telfer ?

Darval regarda furtivement son supérieur, qui l'encouragea d'un hochement de tête.

— Tout à fait, répondit-il. L'une de ces mémoires appartenait à Inigo.

— Ah ! fit Paula avec un sourire, avant de fermer les yeux et de prendre une profonde inspiration. De quand date la dernière sauvegarde ?

— 3320.

— L'année de son départ pour Centurion. Il n'est revenu sur Anagaska qu'en 3415, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Halran. Le plus grand temple du Rêve Vivant sur Anagaska a été construit à Kuhmo ; Inigo était présent à son inauguration.

— Intéressant.

— Vous croyez que quelqu'un a l'intention de le cloner ?

— Je ne vois pas d'autre raison de voler son esprit. Merci pour votre coopération, inspecteur. Et n'oubliez pas de me faire parvenir vos résultats au fur et à mesure.

Elle tourna les talons et sortit du coffre.

— C'est tout ? demanda Halran.

Paula s'arrêta, tourna la tête dans la direction de l'officier de police et le regarda froidement.

— À moins que vous ayez quelque chose à ajouter.

— Et Telfer ?

— Bonne chance dans votre traque.

— Vous allez nous aider ?

— Je ne dresserai aucun obstacle politique ou autre sur votre route.

Elle s'en fut. Confus et indigné, Halran regarda ses hommes sans rien dire.

Paula sortit du bâtiment administratif et jeta un regard circulaire sur la forêt. Le souffle avait provoqué des dégâts superficiels et la plupart des immeubles étaient intacts. Les arbres les plus grands s'étaient couchés, toutefois, il restait suffisamment de jeunes pousses pour assurer le renouvellement de la forêt une fois les troncs morts évacués. Le cordon de police s'étirait sur plusieurs centaines de mètres, avec des officiers en uniforme et des robots patrouilleurs. Le service technique de la clinique, aidé par des sociétés extérieures et des robots forestiers, était déjà à pied d'œuvre. Des volutes de fumée s'élevaient du sol noirci ; les incendies avaient fait rage pendant deux heures avant d'être maîtrisés.

Elle continua à avancer tandis que ses scanners examinaient les environs. Son ombre virtuelle isola deux des employés qui se chargeaient du nettoyage. En effet, ils possédaient tous les deux un bouclier et utilisaient des systèmes de déflexion propres aux biononiques les plus perfectionnés. Bien sûr, les siens étaient encore plus perfectionnés… Ils restaient à distance du cordon, mais elle parvint à zoomer et à obtenir une image correcte. Une seconde plus tard, son ombre virtuelle lui apprenait tout ce qu'il y avait à savoir sur eux. À une époque, mille ans plus tôt, Paula serait allée les voir sans attendre. Elle aimait à penser qu'elle s'était radoucie avec l'âge, même si, en réalité, il était plus avantageux pour elle de les laisser croire qu'elle ne les avait pas repérés.

Paula était née sur Huxley's Haven, un monde unique créé par la Fondation pour la Nature humaine, qui modifiait génétiquement ses citoyens de façon à leur donner une place prédéfinie dans une structure sociale à la technologie peu avancée. Au grand désarroi du reste du Commonwealth, cet « esclavage génétique » semblait fonctionner, puisque la population de Huxley's Haven acceptait avec joie cette prédétermination. Les quelques mécontents étaient surveillés

par des officiers de police au profil psychoneural spécifiquement créé. Entre autres choses, on les affublait de certains troubles obsessionnels compulsifs, ce qui avait pour conséquence qu'ils n'abandonnaient jamais. La Fondation avait décidé de faire une policière de Paula, mais celle-ci avait été arrachée à la maternité par des radicaux décidés à libérer ces pauvres esclaves. Elle avait donc grandi dans le Commonwealth, était devenue enquêtrice au sein du CICG, puis, depuis sept cents ans, agent du gouvernement de l'ANA.

Huxley's Haven existait toujours. La vie y suivait son cours tranquillement, sans évoluer ni changer. Ces derniers temps, les contacts avec le Grand Commonwealth étaient réduits au minimum. Paula elle-même n'y était pas retournée depuis plus de trois siècles. La dernière fois, c'était par nostalgie. Surveiller cette planète n'avait aucun sens. Le gouvernement de l'ANA avait mis en place une politique de protection à l'égard des cultures non Hautes. Ironiquement, cela donnait à Paula peu d'occasions de retourner sur Huxley. En effet, son travail consistait à empêcher les Factions de l'ANA d'interférer avec la vie des Mondes extérieurs, ce qui lui laissait peu de temps libre.

Son ombre virtuelle établit une connexion ultra-sécurisée avec Justine Burnelli.

— Je suis à la clinique d'Anagaska, dit-elle.

— Et ?

— Nous avions raison : le raid a bien été organisé par une Faction.

— Vous avez une idée de laquelle ?

— Marius et le Livreur traînent dans les parages, ce qui prouve qu'ils sont aussi intéressés que nous.

— Et qu'ils ne sont pas coupables.

— Rien n'est moins sûr. En général, les Accélérateurs et les Conservateurs font preuve de plus de discrétion. Il est fort possible que l'une des deux Factions soit coupable et que l'autre tente de l'exposer ou de la contrer. Vous savez comment elles sont…

— Quel implant mémoire ont-ils récupéré ?

— C'est là que cela devient intéressant : celui d'Inigo.

— Non ! Vraiment ? Je suis étonnée que le prophète n'ait pas pris davantage de précautions.

— Pour être plus précise : celui d'Inigo avant la création du Rêve Vivant. C'est une ancienne sauvegarde.

— Quel intérêt, alors ?

— Je n'en suis pas sûre. Certains seraient heureux de le voir revenir pour mettre un terme au projet du Conservateur. Malheureusement, on ne peut pas prévoir la réaction du jeune Inigo. Peut-être applaudirait-il et se joindrait-il au pèlerinage.

— Si l'une des Factions le clonait, elle aurait entre les mains un messie contrôlable à l'envi, un porte-parole idéal.

— Sauf que ce ne serait pas un clone total, dit Paula. *Ce n'est qu'une version ancienne d'Inigo.*

— J'ai une théorie…

— Je vous en prie.

— Le clone serait peut-être capable de recevoir les rêves en provenance du Vide tout comme l'original, ce qui conférerait un avantage certain à ceux qui tirent les ficelles.

— Vous pensez à ce prétendu Dernier Rêve ?

— Plutôt aux nouveaux rêves du Seigneur du Ciel. En dépit des moyens considérables qu'il a utilisés, Ethan n'a toujours pas mis la main sur le Second Rêveur. Le Rêve Vivant est en train de modifier tous les nids de confluence du champ de Gaïa qu'il contrôle. Cela représente près de quatre-vingts pour cent du Grand Commonwealth. Ils sont désespérés. Les nouveaux rêves grossissent. Ce ne sont plus de simples fragments. Des séquences entières se déversent dans le champ de Gaïa.

— Je ne crois pas que le Rêve Vivant soit à l'origine de ce raid.

— Il pourrait pourtant en tirer un bénéfice considérable, rétorqua Justine.

— Certes, mais mon ombre virtuelle a identifié la femme qui accompagnait Telfer. Il s'agit de l'ex-Conseillère du Rêve Vivant Corrie-Lyn. Depuis quelque temps, elle est persona non grata chez elle ; la police d'Ellezelin la recherche car elle serait impliquée dans plusieurs morts corporelles. Les mandats émis sont longs comme le bras. Ils mentionnent aussi un complice

nommé Aaron, dont le signalement rappelle fortement M. Telfer.

— Intéressant. Vous avez des informations sur cet Aaron-alias M. Telfer ?

— Non. Toutefois, nos deux complices sont montés à bord d'un vaisseau juste après le raid. Il n'y a qu'un navire inconnu sur Anagaska au moment où l'on parle : le Tricheur rusé.

— Des précisions sur l'engin en question.

— Vaisseau privé standard immatriculé sur Sholapur.

— C'est tout… En d'autres mots, nous ne savons pas à qui il appartient.

— Effectivement. Son histoire est inaccessible. Tout juste sait-on que le Tricheur rusé *a quitté Ellezelin après l'effondrement du temple de Riasi.*

— Corrie-Lyn était la maîtresse d'Inigo. Se languit-elle de lui au point de vouloir en créer un clone ?

— Non. Elle n'est qu'un pion. Telfer se sert d'elle pour atteindre Inigo.

— Un implant mémoire daté ne leur sera d'aucune utilité. Beaucoup de gens ont déjà tenté de le retrouver. Il a sans doute définitivement quitté le Commonwealth. Soit il est parti dans le Vide par ses propres moyens, soit il a rejoint Ozzie.

— Il n'a pas rejoint Ozzie. J'ai vérifié il y a une quinzaine d'années.

— J'ai toujours envié la vie que vous menez, dit Justine. *Les voyages et le danger fascinent la petite fille riche et surprotégée que je suis. Comment était Ozzie ?*

— Il n'a pas changé, comme moi.

— Pour le compte de qui pensez-vous que cet Aaron travaille ?

— Comme vous l'avez dit vous-même, beaucoup de Factions et d'organisations ont intérêt à trouver Inigo. Ce raid montre simplement que le temps presse. Jusqu'à présent, personne n'avait pris le risque de se découvrir.

— Quelle est la prochaine étape ?

— Il me semble que le raid n'est qu'un aspect d'une vaste séquence d'événements politiques. Je crois qu'il est important de mettre la main sur le Second Rêveur avant le Rêve Vivant.

Cette personne jouera un rôle primordial dans cet éventuel pèlerinage.

— Vous regardez toujours très loin devant vous, n'est-ce pas ?

— J'ai toujours cru que la résolution d'une enquête était un processus holistique. C'est l'un des rares principes auxquels je sois restée fidèle ces mille dernières années.

— Et pour Aaron et Corrie-Lyn ?

— Je continuerai à m'intéresser à cet aspect de l'affaire. L'inspecteur Halran ne mettra pas longtemps à identifier Corrie-Lyn ; des informations filtreront. En enquêtant sur ce Second Rêveur, je risquerais d'attirer l'attention des Factions.

— Souhaitez-vous que je commence les recherches de mon côté ?

— Non. Les Factions vous surveillent. Presque autant qu'elles me surveillent moi. Vous devriez plutôt garder un œil sur le Livreur et Marius.

— Bien. Qui allons-nous envoyer à la recherche du Second Rêveur, dans ce cas ?

Paula sourit de toutes ses dents. Elle savait que les agents des Factions qui s'activaient dans la forêt désespéraient de connaître la réponse à cette question.

— La dernière personne à laquelle les Factions penseront, bien sûr.

* * *

L'état des conduits d'alimentation du troisième appartement était bien pire que prévu. Araminta avait passé trois heures ce matin-là à creuser les murs et le sol, à dégager les tuyaux rouillés pour permettre aux robots de les démonter. Ces travaux imprévus étaient synonymes de nettoyage, de préparation des parois pour une décoration ultérieure. De délais supplémentaires.

Son ombre virtuelle la prévint lorsqu'il fut 11 heures, ce qui lui laissa à peine le temps d'aller prendre une douche de spores dans le quatrième appartement qu'elle habitait. Deux des cinq embouts de la vieille douche ne fonctionnaient pas, et l'un des

trois restants avait une drôle d'odeur. Après cela, elle se dépêcha de vaporiser un rafraîchissant et d'enfiler une veste et un pantalon élégants avant que ses clients arrivent. Le spray parfumé et humide sur sa peau la projeta de manière inattendue dans un passé pas si lointain où elle faisait un usage immodéré des nettoyants de voyage. C'était l'époque où elle avait appris que Laril avait définitivement quitté Viotia. Elle se sentit coupable de ne pas être retournée *Chez Nik* depuis une éternité.

Elle ravala cette bouffée de nostalgie stupide et sortit dans le couloir, tandis que ses clients arrivaient avec l'ascenseur. Danal et Mareble étaient étrangement vêtus. La femme portait une longue jupe en coton roux au tissage très large, un gilet de velours aux boutons en cuivre et un chemisier blanc. Ses solides bottes marron étaient à peine visibles sous les ondulations de son ourlet. Ses cheveux noir de geai étaient coiffés en arrière et noués par un bandeau de tissu élastique. Lui portait un pantalon en cuir, des bottes similaires aux siennes et une veste jaune presque invisible sous un pardessus taillé dans un tissu brun huilé.

En dépit de leur allure… rustique, Araminta ne put s'empêcher de sourire lorsque les portes de la cabine s'ouvrirent. Il émanait d'eux un enthousiasme irrésistible – ils avaient la mine joyeuse, le regard gourmand, et se tenaient par la main.

— Bienvenue, dit-elle comme la porte en bois doré de l'appartement témoin s'ouvrait.

Chaque pièce était décorée autour de deux couleurs, et l'ameublement était minimaliste. Le parquet du vaste espace à vivre était en ébène et avait coûté très cher. Les tables, les chaises et les canapés étaient disposés avec élégance. Tous étaient des reproductions de meubles Herfal avec des courbes prononcées et des pieds en métal moiré – un accessoire à la mode trois siècles plus tôt. Le balcon était ouvert. C'était une très belle journée, et la vue sur le parc était magnifique.

Mareble prit une profonde inspiration et entra la première.

— C'est fabuleux ! s'exclama-t-elle. Exactement ce que nous recherchons.

Danal gloussa.

— Veuillez pardonner à ma femme. Elle a décidé de montrer notre main avant le début des négociations.

— J'ai fait la même bêtise avec le propriétaire précédent, avoua Araminta. On s'enthousiasme très facilement pour ces appartements. Je considère d'ailleurs sérieusement la possibilité d'en garder un pour moi.

Mareble s'arrêta devant la porte-fenêtre.

— Notre appartement bénéficierait-il de la même vue ?

— L'appartement numéro trois est au coin de l'immeuble, répondit Araminta en le désignant depuis la terrasse. Vous avez le parc d'un côté et la ville de l'autre. Le pont suspendu est visible par là.

— Vraiment ?

— Pourrions-nous le visiter ? demanda Danal.

— Pas encore. La législation sur la sécurité et les restrictions sanitaires ne m'autorisent pas à faire visiter un chantier.

Et puis, vous risqueriez de prendre vos jambes à votre cou.

— Un chantier ? Y a-t-il des problèmes structurels ?

— Pas du tout. La structure est parfaitement saine. Si vous le souhaitez, vous pouvez consulter le scan de contrôle indépendant déposé en mairie. Non, en fait je m'occupe de la décoration et de l'agencement. Malheureusement, la ville considère qu'il s'agit de travaux importants parce que je remplace également l'installation électrique et les conduits d'alimentation. Cela me fait de la paperasse en plus.

Danal lâcha un soupir compatissant.

— On se croirait sur Ellezelin, dit-il. Celui-qui-marche-sur-l'eau, lui, n'a pas eu besoin de déposer un dossier au Palais avant d'accomplir son œuvre grandiose. Mais essayez de dire cela au gouvernement !

— Calme-toi, chéri, intervint Mareble en le prenant par la main. Il a une dent contre les bureaucrates, expliqua-t-elle.

— Comme tout le monde, la rassura Araminta.

— Merci, dit Danal.

— Alors, comme cela, vous arrivez d'Ellezelin ?

— Oui ! répondirent-ils de concert.

— Je suis technicien spécialisé dans les nids de confluence, expliqua Danal. En ce moment, on met à jour l'ensemble du

champ de Gaïa et il y a beaucoup de travail. En particulier sur Viotia.

— Ah bon ? s'étonna Araminta.

— Le Second Rêveur est ici, dit Mareble. Nous en sommes certains. Les derniers rêves étaient tellement plus réalistes que les premiers fragments. Vous ne trouvez pas ?

— Je n'ai pas de particules de Gaïa, répondit Araminta d'un ton léger, comme si c'était une faute qu'elle comptait corriger le plus vite possible, et en espérant que cela ne ferait pas capoter la vente.

Elle avait besoin qu'ils lui versent un acompte pour le numéro trois. Les appartements ne se vendaient pas aussi bien que prévu, et ses fournisseurs commençaient à lui envoyer leurs factures.

Mareble et Danal la considérèrent d'un air désolé et compatissant qui lui rappela M. Bovey.

— Personnellement, reprit calmement la femme, je ne pourrais pas vivre sans le champ de Gaïa. Grâce à lui, je sens toujours la présence de Danal, même s'il se trouve sur une autre planète. Ce genre de connexion émotionnelle permanente est très satisfaisant et rassurant.

— En plus, nous partageons les rêves d'Inigo, ajouta Danal. Intimement.

Il sourit avec la félicité d'un adepte convaincu. Araminta essaya d'imiter ce contentement apparent.

— J'ignorais qu'il était possible de connaître l'origine d'un rêve, dit-elle en espérant que cela détournerait leur attention.

Rien ne plaisait tant aux adeptes des sectes et des idéologies que d'exposer les bénéfices de leurs croyances aux non-initiés.

— C'est un des aspects les plus intéressants du champ de Gaïa, commença Mareble avec enthousiasme. Il n'est pas aussi précis et clair que l'unisphère, évidemment ; les pensées humaines ne sont pas numériques, elles viennent du cœur. Les derniers rêves, où l'on voyait le Seigneur du Ciel, m'ont particulièrement touchée. Maintenant que les nids les ont en mémoire, les rêves ne sont plus évanescents, ce qui n'enlève rien à leur magie. Nous attendons tous le jour où le Seigneur du Ciel volera au-dessus de Makkathran et emportera l'âme de

Celui-qui-marche-sur-l'eau. Après tout ce qu'il a fait pour les gens de Querencia et nous, il mérite pleinement de trouver le repos dans la mer d'Odin.

Quelque chose dans ce que la femme venait de dire résonna étrangement dans l'esprit d'Araminta ; comme s'il était question d'un vieux souvenir, ce qui était stupide.

— Je vois, mentit-elle, car elle ne connaissait pas les détails de l'épopée de Celui-qui-marche-sur-l'eau. C'est pour cela que vous avez décidé de vivre ici ?

— Oui, répondit Mareble en hochant vigoureusement la tête. Je suis convaincue que le Second Rêveur est ici. Un jour prochain, il se montrera, et le pèlerinage pourra commencer.

— Vous comptez y prendre part ?

Ils se regardèrent en souriant et se prirent par les mains.

— Nous l'espérons.

— Excusez ma trivialité, mais vous ne trouverez pas mieux que cet appartement pour attendre ce jour.

— Je pense que nous allons vous faire une offre, reprit Danal. Les croyants sont de plus en plus nombreux à vouloir acheter sur Viotia. Vivre à l'hôtel n'est pas si mal, mais nous préférerions avoir un vrai chez-nous.

— Je peux le comprendre.

— Nous sommes disposés à payer le prix que vous demandez, à condition que vous nous garantissiez que tout sera terminé à temps.

— Pas de souci, je parapherai cette clause.

— Par ailleurs, le modèle virtuel que nous avons visité était bien, mais…

— J'aimerais effectuer quelques changements, intervint la femme. Je souhaite que la technologie soit moins présente et que le décor soit plus naturel.

— Naturel ?

— Oui, moins de biens manufacturés, plus de bois. Comme sur Querencia. Nous n'avons rien contre la technologie – nous l'utilisons tous les jours –, à condition qu'elle ne soit pas prédominante. Par exemple, serait-il possible d'avoir une véritable cuisinière, avec un four et une plaque ?

— Je vérifie auprès des autorités compétentes, et je vous recontacte dès que possible.

* * *

— Alors, tu peux m'avoir une véritable cuisinière ? demanda-t-elle à Bovey le soir même autour d'un dîner.

Ils étaient chez lui, attablés sur la terrasse qui surplombait la pelouse. Le jardin donnait sur le fleuve, où l'herbe soigneusement tondue disparaissait au profit de roseaux touffus et d'un massif de corans torsadés, dont les branches bleues et chromées trempaient dans l'eau. Les lumières des immeubles situés sur l'autre rive se reflétaient sur la surface noire et lisse. L'ambiance était agréable et relaxante. Le repas délicieux avait été préparé par plusieurs Bovey, dont trois étaient installés à côté d'elle. C'était une bien belle manière de terminer une journée éprouvante.

— Bien sûr, répondit le Bovey blond et séduisant.

— Tu me parais bien sûr de toi.

— C'est parce que j'en ai déjà vendu trois cette dernière décennie, répondit un Bovey plus petit et bronzé. Les fanatiques du Rêve Vivant sont attachés à leur confort primitif. Ils préfèrent prendre un bain plutôt qu'une douche de spores.

— Par Ozzie, ma cousine avait raison, ils débarquent en masse. Je devrais peut-être monter le prix des deux autres appartements.

— Je ne veux pas plomber la soirée, mais je trouve cet afflux soudain un peu dérangeant. Car ils arrivent bel et bien. Ils sont déjà des millions, en fait.

— Cela va faire du bien au marché. Y compris à celui des cuisines et des salles de bains équipées, dit-elle.

— Financièrement, cela risque en effet d'être intéressant, reprit le jeune blond en brandissant une brochette de torkal et de porc épicé, marinés dans du miel rouge. En revanche, le Rêve Vivant a une piètre opinion des multiples, expliqua-t-il en mordant dans la viande.

— Il faut dire qu'il n'y avait pas de multiples à Makkathran, précisa le Bovey aux traits orientaux.

— Je ne pense pas que votre style de vie leur déplaise.

Se pouvait-il que Mareble et Danal fussent passionnés par leurs idées au point de rejeter toutes les autres ? De toute façon, il y avait une marge entre intolérance et hostilité.

— Heureusement, ils n'ont encore jamais rien entrepris contre les nôtres. Celui-qui-marche-sur-l'eau ne souhaite-t-il pas que tout le monde vive en paix ? Mais dis-moi, comment tes acheteurs ont-ils réagi lorsqu'ils ont découvert que tu ne goûtais pas au bonheur et à la félicité du champ de Gaïa ?

— Ils ont semblé surpris, admit-elle. Je pense qu'ils voulaient me convertir.

— Le contraire m'aurait étonné.

— Cela ne durera pas longtemps. Dès que le pèlerinage sera lancé, ils vont tous vouloir y participer. D'ailleurs, ils me l'ont confirmé. S'ils sont là, c'est uniquement parce qu'ils pensent que le Second Rêveur se cache parmi nous.

— Ce qui est aussi une idée dérangeante.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en se versant un autre verre de cet excellent rosé.

— Si j'étais le prochain élu, je ne me cacherais pas. Et surtout, je ne partagerais pas des rêves qui risquent de me trahir.

— Je ne comprends rien au Rêve Vivant. Toute cette histoire me semble si bête.

— Quoi qu'il en soit, cette situation est dangereuse, reprit le petit brun. Trop de promesses impossibles à tenir, plus trop de gens qui attendent égale une très mauvaise combinaison.

— Tu n'es qu'un vieux cynique.

Les trois Bovey qui partageaient son repas levèrent leur verre de vin de concert et dirent en chœur :

— Coupable et fier de l'être.

— Vous, vous avez des particules de Gaïa. Ces rêves sont-ils réels ?

— Un rêve peut-il être réel ? demandèrent-ils à l'unisson. Les rêves existent. Pour le reste, tout est une question de perspective personnelle. Pour ceux qui y croient, le Second Rêveur, qui reçoit les rêves d'un Seigneur du Ciel vivant dans le Vide, est quelque part parmi nous. Pour les autres…

— Je ne sais pas quoi en penser. Je serais presque tentée de m'équiper en particules de Gaïa.

— Crois-moi, reprit le blond séduisant, cela n'en vaut pas la peine. Le champ de Gaïa n'est que la lubie d'une bande de fanatiques.

— Dans ce cas, pourquoi Ozzie l'a-t-il inventé ?

— Soi-disant pour aider les gens à se comprendre. Car l'empathie permettrait d'éviter les conflits. Jolie théorie. En pratique, toutefois, je n'ai pas l'impression que cela fonctionne.

— Oui, mais sans elle, vous n'existeriez pas. Dire que vous pensez représenter l'avenir de l'espèce humaine !

Le Bovey aux traits orientaux eut un sourire modeste.

— C'est vrai. Je doute qu'Ozzie ait prévu notre arrivée.

Araminta rapprocha son verre de vin de sa bouche et baissa les yeux d'un air timide.

— Je ne l'avais pas prévue non plus, dit-elle.

— Il y a beaucoup de choses qu'on ignore jusqu'au moment où elles nous tombent dessus, expliqua le Bovey oriental en se collant contre elle et en lui prenant son verre des mains.

Elle aimait la chaleur de son corps. De l'autre côté, le jeune homme blond lui caressa la joue et la prit par le menton pour l'embrasser. Elle ferma les yeux. Des mains lui caressèrent le dos. D'autres mains lui caressèrent les jambes. Le baiser se prolongea encore et encore.

— Viens avec moi, dit l'un d'entre eux.

Le baiser s'interrompit, et elle les vit sourire tous les trois d'une manière douce et assurée, car Bovey ne se donnait jamais la peine de dissimuler son envie.

Tous les trois l'escortèrent jusqu'à une chambre chaleureuse du deuxième étage, éclairée par une chandelle orange. Elle s'arrêta au pied du lit pendant qu'ils se déshabillaient devant elle, comme elle aimait, en la regardant, en la désirant. Alors, ce fut son tour. Elle retira lentement ses vêtements, découvrit son corps et but avec avidité leur admiration, leur excitation. Lorsqu'elle fut entièrement nue, ils entreprirent d'explorer sa chair avec une expertise extraordinaire.

— Oui, finit-elle par dire dans un souffle, ravie.

Puis ils la soulevèrent et la déposèrent sur le lit.

La créature fonça tête baissée dans l'espace et déploya ses ailes faites de vide, que vinrent embraser quelques molécules perdues. Les impacts ténus créaient une traîne d'étincelles à l'éclat fluorescent qui s'étirait dans son sillage. Droit devant elle, une étoile brillait sur la toile de fond glorieuse d'une nébuleuse turquoise ondulante ; elle créait une agréable et nourrissante pression photonique. La créature tourbillonna tranquillement dans le riche torrent de lumière et écouta les pensées toujours plus fortes qui émanaient de cette planète située à des années-lumière.

L'une de ces pensées était particulièrement claire.

— Tu vois, tu es obligée de te reposer, maintenant. Si tu étais multiple, un autre corps pourrait prendre le relais de celui-ci, et l'extase durerait encore des heures. Sans compter que plusieurs corps pourraient participer simultanément. Imagine un peu : ton plaisir serait doublé, triplé, décuplé. Tu n'aimerais pas ? Ta vie serait tellement plus belle, plus grande…

La pensée s'évanouit dans l'infini, tandis que le vent solaire se calmait et refroidissait.

Seuls deux Bovey étaient endormis dans le lit lorsque Araminta s'éveilla. Elle regarda l'heure dans son exovision et lâcha un grognement incrédule. Déjà 7 h 05. Il restait tant de choses à faire dans le troisième appartement. Les robots étaient censés décoller le vieux carrelage du cinquième appartement durant la nuit, mais son ombre virtuelle lui apprit qu'ils avaient cessé le travail à 3 heures du matin après avoir rencontré un problème insoluble pour leurs logiciels semi-intelligents. Deux acheteurs intéressés par le numéro quatre devaient arriver avant midi.

— Par Ozzie !

Elle glissa hors du lit. Pas le temps de prendre une douche. Elle attrapa les vêtements qu'elle portait pour le dîner de la veille – des vêtements pas vraiment adaptés à son activité quotidienne. *Il faudrait que je laisse ici un sac avec quelques vêtements de rechange. Sera-t-il d'accord ?*

Elle sortit de la chambre sans les réveiller et dévala l'escalier en démêlant tant bien que mal ses cheveux avec ses doigts. Une

odeur de pain grillé et de café montait de la grande cuisine. Un parfum dangereusement tentant, compte tenu des frissons qui parcouraient sa peau. *J'ai intérêt à me calmer sur les aérosols boosters.* Prendre une minute pour boire une tasse de café ne mettrait tout de même pas en péril tous ses projets.

Elle passa la tête dans l'arche de la vaste cuisine et sourit. Cinq Bovey étaient en train de prendre leur petit déjeuner au bar, tandis que trois autres se prélassaient dans un grand et vieux canapé.

— Salut…

Son sourire s'évanouit. Une femme vêtue d'une robe de chambre duveteuse était assise sur le sixième tabouret du bar. Un Bovey lui massait délicatement la base du cou. La fille leva les yeux de son mug de thé fumant et fit la grimace.

— Oh, salut. Je m'appelle Josill. J'ai couché avec ceux qui n'étaient pas avec vous cette nuit. Un bon coup, hein ? Je m'en suis tapé quatre, ajouta-t-elle en souriant fièrement à sa cour de Bovey.

Araminta se figea mais se retint de faire les gros yeux ou de prendre un air boudeur. Elle parvint même à ne pas lui crier qu'il n'était qu'un sale connard.

— Bon, eh bien, je dois y aller, croassa-t-elle. J'ai rendez-vous avec des gens, et je n'ai pas l'habitude de trahir la confiance d'autrui.

Elle se dirigea vers la porte aussi vite que possible, mais sans courir. Elle réussit même à sortir. Sa vieille capsule l'attendait sur le gravier. Plus que quinze mètres à parcourir.

— Attends une seconde.

Elle se retourna. C'était le Bovey avec qui elle avait dîné la première fois. Il utilisait toujours celui-ci lorsqu'il voulait lui parler sérieusement.

Sans doute pensait-il que la maturité était synonyme de sagesse et inspirait confiance.

— Va te faire voir. Allez tous vous faire voir ! aboya-t-elle.

— Tu savais que je sortirais avec d'autres femmes.

— Je… bafouilla-t-elle, indignée. Non ! Pas du tout ! Je croyais que nous…

Ce qu'il y avait de plus têtu en elle refusait qu'elle se laisse aller à pleurer devant lui. C'était idiot car Bovey la connaissait comme personne ; cependant, elle ne voulait pas lui donner cette satisfaction.

— Écoute-moi, commença-t-il en s'arrêtant devant elle et en prenant quelques secondes pour réfléchir. Tu es une jeune femme adorable et fantastique. Cela faisait des années que je n'avais pas rencontré une femme aussi séduisante que toi. Tu le sais bien.

— Ouais, eh bien c'est…

— … une drôle manière de te le montrer ? Non. Non. Ce serait vrai si j'étais un homme ordinaire, ce qui n'est pas le cas.

— C'EST RIDICULE ! cria-t-elle.

— Peut-être que tu te voilais la face. Je ne sais pas. S'habituer à la vie d'un multiple n'est pas chose aisée, et tu es vexée.

— Je ne suis pas vexée, rétorqua-t-elle dignement.

— J'adore être avec toi. Peu importe ce que nous faisons et où nous nous voyons, c'est toujours un plaisir. Et c'est bien là le problème. Réfléchis. Tu es une jeune femme magnifique, en pleine forme, et ton appétit sexuel est énorme – le rêve de n'importe quel homme, en somme ! Je suis admiratif du fait que tu sois capable de satisfaire autant d'hommes à la fois. Toutefois, nous sommes trente-huit, et c'est beaucoup trop, même pour toi. Nous sortons ensemble depuis quelque temps déjà, et pourtant, tu n'as pas encore eu le temps de rencontrer, et encore moins de faire l'amour avec toutes mes incarnations. Chaque fois que tu m'excites, que nous couchons ensemble, tu frustres la majorité de mes multiples.

— Je… Oh. Vraiment ?

Expliqué de cette manière, c'était évident. Il avait raison : elle n'était pas habituée, elle n'était pas prête.

— Je fais ce que je peux, reprit-il. Josill et les autres contribuent à libérer la pression que tu crées.

Les autres. Encore un détail qu'elle n'était pas prête à assumer. Cette histoire de multiple était en train de devenir trop compliquée. Elle prit une profonde inspiration et s'abîma dans la contemplation du gravier.

— Je suis désolée. Tu as raison, tout cela m'échappait totalement. Je trouvais cela tellement bien ; je supposais que c'était pareil pour toi. Mais tu es multiple et tu ne penses pas comme nous.

— Effectivement, dit le vieux Bovey sage et compatissant en la prenant par l'épaule. Mais j'espère, j'espère vraiment que nous pourrons traverser cette épreuve pour continuer à avancer.

Elle regarda la porte d'un air coupable.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir accepter l'idée que tu couches avec elle aussi. Est-ce que… Non. Je préfère ne pas savoir.

Il haussa les sourcils et attendit patiemment.

Araminta soupira.

— Cette nuit, est-ce que tu lui as fait l'amour en même temps qu'à moi ?

— Oui.

Une idée malicieuse naquit dans son esprit.

— Elle n'en a satisfait que quatre ?

— J'en ai peur.

— Pauvre petite, dit-elle dans un accès d'humour trop bref. Je ne sais pas. Je ne suis pas certaine de le supporter. Tu as besoin de tellement de femmes. Ce n'est pas l'idée que je me fais d'une relation qui dure.

— Je t'ai dit que je ressentais quelque chose de très fort pour toi. Plus le temps passe, plus je suis sûr de ne pas vouloir te perdre.

— Que comptes-tu faire ? Châtrer la moitié de tes incarnations ? Trente-huit, c'est beaucoup trop pour moi.

— Je retrouve mon Araminta, dit-il en souriant. Il existe une alternative.

— Ah bon ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il la prit par le menton et lui souleva le visage pour la forcer à le regarder dans les yeux. Elle finit par hocher la tête, fataliste.

— Je pourrais me payer quelques incarnations supplémentaires, c'est cela ? demanda-t-elle doucement.

— Je n'ai pas l'intention de te brusquer. Ce serait mal, et j'en serais incapable. Tu dois prendre ta décision seule. Tu as eu le

temps de te forger une opinion sur les avantages de la chose. Surtout sexuels.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Dis-moi : si je le fais, arrêteras-tu de sortir avec d'autres femmes ? Ce sera juste toi et moi ?

— Oui, il n'y aura que toi, et juste toi. Toi et toi et toi dans ma vie et dans mon lit. Je le jure. C'est ce que je veux vraiment, Araminta. J'aimerais tant que tu aies des particules de Gaïa pour te prouver à quel point je suis sérieux. Si tu préfères, nous irons officialiser ma promesse à la mairie.

— Ozzie ! Une proposition de mariage et un changement de mode de vie le même jour. Dire qu'il n'est même pas sept heures et demie.

— Je regrette que cela se soit passé ainsi.

— Ce n'est pas ta faute. Tu as raison, j'aurais dû penser à cela avant. Je serai une grande fille et je vais y réfléchir. N'attends pas une réponse tout de suite. Je ne prends pas des décisions aussi importantes tous les jours.

Il la prit dans ses bras et la serra fort, comme si c'était lui qui avait besoin d'être rassuré.

— C'est très important, dit-il. Je comprends tout à fait que tu aies besoin de prendre ton temps.

* * *

Il montait un cheval géant. Ses jeunes jambes étaient repliées sur la selle. Il chevauchait depuis des heures. Dans son dos, très loin, s'élevaient des montagnes dont les glorieux sommets enneigés se découpaient sur le ciel saphir. Il s'éloignait des forêts qui couvraient les contreforts. Désormais, les sabots de sa monture martelaient un veldt sauvage, une végétation tropicale striée de rus et de ruisseaux. Sur les pentes douces poussaient des arbres provenant d'une douzaine de planètes, des arbres auxquels l'évolution avait donné des silhouettes et des couleurs très différentes. Un vent chaud, chargé de pollens extraterrestres, lui fouettait le visage.

Ses amis chevauchaient à ses côtés. Ils étaient six à s'encourager en avalant des kilomètres de tertres et de vallons.

Aucun d'entre eux n'était encore adulte, toutefois, ils étaient assez vieux pour se débrouiller seuls. Les journées comme celle-ci donnaient tout son sens à la vie. La liberté, le bonheur.

Alors quelqu'un cria :

— LES AIGLES ROIS, LES AIGLES ROIS SONT LÀ.

Il scruta le ciel lumineux et avisa des points noirs au-dessus de la ligne d'horizon ondulée. Il joignit ses cris à ceux des autres. Son cœur battait la chamade d'excitation. Les nobles seigneurs du ciel de ce monde approchaient, et les chevaux accélérèrent.

Des lumières rouges embrasèrent les cieux. Les aigles rois s'allongèrent ; leurs contours noirs s'étirèrent et dessinèrent des sortes de rectangles. Son cheval avait disparu, et il était couché sur le dos. Les lumières rouges virèrent au bleu-violet, puis se dissipèrent lentement, tandis que le sommet de la cabine médicalisée s'ouvrait. Un visage apparut au-dessus de lui, qui le regardait. Il cligna des yeux, fit une mise au point. Un visage très beau, couvert de taches de rousseur et couronné d'une masse de cheveux auburn coiffés en arrière.

— Vous vous sentez bien ? demanda Corrie-Lyn.

— Arrgh, répondit Aaron.

— Buvez cela.

Elle lui glissa un tube en plastique entre les lèvres. Le liquide frais s'écoula agréablement dans sa gorge endolorie.

— Qu'est-ce… ? marmonna-t-il.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous êtes resté dans la cabine médicalisée du vaisseau environ deux jours.

Il essaya de bouger le bras et grimaça. La moitié gauche de son corps était raide, comme si sa peau avait rétréci au lavage.

— Un instant, dit-il.

Son ombre virtuelle ouvrit un dossier médical dans son exovision. Il sauta les détails et se concentra sur les interventions majeures. Les dégâts avaient été beaucoup plus importants que prévu. Les points d'entrée des projectiles, ajoutés aux effets dévastateurs des filaments et de la toxine, avaient forcé la cabine à extraire une grande quantité de tissus

et d'os de son torse. De la viande étrangère y avait été introduite – des cellules à fonction neutre dont l'ADN pré-activé était capable de produire n'importe quel organe, os ou muscle. Il repéra et ouvrit un fichier additionnel. La viande stockée dans la cabine n'était pas si étrangère que cela, puisque son ADN était identique au sien. Elle comportait également tout un ensemble d'organelles biononiques.

Les réparations avaient été effectuées conjointement par la cabine et ses propres biononiques. Comme elles n'étaient pas terminées, il se sentait horriblement mal. Les greffes et l'acclimatation des nouvelles cellules seraient terminées dans soixante-douze heures.

— Cela aurait pu être pire, décida-t-il.

— J'étais inquiète, dit-elle. Votre blessure était énorme. Le sang…

Elle pâlit et ses taches de rousseur s'effacèrent partiellement.

Aaron posa lentement les coudes sur le revêtement de la cabine et se redressa. Il se rendit alors compte qu'il était complètement nu.

— Merci, dit-elle d'un ton neutre.

— C'est moi qui devrais vous remercier. Que s'est-il passé ? Je vous revois frapper Ruth Stol, et après, plus rien.

— Cette petite salope.

— Alors ? Et après ?

Aaron bascula les pieds par-dessus le rebord de la cabine, mouvement que son oreille interne mit de longues secondes à assimiler. Les parois du vaisseau se rapprochaient et s'éloignaient de lui. L'habitacle était en mode salon ; de longs canapés étaient sortis des murs. Il tituba vers le plus proche, pendant que la cabine médicalisée disparaissait dans le sol. Il s'assit et examina avec circonspection sa poitrine du bout de l'index. La moitié de son torse était rose saumon et couverte d'une vilaine membrane protectrice.

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, reprit Corrie-Lyn. La capsule a défoncé la porte de la réception. Juste au moment où je montais à bord, il y a eu une énorme explosion dans la forêt. La capsule a été sacrément secouée, mais j'ai été maintenue sur le siège par un champ de protection interne.

Après, j'ai foncé vers le bâtiment administratif. Vous étiez… dans un sale état, mais j'ai réussi à vous hisser à bord. La capsule a rapidement retrouvé le vaisseau. Il nous attendait à l'extérieur du périmètre de la clinique, comme vous l'aviez prévu. Son champ de force nous a englobés pendant le transfert. Tout était parfaitement organisé. Les flics sont devenus fous. Ils nous ont tiré dessus avec toutes les armes à leur disposition. À la fin, il y avait des cratères partout. J'ai demandé au cerveau du vaisseau de nous sortir de ce système, mais il a suivi la route que vous aviez préprogrammée. Apparemment, nous sommes dans un trou de l'hyperespace à une année-lumière d'Anagaska. Je n'arrive même pas à me connecter à l'unisphère ; le cerveau refuse de m'obéir.

— Oui, j'avais laissé des instructions, dit-il tandis que son ombre virtuelle demandait au vaisseau de déverrouiller un placard. Vous pourriez me passer cette robe de chambre, s'il vous plaît ?

Elle fronça les sourcils d'un air désapprobateur et attrapa le vêtement.

— Je me faisais vraiment du souci, reprit-elle. Je me disais que vous alliez mourir et que j'allais rester coincée ici. C'était horrible. La cabine médicalisée m'aurait rajeunie tous les cinquante ans et j'aurais passé mon temps connectée à des fictions sensorielles, nourrie par l'unité culinaire du navire. Si vous voulez savoir, ce n'est pas l'idée que je me fais du paradis.

Il enfila la robe de chambre en souriant à son numéro d'actrice outrée.

— Une cabine capable de vous rajeunir ne m'aurait jamais laissé mourir, dit-il.

— Oh !

— De toute façon, si je meurs, le cerveau du vaisseau vous donnera les commandes.

— Très bien.

— Mais… !

Il l'agrippa par la main. Corrie-Lyn essaya de se dégager en lançant des regards paniqués autour d'elle.

— Tout ceci ne serait pas arrivé si vous étiez venue me récupérer lorsque je vous ai appelée, reprit-il.

— Je n'avais pas vu de vêtements décents depuis des semaines, protesta-t-elle. J'ai perdu la notion du temps, c'est tout. Je n'ai pas fait exprès d'être en retard. Par ailleurs, je croyais que vous aviez été blessé avant notre rendez-vous.

— Corrie-Lyn, dit-il en fermant les yeux, désespéré. On ne prend pas le temps de faire du shopping en plein milieu d'un combat. Compris ?

— Qui a parlé de combat ? À la base, il devait d'agir d'un modeste cambriolage.

— Sachez pour votre culture personnelle qu'une mission impliquant deux parties armées doit être considérée comme une situation de combat.

— Ils n'auront rien de suffisamment dangereux pour inquiéter mes biononiques, le singea-t-elle avec une grimace.

— Je n'ai jamais dit cela.

— Si, vous l'avez dit.

— Je…

Il expira longuement et fit un effort pour se calmer. *Du yoga. Elle nous imposait toujours de faire du yoga*. C'était ridicule.

Corrie-Lyn le regardait d'un air soucieux.

— Vous vous sentez bien ? Vous avez besoin de retourner dans la cabine ?

— Je vais bien. Écoutez, merci beaucoup d'être venue me chercher. Je sais que vous n'étiez pas préparée à vivre ce genre d'événement.

— Il n'y a pas de quoi, lâcha-t-elle d'un ton bourru.

— S'il vous plaît, dites-moi que nous avons toujours l'implant mémoire.

Corrie-Lyn eut un sourire fripon et produisit un kube en plastique.

— Nous avons toujours l'implant mémoire.

— Merci Ozzie.

Son ombre virtuelle demanda au cerveau du navire de lui montrer le journal de bord. Il voulait savoir si le vaisseau s'était donné du mal pour échapper à ses poursuivants. Depuis qu'ils avaient quitté Anagaska dans la précipitation, plusieurs engins avaient sondé l'espace sur plusieurs années-lumière avec des hysradars perfectionnés – heureusement, personne n'était

capable de détecter un ultraréacteur en suspension transdimensionnelle. Le journal lui apprit également que Corrie-Lyn avait réussi à obliger l'unité culinaire à produire de l'alcool, et ce en dépit du verrou qu'il avait programmé. Toutefois, ce n'était pas le moment de mettre ce détail sur le tapis.

— Parfait, dit-il. Apparemment, personne ne nous a repérés, même s'il y a eu pas mal d'allées et venues après notre raid. Plusieurs vaisseaux à la signature quantique inhabituelle sont sortis de l'hyperespace au-dessus d'Anagaska. Le cerveau pense qu'il peut s'agir d'ultraréacteurs déguisés.

— Qui cela peut-il être ?

— Je ne sais pas, et je n'ai pas l'intention de rester dans les parages pour le découvrir. On s'en va.

— Ce n'est pas trop tôt.

Il tendit la main en s'efforçant d'arborer une expression neutre.

Corrie-Lyn considéra le kube avec nostalgie et, après un moment d'hésitation, le laissa tomber dans la paume d'Aaron.

— L'idée que vous lisiez dans l'esprit d'Inigo ne me plaît pas beaucoup.

— Je ne vais pas lire dans ses pensées. L'assimilation de mémoire ne peut pas être comparée à une fiction sensitive ou au partage d'expérience grâce au champ de Gaïa. Il faut énormément de temps pour absorber une mémoire authentique. Il est bien sûr possible de compresser le temps réel, mais ce kube contient tout de même quarante années de vie. Il faudrait des mois pour charger tout cela dans un cerveau humain ; c'est ainsi que l'on procède lorsqu'on ressuscite quelqu'un en le clonant. Cependant, si on veut le retrouver avant le début du pèlerinage, on ne peut pas se permettre d'attendre aussi longtemps.

— Qu'est-ce que vous allez faire, alors ?

— Je vais confier ce kube à quelqu'un qui pourra l'absorber beaucoup plus vite que moi. Bien sûr, je lui demanderai gentiment de nous aider.

— Vous venez de dire que le cerveau humain ne pouvait pas absorber cette mémoire assez vite pour nous.

— Effectivement. C'est la raison pour laquelle nous allons sur l'*Ange des Hauteurs*.

— Le vaisseau des Raiels ? s'exclama Corrie-Lyn en écarquillant les yeux.

— Oui.

— Pourquoi les Raiels nous aideraient-ils ?

Aaron sourit et examina le kube.

— Disons que nous avons une excellente monnaie d'échange.

Comme Corrie-Lyn n'avait pas la patience d'effectuer des recherches extensives, Aaron fut contraint de lui résumer les derniers siècles de l'histoire raielle. On avait découvert l'*Ange des Hauteurs* en 2163, par hasard, en ouvrant un trou de ver dans son système pour y rechercher d'éventuelles planètes habitables, expliqua-t-il. Après que la division exploratoire de CST eut confirmé l'absence de planètes dignes d'être colonisées, les astronomes détectèrent des signaux micro-ondes en provenance de l'orbite de la géante gazeuse Icalanise.

— Quel rapport avec les anges ? demanda-t-elle. Les astronomes étaient croyants ?

— Non, pas du tout.

» Lorsqu'ils braquèrent leurs capteurs sur la source des micro-ondes, ils purent contempler une lune de soixante-trois kilomètres de long flanquée de ce qui ressemblait à deux ailes de lumière diffuse. Les ailes d'un ange.

— Ouais, eh bien, pour penser à ce genre de truc, il faut être croyant, à mon avis.

Aaron grogna et continua ses explications. Grâce à l'aide de capteurs supplémentaires, la véritable nature de l'artefact fut découverte. Un cœur rocheux dans lequel étaient plantées douze tiges surplombées de vastes dômes, dont cinq étaient transparents. Des villes et des espaces verts étaient visibles à l'intérieur.

C'était un vaisseau – une créature vivante ou une machine devenue intelligente. Son origine était inconnue, et elle ne semblait pas encline à la révéler. Plusieurs espèces vivaient dans les dômes. Seuls les Raiels consentirent à communiquer avec les hommes, et encore, de façon assez laconique.

Des compagnies d'astroingénierie parmi les plus importantes négocièrent la location de trois dômes, et l'*Ange des Hauteurs* devint une ville-dortoir pour un archipel de stations-usines produisant des artefacts de très haute technologie extrêmement rentables. La population des employés devint bientôt suffisamment importante pour déclarer son autonomie (avec l'accord de l'*Ange des Hauteurs)* et demander un siège au Sénat.

Lors de la Guerre contre l'Arpenteur, l'*Ange des Hauteurs* devint la base principale de la Marine, tandis que les stations-usines se lançaient dans la production de vaisseaux de guerre. D'autres dômes furent cultivés, ou dégagés, ou se manifestèrent par magie pour accueillir le personnel de la Marine. Aujourd'hui encore, personne ne comprenait la technologie de l'*Ange des Hauteurs*.

— On en sait un peu plus sur lui, maintenant ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment. Peut-être l'ANA détient-elle quelques secrets qu'elle ne veut pas partager. Les Mondes centraux ont réussi à imiter certaines de ses technologies grâce aux biononiques.

Après la Guerre, il fallut attendre deux siècles pour en apprendre davantage sur l'histoire incroyablement longue du navire extraterrestre. Le voyage épique de Wilson Kime et *d'Endeavour* autour de la galaxie révéla l'existence du Vide, de la station Centurion et du Mur, un système de défense raiel constitué d'étoiles. D'autres vaisseaux de la Marine découvrirent des navires semblables à l'*Ange des Hauteurs*. Les Raiels étaient la seule espèce commune à tous ces habitats.

Les Raiels furent donc contraints d'admettre qu'ils avaient construit ces navires à l'époque où ils étaient à leur apogée, un million d'années plus tôt. C'était un genre d'âge d'or, durant lequel ils avaient colonisé des milliers de planètes, rencontré des centaines d'espèces intelligentes, dont certaines étaient devenues postphysiques sous leurs yeux, et parfois grâce à eux. Ils avaient même appris l'existence des Silfens avant que leur Île-mère ait rêvé de leur faire emprunter le chemin de la vie.

Alors, le Vide connut une de ses phases d'expansion périodiques. Les Raiels ne purent rien pour l'empêcher d'englober des amas d'étoiles tout entiers. Autour du centre de la galaxie, la gravité fut complètement bouleversée, tandis que les étoiles étaient avalées. Cela eut un effet catastrophique sur les civilisations qui prospéraient dans le voisinage immédiat du Mur. Le champ gravifique du cœur de la galaxie fluctua et les étoiles modifièrent leur position. Leurs planètes changèrent d'orbite. Des milliers de biosphères disparurent sans laisser aucune chance à l'évolution de jouer son rôle. Des sociétés entières durent être évacuées pour échapper à un front de radiations ultradures qui mesurait des milliers d'années-lumière et déferlait vers la base des bras de la galaxie.

Lorsque cette phase fut terminée, après un millénaire d'opérations de sauvetage, les Raiels déclarèrent que le Vide ne pouvait plus être toléré. Les Premiers, qui l'avaient créé juste après la naissance de la galaxie, n'avaient manifestement pas pensé aux conséquences de leurs actes. On construisit donc une armada de vaisseaux capables de fonctionner dans toutes les conditions quantiques imaginables. Et l'invasion commença. Cent mille navires entourèrent la terrible barrière et pénétrèrent le Vide, prêts à faire face à toutes les éventualités.

Aucun ne rentra à bon port.

Le Vide resta inviolé.

Ce qui restait de la civilisation raielle, autrefois colossale, se lança dans une action d'arrière-garde. Un système de défense destiné à renforcer le Mur d'étoiles fut élaboré dans l'espoir de contenir la prochaine macro-expansion. Des vaisseaux furent mis en chantier afin de transporter des espèces émergentes loin de cette galaxie condamnée, dans des amas d'étoiles paisibles, là où elles pourraient prendre un nouveau départ. Ce fut le dernier acte de bienfaisance de la part d'une espèce qui n'avait pas réussi à relever son défi ultime. À défaut de sauver la galaxie, les Raiels jurèrent de rester jusqu'à la fin afin d'aider ceux qui n'avaient pas les moyens technologiques de se tirer d'affaire tout seul.

— Je suis désolée, dit doucement Corrie-Lyn tandis que disparaissaient les images projetées au centre de l'habitacle,

mais je n'arrive pas à accepter cette version de l'histoire. Comment pouvez-vous considérer le Vide comme une menace, alors qu'il abrite une beauté indicible ?

Elle but une gorgée de chocolat chaud arrosé de brandy et se blottit dans la mousse de son canapé.

— Cette version ? répéta Aaron à l'autre extrémité de l'habitacle.

— Le fait est qu'elle est invérifiable.

— À moins que ma mémoire me trompe, on a plus de six siècles d'observation derrière nous. Depuis Centurion, il est facile de voir la barrière se dilater et avaler des systèmes solaires entiers. Au fait, qui a procédé à certaines de ces observations ? Oh mais oui ! suis-je bête : c'est Inigo lui-même !

— Oui, mais franchement, cette histoire d'armada et de croisade, vous y croyez, vous ? Cent mille vaisseaux équipés d'armes capables de détruire des systèmes tout entiers, où sont-ils passés ? On n'en voit aucune trace dans les rêves d'Inigo.

— Ils ont été détruits, vaporisés, atomisés puis consumés comme tout ce qui traverse la barrière, dit-il avant de s'interrompre, quelque peu troublé. Exception faite du vaisseau humain qui s'est posé sur Querencia, évidemment.

— Et puis, vous ne trouvez pas étrange que ces cerveaux prétendument supérieurs n'aient pas eu l'idée d'envoyer d'abord un ou deux éclaireurs au lieu de la flotte dans son ensemble ?

— Peut-être l'ont-ils fait. Vous leur poserez la question vous-même.

— Il faudrait pour cela qu'ils nous autorisent à nous poser, rétorqua-t-elle d'un air malheureux.

— Oh, femme de peu de foi !

Le *Tricheur rusé* réapparut dans l'espace-temps à dix mille kilomètres de l'*Ange des Hauteurs*. Icalanise était en train de croître derrière le navire extraterrestre et dessinait un croissant orné de bouillonnements topaze et platine. Les pointes des cônes d'ombre d'une ceinture de trente-huit lunes projetaient quatre petits cercles noirs sur son équateur.

Plusieurs capteurs balayèrent le petit vaisseau l'*Ange des Hauteurs* accueillait toujours un important contingent de la

Marine. L'amiral de la base prenait la sécurité très au sérieux. Une nouvelle identité et tous les certificats qui allaient avec étaient déjà chargés dans le cerveau du *Tricheur rusé*. L'ombre virtuelle d'Aaron demanda la permission de se poser près du dôme baptisé New Glasgow. Officiellement, le vaisseau s'appelait désormais l'*Alini*. La permission leur fut accordée presque aussitôt.

L'archipel de stations industrielles – anneaux de points argentés – décrivait son orbite de mille kilomètres autour de l'*Ange des Hauteurs*. Des navettes allaient et venaient entre les usines et les dômes habités par les humains, transportaient des systèmes très avancés destinés à être exportés vers les Mondes extérieurs, où ils étaient très prisés.

— Alors, que dites-vous de cela ? murmura Aaron en affichant les images prises par les capteurs visuels. Un ange entouré d'un halo.

— N'abusez pas des analogies religieuses, le gronda Corrie-Lyn.

Dix-sept dômes occupaient la surface rocheuse. Les six qui accueillaient des humains possédaient une coupole en cristal, qui révélait des villes et des parcs. Quatre autres étaient relativement transparents et émettaient des lumières étranges, celles de soleils extraterrestres, destinées au confort d'espèces aux besoins spécifiques. On devinait des cités aux contours bizarres à l'intérieur. Durant les périodes de nuit, ils étaient constellés de minuscules points lumineux. L'un de ces dômes appartenait aux Raiels. Les dômes restants étaient fermés à toute observation, et ni les Raiels ni l'*Ange des Hauteurs* ne voulaient rien révéler de leurs occupants.

Obéissant aux instructions d'Aaron, le cerveau du vaisseau pointa un maser de communication sur le dôme raiel.

— Je requiers la permission d'accoster, je vous prie, dit Aaron. Je souhaiterais m'entretenir avec un de vos résidents.

— C'est une demande inhabituelle pour un individu, répliqua l'*Ange des Hauteurs* avec la voix d'un homme. Je suis habilité à parler pour les Raiels.

— Vous ne pourrez pas me renseigner, je le crains. Vous avez sans doute déterminé la nature de mon vaisseau ?

— Effectivement. Les ultraréacteurs de l'ANA son rares dans les parages ; leur technologie est extrêmement sophistiquée. Je suppose que vous en êtes un représentant ?

— Quelque chose dans ce goût-là. J'ai besoin de parler à un Raiel particulier.

— Très bien. Je vous envoie un plan de vol. Suivez-le, je vous prie.

— Merci. Le Raiel avec lequel je souhaite m'entretenir se nomme Qatux.

— Évidemment.

Le *Tricheur rusé* incurva sa trajectoire, contourna le rocher noir et massif et se dirigea vers la base du dôme raiel. De grandes formes ovales étaient visibles autour de l'axe couleur d'étain. L'une d'entre elles se dématérialisa et révéla l'entrée d'une vaste salle blanche. Le vaisseau entra à l'intérieur, et la paroi externe se reforma derrière lui.

— S'il vous plaît, avancez jusqu'au téléporteur, dit l'*Ange des Hauteurs*.

Corrie-Lyn sursauta.

— Je me répète – même si j'ai peu d'espoir d'être écouté –, chuchota Aaron. Laissez-moi parler et n'intervenez pas.

Elle ouvrit la bouche pour répondre.

La cabine disparut au profit d'un grand espace circulaire dont le sol émettait une douce lumière émeraude. S'il y avait un plafond, il disparaissait dans les ténèbres qui les surplombaient. Un Raiel adulte se tenait devant eux. Corrie-Lyn eut un mouvement de recul et faillit tomber. Aaron la rattrapa rapidement par le bras. Il ne se rappelait pas être déjà allé sur Terre et avoir utilisé sa T-sphère, mais la translation s'était déroulée comme il l'avait imaginée.

— Par Ozzie…, marmonna Corrie-Lyn.

— J'espère que vous n'êtes pas trop choquée, dit le Raiel d'une voix douce et sifflante.

Aaron s'inclina formellement. Le Raiel était aussi gros que les adultes de son espèce, c'est-à-dire plus gros qu'un éléphant, et présentait un épiderme gris-brun couvert de poils épais. Aaron n'était pas un expert, mais ce spécimen-là lui paraissait particulièrement vigoureux et en bonne santé. Sa tête bulbeuse

était entourée d'un collier de membres semblables à des tentacules dont deux étaient longs de quatre mètres et terminés par des sortes de palmes segmentées destinées aux travaux lourds. Ses autres membres étaient de plus en plus courts. Il possédait même un bouquet de minces manipulateurs pareils à des serpents très flexibles. Chaque hémisphère de sa tête arborait cinq petits yeux qui bougeaient à l'unisson. En dessous, sa peau formait des replis souples qui dissimulaient sa bouche. Lorsqu'il s'adressa à eux, Aaron aperçut un gouffre sombre et humide, ainsi qu'une rangée de crocs bruns et aiguisés.

— Non, je vais bien, réussit à articuler Corrie-Lyn, qui se rappela les règles élémentaires de politesse et s'inclina maladroitement.

— Cela faisait bien longtemps que je n'avais rencontré d'humains en chair et en os, chuchota Qatux d'une voix lente et triste. Je suis étonné. Je n'imaginais pas que mon nom était toujours connu chez vous.

— J'ai peur de ne connaître de vous que votre nom, s'excusa Aaron. En tout cas, je vous remercie d'avoir accepté de nous recevoir.

— J'ai joué un tout petit rôle dans votre histoire. J'ai participé à une expédition humaine durant la Guerre contre l'Arpenteur. J'avais des amis. Des amis humains, ce qui était et demeure très inhabituel pour un Raiel. Dites-moi, connaissez-vous Paula Myo ?

Aaron se surprit à sursauter. À cause de mon traitement médical, sans doute…

— J'ai entendu parler d'elle.

— J'aimais bien Paula Myo, reprit Qatux.

— Elle représente le gouvernement de l'ANA, aujourd'hui.

— Vous aussi, non ?

— Pas au même niveau, répondit Aaron en priant pour que Corrie-Lyn n'ait pas l'idée d'ouvrir la bouche.

— Pourquoi êtes-vous venus me voir ?

— J'aurais un service à vous demander, dit Aaron en produisant le kube. Il s'agit d'un implant mémoire. Je souhaiterais lire ces souvenirs. Certains aspects de cette personnalité m'intéressent au plus haut point.

Qatux ne répondit pas. Ses yeux fixèrent tour à tour Aaron et Corrie-Lyn.

— Pourriez-vous faire cela pour moi ? insista Aaron.

Il se rendait compte que quelque chose ne tournait pas rond, mais il ignorait quoi. Et pourtant, il savait en son for intérieur que, de tous les Raiels, Qatux était celui qui pouvait l'aider. Jusque-là, toutes les connaissances intuitives dont il avait usé au cours de cette mission s'étaient révélées précieuses.

— Il est vrai que je faisais ce genre de chose, chuchota Qatux. À une époque, j'étais fasciné par les états émotionnels des humains. J'ai même épousé une humaine.

— Épousé ? bafouilla Corrie-Lyn.

— Une femme délicieuse nommée Tiger Pansy. Jamais je n'ai rencontré personne plus réactive. Nous avons passé de nombreuses et heureuses années ensemble sur la planète que vous appelez Far Away. J'ai partagé toutes ses pensées, tous ses sentiments.

— Et que s'est-il passé ? demanda Aaron, qui attendait une mauvaise nouvelle.

— Elle est morte.

— Je suis navré.

— Elle est morte d'une horrible façon. Une femme appelée la Chatte a fait durer ses souffrances pendant de nombreux jours. Délibérément. J'ai vécu ces moments avec mon épouse. J'ai fait l'expérience de la mort humaine.

— Merde, marmonna Aaron.

— Depuis, je n'ai plus jamais goûté aux pensées et aux émotions des hommes. Finalement, mon épouse m'a guéri de cette étrange faiblesse. Ce fut son dernier cadeau. Je suis redevenu un véritable Raiel et mes responsabilités sont importantes, aujourd'hui.

— Nous n'aurions pas dû vous demander cela, intervint une Corrie-Lyn compatissante. Nous ne savions pas. Je suis désolée.

Aaron aurait voulu lui tirer dessus avec un pistolet étourdisseur.

— Il s'agit d'Inigo, dit-il en brandissant le kube. L'homme qui rêve la vie d'autres hommes à l'intérieur du Vide.

Une fois de plus Qatux ne réagit pas. Cette fois-ci, cependant, son regard resta rivé sur Aaron.

— Aaron ! siffla Corrie-Lyn entre ses dents serrées.

Il sentait sa colère se propager dans le champ de Gaïa, mais il n'en avait cure.

— Je suis à sa recherche, reprit-il en regardant l'énorme créature dans les yeux. Je dois le retrouver avant que les adeptes du Rêve Vivant déclenchent une nouvelle phase d'expansion avec leur pèlerinage. Nous aiderez-vous ?

— Inigo ? demanda Qatux dans un chuchotement quasi inaudible.

— Oui. Ce kube contient sa personnalité jusqu'à son départ pour la station Centurion. Ce sont ses années formatrices. Tout le monde connaît sa vie après la fondation du Rêve Vivant, même les Raiels. En combinant ces connaissances aux souvenirs de ses premières années, vous pourriez peut-être comprendre ses motivations et deviner où il se cache aujourd'hui.

— Cela fait tellement longtemps que les Raiels essaient de comprendre ce qu'il y a à l'intérieur du Vide. C'est même devenu notre seule raison d'être. Nous sommes son châtiment tout comme il est le nôtre. Pendant plus d'un million d'années, nous nous sommes satisfaits du rôle que nous avait confié le destin. Et puis cet homme est arrivé, qui a rêvé ce que nous étions incapables de voir. Et nous n'étions pas dans ses rêves. Les meilleurs, les plus forts d'entre nous sont partis explorer cet endroit maléfique et ont disparu sans laisser aucune trace.

— Ce n'est pas un endroit maléfique, rétorqua Corrie-Lyn d'un ton boudeur.

— J'aimerais vous croire, mais je ne peux pas. Au temps où votre espèce était encore animale, nous connaissions déjà le Vide. Le Vide est destructeur de vie, d'espoir. Rien ne saurait lui échapper.

— Des millions d'être humains vivent en son sein. Leur existence est pleine d'espoir, d'amour et de rire. Elle est plus belle que la mienne ou la vôtre.

— Pour vivre cette existence formidable, ils vous tuent. Ils tuent la galaxie. Et vous, vous ne rêvez que de les rejoindre pour provoquer des dégâts qui dépassent l'entendement.

— Empêcherez-vous le pèlerinage d'avoir lieu ? demanda Aaron.

— Non, pas moi. Pas ce vaisseau-arche. Ce n'est pas le rôle des Raiels. Nous sommes des sortes de gardiens. Cependant, il est des Raiels qui poursuivent des objectifs différents. Ils sont les défenseurs de la galaxie. J'ignore s'ils comptent intervenir ou non.

Aaron regarda furtivement Corrie-Lyn. La jeune femme avait les lèvres pincées et la mine résolue.

— Nous aiderez-vous à lire la mémoire d'Inigo ? Si je le retrouvais, je pourrais lui parler et peut-être le convaincre de mettre un terme au pèlerinage.

Qatux avança vers lui. Les huit paires de pattes se mirent en branle et lui imprimèrent un mouvement ondulant et souple. Aaron ne bougea pas. Corrie-Lyn, elle, eut un léger mouvement de recul. Dans le champ de Gaïa, sa fierté céda la place à l'inquiétude.

— Je ferai mon possible, dit Qatux en étirant un tentacule de taille moyenne.

Aaron soupira de soulagement et lui tendit l'implant mémoire. Le membre préhensile s'enroula autour du kube et se rétracta. Derrière le collier de tentacules, à la base de ce qui devait être le cou de la créature, se déroulèrent d'innombrables et lourdes vrilles de chair terminées par des bulbes d'origine technologique. Le kube disparut dans l'un d'entre eux comme un galet avalé par la surface d'un lac.

Un long frisson parcourut le membre, et l'extraterrestre géant lâcha un soupir de souffrance.

— Je vous préviendrai lorsque j'aurai terminé.

Sans cérémonie aucune, Aaron et Corrie-Lyn furent téléportés à bord de leur vaisseau.

* * *

Les Jumelles de Mars étaient d'un rouge étonnamment vif. Les tempêtes qui secouaient leur atmosphère supérieure couvraient des milliers de kilomètres et oblitéraient les ombres noires qui, de temps à autre, apparaissaient à leur surface. Leur

ambiance austère était le miroir de l'humeur d'Ethan, le Conservateur ecclésiastique, qui arpentait la salle Liliala. Au-dessus de sa tête, derrière le plafond transparent, des éclairs zébraient des masses bouillonnantes semblables à des vagues déferlant sur une plage. Les nuages de gaz tourbillonnaient de conserve, voilant les deux modestes planètes. La bataille silencieuse et impressionnante ajouta à la solennité de son entrée dans les bureaux du maire.

Rincenso et Falven, deux de ses plus loyaux supporters au sein du Conseil, l'attendaient dans la première antichambre. Leur air circonspect rendait encore plus sinistre l'éclairage ambré. Seule leur espérance transparaissait dans le champ de Gaïa. Ils s'évertuaient à contenir leurs émotions et ne se laissèrent pas déstabiliser par l'humeur d'Ethan, pourtant exprimée au grand jour.

Il poussa la porte du sanctuaire ovale et leur fit signe de le suivre. Les rayons d'un soleil radieux se déversaient à l'intérieur par de grandes fenêtres rayonnantes et illuminaient le grand bureau en bois, réplique de la table de travail de Celui-qui-marche-sur-l'eau lorsqu'il était maire de Makkathran. Cinq chaises toutes simples étaient disposées devant le magistrat. Le conseiller Phelim se tenait près de l'une d'elle, attendant qu'Ethan s'y installe. Il était vêtu d'une robe bleu et vert simple, destinée à donner de lui l'image d'une personne ouverte, prompte à écouter et à régler les problèmes d'autrui. Sur Phelim, elle avait un effet déstabilisant, car elle accentuait sa taille et mettait en valeur ses traits sévères.

— Il semblerait donc que le Seigneur du Ciel soit en route pour Querencia, dit Ethan en s'asseyant.

Falven s'éclaircit la voix.

— Disons qu'il se dirige vers une planète, et nous supposons logiquement qu'il s'agit de Querencia. La perspective de l'existence d'une autre planète peuplée d'humains dans le Vide est difficile à assumer pour nous.

— Personnellement, intervint Rincenso, je me moque qu'il y ait d'autres planètes habitables et je me fiche bien de savoir qui les peuple. Seuls Querencia et Celui-qui-marche-sur-l'eau m'intéressent, car c'est l'exemple que nous devons suivre.

— Il y a tellement d'inconnues à prendre en considération, dit Falven.

— Pas tant que cela, rétorqua Ethan. Il ne fait aucun doute pour nous que le Second Rêveur rêve du Seigneur du Ciel. Cette créature sent les esprits et les âmes des êtres intelligents. Elle et ses semblables volent en direction d'une planète solide dont elles vont moissonner les âmes pour les emmener dans la mer d'Odin. Ce vol est décrit dans les enseignements de la Dame.

— Je me demande à quoi ressemble la vie à Makkathran, s'interrogea Rincenso. Il s'est écoulé tellement de temps.

— Vous le saurez avant longtemps, dit Ethan. Les coques de nos vaisseaux sont en cours de fabrication. Nous serons bientôt prêts à partir. Phelim ?

— Les coques et les systèmes internes devraient être terminés d'ici à septembre. Cela représente un coût colossal, cependant, la Zone de libre-échange possède des capacités industrielles considérables. La construction des composants est confiée à des machines cybernétiques ; une fois les gabarits chargés, la production devient un processus très simple. Évidemment, en dépit des critiques nombreuses que nous essuyons, les sociétés des Mondes extérieurs ne crachent pas sur notre argent.

— Septembre, répéta Rincenso. Par Ozzie, cela va tellement vite.

Ethan ne regarda pas Phelim. Personne d'autre n'était au courant de la promesse faite par Marius de leur livrer des ultraréacteurs.

— L'aspect physique de l'entreprise se déroule bien, en effet, dit-il. Reste à s'occuper de notre énigmatique Second Rêveur. Nous ne savons toujours pas pourquoi il ne s'est pas manifesté, toutefois, il est significatif que ses rêves gagnent en précision à mesure que la construction des vaisseaux progresse.

— Pourquoi ne se montre-t-il pas ? demanda Falven avec une pointe de colère révélée par le champ de Gaïa. Allons-nous jamais le trouver ?

— Il est sur Viotia, intervint Phelim.

— Vous êtes certain ?

— Oui. Les nids de confluence de Viotia ont été les premiers à capter son dernier rêve, qui s'est ensuite propagé dans tout le Grand Commonwealth.

— Vous savez où, sur Viotia ?

— Pas encore, mais nous essayons en ce moment même de le localiser plus précisément. Malheureusement, il lui est facile de se déplacer. S'il souhaite rester anonyme, il n'a qu'à changer de monde après chaque rêve.

— Il faut empêcher cela à tout prix, dit simplement Ethan.

— Comment ? demanda Rincenso.

— C'est pour cela que je vous ai fait venir aujourd'hui, mes chers et fidèles alliés. Le Second Rêveur est vital pour nous. C'est lui qui devra demander au Seigneur du Ciel de nous guider à travers la barrière et jusqu'à Querencia. En l'absence d'Inigo, c'est lui qui nous montrera la route.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda Falven.

— Nous pourrions intervenir de différentes manières, reprit doucement Ethan, cependant, je pense que nous ne pourrons pas nous passer d'intégrer Viotia dans la Zone de libre-échange.

Les deux Conseillers échangèrent un regard incrédule.

— Viotia est déjà dans la Zone de libre-échange, fit remarquer Falven.

— Par traité, oui. Néanmoins, elle ne fait pas partie de nos planètes principales. Pas encore. Nous devons nous préparer à compléter le processus, ce qui impliquera de la relier par trou de ver à Ellezelin. Après cela, le gouvernement de Viotia ne manquera pas de nous être plus favorable – l'objectif final de cette tactique devant être d'accueillir Viotia au sein de notre théocratie.

Falven s'affaissa sur sa chaise, abasourdi. Rincenso se contenta de sourire en hochant la tête.

— Beaucoup de nos adeptes vivent déjà là-bas, pensa-t-il tout haut. Ont-ils une chance de devenir majoritaires ?

— Peut-être bien, répondit Phelim.

— Auquel cas je serais heureux de soulever la question devant le Conseil.

— Moi aussi, enchérit Falven d'une voix traînante.

— Pour le moment, les adeptes du Rêve Vivant sont considérés avec une certaine hostilité, sur Viotia, dit Ethan. Avec l'ouverture d'un trou de ver liant économiquement nos deux planètes, cette hostilité dégénérerait en violence. Nous aurions alors besoin de garantir la sécurité de nos adeptes.

— En aurions-nous les moyens ? demanda Falven avec circonspection.

— Il y a suffisamment de troupes au cœur de la Zone de libre-échange pour que le rétablissement de l'ordre sur Viotia ne pose aucun problème, expliqua Phelim. Depuis l'accession d'Ethan au poste de Conservateur, nous avons recruté du personnel supplémentaire.

— Assez pour cela ?

— Oui.

— Oh. Je vois…

— Les citoyens de Viotia pâtiront bien évidemment de cette opération, reprit Ethan. Et croyez que je le regrette. Cependant, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre le Second Rêveur.

— Si seulement nous savions pourquoi il refuse de se manifester…, geignit Rincenso.

— Il ne se manifeste pas parce qu'il ne sait pas, reprit Ethan d'une voix triste, empreinte de lassitude.

— Comment est-ce possible ?

— Inigo lui-même a mis plusieurs semaines à comprendre ce qui lui arrivait. Au début, il croyait que ses songes étaient pollués par les fictions sensorielles diffusées dans la station Centurion, à cause d'une forme de transfert dans le champ de Gaïa. Je pense que l'histoire se répète. Pour commencer, nous n'avons reçu que des fragments de rêves, des visions du Seigneur du Ciel que nous avons recollées ensemble. Maintenant que le contact a été établi, les rêves sont plus longs et plus forts. Cela s'est également passé comme cela pour Inigo. Bientôt, le rythme et l'intensité des rêves vont augmenter, et le Second Rêveur comprendra qu'il a un rôle à jouer dans tout cela.

Falven regarda les autres d'un air gêné.

— Dans ce cas, pourquoi aurions-nous besoin d'annexer Viotia ?

— Imaginez que le Second Rêveur ne soit pas un adepte du Rêve Vivant, dit doucement Ethan.

— Mais…

— Le scénario pourrait être bien pire, intervint Phelim. Un de nos opposants pourrait le retrouver avant nous et l'utiliser pour empêcher le pèlerinage d'avoir lieu.

— Ce serait une aubaine, pour eux, ajouta Rincenso.

— Une aubaine, effectivement, reprit Ethan. Néanmoins, nous contrôlons le champ de Gaïa, ce qui nous donne un avantage considérable. Même les méprisables Factions de l'ANA ne peuvent rien contre cela. Nous devons lui mettre la main dessus les premiers.

— Et s'il refuse de nous aider ? s'enquit Falven.

— Nous le ferons changer d'avis, répondit Phelim. D'une manière ou d'une autre.

— Je suppose que nous n'avons pas le choix, marmonna Rincenso, mal à l'aise.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, les rassura Ethan, mais nous devons nous préparer à toutes les éventualités.

— Oui, je comprends.

— J'aimerais en appeler au Second Rêveur et au Seigneur du Ciel…

Une onde de surprise secoua les pensées de Falven, qui ne fit aucun effort pour la dissimuler.

— Une déclaration sur l'unisphère ?

— Non. Une intervention directe dans le prochain rêve.

— Comment ?

— Le Second Rêveur émet son rêve en temps réel grâce aux nids de confluence, expliqua Phelim. Juste avant que son dernier songe se dissipe, nous avons noté une petite anomalie. Tellement petite qu'il est probable que la plupart des adeptes ne l'ont pas remarquée. Nos Maîtres des Rêves ont étudié ces derniers moments. Une émotion humaine semble s'être immiscée dans le flot de conscience du Seigneur du Ciel. Une faible sensation de plaisir.

Faible, mais très clairement d'origine sexuelle. En toute probabilité, il s'agissait d'une satisfaction postcoïtale.

— Le Second Rêveur reçoit les songes du Seigneur du Ciel pendant qu'il fait l'amour ? demanda Rincenso, incrédule.

— Le cerveau humain est particulièrement réceptif lorsque nous sommes détendus, dit Ethan. Ce qui est généralement le cas après l'amour.

— Inigo a-t-il fait la même expérience ? s'enquit Falven, indigné.

— Pas à ma connaissance, répondit Ethan avec une moue amusée. Toutefois, Inigo n'a jamais partagé ses rêves en temps réel, donc nous ne le saurons jamais. À vrai dire, avant de noter la présence de cette anomalie, nous ignorions que les derniers rêves étaient partagés en direct. Si c'est réellement le cas, nous devrions être en mesure d'intervenir, de converser à la fois avec le Second Rêveur et avec le Seigneur du Ciel. Ce qui signifierait aussi que nous n'aurions plus besoin du Second Rêveur pour recevoir les songes du Seigneur du Ciel. Nos problèmes seraient alors résolus, car nous pourrions nous passer de Viotia. Ce serait un grand pas vers le Vide.

— Ce serait… extraordinaire, dit Falven.

— Nos Maîtres des Rêves surveillent en ce moment même les nids de confluence de Viotia, au cas où le Second Rêveur se remettrait à émettre. Nous nous tenons prêts à intervenir.

— Et si cela échoue ?

— Alors, vous ferez votre proposition au Conseil.

* * *

Mille quatre cents ans de vie, c'était long, quels que soient les standards. Quelques citoyens du Commonwealth avaient cependant vécu encore plus longtemps dans le même corps. Paula avait même rencontré certains d'entre eux. Elle n'aimait pas leur compagnie. La plupart étaient des membres des Dynastie intersolaires qui regrettaient vivement le temps où leurs empires familiaux dirigeaient le Commonwealth. Après que les biononiques, l'ANA et la culture Haute eurent changé les Mondes centraux pour toujours, ils avaient rassemblé ce qu'ils

pouvaient de leurs anciennes richesses et s'étaient installés sur les Mondes extérieurs, où ils avaient entrepris de faire perdurer leur âge d'or personnel.

Ils avaient l'argent et l'expérience pour pouvoir se permettre de prendre des risques, pour construire quelque chose de neuf, de différent, d'excitant. Toutefois, ils étaient habitués à leur mode de vie – un mode de vie inchangé depuis des siècles. Ainsi, plus leur richesse était ancienne, plus ils étaient fermés à toute idée de changement. Rien de nouveau ne fut tenté. Stabilité devint le maître mot. L'ingénierie sociale des vieilles dynasties atteignit son nadir sur une planète particulière, Iaioud, où un collectif dirigé par les Halgarth avait fondé une société où le changement était proscrit, où la création était interdite – un monde encore moins dynamique que Huxley's Haven. Au terme de cinquante années de vie, chaque citoyen était rajeuni, et sa mémoire effacée – sauf que l'État savait qui ils étaient et quel métier ils exerçaient avec le plus d'efficacité. Au sortir de la clinique, ils reprenaient la voie qu'ils venaient de quitter et travaillaient d'arrache-pied pendant les cinquante années suivantes, avant de recommencer une fois, deux fois, dix fois. C'était le féodalisme ultime.

Trois siècles plus tôt, Paula avait dirigé une équipe d'agents chargés d'infiltrer les cliniques qui pratiquaient les rajeunissements afin de les corrompre de l'intérieur. Durant les années qui suivirent, les effacements de mémoire furent partiels. Des milliers de femmes découvrirent que leurs corps revitalisés possédaient un utérus fonctionnel. Des réseaux souterrains furent mis en place. D'abord pour venir en aide aux parias qui avaient donné naissance à des enfants, puis pour soutenir la résistance politique au régime des Halgarth.

Quarante ans après la mission de déstabilisation menée par Paula et son équipe, une révolution presque douce renversa le collectif qui dirigeait la planète. Cent cinquante années supplémentaires furent nécessaires pour que ce monde perverti recouvre une forme d'équilibre socio-économique et se rapproche des autres Mondes extérieurs.

À l'époque, Paula avait craint de ne pas être prête à accomplir ce type de mission. Le changement n'était pas non

plus sa spécialité. Elle avait déjà du mal à accepter intellectuellement la nécessité d'une évolution mentale personnelle en accord avec les sociétés en perpétuel mouvement du Grand Commonwealth. Contrairement au citoyen lambda, elle était contrainte de prendre la décision consciente d'altérer son apparence physique pour permettre à son évolution d'avoir lieu. Son ADN soigneusement conçu était capable d'agencer ses neurones de façon à acquérir des traits de caractère choisis. Afin de survivre à cette progression phrénique, elle n'avait d'autre choix que de détruire ce qui existait déjà, action dangereusement proche du suicide de personnalité. Chez Paula comme chez n'importe quel être humain, la vanité n'était pas liée à l'ADN. Aussi considérait-elle sa personnalité existante plus qu'adéquate – en d'autres termes, elle s'aimait bien.

Lentement, progressivement, chaque fois qu'elle devait subir un rajeunissement, elle modifiait un peu plus son profil psychoneural. Après trois siècles de ce régime, elle était toujours obsédée par de nombreuses choses, mais ses obsessions étaient moins compulsives et davantage choisies. Une fois, il y avait longtemps de cela, elle avait été contrainte de laisser courir un criminel pour atteindre un but plus important, et cela avait plongé son corps dans un état très sévère. Enfin débarrassé des barrières physiologiques mises en place par la Fondation, son esprit pouvait désormais s'épanouir d'une manière que ses concepteurs depuis longtemps disparus n'avaient pas envisagée. Elle était née avec l'envie de traquer les criminels qui risquaient de mettre en danger la société de Huxley's Haven, mais aujourd'hui, elle avait la liberté de choisir. Cependant, aucun des changements mentaux pour lesquels elle opta au fil des rajeunissements ne bouleversa l'essence de sa personnalité. Ainsi, elle garda sa connaissance intuitive de ce qui était bien ou mal. Elle ne perdit pas son âme.

Iaioud fut un test incroyable pour sa nouvelle personnalité. Elle admit le fait que la constitution écrite par la famille Halgarth n'était pas acceptable, car elle oppressait la population. La situation était tellement extrême qu'elle l'aurait sans doute désapprouvée de toute façon. Pourtant, la société rigide d'Iaioud ressemblait énormément à sa planète d'origine.

Après un temps de réflexion, elle décida néanmoins que les deux mondes étaient intrinsèquement différents. Sur Iaioud, la population était bâillonnée par un régime brutal et autoritaire qui détournait la technologie médicale du Commonwealth. Sur Huxley's Haven, en revanche, les restrictions et le besoin de se conformer venaient de l'intérieur. Il y avait certes un crime à la base du projet tout entier, puisque la Fondation pour la structure humaine avait planifié la composition de sa population en modifiant son ADN. Les anciens groupes libéraux étaient peut-être dans le vrai – pensée qui aurait fait plaisir aux radicaux qui l'avaient enlevée lorsqu'elle était bébé. Toutefois, peu importaient les péchés commis au moment de sa genèse, les limites imposées à la population étaient internes, aussi était-il impossible de la changer sans la détruire, ce qui serait un crime encore plus grand.

Elle réussit donc à se convaincre, et elle considérait désormais que ses anciens états d'âme et ses problèmes philosophiques étaient déconnectés de la vie réelle. De fait, le Commonwealth lui donnait bien assez de travail comme cela, même si – force lui était de l'avouer – le pèlerinage compliquait grandement la donne.

Pour une fois, elle n'arrivait pas à décider si le Rêve Vivant avait ou non le droit d'organiser ce pèlerinage et s'il devait être tenu responsable des éventuelles conséquences. Le dilemme venait de l'absence de données empiriques sur la dangerosité supposée du Vide. Les Factions qui soutenaient le Rêve Vivant, ainsi que de nombreux commentateurs, affichaient un scepticisme relativement justifié, car les seules informations allant dans le sens d'une destruction possible de la galaxie provenaient des Raiels. Il s'était écoulé tellement de temps depuis la dernière phase de macro-expansion que les données relatives à ce sujet avaient perdu toute fiabilité. D'autant qu'elles étaient distribuées par des extraterrestres aux motivations mystérieuses.

Le gouvernement de l'ANA tentait de glaner des informations par tous les moyens, ce qui donnait à Paula l'occasion de dépenser son énergie et lui laissait peu de temps pour réfléchir à la politique. Son rôle principal consistait à

empêcher les Factions d'exploiter les citoyens physiques du Commonwealth en les forçant à accomplir des actes qu'ils n'auraient pas accomplis autrement.

Paula quitta la clinique et retourna à son vaisseau, l'*Alexis Denken,* un engin profilé équipé d'un ultraréacteur et d'un armement à faire pâlir n'importe quel capitaine de la Marine. Elle décolla, s'éloigna de la planète, puis se stabilisa en suspension transdimensionnelle à vingt UA de l'étoile. De là, elle pouvait surveiller le trafic des vaisseaux plus rapides que la lumière dans le système d'Anagaska avec une efficacité étonnante. Malheureusement, son navire était incapable de détecter les traînées froides. Elle ne voyait aucune trace du vaisseau d'Aaron. Étant donné le temps écoulé entre le raid et son arrivée, elle le suspectait d'être doté d'un ultraréacteur. C'était le cas de Marius, en tout cas. Son ombre virtuelle l'avait suivi jusqu'à l'astroport, où il était monté à bord d'un yacht privé. Après quoi les capteurs de l'*Alexis Denken* l'avaient vu disparaître dans l'hyperespace. Comme elle en possédait un aussi, Paula reconnut facilement la signature d'un hyperréacteur.

Une heure plus tard, le Livreur s'en fut à son tour ; le réacteur de son vaisseau était suspect, lui aussi. Il disparut dans la direction opposée à celle prise par Marius. Dix minutes plus tard, un autre navire sortit de sa suspension transdimensionnelle dans le halo cométaire du système et entreprit de suivre le Livreur.

— Bonne chance, envoya Paula à Justine.

— Merci.

Paula ouvrit une liaison sécurisée avec le gouvernement de l'ANA.

— Il semblerait que votre technologie soit compromise, annonça-t-elle.

— Il fallait s'y attendre. Inutile de mobiliser toutes mes ressources pour élaborer une théorie à ce sujet. La plupart des Factions possèdent les moyens de mettre en œuvre cette technologie. Avec les équations adéquates, un vulgaire réplicateur de niveau cinq, tel qu'en possède la culture Haute, pourrait produire les éléments appropriés.

— Je pense néanmoins que vous devriez faire preuve de plus de fermeté. Après tout, les Factions font partie de vous.

— Les Factions garantissent ma complétude. Je suis pluriel.

— On croirait entendre un maniaco-dépressif électronique.

— Le maniaco-dépressif est bipolaire ; moi, je suis multipolaire. C'est ce que je suis. Les individus qui se joignent à moi me font partager leurs programmes de personnalité. Je suis la conscience collective de tous les habitants de l'ANA, et c'est la base de mon autorité. En dehors de cela, chacun est libre de devenir ce qu'il souhaite. Par ailleurs, je n'accueille pas leur mémoire – cela reviendrait à annexer leurs individualités.

— « Seuls ceux qui réussissent à passer à travers le chas d'une aiguille sont autorisés à vivre parmi les dieux. »

— Une des meilleures citations d'Inigo, remarqua le gouvernement de l'ANA avec une pointe d'amusement. Dommage que le reste du sermon ne soit pas du même acabit.

— Vous ne me facilitez pas la tâche.

— Je mets à votre disposition toutes mes ressources.

— Oui, mais je suis seule, et j'ai parfois le sentiment d'affronter une hydre.

— Ce manque de confiance en vous ne vous ressemble pas. Que se passe-t-il ?

— Le pèlerinage, bien sûr ! Doit-on laisser le Rêve Vivant aller au bout de son entreprise ?

— Les adeptes d'Inigo pensent que c'est leur droit et leur destin. Ils sont des milliards. Des milliards de gens ne peuvent pas avoir tort.

— Sauf s'ils mettent en danger des billions d'innocents.

— Exact. Il n'y a pas de réponse à cette question. En tout cas, pas le genre de réponse claire que vous attendez.

— Et s'ils déclenchaient réellement la phase d'expansion finale, ou même une expansion partielle ?

— Oui, c'est une bonne question. Une question à laquelle – j'en ai peur – il est impossible de répondre. Ni moi ni aucune des entités postphysiques que je connais ne savons ce qui se passe à l'intérieur du Vide.

— Inigo vous l'a montré.

— Inigo nous a montré l'existence des humains qui vivent dans le Vide. Une existence pas tellement différente de celle des gens que j'accueille, quoique clairement beaucoup plus mystique, ce qui ne saurait déplaire aux technophobes. Là-bas, on garde son enveloppe charnelle. En revanche, Inigo ne nous a rien montré de la nature même du Vide.

— Vous êtes donc prêt à prendre le risque ?

— Pour le moment, je suis plutôt disposé à laisser les acteurs prendre possession de la scène.

— Si je comprends bien, votre décision n'est pas définitive.

— En intervenant pour empêcher ce pèlerinage, je risquerais de créer des dissensions en mon sein. Les Factions en faveur du pèlerinage – comme les Progressistes, par exemple – en profiteraient pour créer leur propre version de moi-même. N'oubliez pas que je ne suis pas un environnement virtuel. J'occupe les intersections du champ quantique qui entoure la Terre.

— Vous craignez l'apparition d'un rival ?

— L'espèce humaine n'a jamais été aussi unie qu'aujourd'hui. Il a fallu des dizaines de milliers d'années pour atteindre cette harmonie. Aujourd'hui, tout le monde vit bien et a la possibilité de goûter à tout. On migre vers l'intérieur, puis on finit par charger sa personnalité en moi. Une fois dans l'ANA, les possibilités de transcendance sont illimitées et ne dépendent que de votre imagination et de vos aptitudes. Un jour, je deviendrai postphysique en totalité. Les humains qui ne voudront pas suivre cette voie prendront un nouveau départ. C'est le genre d'évolution qui nous attend. L'apparition d'un rival modifierait cette perspective, mettrait en danger ce moment de singularité.

— Il ne peut y avoir qu'un dieu ?

— Au contraire. Toutefois, je préférerais éviter d'engendrer des dieux hostiles. Qui veut voir éclater une guerre au paradis ? Croyez-moi, en comparaison de cela, la menace d'expansion du Vide ne représente rien.

— Je croyais que la diversité était notre vertu.

— Mon rival serait l'un d'entre eux et fleurirait donc à l'intérieur de moi ; il ne serait aucunement question de diversité.

— Mais…

— Il nous menacerait de destruction. Des forces qui s'opposent doivent être équilibrées, et c'est là ma fonction.

— Dans la situation que nous vivons aujourd'hui, vous n'avez pas droit à l'erreur.

— Exactement.

— Nous devons donc trouver d'autres options.

— C'est ce que fait l'homme depuis le début de son histoire. C'est, je le crois, la plus grande des vertus.

— Bien…, dit Paula en prenant le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées. Je ne suis pas certaine de savoir qui est derrière le raid de la clinique. J'ai vu sur les lieux des représentants des Conservateurs et des Progressistes, ce qui est pour le moins surprenant. Pensez-vous qu'une troisième Faction soit mêlée à cette histoire ?

— C'est très probable, mais j'ignore laquelle. Les alliances se nouent et se dénouent. Cependant, il se pourrait que vous soyez bientôt en mesure de me donner le nom du coupable. L'amiral Kazimir est en train de recevoir un rapport envoyé par l'amiral de la base de l'*Ange des Hauteurs*. Il va probablement vous demander de vous en occuper.

— Ah !

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit…

— Je vous le ferai savoir.

La liaison fut interrompue. Paula s'installa confortablement dans le gros fauteuil produit à sa demande par la cabine de pilotage du vaisseau. Le gouvernement de l'ANA ne s'était pas montré très rassurant, ce qui, ajouté à ses propres incertitudes, ne laissait pas de l'inquiéter. Au moins avait-il fait preuve d'honnêteté.

Kazimir l'appela moins de une minute plus tard.

— Comment s'est passée votre enquête sur Anagaska ? demanda-t-il.

— Disons qu'elle a donné quelques résultats. Le coupable était clairement équipé de systèmes biononiques avancés et

peut-être même d'un vaisseau à ultraréacteur. Il a volé la mémoire d'Inigo.

— Intéressant. Je viens d'apprendre que l'*Alini,* un navire privé, venait de se poser sur l'*Ange des Hauteurs*.

— Quel rapport ?

— Il s'est posé dans le dôme raiel. Les capteurs de la Marine ont détecté une signature semblable à celle d'un ultraréacteur.

— Cela vient de se produire ? demanda Paula, soudain très intéressée. Les Raiels acceptent très peu d'humains dans leur dôme. À qui appartient ce navire ?

— À une société de Sholapur. On n'en sait pas davantage.

— J'arrive immédiatement !

* * *

Le Livreur arriva à l'astroport de Daroca et posa le *Jomo* sur une piste reliée au troisième terminal, réservé aux yachts privés. Il se dirigea à pied vers les hangars tout proches. Il savait qu'un virus infiltré dans le cerveau de l'astroport polluait le système de guidage, mais cela ne l'aida pas pour autant. Tous les hangars se ressemblaient, et les rangées étaient disposées de façon géométrique. C'était pour le moins déconcertant. Avec ses enrichissements et son sens de l'orientation naturel, il ne risquait pas de se perdre, mais il aurait préféré travailler dans une ambiance plus sécurisée. Il demanda à son ombre virtuelle de récupérer les images en temps réel des satellites et de le guider directement.

Il finit par s'arrêter devant un mur noir brillant dans lequel s'ouvrait une petite porte protégée par un excellent bouclier. Impossible de savoir ce qui se cachait derrière, même pour ses scanners ultraperformants. Il sourit car il avait l'habitude d'affronter ce genre de situation.

Ses biononiques modifièrent leurs fonctions, projetèrent des vrilles d'énergie sur le bouclier de sécurité, y introduisirent de légères instabilités qui s'amplifièrent rapidement. Son ombre virtuelle en profita pour s'infiltrer dans le réseau du hangar et y lâcher des chevaux de Troie.

La porte s'ouvrit comme un diaphragme.

Quatre-vingt-dix-sept secondes. *Pas mal.*

Ses scanners sondèrent l'intérieur à la recherche d'éventuels dispositifs de défense, tandis que son ombre virtuelle prenait possession des systèmes électroniques du bâtiment. Troblum avait mis en place un réseau défensif relativement standard, avec des boucliers concentriques érigés autour de la partie centrale du hangar. Le physicien était davantage jaloux de son intimité que de sa sécurité.

Le scan ne révéla aucune présence humaine. Le premier bureau n'était qu'une réception, une couverture au cas où quelqu'un arriverait jusque-là en dépit de l'interface de guidage piratée. Venait ensuite un autre bureau, où le Livreur trouva un des plus gros cerveaux électroniques qu'il ait jamais vus. Il semblait connecté au réseau du hangar ou à l'unisphère. Son ombre virtuelle établit un lien avec ses systèmes périphériques et entreprit d'explorer les fichiers qu'il contenait.

Le Livreur entra dans l'espace principal. Il siffla, admiratif, en avisant les modules cybernétiques de Neumann qui occupaient la moitié du volume disponible. La machine n'était pas active, mais il connaissait suffisamment cette technologie pour deviner qu'elle était plus perfectionnée que les réplicateurs de niveau six. Normalement, ce n'était pas le genre de matériel que possédait un simple citoyen, fût-il représentant de la culture Haute. Pas étonnant que Troblum ait un calculateur aussi gros ; il fallait bien cela pour faire fonctionner un engin pareil.

— *Peut-on accéder à la mémoire principale ?* demanda-t-il à son assistant électronique.

— *Non. J'aurais besoin d'une aide extérieure considérable.*

Le Livreur jura et contacta les Conservateurs sur une ligne sécurisée. La communication risquait d'être interceptée par une Faction rivale ou, plus probablement, par le gouvernement de l'ANA, mais vu ce qu'il venait de découvrir, il n'avait guère le choix.

— J'ai besoin d'aide pour accéder au cerveau du hangar de Troblum. Il devrait nous révéler ce que ses machines ont produit dernièrement.

— Très bien, répondit la Faction.

Comme son ombre virtuelle servait de lien entre ses commanditaires et le monde physique, le Livreur eut presque l'impression de sentir la Faction se déverser dans le hangar et infiltrer le cerveau. Pendant qu'elle travaillait, il commença à examiner le planning des livraisons. Les composants de la machine venaient bien de quelque part, et les AEM nécessaires pour se les procurer dépassaient de loin les ressources d'un simple individu. Même s'il remontait la piste du représentant des Accélérateurs, les Conservateurs ne risqueraient pas de les traduire en justice, puisque la cour compétente n'existait pas. Cependant, s'il réussissait à révéler l'origine des fonds reçus par Troblum, l'ensemble des opérations des Accélérateurs serait découvert.

— Le cerveau abrite un plan et un seul, annonça la Faction. Il semblerait que ce soit un genre de réacteur supraluminique capable de déplacer une planète.

Le Livreur se retourna pour regarder la machine sombre qui le dominait de toute sa hauteur. Puis il fixa plus particulièrement le mécanisme d'extrusion circulaire.

— Une planète ?

— Oui.

— C'est possible ?

— Le plan est fondé sur une évolution de la théorie de la matière exotique. Appliqué correctement, ce procédé pourrait fonctionner.

— Et cette machine a construit ce réacteur ? demanda-t-il sans lâcher l'engin des yeux.

— Il y a eu deux tentatives. La première a avorté. La seconde a été un succès.

— Pour quelle raison voudraient-ils déplacer une planète avec un réacteur supraluminique ? Et quelle planète, d'abord ?

— Nous l'ignorons. Nous vous demandons de détruire cette machine ainsi que le cerveau.

Le Livreur posa les poings sur ses hanches et considéra le dispositif avec méfiance.

— Avec quel genre d'armement ?

— Vous avez le choix des armes. Nous ne vous imposons aucune limite. Personne ne doit jamais apprendre qu'une telle chose a existé. Surtout pas la branche Haute.

— D'accord. C'est vous qui décidez.

Les Conservateurs interrompirent la liaison. Le Livreur se retrouva tout seul. C'était une sensation étrange. Maintenant qu'il savait à quoi servait cette machine, le hangar silencieux lui faisait l'effet d'une vieille scène de crime. Ce n'était vraiment pas un endroit agréable. Il se sentait nerveux.

Il appela le cerveau de son vaisseau, lui demanda de venir le rejoindre, puis ouvrit les portes principales du hangar. L'appareil arriva, traversa l'écran de sécurité et vint se poser sur le support prévu à cet effet. Son nez touchait presque le dispositif cybernétique.

Le Livreur s'assura que l'écran de sécurité était réglé au maximum de son intensité avant de se placer sous le sas ouvert du *Jomo* pour être aspiré par un inverseur gravifique. Une fois à l'intérieur, il utilisa une triple autorisation pour activer une cuve virtuelle Hawking stockée dans une des soutes avant. La petite machine était contenue dans un glisseur regrav qui jaillit devant lui et stationna devant le dispositif cybernétique. Le Livreur visa alors ce dernier avec un champ disrupteur très étroit. Une section de cinquante centimètres de métal fut vaporisée, et une fontaine horizontale de gaz ionisé jaillit dans le hangar, s'incurva, puis se déversa dans la cuve virtuelle, qui l'absorba en totalité. Le Livreur déplaça alors l'effet disrupteur sur toute la longueur de la machine, tandis que le glisseur avalait la moindre molécule de gaz qui s'en échappaient.

Il lui fallut quarante minutes pour vaporiser l'ensemble de l'installation. Lorsque ce fut terminé, la cuve avait absorbé trois cent vingt-sept tonnes de matériau, et le glisseur avait presque atteint sa charge maximale, ce qui ne l'empêcha pas de retourner dans la soute avant. Le Livreur demanda l'autorisation de décoller à la régulation du trafic de l'astroport, et le *Jomo* traversa le chaud ciel d'été d'Arevalo.

En sécurité dans son vaisseau posé à huit hangars de là, Justine le regarda disparaître.

* * *

Le crépuscule baignait Hawksbill Bay dans une riche lumière dorée ; des constellations étranges commençaient à scintiller dans le ciel parfaitement dégagé. Seul le bruit des vagues se brisant sur les roches situées en contrebas résonnait près de la piscine.

— Un réacteur supraluminique qui déplace des planètes, dit Nelson. C'est impressionnant. Ils voient les choses en grand.

— Ils ne voient rien du tout, grogna Gore. L'ANA vit dans les champs quantiques locaux. On ne peut pas la prendre et la trimballer à l'autre bout de la galaxie où elle a rendez-vous avec le Vide.

— Manifestement, ils pensent le contraire. Les AEM de Troblum proviennent d'un de leurs comités. Cet engin, il l'a bel et bien fabriqué pour les Accélérateurs.

— Rien n'est moins sûr, rétorqua Gore en secouant la tête. Il a même fait un exposé devant la Marine pour leur expliquer que les Anomines avaient utilisé un procédé de ce type pour mettre en place les générateurs des Dyson. Grand Dieu, il a demandé à Kazimir de financer une mission d'exploration chargée de les retrouver. Pourquoi Ilanthe permettrait-elle que cette chose s'ébruite ? Elle l'aurait fait atomiser plutôt que de le laisser parler. Non, non, trop de données nous échappent encore.

— Et si c'était simplement une diversion ? proposa Nelson, peu convaincu. Je les imagine mal faire manufacturer un engin aussi important sur une planète de la branche Haute. Cela ne nous viendrait pas à l'esprit.

— Troblum a mis des années à fabriquer ce truc avec un budget pour le moins limité. Ce projet n'était apparemment pas une priorité pour eux. Il faut que nous lui mettions la main dessus pour lui demander ce que les Accélérateurs manigancent.

— Il a quitté Arevalo il n'y a pas très longtemps et était supposé se rendre sur Lutain. Sauf qu'il n'y a jamais montré le bout de son nez. Ni là-bas, ni sur aucun autre Monde intérieur ou extérieur, d'ailleurs.

— Il faut le retrouver, insista Gore avec fermeté.

— Je doute que nous y parvenions. Soit les Accélérateurs le détiennent quelque part, soit il se cache, soit – et c'est le plus probable – il est déjà mort.

— Nous avons besoin de connaître la vérité…

* * *

Justine s'arrêta au milieu du hangar étrangement vide et appela Paula.

— Il se passe quelque chose de très bizarre, ici.

— C'est-à-dire ? demanda Paula.

— Je crois que le Livreur a tout nettoyé avant de partir, répondit Justine en jetant un regard circulaire sur l'espace désert afin de permettre à Paula de se rendre compte par elle-même. Vous voyez ? Il y avait quelque chose à cet endroit. Mes scanners me disent que ces câbles d'alimentation ont été coupés par un effet disrupteur. Idem pour les supports. J'ignore de quoi il s'agissait, mais c'était gros et cela consommait beaucoup d'énergie. Pourtant, le *Jomo* n'est pas plus grand que mon vaisseau. Ce qui ne laisse planer aucun doute sur la manière dont il s'y est pris.

— Je croyais que les cuves de masse Hawking étaient encore plus secrètes que la technologie des ultraréacteurs. Apparemment, j'avais tort, ce qui ne me plaît pas du tout.

— Il faudra en parler à Kazimir. La Marine ne peut pas ignorer plus longtemps que des vaisseaux armés de la sorte se déplacent librement dans le Commonwealth. Sans compter que les Factions choisissent pour les représenter des gens peu scrupuleux.

— Je vous laisse vous occuper de cela.

— Génial. Merci… J'ai peur qu'il lui reste suffisamment d'humanité pour s'en prendre au messager.

— C'est un professionnel, tout se passera bien. Vous savez où est reparti le Livreur ?

— Tant qu'il était à portée de mes capteurs, il semblait se diriger vers la Terre. Je suppose qu'il souhaite se débarrasser de la masse contenue dans sa cuve et qu'il compte le faire dans

l'espace interstellaire. Cela risque de provoquer une belle explosion de rayons gamma.

— Laissons-le pour le moment. Occupons-nous plutôt du Rêve Vivant.

— Pourquoi ?

— Des sources bien informées nous ont fait part d'un développement inquiétant, dit Paula. Le Rêve Vivant a mis en alerte ses troupes basées sur les planètes centrales de la Zone de libre-échange. La loi martiale est sur le point d'être instaurée ; les forces de l'ordre enrôlent à tour de bras et plus personne n'a le droit de partir.

— La loi martiale ?

— On n'en est plus très loin. Pourquoi engager autant de policiers sinon pour mater la populace révoltée d'une Viotia annexée ?

— Mon Dieu ! Ils veulent vraiment annexer Viotia ?

— Ethan veut contrôler le Second Rêveur par tous les moyens, car il est le dernier à pouvoir encore empêcher le pèlerinage.

— Et tout le monde est persuadé qu'il se trouve sur Viotia, comprit Justine, abasourdie. Par les cieux, une invasion interstellaire. De nos jours, c'est impensable. Cela rappelle trop la Guerre contre l'Arpenteur.

— Réfléchissez. J'ai fait l'erreur de ne pas prendre cette histoire suffisamment au sérieux. Il faut que nous offrions la protection du gouvernement de l'ANA au Second Rêveur. De cette façon, personne ne pourra l'obliger à se déclarer en faveur ou contre le pèlerinage.

— Pour cela, il faudrait déjà l'identifier. Quand pourrez-vous mettre votre agent sur le coup ?

— Très bientôt. Je dois justement le rencontrer, mais avant, il faut que je fasse un petit détour.

Justine considéra avec méfiance le bureau et les trois conduits coupés nets qui le reliaient à un espace désormais vide.

— Je ne sais pas ce qu'ils fabriquaient ici, mais ce devait être bougrement important pour que le Livreur prenne le risque de tout faire disparaître. À mon avis, il ne nous reste plus beaucoup de temps.

— Les vaisseaux du pèlerinage ne seront pas prêts à décoller avant septembre.

— Et la flotte des Ocisens sera là à la fin du mois d'août, c'est-à-dire dans moins de trois mois. J'aimerais suggérer une piste que personne ne semble suivre.

— Laquelle ?

— Inigo a commencé à rêver lorsqu'il était sur Centurion. Peut-être n'a-t-il pas été le seul à faire cette expérience.

— Je pense que cela se serait su.

— Pas forcément. Supposons que le contact ait été trop furtif, ou que le destinataire du message soit resté hermétique à la religion d'Inigo. Imaginons une personne un peu réticente, comme semble l'être le Second Rêveur.

— Je crois que je comprends où vous voulez en venir.

— Je voudrais vérifier les nids de confluence de Centurion au cas où ils auraient gardé le souvenir de rêves ou de fragments émis depuis le Vide. Peut-être le Second Rêveur a-t-il été contacté la première fois lorsqu'il était là-bas, tout comme Inigo.

— Vous avez raison, personne n'a encore eu cette idée.

— Si je pars immédiatement, je peux y être dans cinq cents heures.

— Vous allez voler jusque-là ? Pourquoi ne pas vous servir du relais de la Marine ?

— Les risques d'interception sont trop grands.

— Même si vous découvrez quelque chose, il vous faudra cinq cents heures supplémentaires pour rentrer et, d'ici là, tout sera sans doute terminé.

— Si je trouve quelque chose d'important, j'utiliserai le relais et le meilleur mode de cryptage possible pour vous envoyer le nom.

— Bien. Bonne chance.

* * *

Troblum se réveilla affalé sur la chaise où il avait passé la journée à examiner divers plans. Les affichages de son exovision s'étaient figés lorsqu'il s'était endormi. Des modulateurs de

densité de masse exotique aux couleurs vives flottaient autour de lui comme des fantômes mécaniques assiégés par des bancs de calculs analytiques bleus et verts. Ces composants étaient censés remplir leur fonction sans aucun problème. Ceux qui les avaient conçus s'étaient contentés d'augmenter l'échelle des ultraréacteurs existants. Sauf que personne n'en avait jamais construit de si gros, ce qui soulevait la question du contrôle de l'énergie nécessaire, question à laquelle Troblum était censé répondre. Dire qu'ils n'en étaient même pas à l'étape de la fabrication.

Il étira autant que possible ses membres épais et tenta de se lever. Après deux essais qui lui donnèrent des airs de glagwi retourné sur le dos, son ombre virtuelle ordonna à la station de réduire la gravité locale. Il exerça une légère poussée sur ses jambes et sur son dos, puis décolla des coussins. La gravité fut rétablie lentement, ce qui lui laissa le temps de déplier les jambes avant de toucher le sol. Comme la sensation de chute s'estompait, il eut un renvoi. Ses jambes étaient raides et faibles, son estomac se tordait. En plus, il avait mal au crâne. Ses données médicales s'affichèrent dans son exovision, et il constata que son taux de sucre était très élevé et que ses toxines et son niveau d'oxygène dans le sang n'étaient pas au mieux. Il désactiva l'affichage au moment où commençaient à défiler les recommandations nutritionnelles et une injonction à faire de l'exercice. *Anachronismes stupides pour qui bénéficie de la technologie biononique*.

Il se dirigea vers le salon qui servait de centre de ralliement à l'équipe chargée de travailler sur les ultraréacteurs. On y trouvait notamment les meilleures unités culinaires de la station. Plusieurs des tables installées le long de la paroi incurvée étaient occupées par des groupes qui discutaient de divers aspects du projet. Neskia parlait avec deux des gars chargés de la fluidité hyperspatiale des réacteurs. Sous leur regard, il prit place à côté d'eux et grimaça lorsque ses genoux craquèrent. Les deux techniciens semblaient goûter très moyennement sa présence. Neskia tourna son visage plat vers lui en tordant son long cou habillé de métal.

— Merci, dit-elle aux techniciens. Faisons comme cela pour le moment.

Ils hochèrent la tête et s'en furent.

— Vous désirez quelque chose ? demanda-t-elle à Troblum d'une voix neutre.

— Il faut changer les plans des modulateurs de densité de masse.

Un robot arriva avec la nourriture que son ombre virtuelle avait commandée aux unités culinaires. Troblum disposa les plats devant lui.

Le visage de Neskia bascula vers le bas et ses grands yeux circulaires fixèrent la nourriture sans exprimer aucune émotion.

— Je vois. Vous avez entré vos modifications dans les plans ?

— Non, répondit-il en gobant une fourchetée de spaghettis. J'aimerais que vous les validiez avant de perdre une semaine à travailler dessus.

— Qu'avez-vous contre le plan existant ?

— C'est de la merde. Aucune chance que cela marche. Vos idiots n'ont pas tenu compte du contrôle de l'énergie.

— Avez-vous procédé à une analyse du problème ?

Troblum se contenta d'opiner du chef en mâchouillant sa tranche de pain de floratts chaude à la mozzarella et aux herbes. Son ombre virtuelle lui transmit le fichier.

— Merci. Nous allons examiner cela. Vous aurez votre réponse dans une heure. C'est la procédure.

— D'accord. Parfait.

Il soupira. Le problème technique était résolu, ce qui était bien ; en revanche, les spaghettis à la viande de jol sauce attrato auraient supporté un peu plus de poivre noir. Alors qu'il allait soulever sa chope, Neskia posa la main sur la sienne. Sa peau miroitante passait constamment du blanc à l'argenté. Il n'aurait su dire si elle était chaude ou froide.

— Oui ?

Elle cligna lentement des yeux, et ses iris normalement noirs virèrent à l'indigo.

— À l'avenir. En public. Et tant que vous serez dans cette station. Ouvrez votre programme d'interaction sociale et suivez ses conseils. S'il vous plaît.

— Oh ! D'accord, acquiesça-t-il en approchant sa bouche de la chope.

— Merci, Troblum. Il vous fallait autre chose ? demanda-t-elle en retirant sa main. Le projet semble vous prendre tout votre temps.

— Ouais, c'est très intéressant. Et puis, mes recherches personnelles en profiteront aussi. L'ultraréacteur est une application formidable de la théorie des dimensions quantiques. À qui le devons-nous ?

— Au gouvernement de l'ANA, il me semble. Est-ce important ?

— Non.

Il repoussa ses spaghettis et s'attaqua à son carré d'agneau. Neskia le regardait toujours. Elle s'apprêtait à reprendre la parole lorsque deux personnes arrivèrent et s'arrêtèrent près de leur table. Troblum finit de mâcher avant de lever la tête – c'était le genre de comportement conseillé par le programme d'interaction sociale. Marius le toisait avec mépris, comme d'habitude. Toutefois, c'est la vue de l'autre intruse qui paralysa les membres de Troblum. Par chance, sa bouche resta également close, ce qui l'empêcha de lâcher un grognement incrédule. Il avait également du mal à respirer, comme si ses poumons et sa trachée étaient gelés.

— Je pourrais vous présenter mon amie, dit froidement Marius, mais s'il y a bien quelqu'un sur cette station qui n'en a pas besoin, c'est vous, non ?

— C'est vrai ? demanda la Chatte avec un grand sourire. Pour quelle raison ?

La sombre fascination qu'éprouvait Troblum l'empêchait de bouger le moindre muscle. Il mit une fraction de seconde à la reconnaître, car elle n'avait pas les cheveux hérissés comme dans les fichiers d'histoire. Elle les portait toujours courts et noirs, mais ils étaient coiffés en arrière, lissés et surplombés par une paire de lunettes de soleil cuivrées. Elle était vêtue d'un ensemble moderne et chic, et non pas d'un pantalon en cuir et d'une veste moulante comme avant. Toutefois, cette peau mate, ce sourire large et dément… Il n'y avait pas d'erreur possible. Elle était beaucoup plus petite qu'il l'avait imaginé ; elle lui

arrivait à peine à l'épaule. Lui qui l'avait toujours vue en Amazone…

— Troblum a un penchant pour l'histoire, reprit Marius. Il connaît tout un tas d'événements anciens.

— Quel est mon plat préféré ? demanda la Chatte.

— Le… le risotto au citron et aux asperges, bredouilla Troblum. C'était la spécialité du restaurant où vous travailliez lorsque vous aviez quinze ans.

Le sourire de la Chatte se durcit.

— C'est quoi, ce type ?

Elle se retourna vers Marius et attendit une explication.

— Un idiot savant fasciné par tout ce qui touche de près ou de loin à la Guerre contre l'Arpenteur. Il nous est très utile.

— Si vous le dites…

— Vous êtes en suspension, dit Troblum d'une voie morne, car, bien que terrorisé, il ne pouvait s'empêcher d'articuler ses pensées à voix haute. Vous avez été condamnée à cinq mille ans de suspension de vie.

— Oh, mais c'est vrai qu'il est mignon, dit la Chatte à Marius. Je terminerai ma peine un jour, je le promets, ajouta-t-elle en gratifiant le savant obèse d'un clin d'œil lubrique.

— Si vous avez un instant, demanda Marius à Neskia, nous aurions besoin d'un vaisseau digne de ce nom pour notre invitée.

— Bien sûr, répondit-elle en se levant.

— Au fait, ajouta Marius d'un ton léger, Troblum se conduit-il correctement ?

— Jusque-là, oui, dit Neskia en regardant tour à tour les deux hommes. Il nous a été d'une aide précieuse.

— Continuez comme cela, mon vieux, reprit Marius sans sourire.

Troblum baissa la tête car il ne pouvait plus regarder aucun d'entre eux. Ils étaient trop nombreux. Trop proches de lui. Trop importuns. *Et l'une d'entre eux est la Chatte !* Il ne s'attendait pas à faire ce genre de rencontre. Manifestement, elle n'était plus en suspension, elle s'était débrouillée pour recouvrer la liberté. *Elle est dans la station !*

Des symboles médicaux bleus apparurent en bas de son exovision pour le prévenir de l'intervention de ses biononiques dans les muscles de sa poitrine, en vue de diminuer le rythme de leurs contractions. Il ne s'en était pas rendu compte, mais il respirait difficilement, comme si sa gorge était serrée. Ses glandes macrocellulaires diffusèrent un cocktail de médicaments destiné à ralentir les battements de son cœur.

Troblum risqua un regard vers le haut, le visage déformé par un intense sentiment de culpabilité. Ils avaient disparu tous les trois. De trop nombreuses paires d'yeux étaient fixées sur lui. Il aurait voulu leur crier : « Ce n'est pas moi que vous devriez regarder comme cela ! »

Au lieu de quoi il sentit un tremblement enfler au plus profond de son torse. Il se leva rapidement, ce qui suffit à lui faire tourner la tête. Ses biononiques renforcèrent les muscles de ses jambes, et il sortit à toute vitesse. Une fois dans le couloir, son ombre virtuelle détourna un chariot robotisé qui l'emmena dans ses quartiers, où il se laissa tomber sur son lit. Il chargea un certificat de sécurité de niveau neuf dans la serrure, même si cela n'arrêterait jamais… *la Chatte !*

Il resta allongé tandis que la température de sa cabine remontait. Lentement, il se remettait de ses émotions. Toutefois, la disparition des symptômes physiques n'était pas synonyme de sérénité retrouvée. De tous les mégalomaniaques, de tous les psychopathes de l'histoire, les Accélérateurs avaient choisi d'engager la Chatte. Pendant des heures, Troblum resta vautré dans la chaleur de son lit à se demander quelle était cette menace qui planait au-dessus des Accélérateurs et qui nécessitait l'intervention de cette folle. Il les avait toujours soutenus car le but qu'ils s'étaient fixé lui paraissait valable : la poursuite de l'évolution qui avait débuté avec la première amibe et s'achèverait avec l'élévation de l'humanité au stade d'espèce postphysique. C'était une nécessité indiscutable. Les autres Factions avaient tort ; c'était une évidence, du moins pour lui. La philosophie des Accélérateurs convenait parfaitement au physicien qu'il était. Ce salaud prétentieux de Marius avait raison : côté personnalité, il ne possédait pas grand-chose d'autre.

Non, sûrement pas. C'est un argument sans valeur.

On a forcément tort quand on ressent le besoin de recourir aux services de quelqu'un comme la Chatte. Forcément.

Le cinquième rêve d'Inigo

… ainsi, parce que la ville doit rester une entité entière et indivisible, aucun humain n'a le droit d'en posséder ne serait-ce qu'une parcelle.

Toutefois, quinze ans après l'arrivée de Rah, le Conseil supérieur nouvellement constitué vota la loi d'enregistrement. Cette loi stipule que n'importe qui a le droit de s'installer dans l'enceinte de la ville. Pour être enregistré, il suffit de trouver une maison, maisonnette ou pièce vide, d'y résider deux jours et deux nuits et de le déclarer au Bureau d'occupation. Après quoi vous et vos descendants obtenez l'autorisation de vivre dans ces murs aussi longtemps qu'il vous plaira. Comme toute construction était impossible, les demeures les plus belles et les plus vastes trouvèrent preneurs dans les dix premières années qui suivirent l'ouverture de la première porte par Rah. Ces palais accueillent aujourd'hui nos familles les plus anciennes, les maîtres des quartiers. Il arrive parfois que cinq générations de premiers fils y attendent d'hériter pour avoir le droit de siéger au Conseil. Les endroits qui restent disponibles sont petits et peu pratiques pour les humains, ce qui ne les empêche pas d'être de moins en moins nombreux. Par conséquent, si on tient compte du fait que les quartiers tels qu'Eyrie sont quasiment inhabitables…

Edeard s'ennuyait tellement qu'il craignait de laisser échapper un soupir involontaire. Il avait pris l'habitude de masquer ses émotions comme tout habitant de Makkathran qui se respectait, mais si le maître Solarin de la Guilde des juristes répétait encore une fois le mot *ainsi*… Comment un homme aussi vieux pouvait-il parler si longtemps sans s'arrêter ? La rumeur disait que le vieillard avait au moins deux cent cinquante ans. Edeard ne se fiait pas aux rumeurs – Solarin avait l'air beaucoup plus vieux que cela. Ses cheveux blancs avaient tellement reculé qu'il était dégarni jusqu'au sommet du crâne, chose qu'Edeard n'avait encore jamais vue. Ce qui

n'empêchait pas le vieux maître de les porter longs jusqu'aux épaules. Ses membres étaient horriblement maigres et fragiles, tandis que ses doigts enflés avaient du mal à se plier. Apparemment, ses cordes vocales, elles, étaient en parfait état.

En compagnie de ses camarades stagiaires, Edeard était assis sur un banc de la gendarmerie du quartier de Jeavons, où il assistait à sa leçon de droit hebdomadaire. Dans deux mois, ils passeraient un examen qu'ils étaient forcés de réussir s'ils voulaient exercer ce métier. Comme ses camarades, Edeard trouvait que Solarin mettait leur patience à trop rude épreuve. Un scan rapide lui apprit que Boyd était presque endormi. Macsen, pour sa part, regardait dans le vide et communiquait à distance avec la fille de la boutique de robes, à l'autre bout de la rue. Kanseen donnait l'impression d'écouter le professeur avec attention, mais Edeard la connaissait suffisamment bien pour savoir qu'elle s'ennuyait autant que les autres. Dinlay, quant à lui, se tenait bien droit et, en apparence intéressé, prenait des notes. Edeard n'avait pas le cœur à se moquer de lui. Le pauvre vieux Dinlay avait tellement à prouver à son père et à ses oncles qu'il obtiendrait certainement une excellente mention à son examen. Ce qui signifiait qu'il aurait de grandes chances de devenir leur chef à tous lorsqu'ils seraient titularisés. Non, ce n'était pas une perspective très agréable.

— … ainsi, la cour auxiliaire peut décider de l'éviction d'un locataire s'il est prouvé que des activités frauduleuses ont été pratiquées dans l'espace qu'il occupe. D'ailleurs, vous pouvez vous passer d'une décision de la cour pour régler ce genre d'affaire, car le magistrat en charge fait office de haut conseiller auprès de la cour inférieure et a le pouvoir d'ordonner l'éviction provisoire des occupants. Sur ce, je crois que l'heure est venue de vous libérer. Nous parlerons des conditions d'application de cette jurisprudence la semaine prochaine. En attendant, je vous demanderai de lire les chapitres treize à vingt-sept des *Jurisprudences* de Sampsols. Ils traitent la question de l'usage des armes dans les limites de la ville. Il se pourrait même que je vous gratifie d'une petite interrogation-surprise. Nous allons bien nous amuser. D'ici là, je vous remercie de m'avoir écouté et je vous dis à bientôt.

Solarin eut un vague sourire, retira ses lunettes cerclées d'or et referma un livre couvert d'annotations. Son gé-singe le rangea avec précaution dans une besace noire avec les autres ouvrages dont il se servait pour ses cours.

— Monsieur ? l'appela Dinlay en levant la main.

— Mon garçon, je suis malheureusement très pressé. Si tu as des questions à me poser, note-les sur une feuille que tu donneras à mon apprenti en chef.

— Oui, monsieur, acquiesça Dinlay en s'affaissant, déçu.

Edeard resta à sa place comme le professeur quittait tranquillement la salle en compagnie de ses deux singes. *Heureusement qu'il est pressé,* se dit le jeune homme.

— On se retrouve à l'*Aigle d'Olovan,* ce soir ?

— Hein ? fit Edeard en se retournant et en oubliant ses pensées absurdes.

Macsen se tenait devant son pupitre, l'air content de soi.

— Clemensa y sera. Evala dit qu'elle parle vraiment beaucoup de toi en ce moment.

— Clemensa ?

— Longue queue-de-cheval noire. Gros seins. Grosses jambes aussi, malheureusement, mais, eh ! personne n'est parfait.

Edeard soupira. C'était une des filles de la boutique du bout de la rue. Macsen passait le plus clair de son temps à essayer de les séduire pour son propre compte ou celui de ses amis. Un jour, il avait même essayé de trouver un petit ami à Kanseen – un apprenti charpentier –, mais il n'était pas près de renouveler cette erreur.

— Non, je ne peux pas. J'ai accumulé trop de retard en droit, et tu as entendu Solarin comme moi.

— Euh, non…

— On va avoir un contrôle la semaine prochaine.

— Ah, oui, bien sûr ! Mais seul l'examen final compte réellement. Ne t'en fais pas. Écoute, j'ai un ami dans la Guilde des juristes. Quelques pièces, et il nous dictera le livre tout entier s'il le faut.

— Ce serait tricher ! rétorqua Dinlay, indigné.

Macsen prit un air blessé de bon aloi.

— Comment cela, tricher ?

— Oui, parfaitement, tricher !

— Dinlay, il te taquine, glissa Kanseen en s'en allant.

— Pas du tout, je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, rétorqua Macsen avec l'innocence d'un nouveau-né.

— Ne l'écoute pas, insista-t-elle en le poussant d'un coup d'épaule. Allons plutôt trouver quelque chose à manger avant de sortir.

Dinlay lança un dernier regard noir à Macsen et rejoignit Kanseen. Aussitôt, il commença à lui parler des lois que le professeur venait d'aborder.

— À mon avis, ils sont amoureux, gazouilla joyeusement Macsen lorsqu'ils furent partis.

— Tu es un vrai démon, dit Edeard.

— Oui, mais j'ai beaucoup travaillé pour en arriver là.

— Tu sais qu'il sera bientôt notre chef, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Il aura sa titularisation le jour où la Guilde des modeleurs réussira à créer des gé-cochons volants.

— Je suis sérieux. Il aura de meilleures notes que nous, sans compter que plusieurs membres de sa famille sont gendarmes. Des officiers de haut rang, pour ne rien arranger.

— Chae n'est pas stupide. Il sait que cela ne marchera jamais.

Edeard aurait voulu le croire.

— Au fait, Edeard, Clemensa ne te plaît pas ? demanda Boyd.

— Oh, mais cela devient intéressant, dit Macsen en se frottant les mains. Pourquoi, tu veux tenter ta chance ?

— Eh bien, oui, répondit Boyd avec un courage dont Edeard ne l'aurait pas cru capable.

— Très bien. C'est une chic fille. En plus, elle est excitée comme un drakken qui a senti l'odeur du sang, je peux te le dire…

— Comment le sais-tu ? s'enquit Boyd en fronçant les sourcils.

— Evala me l'a dit, répondit Macsen d'un ton égal. Elle a quitté son dernier petit ami parce qu'il n'était pas assez endurant.

— Je viens avec toi, ce soir, s'enthousiasma Boyd. Mais tu demanderas à Evala de lui glisser un mot en ma faveur.

— Ne t'en fais pas, mon bon ami. Considère que tu es déjà baisé jusqu'à l'os.

Edeard roula des yeux et promit mentalement à la Dame d'être bon jusqu'à la fin des temps si elle faisait en sorte que Macsen cesse d'être… Macsen.

— Allons manger un morceau, sinon les gendarmes ne nous laisseront encore que des miettes.

— Nos chers et aimés collègues, dit Boyd. Je déteste la manière dont ils nous traitent.

— Plus que deux mois à tenir, le rassura Macsen.

— Parce que tu crois qu'ils seront plus respectueux quand nous serons titulaires ? Aucune chance.

— Tu as raison, concéda Macsen. Mais au moins, nous serons en position de balancer des pelletées de merde sur les nouveaux stagiaires. Je suis certain que cela me fera un bien fou.

— Sûrement pas, intervint Edeard. Nous leur parlerons, nous les aiderons à régler leurs problèmes, nous les respecterons.

— Tu rigoles ?

— J'aurais aimé qu'on me traite de cette manière. C'est la seule façon d'attirer de nouvelles recrues. Vous avez vu nos effectifs ? Pas seulement ici, mais dans toute la ville ? Nous sommes trop peu nombreux. La population est obligée de s'organiser afin de contrer les gangs. Ce n'est pas une bonne chose pour le respect des lois.

— Par la Dame, mais c'est qu'il pense ce qu'il dit ! s'exclama Macsen.

— Évidemment, enchérit Edeard en les laissant lire dans son esprit pour donner plus de poids à ses propos. Je sais ce qu'il advient lorsque le gouvernement démissionne. J'ai vu le déchaînement de violence dont sont capables les barbares lorsqu'une société dévoile ses faiblesses à des fumiers sans scrupule. Cela n'arrivera pas à Makkathran. Nous ne devons pas permettre que cette ville soit pourrie de l'intérieur.

— Dinlay ne risque pas de devenir notre chef, dit Macsen avec le même sérieux. Notre chef, ce sera toi. Monsieur !

Edeard était encore un peu gêné de porter son uniforme en public. Seules leurs épaulettes blanches les distinguaient des gendarmes titulaires. Le reste était authentique, comme disait Macsen. Une tunique bleu marine élégante avec des boutons en argent sur le devant ; un pantalon assorti avec une large ceinture en cuir réglementaire à laquelle étaient suspendus une matraque, deux fioles de gaz lacrymogène, une paire de menottes en fer dotée d'une diabolique sextuple serrure impossible à ouvrir par télékinésie, ainsi qu'un kit de premiers secours. Sous sa tunique, il portait une chemise dont la blancheur était vérifiée chaque matin par le sergent Chae. Les bottes, elles, n'étaient pas réglementaires, mais elles se devaient d'être noires, de couvrir la cheville et de ne pas dépasser le genou. Et puis, elles devaient briller. Le casque en dôme était fait de soie d'araignée agglomérée avec de la colle et matelassée pour amortir les chocs. Comme ses camarades, Edeard avait dû acheter lui-même son veston en soie, en principe capable d'arrêter les balles. Macsen, lui, en portait deux et s'était même acheté un caleçon assorti.

En théorie, cela ne représentait pas un investissement très important, mais en pratique, chaque gendarme avait besoin de deux tuniques et d'au moins trois chemises. Ensuite, il fallait acheter la lessive dont se servaient les chimpanzés pour nettoyer le dortoir et le linge. Les aptitudes d'Edeard en matière de dressage lui gagnèrent l'admiration et la gratitude de ses camarades. Au bout d'une semaine, le sergent avait cessé de chercher la petite bête, car leurs uniformes étaient impeccables tous les matins.

La routine journalière n'était pas très variée. Le matin, il y avait l'entraînement physique et télépathique appliqué au travail en équipe, suivi des cours. L'après-midi ils patrouillaient sous le regard impitoyable de Chae. Parfois, Ronark, leur capitaine de division, les accompagnait. Les soirées étaient supposées être libres. Toutefois, il était conseillé d'étudier, au moins durant la semaine.

Edeard détestait avoir Ronark sur le dos, même si le capitaine était censé juger de leurs progrès. Le capitaine avait dans les quatre-vingts ans et ne s'élèverait jamais au-dessus de

sa présente position. Sa femme l'avait quitté plusieurs décennies plus tôt et ses enfants l'avaient renié. Il ne lui restait plus que ses gendarmes, auxquels il vouait un culte quasi religieux. Toutefois, il était également exigeant et très à cheval sur le règlement. Les écarts n'étaient pas autorisés, et les contrevenants s'exposaient à des amendes importantes, restrictions et autres rétrogradations. De fait, la gendarmerie de Jeavons avait un des plus faibles taux de recrutement de la ville.

Personne ne fit attention à eux lorsque Chae les fit sortir à 13 heures précises. Ronark se tenait dans le poste d'observation bombé situé au-dessus de la lourde porte à double battant et surveillait le départ de la patrouille, sa vieille montre de gousset à la main. Dehors, sur le trottoir étroit, des gendarmes se hâtaient de rentrer à la base. Comme ils étaient en retard, leur caporal aux joues écarlates donnait le rythme. Trois gé-chiens trottaient avec eux, heureux de pouvoir se dégourdir les pattes.

Les gendarmes stagiaires n'étaient pas autorisés à utiliser des génistars. Heureusement, Chae avait accepté de garder le silence à propos de l'aigle d'Edeard, qui nichait avec deux congénères sur le toit de la gendarmerie.

Jeavons était un quartier plutôt agréable. On y trouvait même un parc dont les fleurs étaient soigneusement entretenues par une équipe de macaques. Au centre de l'espace vert, un étang accueillait des poissons exotiques rouges qui mesuraient plus de deux pieds de long – Edeard trouvait d'ailleurs inquiétants leurs crocs et la manière dont ils fixaient les promeneurs qui s'appuyaient à la balustrade pour les regarder. Il y avait également un terrain de football, sur lequel il jouait parfois le week-end lorsque les locaux organisaient un tournoi. Il appréciait particulièrement le fait que Jeavons ne fût pas très prisé des grandes familles ; ses immeubles étaient relativement modestes, exception faite des manoirs situés en bordure du canal de Marbre. Les Guildes des charpentiers, des joailliers et des médecins étaient toutes installées dans le quartier, tout comme l'Association d'astronomie qui se voyait refuser le statut de Guilde depuis sept siècles, la Pythie clamant que le ciel devait rester son domaine réservé et accusant les astronomes d'hérésie. Comme ils arpentaient des ruelles qu'il

connaissait mieux encore que Chae, Boyd leur racontait toutes ces anecdotes.

Ce jour-là, Chae leur fit traverser le canal de l'Arrivée et les conduisit jusqu'au petit quartier de Silvarum. Les bâtiments y arboraient des courbes étranges et ressemblaient à des amas de bulles compressés. Boyd préférait parler de ruches étirées. Aucun d'entre eux n'était assez grand pour être un palais, toutefois, ils appartenaient tous à des familles riches – des marchands de moyenne envergure et des maîtres de Guildes. Les boutiques vendaient toutes des objets beaucoup trop onéreux pour les moyens d'Edeard.

Tandis qu'ils traversaient le pont en bois finement ouvragé, le jeune homme se retrouva à côté de Kanseen.

— Alors, tu ne sors pas, ce soir ? lui demanda-t-elle.

— Nan. Mes poches sont vides, et j'ai vraiment besoin d'étudier.

— C'est qu'il a vraiment l'intention de faire carrière…

— On verra dans un an. En attendant, je ne vais pas hypothéquer mes chances avant d'avoir été reçu à l'examen.

— Nous en sommes tous là.

— Hum.

Edeard avisa Macsen qui attendait à l'autre bout du pont et échangeait quelques paroles aimables avec un gondolier qui passait en dessous. Les bancs de l'embarcation avaient été retirés et remplacés par une plate-forme en bois sur laquelle étaient empilés des cageots.

— Pour quelqu'un qui s'est retrouvé à la rue sans un sou, Macsen m'a l'air de ne manquer de rien, reprit Edeard.

— Tu n'es pas au courant ? demanda Kanseen avec un sourire supérieur.

— De quoi ?

— Sa mère se fait entretenir par un célèbre maître de la Guilde des musiciens. Elle vit dans une maisonnette cossue du quartier de Cobara. Il paraît qu'il a cent dix ans de plus qu'elle.

— Non !

Edeard savait qu'il n'aurait pas dû être intéressé, mais les habitants de Makkathran raffolaient de ce style de ragots. Tout le monde semblait avoir des secrets brûlants à révéler sur les

familles des maîtres des quartiers. Il n'y avait rien de tel qu'un bon scandale.

— Si. Il jouait dans un des orchestres qui tournent sur Iguru et les villages des montagnes. Apparemment, continua-t-elle en se penchant sur son oreille, il a cessé de voyager parce qu'il avait des rejetons dans tous les villages que l'orchestre traversait. Désormais, il se contente d'enseigner dans le bâtiment de la Guilde et de jouer pour les familles.

Un souvenir refit surface dans l'esprit d'Edeard – une conversation écoutée dans une taverne, il y avait de cela quelques mois. N'avait-elle pas dit « célèbre » ?

— Tu n'es pas en train de parler de Dybal, tout de même ?

Kanseen eut un sourire victorieux.

— Je ne voulais pas dire son nom.

— Mais… n'a-t-il pas été surpris au lit avec deux jeunes novices de la Dame ?

— Cela fait partie de son mythe. Si ses chansons satiriques n'étaient pas aussi populaires, il ne ferait plus partie de la Guilde depuis bien longtemps. Ces gens-là ne semblent pas goûter ses frasques. Les membres les plus jeunes des familles nobles l'idolâtrent, tandis que les vieux rêvent de le voir finir au fond d'un canal.

— Oui mais… la mère de Macsen ?

— Oui.

Kanseen paraissait très fière d'avoir provoqué chez lui cette réaction incrédule. C'était un peu gênant, mais elle était comme cela ; elle aimait dominer. Du moins en apparence. En réalité, Edeard savait que c'était sa manière à elle de traverser cette période difficile, de se protéger en érigeant une barrière autour d'elle. Être une fille gendarme n'était pas facile. Il y en avait d'ailleurs très peu.

Chae bifurqua vers la place où se situait le quartier général de la Guilde des pharmaciens. Entre les bâtiments, la chaussée était pavée de pierres rouges et brunes et traversée en son centre par une rangée de cornets évasés. Ceux-ci accueillaient des saffs, dont les branches formaient un toit verdoyant au-dessus des passants. Les fleurs roses et bleues commençaient à tomber et tapissaient la chaussée de pétales délicats. Edeard

surveillait les piétons et cherchait le moindre signe d'activité criminelle, comme le leur avait appris le sergent. Toutefois, c'était difficile. Il se rappelait très clairement ce qu'Akeem lui avait dit à propos de la ville et de ses filles… Le vieux coquin avait raison. Elles étaient belles. Surtout celles qui appartenaient à la noblesse et qui venaient chasser en meute dans les quartiers tels que Silvarum.

Elles faisaient très attention à leur apparence. Elles portaient des robes au décolleté plongeant, des jupes dont les froufrous dissimulaient des fentes inattendues, des étoffes transparentes, des coiffures travaillées de façon à sembler négligées. Leur maquillage savamment appliqué mettait en valeur leur sourire, leurs pommettes, leurs yeux grands et innocents. Et puis, elles portaient des bijoux scintillants.

Il croisa un troupeau de jeunes filles âgées d'une quinzaine d'années qui portaient plus de richesses aux doigts d'une seule main que lui n'en gagnait en un mois de dur labeur. Elles remarquèrent qu'il les regardait et ricanèrent d'un air coquin. Puis elles le taquinèrent :

— Nous pouvons vous aider, officier ?

— C'est votre matraque ?

— C'est une bien longue matraque, n'est-ce pas Gilliaen ?

— Vous vous en servez pour soumettre les vilaines filles ?

— Emily est très vilaine, officier, elle mérite des coups de matraque !

— Hanna ! Elle dépasse les bornes, officier, arrêtez-la.

— Vous croyez qu'il les enferme toutes dans un donjon ?

Des troisièmes mains le tripotèrent, le chatouillèrent en des endroits indécents. Edeard sursauta, puis pensa à se protéger. Il était écarlate. Les filles gloussèrent, amusées, et s'en furent en courant.

— Petites traînées, marmonna Kanseen.

— Euh, oui, absolument ! dit Edeard.

Il regarda par-dessus son épaule – juste pour s'assurer qu'elles n'embêtaient personne. Deux d'entre elles étaient toujours là qui le regardaient. Des gloussements bruyants résonnèrent plus bas, dans la rue. Edeard haussa les épaules et se retourna, le visage sévère.

— Tu n'étais pas tenté, n'est-ce pas ? demanda Kanseen.

— Certainement pas.

— Edeard, tu es vraiment un gentil garçon, et je suis heureuse d'être dans la même équipe que toi. Cependant, il y a encore trop de campagne en toi. Ce qui est bien, se hâta-t-elle d'ajouter. Mais n'importe quelle fille de la noblesse pourrait te bouffer au petit déjeuner et recracher les pépins avant midi. Elles ne sont pas gentilles, Edeard, crois-moi. Elles n'ont aucune substance.

Ah oui ? Alors pourquoi sont-elles si délicieuses ?

— En plus, continua-t-elle, elles sont toutes à la recherche d'un premier fils, d'un maître de Guilde ou, si elles sont désespérées, d'un officier de la milice. Les gendarmes n'ont ni le statut ni l'argent qu'elles désirent.

Après la place, ils se dirigèrent vers les marchés. Il y en avait trois à quelques rues seulement du Grand Canal majeur qui bordait Silvarum au nord – des marchés ouverts encombrés d'étals à peine plus petits que la place. Le premier était spécialisé dans les produits frais. Les auvents en tissu formaient un toit ondulant au-dessus des étals et dispensaient une ombre étrangement chaude en dessous. L'air immobile était chargé de parfums. Edeard contempla les montagnes de fruits et de légumes avec envie, tandis que les marchands vantaient la qualité, le goût et les prix bas de leurs produits. Cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était assis devant un repas digne de ce nom, du genre de ceux qu'il mangeait à Ashwell, à la cantine de la Guilde. À la gendarmerie, tous les aliments étaient enrobés de pâte, et aucun des gé-chimpanzés de la cuisine ne savait préparer une bonne salade.

— Ce sont des pensées bien mélancoliques, dit doucement Kanseen.

— Désolé, dit-il en faisant un effort pour sortir de sa rêverie.

Chae disait que les marchés pullulaient de voleurs et de pickpockets. Il avait sans doute raison. Ici, comme d'habitude, les marchands les saluaient chaleureusement, leur souriaient et leur faisaient des cadeaux bizarres – des pommes, des poires, une bouteille ou deux. Histoire de les encourager à revenir, car

ils aimaient que les gendarmes soient visibles. Cela décourageait les chapardeurs.

En revanche, Edeard avait été étonné de l'accueil qui leur avait été réservé dans d'autres quartiers de la ville. Mines renfrognées, silences d'intimidation, agressivité ostentatoire. Les gens leur tournaient le dos. Des troisièmes mains tentaient de les pousser lorsqu'ils étaient au bord du canal. Chae, évidemment, avait fait comme si de rien n'était. Edeard, pour sa part, avait eu du mal à dissimuler sa nervosité. Il ne comprenait pas cette défiance.

Puis ils arrivèrent au deuxième marché, spécialisé dans les vêtements et les étoffes. Il y avait des jeunes femmes partout, qui se promenaient, examinaient les tissus colorés, discutaient joyeusement. Il maintint un léger bouclier autour de lui et fit de son mieux pour ne pas croiser leur regard. Certaines d'entre elles étaient vraiment jolies et auraient mérité d'être regardées de plus près. Macsen, lui, n'avait pas ce genre d'inhibition. Il adressait la parole à toutes les filles qui se tournaient vers lui.

— Tu n'as jamais dit de quel quartier tu étais originaire, dit Edeard.

— Tu as raison, acquiesça-t-elle.

— Désolé.

— Il faut que tu perdes la fâcheuse habitude d'être toujours désolé, reprit-elle en souriant.

— Oui. Je sais. C'est juste que, contrairement à vous tous, je ne suis pas encore habitué à tout ceci, se défendit-il en désignant la foule d'un geste du bras. Il y a plus de gens dans ce marché qu'il n'y en a jamais eu à Ashwell.

Pendant un moment, il fut assailli par un sentiment de culpabilité. Il pensait de moins en moins à son village, ces temps-ci. Certains visages étaient même sortis de sa mémoire. Pas celui d'Akeem, en tout cas. Mais Gonat – était-il roux ou brun ? Edeard plissa le front en essayant de se rappeler, mais aucune image ne lui revint.

— Bellis, dit Kanseen. Ma famille vit à Bellis.

— Ah !

Bellis était dans le quart est de la ville, près du port, en face de Sampalok. Ils n'avaient encore jamais patrouillé dans ce coin.

— Tu n'es encore jamais rentrée les voir ? lui demanda-t-il.

— Non. Ma mère ne voulait pas que je devienne gendarme.

— Oh, je suis dés… C'est dommage.

— Je crois qu'elle aurait préféré que je rentre dans les ordres.

— Pourquoi pas, en effet.

— Décidément, tu es vraiment un garçon de la campagne !

— Pourquoi, devenir novice serait une mauvaise chose ? demanda-t-il, sur la défensive.

— Non. Je suppose que les valeurs qui ont été celles de cette ville sont toujours vivaces là-bas, au-delà du mont Donsori. C'est juste que cela me fait bizarre de rencontrer quelqu'un qui a de véritables convictions. Tu es un garçon rare, Edeard. On trouve peu de gens comme toi à Makkathran, et encore moins chez les gendarmes. C'est pour cela que tu mets les gens mal à l'aise, parfois.

— Je mets les gens mal à l'aise ? s'étonna-t-il.

— Ouais.

— Mais… Je suis certain que tu crois en ces valeurs. Autrement, tu ne te serais pas engagée.

— Comme la moitié d'entre nous. Dans quelques années, je pense que je travaillerai pour la sécurité d'un maître de quartier. Les anciens gendarmes sont très demandés dans ce milieu. Surtout les filles, qui sont très rares. Tu sais, les dames de la noblesse ont autant besoin d'être protégées que leurs maris et leurs fils. Ils paieront ce que je demanderai.

— Oh ! fit-il, surpris, car il n'avait jamais imaginé que ce métier pouvait servir de tremplin vers un statut encore meilleur. Qui est mal à l'aise en ma présence ?

— Eh bien, Dinlay, par exemple. Il croit en la vérité et en la beauté tout comme toi, et il le crie haut et fort. Toutefois, tu es plus fort et plus intelligent que lui. Chae fera de toi notre chef.

— Tu ne peux pas en être sûre.

Elle sourit et il la trouva réellement séduisante en dépit de son uniforme. Ce sourire valait à lui seul les atours des filles de

bonne famille qui paradaient comme des idiotes dans les marchés.

— On parie ?

— Sûrement pas, s'indigna-t-il. D'ailleurs, c'est illégal.

Ils rirent tous les deux.

— Il vous faut une chambre ? lui proposa Macsen à l'oreille. J'en connais une qui n'est vraiment pas cher.

Kanseen le gratifia d'un geste obscène de la main. Il fit la grimace.

— C'est donc vrai, s'exclama Macsen. On peut sortir une fille de Sampalok, mais jamais Sampalok d'une fille qui en vient.

— Trou-du-cul, grogna-t-elle.

— Nous sommes en patrouille, lâcha Chae. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Le professionnalisme avant tout, répondit l'équipe en chœur.

— Ne l'oubliez surtout pas et montrez-vous dignes de votre fonction.

Macsen, Kanseen et Edeard échangèrent des sourires, tandis qu'ils arrivaient devant le troisième marché, celui où l'on trouvait les productions des Guildes. Les étals étaient remplis de meubles, d'ornements, de bijoux bon marché et de potions alchimiques. Il y avait même des animaux de compagnie rares. Les auvents étaient orange et blanc, hexagonaux et dressés sur des mâts centraux. Il faisait chaud en dessous, même si les rayons les plus violents du soleil étaient filtrés.

En esprit, Edeard traversa le Grand Canal majeur qui reliait le quartier du port aux canaux circulaires, où se trouvait le palais du Verger. Le quartier d'Ysidro était de l'autre côté de Silvarum, coincé entre le Parc doré et la Douve inférieure. C'était là qu'étaient logées les novices de la Dame.

— *Tout se passe bien ?*

— *Salut,* répondit Salrana avec bonne humeur. *Oui, je vais bien. Nous sommes dans le jardin et nous semons des plantes aromatiques. Tout est tellement beau, ici.*

Elle lui envoya une vision de son bonheur. Il vit un jardin entouré d'un mur, avec des chemins gravillonnés flanqués d'ifs coniques. Des plantes grimpantes et des rosiers dessinaient des

taches de couleurs sur les murs. Il y avait de la pelouse au milieu, ce qui était rare à Makkathran. Elle était si bien tondue qu'Edeard se demanda quel génistar pouvait parvenir à un résultat aussi net. À une extrémité se dressait une statue immaculée de la Dame, presque aussi haute que le mur. Elle regardait avec bienveillance les jeunes novices qui s'affairaient avec leurs paniers emplis de plants.

— C'est beau. Pourquoi ne pas confier ce travail à des chimpanzés ?

— Oh ! Edeard, il faudrait vraiment que tu lises les enseignements de la Dame. Le but de la vie est d'atteindre l'harmonie parfaite avec notre environnement. En utilisant des génistars pour toutes les tâches quotidiennes, tu ériges une barrière entre toi et le monde.

— D'accord.

Il trouvait cette idée ridicule, mais il garda pour lui ses émotions de peur que Salrana les ressente. Le pouvoir d'empathie de la jeune fille s'améliorait de jour en jour.

— Où es-tu ? s'enquit-elle.

— Je patrouille dans les marchés de Silvarum, répondit-il en lui permettant de voir les étals richement pourvus et l'activité qui les entourait.

— Tu as arrêté des méchants ?

— Non. Ils s'enfuient en courant dès que nous apparaissons.

— Eh, Edeard ! on dirait que tu es triste.

— Désolé, lâcha-t-il avant de se reprendre et de grimacer. *Je ne suis pas triste. Je m'ennuie, c'est tout. J'ai hâte de passer mes examens. Après, fini les corvées ; je serai un vrai gendarme.*

— J'ai hâte d'assister à la cérémonie de remise des diplômes.

— Cela n'aura rien de grandiose. Le maire nous distribuera des épaulettes noires et ce sera fini.

— Oui, mais cela se passera au palais. Tous les stagiaires de la ville seront présents avec leurs familles. Ce sera un grand événement, Edeard. N'essaie pas de le minimiser.

— Je ne minimise rien. Tu crois que tu pourras y assister ?

— Bien sûr. Mère Gallian apprécie les fonctions officielles. Je lui ai déjà parlé de cette cérémonie.

— Eh, ces examens sont difficiles, tu sais !

— Tu réussiras, Edeard. Je demanderai à la Dame de te donner des questions faciles.

— Merci ! Tu peux sortir, ce week-end ?

— Je ne suis pas sûre. Avec la messe principale le…

Des cris attirèrent l'attention d'Edeard. Plusieurs esprits tout proches bouillonnaient de colère. Autour d'eux, des spectres brûlant de détermination se déplaçaient de plus en plus vite.

Des hurlements résonnèrent sous les auvents.

— ARRÊTEZ-LES !

— AU VOLEUR ! AU VOLEUR !

— KAVINE EST BLESSÉ.

— DES VOLEURS DANS LE MARCHÉ !

Des cris identiques inondèrent l'éther. Des images tremblotantes se bousculèrent dans la tête d'Edeard. Toutefois, elles étaient trop nombreuses et de mauvaise qualité pour être interprétables.

En esprit, il tâcha d'écarter ce fouillis d'images pour se concentrer sur les événements centraux. Des hommes couraient en poussant les gens qui grouillaient autour d'eux. Des mains agrippaient de longues lames de métal et décrivaient de grands mouvements latéraux pour tenir à distance quiconque serait tenté d'intervenir. Dans la clameur générale, la peur commençait à prendre le dessus.

— À NOUS DE JOUER ! cria le sergent Chae. Venez. GENDARMERIE ! LAISSEZ-NOUS PASSER ! FAITES PLACE AUX FORCES DE L'ORDRE.

En même temps qu'il criait, il s'adressait en esprit aux gens qui se baladaient entre les étals. Il se mit à courir. Edeard, Macsen et Kanseen lui emboîtèrent immédiatement le pas.

— POUSSEZ-VOUS !

Après une seconde d'hésitation, Boyd se joignit à eux. Dinlay, lui, était pétrifié, son esprit embué par une intense incrédulité.

Edeard courait aussi vite que possible et ne lâchait pas Chae d'une semelle. Les chalands s'écartaient de leur route, se

pressaient contre les étals pour leur ouvrir un passage. Les femmes hurlaient. Les enfants criaient de peur et d'excitation. Les voleurs étaient devant, qui profitaient du chaos général.

— *Rappelez-vous : agir de concert,* leur dit Chae en esprit avec un calme étonnant. *Aucun d'entre nous ne devra se retrouver seul. Et n'abaissez jamais vos boucliers.*

Edeard fit décoller son aigle et l'envoya survoler l'extrémité du marché, d'où les voleurs ne manqueraient pas de sortir. Autour de l'espace couvert d'une canopée de toile, toutes les ruelles étaient ornées de saffs, dont les fleurs roses et bleues masquaient complètement la chaussée et les passants. Son esprit était toujours fixé sur les fuyards. Ils étaient quatre en tout. Trois d'entre eux brandissaient des sabres, tandis que le quatrième portait un genre de boîte probablement remplie de métal. Autour d'eux, de nombreux marchands vendaient des bijoux.

Chae attrapa sa matraque et fonça vers un groupe de personnes agglutinées autour d'un étal renversé. Un homme était étendu sur le sol. Il gémissait dans une mare de sang.

— Par la Dame ! s'exclama le sergent. Reculez, laissez-le respirer.

Il produisit son kit de premiers secours et s'agenouilla près du vendeur.

— *UN MÉDECIN, VITE !* cria-t-il de manière à couvrir les pensées de la foule. Y a-t-il un médecin dans le marché artisanal de Silvarum ? Un homme est blessé.

Edeard suivait toujours les criminels à distance.

— VENEZ, hurla-t-il à Macsen et à Kanseen.

— Où cela ? demanda Macsen. Je les ai perdus.

— Je me dirige vers la lisière du marché. Rue Albaric. Je les sens toujours, ajouta-t-il en se frayant un passage dans la foule.

— *EDEARD, NON !* cria le sergent.

Edeard faillit s'arrêter, mais il ne pouvait tout de même pas laisser filer les voleurs. *On peut toujours les avoir*. Ce serait leur première arrestation. Jusque-là, en quatre mois de stage, ils s'étaient contentés d'embarquer des ivrognes et d'interrompre des bagarres de rue, ce qui, à son sens, n'était pas le véritable

travail d'un gendarme. Il se faufila entre les rangées d'étals. Macsen et Kanseen n'étaient plus très loin.

— *REVENEZ ICI !* hurla Chae.

Le fait d'ignorer délibérément les ordres du sergent le fit jubiler intérieurement.

Les marchands encourageaient les trois gendarmes stagiaires lancés dans une course effrénée. Edeard et Macsen utilisaient leur don de télépathe pour demander aux passants de s'écarter. La population coopérait, et ils rattrapaient peu à peu les criminels.

L'aigle d'Edeard descendit en piqué sur le toit de végétation ondulant de la rue Albaric, qu'il survola en rase-mottes. Les quatre voleurs martelaient le pavé juste en dessous et se dirigeaient vers le Grand Canal majeur. Ils avaient rangé leurs armes de façon à ne pas attirer l'attention. Cependant, les gens qu'ils croisaient avaient l'esprit chargé de curiosité et d'inquiétude.

— Où vont-ils ? demanda Kanseen.

— Probablement vers le canal, répondit Macsen avec un enthousiasme qu'il avait du mal à dissimuler.

Edeard atteignit enfin l'extrémité du marché ; le tissu rayé cédait la place aux rais de lumière flous qui se faufilaient entre les fleurs colorées.

— Est-ce que vous détectez la présence d'autres gendarmes ? leur demanda-t-il.

— J'aimerais bien, répondit Macsen, plaintif. Ils m'aideraient peut-être à me repérer.

— Que comptes-tu faire ? s'enquit Kanseen avec méfiance et appréhension.

— Les arrêter, dit Edeard.

C'est évident, non ? Pourquoi pose-t-elle cette question idiote ?

— Ils sont plus nombreux que nous. Et ils sont armés.

— Je me chargerai d'eux, grogna-t-il.

Il balaya l'incertitude de la jeune femme, la laissa derrière lui et s'en éloigna comme d'un élément de décor.

La distance qui les séparait des bandits se réduisait de plus en plus vite. Comparée au marché, la rue Albaric était presque

déserte et permettait aux gendarmes de foncer librement. Occasionnellement, ils devaient faire signe à quelques passants récalcitrants de s'écarter.

Sous les ailes de l'aigle lancé à toute allure, la couverture végétale s'interrompit, comme la rue débouchait brutalement sur le canal. La large voie navigable s'étirait de chaque côté et coupait la ville en deux. À l'ouest se trouvait le carrefour de Birmingham où le Grand Canal majeur coupait le Cercle extérieur, tandis qu'à l'est il croisait le canal du Marché et celui de la Volée, formant l'intersection dite Haute. Les deux ponts qui reliaient Silvarum à Padua se trouvaient près des deux intersections. Comme tous les ponts qui enjambaient le Grand Canal majeur, ceux-ci étaient étroits et abrupts, aussi la plupart des gens préféraient-ils emprunter une gondole pour traverser les cent cinquante mètres qui séparaient les deux quartiers. Plusieurs embarcations flottaient près d'un ponton tout proche.

— Je les ai, s'exclama Edeard. La rue débouche sur le canal.

Sa jubilation fit long feu lorsqu'il vit les quatre hommes dévaler en courant les marches en bois du ponton et sauter dans une gondole à l'allure minable et peu engageante comparée aux embarcations qui naviguaient normalement dans Makkathran. Sa peinture était terne et écaillée et son auvent miteux. Deux gondoliers se tenaient sur la plate-forme arrière.

— Oh, par l'Honoious !

— Que se passe-t-il ? demanda Kanseen.

La jeune femme était écarlate et respirait bruyamment, mais elle ne perdait pas de terrain.

— Un bateau ! lâcha-t-il en se retournant vers elle. Vite, on peut toujours les avoir !

Droit devant lui, une vieille dame très distinguée vêtue d'une robe bouffante noir et blanc sortait d'un des restaurants huppés de la rue Albaric en compagnie de ses jeunes servantes. Il leur répéta une nouvelle fois de s'écarter, mais aucune d'entre elles ne semblait capter son injonction mentale. Il contourna la dame en jurant. Une troisième main le gifla comme s'il était un vulgaire insecte. Il leur lança un regard exaspéré.

L'aigle tournoyait au-dessus du canal et ne lâchait pas des yeux l'embarcation minable qui s'éloignait du ponton et

s'insérait dans le trafic. Les gondoliers donnaient l'impression d'être nonchalants, mais ils connaissaient leur métier. Avec deux perches travaillant de concert, l'embarcation prit rapidement de la vitesse. Les quatre bandits éclatèrent de rire et s'affalèrent sur les bancs.

Edeard, Macsen et Kanseen arrivèrent en trombe sur le ponton, s'arrêtèrent au sommet de l'escalier en bois et manquèrent de peu tomber à l'eau.

— FUMIERS ! cria Macsen.

Un des gondoliers retira son canotier au ruban bleu et vert dans une parodie de salut. Aidés par le courant, ils avaient déjà parcouru une vingtaine de mètres. Edeard se dit avec amertume que les bandits continueraient comme cela jusqu'à Sampalok et que le marchand blessé serait sans doute ruiné.

— Aidez-nous, demanda-t-il au gondolier encore amarré au ponton. Prenons-les en chasse.

Sa gondole était une embarcation extravagante à l'auvent brodé orné d'armoiries représentant un oiseau écarlate et au vernis noir mis en valeur par le soleil. Edeard eut l'intuition qu'elle appartenait à la vieille dame croisée un peu plus tôt.

— Impossible, mon ami, rétorqua le gondolier. C'est la gondole privée de Dame Florell.

Pendant un instant, Edeard fut tenté de le pousser à l'eau et de prendre la perche pour se lancer à la poursuite des criminels. Sauf qu'il n'avait aucune idée de la manière dont on utilisait le morceau de bois.

— *À l'aide !* appela-t-il en esprit.

Il attira l'attention de plusieurs gondoliers, mais aucun d'entre eux ne lui demanda ce qu'il voulait.

Un chœur de railleries résonnait sur le canal. À trente mètres de là, les voleurs étaient penchés sur la toile de leurs dossiers et leur adressaient toutes sortes de gestes. Edeard fixa ses tourmenteurs avec une rage froide. Il eut un rictus sauvage. Ses camarades sentirent probablement sa fureur car ils s'écartèrent. Les railleries cessèrent.

Edeard tendit sa troisième main et arracha la boîte des mains du bandit qui la tenait. Les hommes tentèrent désespérément de la rattraper, en vain, car il la souleva à plus

de trois mètres. Les bandits essayèrent aussi de se servir de leur troisième main, en vain.

— Vous ne pouvez pas faire mieux ? les provoqua Edeard, comme ils s'acharnaient.

Les passagers des gondoles environnantes avaient les yeux rivés sur la boîte qui flottait lentement dans les airs. Edeard eut un sourire malicieux, tandis que le butin des voleurs se posait doucement à ses pieds. Il croisa les bras en jubilant.

— *Je ne veux plus vous voir dans notre quartier,* envoya-t-il en pensée à la gondole qui disparaissait au loin. *Jamais.*

— *Tu es mort, sale vermine,* lui répondit-on.

Edeard pressa sa troisième main contre la proue de l'embarcation et la secoua. Toutefois, elle était trop éloignée pour qu'il eût une chance de la faire chavirer. D'autant que ses six passagers se hâtèrent d'ériger un bouclier pour le repousser.

Macsen éclata de rire et donna une tape vigoureuse sur l'épaule de son camarade.

— Par la Dame, Edeard, tu es le plus grand d'entre nous. Tu as vu leurs gueules ?

— Ouais, admit Edeard avec un sourire mauvais.

— Ils n'oublieront pas cette journée de sitôt, dit Kanseen. Par les cieux, Edeard, je crois que tu les as terrorisés.

— Espérons-le.

Il sourit à ses amis, heureux que cette expérience partagée les ait rapprochés un peu plus. Un parasol tout en froufrous lui heurta le bras.

— Aïe !

Il appartenait à la vieille dame qu'ils avaient bousculée quelques minutes plus tôt.

— À l'avenir, jeune homme, vous ferez preuve de plus de courtoisie lorsque vous croiserez des gens plus âgés et plus importants que vous, aboya-t-elle. Vous auriez pu me renverser, tant vous avanciez sans vous soucier de ceux qui se trouvaient sur votre route. Vu mon âge, je ne m'en serais sans doute jamais remise.

— Euh, oui, madame ! Désolé.

— Dame Florell ! le corrigea-t-elle d'une voix aiguë, chevrotante et indignée. Ne faites pas semblant de ne pas m'avoir reconnue.

Edeard entendait Macsen qui gloussait derrière ses mains.

— Oui, Dame Florell.

Elle plissa les yeux, soupçonneuse. Edeard se dit qu'elle avait l'air d'être au moins aussi vieille que maître Solarin.

— Je parlerai de vous à mon neveu, dit-elle. Il fut un temps où la gendarmerie de cette ville comptait des gens beaucoup mieux élevés que vous dans ses rangs. Tout à bien changé. À présent, poussez-vous de mon chemin.

Il n'était pas réellement sur son chemin, ce qui ne l'empêcha pas de faire un pas en arrière. Elle le dépassa en faisant tournoyer sa robe pareille à une tente et descendit les marches du ponton. Ses servantes la suivirent sans rien laisser paraître de leurs émotions. Deux d'entre elles le gratifièrent toutefois d'un sourire amusé. Puis elles prirent place à leur tour dans la gondole.

— Tu vois, reprit Macsen, en le prenant par les épaules, notre vraie récompense, c'est la gratitude de la populace.

— Qui est-ce ? demanda Edeard d'une voix énervée.

Macsen éclata une nouvelle fois de rire.

— Alors, tu ne l'as vraiment pas reconnue ? s'étonna Kanseen.

— Non.

— Eh bien, entre autres choses, Dame Florell est la tante du maire.

— Oh ! Je suppose que ce n'est pas très bon pour moi.

— Effectivement. Tous les maires qui se sont succédé ce dernier siècle étaient apparentés de près ou de loin à elle. En gros, c'est elle qui décide qui va être élu par le Grand Conseil.

Edeard secoua la tête et considéra la gondole située en contrebas. Dame Florell avait disparu sous l'auvent. Le gondolier lui adressa un clin d'œil et entreprit d'éloigner l'embarcation du ponton.

— Allons rejoindre le sergent, dit Edeard.

Joyeusement, Macsen se pencha pour ramasser la boîte. Comme elle était plus lourde que prévu, il lança un regard à son ami.

— Ce coffre est plein de chaînes en or, je le sens.

— J'espère qu'il va bien, pensa Edeard tout haut.

— Chae ? demanda Kanseen, un peu nerveuse.

— Non. Le marchand.

— Ah oui ! D'accord.

Très haut au-dessus du Grand Canal majeur, l'aigle se laissait porter par un courant d'air chaud tout en gardant un œil sur la gondole des voleurs qui se dirigeait vers le quartier de Sampalok.

* * *

Sur les lieux du crime, le gros de la foule s'était dispersé. Plusieurs marchands reconnaissables à leurs tabliers vert foncé caractéristiques s'affairaient au milieu des étals, qui avaient besoin d'être réalignés et arrangés. Boyd et Dinlay les aidaient à remettre en place l'auvent qui s'était décroché lorsque les étals avaient été renversés.

Le marchand blessé était toujours étendu par terre. Une femme équipée d'une sacoche de médecin était agenouillée à côté de lui, flanquée de deux jeunes apprentis. Ensemble, ils avaient bandé le torse de l'homme. Le médecin se tenait immobile et, les yeux fermés et les mains posées doucement sur les bandages, travaillait par télékinésie sur sa chair, ses tissus et ses vaisseaux déchirés. Le visage distingué de la femme était déformé par une concentration intense. De temps à autre, elle murmurait des instructions à ses apprentis, qui se servaient également de leur troisième main.

Edeard observait la scène avec beaucoup d'intérêt, avec les yeux aussi bien que l'esprit. La vieille Seneo ne s'était jamais servie de sa troisième main pour opérer. Pourtant, Fahin lui avait dit que cette technique était décrite dans son manuel de praticien.

— *Vous allez bien ?* leur demanda Boyd en silence.

— *Évidemment*, répondit Macsen.

Boyd désigna du regard Chae qui se tenait un peu plus loin et discutait avec un groupe de marchands.

— *Allez-y doucement,* leur conseilla-t-il.

Chae laissa les marchands et rejoignit ses stagiaires, un masque de fureur sur le visage. Il martelait les pavés avec tellement de violence que les marques de ses bottes devaient être visibles dans son sillage, pensa Edeard. Sans comprendre comme cela avait pu arriver, le jeune homme se retrouva en première ligne, devant Macsen et Kanseen.

— Il me semble vous avoir donné un ordre direct, dit le sergent d'une voix neutre et pourtant menaçante.

La joie d'avoir récupéré la boîte s'évanouit dans l'esprit d'Edeard. Il ne s'imaginait pas que Chae serait aussi furieux. Contrairement à son habitude, le sergent ne faisait aucun effort pour dissimuler ses sentiments.

— Mais sergent…

— Vous ai-je ou non ordonné de vous arrêter ?

— Eh bien, oui, mais…

— Vous m'avez donc entendu ?

— Oui, sergent, répondit Edeard en baissant les yeux.

— Tu m'as désobéi. En plus, tu t'es mis en danger, et tu as mis en danger tes camarades. Ces hommes font partie d'un gang. Imagine qu'ils aient eu des pistolets.

— On l'a eu, annonça fièrement Macsen.

— Quoi ?

— On l'a reprise à ces salauds, dit le jeune homme à voix haute en se tournant légèrement vers un groupe de marchands et en brandissant la boîte.

La stupéfaction qui émana alors de la foule des commerçants étonna Edeard et réduisit Chae au silence. Le sergent n'en continua pas moins à faire les gros yeux à ses stagiaires. Macsen se rapprocha des gens qui entouraient l'homme blessé.

— Voilà, dit-il en tendant la boîte.

Un garçon en tablier vert fit un pas en avant.

— Je m'appelle Monrol. Kavine est mon oncle. C'est la boîte qu'ils lui ont volée.

Il tourna la serrure avec précision et souleva le couvercle.

— Tout est là, dit-il avec un sourire et montrant la boîte ouverte à ses collègues. Absolument tout. Ils nous l'ont rapportée. Les gendarmes ont récupéré notre boîte.

Quelqu'un applaudit. La foule se rassembla autour d'eux. On siffla joyeusement, et les trois gendarmes stagiaires furent bientôt entourés d'hommes et de femmes en tablier vert. On leur serra la main, leur tapa dans le dos. Un Monrol rayonnant prit Macsen et Kanseen dans ses bras. Puis ce fut le tour d'Edeard.

— Merci, merci beaucoup.

— Sergent Chae, tonna une voix profonde.

Les marchands firent silence, comme Setersis arrivait. Edeard l'avait déjà vu à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il était venu se plaindre de l'irrégularité des patrouilles auprès du sergent. Setersis était le président de l'Association des marchands de Silvarum et siégeait à la chambre de commerce de Makkathran ; en d'autres mots, il avait presque autant d'influence politique que les maîtres des Guildes.

— Ai-je bien entendu ? demanda-t-il. Les gendarmes sont-ils enfin venus à notre aide ?

Pour une fois, Chae parut déstabilisé.

— Oui, nous avons pu intervenir, répondit-il en cessant de regarder sévèrement Edeard et en arborant même une expression presque compatissante. Je m'apprêtais justement à écouter le rapport des membres les plus téméraires de mon équipe.

— Téméraires, hein ? répéta Setersis en souriant aux trois stagiaires. Il est vrai que vous êtes jeunes. C'est très bien. Si nos gendarmes avaient tous autant de couilles, nous n'en serions pas là. Toutes mes excuses, mademoiselle.

— Il n'y a pas de mal, dit Kanseen d'une voix miséricordieuse.

— Alors, racontez-nous ce qui s'est passé. Êtes-vous parvenus à pousser accidentellement cette racaille dans le canal ?

— Non, monsieur, répondit Edeard. Malheureusement, ils se sont enfuis en gondole en direction du port.

Quelque chose le retint de révéler que son aigle les lui montrait en ce moment même en train de traverser le croisement de la Forêt et d'entrer dans Sampalok.

— Aucun gondolier n'a voulu nous aider, bafouilla Macsen. Nous leur avons pourtant demandé.

— Ah ! Des fil-rats, voilà ce qu'ils sont, cracha Setersis. Néanmoins, vous avez fait du bon travail. Je ne me rappelle même pas la dernière fois qu'un gendarme nous a rapporté un objet volé, ajouta-t-il à l'attention d'un Chae aux lèvres pincées. En tout cas, je vous remercie vivement. Je suis certain que mes collègues sauront vous prouver leur gratitude la prochaine fois que vous viendrez patrouiller ici.

Edeard avait bien conscience de sourire bêtement, mais il s'en moquait totalement, tout comme ses amis Macsen et Kanseen. C'est alors qu'il aperçut Dinlay, dont le visage morne pouvait laissait croire qu'il venait de perdre un être très cher.

Lorsque le médecin eut annoncé que Kavine allait s'en sortir, Chae déclara que la patrouille était terminée et qu'il était temps de retourner à la gendarmerie de Jeavons. Il précéda ses stagiaires et s'en fut sans ajouter un mot. Edeard n'aurait su dire avec certitude si c'était une bonne nouvelle ou non. L'esprit du sergent lui était complètement fermé.

Par télépathie, Macsen envoya une question à Boyd et la partagea avec Edeard et Kanseen :

— *Qu'a dit Chae lorsque nous n'étions pas là ?*

— *Pas grand-chose,* répondit l'autre tout aussi discrètement. *Il vous criait de vous arrêter. Comme aucun d'entre vous ne revenait, il s'est contenté de venir en aide au marchand. J'ai dû mettre la main sur sa plaie pour freiner l'hémorragie. Par la Dame ! Il y avait tellement de sang que j'ai bien failli m'évanouir. Monrol a dit qu'ils lui avaient donné plusieurs coups de sabre pour l'obliger à lâcher la boîte. Je regrette de ne pas vous avoir accompagné. J'ai hésité pendant une seconde de trop. Je suis désolé.*

— *Ne sois pas désolé,* dit Edeard. *Plus j'y pense, plus je me dis que j'ai été bête. Chae avait raison.*

— Quoi ! s'exclama Macsen à voix haute.

Il se retourna vers Chae, mais le sergent faisait mine de n'avoir rien entendu.

— Ils étaient quatre hommes armés de sabres. Six, si on compte les gondoliers. On aurait pu se faire tuer à cause de moi.

— Nous avons rapporté sa boîte au marchand.

— Nous avons eu de la chance, c'est tout. La Dame nous a souri aujourd'hui, mais qu'en sera-t-il demain ? Nous nous devons d'agir en véritables gendarmes, de concert, sans jamais nous séparer. Nous sommes une équipe.

Macsen secoua la tête, incrédule. Edeard regarda Kanseen en haussant les épaules, l'air de s'excuser.

— Je suis venue avec toi de mon plein gré, lui dit-elle. *Je n'ai pas pu m'en empêcher. Alors, n'essaie pas d'endosser la responsabilité de ce qui s'est passé.*

Il hocha la tête. Devant eux, Chae continuait à avancer sans se retourner, le dos bien droit. À ses côtés, Dinlay faisait tout pour ne pas communiquer avec ses camarades. En revenant du canal avec la boîte reprise aux voleurs, Edeard, Macsen et Kanseen jubilaient littéralement ; à présent, leur moral était au plus bas. Edeard était même tenté de rendre son uniforme et de quitter cette ville pour toujours. Il savait que le retour à la gendarmerie serait pénible.

— Ce n'est pas l'attitude qui sied au héros qui rentre chez lui après avoir accompli sa mission, lui dit Salrana en esprit.

La jeune fille paraissait inquiète pour lui. Edeard leva les yeux au ciel et eut un sourire timide.

— Je suis désolé. Enfin, on a fini par chasser des voleurs.

— Je sais ! Je t'ai observé du début à la fin de la poursuite. Tu as été très courageux, Edeard. Ah, je regrette de ne pas avoir choisi la même voie que toi.

— Notre sergent ne semble pas de ton avis. Et le pire, c'est qu'il a raison. Nous n'avons pas fait ce qu'il fallait.

— Tu as expliqué cela au marchand poignardé ?

— Ce n'est pas la question.

— Bien sûr que si, Edeard. Tu as fait le bien, aujourd'hui. Peu importe la manière dont tu t'y es pris. Tu as aidé quelqu'un. La Dame l'a vu, et cela lui a fait plaisir.

— Parfois, il fait savoir s'abstenir…, articula-t-il à voix basse.

Il pensa à Akeem et à ce que le vieil homme aurait pensé des règles et des procédures enseignées par Chae, et cela lui remonta le moral.

— *Pardon ?*

— *Non, rien. Mais merci. Je vais rentrer à la gendarmerie et faire en sorte de recouvrer la confiance de mon sergent.*

— *Je suis si fière de toi, Edeard. Tu me parleras ce soir, tu me raconteras tout ?*

— *Je te le promets.*

De retour à la gendarmerie, la mauvaise humeur de Chae semblait s'être dissipée. Au lieu de lui crier dessus dès la porte à double battant passée, comme Edeard s'y attendait, le sergent se contenta d'afficher une mine lasse. À travers son bouclier perméable, le jeune homme perçut une grande fatigue.

— Dans la petite salle, dit-il à l'équipe.

Les autres obéirent et s'engouffrèrent dans le bâtiment. Edeard attendit d'être seul, puis s'adressa à Chae.

— Je suis responsable. J'ai encouragé les autres à me suivre. Je ne vous ai pas écouté, j'ai délibérément enfreint la règle.

Chae le considéra longuement ; son esprit était redevenu inaccessible.

— Je sais. Tu imagines ce qui se passera si Setersis apprend que je vous ai passé un savon ?

— Il prendra notre défense.

— En effet. Bon, il est temps que tu grandisses, petit, que tu apprennes comment fonctionne cette ville. Viens, il faut que je vous parle.

Les autres stagiaires se levèrent quand le sergent fit son entrée dans la salle. Dinlay alla jusqu'à le saluer.

— Laissez tomber, dit Chae, tandis que sa troisième main refermait la porte derrière lui. Asseyez-vous.

Les stagiaires échangèrent des regards perplexes, sauf Dinlay, qui se tenait à l'écart.

— Alors, comment nous en sommes-nous tirés ? demanda Chae.

— Nous n'avons pas appliqué la procédure, tenta Kanseen.

— Absolument. Toutefois, nous avons sauvé la vie de ce marchand. Nous avons aussi joué un mauvais tour à cette racaille. Et nous avons récupéré de la marchandise volée. Ce sont les points positifs. Les gendarmes seront populaires dans les marchés de Silvarum pendant les deux prochaines semaines. C'est une bonne chose. J'irais même jusqu'à dire que la loi est sortie victorieuse de cet épisode. Edeard ?

— Monsieur ?

— Ton aigle les a-t-il suivis jusqu'à leur base ?

— Euh, oui, monsieur ! Je les ai vus rentrer à Sampalok, puis dans un bâtiment tout proche du Grand Canal majeur.

— Donc nous savons sans doute où ils vivent ? Que doit-on faire de cette information ? Doit-on rassembler une équipe plus conséquente pour aller les cueillir chez eux ?

— Euh, non, monsieur.

— Pourquoi ? Ils ont enfreint la loi. Ne devraient-ils pas être présentés devant un tribunal ?

— Ce serait une trop grosse opération au vu du crime commis, dit Macsen.

— C'est vrai. Rappelle ton aigle, s'il te plaît.

— Monsieur.

Edeard envoya son ordre dans le ciel de Makkathran. L'aigle fit demi-tour. Il orienta ses ailes à la verticale et entreprit de rentrer en survolant le large canal.

Chae lui sourit bizarrement.

— Tu peux communiquer avec ton animal à une telle distance ?

— Monsieur ?

— Bon. Je ne suis en colère contre aucun d'entre vous. Alors, détendez-vous et, pour l'amour de la Dame, tâchez d'écouter ce que je vais vous dire. Vous avez fait aujourd'hui ce pour quoi vous vous êtes engagés : protéger les citoyens de cette ville en combattant le crime. C'est très bien, car cela prouve que vous avez le sens du devoir et que vous savez vous entraider. Techniquement, mon devoir est de vous accompagner durant les deux prochains mois, après quoi je m'occuperai d'une nouvelle fournée de jeunes gens incompétents. À ce moment-là, je ne serai plus responsable de vous. Toutefois, avant de vous

lâcher dans la nature, je me dois de vous inculquer le sens des proportions et peut-être un peu de conscience politique. Ces types sont très déçus d'avoir pris autant de risques pour rien, et le tour qu'Edeard leur a joué ne leur a sans doute pas beaucoup plu. La prochaine fois, ils essaieront d'être plus efficaces et prendront des précautions supplémentaires. Boyd, à leur place, que ferais-tu ?

— Je prendrais un pistolet.

— Oui. Ce qui signifie que la patrouille qui aura affaire à eux la prochaine fois se fera tirer dessus.

— Attendez, intervint Edeard. Cela ne doit pas nous arrêter. Si nous renonçons à les traquer par peur d'être pris pour cible, alors, c'est que les gangs ont gagné la partie.

— Correct. Donc ?

— La prochaine fois, on se contente de les mettre en fuite, proposa Macsen.

— C'est une bonne option. Cependant, votre réaction a été adéquate. Pour ma part, je ne me suis pas exactement comporté comme je l'aurais dû – principalement parce que j'étais inquiet de vous voir tous disparaître de cette manière. Selon une loi naturelle, chaque action provoque une réaction équivalente et opposée. Quand les membres d'un gang débarquent en plein jour dans un marché et attaquent au sabre un marchand pour le voler, ils doivent s'attendre à une réaction des gendarmes. Cet après-midi, ce sont eux qui ont enfreint la règle. Ce qui ne signifie pas pour autant que trois d'entre vous peuvent partir à la poursuite de quatre d'entre eux. Avec ou sans couteaux ou pistolets, vous étiez en infériorité numérique. C'est le genre de situation qui ne peut que mal se terminer. C'était donc une erreur.

» De la même manière, vous n'auriez jamais dû laisser un innocent blessé sans soins. Vous n'avez pas pris le temps d'évaluer la situation, ce qui était pourtant indispensable. Vous avez réagi instinctivement, et ce n'est vraiment pas la chose à faire quand on est gendarme, même quand on pense bien agir. Je suis censé vous apprendre à vous comporter de manière professionnelle. Manifestement, le message n'est pas suffisamment bien passé. Je suis disposé à mettre vos

errements d'aujourd'hui sur le compte d'une excitation nouvelle et de la confusion générale. Vous avez besoin d'acquérir de l'expérience et non pas de théorie, donc, pour cette fois, personne ne fera l'objet de mesures disciplinaires. Comprenez-moi bien : cela ne devra plus jamais se reproduire. La prochaine fois, vous respecterez la procédure à la lettre. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, sergent, répondirent-ils en chœur.

— Nous nous sommes compris. Prenez votre soirée, allez boire un coup ou dix à l'*Aigle d'Olovan* et soyez de retour demain matin pour une nouvelle dose de théorie. Il n'est pas dans mon habitude de dire ce genre de chose mais, à moins que vous foiriez complètement vos examens écrits, vous serez tous titularisés.

— Je n'ai servi à rien, se plaignit Dinlay. J'étais incapable de bouger. À rien, je vous dis, répéta-t-il avant d'avaler une grande gorgée de bière.

Edeard se tourna vers Macsen, qui haussa les épaules. Cela faisait une heure qu'ils étaient arrivés à l'*Aigle d'Olovan,* et Dinlay n'avait presque pas ouvert la bouche. C'était déjà un miracle qu'il ait accepté d'être traîné jusqu'ici. Depuis que Chae les avait libérés, il n'avait pas articulé plus de dix mots.

— Tu as hésité deux petites secondes, pas plus, le rassura Kanseen. Ce qui veut dire que tu étais tout près du sergent quand il nous a ordonné de revenir pour venir en aide au marchand. Il ne t'aurait jamais permis de nous rejoindre.

— J'aurais dû ignorer ses ordres, comme vous. Mais je n'ai pas pu. J'ai échoué.

— Oh, par la Dame ! marmonna Kanseen en se rasseyant.

Elle portait une robe bleu et blanc avec des fleurs orange. Ce n'était pas la tenue la plus élégante qu'Edeard avait vue à Makkathran ni la plus neuve, mais elle lui allait bien. Kanseen se démarquait également des autres filles de la ville par ses cheveux courts. Edeard les aimait beaucoup car ils mettaient en valeur son nez un peu plat et ses yeux vert foncé. Maintenant qu'il la connaissait bien, il ne la trouvait plus aussi intimidante

qu'au début. Toutefois, il ne l'envisageait pas autrement que comme une collègue et amie.

— Personne n'a échoué, dit Edeard. Cet après-midi, c'était le chaos. Et tu as aidé Chae à soigner le marchand.

— Je ne pouvais plus bouger, insista Dinlay d'un ton misérable. Je vous ai tous laissés tomber. Je n'ai pas été à la hauteur de ma famille. Eux qui me voient capitaine de cette gendarmerie dans dix ans. C'est le chemin qu'a suivi mon père.

— On commande une autre tournée ? proposa Macsen.

— Oh oui ! Cela réglera tous nos problèmes, dit Kanseen, amère.

Macsen lui adressa un clin d'œil puis passa mentalement commande auprès d'une des serveuses de la taverne. Le message ne se limita sans doute pas à cela, car Edeard vit la jeune femme se retourner vers son ami et prendre un air faussement indigné.

Comment fait-il ? Ce n'est pas tant ce qu'il dit que son attitude. Pourquoi cela ne fonctionne-t-il pas avec moi ? Edeard s'adossa à sa chaise et posa un œil critique sur son ami. Macsen était affalé sur un canapé entre Evala et Nicolar.

Les deux jeunes femmes se penchaient vers lui. Elles riaient à ses blagues, goûtaient goulûment le récit de l'incident du marché – incident transformé en fable extravagante et terrifiante dont il était le héros courageux, et qu'Edeard avait peine à reconnaître. Macsen était certes plutôt séduisant avec ses cheveux châtain clair et sa mâchoire carrée. Ses yeux noisette pétillaient et semblaient hésiter constamment entre l'espiègle et l'infâme, ce qui ajoutait sans doute à son charme. Par ailleurs, il était toujours bien habillé lorsqu'ils sortaient. Ce soir-là, il était vêtu d'un pantalon marron taillé dans le velours le plus doux et retenu par une ceinture constituée de bandelettes de cuir entrelacées. Sous sa redingote vert émeraude, on devinait une chemise de satin bleu ciel.

Jamais je n'aurais le courage de combiner les couleurs comme il le fait. Pourtant, cela lui va très bien. Il n'y a rien à dire, il a vraiment tout d'un fils de grande famille.

De fait, le reste de la bande faisait pâle figure à côté de lui. Avant de le rencontrer, Edeard était plutôt fier de sa veste noire,

de son pantalon coupé sur mesure et de ses bottes hautes. Aujourd'hui, il n'était plus que le pauvre ami de Macsen, un garçon que les petites copines de ce dernier considéraient avec pitié et essayaient de caser avec la moche du groupe. À ce propos… Edeard essaya de ne pas regarder Boyd, qui était assis en face de lui, ensorcelé. Il se tenait à côté de Clemensa, qui lui racontait sa journée. Elle était au moins aussi grande que lui et n'était pas loin de faire son poids. Edeard ne pouvait s'empêcher de plonger le regard dans son décolleté lorsqu'elle se baissait, ce qui arrivait vraiment très souvent…

La serveuse leur apporta la bière que Macsen lui avait commandée. Dinlay se rua sur sa chope. Edeard mit la main dans sa poche et commença à fouiller dans sa bourse.

— Non, non, non, c'est mon tour, dit Macsen, tandis que sa troisième main déposait des pièces sur le plateau. Merci beaucoup, ajouta-t-il à l'attention de la serveuse, qui lui répondit d'un sourire.

Evala et Nicolar se pressèrent encore plus fort contre le jeune homme.

Edeard soupira. En plus, il est tellement poli. Est-ce que cela compte aussi ?

— Boyd, appela Macsen. Ferme la bouche, mon vieux, tu baves.

Boyd referma la mâchoire et lança un regard noir à son camarade. Il était rouge comme une pivoine.

— Ne l'écoute pas, dit Clemensa en lui mettant la main sur la joue et en l'embrassant. Les filles aiment que les hommes les regardent.

Edeard crut que Boyd allait s'évanouir de joie.

— Je dois y aller, marmonna Dinlay. Je reviens dans une minute.

Il se leva et tituba vers l'arche située dans le fond de la taverne, où se trouvaient les toilettes.

Le fait qu'il y ait des toilettes aux étages des bâtiments faisait partie des révélations auxquelles Edeard avait eu un peu de mal à s'habituer. Les tavernes qui occupaient plusieurs niveaux étaient également une nouveauté pour lui. Tout comme la lumière orange pâle qui émanait des plafonds et donnait

l'impression que le soleil brillait en pleine nuit. La première fois qu'ils étaient venus boire un verre ici, il s'était demandé pourquoi il n'y avait pas de paille sur le sol. La vie à la ville était tellement *civilisée*. Assis dans la chaleur de la taverne près d'une fenêtre donnant sur les lumières de Makkathran et la mer de Lyot, une bière à la main et entouré de ses amis, il était difficile d'imaginer que les rues étaient contrôlées par des bandes criminelles.

— Qu'est-ce que tu fais ? lâcha Kanseen à Macsen. Il a déjà bien trop bu.

— Et alors ? Il n'a pas l'alcool mauvais. Encore deux pintes et il s'endormira. Quand il se réveillera demain matin, nous serons trop occupés pour qu'il ait le temps de se lamenter sur son sort. Il a besoin de cela pour traverser cette épreuve.

Kanseen ne semblait pas d'accord avec lui mais ne savait pas quoi répondre. Elle se tourna vers Edeard.

— Ce n'est pas bête, dit-il.

Macsen commanda une nouvelle tournée.

— Alors, je dois sacrifier mon foie pour aider Dinlay à passer ses examens ! protesta Kanseen.

— Nous, les gendarmes, nous faisons tout en équipe, ajouta Edeard en brandissant sa chope. À la mémoire de nos foies. De toute façon, un foie, cela ne sert à rien.

Ils burent à leurs foies.

— Ne t'en fais pas, reprit Macsen. J'ai tout prévu. Nos bières sont coupées avec de l'eau, alors que celle de Dinlay contient deux doses de vodka par pinte.

Même Kanseen éclata de rire. Elle cogna sa chope contre celle de Macsen.

— Tu es si…

— Magnifiquement mauvais ? suggéra Edeard en considérant sa chope avec méfiance.

Elle serait coupée avec de l'eau ? Je ne me suis rendu compte de rien. Elle a le même goût.

— Exactement, acquiesça Kanseen.

— Merci beaucoup, dit Macsen en mettant ses bras autour des épaules d'Evala et Nicolar, qu'il embrassa tour à tour.

— Je ne sais pas si Dinlay ira vraiment mieux demain, hésita Boyd.

— Mais il se fait du souci, ma parole, reprit Macsen. A-t-il des raisons de s'inquiéter ? demanda-t-il à Clemensa.

— Certainement pas, répondit-elle en regardant Boyd d'un air vorace. Après ce que vous avez fait aujourd'hui, je vous considère tous comme des héros. Et tout héros mérite d'être récompensé.

— Il va vouloir faire ses preuves, insista Boyd. Rien de ce que le sergent a dit ne le retiendra. La prochaine fois que nous devrons empêcher une bagarre ou pourchasser des voleurs, Dinlay sera en première ligne et pressé d'en découdre.

— Je suis d'accord, approuva Edeard.

— Nous n'aurons qu'à nous tenir prêts, dit Kanseen. Inutile d'essayer de le retenir – cela ne ferait qu'empirer les choses. Il faudra au contraire foncer avec lui.

— Tous ensemble, acquiesça Macsen en levant bien haut sa chope. Quelles que soient les circonstances.

— Tous ensemble ! répétèrent-ils d'une voix puissante.

Edeard ne sentait toujours pas le goût de l'eau.

Tels des croque-morts, les quatre gé-macaques de la gendarmerie de Jeavons avançaient lentement en portant un Dinlay comateux vers le dortoir.

Kanseen n'arrêtait pas de se retourner pour vérifier s'ils les suivaient.

— Tu crois qu'il ira bien ?

— Pas sûr, répondit Edeard. Si Macsen n'a pas menti pour la vodka, il va avoir une gueule de bois carabinée demain matin.

Il se retourna aussi vers les macaques. Il aurait préféré se passer de leurs services, mais ils n'avaient pas eu le choix. Kanseen et lui n'auraient pas pu se charger de cette corvée. Boyd et Macsen étaient restés à la taverne avec les filles. Nul doute qu'ils utiliseraient les chambres privatives situées un étage au-dessus. Edeard tâcha de refréner sa jalousie.

— Ah, ce Macsen ! s'exclama-t-elle.

— Ce n'est pas un mauvais garçon. En fait, je préférerais l'avoir lui à mes côtés plutôt que Dinlay.

— Tu parles d'un choix !

— Évidemment, si l'occasion se présentait, c'est toi que je choisirais.

La bière et la douce atmosphère nocturne l'avaient un peu grisé. Autrement, il ne se serait jamais permis.

Kanseen garda le silence pendant un long moment, comme ils remontaient la rue longue et déserte.

— Je ne suis pas à la recherche d'un petit ami, reprit-elle solennellement. Je viens de rompre. Nous étions fiancés. Cela s'est… mal terminé. Il voulait une fille traditionnelle, gentille et qui sait rester à sa place.

— Je suis désolé. Il ne sait pas ce qu'il a perdu.

— Merci, Edeard.

Ils continuèrent à avancer sans rien dire. Lorsqu'ils dépassaient l'entrée d'un immeuble, leurs ombres raccourcissaient et tournaient sur les pavés.

— Tu as quelque chose de spécial, lui confia-t-elle. Et je ne parle pas uniquement de ta troisième main. Tu sors du lot. Tu ressembles à l'image que je me faisais des fils de la noblesse. Avant qu'ils deviennent riches et gros.

— J'ai pourtant tout d'un roturier.

— La noblesse ne se transmet pas, Edeard. Elle vient de l'intérieur. Où se trouvait ton village ?

— Il s'appelait Ashwell, et se trouvait dans la province de Rulan.

— Malheureusement, cela ne me parle pas beaucoup. Au-delà de la plaine d'Iguru, je suis nulle.

— Ashwell était loin, très loin, tout près des terres sauvages. Je te montrerai sur une carte, si j'en trouve une. Notre voyage a duré une année entière.

— Montre-moi.

— Pardon ? Oh !

Edeard se concentra, essaya de déterrer un souvenir qui rendrait justice à son village. Le printemps, décida-t-il, quand les arbres revenaient à la vie, que le ciel était clair et les vents chauds. En compagnie d'un groupe d'enfants, il s'était aventuré au-delà des remparts, puis avait grimpé au sommet de la falaise,

d'où on pouvait embrasser du regard toutes les maisons coquettes d'Ashwell.

Il s'entendit soupirer et se rendit compte qu'il était profondément immergé dans son souvenir enrobé de mélancolie.

— Oh, Edeard, c'est tellement beau. Que s'est-il passé ? Pourquoi es-tu parti ?

— Nous avons été attaqués par des bandits, répondit-il brusquement.

Il n'avait jamais raconté la vérité sur Ashwell à ses amis stagiaires. Tout ce qu'ils savaient, c'était que sa famille avait été tuée par des hors-la-loi.

— Je suis désolée, dit-elle en dévoilant ses émotions, sa compassion. Cela a été dur ?

— Salrana et moi avons survécu. Et cinq autres personnes.

— Oh, Edeard ! fit-elle en le prenant par le bras.

— Ne t'en fais pas. C'est terminé, maintenant, même si mon maître Akeem me manque beaucoup.

Les courants émotionnels qui remontaient avec ces pensées étaient aussi inattendus que puissants. Lui qui s'imaginait avoir surmonté définitivement cette épreuve… Il lui avait suffi de se remémorer son village pour raviver des émotions qu'il croyait mortes depuis longtemps.

— Tu devrais peut-être en parler à une Mère de la Dame. Elles sont d'excellent conseil.

— Oui, peut-être, répondit-il en forçant ses jambes à avancer. Dépêchons-nous. J'ai peur que Chae ne nous fasse pas de cadeaux demain matin.

Les macaques posèrent Dinlay sur son lit et le couvrirent avec un édredon fin. Il grogna, se retourna, mais ne se réveilla pas. Edeard, que sa fatigue venait de rattraper, n'eut pas le courage de lui enlever ses bottes. Il eut à peine la force de retirer son propre pantalon et ses chaussures. Les chimpanzés du dortoir s'activèrent, ramassèrent ses vêtements et s'en furent les nettoyer.

Évidemment, maintenant qu'il était allongé, son esprit était beaucoup trop agité pour lui offrir le sommeil dont son corps

avait désespérément besoin. Il envoya une pensée à la rosette lumineuse principale du plafond, qui diffusa une lumière douce semblable à celle d'une nébuleuse. C'était la seule chose que l'esprit humain pouvait demander aux bâtiments de la ville. Les chimpanzés travaillaient en silence. Des froufrous et des chuchotis lui parvenaient du rez-de-chaussée – c'était l'heure de la relève. Edeard ne s'était pas encore habitué aux courbes des murs de Makkathran. À Ashwell, les murs étaient bien droits. Les neufs pans de mur de la cour de la Guilde étaient déjà considérés comme une réussite architecturale. Ici, dans ce dortoir, les alcôves ovales qui accueillaient leurs lits étaient presque des chambres à part entière, avec des entrées en forme d'arche qui faisaient deux fois la taille d'Edeard. Il aimait à penser que le dortoir était un genre de chambre à coucher aristocratique, et que l'espèce qui avait construit Makkathran comptait plus de deux sexes. D'où les six lits. Cela faisait de la gendarmerie un bâtiment important. En revanche, il n'arrivait pas à imaginer le rôle originel des alvéoles du sous-sol qui servaient désormais de cellules et de remises. Comme il réfléchissait, il laissa son esprit errer dans le panorama gris et translucide de la gendarmerie. Il avait l'impression d'être entouré, englobé par l'image qu'il recevait. La gravité agrippa son esprit et l'attira vers le niveau inférieur. Il y avait des fissures dans le sol, des fissures bien nettes qui serpentaient dans les profondeurs. Certaines d'entre elles n'étaient pas plus larges que son doigt, tandis que d'autres auraient pu laisser passer un homme. Il y avait des embranchements, des intersections, tout un réseau complexe et délicat qui, dans son esprit vagabond, ressemblait aux veines d'un corps humain. De l'eau coulait dans certaines d'entre elles, et du vent soufflait dans d'autres. Plusieurs des fissures les plus étroites émettaient la lumière violette d'un feu qui ne consumait pas la paroi. Il essaya de les toucher avec sa troisième main, mais les traversa, comme s'il s'agissait d'images fantomatiques.

Son esprit s'étira encore plus loin, et le spectacle perdit en netteté et en vigueur. Les fissures se propageaient autour de la gendarmerie, couraient sous les rues, rencontraient d'autres réseaux creux qui soutenaient les bâtiments du quartier. Edeard

était fasciné par ce qu'il découvrait. Sa perception s'améliorait à mesure qu'il se détendait. Des rubans de couleur se déroulaient dans sa tête, comme si ce monde d'ombres prenait de la consistance. Il ne sentait même plus le dortoir. La gendarmerie n'était plus qu'un joyau scintillant parmi une infinité d'autres aux couleurs infinies.

Makkathran.

Edeard goûta aux merveilleuses pensées de la ville. Il s'immergea dans une musique dont les mesures duraient des années, dont les accords étaient si puissants qu'ils pouvaient éventrer la terre si on les laissait résonner. La cité dormait du sommeil lourd des géants. Elle n'avait pas conscience du rythme effréné des parasites humains qui rampaient à ses extrémités.

Elle était bien.

Edeard se vautra dans sa sérénité ancienne et sombra lentement dans un sommeil sans rêves.

6

— Combien de temps ? demanda Corrie-Lyn.

Aaron grogna une nouvelle fois et l'ignora. Il se trouvait dans la cage de musculation que l'habitacle du vaisseau avait produite pour lui, et testait la souplesse et la force de son torse réparé. Soulever des poids, tirer des poids, plier, tordre. Il transpirait, comme la machine évaluait son endurance, mesurait la consommation d'oxygène de ses nouveaux muscles, sa tension, la réactivité de ses nerfs…

— Vous saviez que Qatux était capable de lire sa mémoire, se plaignit-elle. Alors, vous devez bien savoir combien de temps cela va lui prendre.

Aaron serra les dents, tandis que la gravité changeait d'axe et augmentait, le forçant à serrer les poignées de son appareil tout en s'étirant. À en croire ses biononiques, ses tendons n'étaient plus très loin de céder.

Sa patience était également mise à très rude épreuve. Cela faisait quinze heures qu'ils étaient de retour à bord du *Tricheur rusé* et que Corrie-Lyn buvait et geignait. À présent, elle considérait que le fait d'avoir confié la mémoire d'Inigo à Qatux était une terrible trahison, en plus d'être déjà une mauvaise idée. Une très mauvaise idée. Et stupide, en plus. Comme elle n'arrêtait pas de le répéter.

— Donc, il va avoir un genre de mini-Inigo dans la tête, c'est bien cela ?

Aaron jeta un coup d'œil à la consommation d'oxygène des tissus reconstitués de son épaule. Les résultats étaient bons, à peine inférieurs à ceux de ses muscles originels. Après seulement deux jours, c'était un excellent résultat. Les médicaments et les biononiques avaient fait leur possible. À lui de prendre le relais et de transpirer. Un programme callisthénique d'une semaine devrait suffire. Il désactiva la cage.

— En quelque sorte.

Corrie-Lyn ne s'attendait pas à cette réponse. Elle cligna des yeux, se pencha et attrapa le broc de margarita au tasimion.

— Si je comprends bien, reprit-elle, vous pourrez poser une question au petit Inigo et…

— Et Qatux y répondra. Oui.

— N'importe quoi.

— Nous verrons.

Il retira son tee-shirt et examina son torse. La membrane commençait à peler. En dessous, la peau neuve était encore tendre, mais au moins était-elle en train de prendre la bonne teinte.

— Je vais me laver, dit-il.

— Vous avez recouvré la forme ! gloussa-t-elle. Vous avez besoin d'un coup de main ?

— Non, merci, répondit Aaron en roulant les yeux.

Maintenant, il commençait à comprendre pourquoi Inigo avait fui le Rêve Vivant, et cela n'avait rien à voir avec les Derniers Rêves et la peur d'être idolâtré par des milliards d'êtres humains. *Ou bien est-elle devenue comme cela après son départ ?*

La cage de musculation disparut dans la paroi et, après quelques secondes de silence, une cabine de douche se matérialisa à sa place. Il retira son short et entra à l'intérieur, tandis que Corrie-Lyn sifflait, admirative. Il devait être en train de récupérer car son sexe commençait à réagir. Cependant, l'aide de Corrie-Lyn serait indispensable s'ils réussissaient à localiser le messie malgré lui. Alors, il abaissa autant qu'il pouvait le supporter la température des jets de spores et pensa à autre chose. Malheureusement, comme sa mémoire ne remontait qu'à la nomination d'Ethan, il ne disposait pas de beaucoup de matière pour occuper ses méninges. À part ses rêves étranges. Cette course effrénée à cheval… Il semblait tellement jeune. Une image de son enfance, probablement. Une enfance apparemment agréable.

Après sa douche, ils continuèrent leurs recherches sur l'étrange Raiel qui avait accepté de les aider. Comme il leur avait parlé de la Guerre contre l'Arpenteur, ils envoyèrent leurs ombres virtuelles effectuer des fouilles dans l'unisphère à ce

sujet. Ils furent d'ailleurs surpris de récolter plus d'un million de fichiers. Il leur fallut huit heures pour les filtrer et ne garder que les informations pertinentes. Même alors, ils ne trouvèrent aucune preuve de la participation de Qatux à ces événements.

Il y avait des tonnes de documents sur les Gardiens de Bradley Johansson, la découverte du repaire de l'Arpenteur et l'aide que leur avait apportée l'équipe constituée par Nigel Sheldon. L'amiral Kime en faisait partie, évidemment ; c'était écrit dans tous les manuels d'histoire. Tout comme le récit de son vol audacieux au-dessus du mont Herculaneum et de son sauvetage par Nigel lui-même. Dans cette histoire, Anna jouait le rôle de Judas, Oscar celui du martyr. Et puis, il y avait Paula Myo et le commando largué en territoire ennemi par la Marine – les Griffes de la Chatte.

— J'ignorais que c'était Nigel qui avait envoyé la Chatte sur Far Away, s'exclama Corrie-Lyn. C'était totalement inconscient de sa part.

Elle avait mangé, avalé quelques inhibiteurs d'alcool, et était de nouveau sobre. Certains aspects de leurs recherches semblaient l'intéresser vivement.

— Vous êtes injuste. Il ne pouvait pas savoir.

Dans certains appendices, on pouvait lire que les humains avaient reçu l'aide d'un extraterrestre durant la chasse. Le contexte, toutefois, était étrange. Le mobile Bose faisait partie de la clique secrète de Nigel, comme chacun le savait. En revanche, il n'était aucunement question d'un Raiel. Un fichier parlait de l'intervention des Barsoomiens, qui voulaient remercier Johansson de leur avoir apporté leur Saint Graal génétique. Pas un mot, en revanche, sur la nature de ce trésor.

— Essayons d'attaquer le problème sous un autre angle, proposa Aaron.

Il demanda à son ombre virtuelle de glaner toutes les données relatives à une certaine Tiger Pansy dans la période de la Guerre contre l'Arpenteur.

Le projecteur de la cabine leur montra une image pour le moins inattendue.

— Ridicule…, lâcha Corrie-Lyn.

Aaron considéra la femme avec la même incrédulité que sa passagère. Quelle allure ! Une coiffure horrible, un visage ruiné par des reprofilages bon marché, des yeux, un nez et des lèvres à la dissymétrie mise en valeur par un maquillage au goût douteux. Des seins d'une taille qui frisait l'absurde et des vêtements si courts qu'ils auraient dû être interdits, du moins pour les femmes qui, comme elle, se rapprochaient à grands pas d'un nécessaire rajeunissement.

— Employée par Wayside Production, sur Oaktier, lut Corrie-Lyn dans son exovision. A joué dans un grand nombre de leurs – ah-ah ! – *productions*. A démissionné au cours de la dernière année de la Guerre contre l'Arpenteur. Après, plus rien. Aucun signe d'inscription à une quelconque cybersphère planétaire, de cure de rajeunissement, aucun certificat de décès définitif. Elle a juste disparu de la circulation.

Aaron sortit de ses pensées et éteignit le projecteur.

— À l'époque, il n'y avait rien de plus facile. Le Commonwealth a perdu vingt-trois planètes, et il a eu des milliards de réfugiés. La situation était extrêmement chaotique.

— C'est une coïncidence ?

— Les Raiels ne sont pas connus pour être des menteurs. Peut-être Qatux l'a-t-il bien épousée. Le fait est qu'elle a l'air d'une fille sensible.

— Ce n'est pas exactement le qualificatif que j'aurais choisi, marmonna Corrie-Lyn. Comment a-t-elle fait pour se rendre sur Far Away ? La planète était coupée du reste du Commonwealth depuis des décennies lorsque les vols ont repris.

— Elle devait faire partie de l'équipe de Johansson, ce qui n'a d'ailleurs aucune importance.

— Oui, mais c'est intéressant. Quelle raison un Raiel aurait-il eue d'aller là-bas ?

— Demandez-le-lui.

— Non, il m'intimide trop, rétorqua-t-elle en secouant la tête.

— Je le ferai pour vous.

— Non. Laissez tomber.

— Toutefois, vous avez raison. C'est intéressant. Il semblerait que l'on m'ait correctement informé. Qatux aide bel et bien les humains.

— Il le faisait jusqu'à l'assassinat de Tiger Pansy, à l'en croire.

— Assassinat perpétré par la Chatte, rien de moins. De quoi venir à bout de la dépendance du plus accroc des camés.

— Enfin, merci Ozzie, Paula Myo a fini par l'attraper.

— Oui. Encore quatre mille ans, et elle connaîtra la joie du retour à la vie.

— Beurk ! J'espère que je ne serai plus là pour assister à cela.

— Qatux connaissait Paula Myo, dit Aaron. Je me demande si cela a un rapport avec notre histoire.

— Je ne vois pas comment ?

Aaron attendit quelques instants au cas où son subconscient aurait eu des réponses à lui apporter. Rien ne vint.

— Aucune idée.

Le cerveau du *Tricheur rusé* les informa que l'*Ange des Hauteurs* cherchait à les joindre.

— Préparez-vous à être téléportés, dit-il.

— Oh, merde ! lâcha Corrie-Lyn en se relevant avec difficulté. Je déteste vraiment ce…

La cabine disparut. Une fois de plus, ils se trouvaient dans la grande salle circulaire en face de Qatux.

— … moyen de transport, ajouta-t-elle en plissant le nez.

— Merci de nous recevoir, dit Aaron en s'inclinant poliment.

— Vous êtes les bienvenus, chuchota l'extraterrestre.

— Avez-vous réussi ?

— J'ai vécu le début de la vie d'Inigo. Une vie pas très distinguée, en vérité.

Aaron fixa Qatux et évita de croiser le regard de Corrie-Lyn. Ses particules de Gaïa lui révélèrent le mécontentement que cette dernière remarque venait d'engendrer chez la jeune femme.

— Néanmoins, reprit-il, elle a dû vous permettre d'appréhender son comportement.

— Le moteur d'Inigo est son sentiment de culpabilité.

— De culpabilité ?

— Il a passé toute son existence à cacher sa véritable nature à tout le monde, à sa famille, ses proches, ses ennemis.

— Vous parlez du Protectorat ?

— Oui. Il était conscient de leur surveillance. Vers la fin, il prenait un plaisir malsain à entretenir l'illusion qu'il appartenait toujours à la branche Avancée. Cependant, ce mensonge pesait lourdement sur ses épaules. C'est l'une des raisons qui l'ont poussé à se porter volontaire pour aller sur Centurion.

— D'accord, ce scénario me convient. Étant donné les événements qui ont suivi la première partie de sa vie, avez-vous une idée de l'endroit où il aurait pu se réfugier.

— Hanko.

Ce qui n'était pas vraiment le genre de réponse auquel s'attendait Aaron.

— L'une des quarante-sept planètes de la seconde vague d'invasions ?

— Oui.

— Je sais que c'est le monde d'origine des habitants d'Anagaska, un monde qu'ils ont été contraints d'abandonner parce que l'attaque primienne l'avait rendu inhabitable. Il n'y a plus rien, là-bas.

— Inigo a toujours été fasciné par ce qu'il considérait comme la véritable terre de ses ancêtres, expliqua Qatux. N'oubliez pas qu'il n'appartenait pas à la culture Avancée d'Anagaska. Hanko était son assise psychologique, assise renforcée par une obsession pour ses ancêtres enracinée dans sa psyché à cause de la perte de son père juste après sa naissance. Un pareil traumatisme affecte forcément un enfant, qu'il soit de culture Haute ou Avancée, en particulier lorsque l'événement est considéré avec amertume par la mère.

— Une blessure qu'elle a gardée ouverte, intentionnellement ou non.

— Exact. Pour un déraciné comme Inigo, Hanko représente la solution idéale. Un endroit tangible et inatteignable à la fois. Il a souvent donné à des œuvres de charité liées au travail des équipes de Restauration du gouvernement. C'est très révélateur. Sur Anagaska, il n'est jamais devenu riche.

— Et vous croyez qu'il a pu retourner là-bas ?

— S'il a abandonné le Rêve Vivant à cause de la tournure incertaine que prenaient les événements, c'est fort possible. Il appartient à la branche Haute ; les radiations et le climat auront peu d'effets sur lui.

— Il y a beaucoup d'inconnues dans cette hypothèse.

— Si vous aviez des certitudes, vous ne seriez pas ici.

— Je vous demande pardon. Je croyais que vous alliez m'annoncer qu'il avait quitté le Commonwealth, ou qu'une organisation secrète était chargée de le protéger. Il est vrai que la solution de Hanko expliquerait pourquoi personne ne l'a encore trouvé.

— Comptez-vous vous rendre sur place ?

Aaron se tourna vers Corrie-Lyn, qui semblait complètement perdue.

— Oui, répondit-il.

* * *

— L'ambition et de bonnes intentions sont toujours un excellent point de départ, dit Likan. Sauf que la réalité vous rattrape bien vite. Alors, soit vous vous adaptez, vous devenez réaliste et vous agissez en conséquence, soit vous vous débattez, avant de couler, entraîné par le poids de votre capitulation. Je sais que ceux qui sont présents aujourd'hui dans cet auditorium ne sont pas des défaitistes. Des défaitistes n'auraient jamais eu les moyens de se payer un billet d'entrée, ajouta-t-il en souriant, tandis que l'assistance riait comme de bien entendu. Dans la vie, soit vous exercez une pression, soit vous en êtes victime. Dans les affaires, c'est la même chose…

Assise dans la troisième rangée, Araminta examina ses collègues agents immobiliers. On aurait dit une armée de clones. Tous étaient jeunes, accoutrés avec classe et style. Tous étaient suspendus aux lèvres de l'homme le plus riche de la planète, qui leur expliquait comment on devenait riche, justement. Chacun d'entre eux espérait apprendre quelque chose sur les tendances du marché et de la bourse, sur les

nouvelles législations qu'il fallait surveiller, sur les projets publics prometteurs.

S'ils espéraient que le sheldonite leur révélerait ses secrets, ils seraient déçus. Likan était un type impitoyable, comme le lui avaient appris ses recherches. Il était ici, à Colwyn City, pour donner une de ses fameuses conférences sur le thème du « voici comment je me suis fait des couilles en or » dans l'unique dessein de se faire de la publicité, pour le prestige. Certainement pas pour former ses rivaux. Ces tournées l'aidaient à prospérer et nourrissaient sa mégalomanie. Cette soirée était pour lui l'occasion de chanter une nouvelle fois son refrain préféré : gagner, gagner !

Bovey aurait détesté cette grand-messe, se dit-elle en souriant intérieurement. Avoir de telles pensées au milieu des adeptes de Likan était presque sacrilège. Bovey avait une dent contre les très riches et les très puissants. Pour lui, les politiciens étaient tous des incompétents, et les milliardaires des criminels corrompus. Cela faisait partie des choses qu'elle aimait chez lui. Entendre son incarnation la plus jeune – un garçon de quatorze ans – vilipender le secrétaire d'État aux affaires sociales pouvait être très amusant. Bovey avait cette haine de la bureaucratie propre aux entrepreneurs, car celle-ci les ruinait en impôts dans la seule intention d'assurer son propre fonctionnement, voire, pire encore, de se développer. Dans son esprit, les garçons de cet âge n'avaient pas ce genre de préoccupation. À cet âge-là, on avait des angoisses et des aspirations impossibles. Elle s'en souvenait parfaitement.

Saisie d'un soudain accès d'affection, Araminta soupira, plus bruyamment quelle l'aurait voulu. Likan croisa furtivement son regard. Araminta serra les lèvres dans un geste d'autocensure.

Son discours était conforme à ce qu'elle s'était imaginé. Du baratin pour motiver, des anecdotes personnelles, des tuyaux sur les placements financiers, et beaucoup de sourires éclatants sur fond de tonnerre d'applaudissements. Araminta ne se joignit pas une seule fois à ces démonstrations de joie. Il y avait néanmoins quelques détails intéressants dans cette logorrhée. Particulièrement dans le récit de ses premières années. Ce qu'elle désirait savoir, c'était comment passer du stade de

microsociété à celui d'entreprise de grande ampleur. Selon Likan, les progrès n'étaient possibles que si l'on était prêt à courir des risques. Il parlait énormément de confiance en soi, de détermination et de travail. Araminta se demanda s'il avait jamais rencontré Laril. Ce serait l'occasion d'une conversation passionnante, se dit-elle.

Likan termina et eut droit à sa *standing ovation*. Araminta se leva comme tout le monde et applaudit sans trop d'enthousiasme. Elle aurait préféré qu'il soit plus concret, qu'il étudie un cas bien précis, par exemple. Le président de l'Association des petites entreprises de Colwyn remercia leur invité de marque et annonça que des rafraîchissements étaient disponibles dans la salle de réception.

Lorsque Araminta parvint enfin à sortir de l'auditorium, ses collègues entrepreneurs formaient déjà des groupes compacts dans la salle de réception et discutaient en avalant boissons et canapés gratuits. D'après les bribes qu'elle entendit en se dirigeant vers le bar, la plupart d'entre eux dirigeaient des sociétés virtuelles. On parlait courbes d'expansion, publicité croisée, pénétration de marché et participation. On se demandait également quand il fallait regrouper les capitaux. Les hommes se retournaient sur son passage. Certains se contentaient de lui sourire, d'autres envoyaient des compliments ou des invitations à son ombre virtuelle. Elle ne se donna pas la peine de répondre. Ces méthodes étaient dignes d'adolescents. *Si vous voulez m'inviter à dîner, ayez le courage de me le proposer en face*. Elle avait opté pour une robe turquoise foncé, qui complétait parfaitement sa couleur de cheveux. Son décolleté était certes profond et son ourlet très haut pour une pareille occasion ; mais elle avait acquis assez de confiance pour oser défier les conventions. Enfin, pas trop tout de même. C'était le fruit de son indépendance nouvelle et de l'influence de Cressida.

— De l'eau à la poire, s'il vous plaît, dit-elle au barman.

— Choix intéressant.

Elle se retourna et se retrouva face à face avec Likan. Pour quelqu'un d'aussi riche, son apparence était étrange. La peau de son visage était légèrement bouffie, et ses joues étaient

écarlates, comme s'il était constamment essoufflé. Son âge biologique était bloqué autour de trente-cinq ans, alors que la plupart des gens préféraient s'arrêter à vingt-cinq. Ses vêtements étaient onéreux, quoique assortis sans aucune originalité, comme dans les publicités. Sa veste chatoyante comme de la peau de requin était chic mais n'allait pas du tout avec cette chemise violette et cette cravate verte. Ses chaussures marron, elles, étaient plus adaptées au jardinage qu'à une soirée de ce genre.

— Je dois travailler tard, ce soir, dit-elle. Je ne peux pas me permettre de laisser l'alcool troubler ma capacité de jugement.

— Vous avez du self-control. J'aime cela.

— Merci, répondit-elle d'une voix neutre.

— Vous m'avez donné l'impression de ne pas être très impressionnée par mon intervention.

Les gens qui les entouraient les observaient discrètement. Likan parlait d'une voix puissante, comme s'il était toujours sur scène. C'était assurément la marque d'une forte personnalité.

Araminta sirota son eau à la poire et se demanda comment réagir.

— J'espérais entendre davantage de détails, expliqua-t-elle.

— Quel genre de détails ? Vous avez payé votre billet, vous avez le droit de me demander des comptes.

— D'accord. J'ai une petite société qui se porte très bien, mais je souhaiterais passer à la vitesse supérieure. Dois-je réinvestir mes profits dans chaque projet nouveau et me développer petit à petit, ou bien demander un prêt à ma banque et sauter dix étapes d'un seul coup ?

— Qu'entendez-vous par « petite société » ?

— Une femme aidée par quelques robots.

— Dans quelle branche ?

— L'immobilier.

— Excellent choix pour commencer. Très bonne rentabilité. Néanmoins, on atteint vite un certain plafond, en particulier lorsqu'on est seul à travailler. Après trois affaires réussies, cependant, les profits doivent être suffisants pour embaucher. Après, il devient possible de travailler sur plusieurs projets à la

fois. C'est le moment idéal pour cela. Grâce au Rêve Vivant, le marché est en train d'exploser.

— Tout est relatif. Comme la demande est importante, les personnes qui achètent pour développer puis revendre sont obligées de payer le prix fort.

— Dans ce cas, je conseillerais à ces personnes d'acheter la totalité d'une rue en déclin. Cela permet de multiplier les profits car, une fois la rue rendue plus attrayante, le prix de chaque appartement montera en flèche.

— Vous me parlez d'un projet très ambitieux.

— Votre potentiel de croissance est directement fonction des risques que vous êtes disposée à courir. En cédant à la peur, vous stagnez et votre vie se fige. Je pense que ce n'est pas ce que vous voulez.

— Une question : est-ce que, au lieu d'embaucher, je pourrais devenir multiple ?

— Je ne vous le conseille pas.

— Pourquoi ?

— Opter pour la multiplicité est une décision solitaire, un choix de vie plutôt qu'une décision d'entrepreneur. Demandez-vous ce que vous pourriez accomplir en étant multiple et que vous ne pourriez pas accomplir en tant que manageuse compétente et agressive. Vous êtes venue m'écouter ce soir, ce qui signifie que vous regardez au loin, que vous avez des projets. L'immobilier est à la base de tout empire. Je possède toujours un parc immobilier important ; cependant, pour réellement dominer le marché, il convient de se diversifier et d'interconnecter ses intérêts. C'est ce qu'a accompli Sheldon. Il a utilisé son monopole dans le transport interstellaire pour financer ses entreprises industrielles, commerciales et financières sur plus de cent mondes. À la fin de la Guerre contre l'Arpenteur, il était devenu l'Empereur du Commonwealth.

— Vous voulez devenir notre empereur ?

— Oui.

Elle était un peu décontenancée par sa brutalité. Pour ainsi dire, il l'avait mise au pied du mur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une position qui offre une liberté totale, ultime. N'est-ce pas ce dont nous rêvons tous ?

— Il n'y a pas de pouvoir sans responsabilités.

— C'est ce que disent les hommes politiques lorsqu'ils ont besoin de nos voix. Il y a une différence entre le pouvoir politique et le pouvoir financier, en particulier sur les Mondes extérieurs. J'aimerais vous en faire la démonstration.

— Comment ?

— Venez passer le week-end chez moi. Ainsi vous verrez ce que j'ai accompli et vous pourrez décider si c'est ce que vous voulez ou non.

— Et vos femmes ?

Tout le monde savait que Likan se donnait beaucoup de mal pour suivre le modèle de son idole, ce qui impliquait notamment – et surtout – d'avoir un harem.

— Mes femmes ?

— Ma visite leur déplaira peut-être.

— Non. Elles nous rejoindront au lit.

Cela m'apprendra. Difficile d'être plus direct que cela. Elle réussit à se contrôler et en fut très satisfaite. Pas de mine étonnée ni de mouvements inconscients – raidissement des épaules ou du cou. Elle venait de lui prouver qu'elle était largement à sa hauteur.

— J'accepte, dit-elle, comme s'il lui avait demandé de l'aider à examiner un bilan comptable.

— Je savais que je ne m'étais pas trompé à votre sujet, reprit-il.

— C'est-à-dire ?

— Vous vous connaissez bien et vous savez ce que vous voulez. Cela fait de vous quelqu'un de dangereux.

— Dangereux pour qui ?

— Pour tout le monde. C'est aussi ce qui vous rend désirable.

— Gagner, gagner ! l'imita-t-elle.

* * *

L'*Alexis Denken* glissa avec fluidité dans l'énorme sas situé à la basé du support du dôme des Raiels. Derrière l'appareil, les

étoiles disparurent, tandis que la paroi se matérialisait. Paula se leva, lissa sa veste, un peu gênée, et se redressa. L'*Ange des Hauteurs* la téléporta dans la chambre privée de Qatux. Les foyers raiels étaient traditionnellement divisés en trois sections : publique, résidentielle et privée. Seuls les très bons amis dépassaient le stade de la première. La salle circulaire avait un sol bleu pâle, tandis que, respectant la tradition, le plafond demeurait invisible. Autour d'elle, les murs gris et argentés ondulaient, comme s'ils ruisselaient d'eau ; pourtant, on n'entendait aucun clapotis et l'air n'était pas humide. Derrière les surfaces en mouvement se tordaient des paysages planétaires et galactiques. Cependant, une des images restait parfaitement claire et ne se déformait pas – celle d'un visage humain que Paula ne connaissait que trop bien.

Elle s'inclina pour saluer le gros extraterrestre qui occupait le centre de la salle.

— Paula, je me réjouis de votre venue.

— Cela fait bien longtemps, Qatux. Comment allez-vous ?

— Je vais bien. Si j'étais humain, je dirais que je me porte comme un charme.

— J'en suis heureuse.

— Je me suis hissé jusqu'au cinquième échelon de l'*Ange des Hauteurs*.

— Combien y en a-t-il en tout ?

— Cinq.

Paula rit ; elle avait oublié le sens de l'humour particulier de Qatux.

— Alors, vous êtes le capitaine de ce navire ?

— J'ai cet honneur.

— Toutes mes félicitations.

— Et vous, Paula, continuez-vous à prospérer ?

— Disons que je suis toujours aussi occupée. Pour moi, cela revient un peu au même.

— Il fallait s'y attendre. Très peu nombreux sont les humains à être restés dans le même corps aussi longtemps que vous.

— C'est aussi la raison de ma présence. J'ai besoin d'informations.

— Comme au bon vieux temps. Intéressant…

Paula pencha la tête sur le côté et considéra longuement le gros extraterrestre. Cette dernière phrase était bizarre. Les yeux de Qatux restèrent rivés sur elle. Il y avait longtemps de cela, il n'aurait jamais osé la taquiner de la sorte. En ce temps-là, avant la Guerre contre l'Arpenteur, Qatux était une véritable épave. Elle aussi avait bien changé depuis.

— Le vaisseau *Alini* vient de rendre visite au dôme raiel. Pouvez-vous me dire si ces personnes étaient à son bord ? demanda-t-elle comme son ombre virtuelle lui envoyait les portraits d'Aaron et de Corrie-Lyn.

— Elles étaient à son bord, chuchota Qatux.

— Que voulaient-elles ?

— Il me semble que leur mission était confidentielle.

Paula regarda son vieil ami d'un air pénétrant car elle n'aimait pas les implications de sa réponse.

— Vous les avez donc reçues.

— Oui.

Les tentacules inférieurs de Qatux tremblotèrent légèrement, ce qui était l'équivalent raiel des joues rouges.

— Qatux, avez-vous lu la mémoire d'Inigo ?

— Oui.

— Pourquoi ? demanda-t-elle sincèrement inquiète. Je croyais que vous aviez définitivement arrêté depuis des siècles. Tiger…

Elle n'eut pas le temps de finir. Son regard fut attiré par le visage suspendu derrière le mur. Tiger Pansy les fixait et souriait avec insouciance – la photo avait manifestement été prise à une époque où la femme nageait dans le bonheur.

— Je sais, chuchota le Raiel. Je n'ai pas l'intention de replonger, rassurez-vous. Je connais peu de Raiels qui refuseraient de vivre la mémoire d'Inigo. Il rêve le Vide, Paula. Le Vide ! Cette vilaine énigme nous tourmente d'une manière que les humains ne pourront jamais vraiment appréhender.

— D'accord, concéda Paula en se passant la main dans les cheveux et en faisant un effort pour ignorer les effets secondaires que cette affaire provoquait chez elle. La sauvegarde de mémoire d'Inigo a été volée dans une clinique d'Anagaska. Pourquoi avez-vous aidé Aaron ?

— J'ignorais que la mémoire avait été volée. Aaron est arrivé dans un vaisseau à ultraréacteur. Il paraissait évident qu'il représentait le gouvernement de l'ANA, même s'il n'a rien affirmé de tel, en réalité. Je suis vraiment désolé. Je crois que je me suis fait avoir. Comme je suis bête. La tromperie était pourtant évidente.

— Ce n'est pas votre faute. Cela arrive aux meilleurs d'entre nous. Que voulait-il savoir ?

— Il m'a demandé de deviner où Inigo pouvait bien se cacher.

— C'est donc un petit malin. Toutefois, je suis très surprise ; très peu d'humains étaient au courant de vos capacités particulières et de votre petit problème d'addiction. L'un d'entre eux doit avoir rallié une Faction. Qu'avez-vous dit à Aaron ?

— Qu'il y avait de fortes chances qu'Inigo soit sur Hanko.

— Hanko ? Mais c'est un champ de ruines radioactives, lâcha-t-elle avant de s'interrompre pour étudier cette hypothèse. Il est vrai qu'après la Terre, c'est le monde de ses ancêtres. Enfin, ce serait tout de même un choix bizarre.

— Saviez-vous qu'il appartenait à la branche Haute ?

— Non ! Cela ne figure pas dans mes dossiers. Vous en êtes sûr ?

Les plus gros tentacules de Qatux s'agitèrent.

— Je suis l'incarnation de quarante années de vie d'Inigo, Paula. À travers moi, vous pouvez vous adresser à lui.

— Si ni le gouvernement de l'ANA, ni moi n'étions au courant, il est clair que très peu de personnes devaient le savoir. Cela change tout. Pas étonnant qu'il soit introuvable. Il a beaucoup plus de ressources que prévu.

— Allez-vous vous lancer à leur poursuite ?

— Je ne sais pas. Je n'imaginais pas qu'Aaron était si près de retrouver Inigo. Même si celui-ci se trouve bien sur Hanko, Aaron aura du mal à lui mettre la main dessus. Il me faut d'abord consulter le gouvernement de l'ANA. Merci encore de m'avoir aidée, Qatux.

— Vous êtes la bienvenue chez moi, Paula. Toujours.

Elle était sur le point de demander à être téléportée dans son vaisseau lorsqu'elle hésita.

— Que pensent les Raiels du pèlerinage ?

— Que c'est une pure folie. Ouvrir la barrière de Dyson Alpha était déjà une grossière erreur, mais ce projet de pèlerinage dépasse les limites de l'entendement. Pourquoi le gouvernement de l'ANA les laisse-t-il faire ?

Paula soupira.

— Je n'en ai aucune idée. Les humains veulent toujours tester leurs limites. C'est quelque chose d'instinctif.

— C'est stupide.

— Notre espèce n'est pas aussi ancienne que la vôtre. Nous n'avons ni votre sagesse ni votre sens des responsabilités.

— La branche Haute possède tout cela.

— Le principe de la responsabilité universelle est à la base de leur culture, cependant, en tant qu'individus, il leur reste beaucoup de chemin à parcourir. L'ANA est un genre d'équivalent intellectuel de la vase primordiale ; qui peut dire ce qui en sortira à la fin de la journée ? En vérité, je commence à douter de l'aptitude du gouvernement de l'ANA à faire respecter l'ordre.

— Vraiment ?

— Je ne sais pas, admit-elle. Cette histoire me trouble beaucoup. Trop de gens se permettent de jouer avec des inconnues catastrophiques. Une part de ma personnalité – la plus ancienne, celle qui voue un culte à l'ordre – souhaite interdire purement et simplement le pèlerinage. Mais une autre part de moi, plus libertaire, pense que ces gens ont le droit de courir après le bonheur, d'autant que le Commonwealth, tel qu'il existe, ne leur convient pas. Nous ne sommes pas capables de satisfaire tout le monde, et c'est caractéristique de notre héritage culturel.

— Ont-ils aussi le droit de mettre en danger l'ensemble de la galaxie ? Non, Paula, cela ne doit pas arriver.

— C'est vrai. Cependant, rien ne prouve que le Vide réagira réellement comme vous le pensez.

Qatux resta silencieux quelques secondes. Il était stupéfait.

— Paula, vous doutez de nous ?

— Les humains ont besoin de découvrir les choses par eux-mêmes. C'est dans notre nature, Qatux.

— Je comprends. Je suis désolé pour vous.

— Ne nous laissons pas aller. Je vous donne ma parole que je travaille dur pour résoudre cette affaire.

— Comme d'habitude, et cela vous honore. J'espère que vous réussirez. Je n'aimerais pas voir nos deux espèces entrer en conflit.

— Cela n'arrivera pas.

L'*Ange des Hauteurs* téléporta Paula dans la cabine de l'*Alexis Denken*. Cette dernière, comme celles de tous les appareils modernes, était capable de produire tous les accessoires dont on pouvait avoir besoin. C'était l'équivalent d'une chambre d'hôtel – avec une vue particulièrement mauvaise. Elle demanda au cerveau du vaisseau de produire une chaise et sortit sa guitare de son placard. Elle avait appris à apprécier la musique très récemment. En effet, avec l'effacement de ses comportements obsessionnels, son horizon culturel s'était considérablement élargi. Avant, elle cherchait toujours à expliquer l'art de façon rationnelle, ce qui l'empêchait de le goûter à sa juste valeur. La littérature était un cas particulier, car les histoires menaient quelque part ; elles avaient une résolution. Toutefois, très peu d'auteurs prenaient encore la peine de publier des livres ; la plupart se contentant d'écrire des scénarios pour les fictions sensorielles. Heureusement, restaient les classiques. Elle n'aimait pas trop les romans policiers ou les thrillers. Elle trouvait que la poésie était une perte de temps. La musique, en revanche, pouvait accompagner tous les moments de la vie. Elle écoutait avec plaisir les arrangements orchestraux et les chanteurs folk, le jazz et le mouvement gaïanature, les chorales et la spacedance. L'*Alexis Denken* filait souvent d'un système solaire à l'autre au son des œuvres de Rachmaninov, des Pink Floyd ou de Deeley KTC.

Paula s'assit, commença à gratter des accords au hasard, puis se retrouva rapidement à jouer *The Wanderer* de Johnny Cash. Elle n'essaya pas de chanter ; dans la vie, il valait mieux ne pas tenter de franchir certaines limites. Au lieu de quoi le

cerveau de l'appareil projeta dans l'habitacle une image de l'homme en noir, qui se mit à vocaliser de sa voix de crooner.

Jouer l'aidait à réfléchir.

Elle savait qu'elle aurait dû foncer vers Orakum ou même Hanko, mais la dernière remarque de Qatux l'avait bien plus troublée qu'elle l'aurait voulu. Cette histoire de pèlerinage semblait avoir été inventée dans l'unique dessein de mettre à mal sa capacité de jugement et son objectivité.

Je me fais vieille. La solitude et l'incertitude commencent peut-être à me peser.

Paula cessa de jouer. L'homme en noir la regarda d'un air malheureux, mais elle agita la main et le cerveau interrompit la projection.

Son ombre virtuelle contacta Kazimir – une personne qui comprenait réellement sa position.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il.

— Je suis sur l'*Ange des Hauteurs*. Aaron a confié la mémoire d'Inigo à Qatux. Apparemment, il était au courant du petit penchant de notre ami.

— Qatux l'a lue ?

— Oui. Il a même dit à Aaron qu'Inigo se cachait probablement sur Hanko.

— Intéressant. C'est sans doute la nouvelle destination du *Tricheur rusé,* connu également sous le nom d'*Alini*.

— Effectivement.

— Un autre vaisseau doté d'un hyperréacteur est arrivé dans le système juste après le départ du *Tricheur rusé*. D'après le commandant en poste sur l'*Ange des Hauteurs,* il est resté un temps dans la ceinture cométaire avant d'en partir à toute allure.

— Toutes les Factions disposent-elles d'hyperréacteurs ? s'indigna-t-elle. Justine a la preuve que le Livreur a utilisé une cuve de masse virtuelle sur Arevalo.

— Je suis au courant. Le fait que les Factions utilisent ouvertement ce type de technologie est significatif. Le pèlerinage pourrait très bien être à l'origine d'un schisme culturel irréversible au sein de l'espèce humaine.

— Avec quel camp vous rangerez-vous ?

— La Marine a été créée par l'ANA pour protéger l'humanité des espèces plus puissantes et hostiles. Tant que je serai en poste, son rôle restera inchangé. Si l'ANA choisit de quitter l'univers physique, je resterai derrière et m'assurerai que ce qui restera de l'humanité continuera de bénéficier de cette protection. Alors, ai-je choisi mon camp ?

— Non, mais vous avez un plan d'action.

— Allez-vous vous lancer à la poursuite d'Aaron ?

— Pas dans l'immédiat. Pourriez-vous garantir la protection d'Inigo sur Hanko ?

— Je vais effectuer diverses observations, et je vous tiendrai au courant. Vous savez cependant que la Marine ne peut pas intervenir directement dans les affaires internes des citoyens du Commonwealth. Et ce, en dépit de l'ampleur de notre problème.

Paula était stupéfaite par sa réponse. Elle s'attendait que Kazimir l'aide beaucoup plus.

— Il y a mille ans, j'étais moi aussi très attachée aux règles ; cela n'a rien donné de bon. Parfois, il faut savoir faire preuve de souplesse, Kazimir.

— Vous et vos collègues représentants êtes là pour cela. Vous vous occupez des zones grises, tandis que moi je travaille en noir et blanc.

— Vous êtes dans l'erreur.

— J'œuvre dans des limites clairement définies, et je n'ai pas l'intention d'outrepasser mes pouvoirs.

— Je comprends. Dans ce cas, faites votre possible.

— Cela va de soi.

* * *

Le *Tricheur rusé* sortit de l'hyperespace cinq mille kilomètres au-dessus de l'équateur de Hanko. Ses capteurs examinèrent l'environnement immédiat ; plusieurs symboles ambrés et deux rouges se mirent à clignoter. Un nombre anormalement grand de taches constellaient la surface de l'étoile locale, qui produisait un vent solaire dangereusement violent. Sous la coque violet métallisé du vaisseau, la couverture nuageuse globale réfléchissait les rayons blancs et agressifs de

l'étoile dans l'espace ; son éclat uniforme n'était brisé que par les jets puissants qui striaient sa stratosphère. Au-dessus de l'atmosphère, de monstrueux arcs d'un violet fluorescent s'élevaient au-delà de l'orbite géosynchrone. Ils alimentaient les ceintures de radiations de Van Allen qui déversaient sur la planète des torrents de particules à énergie élevée. La coque du *Tricheur rusé* glissait sur une orbite très inclinée et émettait des décharges électriques sans flammes.

— Bienvenue en enfer, marmonna Aaron en contrôlant les images de l'extérieur.

Le navire entreprit de transpercer les nuages avec un hysradar haute résolution, un radar standard, un magnoscan, des récepteurs de signature quantique et des capteurs électromagnétiques, afin de révéler la configuration de la surface gelée. Plusieurs balises de communication apparurent sur les cartes, seuls signes d'activité sur ce monde oublié. Elles diffusaient les messages officiels de l'équipe de Restauration, qui demandait à tout navire en approche de la contacter.

Corrie-Lyn fixait sans aucun enthousiasme les images affichées par le projecteur, tandis que le navire tournait autour de la planète et effectuait des relevés. Douze cents ans après l'attaque primienne, les glaciers continuaient à se propager au-delà des régions polaires.

— Je n'arrive pas à croire qu'Inigo soit attiré par cet endroit, dit-elle.

— Vous avez entendu Qatux comme moi. Inigo a besoin de retrouver « la terre de ses ancêtres ».

— En admettant qu'il soit venu ici, il a dû repartir aussitôt. Il n'y a plus rien, sur cette planète.

— Il y a des équipes de Restauration, rétorqua Aaron en désignant les lumières rouges éparpillées sur la carte.

Les signaux faisaient office de relais qui reliaient entre eux les différents continents. C'était le seul réseau de télécommunication de la planète.

— M'est avis que c'est la plus grande cause perdue de la galaxie, dit-elle.

— Vous avez sans doute raison. Dix-sept des quarante-sept mondes perdus ont abandonné leur projet de Restauration, et

les autres sont sur le déclin. Les budgets sont réduits d'année en année, tout le monde s'en moque. L'enthousiasme des deux premiers siècles qui ont suivi la guerre s'est évanoui.

Dix orbites plus tard, le cerveau du vaisseau avait terminé de cartographier la surface dissimulée par la couverture nuageuse éternelle. Les capteurs avaient localisé vingt-trois sources d'activité électromagnétique dense. La plus importante était le dôme de protection du centre de Kajaani, la vieille capitale. Les autres n'étaient guère plus que des grappes de machines ou de bâtiments éparpillées sur la toundra de trois continents. Aucun senseur thermique n'aurait pu transpercer les nuages, aussi était-il impossible de savoir si ces bases étaient ou non occupées. Aucune capsule ne semblait voler dans l'atmosphère, cependant l'activité électrique y demeurait forte. Elle interférait avec plusieurs capteurs.

— Nous n'avons aucun moyen de savoir s'il est en bas, dit Aaron. D'ici, on ne peut même pas voir s'il y a des vaisseaux sous les champs de force.

— Qu'espériez-vous en venant ici ?

— Rien d'autre que cela. Je vais néanmoins effectuer quelques repérages avant que nous nous aventurions là-dessous, histoire de nous éviter une éventuelle mauvaise surprise.

Corrie-Lyn se frotta les bras, comme si le froid de la planète s'était immiscé dans le vaisseau.

— Alors, quelle est notre couverture, cette fois-ci ?

— Nous n'en avons pas besoin. Les équipes de Restauration ne sont pas lourdement armées.

— Vous comptez donc les abattre un par un jusqu'à ce qu'ils nous livrent Inigo ?

— Nous leur dirons que vous êtes à la recherche d'un ancien amant, rétorqua-t-il en lui lançant un regard ennuyé. Il a changé de nom et de profil pour vous oublier, mais vous avez retrouvé sa trace. Un truc romantique à souhait.

— Moi, endosser un rôle aussi pathétique ?

— Qui a dit pathétique ? demanda-t-il, sarcastique, avant d'ordonner au cerveau du navire d'entrer en contact avec l'émetteur de Kajaani.

La réponse de la base surprotégée leur parvint plusieurs minutes plus tard. D'un ton surpris, le directeur du projet local, un certain Ansan Purillar, les autorisa à se poser.

Le *Tricheur rusé* traversa avec grâce les trois kilomètres de la couche nuageuse supérieure. Des nappes de brume quasi solides, poussées par des vents de deux cents kilomètres à l'heure, secouèrent la coque, tandis que des éclairs furieux frappaient son champ de force. Lorsqu'ils sortirent enfin de la strate nuageuse, ils émergèrent dans une atmosphère parfaitement claire. À l'extérieur, la température chuta radicalement. Un panorama déprimant se déroula en contrebas. Des paysages de terre noire gelée et parsemée de longues dunes de neige. En l'absence de végétation, tout était monochrome et sombre. Des volutes de brume sale planaient au-dessus du terrain mort.

— Cela a dû être terrifiant, dit Corrie-Lyn avec tristesse.

— Les Primiens ont lâché deux bombes à embrasement dans l'étoile, expliqua Aaron. Pour les contrer, la Marine n'a eu d'autre choix que de tirer des missiles quantiques sur la couronne. Ensemble, ces projectiles ont produit suffisamment de radiations pour tuer un million de fois toutes les cellules vivantes de ce système. L'atmosphère de Hanko a absorbé autant d'énergie qu'elle a pu, ce qui a déclenché une super tempête, produit tous ces nuages et provoqué une glaciation. L'étoile n'est pas encore stabilisée. Cependant, cela ne fait pas une grosse différence. Les radiations ont entièrement détruit la biosphère. Il resterait quelques traces de vie dans les profondeurs de l'océan, mais c'est tout. La surface est aussi stérile qu'un bloc opératoire. Regardez un peu ces taux de radiations ; pourtant, nous sommes encore à cinq mille mètres d'altitude.

— Cette guerre a pris une telle ampleur…

— Ils voulaient nous exterminer.

Les mots jaillirent de sa bouche, presque douloureux. La guerre avait été une période terrible. Aaron eut un frisson. *Comment pourrais-je être au courant* ? Et pourtant, il savait.

Le *Tricheur rusé* continua sa descente à travers une couche agitée de nuages embrasés par des vrilles mouvantes d'énergie

électrique. À cette altitude, les vents ne soufflaient plus qu'à cent cinquante kilomètres à l'heure mais, du fait de la densité de l'air, les générateurs ingrav du vaisseau devaient redoubler d'effort pour résister à la pression.

Comme le vaisseau était secoué, Corrie-Lyn tâcha de ne pas montrer qu'elle était inquiète. Des cristaux de glace à haute vélocité s'écrasèrent contre le champ de force, tandis qu'un nuage arachnéen les contournait. Le craquement de la glace désintégrée résonna à l'intérieur de la cabine.

— D'accord, c'est pour cela qu'aucune capsule ne vole dans le ciel de cette planète, marmonna Aaron.

Dans son exovision, il vit que le champ de force de la base était en train d'altérer son indice de perméabilité pour les laisser passer. Le vent soufflait désormais à moins de cent kilomètres à l'heure.

Autour du dôme, il ne restait plus grand-chose de la ville. Au temps de sa splendeur, Kajaani comptait trois millions d'habitants. Son champ de force avait maintenu la tempête à distance dans les jours qui avaient suivi l'attaque primienne afin de permettre à la population d'être évacuée vers Anagaska. L'opération avait duré des mois. En effet, les véhicules gouvernementaux avaient dû rassembler les réfugiés éparpillés dans les campagnes de trois continents, alors que la tempête grossissait et que la végétation mourait. Sept semaines et trois jours après que le Premier ministre de la planète eut traversé le trou de ver d'évacuation à la tête de la première colonne de réfugiés, CST ferma définitivement le passage. S'il restait des habitants sur Hanko, personne ne savait où ils se trouvaient, car toutes les habitations ou fermes isolées avaient été visitées.

Sans plus personne pour les maintenir en état, les champs de force érigés au-dessus des villes s'éteignirent un à un. Les vents rongèrent des bâtiments dont les fondations étaient attaquées par les inondations. Rien, y compris les matériaux modernes et hyperrésistants, ne pouvait résister longtemps à cette érosion. Les structures s'affaissèrent, puis s'effondrèrent. Avec la baisse des températures, la pluie se transforma en neige, puis en glace. Des congères s'amassèrent autour des ruines gelées, oblitérant les signes d'occupation passée.

Le *Tricheur rusé* traversa le champ de force et pénétra au sein de la bulle d'air chaud et calme dans laquelle était sise la base de l'équipe de Restauration. Celle-ci s'était installée dans un des anciens parcs de la ville. Le sol avait été décontaminé et l'herbe ressemée. Il y avait même une courte avenue bordée d'arbres. Des grappes de sphères polyphotos flottantes dispensaient une lumière artificielle au-dessus de la végétation verdoyante, tandis que des tuyaux d'irrigation abreuvaient leurs racines d'eau pure. Des insectes et des oiseaux voletaient dans cet univers clos sans se soucier des cieux noirs et des températures négatives de l'extérieur.

Ils se posèrent sur un carré de béton situé au bord du parc qui n'accueillait qu'un seul autre appareil – un engin commercial d'une trentaine d'années équipé d'un générateur de trou de ver continu et capable de transporter des passagers et des marchandises. La différence entre les deux engins était flagrante. La coque violette, chromée et lisse du *Tricheur* rassemblait presque organique, comparée au carbotitane et à la peinture écaillée du véhicule de l'équipe de Restauration.

Aaron et Corrie-Lyn flottèrent lentement sous le sas et touchèrent le sol entre les cinq pattes bulbeuses du vaisseau. Dix personnes étaient sorties pour les accueillir, ce qui, étant donné les dimensions de la base, constituait une foule importante. Une foule dont la curiosité avait été éveillée par cette arrivée non programmée. Ansan Purillar était à la tête de la délégation. C'était un homme un peu enveloppé aux cheveux blonds et courts, vêtu d'une simple tunique bleu marine affublée sur le bras du logo de la Restauration.

— Je vous souhaite la bienvenue, dit-il. Pourrais-je savoir ce que vous êtes venus faire ici ? Ne vous méprenez pas, nous sommes heureux de vous voir mais, comprenez-nous, nous n'avons jamais de visite. Jamais, répéta-t-il d'une voix déterminée, quoique agréable.

Les biononiques d'Aaron scannèrent rapidement et furtivement l'assemblée. Purillar était un homme Avancé ordinaire, tout comme ses collègues. Aucun d'entre eux n'appartenait à la branche Haute.

— C'est délicat, commença-t-il avec un sourire contrit. Euh, Corrie…

— Je suis à la recherche de quelqu'un, dit-elle d'une voix grave et triste.

Aaron était impressionné, d'autant qu'elle avait également émis des signes de douleur dans le champ de Gaïa miniature de la base. Les hommes de l'équipe étaient soudain tout ouïe, prêts à lui venir en aide.

— Un homme. Yigo. Nous étions amoureux. Et puis, notre histoire a mal tourné. Par ma faute. J'ai été si bête. Je n'aurais pas dû… Enfin, je ne peux pas vous dire…

Aaron passa un bras autour de ses épaules, tandis que, tête baissée, elle reniflait de manière très convaincante.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura-t-il. Personne ne vous oblige à raconter les détails.

Corrie-Lyn hocha la tête et, courageuse, continua.

— Il m'a quittée. J'ai mis du temps à me rendre compte de mon erreur. Je lui ai fait du mal. Beaucoup de mal. Cela fait trois ans que je le cherche. Il a changé de nom et de profil génétique, mais sa sœur m'a révélé qu'il était venu ici.

— Comment s'appelle-t-il, maintenant ? demanda Purillar.

— Je l'ignore. Je ne sais que ce que sa sœur a bien voulu me dire, à savoir qu'il a rejoint le projet de Restauration. Je ne pouvais faire autrement que de venir jusqu'ici. S'il y a une chance infime pour que…

— Hum, oui, bien sûr.

Purillar se tourna vers ses collègues occupés à se dévisager mutuellement au cas où l'un d'entre eux serait Yigo. Puis il les désigna du bras.

— Un de ces visages vous dit-il quelque chose ?

— Non, répondit Corrie-Lyn en secouant la tête, découragée. De toute façon, il est sans doute méconnaissable. Yigo, s'il te plaît, si tu es là, donne-moi une chance, ajouta-t-elle en s'adressant à la foule réduite. Je veux juste te parler, c'est tout. Je t'en prie.

Personne n'osait plus croiser son regard.

— Tu n'es pas obligé de le faire devant tes amis, reprit-elle. Rejoins-moi plus tard. Tu me manques tellement.

Son désespoir afflua dans le champ de Gaïa.

— Bon, reprit un Purillar embarrassé. Je vais m'occuper de cela. Nous nous reverrons pour le dîner.

Les hommes tournèrent les talons et se dirigèrent vers le grand espace vert en se retenant de sourire. Lorsqu'ils furent suffisamment loin, des couples se formèrent et, tête contre tête, les conversations allèrent bon train.

Aaron les regarda s'éloigner, impassible. La base parlerait de cette histoire pendant les vingt prochaines années.

Ansan Purillar se retrouva tout seul avec ses deux invités imprévus. Il se grattait la tête, perplexe. Ses particules de Gaïa trahissaient également une certaine inquiétude.

— Vous pouvez utiliser nos installations, dit-il. La base est très vaste, et ce n'est pas la place qui manque. Notre projet a connu des jours meilleurs. Quoique j'aie l'impression que vous serez plus à votre aise dans votre vaisseau, ajouta-t-il avec une pointe de jalousie. Nos quartiers n'ont pas été améliorés depuis un bon siècle.

— C'est très aimable à vous, le remercia Aaron. Nous resterons dans notre vaisseau, car nous ne souhaitons pas nous imposer.

— Vous imposer ? Au contraire, rétorqua timidement le directeur. Votre venue fera du bien au moral de l'équipe. Pour nous distraire, nous n'avons que les fictions sensorielles, mais on s'en lasse vite. Alors qu'une quête comme la vôtre… Savoir que, peut-être, un de nos collègues apparemment inintéressant a un passé romantique… Waouh !

— Vous travaillez ici depuis combien de temps ? demanda Aaron.

— Moi ? Si on additionne les séjours effectués au cours des cent trente dernières années, cela doit faire dans les vingt-cinq ans.

Aaron siffla.

— C'est ce que j'appelle de la dévotion. Puis-je savoir ce qui vous intéresse ici, si ce n'est pas indiscret ?

Purillar leur fit signe de le suivre et partit rejoindre ses collègues.

— J'ai presque trois cents ans ; cela ne représente qu'une petite partie de mon existence. Cela ne me dérange pas de faire don de mon temps, car je sais que je peux allonger ma vie autant que je le souhaite.

— Cela sonne comme de la philosophie Haute.

— Sans doute. Quand le projet aura abouti, je migrerai sûrement vers l'intérieur. La culture Haute m'attire.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir travailler ici, la première fois ?

— C'est très simple : j'ai rencontré une Restaurée. Elle est morte juste après l'attaque primienne car elle s'est retrouvée du mauvais côté du champ de force quand la tempête a commencé. Sept cents ans plus tard, une de nos équipes a retrouvé son corps et en a extrait son implant mémoire. Elle a été ressuscitée dans un clone et a vécu, heureuse, sur Anagaska. Son bonheur m'a vraiment touché. Sa vie était bien remplie, elle avait une grande famille et s'impliquait beaucoup dans sa communauté. Sans son implication, le monde – mon monde – aurait été tellement plus pauvre. Un jour, cela m'a frappé. C'est ce qui m'a donné l'envie de m'engager. Une fois sur place, vous retrouvez tous ces gens, vous les suivez depuis l'excavation jusqu'à l'extraction de l'ADN, en passant par l'identification. Après, il y a la réhabilitation de l'implant mémoire et la résurrection. Vous comprenez ? Je déterre des cadavres, dont nous faisons des individus bien vivants. Des individus innocents victimes de mort violente, alors qu'ils n'avaient rien fait. Les victimes d'une guerre horrible. C'est vrai que je vis cela d'une manière un peu égoïste, mais vous ne pouvez pas imaginer le bien que cela me fait.

— Certes. En tout cas, dès mon retour sur Anagaska, je ferai une donation à ce projet.

Ils traversèrent la pelouse et se dirigèrent vers les bâtiments bas, de l'autre côté du terrain. Les habitations consistaient en de petites maisons individuelles arrangées en cercles, au centre desquels se dressaient les bâtiments communs. Comme ils approchaient, Aaron aperçut une piscine à ciel ouvert, plusieurs coins barbecue et un terrain de sport. Seuls deux cercles sur cinq étaient utilisés. Il n'arrivait pas à voir de quoi étaient faites

les maisons, car elles étaient recouvertes de plantes grimpantes aux longues feuilles brunes d'où pendaient des fleurs dorées. Le contraste avec la désolation glacée qui régnait à l'extérieur était saisissant. *Et étudié,* se dit-il. Les plantes grimpantes étaient touffues et en parfaite santé, mais également taillées de manière à ne pas obstruer les fenêtres.

Derrière les maisons se dressaient deux bâtiments fonctionnels modernes. Le premier abritait les laboratoires du projet, leur expliqua Purillar, le second les ateliers de maintenance et les garages.

— Nos installations sont très robotisées, reprit-il, mais nous avons tout de même besoin de quelques techniciens pour réparer les robots.

— Se pourrait-il qu'il travaille en tant que technicien ? demanda Aaron à Corrie-Lyn.

— Qui sait ? répondit-elle d'un ton léger. Je sais juste qu'il est ici. Enfin, avec un peu de chance. On est quand même venus de sacrément loin…

Aaron ne la regarda pas. *Elle ne peut donc pas tenir sa langue !* Il était parvenu à entrer dans les programmes de l'unité culinaire afin de modifier les paramètres des algorithmes d'usine, de manière à diviser par deux la quantité d'alcool qu'elle ingurgitait. Malheureusement, il n'avait observé aucun changement miraculeux dans son attitude.

— Pourrons-nous rencontrer tout le monde ? demanda Aaron.

— Bien sûr. Enfin, je crois. Après tout, nous sommes dans une base civile, et je ne suis pas commissaire de police, vous savez. Néanmoins, je ne peux obliger personne à vous parler, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, l'air de s'excuser.

— Quiconque refusera aura de grandes chances d'être notre homme, dit Aaron.

— Ce n'est effectivement pas impossible. À l'heure qu'il est, tous les habitants de cette planète sont au courant de votre arrivée et de la raison de votre venue. La mission que je dirige est très modeste.

— Combien êtes-vous, au juste ?

— Quatre cent vingt-sept, dont cent quatre-vingts dans cette base. Il y a cinq cents ans, six mille personnes travaillaient sur cette planète.

— Combien de personne avez-vous restaurées ?

— Deux millions cent mille en tout, répondit fièrement Purillar.

Aaron siffla, impressionné.

— Tant que cela !

— Dont une majorité dans les premières années, évidemment. Toutefois, nos techniques se sont énormément améliorées depuis. Heureusement, d'ailleurs, car, même si le froid aide à la conservation, l'entropie est notre véritable ennemi. Entrons, je vais vous montrer.

Il pénétra dans le bâtiment des laboratoires. Ils commencèrent par visiter la salle d'évaluation, longue pièce aseptisée dans laquelle étaient alignées dix tables médicales entourées de bras en plastique terminés par des instruments et des capteurs. Un corps récemment découvert était étendu sur l'une d'entre elles. Aaron fit la grimace. Difficile de dire si cette chose avait ou non été humaine. Une masse noire couverte de lambeaux de vêtements et de crasse, avec des membres réduits à l'état d'arêtes inidentifiables. Seules les touffes de cheveux qui dépassaient à une extrémité permettaient de dire où se trouvait la tête. Après quelques secondes d'observation, il comprit que le corps était figé en position fœtale.

Des hommes de l'équipe vêtus de combinaisons blanches examinaient le corps à travers les bulles de leurs casques et passaient des capteurs en forme de baguettes dans divers replis du cadavre. Ce faisant, ils délogeaient des flocons de neige qui était précautionneusement aspirés de la surface de la table.

— La température de cette salle est identique à celle de l'extérieur, expliqua Purillar. Tout changement brutal de leur environnement aurait des conséquences catastrophiques. Et puis, il convient également de garantir l'asepsie des lieux.

— Pourquoi ? s'enquit Corrie-Lyn.

— Les radiations ont tué la vie microbienne de Hanko, ce qui contribue également à la conservation des corps. Si des bestioles

pénétraient là-dedans, elles s'offriraient un véritable festin et nous nous retrouverions avec de la bouillie.

— Ils doivent être très fragiles, remarqua Aaron.

— Oui. Celui-ci est presque intact. La plupart du temps, nous ne travaillons qu'avec des segments.

— Vous n'utilisez pas de champs stabilisateurs ?

— Nous évitons de le faire. Nous avons remarqué que les champs avaient un effet néfaste sur les implants mémoires. N'oubliez pas qu'à l'époque on utilisait encore des matrices en cristal. Au début, il nous est arrivé de perdre jusqu'à dix pour cent des données.

— Extirper l'implant doit être extrêmement difficile.

— Nous n'essayons même pas. Une fois que nous avons extrait suffisamment d'ADN pour séquencer l'ensemble du génome, nous déployons des filaments dans le cristal. C'est une opération très délicate, car nous ne pouvons pas mettre sous tension un implant après plusieurs siècles de sommeil. La lecture se fait à froid, une couche moléculaire à la fois. Il faut compter environ neuf mois pour compléter le processus.

— Je croyais que les implants en cristal étaient plus résistants que cela.

— Oh, même à l'époque, on fabriquait du solide. Cependant, imaginez les conditions qu'ils ont endurées pendant mille deux cents ans.

— Et lui, c'est qui ? demanda Corrie-Lyn.

— *Elle,* la corrigea le directeur. Nous pensons qu'il s'agit d'Aeva Sondlin. Nous attendons de pouvoir le confirmer avec son ADN, mais l'endroit où elle a été retrouvée correspond.

— Quel endroit ?

— À quatre kilomètres de sa voiture, et cela n'a pas été facile, croyez-moi. Apparemment, elle a été emportée par une crue brutale. Nous savons quelle habitait une maison située dans une zone non inondable de la vallée. Nous pensons qu'elle tentait de rejoindre la ville la plus proche lorsque la tempête l'a surprise. Elle a informé les autorités qu'elle essaierait de rallier le point de regroupement le plus proche. Mais elle n'est jamais arrivée. Elle a dû être rattrapée par le vent ou la montée des eaux. Peut-être sera-t-elle en mesure de nous le dire.

— Vous saviez qu'elle était portée disparue ?

— Oui. Les archives de l'époque, étant donné les événements, ne sont pas parfaites. Toutefois, nous disposons du recensement complet, et les réfugiés qui arrivaient sur Anagaska avaient tous leurs papiers. Essayer de déterminer ce qui est arrivé aux victimes que nous retrouvons fait partie de notre métier. Chaque cas doit être étudié séparément. Par exemple, nous avons cherché Aeva pendant soixante-dix ans.

— Vous vous fichez de moi ? dit Aaron.

— Je vous assure que non.

— Tout de même, soixante-dix ans…

— Nous commençons par la route la plus probable, par les dangers les plus évidents, et nous disséminons des robots capteurs, qui se dispersent en formant un cercle. Comme tout notre équipement, les robots sont devenus beaucoup plus performants ces derniers siècles. La plupart sont capables de creuser des tunnels dans la neige et la terre. À cause de la tempête, d'énormes quantités d'humus et de roche ont été déplacées ; la topologie des continents n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était. Ensuite, le froid a tout figé. Quatre-vingt-dix pour cent des corps que nous retrouvons aujourd'hui sont enfouis. Ce qui signifie que les robots travaillent dans des conditions extrêmes, même selon les standards élevés de cette planète. Depuis le début de l'opération, le projet de Restauration a employé quatre cent cinquante millions de robots. Onze millions sont encore actifs. Ils ne vont pas très vite, mais ils sont consciencieux.

— Combien d'habitants sont encore manquants ?

— Plus de trois cent mille. Mais je n'ai plus beaucoup d'espoir. La plupart d'entre ces malheureux ont sans doute été emportés dans la mer. La voiture de cette pauvre Aeva, continua-t-il en désignant la forme recroquevillée, a été retrouvée à quarante-sept kilomètres de la route sur laquelle elle roulait. Après, il a fallu la chercher sous une épaisse couche de sédiments. La persistance paie. Nous continuons à en trouver de vingt à trente par an.

Ils visitèrent alors le centre de séquençage de l'ADN – un simple bureau équipé de calculateurs puissants. Même dans des

circonstances ordinaires, l'ADN humain se décomposait rapidement. Après mille deux cents ans du régime spécial de Hanko, il ne restait que quelques fragments. Cependant, chaque cadavre comportait de nombreuses cellules, qui constituaient un puzzle difficile à compléter, mais les ordinateurs étaient là pour cela. Une fois les séquences principales reconstituées, on bouchait les trous grâce aux fichiers familiaux stockés dans les cliniques – car ces fichiers existaient dans la plupart des cas. Dès que le corps était formellement identifié, on lançait la production d'un clone.

— Pas ici, bien sûr, reprit Purillar. Les cliniques d'Anagaska se chargent de cette partie de notre mission. Qui voudrait revenir à la vie dans un endroit pareil ? Les gens ont déjà bien du mal à s'habituer au présent, qui est aussi leur futur. Le plus souvent, ils ont recours à des spécialistes pour les aider.

— La vie a-t-elle tant changé depuis cette époque ?

— Pas vraiment. Et puis, nombre de ces victimes espéraient effectivement être sauvées de cette manière. Ce qui les choque, c'est le temps écoulé. Leurs amis et leurs parents ne sont plus là. Leur solitude est grande.

Dans la salle suivante se trouvait la section où les mémoires étaient réhabilitées, où l'on essayait de lire les données enregistrées par les implants. C'était une opération infiniment plus complexe que le séquençage d'un ADN.

Puis il y avait les archives, pour les gens qu'on n'arrivait pas à identifier : les registres de l'état civil, les mémoriaux des familles qui avaient perdu des proches, les journaux de bord et les souvenirs des équipes d'évacuation, des listes de gens qui visitaient peut-être Hanko au moment de l'attaque, celle des personnes portées disparues dans le Commonwealth intersolaire à l'époque.

Venaient alors les laboratoires spécialisés dans les analyses de structures moléculaires, qui identifiaient les indices infimes et hétéroclites recueillis par les robots dans le sol gelé de la planète. Ainsi une écaille de peinture appartenait-elle forcément à un modèle de voiture particulier, un fil à un vêtement produit par une usine, vendu par des détaillants à une liste de clients ou de comptes en banque. On trouvait également des bijoux, des

animaux de compagnie, ainsi que de très nombreux artefacts inconnus, qui appartenaient forcément à un citoyen de Hanko disparu.

Après les labos, les affaires non classées, où étaient répertoriées toutes les personnes manquantes.

Dans le centre des opérations, on surveillait le travail des robots et des équipes qui creusaient dans des conditions terribles.

Deux heures plus tard, ils avaient rencontré toutes les personnes qui travaillaient dans ce bâtiment. Aucune d'entre elles ne réagit bizarrement en voyant Corrie-Lyn, ni n'essaya de l'éviter. Aaron les scanna toutes avec discrétion. Pas de biononiques dans les parages.

— Vous avez rencontré presque tout le monde, dit Purillar. Vous verrez sans doute les autres ce soir, à la cantine. Nous avons l'habitude de manger ensemble.

— Et s'il n'est pas là ? demanda Aaron.

— J'en serais navré, mais je ne pourrais rien faire de plus pour vous, répondit le directeur en lançant un regard gêné à Corrie-Lyn.

— Pourrions-nous visiter les avant-postes ? s'enquit celle-ci.

— S'il est sur cette planète, il doit avoir entendu parler de votre arrivée, à l'heure qu'il est. S'il ne nous a pas contactés, c'est qu'il ne souhaite pas vous parler.

— Il pourrait changer d'avis en me voyant, dit Corrie-Lyn en faisant l'étalage d'une tristesse intense dans le champ de Gaïa.

Le directeur ne semblait pas très content.

— Je ne pourrai pas vous empêcher de vous aventurer dehors, dit-il. Techniquement, Hanko est une planète du Commonwealth comme les autres. Vous avez le droit de vous y déplacer à votre guise. Néanmoins, je ne vous le conseillerais pas.

— Pourquoi ? demanda Aaron.

— Vous avez un bon vaisseau, mais cela ne vous empêchera pas de rencontrer de grandes difficultés lorsque vous volerez au-dessus du sol. Nous ne pouvons pas utiliser de capsules, ici ; les vents sont trop forts et l'énergie contenue dans l'atmosphère trop importante. Par deux fois nous avons essayé d'utiliser notre

vaisseau pour des missions de secours, et par deux fois cela a failli tourner au désastre. Nous avons été forcés d'abandonner et de ressusciter nos camarades décédés.

— Mon vaisseau possède un excellent champ de force.

— Je n'en doute pas. Toutefois, élargir votre champ de force ne fera qu'augmenter votre prise au vent. Sur cette planète cela peut se révéler encore plus dangereux que de ne pas avoir de champ de force. En fait, seuls vos réacteurs garantiront votre stabilité.

Aaron n'aimait pas beaucoup cela. Le *Tricheur rusé* était la meilleure des protections. *Dans des circonstances normales*. Ses unités regrav avaient eu le plus grand mal à faire descendre le vaisseau jusqu'au dôme de la base, qui n'était pourtant pas une cible minuscule.

— Comment vos équipes font-elles pour se déplacer ?

— Nous nous déplaçons au sol dans des véhicules montés sur chenilles. Ils pèsent trois tonnes, sont très lents, mais sûrs.

— Pourrions-nous vous en emprunter un ? Je suis certain que vous ne les utilisez pas tous. Vous avez dit vous-mêmes que cette base était prévue pour accueillir beaucoup plus de monde. Nous nous contenterions d'un vieux modèle.

— Écoutez… Vraiment… Il n'est pas ici.

— Nous signerons toutes les décharges que vous voudrez, intervint Corrie-Lyn, mais, je vous en prie, donnez-nous cette chance.

— J'ai plus de vingt équipes réparties sur toute la surface de cette planète. Nous utilisons les calottes polaires pour passer d'un continent à l'autre. Il vous faudrait une année entière pour faire le tour des avant-postes.

— Nous pouvons au moins commencer. Si Yigo apprend que nous visitons tous les avant-postes, il saura qu'il n'a pas d'autre choix que de me rencontrer. Il pourrait même prendre les devants et…

Purillar se frotta le front de ses doigts agités de tics.

— Écoutez, je ne peux pas me permettre de mettre le projet tout entier en danger, mais si vous me signez une décharge…

— Je comprends. Merci infiniment.

Après le dîner, Aaron et Corrie-Lyn se rendirent dans le deuxième bloc pour inspecter le véhicule que Purillar avait consenti à leur prêter. Au-dessus de leurs têtes, les lumières flottantes dispensaient une douce aura crépusculaire, mais l'effet était gâché par les éclairs qui striaient sans cesse le ciel au-dessus du champ de force.

— Il n'était pas à la cantine ? demanda Corrie-Lyn.

— Non. J'ai scanné tous les employés de la base. Aucun d'entre eux n'a de biononiques, même si quelques-uns sont équipés d'enrichissements intéressants. Je suis sûr que l'ambiance n'est pas aussi décontractée que ce bon vieux directeur a bien voulu nous le dire.

— Vous aimez juger les gens, pas vrai ?

— Au contraire. Je me fiche pas mal de savoir ce qu'ils se font mutuellement dans l'intimité de leurs maisons. J'ai juste besoin d'évaluer le danger éventuel que nous courons.

La porte en morphométal du garage numéro 11 s'enroula pour révéler le véhicule. C'était une sorte de coin monté sur quatre chenilles basses. Sa carrosserie était orange vif et les fenêtres se résumaient à des entailles noires ouvertes sur les flancs. Les projecteurs de champ de force étaient des bulbes bosselés situés sur le dessus, auxquels étaient accrochés comme des bébés marsupiaux des robots de maintenance qui ressemblaient à des crabes. Aaron se connecta au réseau de l'engin et découvrit qu'il possédait des fonctions autoréparatrices avancées. Un tiers de la soute était occupé par des pièces détachées.

— Nous serons en sécurité là-dedans, lui dit-il. Le réseau s'occupera du pilotage. Nous aurons juste à lui dire où nous souhaitons nous rendre.

— Où souhaitons-nous nous rendre, justement ? Vous savez, Purillar a raison. Si Inigo était ici, il nous aurait déjà contactés. Enfin, il m'aurait déjà contactée.

— Vous êtes sûre ?

— Arrêtez un peu, lâcha-t-elle, avec une mine de dégoût. Rendez-moi ce service…

— Il est clair que vous ne lui manquez pas autant qu'il vous manque. Il vous a quittée, vous vous rappelez ?

— ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE ! cria-t-elle.

— Ne vous voilez pas la face. Pas maintenant. J'ai besoin que vous gardiez vos esprits.

— Mes esprits…, répéta-t-elle. Eh bien, c'est trop tard. D'ailleurs, la première chose que je lui dirai si nous le trouvons sera de ne pas vous aider, espèce d'inadapté de psychopathe de merde !

— Je n'attends pas autre chose de votre part.

Elle le regarda avec colère, lui tourna le dos, mais resta avec lui. Aaron sourit.

— S'il est ici, le pèlerinage sera terminé depuis longtemps lorsque nous l'aurons trouvé, reprit-elle, boudeuse.

— Je ne pense pas. N'oubliez pas que nous avons un avantage qui réduit notre champ de recherche : nous savons qu'il appartient à la branche Haute.

— Et alors, lâcha-t-elle avec mépris, mais aussi avec une pointe de curiosité.

— Ses scanners sont précieux sur cette planète, où des corps sont profondément enfouis dans le sol. Les miens me permettent de détecter des anomalies à plusieurs centaines de mètres. C'est plus difficile à travers la matière solide, mais cela fonctionne tout de même.

— Son taux de réussite sera supérieur à celui de ses camarades…

— Évidemment, il y a d'autres facteurs, tels que l'aptitude à déterminer à quel endroit se trouvait une personne donnée au moment où on a perdu toute trace d'elle ; ces recherches-là se font en amont, et non pas sur le terrain. Mais oui, il est raisonnable de penser que l'équipe la plus efficace sera celle d'Inigo.

— Y a-t-il une équipe plus efficace que les autres ?

— Ouais. Mon ombre virtuelle n'a même pas eu besoin de pirater les fichiers. Tout est public. L'équipe qui travaille avec le plus de succès se trouve dans la province d'Olhava, soit sur ce continent, à neuf cents kilomètres au sud-ouest. Si nous partons tôt demain matin, nous y serons dans quarante-huit heures.

* * *

Oscar Monroe était tombé amoureux de la maison dès qu'il l'avait vue. C'était un cylindre courtaud aux parois extérieures de verre, juché sur un pilier central haut de cinq mètres, qui contenait un escalier central. La base et le toit de la demeure étaient constitués d'un genre de roche artificielle lisse, similaire à du granit blanc, qui brillait comme un sommet enneigé sous le soleil bleuté d'Orakum. Le jardin ressemblait à un parc antique laissé à l'abandon, avec ses allées colonisées par de l'herbe laineuse, ses alignements d'arbres ornementaux et deux bassins reliés par une petite cascade. Il y avait même quelques structures helléniques en briques dissimulées dans des recoins, couvertes de mousse et de plantes grimpantes lourdes de fleurs, qui accentuaient encore leur aspect antique. Plusieurs dizaines de robots jardiniers travaillaient dur pour maintenir cette illusion.

Cela faisait dix-neuf ans qu'il y vivait. C'était un endroit merveilleux, où il aimait revenir entre deux missions, car il y était loin du stress et de la politique qui pourrissaient le quotidien dans les grandes sociétés. Oscar pilotait les vaisseaux de la compagnie nationale d'Orakum, une boîte en pleine expansion qui exploitait vingt lignes vers autant de Mondes extérieurs. Depuis sa résurrection, il n'avait jamais essayé d'exercer un autre métier que celui-ci.

Son réveil dans la clinique avait été un choc. Avant de mourir, il avait jeté son hyperplaneur contre celui d'Anna Kime. Il avait sauvé le Commonwealth – super. Il avait tué la femme de son meilleur ami – pas terrible. Sans l'intervention de cette dernière, Wilson Kime aurait réussi sans problème cette mission cruciale. Oscar se rappelait les instants qui avaient précédé la collision, ce moment d'absolue sérénité. Il n'imaginait pas que quiconque récupérerait son implant mémoire. Pas après sa confession, pas après qu'il eut avoué avoir été impliqué dans un attentat terroriste qui avait coûté la vie à quatre cent huit personnes, dont un tiers était dépourvu d'implants mémoires car trop jeunes. Des enfants. Le fait qu'il n'avait pas voulu cela, qu'il n'avait pas l'intention de tuer ces innocents, que lui et ses complices avaient raté leur cible – tout

cela n'aurait pas dû jouer en sa faveur. Cependant, le juge avait tenu compte des services qu'il avait rendus au Commonwealth, de son sacrifice ultime. Oscar aimait à penser que Wilson avait peut-être payé un bon avocat pour le défendre. Ils avaient été bons amis, autrefois.

— Je suppose que nous avons gagné, alors ? avait-il dit à son réveil d'une voix qui sonnait effectivement comme la sienne.

Au-dessus de lui, le visage juvénile d'un médecin.

— Bienvenue chez vous, M. Yaohui.

— Appelez-moi Oscar. J'ai été Oscar beaucoup plus longtemps que Yaohui.

Pendant quarante années de cavale, exactement.

— Comme vous voudrez.

Il parvint à se redresser sur ses coudes, ce qui l'étonna un peu. Il avait vu des clones ressuscités à plusieurs reprises – des choses pitoyables avec la peau sur les os et des organes dont la croissance avait été accélérée jusqu'à atteindre les dimensions d'un adolescent. Il leur fallait des mois pour développer leur masse musculaire et recommencer à bouger normalement. Ce corps-ci, pourtant, semblait avoir presque achevé sa croissance, ce qui signifiait que la technique avait progressé. La guerre avait fait de très nombreuses victimes – des dizaines de millions, au moins. On l'avait sans doute relégué à la fin de la liste.

— Combien de temps ?

— Euh… Oscar, on vous a jugé pour vos… euh… crimes passés. Étant donné votre état à l'époque, votre cas a créé un précédent qui…

— On m'a jugé ? Comment cela, mon *état* ? J'étais mort.

— Vous avez souffert d'une perte corporelle. Votre implant mémoire n'a pas été endommagé – vis-à-vis de la loi du Commonwealth, vous êtes la même personne qu'avant. C'est une certaine Paula Myo qui a retrouvé votre implant.

— Ah… ! lâcha Oscar, à qui cela ne disait rien de bon. Paula m'a retrouvé ?

— Oui. Vous et Anna Kime. Elle vous a ramenés tous les deux sur Terre.

— Anna était un agent de l'Arpenteur.

— Oui. En vertu de la loi d'amnistie Doi, sa mémoire a été nettoyée de tout conditionnement, et elle a été ressuscitée en tant qu'être humain parfaitement normal. Apparemment, Wilson Kime et elle se sont mariés. Je ne sais pas s'ils sont toujours ensemble, quoi qu'il en soit, elle était à bord d'*Endeavour* lorsque Wilson a fait le tour de la galaxie.

Les épaules d'Oscar n'étaient finalement pas si solides que cela, car il s'affaissa sur le matelas.

— Combien de temps ? croassa-t-il avec un sentiment d'urgence.

— Vous avez été déclaré coupable. Vos états de service dans la Marine ont joué en votre faveur, mais cela n'a pas suffi à faire oublier les centaines de tués de la station d'Abadan. Les juges vous ont condamné à de la suspension de vie. Cependant, le nombre des victimes… euh… innocentes à ressusciter était tel, à l'époque, qu'on a préféré stocker votre mémoire plutôt que de vous cloner avant d'exécuter la sentence.

— Combien de temps ? murmura Oscar.

— Vous avez été condamné à mille cent ans de suspension.

— Putain !

Il était seul. C'était peut-être pire que sa peine de suspension. Après tout, il n'avait pas senti le temps passer, il n'avait pas eu le temps de se repentir, de réfléchir aux crimes qu'il avait commis. Dans ce présent, cependant, la vie était différente. Tous ceux qu'il avait connus étaient morts ou avaient *migré vers l'intérieur* – expression ridicule, manière politiquement correcte de décrire une euthanasie avec filet de sécurité. Peut-être était-ce justement le but de la suspension. Faire mal.

Sans famille ni amis, affublé de connaissances et de compétences qui n'intéressaient même pas les musées, Oscar avait été contraint de repartir à zéro.

La Marine n'avait pas voulu de lui, ce qui était compréhensible. Il ne voulait pourtant pas spécialement faire partie de la flotte dissuasive ; il se serait volontiers contenté de missions d'exploration. Mais non…

Avant la Guerre contre l'Arpenteur, il avait travaillé pour la division exploratoire de CST. Ouvrir de nouvelles planètes à la

colonisation, aider les gens à débuter une nouvelle vie était déjà une façon de se faire pardonner son passé. Sauf qu'en plus ce travail lui plaisait vraiment. Alors, il avait appris à piloter. Par chance, les générateurs de trous de ver continus étaient fondés sur des principes et des théories développées durant sa première vie, et il n'avait pas mis longtemps à rattraper son retard.

Orakum SolarStar était la troisième société pour laquelle il travaillait depuis sa résurrection. C'était une compagnie ordinaire, comme il en existait beaucoup dans les Mondes extérieurs. En fait, non, elle était plus modeste que les autres. Orakum se trouvait dans les confins du Grand Commonwealth et n'était colonisée que depuis deux siècles. C'était donc un monde éloigné, ce qui en faisait un candidat idéal pour organiser des missions d'exploration et diriger l'ouverture de nouvelles colonies, événements très rares, malheureusement.

La Marine avait cartographié tous les systèmes solaires qui se trouvaient à proximité immédiate des Mondes extérieurs. L'expansion n'avait jamais été aussi lente. Les frontières des Mondes extérieurs n'avaient beaucoup bougé ces derniers siècles. La vieille idée selon laquelle la culture Haute n'arrêterait jamais de se propager et disséminerait l'espèce humaine dans la galaxie n'était donc qu'une imposture. Avec les migrations vers l'intérieur, le nombre d'humains de la branche Haute restait à peu près constant. Les Mondes extérieurs, eux, présentaient tous les types de sociétés imaginables, en termes de diversité ethnique, idéologique, technologique et religieuse. Quiconque se sentait mal représenté chez lui pouvait monter à bord d'un vaisseau et s'installer sur une planète plus accueillante. En réalité, on n'avait plus trop de raisons de fonder de nouvelles colonies.

En dix-neuf années passées chez SolarStar, il n'avait été témoin que de trois vols d'exploration, dont deux plus courts encore que les liaisons commerciales habituelles de la société. On était loin des pionniers de l'ancien temps. Au moins avait-il accumulé de l'ancienneté et pourrait-il prétendre participer activement à la prochaine mission de ce type. Comme tous les pilotes, il était un éternel optimiste.

De cette hypothétique mission, il n'avait guère été question lorsqu'il avait fait son dernier rapport dans les locaux de la compagnie. Il venait de rentrer de Troyan, qui se trouvait à soixante-dix années-lumière. Pendant les quinze heures qu'avait duré le vol, il s'était contenter de discuter avec le cerveau du vaisseau et de se balader sur l'unisphère. Un jour ou l'autre, il en était persuadé, on cesserait de penser que les pilotes humains étaient indispensables. Après tout, il n'était assis à l'avant du navire que par principe, car son travail se limitait surtout aux relations publiques. Certains de ses passagers seraient sans doute plus qualifiés que lui pour effectuer des réparations, si l'occasion se présentait. Sauf qu'elle ne se présenterait jamais.

Au moins avait-il eu la chance de visiter de nouvelles planètes. Qui n'étaient malheureusement pas restées nouvelles très longtemps…

Sa capsule regrav transperça la mince couche nuageuse, décrivit lentement une courbe autour de la maison et se posa sur l'herbe près d'un bosquet de rancatas effilés et haut de près de vingt mètres, ornés de feuilles semblables à des fouets bruns qui se balançaient doucement dans le vent. Il descendit du véhicule et inspira profondément l'atmosphère parfumée. Loin, derrière l'horizon, la campagne vierge d'Orakum était tapissée de fleurs sauvages et épineuses qui restaient belles presque toute l'année. La douceur du climat de cette planète n'était pas le moindre de ses atouts.

Jesaral apparut au pied de la maison. Le magnifique jeune homme ne semblait pas particulièrement enthousiaste à l'idée de l'accueillir. Soulagé, tout au plus. Il n'était vêtu que d'un bermuda blanc. À la vue de ce corps hâlé, le cœur d'Oscar s'emballait systématiquement. Jesaral, qui avait à peine vingt ans, était le plus jeune de ses trois partenaires. Ce qui faisait d'Oscar le pire vicelard de la galaxie – plus de mille ans d'écart, c'était beaucoup, mais aussi tellement bon.

Le jeune homme serra Oscar dans ses bras, tandis qu'ils s'embrassaient avec sensualité. Le champ de Gaïa s'emplit d'un enthousiasme débridé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Oscar.

— Ce sont eux, répondit Jesaral en désignant la maison du pouce.

Oscar se retint de soupirer. Avec Dushiku et Anja, tout se passait à merveille depuis plus de dix ans. Ses deux autres partenaires avaient plus de cent ans et s'entendaient très bien. À leur âge, ils savaient que la vie à plusieurs n'était possible qu'à condition de consentir à quelques concessions. Cependant, tout le monde avait des difficultés à s'habituer à la présence du petit nouveau, qui n'avait ni leur expérience ni leur sophistication. C'était justement ce qui le rendait excitant, au lit comme en dehors.

— Qu'ont-ils fait ?

— Ils t'ont préparé une surprise – et je sais à quel point tu n'aimes pas cela.

— Cela dépend. C'est une bonne ou une mauvaise surprise ?

— Non, non, je n'en dirai pas plus. Je te préviens parce que je n'ai pas envie que tu prennes mal leur initiative.

Oscar utilisa son amas macrocellulaire pour se connecter au réseau de la maison. Impossible de voir ce qui l'attendait à l'intérieur ; toutes les précautions avaient été prises. Par Anja, probablement. Elle travaillait dans le développement de programmes neuraux. Dans son domaine, elle était une des meilleures de la planète.

— Je dois avouer que ta logique est très étrange, dit Oscar.

Jesaral sourit de toutes ses dents.

— Allez, viens, viens ! Je n'en peux plus d'attendre, s'exclama-t-il en le tirant par le bras avec un engouement qui, cette fois, illumina son visage comme le soleil du matin.

Ils entrèrent à la base du pilier, grimpèrent l'escalier en colimaçon puis débouchèrent dans un petit vestibule encombré d'arbustes rapportés de mondes différents, dont les fleurs pointaient vers le plafond transparent. Dix portes donnaient sur l'entrée. Jesaral le précéda dans le salon principal. Contrastant avec l'extérieur de la demeure, celui-ci était tapissé de caran, un bois local à la teinte brun doré. Les planches avaient été savamment disposées de manière à donner l'illusion qu'ils se trouvaient dans un tronc géant évidé. Les meubles rouge et or contribuaient à l'ambiance somptueuse.

Dushiku attendait au centre de la grande pièce, un verre de whisky pur malt avec trois glaçons à la main. Un sourire coquin fendait son visage large.

— Bienvenue à la maison.

— Merci, répondit Oscar en prenant le verre d'un geste las.

— Je vois que Jesaral n'a pas pu se retenir.

— Je ne lui ai rien dit, protesta le jeune homme.

— Alors ? s'enquit Oscar.

Dushiku haussa un sourcil et se tourna vers le balcon situé derrière la paroi de verre, à l'autre bout de la pièce. Anja était appuyée sur la balustrade et parlait du jardin situé en contrebas. Sa voix joyeuse leur parvenait par la porte ouverte. Oscar connaissait bien ce ton ; elle jouait à la parfaite hôtesse, elle marquait son territoire. Anja était incroyablement belle. Il est vrai qu'elle consacrait un tiers de son salaire à l'entretien de cette perfection. Elle séjournait à la clinique au moins deux fois par an, car la beauté était volatile et les modes éphémères et traîtresses, même sur Orakum. Son dernier traitement remontait à seulement trois semaines ; elle s'était fait retirer quelques centimètres et assombrir la peau, qu'elle avait satinée. Son visage n'était que courbes délicates encadrées par une épaisse crinière châtaigne qui lui tombait en dessous des épaules et voilait ses grands yeux noisette et innocents. En sa présence, le champ de Gaïa débordait d'une effervescence ingénue. La simplicité apparente de ses vêtements était trompeuse, car son tee-shirt rouge et sa jupe bleu marine légère étaient destinés à mettre en valeur l'incroyable féminité de son corps compact.

Et pourtant, une fois n'était pas coutume, Anja n'impressionnait pas son interlocutrice. Oscar examina la femme appuyée elle aussi contre la balustrade. Elle mesurait facilement une demi-tête de moins qu'Anja et portait une robe blanche moderne à la surface légèrement scintillante, ainsi qu'une veste rouge rouille à manches courtes. Élégante sans être outrageusement féminine. Normalement, Anja faisait de l'effet aux gens. Manifestement, cette femme était l'exception qui confirmait la règle. Après dix ans de vie commune, il lisait dans la voix et les postures d'Anja comme dans un livre ouvert.

Lorsqu'elle peinait à impressionner son public, elle était de mauvaise humeur. Oscar laissa un peu de son amusement filtrer dans le champ de Gaïa.

Anja le sentit et pinça les lèvres comme Oscar s'approchait du balcon.

— Oscar, chéri, je discutais avec une vieille amie à toi.

La femme se retourna. Elle eut un sourire en coin.

Oscar laissa tomber son verre. Il ne sentait plus sa main. Il ne sentait plus son corps tout entier. Le cristal éclata et les glaçons roulèrent sur le bois poli.

— Bonjour, Oscar, dit Paula Myo.

— Nom de… Bordel !

— Cela fait un bail.

Oscar ne parvint même pas à émettre un grognement. L'inquiétude de ses partenaires, surpris par sa réaction, inonda le champ de Gaïa.

— Vous deux…, dit Jesaral en pointant un doigt accusateur sur Paula. Je croyais…

— Tout va bien, coassa enfin Oscar.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Jesaral à Paula. Vous aviez dit que vous étiez amis.

— C'est vrai. Mais c'était il y a longtemps.

— Encore et toujours la même excuse. On dirait que tout est arrivé avant ma naissance.

— Ce n'est pas tout à fait faux, remarqua Oscar.

Son ombre virtuelle demanda à un robot de ramasser les morceaux de verre. Alors seulement, il parvint à produire un faible sourire.

— Comment allez-vous, Paula ?

— Comme d'habitude.

— Je vois…

Elle n'avait pas changé. Physiquement, en tout cas. Elle était la même qu'avant. Peut-être ses cheveux noirs et raides étaient-ils plus longs de quelques centimètres. Lui, en revanche, avait un nouveau corps Avancé fondé sur son ADN propre, puis enrichi avec des amas macrocellulaires, des os plus solides, des organes plus efficaces et une longévité accrue. Après quatre-vingt-six ans, il n'avait toujours pas besoin de rajeunissement,

même si son visage était un peu marqué – ce que ne manquait jamais de lui rappeler Anja. Mais elle… Elle devait appartenir à la branche Haute, à présent. De toute façon, il ne la voyait pas entrer en clinique dans la seule intention de soigner son apparence.

— Vous vous connaissez ? demanda Dushiku, d'une voix incertaine.

— Oui, répondit Oscar en se raclant la gorge. Vous pourriez nous laisser seuls quelques minutes, s'il vous plaît ?

Ses partenaires échangèrent des regards gênés et inondèrent le champ de Gaïa d'inquiétude et d'irritation.

— Nous attendrons dehors, dit Anja en lui tapotant le bras. Si tu as besoin de quelque chose, hurle.

Le robot domestique arriva en se dandinant dans le salon et entreprit d'aspirer le whisky. Oscar recula vers un canapé et s'assit lourdement. Sa sensation d'engourdissement se dissipa et céda la place à une colère grandissante. Il posa un regard noir sur Paula.

— Mille cent années. Merci infiniment.

— J'ai retrouvé votre implant mémoire.

— Et vous l'avez fait juger !

— Mais vous êtes vivant comme au jour de ce vol en hyperplaneur. On ne peut pas en dire autant de vos victimes d'Abadan.

— Putain de merde, vous allez arrêter de me persécuter ?

— Je n'essaie pas de réveiller votre sentiment de culpabilité. Vous vous débrouillez très bien tout seul.

— Ouais, ouais…, lâcha-t-il en s'enfonçant dans les coussins. Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Vous vivez plutôt bien, reprit-elle en jetant un regard circulaire sur le salon. Anja semblait très fière de sa maison. Maintenant, je comprends pourquoi.

— La pension de rajeunissement et de résurrection versée par CST s'est accumulée sur un fonds administré par Wilson. Vous savez ce que représentent onze siècles d'intérêts ? Ils représentent cette maison. Damnée inflation ! Normalement, j'aurais dû être capable d'acheter une planète entière.

— Vos partenaires sont des gens bien. Jesaral est très jeune, n'est-ce pas ?

— Ouais, grogna-t-il. En plus, il a une très grosse bite.

Paula sourit.

— Êtes-vous entré en contact avec Wilson après votre résurrection ?

— Il m'a laissé un message. Tout comme Anna. Tous les deux sont dans l'ANA depuis bien longtemps, et je ne peux pas dire que je les envie. Bon, arrêtons là ces salades ; qu'est-ce que vous voulez ?

— J'aimerais vous proposer un travail.

Oscar n'aurait jamais cru cela possible. Il se trouvait dans la même pièce que Paula Myo, et il riait à gorge déployée.

— Ma parole, vous êtes devenue gâteuse avec l'âge. Vous voulez que *moi* je travaille pour *vous !* C'est une putain de blague ?

Paula eut alors un sourire carnassier, quasi immoral.

— Bien sûr.

L'humour d'Oscar s'évanouit d'un seul coup. Un début de nausée commença à lui chauffer l'estomac.

— Merde, vous ne plaisantez pas du tout.

— Évidemment. Ce serait l'arrangement idéal. Personne ne suspecterait une telle collaboration.

— Non. Pas question. Faites chanter quelqu'un d'autre. Je préfère encore retourner en suspension.

— Oscar, voyons, vous n'êtes pas Jesaral, alors arrêtez de vous comporter comme lui. Je ne suis pas venu chez vous pour vous menacer. Je suis ici parce que je vous connais et que je sais ce que vous voulez.

— Vous ne me connaissez pas aussi bien que vous le pensez, madame !

Paula se pencha sur lui et plongea son regard brillant dans le sien.

— Oh que si, Oscar, je vous connais parfaitement ! Nous avons passé les derniers jours de votre première vie ensemble. J'ai failli mourir, et vous, vous êtes bel et bien mort. Ne me dites pas que nous ne nous comprenons pas. Vous vous êtes sacrifié

pour sauver l'espèce humaine. Vous êtes un homme honorable, Oscar. Rongé par la culpabilité, mais honorable.

Oscar faisait son possible pour ne pas se laisser intimider.

— C'était une situation particulière, complètement folle. Cela ne se reproduira plus jamais.

— Vraiment ? Pour qui croyez-vous que je travaille, aujourd'hui ?

— Je ne prendrais pas un risque énorme en répondant l'ANA. On ne se refait pas.

— Vous avez raison pour l'ANA, mais vous vous trompez sur le reste. Je suis différente, j'ai changé.

— Ouais, il n'y a qu'à vous regarder. Le même boulot pendant treize siècles. Je vous reconnais à peine. Paula, sérieusement, vous ne pouvez pas changer. Vous êtes comme cela.

— Depuis Far Away, je ne suis plus la même. Cela m'a presque tué, mais j'ai compris que je n'avais d'autre choix que de m'adapter. Alors, j'ai revu le séquençage de mon ADN afin d'effacer mes comportements compulsifs.

— C'est évident au premier coup d'œil.

— L'autodétermination peut venir à bout d'une nature artificielle.

— Vous devriez raconter votre histoire à ces vieux philosophes qui se disputaient sur l'importance relative de l'acquis et de l'inné. Ah, pardon, ils sont tous morts depuis plus de deux mille ans…

— Vous ne voulez pas répondre. Vous essayez de vous justifier à vos propres yeux. Vous avez peur.

— Vous vous trompez. Vous n'avez rien compris. Ma réponse est non. Je ne vous aiderai pas. Mais peut-être ne me suis-je pas assez bien fait comprendre : NON !

— Vous imaginez bien que la situation doit être grave pour que je sois venue vous voir.

— Je m'en fous. Je ne vous aiderai pas.

— C'est à cause du pèlerinage. Oscar, je suis très inquiète. Vraiment très inquiète.

Il la regarda sans comprendre et se demanda s'il pourrait encaisser un choc supplémentaire.

— Écoutez, comme tout le monde j'ai suivi cette histoire. La Marine va régler son compte à la flotte de l'empire des Ocisens, et l'ANA empêchera le pèlerinage d'avoir lieu. Heureusement, d'ailleurs. Le Vide bouffera la galaxie si les vaisseaux d'Inigo le pénètrent.

— Vous pensez que c'est aussi simple que cela ? Oscar, vous et moi étions avec Nigel avant de partir pour Far Away. Vous savez à quel point la situation était complexe, à l'époque. Il y avait tellement de facteurs à prendre en considération. Eh bien, aujourd'hui, c'est encore pire. Le Vide n'est qu'un problème périphérique, un prétexte. Les Factions vont partir en guerre. Le destin de l'humanité va se jouer dans cette bataille. Il en va de la sauvegarde de notre âme.

— Je ne peux pas vous aider, dit-il d'une horrible voix geignarde. Nom de Dieu, je ne suis que pilote !

— Oh, Oscar…, murmura-t-elle d'une voix compatissante.

Elle s'agenouilla devant lui et le prit par les mains. Ses doigts étaient chauds sur sa peau.

— Ne soyez pas si humble, reprit-elle. J'ai désespérément besoin de votre aide. Une fois que vous m'aurez donné votre accord, je sais que je n'aurai plus à m'inquiéter. Vous ne me laisserez pas tomber, et c'est très important pour moi.

— Vous êtes victime d'un accès de nostalgie. Je me répète, je ne suis que pilote.

— Vous n'étiez qu'un simple capitaine de la Marine, mais vous nous avez sauvés de l'Arpenteur. Je vais vous expliquer ce qui m'amène ici. Après, je vous dirai pourquoi vous allez m'aider. Je vous forcerai à voir la vérité en face, et vous me détesterez peut-être pour cela, mais cela ne me dérange pas.

— Lâchez le morceau et allez-vous-en, lui ordonna-t-il en libérant ses mains de son étreinte.

— Les Factions me connaissent. Elles m'observent pendant que je surveille leurs agents. Ils ne doivent pas apprendre que je suis à la recherche du Second Rêveur.

Oscar rit, mais son rire fit long feu et se mua en gémissement.

— Vous voulez que je trouve le Second Rêveur ? Moi ?

— Oui. Et vous savez pourquoi cela marchera ?

— Parce que personne ne m'attend au tournant, récita-t-il comme un gamin interrogé par son professeur.

— Exact. Et vous savez pourquoi vous allez accepter ? Ne vous fâchez pas, mais…

Il reprit ses esprits. Il n'avait plus rien à se reprocher. Elle ne pouvait ni le faire chanter ni le menacer. Ou bien avait-il fait effacer un détail de sa mémoire ? *Mon Dieu, un autre Abadan ?*

— Quoi ?

— Votre vie est chiante à mourir. Vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même.

Oscar ouvrit la bouche pour crier. Pour lui dire qu'elle était complètement folle, qu'elle n'avait rien compris, que sa vie était incroyablement riche, qu'il vivait avec des gens qui l'aimaient, que chaque journée était une nouvelle promesse de bonheur. Pour rien au monde il n'aurait voulu revivre la folle période de la Guerre contre l'Arpenteur. La terreur, le stress, l'excitation – il avait déjà donné. Il laissait volontiers tout cela à la nouvelle génération. Toutefois, pour une raison mystérieuse, il se tenait la tête à deux mains et soupirait bruyamment. Il n'avait plus la force de la regarder. Il aurait encore moins la force de regarder ses partenaires.

— Je ne peux pas leur dire cela, articula-t-il difficilement. C'est impossible. Ils croiront que c'est à cause d'eux.

Paula se leva et lui posa une main amicale sur l'épaule.

— Je peux m'en charger, si vous voulez.

— Non, reprit-il en secouant la tête et en essuyant ses yeux humides du revers de la main. Je ne suis pas lâche à ce point.

— Inventez l'histoire que vous voudrez. Je vous couvrirai.

— D'accord…

— Un vaisseau vous attend à l'astroport. Il est équipé d'un ultraréacteur, ajouta-t-elle avec un sourire en coin.

Oscar faillit sourire lui aussi, car c'était une excellente nouvelle.

— Un hyperréacteur ? Au moins vous ne me prenez pas pour une putain de seconde zone.

* * *

Araminta n'aurait pas cru retourner un jour sur le continent Suvorov de cette manière – dans une capsule utilitaire vieillissante qui traversait l'océan du Grand Nuage en volant plus bas et plus lentement que n'importe quelle autre capsule. Pas très grandiose, tout cela. Dire qu'elle s'était promis de rentrer chez elle dans une capsule luxueuse et tape-à-l'œil, d'où elle aurait pu considérer Langham et l'entreprise familiale avec condescendance.

Ce ne sera pas pour tout de suite.

Malheureusement, Likan vivait sur Suvorov. Normal, puisque c'était là que se trouvait Ludor, la capitale de Viotia. Likan n'était pas du genre à vivre en province. Il lui fallait être tout le temps au cœur de l'action. Voilà pourquoi elle survolait ce maudit océan. Le coffre plein de ses plus beaux vêtements, la peur au ventre.

Les talents de Likan l'intéressaient réellement. Atteindre ce statut social en moins de cent cinquante ans était une réussite majeure. Elle pourrait apprendre beaucoup de choses à son contact, à condition de parvenir à le faire parler.

Il y avait aussi le phénomène culturel qu'était le sheldonisme. Des milliers de personnes sur des centaines de Mondes extérieurs qui tentaient d'imiter leur idole hypercapitaliste. Un comportement proche de l'adoration aveugle, à son avis. Toutefois, elle était disposée à leur laisser le bénéfice du doute pour le moment. Peut-être devrait-elle emprunter cette voie, elle aussi. Bovey lui-même était forcé d'admettre que le sheldonisme était le degré ultime de l'esprit d'entreprise. Enfin, le sheldonisme correctement appliqué. Car les Mondes extérieurs regorgeaient d'adeptes ratés.

Et puis, le harem. Le fantasme masculin typique, le rêve devenu réalité d'un homme riche. Un rêve beaucoup plus commun aujourd'hui que du temps de Sheldon. Le partenariat à plusieurs était de plus en plus fréquent sur les Mondes extérieurs. À vrai dire, elle était assez mal placée pour les critiquer, puisque sa relation avec Bovey avait été du même acabit. Techniquement parlant, elle était célibataire, libre et intéressée par l'expérimentation sexuelle. Elle ne pensait pas

trouver son bonheur avec ce harem, mais après tout, elle s'était déjà surprise avec Bovey.

Allez, une dernière aventure, après, je me range. Ce week-end, le mot d'ordre sera : « Gagner ! gagner ! »

Sur cette pensée coupable et agréable, la capsule finit sa traversée en survolant la propriété de Likan. Il possédait plus de cent cinquante mille kilomètres carrés, dont une bonne proportion de littoral parsemé de complexes de loisirs. Dans des champs gigantesques dont s'occupaient plus d'un million de robots, il cultivait les légumes les plus luxueux, de ceux qu'aucune unité culinaire ne savait reproduire. Sa production était conditionnée dans des usines automatisées à l'hygiène irréprochable et vendue sous sa propre marque.

Venait alors Albany, son complexe industriel – un carré de douze kilomètres de côté sis au milieu d'une vaste plaine. Les grands bâtiments cubiques – des fabriques et des centres de conditionnement – y étaient alignés de façon géométrique. Entre le complexe et le fleuve, sur un vaste espace vert, s'étirait un astroport avec d'innombrables plates-formes d'atterrissage. Les péniches étaient tellement nombreuses qu'on ne voyait même plus le cours d'eau, tandis que les vaisseaux-cargos dessinaient une chaîne ininterrompue reliant le ciel à la terre. Aucun humain n'habitait Albany. Les techniciens qui faisaient fonctionner le complexe vivaient dans des villes-dortoirs situées à une trentaine de kilomètres de là. Elle en survola une, qu'elle trouva très jolie. Elle y vit de grandes maisons, de nombreux espaces verts et des bâtiments publics magnifiques qui offraient tous les services nécessaires.

Tout cela est à lui. Mieux encore : tout est sorti de son imagination. Pour une vision, c'en est une belle.

Le réseau de sa capsule fut contacté par la régulation du trafic. Elle envoya son certificat d'identité et se vit assigner un vecteur de descente.

Likan habitait trois bâtiments distincts, dont deux construits au bord d'un lac long de quinze kilomètres. Le premier était un gigantesque château en pierre qui devait comporter au moins cinq cents pièces. Le deuxième, à l'opposé du premier, était un ovoïde opalescent et scintillant, ultramoderne, qui donnait

l'impression d'être sur le point de rouler dans l'eau. Le troisième était un petit – en comparaison – pavillon en bois construit sur la falaise d'une île dentelée.

La capsule se posa devant l'ovoïde. Ce dont Araminta se félicita en silence. Elle voulait voir à quoi il ressemblait à l'intérieur et peut-être s'inspirer de sa décoration.

Deux des épouses de Likan vinrent l'accueillir à la descente de son appareil. Il y avait Clémence, une très jeune femme vêtue d'un chemisier blanc et d'un short bleu en coton qui mettaient en valeur sa minceur. Elle avait le visage frais, des taches de rousseur sur le nez et sur le front, un sourire joyeux et des cheveux blonds à peine coiffés. Pas exactement ce qu'Araminta avait imaginé. L'autre était une grande beauté classique appelée Marakata, dont la peau d'ébène brillait sous le soleil. À elle seule, sa robe rouge coûtait sans doute plus que tous les vêtements d'Araminta réunis. *C'est ce qu'elle porte en milieu d'après-midi ?* Des écailles cosmétiques subtiles mettaient en valeur ses yeux couleur de jade et sa grande bouche. Elle ne souriait pas et semblait juste tranquillement amusée.

Clémence bondit à sa rencontre avec un entrain non dissimulé. Elle prit Araminta dans ses bras.

— Likan nous a parlé de vous. Je suis tellement heureuse de vous rencontrer enfin.

Quelque peu étonnée, Araminta rendit timidement son étreinte à la jeune femme.

— Et qu'a-t-il dit ?

— De faire attention, répondit Marakata, le sourcil haussé, en guettant la réaction d'Araminta.

— Il a dit que vous étiez très ambitieuse et intelligente et belle et que vous étiez votre propre patronne…, énuméra Clémence avant de s'interrompre, à bout de souffle. Bref, il vous trouve fabuleuse.

Araminta parvint enfin à se dégager des bras de la jeune femme.

— Je ne pensais pas lui avoir fait une telle impression.

— Likan juge les gens très rapidement, expliqua Marakata.

— Et vous ? demanda Araminta d'une voix aussi neutre que possible.

La femme imposante sourit furtivement.

— Moi, je préfère prendre mon temps et ne jamais me tromper.

— C'est bon à savoir.

Clémence gloussa.

— Venez, nous allons vous montrer votre chambre.

Elle attrapa leur invitée par le bras et la tira comme une gamine de cinq ans aurait traîné ses parents devant le sapin un 25 décembre.

— Les domestiques s'occuperont de vos bagages, ajouta Marakata d'un ton léger.

Araminta fronça les sourcils, puis vit que ce n'était pas une plaisanterie. Deux femmes vêtues de toges grises et élégantes se dirigeaient vers la capsule, suivies par un chariot regrav.

— Vous avez du personnel humain ?

— Bien sûr.

— Comme Nigel Sheldon, je suppose.

— Hum, vous êtes une rapide, vous.

Clémence rit et la tira plus fort encore.

— Allez, venez ! C'est moi qui ai choisi celle-là pour vous.

Elles se trouvaient au pied de la surface scintillante. Araminta avait sous-évalué ses dimensions. La courbure ne lui facilitait pas les choses, mais elle estimait qu'une dizaine d'étages s'élevaient au-dessus de sa tête. Elle ne vit aucune fenêtre, aucune porte. Tout autour de la base courait un chemin en marbre, qui donnait l'impression que le bâtiment reposait sur un socle. Deux lignes scintillantes se matérialisèrent au sol. Clémence les longea et traversa le torrent de lumière multicolore. Araminta la suivit. C'était un peu comme traverser un rideau de pression ou prendre une douche de spores. Elle se retrouva dans une chambre-bulle décorée avec des meubles translucides aux contours émeraude lumineux, semblables à des faisceaux laser incurvés. Les placards et les tiroirs étaient vides, les fauteuils et les canapés renfermaient une lumière diffuse, qui leur donnait des allures de projection 3D défectueuse. Le sol et la coupole étaient des versions moins vives du scintillement extérieur. Seuls les draps crème et or du lit possédaient un aspect normal, tangible.

— *Le réseau de la maison nous offre d'installer un programme d'opération,* lui annonça son ombre virtuelle.

— On accepte.

Araminta vit un dossier s'ouvrir dans son exovision et des données se déverser dans une lacune de stockage. Clémence était déjà assise sur le lit et testait le moelleux du matelas.

— Vous aimez ?

— L'entrée de la maison donne sur une chambre d'ami ?

— Seulement quand on en a besoin, répondit la jeune femme pleine de vie. Dites à votre programme de contrôle que vous voulez voir le jardin.

Araminta s'exécuta et le mur extérieur devint transparent, révélant le chariot chargé de bagages.

— Et si vous avez besoin d'une salle de bains…, commença Clémence.

La pièce tout entière s'éleva en suivant la courbure de la maison. D'excellents compensateurs de gravité devaient être cachés sous le plancher, car Araminta ne sentit pas la moindre secousse. Ils glissèrent horizontalement vers l'intérieur de l'ovoïde et dépassèrent d'autres chambres-bulles.

Araminta pensa à des globules circulant dans une veine. Elle sourit, ravie.

— C'est génial, une maison protéiforme.

Sa chambre entra en contact avec une salle de bains. Les murs s'écartèrent, et un passage se forma entre les deux pièces. Bien que plus grande que les salons des appartements qu'elle était en train de décorer, la salle de bains était relativement conventionnelle avec son énorme baignoire, ses cabines de douche et de séchage.

— Quand vous voulez voir quelqu'un, aller dîner ou simplement changer de vue, dites-le à la maison, expliqua Marakata.

— D'accord, acquiesça Araminta avec enthousiasme.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la salle de bains et Marakata disparut. Araminta aperçut une salle toute blanche équipée d'un long bureau et de machines de gymnastique.

— À plus tard, dit Marakata comme la porte se refermait.

— C'était une menace ? marmonna Araminta.

— Ne faites pas attention à elle. Elle est toujours mal à l'aise avec les étrangers. Heureusement, elle est beaucoup plus sympa au lit.

— Je n'en doute pas.

Araminta se retourna pour inspecter sa chambre. Ses vêtements étaient en train de remplir les tiroirs comme des bulles d'air remontant à la surface d'un verre d'eau.

— *Je veux parler à Likan*, demanda-t-elle à son ombre virtuelle.

La connexion avec la salle de bains se referma. Les parois incurvées défilèrent à l'horizontale, puis à la verticale.

— Je veux des parois opaques, ajouta-t-elle.

La gravité était parfaitement stable, mais la vue n'en était pas moins déconcertante.

La chambre de Likan était énorme. Tellement énorme, se dit-elle, qu'elle ne devait pas bouger souvent, par manque de place. De forme circulaire, elle présentait la particularité d'avoir un parquet en chêne poli constitué d'une seule et même pièce de bois cultivé artificiellement. Araminta avait entendu parler de ce procédé dans un des cours quelle avait suivis dernièrement. Les murs à la texture de coquille d'œuf translucide étaient bleu et rose pastel. Sur un tiers de leur longueur, ils étaient complètement transparents et offraient une vue superbe sur le lac.

Vêtu d'un simple sweat-shirt mauve et d'un bermuda vert, Likan vint l'accueillir. Les symboles colorés qui l'entouraient s'estompèrent, avant de disparaître complètement. Les murs devaient être des portails de projection aux capacités impressionnantes, pensa-t-elle. Il s'agissait probablement de son bureau. Il eut un sourire chaleureux, s'arrêta devant elle et lui déposa un baiser sur les lèvres – le genre de baiser qui signifiait qu'il lui demanderait davantage un peu plus tard.

— Très belle maison !

— Je savais qu'elle vous plairait. Le concept est assez ancien, mais nous ne sommes parvenus à rendre sa mise en œuvre rentable que très récemment. Croyez-moi, sans les réplicateurs de la branche Haute, ce n'est pas facile.

— J'aimerais obtenir une franchise pour le vendre à Colwyn City.

Il eut un sourire chaleureux et admiratif.

— La plupart de vos collègues se plaignent que je les empêche de travailler ; vous, vous vous adaptez et vous continuez à avancer. C'est ce qui vous rend si spéciale.

— Merci.

— On se voit plus tard ? lança Clémence avant de s'échapper par une des portes.

Likan lui fit un signe de la main et conduisit Araminta jusqu'à la paroi transparente.

— Désirez-vous boire ou manger quelque chose ?

— Non merci, j'attendrai quelques heures.

— Bien. Le Premier ministre et deux des membres de son cabinet viennent dîner ce soir.

— Vous essayez de m'impressionner ?

— Leur venue était prévue de longue date. Cela vous permettra néanmoins de voir le genre d'existence que je vis. On ne peut pas atteindre mon niveau de développement sans s'intéresser à la politique.

— La mairie de Colwyn n'a pas sa pareille pour nous mettre des bâtons dans les roues.

— Invitez à dîner le responsable des projets immobiliers. Prêtez une capsule dernier cri à votre conseiller local. Ils sont là pour en profiter au maximum. Autrement, ils ne vivraient pas sur le dos du contribuable.

— À moins qu'ils aient pour projet de mettre un terme à la corruption généralisée.

— Oui. Ceux-là nous posent parfois des problèmes. Heureusement, ils ne durent pas très longtemps.

— Vous êtes cynique.

— Pragmatique, plutôt. Par ailleurs, je suis beaucoup plus expérimenté que vous, et ce dans beaucoup de domaines. Faites-moi confiance quand je vous dis que les politiciens ont tous leur faiblesse.

— Et la vôtre, quelle est-elle ?

— J'en ai plusieurs. La première, c'est que je couche facilement, mais vous le saviez déjà. La deuxième, c'est mon

goût du risque. Le risque est une grande faiblesse. Quand un risque paie, je ressens une satisfaction indicible. C'est pour cela que j'en prends beaucoup. J'adore ressentir ce plaisir.

— Quel risque prenez-vous en ce moment ?

— Vous êtes intelligente, vous avez effectué des recherches sur moi. Sur mes affaires, en tout cas. Alors, racontez-moi ce que vous avez trouvé.

— Je me suis permis de me renseigner pendant le trajet. Apparemment, tout le monde s'accorde à dire que vous êtes trop puissant.

— Vous avez remarqué que les prêts qu'on m'a accordés ont augmenté de façon significative ces deux dernières années. Vous savez pourquoi ?

— Vous comptez faire disparaître les petites sociétés en inondant le marché avec des maisons comme celles-ci ?

— Vous plaisantez ? rit-il. Je vois les choses en beaucoup plus grand. De plus, un concept comme celui-ci doit être travaillé pendant une bonne dizaine d'années avant d'être accepté par le public et de devenir à la mode. Non, non, réfléchissez plutôt au problème que doit affronter Viotia aujourd'hui.

— Vous pensez au Rêve Vivant.

— Entre autres. Ellezelin représente une menace très sérieuse. La Zone de libre-échange est un marché très important, un marché en perpétuel développement. Les sociétés qui y sont installées ont des capacités financières et industrielles bien supérieures à celles des pauvres petites compagnies de Viotia. Un jour, ils finiront par ouvrir un trou de ver, et nos sociétés se retrouveront en concurrence avec des produits d'importation meilleur marché que les nôtres. Le commerce ne se fera que dans un sens.

Araminta pensa à Albany, à l'échelle monumentale de ses installations.

— Vous allez essayer de baisser encore vos prix ?

— Albany est aussi automatisé que possible. Cela fait dix ans que j'investis dans les systèmes cybernétiques les plus avancés afin de tirer les coûts de production vers le bas. Pour ce faire, pour atteindre un prix plancher, il est nécessaire de produire en

quantités très importantes. C'est ce qui me tue en ce moment. Mes usines tournent à peine au ralenti, et lorsque le trou de ver sera ouvert…

— Le massacre financier qu'ils appellent de leurs vœux n'aura pas lieu.

— Ils importent. J'exporte. Sauf que le volume de mes exportations sera dix fois plus important que ce qu'ils ont prévu.

— Vous aurez besoin d'un vaste réseau de distribution.

— Certainement, dit-il avec un sourire victorieux en se tournant vers le lac.

— Waouh ! lâcha Araminta, impressionnée, tant l'ambition de Likan dépassait ce qu'elle aurait pu imaginer. Pourquoi me raconter tout cela ? Pas pour me mettre dans votre lit – c'était déjà gagné.

— Bien qu'ayant une très haute opinion de mes aptitudes, je ne pourrai pas contrôler tous les aspects de cette expansion moi-même, même avec mes capacités cérébrales augmentées. Il y a trop de détails à surveiller. Pour développer mon groupe de la sorte, j'aurai besoin de cadres de confiance, en particulier sur d'autres mondes.

— Vous voulez me flatter ?

— Oui et non. Je pense que vous feriez une dirigeante très capable. Vous avez l'état d'esprit pour cela. Il vous manque l'expérience pour œuvrer au plus haut niveau, mais cela viendra.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je suppose que vous avez effectué pas mal de recherches sur Sheldon…

— Non, avoua-t-elle. Je ne sais rien d'autre que ce que j'ai appris à l'école.

— Les vieilles Dynasties étaient des sociétés familiales, des sociétés fondées sur des liens particuliers, où la loyauté était assurée par quelque chose de fort. Nigel travaillait avec sa chair et son sang.

— Ah ! fit-elle.

Elle avait soudain l'impression que la pièce se déplaçait vers le bas.

— Tous les postes de dirigeants étaient confiés à ses enfants, expliqua Likan, et c'est aussi ce que je fais.

Un souvenir émergea brutalement à la surface de son esprit.

— Debbina ? dit-elle sans réfléchir.

Likan grimaça.

— Qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous me torturiez ainsi… Non, non, je ne parlais pas de ma fille bien-aimée. Nombre de mes enfants s'occupent de diverses sections de la société.

— Quel rapport avec moi ?

— À votre avis ?

— Je préférerais que vous explicitiez votre pensée.

— Vous devenez une de mes épouses, vous portez mes enfants qui deviendront un jour des cadres importants de ma société.

— On peut dire que vous savez parler aux femmes, vous.

Il eut un sourire désabusé.

— Nous sommes des grandes personnes. De nos jours, tous les mariages sont en partie des unions de raison. Nous passerons d'excellents moments au lit. J'ai les moyens de vous offrir la vie dont vous avez toujours rêvé. Lorsqu'ils seront grands, vos enfants travailleront pour une des sociétés les plus dynamiques de cette partie du Commonwealth. Ils ne manqueront jamais de rien et devront relever des défis colossaux, passionnants. Je vous connais suffisamment bien pour savoir que cela ne vous laisse pas indifférente. Qui a envie d'avoir des gosses pourris gâtés qui vivent de leurs rentes ? Ma proposition est valable pour vous. Restez avec moi dix ou quinze ans, et vous pourrez soit occuper un poste important dans la compagnie, soit partir avec un joli pactole et suffisamment d'expérience pour manger tous vos concurrents.

— Par la mère d'Ozzie ! Vous êtes sérieux ?

— Absolument.

— Je suis très flattée, mais, n'est-ce pas un peu soudain ?

— Vous croyez que Sheldon hésitait lorsqu'il voyait quelque chose dont il avait envie ? Sûrement pas. Il se servait. Et puis, ce n'est pas si soudain que cela. Il s'est passé quelque chose,

lorsque nous nous sommes parlé à la fin de ma conférence ; vous ne me soutiendrez pas le contraire ?

— Non, admit-elle.

— Bien. Physiquement, vous me convenez tout à fait. Pour ce qui est de vos aptitudes, eh bien, je me suis un peu renseigné…

— Vous voulez dire que le larbin de votre cinquième assistant s'est renseigné pour vous ?

— Effectivement, concéda-t-il avec un sourire en coin. Vous êtes la fille un peu originale qui arrive de nulle part, qui a refusé de suivre la voie qui avait été tracée pour elle par sa famille. Un mariage raté, puis le rebond. Vous avez faim. Vous êtes capable. Avec l'expérience que vous accumulerez dans mon organisation, vous prospérerez d'une manière exponentielle, ajouta-t-il avant de se rapprocher d'elle, de la prendre dans ses bras et de l'embrasser tendrement. Je ne vous demande pas de me répondre tout de suite. C'est la raison de votre présence ici. Prenez le temps de visiter, de goûter à notre vie, de réfléchir. Vous déciderez plus tard.

Waouh ! c'est ma deuxième proposition en un mois.

— D'accord, dit-elle, toute frissonnante. Je vais y réfléchir.

— C'est vrai ? Vous ne dites pas cela pour vous débarrasser de moi ?

— Non. C'est vrai.

Araminta ne porta pas ses propres vêtements pour le dîner. Ce fut la première chose qu'elle apprit à propos de la vie dans le harem. Une styliste appelée Helenna l'attendait dans sa chambre lorsqu'elle sortit du bureau de Likan. C'était une femme joviale, qui aurait bientôt besoin d'un rajeunissement, et dont l'âge expliquait certainement le surpoids. Elle était aussi très amicale et prompte à colporter les nombreux potins de la maison, lesquels ne signifiaient pas grand-chose pour Araminta. Helenna vivait avec Likan depuis cinquante ans.

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir, chérie. J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir. Et plus encore… Je ne juge jamais personne, et rien de ce que vous ferez ici ne me surprendra. Si vous avez besoin de quelque chose de *spécial* pour ce soir, appelez-moi.

Araminta n'était pas certaine de savoir ce que Helenna entendait par *spécial*. Elle était tentée de demander quel genre de service elle rendait aux autres filles. En tout cas, Helenna était sûre d'une chose : Likan aimait que ses femmes soient élégantes.

— Nous allons vous faire belle pour que vous soyez prête à affronter les autres.

Cela prit des heures. Sa chambre se balada dans tout l'ovoïde afin de la mettre en relation avec diverses salles spécialisées. Elle commença par le sauna, afin de dilater ses pores. Puis elle fut massée par un dénommé Nifran, qui se révéla aussi brutal qu'expert. Après être passée entre ses mains, elle glissa de la table et faillit s'écrouler, tant ses membres étaient ramollis. Vint ensuite le tour du tailleur – *un tailleur dans une maison ?* – où furent prises ses mensurations pour qu'on lui prépare une robe du soir.

Sa chambre redescendit alors au niveau du salon, où Helenna révéla ses talents de sorcière. Elle appliqua plusieurs couches de membranes cosmétiques sur le visage d'Araminta, qui, lorsqu'elle se regarda dans un miroir, ne vit rien d'autre que son visage de jeune femme de dix-neuf ans. Une jeune femme qu'elle ne connaissait pas réellement, avec des pommettes saillantes, très affûtées, des cils longs et doux, une peau sans défaut et des yeux pétillants. Une heure plus tard, ses cheveux étaient *réparés*, comme disait Helenna. Après quoi il fallut les rallonger, les épaissir, les adoucir, les onduler et les coiffer.

Clémence était assise à côté d'elle, tout comme Alsena, une autre femme du harem. Toutes les trois discutèrent agréablement, ce qui donna à Araminta un aperçu de la camaraderie qui unissait les épouses de Likan. On lui résuma la généalogie du patriarche et on lui parla notamment des enfants les plus difficiles de la famille. Araminta fut même contrainte d'ouvrir un nouveau dossier mental pour stocker cette abondance d'informations.

Les filles étaient très gentilles, quoique totalement déconnectées de la réalité. C'était un jugement un peu sévère mais, pensait Araminta, parfaitement justifié. Elle ne se sentait

pas vraiment de points communs avec elles. De fait, elle ne les imaginait pas rêver de diriger une section de l'empire de Likan.

— Il aime la variété, lui expliqua Helenna comme le salon de coiffure rejoignait l'atelier du tailleur.

La petite robe noire classique ne s'était jamais démodée. À voir le résultat du travail des apprenties sorcières de Helenna, elle comprenait pourquoi. Il lui suffit de se glisser dedans pour se sentir excitée – Ozzie seul savait quel effet elle produirait chez les hommes qui la verraient dedans. Elle pendait d'une manière scandaleuse sur ses épaules et offrait à ses seins une totale liberté de mouvement. Elle rougit lorsqu'elle l'enfila. Étrangement, l'ourlet et la microfibre de soie qui ondulaient sur ses jambes affinaient ses mollets et ses cuisses, leur donnaient cet aspect idéal – les jambes d'une jeune femme de dix-neuf ans qui allaient avec son nouveau visage. Helenna était réellement une magicienne.

L'apéritif fut servi à la maisonnée et aux invités de Likan dans la salle de musique qui, pour l'occasion, bénéficiait de la vue habituellement réservée au bureau du patron. Araminta arriva la tête haute, car elle savait qu'elle était superbe. Likan eut une réaction tardive, les femmes du harem lui sourirent, tandis que Clémence frappa dans ses mains avec enthousiasme. Tout cela contribua à alimenter sa confiance en elle et la rendit presque arrogante. Aussi, lorsque Likan la présenta à madame le Premier ministre et à son mari, elle se montra très polie et les traita presque en égaux.

Comme elle papotait avec les uns et les autres en grignotant des canapés aux goûts étranges, elle se demanda comment se comporterait Bovey s'il était là. Bovey aimait la culture et savait faire preuve de snobisme lorsqu'il s'agissait de vin et de gastronomie. En revanche, face aux riches et aux puissants de ce monde, aux célébrités, il n'aurait pas manqué de se montrer méprisant.

Mais moi je suis là, et je joue mon rôle.

La soirée se passa presque bien. Sauf que le mari du Premier ministre, qui était assis à côté d'elle pendant le dîner, se révéla extraordinairement ennuyeux. Heureusement, Eridal, un des fils de Likan, était installé de l'autre côté. Il était aussi

intelligent et charmant que son père et dirigeait une société de crédit à Ludor. Toutefois, il lui manquait la détermination brutale de Likan. Araminta se fit violence pour ne pas passer la soirée à ne discuter qu'avec lui.

Lorsque tout fut terminé et que la salle de réception fut redescendue au niveau du sol pour permettre aux invités de rejoindre leurs capsules, ne restaient plus que Likan et huit de ses femmes. La porte se contracta et la paroi externe se remit à scintiller. Tout le monde éclata d'un rire soulagé et spontané, y compris Araminta.

Likan l'embrassa pour la féliciter.

— Merde, j'avais oublié à quel point ce connard pouvait être épuisant, dit-il. J'ai même failli lui en coller une. Et pourtant, ce n'est pas moi qu'il emmerdait. Merci de l'avoir supporté.

Les portes de diverses chambres s'ouvrirent sur la salle de réception et le harem disparut. De toutes les femmes présentes à ce dîner, celles de Likan étaient indubitablement les plus belles, et ce de très loin. Malgré les efforts déployés par Helenna, Araminta ne put s'empêcher de se sentir minable en leur présence.

— Allez vous préparer, reprit-il. Nous vous attendrons.

Il tourna les talons et disparut dans une petite pièce sombre. Araminta resta un instant sans bouger, puis appela sa propre chambre. Le coup du mâle alpha donnant des ordres ne lui plaisait pas outre mesure. Pour commencer, il n'avait pas le charisme nécessaire, ensuite, il ne savait pas s'habiller et avait un physique de l'ancien temps. Cependant, sa réussite était pour le moins fascinante. Cette petite dispute interne la fit sourire. *Et puis zut ! Clémence est sympathique, elle.*

— Habillez-moi comme il aime, demanda-t-elle à Helenna, qui l'attendait déjà.

La femme s'exécuta, mais le processus se révéla plus complexe que prévu. Elle se retrouva une nouvelle fois entre les mains expertes de Nifran, qui se moqua gentiment de son manque de tonicité et n'arrêta pas de lui demander de se relaxer. Ce qu'il fit à ses jambes était presque sexuel.

Helenna la badigeonna d'une huile fabuleusement parfumée qui, en conjonction avec les massages de Nifran, réchauffa agréablement sa chair.

— Ce n'est pas un sadique ou quelque chose comme cela ? s'enquit Araminta.

Ces préparations étaient tellement méticuleuses. Elle qui avait toujours cru que se préparer pour une nuit d'amour se résumait à enfiler un vêtement facile à retirer.

— Ne vous inquiétez pas, ma petite. Il aime le raffinement dans le sexe et chez les femmes.

Araminta médita cette phrase et se laissa habiller. Le négligé blanc était principalement constitué de lanières mais, d'une manière perverse, couvrait davantage son corps que la robe noire. Elle se regarda dans un miroir. *Il faut donc traduire « raffinement » par « princesse putain ». Comme c'est caricatural !*

Sa chambre glissa jusqu'au boudoir de Likan. Un grand lit au milieu, des meubles aux formes équivoques, une lumière tamisée rouge doré. Les femmes du harem étaient là, vêtues avec « élégance » de soie et de satin. Les déshabillés ouverts et voletants, elles sirotaient du champagne confortablement installées sur des canapés, tandis que deux d'entre elles faisaient l'amour sur le lit.

Araminta fit son entrée et tâcha de dissimuler son appréhension. Likan, habillé d'une robe de chambre noire, l'accueillit.

— Champagne ?

— Merci.

Elle prit la flûte offerte par Marakata, qui l'inspecta des pieds à la tête en transperçant le négligé du regard d'une façon incroyablement érotique.

— Vous devriez vous embrasser, dit Likan.

Araminta se pressa contre la femme au corps de statue antique et goûta avec plaisir au contact de sa peau. Marakata embrassait comme personne.

Lorsqu'elles eurent terminé, Araminta but une gorgée de champagne, tandis que Likan l'entraînait doucement vers le

canapé où attendait Alsena. Araminta s'agenouilla, et elles s'embrassèrent.

Elle embrassa toutes les femmes et le raffinement céda rapidement la place au systématisme, à la formule. Likan avait ritualisé sa manière de faire l'amour. À la fin, vint le moment d'embrasser le patriarche. Après quoi on la conduisit jusqu'au lit. Il voulait qu'elle s'agenouille d'une manière très particulière, lascive au possible. Une des femmes l'aida à arranger ses cheveux sur ses épaules.

Clémence déshabilla Likan. Araminta avisa son énorme érection.

— J'ai un cadeau pour toi.

— Oui, dit-elle avec emphase. Je vois cela.

— Un programme.

— Hein ?

— Un mélange que j'ai mis plusieurs années à élaborer. Il te permettra d'accéder aux profondeurs de ton esprit, d'atteindre des niveaux quasi subconscients, comme le faisaient les anciens yogis en méditant.

— D'accord, acquiesça-t-elle, dubitative.

Ou comment casser l'ambiance…

Il sourit avec douceur et lui caressa la joue.

— Personnellement, je m'en sers pour me concentrer. Cela m'aide à me débarrasser des pensées inutiles, à recouvrer l'animalité qui est à la base de notre identité, ajouta-t-il en rapprochant son visage du sien. Toutes les inhibitions disparaissent. Toutes nos envies deviennent incroyablement pures.

— Les inhibitions disparaissent ?

— La clarté est précieuse dans le monde des affaires. En amour aussi. Elle permet de se concentrer sur les sensations et d'écarter tout le reste, d'amplifier le moindre signal nerveux.

— Tu veux dire que mon orgasme sera plus fort ?

C'était donc une version électronique des aérosols dont se servait Bovey.

— Oui. Sans compter que des programmes de bioréaction peuvent aussi agir sur ton physique. Une fois que tu as déterminé l'origine de ton plaisir, tu peux le répéter, dit-il d'une

voix douce de tentateur. Autant de fois que tu le voudras et que tu pourras le supporter.

Son ombre virtuelle l'informa de la transmission du programme. Soudain, elle eut très chaud malgré son négligé.

— *Scanne-le et cherche la présence d'infiltrations et de chevaux de Troie,* demanda-t-elle sans cligner des yeux.

— *Il est propre.*

— *Alors, charge-le et installe-le.*

Dans son exovision, le logiciel glissa dans une de ses lacunes et se décompressa. Il ressemblait beaucoup au programme éducatif qu'elle avait autorisé à se développer dans sa matière grise. Ainsi des connaissances instinctives se propagèrent-elles dans son esprit.

— N'aie pas peur, dit doucement Likan. Je m'en servirai en même temps que toi. Notre première fois sera spectaculaire, tu verras.

Elle préféra hocher la tête plutôt que de dire une bêtise. Maintenant qu'elle y pensait, éclaircir son esprit était une chose simple, un processus qui revenait à suivre les cycles du sommeil sans s'y soumettre. Sa respiration se calma, et elle prit conscience des rythmes de son corps, de la circulation de son énergie nerveuse. Des battements de son cœur. Ses pensées périphériques s'estompèrent, lui permirent de se concentrer sur le boudoir, sur ce lit. Le contact léger du tissu sur sa peau prit soudain une ampleur extraordinaire. De minuscules perles de transpiration étaient accrochées à elle. Elle perçut le son des bulles dans sa flûte en cristal. La respiration de Likan. Elle le vit tendre le bras et agiter le doigt.

Marakata lui obéit et glissa sinueusement sur le matelas. Ses doigts caressèrent la peau d'Araminta. Ses sensations étaient suivies de véritables raz-de-marée dans son cerveau. L'impact lui coupa le souffle, aussi se concentra-t-elle sur les sensations les plus agréables, dans lesquelles elle se vautra.

Sous la direction de Likan, Marakata retira les bretelles du négligé des épaules d'Araminta. Un courant d'air souffla sur ses seins nus, bientôt suivi par des doigts brûlants. Araminta frissonna violemment, puis centra son esprit sur la sensation et

sourit. Le sang qui affluait bruyamment dans ses tétons était chaud.

— Là, dit-elle au propriétaire des doigts.

La caresse fut répétée, l'extase répliquée. Alors, de nombreuses mains glissèrent sur son corps. Des bouches brûlantes et avides l'embrassèrent. Elle gémit de ravissement. Une véritable symphonie de sensations. On lui retira son négligé. Instinctivement, elle se cambra. Le sexe de Likan entra en elle. C'était une expérience presque insupportable, envahissante, ultime. Pourtant, son esprit restait concentré sur le torrent de plaisir physique qui se déversait sur elle. Araminta se promit de ne pas s'évanouir comme cela s'était passé avec Bovey, et ce, quoi qu'il arrive. Cette fois, aucune substance chimique n'inondait son esprit, cette fois, elle était libre d'expérimenter jusqu'au bout. Elle rit et pleura en même temps, comme Likan commençait à donner des coups de reins puissants et rythmés. Alors, le harem reprit sa performance virtuose.

Le Seigneur du Ciel planait dans les couches supérieures de l'atmosphère de la planète. Ses ailes constituées de vide étaient repliées depuis longtemps. Les courants épais et turbulents de l'ionosphère balayaient sa partie antérieure et entraînaient des vibrations le long de sa carcasse géante. L'énergie circulait de façon spécifique dans son corps ; ses pensées se mêlaient à sa puissance élémentaire, manipulaient le tissu de l'univers qui l'entourait. Tandis qu'il imposait sa volonté à la réalité, sa vitesse se réduisit. Lentement, il descendit dans l'atmosphère. Loin en dessous, les esprits des entités intelligentes chantaient pour l'accueillir.

— Maintenant ! commanda Ethan aux esprits attentifs des Maîtres des Rêves.

Leurs pensées jaillirent dans le champ de Gaïa à l'unisson, rencontrèrent le tissu du rêve et tentèrent de le pénétrer. Des vrilles de volonté pure entrèrent en contact avec l'image émise par le Second Rêveur. Toutefois, celle-ci leur résistait. Le Seigneur du Ciel focalisait son attention sur la vieille ville

côtière, en dessous. Soudain, il se détourna de la cité et se concentra sur eux. Il les avait sentis ! Il savait qu'ils étaient là !

— Mon Seigneur, commença Ethan d'une voix profondément respectueuse. Nous avons besoin de votre aide.

Le Seigneur du Ciel interrompit sa descente. Ceux qui rêvaient de lui sentirent la masse de la planète telle qu'elle était perçue par la créature magnifique. De cette façon, ils étaient capables de faire l'expérience du vent qui soufflait sur la plaine d'Iguru, des vagues qui déferlaient sur la côte. Alors, les bâtiments de Makkathran se dessinèrent en dessous et effleurèrent la surface de leur conscience. Ils étaient exactement comme dans les rêves d'Inigo.

Un flot d'adoration et de gratitude emplit le champ de Gaïa et emporta les pensées d'Ethan.

— Nous essayons de vous rejoindre. Montrez-nous le chemin, mon Seigneur. Accueillez-nous.

Le rêve se brisa contre un mur d'agonie. Les divines pensées du Seigneur du Ciel furent repoussées par une terrible puissance.

— NON ! hurla le Second Rêveur tandis que le sentiment de béatitude volait en éclat. Je suis moi.

Une surface d'un noir infini gonfla avec colère et emplit l'espace qui séparait le champ de Gaïa du Seigneur du Ciel.

Une douleur aveuglante brûla l'esprit d'Ethan alors que les ténèbres l'enveloppaient. Il cria, tandis que le moindre de ses muscles se tordait pour le faire tomber de son fauteuil et le plonger dans une inconscience bienvenue.

Araminta se réveilla en sursaut et se redressa sur le lit. Son cœur battait la chamade et elle respirait par saccades. Instinctivement, elle utilisa les connaissances implantées du programme de Likan. Ainsi, elle reprit le contrôle de ses pensées et calma la détresse son corps. Cela marcha parfaitement.

Qu'est-ce que c'est que cette connerie de rêve ?

Au début, elle avait trouvé agréable de planer tranquillement au-dessus de cette étrange planète. Le soleil lui chauffait le dos et des continents mystérieux défilaient sous ses yeux. Alors,

quelque chose s'était passé. Une brûlure avait déclenché un afflux d'adrénaline ; elle avait été contrainte de se débattre, de se réveiller, d'échapper à cette étreinte douloureuse. C'était un peu comme si quelqu'un avait essayé de lui voler son âme. Elle avait hurlé son défi à la face de la force noire et s'était réveillée.

Elle s'était débattue, époumonée. Forcément… En réalité, elle s'était juste un peu agitée avant de s'asseoir dans le lit.

Confuse, elle regarda autour d'elle. Le boudoir de Likan était toujours éclairé par la même lumière tamisée. Tout le monde dormait. Clémence était pelotonnée à côté d'elle, et son bras reposait sur ses jambes. La jeune femme s'agita, cligna des yeux. Araminta caressa ses cheveux emmêlés et sa joue, la réconforta comme elle l'aurait fait avec une enfant. Somnolente, Clémence sourit avec gratitude et referma les yeux.

Araminta laissa échapper un soupir exaspéré et se rallongea. En dépit de la souplesse du matelas, son corps était raide, ses muscles tendus – ce qui déplairait certainement à Nifran. Elle entendit deux autres femmes gémir dans leur sommeil. Elle n'était donc pas la seule à faire de mauvais rêves. Elle fut tentée d'aller doucement les réveiller. Toutefois, elles ne lui en laissèrent pas le temps et se calmèrent. Elle, pour sa part, en fut incapable. Quelque chose lui triturait le subconscient. Un souvenir qui persistait à lui échapper. Pas le rêve. Quelque chose d'antérieur.

Une fois de plus, le programme lui vint en aide. Elle fit le ménage dans son esprit et se concentra sur le souvenir de l'orgie. Physiquement parlant, cela avait été génial – inutile de le nier. Les filles du harem avaient pris plaisir à lui enseigner les pratiques que leur mari et elles appréciaient particulièrement. Elles aussi partageaient ce goût pour le sexe ritualisé. De véritable passion, il ne fut pas question. Or, sans passion, il n'y avait pas de réel abandon – plaisir qu'elle avait connu avec Bovey. Ce soir-là, il s'était agi de mécanique. Chacune des filles avait un rôle bien précis à remplir.

Araminta se redressa de nouveau. Sa peau se couvrit de sueur froide. Le souvenir de Likan et de Marakata était clair dans son esprit grâce à ce fabuleux programme. *N'est-ce pas ironique ?* Elle prit le temps de réfléchir et de réexaminer les

autres souvenirs suspects qu'elle avait rassemblés. Puis elle se prit la tête à deux mains et lâcha un grognement incrédule.

— Oh, merde.

Comme elle l'avait promis, Helenna ne la jugea pas. Elle ne fit aucun commentaire lorsque la maison vida les placards et les tiroirs, et que ses vêtements se faufilèrent dans les interstices qui séparaient les chambres pour retourner dans ses valises, dans la loge des domestiques. Araminta faillit demander combien d'autres filles étaient parties de façon abrupte après une nuit passée en compagnie de Likan. Cependant, cela aurait été injuste.

Sa chambre tourna autour de la maison ovoïde et ouvrit une porte face au chemin qui conduisait à sa capsule. La lumière de l'aube se reflétait, brumeuse, sur le lac paisible. Deux domestiques élégamment habillés chargeaient ses bagages dans son utilitaire.

— Quel dommage, dit Helenna. Vous vous seriez parfaitement acclimatée à la vie de cette maison. Je le sens.

— Je sais, je sais, concéda Araminta en prenant brièvement la femme dans ses bras. Merci pour tout.

— Heureuse de vous avoir rencontrée.

Araminta tourna les talons et sortit de la chambre. La porte se referma derrière elle.

— ATTENDS ! TU NE PEUX PAS PARTIR COMME CELA ! cria Clémence en débouchant d'une porte située à dix mètres de là et en se couvrant d'une étole transparente.

Likan marchait derrière elle, vêtu d'une robe de chambre violet foncé beaucoup plus sage.

— Tu allais partir sans nous dire au revoir ? demanda-t-il, sa face camuse légèrement renfrognée.

— Le réseau de la maison est actif. Vous aviez donc largement le temps de venir me voir si vous le souhaitiez. Ce qui semble être le cas…

— Oui, nous sommes là. J'aimerais savoir pourquoi tu t'en vas. Je crois que j'ai le droit de savoir, après l'offre que je t'ai faite. Tu as apprécié la nuit que nous avons passée ensemble, alors, où est le problème ?

Araminta regarda la jeune femme affolée qui s'agitait entre eux, semblait hésiter entre l'un et l'autre.

— Je ne sais pas si je peux en parler…, dit-elle.

Likan fit un pas en avant, prit la jeune femme par les épaules et l'aida à se couvrir.

— Je ne cache rien à mes épouses.

— Même pas que leur profil psychoneural a été modifié ?

— Pour des raisons pratiques uniquement, rétorqua-t-il, impassible.

— *Pratiques ?* s'exclama-t-elle. Tu les as changées pour en faire tes esclaves. Ce genre de profilage est illégal et l'a toujours été. C'est vil, inhumain. Elles n'ont pas le choix. Elles n'ont pas de liberté de pensée. C'est obscène ! Pourquoi, pour l'amour d'Ozzie ? Tu n'as pas besoin de forcer la main des femmes que tu veux mettre dans ton lit. J'aurais sans doute accepté ton offre. Je sais que des milliers d'autres femmes n'auraient pas hésité une seconde à ma place. Pourquoi as-tu fait cela ?

Likan posa un regard presque paternel sur Clémence.

— Elles étaient les premières, dit-il simplement.

— Les premières ?

— De mon harem. Il fallait bien que je commence quelque part. Il s'agissait, en quelque sorte, d'amorcer la pompe.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Quand on n'a rien, on se débrouille comme on peut. J'avais besoin d'être lui, de devenir Nigel Sheldon. Comme il avait un harem, je devais en avoir un. Tu ne comprends pas ce qu'était cet homme. Il dirigeait des centaines de mondes, des milliards et des milliards de citoyens. Je ne plaisantais pas, l'autre jour, quand j'ai dit que c'était un empereur. Il est le plus grand homme qui ait jamais vécu. Il me faut absolument apprendre à penser comme lui, ajouta-t-il entre ses dents serrées.

— Tu as donc créé des esclaves pour atteindre cet objectif ?

— Elles ne sont pas mes esclaves. Nous avons tous des prédispositions, des traits de caractère particuliers. La manière dont ils se combinent engendre notre personnalité. Je me suis contenté d'amplifier certains des attributs comportementaux de mes femmes.

— Ouais, la soumission, par exemple ! Je les ai observées, cette nuit. Elles t'obéissaient comme des robots.

— Notre relation est beaucoup plus complexe que cela.

— Mais elle peut se résumer à cela. Pourquoi ne pas modifier ton propre profil pour penser comme Sheldon ? Au lieu de ruiner la vie des autres, pratique ces expériences sur ta propre personne !

— J'ai déjà incorporé ses caractéristiques neurales connues dans mon ADN. Cependant, la structure neurale ne fait qu'accueillir une personnalité. L'environnement est aussi très important. Il convient de le reproduire à l'identique.

— Oh, pour l'amour d'Ozzie ! Tu as délibérément créé des esclaves. Et tu penses que c'est une façon acceptable d'atteindre ton objectif ? Tu me donnes envie de vomir. Je ne veux plus avoir affaire à toi et à ta famille pervertie. Tu ne veux même pas les laisser partir ! Pourquoi ne pas profiter de leurs rajeunissements pour retirer tes modifications ?

— Je les ai créées telles qu'elles sont parce que, contrairement à toi, je pensais que c'était une bonne chose. À présent, tu voudrais les changer pour qu'elles correspondent à ton idéal de liberté. C'est un peu ironique, non ? Comme disaient les anciens, deux erreurs ne font pas une bonne action. Je suis responsable de mes femmes – en particulier de celles qui ont été reprofilées – comme Sheldon l'était des siennes.

Araminta lui fit les gros yeux, puis se tourna vers Clémence et se radoucit.

— Viens avec moi. Fuis cet endroit. Ce qu'il t'a fait est réversible. Je te redonnerai ta liberté. Tu redeviendras complètement humaine. Je sais que tu ne me crois pas, mais je te demande d'essayer. S'il te plaît, Clémence.

— Tu n'as rien compris, rétorqua la jeune femme en se collant contre Likan. Je ne suis pas profilée. J'aime ma vie. J'aime faire partie de ce harem. J'aime l'argent. J'aime l'idée que mes enfants dirigeront des planètes entières. Sans Likan, que deviendront les tiens ?

— Ils seront eux-mêmes, répondit faiblement Araminta.

— Personnellement, cela ne me suffit pas, ajouta Clémence en la considérant avec pitié.

— Elle n'est pas… ? commença Araminta en pointant un doigt incertain.

— Non, répondit Likan. Seules trois de mes femmes ont été reprofilées. Tu veux essayer de deviner lesquelles ?

Araminta secoua la tête. Elle préférait se taire. *Marakata. Marakata en fait partie, j'en suis certaine. Peut-être que si je…*

— Au revoir, dit Likan.

Araminta grimpa à bord de sa capsule et lui demanda de la ramener chez elle.

* * *

Oscar n'aurait jamais cru retourner un jour à l'endroit où il était mort. Il n'imaginait pas non plus revoir Paula Myo.

Pour ne rien arranger, des entrepreneurs de Far Away avaient fait de son vol désespéré en hyperplaneur une véritable attraction touristique. Une attraction qui n'attirait pas grand monde, d'ailleurs.

Néanmoins, lorsqu'il avait choisi un nom pour le vaisseau tout neuf que Paula avait fait venir pour lui sur Orakum, il n'avait pas hésité longtemps. *Le Remboursement d'Elvin*. Un gros dossier contenant un briefing l'attendait dans le cerveau de l'appareil. Oscar le compulsa et envoya quelques questions à Paula, qui était déjà repartie à bord de son propre vaisseau. Pour une destination inconnue, évidemment.

Lorsqu'il eut terminé d'étudier les données qu'elle avait laissées pour lui, une chose devint parfaitement claire : Paula avait très sérieusement surestimé ses capacités. Beaucoup de groupes très puissants et déterminés étaient à la recherche du Second Rêveur. Paula n'avait peut-être pas percuté, mais…

— Je ne suis que pilote, lui répéta-t-il quand elle l'appela sur un canal sécurisé pour lui demander ce qu'il comptait faire sur Far Away.

Elle ne lui avait pas dit qu'elle pouvait suivre son vaisseau à la trace, mais ce n'était pas véritablement une surprise.

— Je vais avoir besoin d'aide, poursuivit-il. Vous avez confiance en moi, et moi, j'ai confiance en d'autres personnes.

Il prit un malin plaisir à ne pas lui dire à qui il pensait. En réalité, elle devait le savoir car ce n'était pas à proprement parler un secret d'État.

Il se posa sur l'astroport d'Armstrong City – vaste installation sise au nord-est de la ville, équipée de quatre terminaux réservés aux passagers et d'un grand nombre de hangars où se succédaient des engins de fret. Il choisit une aire d'atterrissage située en bordure, loin de toute véritable activité. Pendant sa descente, il balaya la ville ancienne avec ses capteurs visuels. Comme il fallait s'y attendre, la côte était encombrée de tours et de pyramides énormes, tandis que les propriétés les plus étendues et les grandes maisons occupaient l'intérieur des terres. L'ensemble était beaucoup plus chaotique que la plupart des villes du Commonwealth, mais cela lui plaisait. Il chercha du regard l'autoroute numéro un, la route historique sur laquelle ses amis avaient poursuivi l'Arpenteur. La voie semblait avoir disparu mais son tracé, matérialisé par une épaisse bande urbaine qui se déroulait sur les steppes d'Iril, était toujours visible. On aurait dit que les bâtiments de la ville tentaient d'échapper au cœur de la cité. Comme sur toutes les planètes du Commonwealth, le trafic routier était réduit au strict minimum. Le ciel, en revanche, grouillait de capsules.

Oscar flotta hors du sas du *Remboursement d'Elvin* et foula le sol de Far Away. Pour une raison ridicule, il tremblait. Il resta immobile un long moment, prit le temps de respirer à pleins poumons, puis se mit en mouvement. Il poussa doucement sur l'herbe rase et fit des bonds dans la faible gravité. Il avait oublié comme c'était agréable. Il avait presque l'impression de retrouver ses hormones d'adolescent.

Lorsqu'il se fut suffisamment éloigné du vaisseau, il s'arrêta et regarda autour de lui. D'un côté, la ligne des toits de la ville, de l'autre, des montagnes. Il ne reconnaissait rien, à l'exception du magnifique ciel saphir qui n'avait pas changé, heureusement. La biosphère s'était lentement régénérée grâce aux plantes et aux animaux que les humains avaient implantés sur la planète.

À cause des vaisseaux qui allaient et venaient au-dessus de l'astroport, un vent chaud venu de la mer s'engouffrait dans ses cheveux. Rien à voir avec l'astroport d'Orakum, où il n'y avait

peut-être que cinquante vols par jour. Il était vrai que Far Away était la capitale autoproclamée des Mondes extérieurs, la planète qui avait refusé d'être intégrée politiquement et économiquement par le Commonwealth. Aujourd'hui encore, elle n'en était qu'un membre affilié. Son indépendance avait inspiré tout un tas de nouvelles colonies après la Guerre contre l'Arpenteur. Certaines volontés politiques, ajoutées à la fin du monopole de CST amenée par la généralisation des vaisseaux interstellaires, avaient été à l'origine des premières divisions culturelles au sein du Commonwealth. Les Sheldon créèrent les biononiques à l'origine de la branche Haute, tandis que les Barsoomiens pratiquaient des modifications génétiques qui bouleversèrent complètement le corps humain et donnèrent naissance à la culture Avancée. Après quoi, Far Away, avec sa forte tradition libertaire, décida de s'opposer à la Terre et à l'ANA en devenant un contrepoids idéologique. Les vieux sénateurs du Commonwealth pouvaient bien se moquer de cette attitude ; il n'en demeurait pas moins que les citoyens de Far Away étaient persuadés d'avoir une destinée à accomplir.

Oscar sourit en considérant la ville industrieuse et en prenant de plein fouet la marée émotionnelle de son champ de Gaïa. Celle-ci possédait une force particulière, qui témoignait de l'entêtement des habitants de la ville. Son ombre virtuelle se connecta à la cybersphère planétaire et appela une adresse à usage unique qui lui avait été confiée quatre-vingt-six ans plus tôt, le jour où il était sorti de clinique. À sa grande surprise, on lui répondit immédiatement.

— Oui ?

— Il faut que je vous voie, dit Oscar. J'ai un problème et j'ai besoin d'aide.

— Qui êtes-vous et comment avez-vous volé ce code ?

— Je suis Oscar Monroe, et ce code, on me l'a donné. Il y a pas mal de temps.

Il y eut une longue pause, mais la communication ne fut pas coupée.

— Si vous êtes un imposteur, je vous laisse une chance de disparaître, sinon…

— Je sais qui je suis.

— Nous allons voir.

— Parfait.

— Soyez au sommet du mont Herculaneum, au Sanctuaire Kime, dans une heure. L'un d'entre nous vous y attendra.

Le canal fut fermé. Oscar sourit. Malgré lui, cette affaire l'excitait terriblement.

Son ombre virtuelle contacta une compagnie de location et lui réserva une capsule. Étant donné la personne qu'il s'apprêtait à rencontrer, il était hors de question de risquer une fuite technologique en arrivant à bord d'un vaisseau équipé d'un hyperréacteur.

La capsule décrivit une trajectoire semi-balistique qui l'emmena au sommet du mont Herculaneum en vingt-huit minutes. La dernière fois qu'il avait vu le volcan colossal, il s'était tué en s'écrasant sur son flanc. Là, son arrivée fut confortable. La capsule sortit des couches supérieures de l'atmosphère et suivit la courbe de la planète vers le sud-ouest. Par l'intermédiaire des capteurs, il vit la Grande Triade s'élever au-delà de la ligne d'horizon. Les plus hautes montagnes de toutes les planètes habitées par l'homme. Sur un monde à la gravité standard, elles se seraient effondrées sous leur propre poids. Ici, elles avaient continué à s'élever au fil des éruptions. Le mont Herculaneum, le point le plus élevé de la planète, mesurait trente-deux kilomètres de haut, et son plateau culminait bien au-dessus de la troposphère. Au nord, le mont Zeus atteignait dix-sept kilomètres, tandis que le mont Titan situé au sud dépassait les vingt-trois kilomètres. Ce dernier était le seul volcan de la chaîne encore en activité.

La capsule d'Oscar décrivit une courbe serrée au-dessus des plaines d'Aldrin semblables à une mer végétale, puis entama sa descente. La vue était magnifique ; l'énorme cône du mont Herculaneum s'étirait sous son appareil. Le plateau constitué de régolites brun sale était brisé par deux caldeiras. Autour, la roche nue tombait vers l'anneau de glaciers, auxquelles succédaient des forêts de pins, puis des prairies. Par chance, Titan était semi-actif, et il survola son cratère rougeoyant, véritable lac de lave déformé par des vagues qui semblaient avancer au ralenti. Le volcan crachait des rochers chauffés à

blanc qui dessinaient des arcs paresseux dans le vide et déroulaient des traînes d'étincelles orangées. Certains d'entre eux furent projetés suffisamment loin pour ne pas retomber dans le cratère et entamèrent une longue chute vers la plaine.

Son regard fut irrésistiblement attiré par la longue faille qui séparait Zeus de Titan, et qui menait à la base d'Herculaneum. C'était le canyon de la Planque dans lequel s'engouffraient les vents qui soufflaient de l'océan Hondu, où ils prenaient de la vitesse pour le plus grand bonheur des amateurs de sensations fortes de l'ancien Commonwealth. Ceux-ci les chevauchaient avec leurs hyperplaneurs afin d'être projetés hors de l'atmosphère et de survoler le mont Herculaneum. Il n'avait pas eu le loisir de tenter cette dernière partie du vol, puisqu'il avait projeté son hyperplaneur contre celui d'Anna afin de donner à Wilson une chance d'atteindre le sommet.

Il s'était préparé à encaisser un choc émotionnel à la vue de l'endroit où il avait perdu la vie, pourtant, il ne ressentit qu'une vague curiosité. *Cela doit vouloir dire que je me suis adapté à ma nouvelle vie, non ?*

Comme il regardait la longue fissure rocheuse, son exovision afficha des données météorologiques et lui révéla que les vents n'avaient plus rien de leur violence passée. La terraformation avait été un succès, l'atmosphère de Far Away s'était considérablement calmée. Les vols en hyperplaneur n'étaient plus qu'une légende.

La capsule se dirigea vers un grand dôme situé sur le bord est du plateau du mont Herculaneum, là où le Fauteuil d'Aphrodite débutait sa chute vertigineuse de huit kilomètres. Il y avait un rideau de pression à l'entrée de la salle d'atterrissage du dôme, vaste grotte en mesure d'accueillir une vingtaine de capsules touristiques. Seuls deux véhicules de ce type étaient garés à l'intérieur, à côté de cinq capsules ordinaires.

Oscar traversa le sas qui donnait accès à la partie principale du monument et paya vingt dollars locaux grâce à une pièce de crédit donnée par Paula. Il y avait trois bâtiments peu élevés à l'intérieur, adossés au Fauteuil d'Aphrodite. Il se dirigea vers le premier, que le réseau du dôme appelait « Site du crash ». Un groupe de touristes en sortait justement et se dirigeait vers un

café tout proche en papotant gaiement. Ils ne firent pas attention à lui, ce qui l'amusa. Son visage était pourtant le même qu'à l'époque.

Il faisait sombre à l'intérieur. Un des murs était ouvert sur le flanc du dôme. Une passerelle étroite serpentait dans la structure, suspendue à trois mètres des régolites protégés par un champ de pression. Il y avait également un générateur de champ stabilisateur destiné à protéger la carcasse de l'hyperplaneur. L'engin autrefois élégant était écrasé contre un affleurement rocheux. Ses ailes de morphoplastique étaient tordues et brisées. Oscar se rappelait comme elles pouvaient être gracieuses lorsqu'elles étaient complètement déployées. Il soupira.

Il avança doucement sur la passerelle et s'arrêta juste au-dessus de l'antique machine. Les battements de son cœur ralentirent tandis qu'il imaginait ce qu'avait dû ressentir son ami lorsque l'appareil s'était abîmé sur le plateau poussiéreux, secoué dans tous les sens, totalement hors de contrôle. Le destin d'une espèce tout entière dépendait de l'issue de cette glissade. Oscar fronça les sourcils. L'hyperplaneur s'était retourné au milieu de son atterrissage brutal. Il regarda en direction du bord du Fauteuil d'Aphrodite, où était assis un personnage vêtu d'une antique combinaison pressurisée.

Il s'agissait d'une projection, comprit Oscar en arrivant au bout de la passerelle. Il reconnut le visage de Wilson Kime sous la bulle d'un casque au design pas tout à fait authentique. Les déchirures de sa combinaison avaient été réparées avec un genre d'époxy, mais les pierres qui l'entouraient étaient maculées de sang. La projection de Wilson était tournée vers les montagnes de Dessault, dont les pics enneigés disparaissaient dans le flou lumineux de l'horizon incurvé. C'était exactement ce que le véritable Wilson avait vu grâce au sacrifice de tellement de gens – des inconnus, pour la plupart, dont l'histoire n'avait pas retenu le nom. Douze siècles plus tôt, ce superbe panorama avait fourni les données nécessaires à la genèse de la tempête géante qui avait détruit l'Arpenteur et libéré le Commonwealth. Désormais, à l'endroit même où s'était joué le destin de l'espèce humaine, il pouvait s'installer à la

terrasse du café appelé *La Vue du sauveur* et commander des beignets qui portaient son nom.

— Sans vous, nous ne serions pas là.

Oscar sursauta. Un homme vêtu d'une toge très sombre se tenait derrière lui sur la passerelle.

Tu parles d'un agent secret ; n'importe qui peut arriver dans mon dos sans que je l'entende.

— Pardon ?

L'homme sourit. Il avait la mâchoire carrée, une fossette sur le menton, le nez un peu plat, et était extrêmement séduisant. Ses yeux marron et rieurs étaient flanqués de rides. Il ouvrit la bouche et révéla des dents étonnamment blanches.

— J'ai failli me faire surprendre par la vague de mélancolie et de déception que vous avez libérée dans le champ de Gaïa, dit-il. Cependant, c'est compréhensible. Cette falsification, reprit-il en désignant le décor d'un geste de la main, est le seul monument érigé en mémoire de ce que Wilson et vous avez accompli. Je vous assure néanmoins que *nous* savons et nous apprécions réellement ce que vous avez fait pour nous. Nous l'enseignons d'ailleurs à nos enfants.

— Vous ? Mais qui êtes-vous, justement ?

— Les Chevaliers Gardiens, répondit l'homme en s'inclinant. Bienvenue sur Far Away, Oscar Monroe. Que pouvons-nous faire pour vous aider ?

Il s'appelait Tomansio, annonça-t-il tandis qu'ils marchaient vers la capsule d'Oscar.

— Tomansio McFoster Stewart. C'est mon père qui vous a donné ce code, il y a quatre-vingt-six ans.

— Je l'ai à peine vu. Le gouvernement avait mis en place un cordon de sécurité autour de ma chambre. Pour préserver mon intimité, sans doute. Pourtant, il est venu me voir et a pu repartir sans se faire attraper.

— Nous croyions que vous nous aviez oubliés, reprit Tomansio. Ou pire.

— Je ne suis plus celui que j'étais. Enfin, c'est ce que je pensais encore récemment.

— Vous voici pourtant parmi nous. Vous avez d'ailleurs bien choisi votre moment car le Grand Commonwealth et la galaxie

dans son ensemble traversent une période très intéressante. Une période dans laquelle la nostalgie n'a pas sa place.

— Vous avez raison. Ma venue n'a rien à voir avec une quelconque nostalgie.

Ils montèrent à bord de la capsule.

— Cela ne vous dérange pas si je prends les commandes ? demanda Tomansio. Vous auriez du mal à trouver nos terres sans aide.

— Pas de problème, répondit Oscar. Où sont vos terres ? ajouta-t-il avec curiosité tandis que la capsule quittait le dôme.

— Là où elles ont toujours été. Du coin nord-est du massif de Dessault jusqu'à la mer de Chêne.

La capsule accéléra, prit de l'altitude et fonça au-dessus des montagnes, vers le nord. Pour la première fois, Oscar vit le désert que dominaient et protégeaient les montagnes géantes.

— Vous dites que je n'aurais pas pu vous trouver ? Je reconnais le mont StOmer, près duquel s'est écrasée la *Marie Céleste*…

— Reconnaître et atteindre sont deux choses différentes.

— J'ignorais que vous étiez devenus bouddhistes et que vous ne parliez plus que par énigmes.

Tomansio pencha la tête sur le côté avec la précision d'un oiseau. Son sourire séduisant s'effaça.

— Ah, je vois ! Ce n'était pas mon intention. En revanche, pour la théâtralisation, je plaide coupable. Vous nous êtes tellement précieux, Oscar. J'espère bien parvenir à vous impressionner.

L'espace d'un instant, Oscar sentit sur ses épaules le poids des onze cents années qui s'étaient écoulées depuis ces événements. *Dire que Tomansio a lu le récit de ma vie dans des livres d'histoire. Putain* ! L'existence qu'il menait aujourd'hui avec ses partenaires le tenait isolé de tout. Sa maison était une barrière érigée entre sa famille et le monde extérieur.

— Nous protégeons nos terres à l'aide d'une T-sphère, reprit Tomansio.

— Vraiment ? Je croyais que seule la Terre en possédait une.

— Nous ne nous en vantons pas. C'est un système de défense des plus élégants, qui consomme malheureusement une énergie

colossale. Quiconque menace de pénétrer notre territoire à pied, en voiture ou en aéronef est immédiatement téléporté de l'autre côté du périmètre. Impossible de frapper à une porte qu'on ne peut jamais atteindre. Pour nous rendre visite, il faut être invité.

— Sympa.

Le paysage vers lequel ils étaient en train de descendre était particulièrement luxuriant. Un épais tapis vert entrecoupé de rivières sinueuses ; des forêts et des prairies qui se disputaient la domination de vallées et de collines ondulantes. Plus loin, à l'est, la mer de Chêne scintillante. Ils entrèrent dans l'atmosphère. Des rubans de nuages de plus en plus denses défilaient de part et d'autre de la cabine transparente de la capsule. Lorsqu'ils eurent traversé la couche de vapeur, la canopée de la forêt apparut sous l'appareil. Des arbres immenses, des feuilles de toutes les couleurs. Far Away avait toujours célébré sa diversité génétique, unique dans la galaxie. Les équipes de terraformation avaient semé dans un sol quasi stérile des graines ramassées sur des centaines de mondes afin de créer une nature pleine de contraste, une flore ultime.

— Nous y voilà, dit Tomansio comme ils atteignaient quatre mille mètres d'altitude.

Soudain, la vue changea complètement. Oscar eut un mouvement de recul. Ils volaient désormais à l'entrée d'une longue vallée à seulement une centaine de mètres d'altitude. Sur des kilomètres à la ronde, il n'y avait que de l'herbe bleu-vert qui ondulait dans le vent. La vallée en était couverte, sauf dans quelques dépressions colonisées par des bosquets. Il y avait des maisons un peu partout, des bâtisses de bois et de pierre qui se fondaient admirablement dans le décor et lui donnait une allure de village médiéval – un village très étendu.

— Vous vivez ici ? demanda Oscar.

— Oui.

— Vous avez de la chance.

— Les apparences sont parfois trompeuses.

La capsule se posa près d'une grande maison en pierre dont le toit en ardoise était soutenu par des poutres noircies par le temps. Un balcon courait sur toute sa longueur. De grandes fenêtres ouvertes révélaient un intérieur très moderne. L'herbe

poussait jusqu'au pied des murs, accentuant encore l'impression d'harmonie naturelle.

Oscar descendit lourdement du véhicule. Le champ de Gaïa résonnait d'une joie chaude et subtile, l'enveloppait dans le rêve éveillé d'un enfant serré par les bras de sa mère. Cette sensation de confort, de sécurité, cette impression d'être chez soi…

C'était l'accueil que lui avaient réservé les gens qui se précipitaient dans leur direction. Ils sortaient des maisons environnantes, se téléportaient devant lui, apparaissaient d'un seul coup et venaient grossir une foule de plus en plus importante. Alors, des chevaux apparurent au sommet d'une arête, des bêtes dont les cavaliers étaient vêtus d'uniformes noirs aux épaules desquelles étaient accrochées des oriflammes or et rouge. Les chevaux portaient des genres de cottes et des casques d'où pendillaient des glands dorés qui effleuraient les brins d'herbe. Oscar fixa les bêtes géantes et terrifiantes, aux cornes habillées de métal et aux défenses acérées. Des images lui revinrent en mémoire.

— J'en ai vu un comme celui-ci, il y a longtemps, dit-il, tout excité. Pendant notre voyage vers les montagnes. Un charlemagne. Celui de notre guide.

— C'est exact. Nous nous entraînons toujours à combattre à dos de charlemagne. Toutefois, depuis que notre planète a pris sa revanche, nous n'avons pas eu l'occasion de monter au front avec eux. Leur rôle est plus cérémoniel, aujourd'hui. Les cavaliers sont venus en votre honneur. Tout comme les aigles rois, ajouta Tomansio en désignant le ciel.

Oscar se retint de sursauter, mais eut tout de même le souffle coupé. Un vol de créatures géantes tourbillonnait au-dessus d'eux. Elles ressemblaient aux ptérodactyles de la préhistoire terrienne et avaient été créées par des Barsoomiens en quête d'expansion génétique. Chacune d'entre elles était montée par un personnage vêtu d'une longue robe qui voletait dans son sillage. Ils lui firent signe, tandis que les bêtes tournaient avec une légèreté étonnante. Oscar sourit en appréciant leurs acrobaties. Les cavaliers étaient forcément sanglés, non ?

Tomansio s'éclaircit discrètement la gorge et lui murmura à l'oreille.

— Peut-être que quelques mots…

Oscar était tellement occupé à admirer les aigles rois qu'il n'avait pas remarqué à quel point la foule avait grossi. Il considéra longuement les habitants de la vallée, quelque peu déstabilisé par leur apparence. Il avait l'impression d'avoir affaire à une équipe d'athlétisme. Ils étaient grands. Les hommes étaient séduisants, les femmes magnifiques. Tous étaient incroyablement affûtés. Même les enfants qui lui souriaient sans retenue semblaient en parfaite santé. Il ne put s'empêcher de penser au futur décrit par H. G. Wells dans *La Machine à remonter le temps*. Ici, dans leur jardin d'Éden protégé, les Chevaliers Gardiens étaient comme Éloi, mais avec des muscles et de la personnalité. Bonne chance aux Morlocks qui oseraient s'aventurer dans cette vallée.

Oscar inspira profondément et fit de son mieux pour chasser de son esprit les conférences de presse qu'il donnait lorsqu'il travaillait dans la Marine.

— Cela faisait bien longtemps que je n'avais mis les pieds sur Far Away. Trop longtemps, en vérité. Vous en avez fait un monde extraordinaire, un monde respecté dans tout le Commonwealth. Je vous en remercie, et je vous remercie aussi de cet accueil chaleureux.

Des applaudissements enthousiastes retentirent. Oscar hocha la tête et sourit à ces visages sympathiques. Cependant, il se sentit soulagé lorsque Tomansio le fit entrer dans la maison.

La salle de réception était tapissée d'une matière textile translucide qui émettait une lumière douce. Des plis étranges dans les murs laissaient apparaître des compartiments parallèles. Une application de la T-sphère, pensa Oscar. Les meubles, eux, étaient bien solides, tout comme le reliquaire posé sur une large et ancienne table de bois à l'extrémité de la pièce. Oscar s'arrêta devant le portrait holographique entouré d'un linceul noir, devant lequel brûlait un cierge. La Chatte lui souriait de son fameux air énigmatique.

— Pour chaque Yin, un Yang, murmura-t-il, sévère.

Il aurait dû s'en douter. Cette vallée était beaucoup trop idyllique.

Tomansio le rejoignit.

— Vous la connaissiez, n'est-ce pas ? Vous lui avez parlé durant le voyage qui vous a conduit jusqu'ici.

— Nous avons passé une journée ensemble à bord d'une Oie de carbone quand nous étions sur Half Way. Je n'irais pas jusqu'à dire que je la connaissais vraiment.

— Comme je vous envie. Aviez-vous peur d'elle ?

— Elle me fatiguait. Elle nous fatiguait tous. Peut-être aurions-nous dû la craindre.

— Moi, je n'aurais pas eu peur. J'aurais été honoré de la connaître.

— Elle était mauvaise.

— Bien sûr. Noble, aussi. Elle nous a montré la voie. Elle a donné aux Gardiens de l'Individualité une raison d'être. C'est grâce à elle que les Barsoomiens nous ont rejoints. Après la destruction de l'Arpenteur – destruction que vous avez rendue possible, Oscar –, nos ancêtres se sont retrouvés sans rien. Bradley Johansson avait créé les Gardiens sur les ruines de notre asservissement. Il avait fait de nous des guerriers en prévision de la plus grande bataille de l'histoire de l'humanité. La bataille qui a sauvé notre espèce. Lorsque tout fut terminé, Bradley était mort et nous étions comme perdus, condamnés à nous éteindre, à devenir une bande de vieux soldats sans cause à défendre. D'autant que le Commonwealth a alors entrepris de *civiliser* Far Away, et que nous étions pour lui un anachronisme.

— Tous les soldats sont condamnés à raccrocher leurs armes un jour.

— Vous ne comprenez pas. La Chatte a sauvé notre ethos. Elle nous a montré que la force était une vertu, une bénédiction. Il s'agit de notre évolution naturelle, et les libéraux du Commonwealth ne devraient pas nous mépriser comme ils le font, comme si cette évolution était un mal qu'il faudrait soigner. Si nous n'avions pas été forts, si Bradley n'avait pas fait preuve de fermeté, le Commonwealth serait mort en même temps que vous, Oscar. Si les Barsoomiens n'avaient pas préservé leur pureté, les hommes d'aujourd'hui ne seraient que des créatures émaciées à la vie trop courte. L'un d'entre nous avait la force, reprit-il en souriant au portrait, l'autre la

motivation. Elle a su reconnaître ces deux qualités et les a combinées en un seul et même principe. Elle nous a fait cadeau d'une vision à laquelle nous sommes restés fidèles. Il n'y a pas de honte à être fort, Oscar.

— Je sais, concéda celui-ci. C'est la raison de ma présence ici.

— C'est ce que j'espérais. Vous avez dit avoir besoin d'aide.

— Oui… Ce que je vais vous demander sera peut-être contraire à votre idéologie.

Tomansio rit.

— Nous n'avons pas d'idéologie, Oscar. C'est la particularité de notre mouvement. Notre seul credo, c'est la force. C'est ce que nous voudrions transmettre à cette humanité de plus en plus nombreuse et diverse. C'est un principe d'évolution on ne peut plus basique. Ceux d'entre nos congénères qui l'embrasseront survivront, c'est aussi simple que cela. Nous sommes la nature brute. Le fait que nous soyons considérés comme de vulgaires mercenaires ne nous dérange pas. Lorsqu'on loue nos services pour accomplir un travail, nous nous donnons à cent pour cent.

— Le travail que je voudrais vous confier implique une certaine subtilité. Du moins pour commencer.

— Nous savons aussi faire preuve de subtilité, Oscar. Les opérations secrètes sont une de nos spécialités. Nous œuvrons volontiers pour toutes les causes, à l'exception de celles qui sont mauvaises et stupides. Par exemple, nous ne volerons jamais pour vous. Les Chevaliers Gardiens prennent très au sérieux les questions d'honneur.

Oscar faillit reparler de la Chatte et de ses pratiques. Puis se ravisa.

— Je dois trouver quelqu'un et lui offrir ma protection.

— Une mission louable. Qui est cette personne ?

— Le Second Rêveur.

Pour la première fois, Oscar vit Tomansio mettre sa réserve au placard.

— Sans déconner ? s'esclaffa-t-il. Douze siècles à attendre votre venue, et voilà ce que vous nous proposez. Nous n'avons donc pas attendu pour rien. Le Second Rêveur lui-même ! Je ne

demanderai pas pourquoi, reprit-il plus calmement. Merci du fond du cœur d'être venu à nous.

— Le pourquoi est très simple. Trop de personnes aimeraient l'influencer. S'il décide un jour de sortir de l'ombre, le Second Rêveur devra jouir d'une liberté totale.

— Pénétrer le Vide ou non, risquer de causer la mort de la galaxie en poursuivant le destin de notre espèce – ou pas. C'est un véritable Graal que vous nous confiez. Un défi à notre hauteur.

— Alors, c'est oui ?

— Mon équipe sera prête à partir dans une heure.

— Serez-vous à sa tête ?

— À votre avis ?

* * *

— J'en étais pourtant certaine ! s'exclama Araminta. Elle était à ses pieds, complètement soumise. Elle faisait tout ce qu'il lui demandait. Et quand je dis tout, c'est *tout*.

— Rends-toi à l'évidence, chérie, dit avec espièglerie Cressida. À ce moment-là, tu n'étais pas vraiment en *position* d'émettre un jugement objectif.

— La manière dont elle s'y prenait… Tu ne comprends pas. Elle était enthousiaste. Obéissante. Comme les autres, en fait. Merde. Tu crois qu'ils se sont moqués de moi ? Peut-être était-elle vraiment profilée et m'a-t-elle menti parce qu'il le lui avait demandé ?

Araminta fit un effort pour se calmer. Un peu d'alcool l'aiderait. Elle voulut se verser un autre verre de vin. La bouteille était vide.

— Merde !

Cressida fit signe au serveur à la tenue élégante.

— C'était tout de même une sacrée offre.

— Ouais. Les hommes, les hommes ! Tu peux me dire pourquoi ce sont tous des connards ! Qu'est-ce que c'est que cette mentalité ? Merde, ces femmes sont des esclaves.

— Je sais.

Le serveur apporta une autre bouteille et l'ouvrit.

— Le monsieur assis là-bas souhaiterait vous offrir ce vin, dit-il.

Araminta et Cressida se tournèrent de concert vers l'énorme baie vitrée qui offrait une vue splendide sur les lumières de la nuit. Le bar se trouvait au trente-cinquième étage de la tour de l'hôtel *Salamartin* et attirait de nombreux touristes apparemment disposés à payer des prix exorbitants. Toutes les chambres de l'établissement étaient occupées par des adeptes du Rêve Vivant, ce qui expliquait la présence de manifestants devant l'entrée. Araminta avait joué des coudes pour traverser la foule occupée à scander des slogans hostiles et supplier le portier de la laisser entrer. Elle avait eu peur. Des violences menaçaient d'éclater dans la rue. Cressida, elle, avait la permission de poser sa capsule sur le toit de la tour.

L'homme qui leur souriait était vêtu de vêtements en fibres naturelles caractéristiques de la mode de Makkathran.

— Non, répondirent les deux femmes à l'unisson.

Le serveur eut un sourire amusé et emplit leurs verres.

Araminta regarda d'un air morose le vin monter dans le ballon de cristal.

— Tu crois que je devrais aller voir la police ?

— Non, répondit Cressida avec emphase. N'emprunte jamais cette voie, je t'en conjure. Pour l'amour d'Ozzie, tu as dîné en compagnie du Premier ministre ! Tu te rends compte du pouvoir qu'il détient ? Aucun flic de cette planète n'enquêtera jamais sur lui, et même si tu trouvais quelqu'un d'assez téméraire pour cela, vous ne réuniriez pas assez de preuves contre lui. Ces filles – si tu as raison, et je ne mets pas ta parole en doute – disparaîtraient comme par enchantement, et personne n'aurait jamais l'occasion de vérifier si elles ont été reprofilées ou non. Oublie cela.

— Et le gouvernement du Commonwealth ? Il possède bien un service qui s'occupe de ce type de criminel ?

— Le Conseil intersolaire des crimes graves. Alors, tu te rends dans le bureau le plus proche – qui doit se trouver sur Ellezelin –, et tu leur expliques que ces femmes pourraient avoir subi un reprofilage psychoneural, car tu as remarqué des choses étranges pendant que vous partouziez tous ensemble – partouze

durant laquelle tes amas macrocellulaires carburaient à un programme sexuel narcotique.

— Ce n'était pas un narcotique, rétorqua automatiquement Araminta.

— Un point pour toi. Là, tu es sûre de le faire plonger…

— Bon, d'accord. Et si je parlais plutôt de ses stratégies commerciales ? De la manière dont il a développé ses installations d'Albany ?

— Si tu parlais à qui ?

Araminta fit la moue. Pour une amie, Cressida ne se montrait pas très coopérative.

— Je ne sais pas. À l'association industrielle d'Ellezelin, enfin, à un truc de ce genre.

— Tu crois peut-être qu'ils ne sont pas au courant ? On ne peut pas cacher un complexe géant comme Albany. Et puis, quel rapport avec cette histoire de reprofilage psychoneural ?

— Ch'ai pas.

— Tu ne veux pas que justice soit faite ; tu veux te venger.

— C'est un fumier. Il le mérite.

— Et au lit, il se débrouillait comment ?

Araminta se reversa un peu de vin et espéra qu'elle n'était pas en train de s'empourprer.

— Correct.

— Écoute, chérie. J'ai bien l'impression que tu as vécu une de ces histoires qu'il vaut mieux oublier. Allez, tourne la page. Au moins, tu auras appris une leçon : pour faire son trou dans cet univers de merde, il convient d'être impitoyable.

La tête d'Araminta bascula dans ses mains, et ses cheveux dégringolèrent autour de son verre.

— Oh, par Ozzie ! j'y suis allée et j'ai couché avec lui ! Quelle humiliation !

Comme elle aurait voulu pouvoir tout oublier, en particulier le fait que cela lui avait beaucoup plu. À vrai dire, on trouvait dans le commerce divers programmes et médicaments capables d'effacer une partie de la mémoire… *Oh ! arrête un peu de t'apitoyer sur ton sort, ma pauvre fille.*

— Allez, allez, ce n'est rien, dit Cressida en lui tapotant la main. À l'heure qu'il est, il est au pieu avec une dizaine de filles

toutes fraîches, et il ne se rappelle même plus ton nom. Cette histoire ne l'a certainement pas affecté autant que toi.

— Tu dis cela pour me remonter le moral ?

— Je n'y peux rien, c'était ton contrat. Tu ne l'aurais eu pour toi que les deuxièmes vendredis des mois qui comportent un R, ou quelque chose comme cela.

— Ouais, je sais. Merde, je suis une grande fille, je savais ce que je faisais.

— Avec le recul, tout devient toujours très évident.

Araminta releva la tête et sourit.

— Merci de ne pas me juger.

— Tu as encore beaucoup à apprendre, mais je crois que tu t'améliores à mon contact. Regarde, tu as fait des progrès depuis Laril.

— Quand tu décides de remonter le moral à quelqu'un, tu y vas franchement !

Cressida poussa son verre sur la table et le fit tinter contre celui d'Araminta.

— Tu commences à comprendre la vie. C'est bien. Alors, que comptes-tu faire de Bovey ?

— Tu veux savoir quelle suite je vais donner à sa proposition ?

— Quoi ! Ne me dis pas qu'il t'a…

— Eh bien, si, justement. Il m'a demandée en mariage, à condition que je devienne multiple, comme lui.

— Et c'est moi qui suis prête à tout pour réussir ! Attends une minute, il t'a fait cette proposition avant que tu rendes visite à Likan ?

— Hum, oui !

— C'est du propre. Pourquoi es-tu allée chez Likan, alors ?

— Je voulais essayer une autre option avant d'arrêter mon choix.

— Waouh !

— Tu as déjà eu envie de devenir multiple ? Likan pense que c'est un choix de vie avant d'être une décision stratégique, mais je n'en suis pas si sûre. Dix paires de mains supplémentaires ne seraient pas du luxe dans la branche qui m'intéresse.

— Non, je n'en ai jamais eu envie. En tant qu'avocate, je n'ai besoin que d'un seul corps. Néanmoins, pour les travaux de rénovation que tu entreprends, cela peut présenter un intérêt.

— En même temps, je ne veux pas me cantonner à des travaux manuels toute ma vie.

— Ta fierté est très sélective, dis-moi.

— Je voudrais juste…, commença-t-elle avant de s'interrompre, complètement perdue. Je ne sais pas. Les événements de ce week-end m'ont vraiment secouée. Et puis, j'ai fait ce rêve horrible. J'étais une espèce d'énorme créature et je volais au-dessus d'une planète lorsque quelqu'un a essayé de m'étouffer. Je fais pas mal de cauchemars, ces derniers temps. Tu crois que c'est le stress ?

Cressida lui lança un regard étonné.

— Chérie, tout le monde a fait ce rêve. Le Second Rêveur nous a transmis une vision du Seigneur du Ciel au-dessus de Querencia. Personne n'a voulu t'étouffer ; c'était simplement Ethan qui tentait de communiquer avec le Seigneur. On dit qu'il est toujours à l'hôpital, où ses larbins essaient de réparer son cerveau cramé.

— Je n'ai pas pu faire le même rêve que vous.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas de particules de Gaïa. J'ai toujours trouvé que c'était une version limitée de l'unisphère et que c'était un peu bête.

Cressida se figea. Elle repoussa son verre sur le côté et prit la main d'Araminta.

— Tu es sérieuse ?

— À propos de quoi ?

— Ta mère ne t'a donc rien raconté ?

— Raconté quoi ?

Araminta commença à paniquer. Elle aurait voulu avaler un autre verre, mais Cressida refusait de lui lâcher la main.

— L'histoire de notre arrière-arrière-arrière-grand-mère.

— Quelle arrière-arrière-arrière-grand-mère ?

— Mellanie Rescorai.

Araminta ne put s'empêcher d'être un peu déçue. Elle se serait bien vue en héritière d'une Dynastie, voire d'une famille royale de la vieille Terre. Qui donc était cette Mellanie machin ?

— Oh ! et c'est qui ?

— Une amie des Silfens. Je veux dire que les Silfens l'ont choisie comme amie. Tu sais ce que cela signifie ?

— Pas vraiment.

Araminta ne savait pas grand-chose des Silfens. Une étrange espèce humanoïde que tout le monde appelait les Elfes. Ils chantaient du charabia et disposaient d'un réseau de trous de ver étrange qui s'étirait sur la moitié de la galaxie et leur permettait de marcher littéralement d'un monde à l'autre, activité considérée comme hautement romantique par un nombre déprimant d'humains, qui essayaient de suivre leurs chemins interstellaires. Très peu d'entre eux montraient de nouveau le bout de leur nez ; toutefois, ceux que l'on revoyait vivants racontaient des histoires extraordinaires d'aventures sur des mondes inconnus peuplés de créatures exotiques.

— D'accord, reprit Cressida. Je vais t'expliquer. Les Silfens ont également choisi Ozzie comme ami. Ils lui ont offert un pendentif magique qui permet d'utiliser les chemins en toute sécurité et de rejoindre leur esprit commun, l'Île-mère.

— Ozzie ? Tu veux dire notre Ozzie ? Celui qui…

— Oui. Comme il était à la hauteur de sa réputation, il n'a pas pu s'empêcher de démonter son pendentif pour comprendre de quoi il était fait. Ainsi, il s'est rendu compte qu'il n'y avait aucune magie là-dedans, mais bien un enchevêtrement quantique. C'est alors que les hommes ont pu produire des particules de Gaïa. Notre champ de Gaïa n'est donc qu'une pâle copie de l'esprit commun des Silfens.

— Je veux bien, mais quel rapport avec notre ancêtre ?

— Mellanie était aussi l'amie des Silfens, privilège qui ne se résumait pas à recevoir un pendentif en cadeau. Lorsqu'on est accepté par cette espèce, on partage la sagesse de leur esprit commun. Le pendentif ne sert qu'à établir le contact. Quand on est suffisamment bien entraîné, on peut même s'en passer, et le contact devient facile. Enfin, relativement facile. Comme toutes

les magies, celle-ci se transmet de génération en génération – du moins le dit-on.

Cressida lâcha la main d'Araminta et sourit doucement.

— Tu viens de m'expliquer que cela n'avait rien de magique.

— Bien sûr. Mais réfléchis : Mellanie et son mari Orion sont rentrés dans le Commonwealth. Pendant qu'ils arpentaient la galaxie, ils ont eu une petite fille appelée Sophie – un des très rares humains à être né sur les chemins, et sans doute le seul à avoir pour parents deux amis des Silfens. Sophie était en harmonie avec l'Île-mère dès le premier jour, et elle a dû transmettre son aptitude à ses enfants. Grâce à elle, la majeure partie de notre famille peut ressentir le champ de Gaïa, même si cela s'est estompé avec la dernière génération. Toutefois, certaines nuits, on ressent l'Île-mère elle-même. Quand j'étais jeune, je me suis même aventurée sur un chemin silfen, tout près de Colwyn City, dans le bois de Francola. J'avais treize ans et soif de découverte. C'était stupide, mais…

— Un chemin silfen passe par Viotia ?

— Oui. Il n'est pas très fréquenté. Les Silfens n'aiment pas trop les planètes qui accueillent des civilisations comme la nôtre.

— Où mène-t-il ? demanda Araminta, tout excitée.

— Les chemins ne mènent nulle part en particulier. Ils se rejoignent et tournent en rond. Là-bas, le temps s'écoule différemment. C'est pour cela que les humains qui ne sont pas les amis des Silfens s'y perdent souvent. Moi, j'ai eu de la chance. Je suis rentrée à la maison au bout de deux jours. Maman était furieuse.

— Donc… mes rêves… Ce ne sont pas les miens ?

— Celui de l'autre nuit, avec le Seigneur du Ciel, n'était pas le tien.

— Il avait l'air tellement vrai.

— Tu m'étonnes, dit Cressida en jetant un regard circulaire sur la salle pleine d'adeptes du Rêve Vivant. Maintenant, tu comprends pourquoi ils sont à fond dedans. Quand on assiste chaque nuit à un spectacle magnifique, on n'a pas envie de se réveiller. C'est pour cela qu'ils veulent aller dans le Vide – pour continuer de rêver.

— Je ne comprends pas. Admettons que tout cela soit vrai. La ville dont ils parlent tout le temps – Makkathran –, est une ville médiévale, non ? Quant à Celui-qui-marche-sur-l'eau, il semble passer sa vie à se battre. C'est horrible. Leurs pouvoirs télépathiques sont sympas, sans plus. Notre technologie est aussi bonne. Qui voudrait vivre cette vie ?

— Avant d'émettre ce genre de jugement, tu ferais mieux d'étudier un peu les rêves d'Inigo. Celui-qui-marche-sur-l'eau transforme une société tout entière.

— C'est donc un politicien de talent.

— Oh non, chérie. Il est bien plus que cela. Il nous a révélé la vraie nature du Vide. Il nous a montré ce qu'il était possible d'accomplir. Ce genre de pouvoir me fiche la trouille, tu ne peux pas savoir. Et c'est justement cela qui attire tellement de gens, ajouta-t-elle en désignant d'un geste du bras les gens qui les entouraient. Qu'Ozzie nous vienne en aide si ceux-là découvrent un jour les talents de Celui-qui-marche-sur-l'eau. Le développement exponentiel du Vide sera alors le dernier de nos soucis.

Le sixième rêve d'Inigo

Près de quatre-vingts gendarmes stagiaires étaient assis en rangées bien nettes dans la salle Malfit dallée de noir, sous l'arche imposante du plafond qui représentait des nuages arachnéens traversant un magnifique ciel rose doré. Edeard était installé dans la deuxième rangée. La tête penchée en arrière, il admirait ce spectacle absolument merveilleux. Sa réaction amusait beaucoup ses camarades de promotion. Pourtant, à part Dinlay, aucun d'entre eux n'avait jamais mis les pieds dans le palais. Mais au moins avaient-ils déjà entendu parler de ce prodige. En tout cas, personne n'avait pensé à le prévenir.

Nikran se leva dans cette réplique de la voûte céleste, et Edeard en resta bouche bée. La planète rouge-brun était beaucoup plus grosse sur ce plafond que dans le ciel de Querencia. On voyait même le relief de ses déserts éternels. Pour la première fois, il pensa à Nikran comme à un véritable endroit, et non pas seulement à un nom sur une carte du ciel.

— Est-ce qu'il y a des habitants, là-haut ? chuchota-t-il à Kanseen, qui était assise à côté de lui.

La jeune fille fronça les sourcils, leva les yeux vers Nikran et gloussa.

— Quoi ? siffla Macsen.

— Edeard veut savoir s'il y a des gens sur Nikran, annonça-t-elle solennellement.

Ses camarades ricanèrent et furent bientôt imités par les autres stagiaires. Edeard s'empourpra.

— Pourquoi pas ? protesta-t-il. Le navire de Rah s'est écrasé sur ce monde ; un autre navire s'est peut-être écrasé là-bas.

— Absolument, dit Macsen. Tu as raison. D'ailleurs, il y a une autre Makkathran, là-haut.

Edeard les ignora et regarda droit devant lui d'un air digne. Il prit la décision de ne jamais parler de ses rêves et de ses visions à ses amis.

Les stagiaires se calmèrent. Edeard se concentra sur la cérémonie. Ils faisaient face à de larges escaliers incurvés qui dominaient un côté de la salle. Owain, le maire de Makkathran, était apparu à leur sommet, suivi par les maîtres des Guildes et les maîtres des quartiers qui siégeaient au Conseil supérieur. Tous étaient vêtus d'habits de cérémonie qui se détachaient de façon superbe contre la toile de fond noire du sol de la salle.

— Par la Dame, grogna Dinlay.

Edeard sentit que son ami avait la nausée.

— *Dix secondes maximum,* lui dit-il en esprit de façon qu'il soit le seul à l'entendre. *Après, ce sera fini. Tiens le coup dix petites secondes. Tu peux y arriver.*

Dinlay hocha la tête, mais ne semblait pas du tout convaincu.

Edeard résista à l'envie de se retourner vers les sièges qui accueillaient les amis et les familles des stagiaires qui s'apprêtaient à recevoir leurs épaulettes de bronze. Sans trop exagérer, on pouvait dire que la moitié des invités – tous ceux qui portaient un uniforme, en fait – étaient des parents de Dinlay.

— Je parie que les criminels vont en profiter pour se déchaîner dans tous les quartiers, avait marmonné Macsen un peu plus tôt, lorsqu'ils avaient pris place. Il n'y a plus un seul gendarme dans la rue.

Owain monta sur l'estrade installée au pied des marches. Il sourit en avisant l'assistance attentive.

— C'est toujours un honneur et un privilège pour moi que de présider cette cérémonie, commença-t-il. Dans ma position, j'entends beaucoup de gens se plaindre de l'état de cette ville et du chaos qui, dit-on, régnerait au-delà de ses murs de cristal. J'aurais aimé qu'ils soient tous là pour voir ces jeunes gens pressés de servir leur cité. Votre sens du devoir et votre engagement vous honorent et m'emplissent de joie. Vous me donnez confiance dans notre futur.

Un vrai discours de politicien, pensa Edeard, sans pitié. Mieux que quiconque, le maire devait savoir que les gendarmes étaient trop peu nombreux. Aujourd'hui, ils étaient quatre-vingts dans cette salle, et c'était loin d'être assez. D'autant que, ces derniers mois, au moins autant de gendarmes avaient

démissionné pour se lancer dans la protection rapprochée ou exercer un métier plus respecté et mieux payé tel que shérif dans une ville de province. *Pourquoi ne fait-il rien pour arranger cela ?*

Le maire en eut bientôt terminé avec ses envolées lyriques. Les stagiaires se levèrent de concert, puis ceux de la première rangée se rassemblèrent devant l'estrade pour être salués par le plus haut magistrat de la ville. Le directeur de la gendarmerie appela chacun des stagiaires, tandis qu'un assistant donnait une paire d'épaulettes au maire, qui se chargeait de les remettre avec un sourire et une poignée de main.

La rangée d'Edeard se leva à son tour. Il s'était dit que cette mascarade serait ennuyeuse, que c'était un passage obligé stupide dont il se serait volontiers passé. D'autant plus que seule Salrana était là pour l'applaudir – la jeune fille avait obtenu une permission spéciale pour assister à la cérémonie. Cependant, à présent qu'il était ici, il n'était pas loin de changer d'avis. Derrière lui, les spectateurs étaient fiers d'eux. Ils croyaient en eux. Devant, le Conseil attendait solennellement. Les Conseillers n'étaient pas tenus d'être présents, car cette cérémonie avait lieu trois fois par an. Ils en avaient vu des dizaines d'autres et auraient l'occasion de rencontrer des centaines de nouveaux gendarmes. S'ils avaient voulu se défiler, ils auraient pu. Pourtant, tous semblaient considérer que c'était un événement très important.

Edeard s'apprêtait donc à prêter serment devant cette foule, à jurer qu'il ferait de son mieux pour protéger les habitants de Makkathran et faire régner l'ordre. Voilà pourquoi Rah et ceux qui lui avaient succédé avaient créé cette cérémonie ainsi que d'autres du même genre : pour honorer et reconnaître l'engagement des gendarmes de cette ville. Ce n'était ni stupide ni une perte de temps, mais bien un signe de respect.

Edeard s'arrêta devant le maire, qui sourit poliment et lui serra la main, pendant qu'on lisait son nom. On lui remit une paire d'épaulettes en bronze.

— Merci, monsieur, dit-il, la gorge serrée. Je ne vous laisserai pas tomber.

Ce qui s'est passé à Ashwell n'arrivera jamais ici.

Peut-être le maire fut-il surpris, mais il n'en montra rien. Edeard aperçut Finitan, qui se tenait dans l'escalier grandiose. Le maître de la Guilde des modeleurs en imposait avec sa robe rouge et violet ornée de broderie écarlate sur le devant. Son bonnet à la pointe argentée était replié sur son épaule gauche. Il croisa le regard du jeune homme et cligna de l'œil.

— *Félicitations, mon garçon,* lui murmura-t-il en esprit.

Edeard descendit de l'estrade. Une salve d'applaudissements retentit. Il faillit en rire. C'était un peu comme s'ils se réjouissaient de le voir partir. En réalité, la famille très nombreuse de Dinlay se réjouissait de la titularisation de ce dernier. Dinlay parvint à ne pas tituber, vomir ou s'évanouir de peur. Écarlate et souriant, il suivit Edeard jusqu'à sa place.

Après, il y eut une réception formelle, au cours de laquelle le maire et les conseillers se mêlèrent aux gendarmes et à leurs familles, tandis que des macaques s'affairaient avec des plateaux de boissons. Edeard avait apprécié la cérémonie de remise des épaulettes ; en revanche, il n'avait pas l'intention de s'attarder plus de dix minutes à cette fête.

— Non, non, tu restes ici, décréta Salrana. Regarde un peu qui est là.

Edeard considéra l'assemblée en fronçant les sourcils. Les familles dans leurs plus beaux atours, les membres du Conseil supérieur…

— Qui ?

Elle lui lança un regard méprisant.

— Eh bien, pour commencer, il y a la Pythie. En plus, elle m'a vue. J'ai senti qu'elle m'observait pendant la cérémonie.

— Forcément, rétorqua Edeard en regardant autour de lui. Il n'y a pas d'autre novice dans la salle. Elle doit penser que tu t'es éclipsée en douce pour venir boire à l'œil.

Salrana se redressa, ce qui fit tournoyer sa robe bleu et blanc d'une manière qu'Edeard ne put s'empêcher de remarquer. S'il continuait à la regarder ainsi et à avoir ces pensées, la Dame finirait par le foudroyer sur place.

— Edeard, il t'arrive encore d'agir comme un vulgaire gamin. Nous sommes tous les deux des citoyens de Makkathran, à

présent. Surtout toi. Essaie de te comporter d'une façon plus appropriée.

Edeard ouvrit la bouche mais n'eut pas le temps de dire un mot.

— Maintenant, nous allons saluer le Grand Maître Finitan et tu vas enfin pouvoir le remercier de t'avoir recommandé, car tu lui es infiniment reconnaissant d'avoir fait tout cela pour toi. Par la même occasion, nous essaierons d'être présentés aux autres membres du Conseil. Un jour, tu dirigeras les gendarmes de toute la ville et tu auras besoin de t'intéresser à la politique.

— Euh, oui ! admit Edeard. Moi, devenir le chef ?

— Puisque tu as quitté ta Guilde, tu n'auras pas d'autre moyen de siéger un jour au Conseil supérieur.

— Je ne suis gendarme que depuis huit minutes.

— « Ceux qui hésitent n'arrivent jamais à rien. » Le Livre de la Dame, chapitre cinq.

— Je le savais, se défendit Edeard tandis qu'un tic nerveux lui déformait la lèvre supérieure.

— Vraiment ? s'étonna Salrana en haussant les sourcils. Il faudra que je vérifie cela un jour.

— J'ai eu mon compte d'examens ces dernières semaines, merci.

— Pauvre petit Edeard. Allez, viens, dit-elle en le prenant par la main avec espièglerie.

Le Grand Maître Finitan discutait avec deux collègues Conseillers lorsque Salrana et Edeard arrivèrent. Il sourit et leur fit face.

— Toutes mes félicitations, mon garçon. C'est un grand jour pour toi.

— Oui, monsieur. Merci encore de m'avoir recommandé.

— C'est moi qui te remercie. Tu as terminé troisième de ta promotion, ce qui est exceptionnel pour quelqu'un qui ne connaissait pas cette ville il y a peu. Grâce à toi, je vais monter dans l'estime de ton directeur.

— Merci, monsieur.

— Permettez-moi de vous présenter les Grands Maîtres Graley, de la Guilde de géographie, et Imilan, de la Guilde de

chimie. Voici le gendarme Edeard, de la province de Rulan. C'est un ami de mon vieux maître.

— Maîtres, s'inclina Edeard.

Du coin de l'œil, il vit Salrana soulever légèrement sa jupe et faire une révérence très élégante en fléchissant les genoux et en gardant le dos bien droit.

— Et voici la novice Salrana, ajouta Finitan d'une voix douce. Elle est également originaire de Rulan.

— Enchanté, dit Imilan.

Edeard ne fit pas attention à la manière dont le regard du maître s'attardait sur Salrana.

— Vous êtes bien loin de chez vous, jeune novice, reprit le maître.

— Non, monsieur, rétorqua-t-elle poliment. Makkathran est ma nouvelle patrie.

— Bien dit, novice. Je regrette que tous nos citoyens ne soient pas aussi enthousiastes que vous.

— Voyons, Finitan, intervint Graley, le jour est mal choisi pour entrer dans ces polémiques.

— Désolé, s'excusa Finitan. Alors, Edeard, as-tu déjà eu affaire aux criminels de cette ville ?

— Oui, monsieur, du moins à quelques-uns d'entre eux.

— Il est très modeste, monsieur, glissa Salrana. À la tête de ses camarades, il a pourchassé des bandits dans les alentours du marché de Silvarum et a réussi à récupérer les objets qui avaient été dérobés.

Edeard se dandina maladroitement d'un pied sur l'autre sous le regard des trois maîtres.

— Ces scélérats ont-ils été envoyés dans les mines de Trampello afin de rembourser leur dette envers la société ? demanda Imilan.

— Non, monsieur, admit Edeard. Ils ont réussi à s'échapper. Nous les aurons la prochaine fois.

— Je n'en doute pas, acquiesça Finitan avec une pointe d'amusement. Venez, je vais vous présenter au maire. Il serait bon que vous croisiez au moins un homme honorable.

— Pardon ?

— Rien, c'est une vieille blague. Nous autres Conseillers aimons bien nous chamailler, reprit-il en leur faisant signe de le suivre. Heureusement, cela n'a aucune conséquence sur la vie des gens ordinaires.

Le maire de Makkathran discutait avec la Pythie juste à côté de l'estrade. À aucun moment il ne sembla ennuyé à l'idée d'être présenté au jeune gendarme. Il est vrai que son esprit était protégé par un bouclier parfaitement impénétrable, même pour Edeard. Le jeune homme était hypnotisé par la Pythie. Il l'avait imaginée en grand-mère chaleureuse. Au lieu de quoi il découvrit une femme mûre mais âgée de moins de cinquante ans. Sa beauté était mise en valeur par sa robe blanche passepoilée d'or. Son visage était plongé dans l'ombre légère d'un bonnet.

Salrana réitéra son étrange courbette.

— La Dame vous bénisse, mon enfant, commença la Pythie de ce ton las utilisé par l'aristocratie de Makkathran lorsqu'elle était contrainte de s'adresser à ceux qu'elle considérait indignes d'elle.

Encore une surprise pour Edeard. La Pythie se tourna alors vers lui. Des yeux d'un bleu ciel étonnant encadrés par une épaisse chevelure de bronze ornée de feuilles d'or et d'argent se posèrent sur lui. Son regard se durcit, comme pour le juger. Le jeune homme en eut le cœur brisé. Il avait l'impression de l'avoir déçue. Quelle chose terrible ! Puis elle sourit, et il se sentit soulagé.

— Vous êtes un jeune homme intéressant, gendarme.

— Ma Dame ? bafouilla-t-il.

La Pythie l'examinait en esprit, visitait librement son cerveau. Il y avait quelque chose de déconcertant dans ce contact intime. Elle était si belle, si proche de lui. Son demi-sourire avait presque valeur d'invitation.

Salrana s'éclaircit la voix.

— Je ne suis pas si importante que cela, le corrigea doucement la Pythie. Il n'y a qu'une seule Dame. Appelez-moi plutôt Chère Mère.

— Je vous demande pardon, Chère Mère.

— Ce n'est rien. Votre route a été longue pour venir jusqu'ici, mais il vous reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

— Vraiment ?

— Quel fascinant jeune homme, Grand Maître.

— Je suis heureux que vous l'ayez remarqué.

— Si jeune, et déjà si fort.

Un frisson ravi et coupable parcourut le dos du garçon. Il n'osa pas regarder dans sa direction. Il préféra fixer le maire, qui fronçait les sourcils.

— Est-il promis à un grand avenir ? demanda Finitan, jovial.

La Pythie considéra Edeard, qui n'aurait pas pu continuer à l'ignorer ostensiblement sans paraître malpoli. Il essaya de croiser son regard, mais n'en eut pas la force.

— Votre potentiel est très fort, dit-elle d'une voix presque taquine. Respectez-vous les enseignements de la Dame, gendarme Edeard ?

— Du mieux que je peux, Chère Mère.

— Je n'en doute pas. Puisse-t-Elle vous aider à assumer pleinement votre nouvelle fonction.

Edeard ne l'entendit presque pas. Un mouvement avait attiré son attention derrière Finitan. Horrifié, il vit Dame Florell arriver dans leur direction. Des dentelles noires et des voiles blancs pendillaient à son chapeau. Sa stupeur ne passa pas inaperçue. De concert, Finitan, le maire et la Pythie se retournèrent vers la grande dame.

— Ma tante ! s'exclama joyeusement le maire. Comme je suis heureux que vous soyez venue.

— C'est lui, déclara-t-elle d'une voix éraillée. C'est lui, le voyou qui a failli me renverser.

— Ma tante…

— Reprenez-lui immédiatement ses épaulettes ! aboya-t-elle d'un ton qui ne souffrait aucune contestation. Il ne mérite pas de servir notre ville. Il fut un temps où nos gendarmes étaient des hommes honorables, des garçons de la noblesse.

Le maire considéra Edeard d'un air gêné.

— Que s'est-il passé, gendarme.

— Je poursuivais des voleurs, monsieur. Dame Florell est sortie d'un immeuble à ce moment-là, alors je l'ai contournée…

— Ah ! Vous avez *essayé* de me contourner.

— Voyons, ma tante, ce jeune garçon voulait juste accomplir son devoir. Nous avons besoin de jeunes hommes consciencieux comme lui. Imaginez que les voleurs vous aient arraché votre sac ; vous auriez certainement souhaité qu'il leur donne la chasse.

— Personne n'oserait jamais s'en prendre à moi, lâcha-t-elle.

— Je suis vraiment navré, dit Edeard, désespéré, mais l'horrible vieille femme ne voulait pas l'écouter.

Le maire vint se placer entre le garçon et Dame Florell, et, furtivement, fit signe aux jeunes gens de s'en aller. Edeard s'inclina à la hâte et recula, accompagné de Salrana et de Finitan.

— Ma tante, vous ne devriez pas vous énerver comme cela, cela n'est pas bon pour vous. Tenez, ces vins fortifiants de Mindalla sont excellents. Peut-être qu'un verre…, continua le maire d'un ton mielleux.

— Merci, Edeard, reprit Finitan, tout sourire. Ces réceptions sont tellement ennuyeuses, d'habitude.

— Euh… de rien, monsieur !

— Allez, il s'agit tout de même de ta titularisation ! Ne laisse pas cette vieille chauve-souris idiote gâcher cette journée. Elle s'accroche à la vie depuis si longtemps qu'elle a acquis énormément de relations. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'elle boit du sang de vierge pour ne pas mourir. Je vous prie de m'excuser, novice.

— J'ai entendu parler de Dame Florell, monsieur, dit Salrana.

— Comme tout le monde dans cette ville. C'est pourquoi elle est persuadée d'être importante et non pas vieille et odieuse. Je sais de quoi je parle, continua Finitan en prenant Edeard par l'épaule, puisque je suis moi-même son arrière-petit-neveu. Par alliance, heureusement.

— Merci, monsieur, dit Edeard.

— Maintenant, allez vous amuser un peu. Ah, Edeard, lorsque tu voudras devenir officier, n'hésite pas à venir me voir. Je serai heureux de signer ta lettre.

— Monsieur ? lâcha le jeune homme, incrédule.

— Tu as bien entendu. Allez, filez. Cette ville est idéale pour des jeunes gens comme vous qui souhaitent prendre un peu de bon temps. Amusez-vous !

Edeard ne se fit pas prier. Salrana et lui se dirigèrent vers l'arche qui conduisait aux antichambres.

— Eh, Edeard ! appela Macsen. Où est-ce que vous allez ?

— On sort, répondit l'autre sans se retourner, car il craignait de croiser le regard de Dame Florell.

Macsen les rattrapa et s'arrêta en glissant devant eux.

— Mère et Dybal m'emmènent fêter cela chez *Rakas*. Tous mes camarades de promotion sont invités, évidemment, ajouta Macsen. Novice… J'ignorais qu'Edeard était en si bonne compagnie.

Il se tourna vers son ami et le regarda comme si l'autre lui avait fait des cachotteries.

— Je te présente la novice Salrana. Nous venons du même village, dit Edeard d'un ton las.

— Il faudra que je visite ce village, un jour, reprit Macsen en s'inclinant bien bas.

— Pourquoi cela, gendarme ? demanda Salrana.

— Pour voir si les jeunes femmes y sont toutes aussi belles que vous.

Elle rit. Edeard grogna et fit les gros yeux à Macsen.

— Mon invitation vaut aussi pour les amis de mes amis, novice.

— Nous acceptons votre invitation de bonne grâce, mais seulement si vous arrêtez de m'appeler novice.

— Avec plaisir, Salrana. Je vous demanderai également de me raconter un peu la vie d'Edeard. Il ne veut pas tout nous dire. Vous vous rendez compte, à nous, qui mettons nos vies entre ses mains ?

— C'est choquant, acquiesça-t-elle. Je tâcherai de satisfaire votre demande.

— Salrana ! protesta Edeard, horrifié.

— Excellent, dit Macsen. Je vais réserver une gondole supplémentaire. Sinon, Edeard, tu n'aurais pas vu Kanseen ?

Edeard fit de nouveau les gros yeux à son soi-disant ami.

— Edeard ? le réveilla Salrana en lui donnant un coup de coude dans les côtes.

— Là-bas, répondit machinalement le jeune homme.

Il était constamment conscient de la présence de ses camarades autour de lui – technique qu'avait essayé de leur inculquer Chae. Il désigna du doigt l'endroit où Kanseen discutait avec une femme enceinte et un homme vêtu d'une tunique élégante ornée du blason de la Guilde des armateurs.

— Sa sœur est là. Elles ont beaucoup de choses à se dire.

— Sa mère n'est pas venue, alors, dit Macsen d'un air triste. La pauvre. Bon, je vais lui demander pour ce soir.

— La famille de Boyd est là au complet, reprit Edeard.

— Déjà que nous croulons sous les parents de Dinlay. Bon, eh bien, il n'y a plus que nous. Rendez-vous dans dix minutes à l'embarcadère du canal du Cercle extérieur.

— Pourquoi as-tu dit cela ? demanda Edeard lorsque Macsen fut parti.

Salrana pencha la tête sur le côté et lui lança un regard un peu hautain.

— C'était un signe d'amitié. Pourquoi aurais-je refusé sa proposition ?

— Il te draguait.

— Et alors ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Tu es une novice !

— Nous ne sommes pas des vierges professionnelles, Edeard. Je crois me rappeler que nous nous sommes embrassés. Il me semble même t'avoir entendu parler de mon âge et du temps qu'il te faudrait attendre avant de me mettre dans ton lit.

Edeard s'empourpra. En esprit, il sonda les alentours pour s'assurer que personne n'avait entendu leur conversation ; soit ils étaient tous capables de masquer parfaitement leurs émotions, soit il avait eu de la chance. Une chose était certaine, elle ne reculerait pas. *Elle ne recule jamais*. S'il insistait, elle n'hésiterait pas à parler encore plus fort.

— Si cela ne te fait rien, je préférerais ne pas reparler de cette fameuse journée. Toutefois, je te demande pardon. J'ai encore tendance à considérer que tu es sous ma protection. Après tout ce que nous avons vécu ensemble… C'est pour cela que j'ai mal

réagi. Salrana, crois-moi, Macsen a eu plus de petites amies que je n'ai de chaussettes.

Elle eut un sourire doux.

— J'ai déjà vu ta garde-robe, dit-elle. Tu n'as que deux paires de chaussettes.

— Ce n'est pas vrai !

— En plus, elles sont trouées. Edeard, s'il te plaît, arrête de t'inquiéter pour moi. Je connais très bien les garçons comme Macsen, et je ne risque absolument rien. Il n'est pas dangereux.

— Non, mais il est trop charmant.

— Ce n'est pas un crime, tu sais. Si tu te montrais plus charmant, tu aurais plus de conquêtes à ton actif.

— Charmant ? Puis-je vous escorter jusqu'à l'embarcadère, novice Salrana ? demanda-t-il en lui offrant son bras.

— Vous pouvez, gendarme Edeard. Avec plaisir.

Elle le prit par le bras et se laissa guider hors de la salle.

Le Rakas se trouvait dans le quartier d'Abad, ce qui impliquait d'emprunter le Grand Canal majeur. C'était la première fois qu'Edeard montait à bord d'une de ces embarcations noires et élégantes. Normalement, il n'avait pas les moyens. Pour Dybal, en revanche, l'argent n'était pas un problème.

Le musicien itinérant était à la hauteur de sa réputation. Ses cheveux noirs lui arrivaient dans le milieu du dos et, enroulés dans des bandelettes rouges, ressemblaient à des cordelettes. Son visage allongé était buriné par les intempéries. Ses joues étaient creuses, sa mâchoire étroite. Derrière ses verres bleus, ses yeux brun doré semblaient toujours voir le côté amusant de la vie. Son aura mentale était agréable, pareille à celle d'un adolescent insouciant, alors qu'il avait plus de cent ans. Le simple fait de lui dire bonjour et de lui serrer la main aida Edeard à oublier l'épisode de Dame Florell. Comme leur petite troupe se rassemblait autour de l'embarcadère, Dybal permit à tout le monde de se sentir à son aise, alors qu'ils étaient des étrangers les uns pour les autres. Instinctivement, il savait comment leur parler.

— Allons-y, dit-il d'une voix puissante en descendant les marches de bois lorsqu'ils furent tous là.

Bien qu'il fût mince pour son âge, il portait des vêtements amples. Edeard se dit que c'était nécessaire pour contenir son exubérance. Sans aucun effort, l'homme parvenait à concentrer l'attention de tous. Une voix puissante, des gestes amples, une veste violette doublée de fourrure, une chemise à motif cachemire et un pantalon en cuir de la même couleur que celui que portaient les musiciens de la Guilde – dont il souhaitait manifestement se moquer. Dommage qu'il n'ait pas sa guitare avec lui.

Edeard aurait voulu écouter ces chansons qui avaient tant de succès parmi la jeunesse rebelle de Makkathran.

Dybal monta à bord de la première gondole avec Macsen et Bijulee, la mère de ce dernier. Edeard le regarda parler au gondolier, serrer fort ses mains dans les siennes. Les deux hommes riaient grassement – d'une blague graveleuse, semblait-il. Dybal prit place à côté de Bijulee, tandis que le gondolier, un sourire s'attardant sur ses lèvres, poussait sur sa perche.

— C'est la mère de Macsen ? demanda Kanseen en s'asseyant sur le banc central de leur embarcation.

— Ouais, répondit Edeard. Macsen me l'a présentée avant que tu arrives.

Dire que quelques minutes plus tôt, il avait trouvé la Pythie magnifique pour son âge. Bijulee contribuait encore davantage à rendre ce monde plus beau.

— Ce n'est pas possible, reprit Kanseen, tandis que leur gondole glissait sur le Grand Canal majeur. Elle l'a eu à quel âge ? Dix ans ? Par la Dame, on dirait qu'elle est aussi jeune que moi.

Edeard s'installa confortablement sur leur banc et sourit. Il était heureux car Salrana était assise à côté de lui. Avec un peu de chance, il pourrait lui passer le bras autour des épaules.

— Seriez-vous jalouse, gendarme Kanseen ?

— Je suis juste incrédule, gendarme Edeard.

— Peut-être ai-je mal entendu, peut-être est-ce sa sœur.

— Vous avez vu sa peau ? Je suppose qu'elle utilise un genre d'onguent que seuls les riches peuvent s'offrir.

— Peut-être l'importe-t-elle directement de Nikran.

Kanseen fit la grimace.

— Vous deux ! dit Salrana en éclatant de rire. On dirait un vieux couple.

Edeard et Kanseen évitèrent de se regarder. La gondole avait déjà atteint le croisement de Birmingham à l'extrémité du Grand Canal central. De là où il se trouvait, Edeard avait l'impression que la grande étendue d'eau était pleine de gondoles qui débouchaient de divers canaux, se tournaient autour, s'évitaient. Il tâcha de rester détendu. Les gondoliers, qui paraissaient guidés par leur instinct, ne semblaient pas disposés à ralentir. Les embarcations les frôlaient ; il lui aurait suffi de tendre le bras pour les toucher. Ils atteignirent bientôt la sortie du canal, et le gondolier se coucha littéralement sur sa perche.

Edeard ne put s'empêcher de se tourner vers l'embarcadère où les voleurs lui avaient échappé. Du coin de l'œil, il vit que Kanseen regardait dans la même direction. La jeune femme haussa légèrement les épaules.

Puis Edeard oublia tout cela et profita de la vue. Dans cette partie de la ville, dans les quartiers de Silvarum, de Haxpen et de Padua, se trouvaient les bâtiments les plus imposants de Makkathran – des palais de dix étages, aux grandes fenêtres et aux façades ornées de motifs étranges, tourbillonnants et colorés. Tourelles, belvédères et spires dessinaient une ligne de toits dentelée. Des aigles bien plus gros que ceux qu'il avait modelés décrivaient des cercles au-dessus des pinacles et surveillaient les demeures des vieilles familles de la ville. Kanseen lui en montra quelques-unes : le palais de la famille du maire, la ziggourat où étaient censés avoir vécu Rah et la Dame – aujourd'hui habitée par les Culverit, qui affirmaient être des descendants directs des fondateurs de la cité. Elle désigna en chuchotant la maison à la façade rouge où avait vécu le père de Macsen. Edeard se tourna alors vers la gondole qui les précédait et constata que son ami et sa mère regardaient dans la direction opposée.

Toutes ces demeures élégantes possédaient des arches situées juste au-dessus du niveau de l'eau, fermées par des portes en fer parfaitement entretenues, qui donnaient accès à de vastes caves. Les murs de la maison des Purdard penchaient vers le canal. Edeard leva les yeux et vit un mirador coiffé de verre, d'où des jeunes gens regardaient passer les gondoles. D'après Kanseen, c'était une famille de marchands extraordinairement riches, qui possédait une flotte d'une trentaine de bateaux.

Ils traversèrent l'intersection Haute où se croisaient le canal de la Volée et celui du Marché. Il y avait un pont de part et d'autre de l'étendue d'eau. Le premier était une simple et haute arche blanche sur laquelle des charpentiers avaient fixé des rampes. Le sommet de l'arche était transparent sur une dizaine de mètres et offrait aux passagers des gondoles qui naviguaient trente mètres plus bas une vue imprenable sur les chaussures des passants. Selon la Guilde des médecins, une personne sur vingt était incapable de traverser cette portion de cristal transparent. Sur l'ordre de Chae, Edeard et ses camarades avaient été amenés à emprunter cette voie à plusieurs reprises. Edeard avait dû prendre son courage à deux mains pour y parvenir. Cependant, il n'avait pas le vertige au point de rester figé à l'entrée du pont. Tout le monde y était donc passé. À la surprise générale, Dinlay avait été le moins affecté par le vertige.

Le second pont était constitué de fer et de bois. Il était beaucoup plus massif que le premier, grinçait énormément, et accueillait un trafic plus dense. Derrière l'intersection, les tours d'Eyrie pointaient vers l'azur comme si elles se tenaient prêtes à transpercer un Seigneur du Ciel de passage. Venait ensuite le quartier de Fiacre, avec ses façades semblables à des falaises colonisées par des plantes grimpantes dont le feuillage émeraude et brun était parsemé de chapelets de fleurs. Seules les fenêtres n'étaient pas recouvertes par la végétation et figuraient des trous noirs découpés dans un tapis vivant.

Les gondoles s'amarrèrent au carrefour de la Forêt ; tout le monde mit pied à terre. Dybal paya les gondoliers, et la petite compagnie prit la direction de la tour ronde au troisième étage

de laquelle se trouvait le restaurant. Hansalt, qui était le chef et le propriétaire du *Rakas,* leur avait réservé une table située près d'une grande baie vitrée surplombant une place colorée.

— Quelle formidable journée, s'exclama Dybal, tandis qu'une serveuse leur apportait du vin blanc frais. Pour commencer, je porte un toast à ton équipe, Macsen. Puissiez-vous débarrasser cette ville de ses criminels !

Ils burent à cela. Edeard regarda son verre avec méfiance. Il n'avait encore jamais bu de vin avec des bulles. Il le goûta néanmoins et le trouva étonnamment léger et fruité. Excellent, à vrai dire.

— Et buvons à Edeard, reprit Dybal. Au nouveau chef de la patrouille !

Edeard s'empourpra.

— Un discours ! exigea Macsen.

— Sûrement pas, grogna Edeard.

Ils rirent et burent à Edeard.

— Enfin, reprit Dybal d'une voix plus douce en posant les yeux sur Bijulee, je suis très heureux d'annoncer que ma bien-aimée a enfin accepté de m'épouser.

Leurs applaudissements attirèrent l'attention des autres clients du restaurant, qui reconnurent aussitôt le musicien et sourirent d'un air entendu. Macsen prit sa mère dans ses bras. Edeard et Salrana étaient un peu surpris ; toutefois, cela ne les empêcha pas de faire tinter leur verre et de goûter encore à ce vin si particulier. Deux autres bouteilles fraîches arrivèrent et furent rapidement consommées.

Plus tard, Edeard se rappellerait de ce repas comme de ses premiers instants de véritable bonheur depuis Ashwell. Il n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Les plats, servis dans de grandes assiettes blanches, ressemblaient à des œuvres d'art. Au début, il hésita à les manger, tant la présentation était belle. Il finit cependant par s'y résoudre et trouva merveilleuses leurs combinaisons de goûts. Dybal avait des détails proprement scandaleux à révéler sur la vie des élites de la ville. Il ne se fit d'ailleurs pas prier, d'autant que Salrana venait de raconter à Macsen ce que les novices faisaient de leurs journées.

— Je ne veux pas manquer de respect à la Dame, dit Macsen, mais lire ses écritures et chanter ses louanges à longueur de journée doit être terriblement ennuyeux.

— Eh, objecta Dybal. Qu'est-ce que tu as contre le chant ? Chanter est un plaisir.

— Je travaille à la Maison Millical, continua Salrana. J'adore m'occuper des enfants. Ils sont tellement mignons.

— De quoi s'agit-il ? demanda Edeard. D'une école ?

— Tu l'ignores ? s'étonna Bijulee, qui se demandait si le jeune homme plaisantait.

— Je te l'avais dit, mère, intervint Macsen. Edeard est originaire d'un village très reculé.

— Millical est un orphelinat, expliqua solennellement Salrana. Je ne comprends pas comment une mère peut abandonner son bébé, surtout des bébés aussi mignons que ceux dont nous nous occupons. Et pourtant… Heureusement, la Dame prend soin d'eux. C'est un endroit fantastique, Edeard. Les enfants n'y manquent de rien. Makkathran se soucie réellement de ses enfants.

Dybal toussa pour attirer l'attention.

— En fait, Millical est un orphelinat un peu particulier.

— Que voulez-vous dire ? demanda Salrana.

— Vous êtes sûre de vouloir le savoir ?

Salrana tourna le pied de son verre entre ses doigts et regarda Dybal d'un air serein.

— Nous acceptons tout le monde, dit-elle.

— Je n'en doute pas. Toutefois, vous êtes dans le quartier de Lillylight, et cela aide. Considérez un peu vos voisins. Vous voyez, Edeard, la Maison Millical est l'endroit où les familles de la noblesse abandonnent les rejetons que leurs premiers fils font à des filles de rang inférieur, lorsqu'ils vont s'encanailler dans les théâtres malfamés de la ville.

— Le genre de théâtres dans lesquels tu joues ? demanda doucement Bijulee.

— Oui, mon amour. Absolument. Vous connaissez ? demanda-t-il aux trois jeunes gendarmes.

— Pas encore, répondit Kanseen.

Macsen ne dit rien.

— Cela ne saurait tarder. Enfin bref, si cet orphelinat est si bien loti, c'est grâce aux donations que font les familles concernées chaque fois qu'elles abandonnent un enfant aux novices.

— L'argent est équitablement réparti entre tous les orphelinats de la Dame, rétorqua Salrana.

— Je suis persuadé que les dons servent aussi aux autres maisons de la ville. Et je sais que la Dame accomplit un travail formidable avec tous les infortunés. Néanmoins, si vous avez un jour l'occasion d'œuvrer dans d'autres orphelinats, vous noterez la différence.

— Comment peux-tu en être sûr ? demanda Bijulee d'un ton taquin.

Dybal la regarda et eut un sourire triste.

— Parce que j'ai grandi dans un de ces établissements.

— Vraiment ? s'étonna Macsen.

— Oui. C'est pourquoi je suis si impressionné par vous quatre. Vous êtes partis de rien – surtout Edeard et Salrana –, et vous avez réussi tout seuls. C'est admirable. Réellement. Vous ne dépendez de personne, et surtout pas d'une famille décadente. Je sais que je suis le premier à dénoncer la hiérarchie de cette ville et le fait que le pouvoir soit dans les mains des riches ; cependant, je reconnais que certaines institutions fonctionnent encore. La population a besoin des gendarmes, car vous faites régner l'ordre dans les rues et sur les canaux. Elle a aussi besoin de la Dame, car celle-ci est synonyme d'espoir.

— Je croyais que c'est vous qui donniez de l'espoir aux gens avec vos chansons, lança Salrana avec une pointe d'insolence.

— Tout dépend de la classe à laquelle vous appartenez. Pour les riches, je suis un rebelle délicieusement taquin, aux sarcasmes et à l'ironie faciles. Ils me paient pour que je chante pour eux, ce que je fais avec grand plaisir. Pour les autres, pour ceux qui travaillent dur pour joindre les deux bouts, je suis une sorte d'intermédiaire, un porte-voix, celui qui met en forme leurs ressentiments, qui exprime leurs doléances. Pour eux, je chante gratuitement. Je ne veux pas de leur argent. Je veux

qu'ils le gardent pour eux, qu'ils l'utilisent pour élever leurs enfants.

— Vous faites de la concurrence à la Dame ? demanda Salrana.

— Disons que j'offre une alternative modeste, que j'espère agréable.

— Il faut absolument que j'assiste à une de vos représentations.

— Je serais heureux de t'accompagner, dit Macsen.

— Je te prends au mot, s'empressa de répondre Salrana avant qu'Edeard ait eu le temps d'intervenir.

Le jeune homme ne dit rien. Le moment aurait été mal choisi. Il ne voulait pas gâcher la fête.

— Connaissez-vous tous les membres du Grand Conseil ? demanda-t-il à Dybal.

— Bien sûr. Ils pensent que le fait de me fréquenter les rend plus crédibles. En réalité, lorsqu'ils m'invitent chez eux, ils contribuent généreusement à nourrir mes textes par leur comportement hypocrite. Pourquoi me posez-vous cette question, Edeard ? Voulez-vous que je vous parle de leurs maîtresses ? Ou de la manière dont ils semblent tous profiter des taxes sur les importations de coton de la province de Fondrai ? Ou du scandale du financement des milices ? De la corruption généralisée du personnel supposément impartial du palais ? Du fait que notre cher maire achète des voix pour la prochaine élection – seul moment où le soutien du contribuable lui est nécessaire ?

— En fait, non. Je pensais plutôt à Dame Florell.

— Edeard a fait sa connaissance, gloussa Macsen.

— Nous l'avons tous rencontrée pendant une patrouille, précisa Edeard.

— Elle lui a donné un coup d'ombrelle, ajouta aussitôt Kanseen.

Dybal et Bijulee éclatèrent de rire.

— Cette vieille sorcière a essayé de faire renvoyer Edeard, s'emporta Salrana, les joues rouges. Lors de la cérémonie, elle a exigé du maire qu'il lui reprenne ses épaulettes.

— Cela ne m'étonne pas d'elle, dit Dybal. Ne vous inquiétez pas, Edeard. Elle n'a plus aucun pouvoir. Elle est la figure de proue de la noblesse, c'est tout. Les grandes familles aiment crier sur les toits qu'elle est la grand-mère de la ville, mais ce sont des foutaises, évidemment. Plus jeune, c'était une salope, une intrigante. Il faut bien reconnaître que c'est de l'histoire ancienne. Néanmoins, elle a usé trois maris avant de fêter son cinquantième anniversaire – tous des premiers fils de maîtres de quartier. Depuis, aucune autre n'a réitéré cet exploit. Elle a donné deux fils à chacun d'entre eux. D'aucuns prétendent même qu'il y avait de la sorcellerie là-dedans. De plus, comme par hasard, tous ses seconds fils ont réussi à épouser des filles de la noblesse, dont les familles n'avaient pas d'héritiers mâles. En l'espace de deux générations, elle a réussi à infester onze familles de maîtres de quartiers. Avec ce genre de soutien dans le Conseil supérieur, elle a contrôlé tous les scrutins pendant des décennies. Il s'agit de notre prétendu dernier Âge d'or, qui a vu l'avènement de la milice au détriment des autres institutions. Vous comprenez, elle est persuadée qu'il y a une différence physique entre les nobles et ceux qui ne possèdent pas leur richesse obscène. En d'autres mots, ses rejetons sont nés pour diriger les autres, pour faire régner l'ordre et civiliser les masses, dont nous faisons partie. Inutile de préciser que, pour ces gens, nous n'avons rien à faire dans le gouvernement. Ce genre de fonction ne convient qu'aux bien-nés.

— Pas étonnant qu'elle s'en soit prise à toi, dit Macsen. Tu n'es même pas né dans cette ville. À mon avis, elle a senti le campagnard qui se cache en toi.

— Tous les membres du Conseil supérieur ne pensent pas comme elle, n'est-ce pas ? s'enquit Edeard en pensant à Finitan, qui était aussi un descendant de la vieille Florell.

— J'espère bien que non. Il reste des nobles de qualité. Et puis, les maîtres des quartiers qui siègent au Conseil supérieur sont surveillés par les maîtres des Guildes. Les représentants de la chambre basse du Conseil sont élus par la population. Enfin, en apparence. Lors des réunions du Grand Conseil, les débats sont parfois houleux. Rah savait ce qu'il faisait quand il a écrit notre constitution.

— Cela n'empêche pas vos chansons d'être populaires.

— C'est vrai. Les gens aiment se moquer de ceux qui les dirigent. C'est une obsession que nous avons apportée avec nous lorsque nous sommes arrivés sur Querencia. En tant qu'espèce, nous critiquons ceux d'en haut aussi facilement que nous respirons. Les vieux comme moi ne font rien pour arranger les choses, car ils ne cessent de répéter que tout était mieux avant, du temps de leur jeunesse.

— Tu veux dire que tu es un agitateur, dit gentiment Bijulee en passant la main dans ses tresses.

— Et j'en suis fier, rétorqua Dybal en levant son verre. Je bois au harcèlement de nos élites !

La tablée l'imita avec enthousiasme.

— Raconte-moi un peu où vous en êtes, Salrana et toi ? demanda Kanseen, tard dans la nuit.

Le déjeuner de fête s'était prolongé tout l'après-midi. Edeard aurait voulu qu'il ne se termine jamais. Il était parfaitement détendu grâce à ce délicieux vin pétillant, au repas excellent, à la compagnie de ses amis et à leur conversation intelligente. La Dame, dans son infinie miséricorde, ferait en sorte que cette journée n'ait pas de fin.

Pourtant, ils finirent par vider la dernière bouteille de vin, par avaler les derniers morceaux de fromage et par se dire au revoir. Dybal tressaillit de manière théâtrale lorsque l'addition lui fut apportée. Le soleil s'était couché, et les rues étaient baignées par les lumières orangées de la ville et par celle des nébuleuses. Edeard annonça qu'il raccompagnerait Salrana à la Maison Millical, dans le quartier de Lillylight. Comme l'orphelinat se trouvait entre Abad et Jeavons, Kanseen leur proposa de faire la route ensemble.

L'orphelinat était situé au bord du canal Victoria et bénéficiait de ses propres jardins et terrain de jeu. Toutefois, ne put s'empêcher de remarquer Edeard, c'était le plus petit bâtiment de la rue. Salrana lui déposa un baiser léger sur la joue avant de disparaître sous un porche barré par une porte imposante.

Edeard et Kanseen continuèrent tout seuls, traversèrent le pont qui enjambait le canal Castoff et se dirigèrent vers le quartier de Drupe, où les palais étaient dignes de ceux qui bordaient le Grand Canal majeur. Des gardes du corps montaient la garde devant des portes en fer. Edeard se retint de regarder les silhouettes vigilantes vêtues d'uniformes sombres. Rester gendarme toute sa vie ne pouvait pas être pire que de monter la garder nuit après nuit devant ces bâtiments. Son sentiment traversa sans doute le bouclier de son esprit.

— Je n'ai pas l'intention de faire ce travail, dit doucement Kanseen.

Le bruit de leurs pas résonnait dans la rue étroite flanquée de murs tellement hauts qu'ils masquaient presque complètement le ciel nocturne. Seule une partie de la queue ondulée de Buluku était visible.

— Ceux-là ne sont pas d'anciens gendarmes, reprit-elle, juste des garçons de ferme et des ouvriers agricoles venus chercher une vie meilleure en ville. Ils ne restent jamais plus de deux ans avant de retourner chez eux ou de partir à Sampalok.

— J'aurais pu être l'un d'entre eux.

— J'en doute.

Ils traversèrent le canal de Marbre, derrière lequel se déroulait le territoire familier du quartier de Jeavons. Des gondoles glissaient en silence sous leurs pieds, éclairées par de petites lanternes blanches accrochées à la proue. Leurs passagers étaient confortablement installés à l'abri des auvents et profitaient de la balade. Edeard avait appris à reconnaître le vent humide qui soufflait de la mer. Des nuages filaient au-dessus d'eux, dissimulaient les nébuleuses. Il pleuvrait cette nuit. Dans une petite heure, estima-t-il en humant le parfum de l'air.

Les appartements des gendarmes se trouvaient à deux rues de la caserne de Jeavons. Vus de l'extérieur, les bâtiments étaient plutôt laids. À l'intérieur, cependant, il y avait une grande cour ovale dotée d'une piscine d'eau tiède suffisamment grande pour pouvoir y nager, surplombée par des bâtiments de quatre étages. Les gendarmes y étaient installés dans des suites coquettes. Ceux qui avaient une famille occupaient une moitié

de l'enceinte, l'autre étant réservée aux célibataires. Rien n'était pourtant figé. Edeard et ses camarades étaient arrivés deux jours plus tôt. Le matin, il était réveillé par des gosses qui couraient et se poursuivaient devant sa porte, sur la passerelle.

Les enfants étaient couchés depuis longtemps lorsque Kanseen et lui montèrent l'escalier en colimaçon qui menait au troisième étage.

— Il n'y a rien entre elle et moi, dit-il. Salrana et moi avons voyagé ensemble. Je suis un peu son grand frère.

— Elle est amoureuse de toi.

— Pardon ?

— Je l'ai observée, cet après-midi. N'importe qui avec une moitié de cerveau se rendrait compte qu'elle t'aime. Même Macsen l'a compris. Tu n'as pas remarqué qu'il avait arrêté de la draguer lorsqu'on nous a servi le poisson. À quoi bon ? Elle n'est intéressée que par toi.

— Elle est intelligente et elle a compris rapidement qu'il était complètement creux. C'est tout. Quand une fille ne tombe pas à ses pieds dans les cinq minutes, Macsen passe à autre chose. Tu le connais.

— Tu refuses de voir la vérité en face. Cela m'étonne beaucoup de toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai juste répondu à ta question.

Ils s'arrêtèrent en haut des marches et se retournèrent vers la vaste cour. Le contour de la piscine émettait une lumière orange pâle qui donnait envie de se jeter à l'eau. Edeard savait que beaucoup de gendarmes se baignaient la nuit. Malheureusement, il avait fait bombance et se sentait trop lourd.

— En réalité, tu ne m'as pas répondu, reprit Kanseen. Tu as juste admis que tu la connaissais, ce qui ne veut pas dire grand-chose.

— Par la Dame, on peut dire que tu as bien retenu les leçons de maître Solarin.

— Mes notes étaient presque aussi bonnes que les tiennes. Alors, durant ce long voyage dans les montagnes et les marécages infestés de monstre, tu as couché avec elle ?

— Non !

— Et pourquoi pas ? Elle est très jolie. Et mince. Je vois bien que tu profites de nos patrouilles pour reluquer les filles.

— Pour commencer, elle est trop jeune. Mais c'est vrai quelle commence à être jolie. Les médecins de Makkathran prescrivent de meilleurs onguents que ceux de la caravane.

— Edeard ! lâcha Kanseen avec un rire outré. Comment un garçon aussi gentil que toi peut-il proférer des choses aussi ignobles ? Surtout à propos de sa petite sœur.

— Comme tu es cruelle avec moi ! Quand ma réponse ne te satisfait pas, tu m'accuses de me voiler la face. Et quand je précise ma pensée, tu me taxes de méchanceté.

Elle se mordilla la lèvre inférieure d'un air contrit.

— Désolée. Mais tu comprends pourquoi, je suppose.

— Pas vraiment.

Edeard regarda le profil de la jeune fille. Dans la lumière cuivrée et scintillante de la piscine, on aurait dit une aristocrate, avec son menton carré, son petit nez et sa peau maquillée – elle était très séduisante. Elle lui fit face et pencha la tête sur le côté d'un air interrogateur, de cette façon qu'il appréciait tant.

Il l'embrassa. Elle se pressa contre lui et lui caressa le dos. Pour une fois, il abaissa son bouclier mental et lui permit de sentir à quel point il jouissait de ce contact, de cette proximité. Le baiser dura longtemps. Elle frotta son nez contre sa joue et lui fit comprendre que ce moment comptait beaucoup pour elle.

— Viens dans ma chambre, murmura-t-il.

Il lui lécha le lobe de l'oreille, et elle frissonna. Des lignes de plaisir brûlantes vacillèrent dans son esprit. Il était conscient du contact délicieux de ses seins contre son torse, et la serra plus près de lui. *Je sens que cela va être mémorable.*

— Non, répondit-elle en se raidissant et en posant les mains sur ses épaules pour le repousser. Je suis désolée, Edeard. J'ai beaucoup de sentiments pour toi. Énormément. Et c'est justement là le problème.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Toi et moi, cela pourrait marcher. J'en suis certaine. On sortirait ensemble, on se marierait, on aurait des enfants. Tout,

quoi. Cela ne me fait pas peur. Le problème, c'est le timing. Il est mal choisi.

— Ah bon ?

— Je ne pense pas que tu sois prêt pour ce genre d'engagement. Et moi, je n'ai vraiment pas besoin d'une nouvelle amourette, surtout avec quelqu'un qui compte beaucoup pour moi.

— Qui parle d'amourette ? Je suis prêt à m'engager avec quelqu'un comme toi.

— Oh, tu es tellement mignon, soupira-t-elle. Non, Edeard. Je ne peux pas concurrencer une fille idéale comme Salrana. Tu es plus proche d'elle que tu veux – ou es prêt – à l'admettre. Après ce que vous avez vécu ensemble, c'est on ne peut plus normal. Je ne suis pas jalouse. Enfin, pas vraiment. En tout cas, tant que tu ne seras pas certain de tes sentiments, elle se dressera toujours entre nous.

— Nous venons du même village, c'est tout.

— Ouvre-toi à moi, mets ton esprit à nu et dis-moi que tu n'as pas envie de coucher avec elle, que tu ne veux pas sentir son corps contre le tien.

— Je… Non, c'est stupide. Tu m'accuses de… Je ne sais pas, d'avoir des rêves. Ce monde est plein de possibilités. Nous en saisissons certaines et laissons passer les autres. Moi, je n'ai pas peur de ce qui pourrait advenir. Toi, en revanche, tu as besoin de mettre à plat tes sentiments.

Ils se tenaient à bonne distance l'un de l'autre et se parlaient d'une voix ferme.

— Je connais mes sentiments, se défendit-elle. Et j'aimerais que les tiens soient à leur mesure. Cela veut dire que je suis disposée à attendre. Tu en vaux la peine, Edeard. Peu importe le temps que cela prendra. Tu comptes énormément pour moi.

— Eh bien, tu as une drôle de manière de le montrer. Très drôle, même, dit-il en essayant de masquer sa déception.

Son esprit se ferma et ne laissa échapper aucune émotion, ce qui, étant donné son état, était très difficile.

— Dis-le-lui, reprit-elle simplement. Ne te mens pas. Sois cet Edeard qui me plaît tant.

Elle voulut lui caresser la joue, mais il eut un mouvement de recul.

— Bonne nuit, dit-il sèchement.

Kanseen hocha la tête et tourna les talons. Edeard crut voir une larme couler sur sa joue. Il refusa d'user de sa vision à distance pour vérifier et rentra dans son appartement, où il se laissa tomber sur le lit trop haut. Dans son esprit, la colère le disputait à la frustration. Il imagina Salrana et Kanseen en train de se battre, vision qui le hanta et dont il n'arriva pas à se débarrasser. Son poing s'abattit sur son oreiller. Il se retourna. Puis envoya son esprit vagabonder dans la ville. Les habitants de Makkathran possédaient tous leurs propres démons. Savoir qu'il n'était pas le seul à souffrir le soulagea.

Il mit beaucoup de temps à s'endormir.

* * *

— On dit que la Pythie se sert de ses capacités mentales pour modifier ses traits. Après tout, elle a plus de cent cinquante ans. Au jeu de la sorcière la plus fripée, elle pourrait fort bien battre Dame Florell elle-même. Elle use forcément d'une quelconque diablerie pour entretenir cette apparence, dit Boyd avec emphase en hochant la tête d'un air entendu.

— Tu crois que c'est possible ? demanda un Edeard stupéfait.

— Je ne sais pas, répondit Boyd en baissant la voix. On dit que les Grands Maîtres sont capables de se rendre invisibles. Toutefois, je ne les ai jamais vus faire.

Edeard faillit faire remarquer à son ami que sa démonstration comportait une faille.

— Évidemment…

Ils patrouillaient dans Jeavons, longeaient le canal de la Fraternité qui bordait le sud du quartier. Sur l'autre berge se trouvait Tycho, qui n'était pas vraiment un quartier, mais plutôt un ruban d'herbe déroulé entre le canal et le mur de cristal, où l'on trouvait les écuries en bois de la milice, seules constructions autorisées sur ces terres communes. Des lads faisaient courir les chevaux et gé-chevaux au petit galop sur des pistes sablonneuses. C'était l'heure des exercices matinaux, pratiqués

inlassablement depuis des siècles. Plusieurs chevaux couraient en compagnie de loups.

C'était leur sixième patrouille depuis leur titularisation. Six jours durant lesquels Kanseen et lui ne s'étaient quasiment pas adressé la parole. Ils s'étaient contentés de se comporter poliment, mais sans plus. Edeard ne goûtait pas du tout cette situation. Il aurait voulu revenir en arrière, retrouver la Kanseen qu'il avait connue avant cette fichue soirée, mais il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il aurait fallu s'y prendre pour réaliser ce prodige. Et il n'avait pas l'intention de demander conseil aux autres. Il avait l'impression qu'ils avaient compris que quelque chose s'était passé. Il préférait toutefois ne rien leur révéler.

Bizarrement, il n'avait rien dit non plus à Salrana. Force lui était d'admettre que Kanseen n'avait pas tout à fait tort. Il serait bientôt contraint de régler une fois pour toutes cette pseudo-histoire d'amour qui ne disait pas son nom. Ne serait-ce que par respect pour elle. Elle était devenue une adolescente superbe et bien plus enjouée que les filles de cette ville. Il était temps pour lui d'en finir avec son rôle de grand frère protecteur. C'était tellement stupide. Elle était suffisamment grande pour s'occuper d'elle-même toute seule et pour faire ses choix. Personne ne lui avait demandé d'endosser ce rôle de gardien. Il l'avait fait par amitié et par obligation. Profiter de la situation aurait été mal.

Parfois il faut savoir faire mal pour faire le bien.

Physiquement parlant, il savait que leur entente serait parfaite. *Ce corps, ces jambes…* Ces derniers temps, il passait trop de temps à imaginer ses jambes enroulées autour de ses hanches. Ses longs muscles athlétiques se contracteraient encore et encore, et ils finiraient tous les deux dans une explosion de plaisir. *La première année, on ne sortirait même pas du lit.*

Après cela, après la passion, ils continueraient d'aimer la compagnie de l'autre. Salrana était la seule personne avec laquelle il se sentait vraiment libre de parler. Ils se comprenaient. Deux mômes de la campagne contre la ville tout entière. Le futur maire. La future Pythie.

Il sourit.

— … bien sûr, je peux continuer à parler encore longtemps, lâcha un Macsen irrité.

— Pardon ? Euh, désolé…, dit Edeard, dont le sourire s'était évanoui.

Macsen désigna furtivement Kanseen qui, en compagnie de Dinlay, regardait passer une embarcation pleine de cageots et bavardait avec le gondolier.

— On dirait quelle t'en a fait baver, non ?

— Qui ? Oh non ! Il n'y a pas de problème. Kanseen et moi nous entendons très bien.

— Ouf, tu me rassures…

— Non, je te jure, il n'y a pas de souci. Qu'est-ce que tu voulais ?

— Les commerçants de la rue Boltan disent que des étrangers rôdent dans leur quartier et fouillent les immeubles en esprit. Il s'agit manifestement d'une bande en repérage. Le problème, c'est que si nous nous rendons sur place avec ces uniformes, ils prendront leurs jambes à leur cou et attendront une semaine ou un mois avant de revenir. En revanche, en civil, nous pourrions les prendre la main dans le sac.

— Je n'en suis pas sûr. Tu sais ce que Ronark pense de cela.

Le jour de leur troisième patrouille, le capitaine avait procédé à une inspection surprise. Edeard avait failli être rétrogradé à cause d'un non-respect « proprement honteux » des règles élémentaires. Depuis, il avait fait en sorte que son escouade ne sorte jamais sans être correctement habillée et équipée.

— Justement, insista Macsen. Les gendarmes de Jeavons se doivent de porter un uniforme – tout le monde le sait. Ils ne s'attendront donc pas à nous voir débarquer en civil.

— Mouais, peut-être. Je préfère d'abord en parler à Chae.

— Il dira non, évidemment, intervint Boyd. Tu connais la procédure. Dans les cas comme celui-ci, tu es supposé observer la scène par l'intermédiaire des aigles et attendre hors de portée de l'esprit des voleurs.

— Sauf qu'on ne sait pas quand ils comptent passer à l'action et qu'Edeard ne dispose que d'un seul aigle, protesta Macsen.

— Il n'a qu'à en modeler d'autres ? Tu nous as bien dit que tu appartenais à la Guilde des modeleurs, non ?

— À Makkathran, rétorqua Macsen, on n'a pas le droit de modeler sans la permission de la Guilde. C'est la loi. On serait forcé de l'arrêter. Tu sais comme ils sont jaloux de leur monopole. De toute façon, le casse est prévu pour bientôt. Nous n'aurons pas le temps d'attendre de nouveaux aigles. C'est la raison pour laquelle nous devons absolument patrouiller déguisés.

— Des vêtements ordinaires ne sont pas un déguisement, dit Boyd.

— Peu importe le costume du moment que ce n'est pas un uniforme, s'emporta Macsen. Habille-toi comme tu veux. Mets une robe, tiens ! Tu te comportes comme une vieille dame.

— Bien joué, petit malin. Si ces voleurs sont aussi intelligents que tu le dis, ils nous reconnaîtront de toute façon.

— Stop, intervint Edeard en levant la main. J'en parlerai à Chae dès que nous serons rentrés. D'ici là, mon aigle restera à proximité de la rue Boltan. Je ne peux rien faire de plus au milieu d'une patrouille, alors, laissez tomber pour l'instant.

— Ce n'était qu'une suggestion, marmonna Macsen en s'éloignant.

— Tu as décidé de l'énerver ? demanda Edeard à Boyd.

Le jeune homme dégingandé eut un sourire en coin.

— Je n'ai pas prêté serment ; je ne suis pas tenu de répondre.

Edeard rit. Il y a six mois encore, Boyd n'aurait jamais osé se moquer de qui que ce soit, encore moins d'un ami.

La patrouille se poursuivit le long du canal, vers le nord. Edeard avait décidé de rester sur le quai jusqu'à la jonction avec le canal du Cercle extérieur, avant de s'enfoncer dans Jeavons. Son aigle volait à basse altitude au-dessus des toits et des tours du quartier et se dirigeait vers la rue Boltan.

C'était une matinée grise et humide. Il avait plu durant la nuit ; les épais nuages n'avaient pas fini de filer vers l'ouest. Cependant, les indomptables citoyens de Makkathran, sortis en masse, arpentaient les rues et les allées étroites de la ville.

L'aigle d'Edeard survola les passants qui, pour la plupart, ne firent pas attention à lui. L'animal repéra bientôt un

mouvement étrange. Dans la rue Sonral, quelqu'un se détourna subitement et se couvrit la tête d'une capuche.

Ce n'était peut-être rien, car l'aigle était encore à une bonne cinquantaine de mètres de là. Et puis, l'atmosphère était froide et humide, et le port d'une capuche était tout à fait approprié. Dans cette rue sinueuse, beaucoup de monde portait une coiffe, ce matin-là. L'homme en question n'était pas le seul à avoir une veste dotée d'une capuche.

Quelque chose cloche, j'en suis sûr.

— Attendez, dit-il à la patrouille.

Il balaya la rue avec son esprit à la recherche du suspect. Les pensées de ce dernier étaient dissimulées derrière un bouclier, mais il perçut néanmoins une certaine inquiétude. Rien d'anormal en soi – peut-être venait-il de se disputer avec sa femme ou bien avait-il des dettes.

Edeard attendit de voir dans quelle direction il marchait et ordonna à son aigle de décrire une longue courbe et de se poser sur le toit d'un immeuble de trois étages situé à l'extrémité de la rue. Il se rendit alors compte que sa cible n'était pas seule. Deux hommes l'accompagnaient. L'aigle vit le premier suspect retirer sa capuche et s'engouffrer dans une rue transversale étroite.

— Merci ma Dame ! s'exclama Edeard.

— Que se passe-t-il ? demanda Dinlay.

— Il est revenu, gronda Edeard. Le bandit du marché de Silvarum. Celui qui tenait la boîte dans ses mains.

— Où ? s'enthousiasma Kanseen.

— Dans le dernier tiers de la rue Sonral.

Ses camarades manifestèrent leur déception.

— On ne peut pas voir si loin, se plaignit Boyd.

— Arrêtez de pleurer et regardez plutôt, dit Edeard en leur prêtant les yeux de son aigle.

— Tu es sûr ? s'enquit Macsen.

— Il a raison, confirma Kanseen. C'est bien ce salopard. Je viens de le repérer.

— Il y a deux autres types avec lui, reprit Edeard. La présence de l'aigle l'a rendu nerveux, ce qui signifie qu'il a des choses à se reprocher. Séparons-nous et encerclons-les.

Maintenez constamment un écart d'une rue entre eux et vous. Je les suivrai en esprit. L'aigle pourrait de nouveau les effrayer.

Ils se regardèrent en souriant. Ils étaient nerveux et excités à la fois.

— Allons-y ! lança Macsen.

Après cinq minutes à courir, Edeard regretta de ne pas s'être davantage soucié de sa forme physique, ces derniers temps. Comme d'habitude, les habitants de Makkathran se montrèrent peu enclins à s'écarter du chemin d'un jeune gendarme écarlate, couvert de sueur et essoufflé. Il zigzagua, se faufila entre les passants, ignora les cris de protestation et regarda droit dans les yeux ceux qui osèrent hausser le ton. Son uniforme en toile épaisse et chaude n'arrangeait pas ses affaires.

Finalement, il prit position une rue à l'ouest du trio. En esprit, il vit ses camarades compléter la procédure d'encerclement.

— *Je les ai,* dit Dinlay en ralentissant son allure.

— *Moi aussi,* annonça Boyd.

— *À votre avis, que sont-ils venus chercher ici ?* demanda Macsen.

— *Quelque chose d'assez petit pour être transporté sans difficulté, mais d'assez précieux pour justifier tous ces risques,* répondit Dinlay.

— *Tu as bien écouté tes cours, dis-moi. Malheureusement, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des boutiques du quartier vendent des objets de ce genre.*

— *Peut-être comptent-ils visiter un entrepôt,* suggéra Boyd.

— *Ou une maison*, proposa Kanseen.

— *Contentons-nous de les observer pour le moment,* leur dit Edeard. *Dès qu'ils rentrent dans un bâtiment, nous fonçons. Rappelez-vous d'attendre qu'ils aient commis un forfait avant de les arrêter.*

— *Non ! Tu es sûr ?* se moqua Macsen.

Edeard examina en esprit les immeubles qui entouraient le trio et essaya de deviner ce qu'ils avaient derrière la tête, ce qui se révéla une tâche trop ardue.

Les suspects s'engouffrèrent dans une ruelle tellement étroite que deux personnes n'auraient pas pu y avancer de front.

Edeard hésita. Ils avançaient dans sa direction, mais leur ruelle était une impasse terminée par un mur haut de plus de six mètres. Il examina les environs et repéra une série de pièces souterraines situées sous les bijouteries de la rue Sonral, ainsi qu'un passage menant à une lourde porte de métal.

— *Au moins, ils savent ce qu'ils veulent,* remarqua-t-il. *Il y a un bijoutier au fond.*

— *Au fond de quoi ?* demanda Boyd.

— *Ils sont entrés dans une ruelle, puis dans un passage étroit,* expliqua Kanseen. *De là, on accède à des sous-sols. Edeard, tu peux sentir ce qu'il y a en dessous ?*

— *Un peu,* admit-il à contrecœur. *Je vois une sorte de grande salle. Enfin, je crois.*

Pendant un instant, il regretta que ses camarades n'aient pas tous ses aptitudes ; la vie aurait été tellement plus simple.

— *Alors, qu'est-ce qu'on fait ?* demanda Macsen. *On ne va pas leur courir après dans cette ruelle minuscule.*

— *Il suffit de les attendre à la sortie,* proposa Dinlay.

En esprit, Edeard vit toute une série de salles et de passages interconnectés sous la rangée de boutiques. Les passages étaient fermés par des portes ; toutefois, une fois qu'ils seraient à l'intérieur, les bandits auraient une chance de leur échapper dans un véritable labyrinthe.

— *Regroupez-vous dans la rue Sonral,* leur dit-il. *Moi, je vais m'assurer qu'il n'y a pas de sortie de l'autre côté.*

— *Tu ne comptes tout de même pas y aller tout seul ?* demanda Kanseen. *Edeard, ils sont trois, et nous savons qu'ils ont des couteaux.*

— *Je veux juste vérifier qu'il n'y pas un moyen de sortir par-derrière, c'est tout. Allez, filez !*

Il était vaguement conscient de la présence de ses camarades dans la rue commerçante. Un des bandits était penché sur la porte et faisait quelque chose à la première des cinq serrures qui, d'après ce qu'il en voyait, n'avaient vraiment pas l'air commodes. Il se concentra fort, projeta son esprit dans le tissu de la ville et tâcha de cartographier le dédale souterrain de salles et de passages. Apparemment, il n'y avait que trois sorties, en plus de celle que les voleurs étaient en train de forcer.

Plus profondément encore, Edeard sentit la présence de la toile de crevasses qui constituaient les fondations de la cité. Plusieurs d'entre elles serpentaient à proximité des réserves des boutiques, se ramifiaient en fissures plus modestes qui colonisaient les murs des immeubles. Il suivit la toile jusqu'à l'endroit où il se tenait. Sa troisième main tâta le mur dans un petit renfoncement situé entre deux boutiques. Rien à faire. Il était aussi solide que du granit.

S'il te plaît, chuchota-t-il à l'esprit de la ville endormie. *Laisse-moi entrer.*

Quelque chose d'intangible bougea sous ses pieds. Des ruugulls s'envolèrent des toits environnants.

Ici, indiqua-t-il tandis que son esprit appuyait contre la paroi de la niche. Quelque chose pressa dans l'autre sens. Des formes colorées se mêlèrent à ses pensées, tourbillonnèrent bien plus vite que les oiseaux qui volaient dans le ciel. L'esprit embrumé, il crut reconnaître des chiffres et des symboles mathématiques, mais il s'agissait là d'une arithmétique beaucoup plus complexe que celle que lui avait enseignée Akeem. Ces équations expliquaient peut-être le fonctionnement de l'univers. Elles dansaient comme des lutins, se mélangeaient avant de disparaître en tournoyant.

Edeard était stupéfait. Ses jambes flageolaient, et il avait le plus grand mal à rester debout. Son cœur battait encore plus vite que lors de sa course effrénée dans les rues de la ville. La structure du mur était en train de s'altérer. Il regarda la paroi de plus près, mais elle ne semblait pas avoir changé. La matière violet foncé, constellée de taches grises, s'étirait sur trois étages, jusqu'à l'endroit où les deux toits se touchaient. Pourtant, elle *céda* sous sa troisième main.

Il y avait des passants dans la rue, derrière lui. Edeard attendit d'être à peu près seul et entra dans le renfoncement. Plus personne ne pouvait le voir. Sa main se posa sur le mur du fond et le traversa. La peau de ses doigts le picotait, comme s'il avait plongé la main dans du sable fin. Il s'avança dans la paroi. Cela lui procura une sensation étrange, interprétée par son cerveau comme une douche d'eau sèche. Il était à l'intérieur. L'obscurité était totale. Son esprit examina les environs et lui

révéla qu'il était suspendu dans un tube vertical. Bien que ses yeux lui soient inutiles dans ces conditions, il regarda instinctivement vers le bas. Oui, il se tenait sur du vide.

— Oh, par la Dame !

Il commença à descendre. C'était comme si une troisième main très puissante le tirait doucement vers le fond de cette fissure qui passait à l'horizontale sous les bâtiments de la rue. Pourtant, cette emprise n'était pas de nature télékinésique, il en était persuadé. Une force comme il n'en avait jamais rencontré était en train de le manipuler. Bizarrement, son estomac réagissait comme s'il dégringolait à toute vitesse, alors qu'il se déplaçait plutôt lentement.

Ses pieds touchèrent le sol. La force qui l'enserrait se retira d'un seul coup, et il tomba accroupi. Il toucha la paroi de la fissure et sentit qu'elle était humide. Un ru s'écoulait sur la pointe de ses bottes et gargouillait doucement.

— C'est une canalisation, dit-il tout haut, stupéfait qu'une chose aussi extraordinaire ait une utilité aussi triviale.

Même si son esprit y voyait parfaitement clair, il avança les bras tendus. La fissure était légèrement trop basse pour lui mais mesurait un mètre et demi de large. Il inspira profondément, s'efforça de refouler la claustrophobie qui commençait à poindre dans le fond de sa conscience et se mit à avancer.

Les voleurs venaient d'ouvrir la porte de métal située dans le fond du passage – un exploit réalisé en très peu de temps. Deux d'entre eux descendaient un escalier incurvé qui conduisait à une autre porte, tandis que le troisième montait la garde. Edeard pressa le pas et dépassa plusieurs fourches. Il regarda les bandits manipuler les serrures de la seconde porte et passer de l'autre côté. Alors, il se retrouva directement sous la réserve que les voleurs s'apprêtaient à piller. À l'intérieur, il discerna clairement des rangées d'étagères parallèles. Dans un coin, une grande boîte en fer fermée par un mécanisme complexe. Apparemment, elle ne les intéressait pas.

Edeard leva la tête, comme son esprit pénétrait la substance de la ville au-dessus de lui, masse solide semblable à de la roche épaisse de cinq mètres. Il se concentra. Ferma les yeux – c'était stupide, mais bon… Et appliqua sa troisième main. Une fois de

plus, des équations sortirent de nulle part et effectuèrent des pirouettes légères dans sa tête. Il s'éleva doucement, traversa la surface désormais perméable tel un bouchon remontant à la surface de l'eau. Comme la première fois, son estomac semblait croire qu'il tombait, et il avait la nausée. Il avait presque atteint la cave lorsqu'il se rendit compte que les voleurs le repéreraient à la seconde où il émergerait de l'autre côté. Rapidement, il érigea un bouclier tout autour de lui. Soudain, il se retrouva dans une réserve éclairée par une faible lumière orangée. Le sol se durcit sous ses pieds.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda une voix.

Edeard se tenait derrière une étagère dans le fond de la salle, à l'abri. Il retenait sa respiration.

— Rien. Arrête un peu de paniquer. Il n'y a que deux portes, ici, et l'autre est fermée. Maintenant, aide-moi à trouver la bricole que nous sommes venus chercher avant que quelqu'un débarque.

Edeard avança lentement jusqu'à l'extrémité de la rangée d'étagères. Les deux hommes ouvraient des boîtes avec un genre d'outil, jetaient rapidement un coup d'œil à l'intérieur et les jetaient. La plupart semblaient contenir des flacons qui roulaient et s'entrechoquait sur le sol.

— Nous y voilà, s'exclama le bandit à la capuche, qui venait de forcer une boîte pleine de petits paquets.

Il en ouvrit un et révéla un rouleau de fil métallique. Difficile d'en être sûr dans la lumière orangée, mais Edeard croyait reconnaître de l'or.

— Je vérifie les autres, dit le second bandit.

L'homme à la capuche fourra les paquets dans une poche intérieure.

Edeard abaissa son bouclier.

— Qu'est-ce que…

Les voleurs se retournèrent à l'unisson.

— Bonjour, dit Edeard. Vous vous souvenez de moi ?

— *Edeard !* résonna la voix paniquée de Kanseen dans son crâne. *Par la Dame, nous te cherchions partout. On se faisait un sang d'encre. Par où es-tu passé pour les rejoindre ?*

— C'est le petit connard du marché ! cracha l'homme à la capuche. J'étais sûr que cet aigle de merde nous surveillait !

Il plongea la main dans sa veste et produisit une longue lame. Simultanément, sa troisième main essaya d'agripper et de serrer le cœur d'Edeard.

Le jeune gendarme rit et repoussa son attaque. Alors, sa propre troisième main jaillit et écrasa l'arme du bandit. Le métal ondula, se vrilla et se tordit, formant un U.

— Je vous arrête pour vol et tentative d'homicide sur la personne d'un agent des forces de l'ordre.

— PUTAIN ! cria l'autre avant de se précipiter vers la sortie.

— *Préparez-vous à en réceptionner un,* dit Edeard.

— *Tu vas bien ?* demanda Dinlay.

— *Mieux que jamais,* répondit-il sans lâcher des yeux l'homme à la capuche qui considérait sa lame déformée avec un rictus admiratif.

— Tu es fort, concéda le bandit. Mais es-tu intelligent ? Il y a suffisamment de métal précieux dans cette réserve pour nous satisfaire tous les deux.

— Vous voulez que j'ajoute « tentative de corruption » aux charges qui pèsent déjà contre vous ?

— Espèce d'idiot.

Le voleur tourna le dos à Edeard et se dirigea tranquillement vers la porte métallique.

— Arrêtez-vous immédiatement, ordonna Edeard.

La troisième main de l'homme souleva dans les airs un des flacons qui se trouvaient au sol, derrière lui. Edeard fronça les sourcils. Un autre flacon décolla et fonça sur le premier. Le verre éclata.

Une boule de feu blanche et aveuglante illumina la pièce. Edeard eut un mouvement de recul et renforça son bouclier. Des gouttes enflammées l'éclaboussèrent.

— *Edeard !* s'exclamèrent ses camarades à l'unisson.

— *Je vais bien.*

Il clignait furieusement des yeux pour tenter d'effacer les taches violettes persistantes qui l'empêchaient d'y voir clair. Une odeur âcre emplissait la pièce. Pourtant, son esprit lui confirma que seules quelques flammes modestes léchaient les

étagères les plus proches de l'explosion. Il les souffla rapidement à l'aide de sa troisième main. Alors, il remarqua les trous noirs sur les boîtes éparpillées sur le sol, comme si les flammes les avaient transpercées. Les contours dentelés se consumaient toujours. Il les examina de plus près et vit qu'ils étaient couverts d'une sorte de goudron bouillonnant. Edeard secoua la tête, incrédule.

— *On les a,* annonça Macsen, victorieux. *Par la Dame, le dernier est sacrément arrogant. Tu es sûr que tout va bien, Edeard ?*

— *Ouais, pas de problème*, répondit-il en en se dirigeant vers la sortie.

Un instinct animal lui conseilla de ne pas marcher sur les taches de liquide chaud qui maculaient le sol. De fines volutes de fumée s'élevaient vers le plafond, où elles s'accumulaient. L'odeur était atroce, et les yeux du jeune homme pleuraient. En passant le pas de la porte métallique, il marcha sur un rouleau de fil doré abandonné par le voleur. Il se baissa pour le ramasser, étonné.

Pourquoi a-t-il fait cela ?

Perplexe, il se hâta de remonter et de rejoindre ses camarades qui l'attendaient avec leurs prisonniers. Maintenant qu'il avait le loisir de réfléchir à ce que son équipe avait accompli, un sentiment de triomphe lui réchauffa le cœur tel un lever de soleil glorieux.

* * *

La cour fut réunie dans le Parlement, qui dominait le quartier de Majate. Techniquement, il s'agissait d'un seul bâtiment, car ses différentes parties s'étaient amalgamées, formant un village de pièces vastes, de salles de réunions, d'auditoriums, de bureaux, avec des cloîtres en lieu et place de rues. Au centre du complexe se trouvait la Chambre de la démocratie où le Grand Conseil débattait des projets de lois et de la politique de la cité. Tout autour étaient agglutinés les bureaux de la Guilde des clercs chargés des corvées administratives et de la collecte des impôts. Une aile tout

entière accueillait les locaux des représentants de chaque quartier, que les administrés pouvaient demander à rencontrer pour se plaindre des injustices dont ils étaient ou croyaient êtres victimes. Quelque part, dans ce dédale de salles et de couloirs – sous terre, pensaient certains –, étaient dissimulées les montagnes d'or et d'argent du Trésor, ainsi que les machines qui frappaient la monnaie.

Le grand chef des gendarmes et son équipe réduite travaillaient dans une des cinq tours coniques de ce village administratif. Durant des siècles, la tour externe qui jouxtait la Porte de la ville avait abrité les casernements de la milice. Et puis les soldats s'étaient installés à plusieurs endroits de la cité, tandis que le général et les officiers avaient jeté leur dévolu sur le Palais situé tout près de là. La place laissée vacante avait été aussitôt exploitée par la Guilde des avocats, en perpétuelle expansion.

Bien qu'ouvert à tous, le complexe était largement méconnu des citoyens de Makkathran, contrairement aux dômes interconnectés qui longeaient le canal du Cercle central. On y trouvait la Cour de justice ainsi que les cellules des forces de l'ordre. Edeard et ses camarades avaient visité les lieux en compagnie de maître Solarin, qui avait pris plaisir à leur raconter l'histoire de la moindre salle, du plus petit couloir. Dans le cadre de leur formation, ils avaient assisté à des procès afin de se familiariser avec la procédure et les sophismes des avocats. Edeard avait attendu cette partie de leur stage avec impatience. Durant tous ces débats, malheureusement, les avocats s'étaient contentés de poser des questions simples aux témoins. Edeard se rappelait également une dispute autour de l'interprétation d'un précédent vieux de quatre siècles, qui, lorsque la pêche n'avait pas été bonne, donnait la priorité au poissonnier dont la collaboration avec le fournisseur était la plus ancienne. Edeard n'avait compris qu'un mot sur deux de l'argumentaire des hommes de loi. Leur logique, elle, lui avait totalement échappé. En guise d'affaire criminelle, ils n'avaient eu droit qu'au procès d'un groupe de fils de familles mineures impliqués dans une altercation à la sortie d'un théâtre. Penauds, les jeunes accusés n'avaient même pas essayé de contredire le

récit du sous-officier qui les avait arrêtés. Ils avaient tous plaidé coupable et accepté de payer leur amende sans discuter.

Edeard se rendait bien compte que cette pseudo-préparation n'avait servi à rien.

Deux juges de la cour intermédiaire et un conseiller du maire avaient été désignés pour présider le tribunal lors du procès des trois bandits qu'ils avaient arrêtés. Ils étaient assis sur une estrade en bois dans le fond de la salle ovale, vêtus de robes rouge et noir, une coiffe doublée de fourrure repliée sur l'épaule droite. Le représentant du maire arborait également une chaîne en or, symbole de son rang.

Alignés à leur gauche, les accusés se tenaient debout, flanqués de deux gardes en uniforme. On avait enfin découvert leur identité. Le leader à la capuche s'appelait Arminel. Il n'avait pas plus de quarante ans, avait le visage pâle et fatigué, ainsi que d'épais cheveux couleur sable portés long pour cacher de grandes oreilles. L'homme semblait ennuyé d'être là, mais pas le moins du monde inquiet. Ses complices s'appelaient Omasis et Harri. Ce dernier, qui avait monté la garde dans l'allée, n'avait même pas vingt ans. Il n'était accusé que de complicité de vol. Omasis était accusé de vol et de violation aggravée de propriété privée, charges auxquelles, dans le cas d'Arminel, venait s'ajouter l'agression d'un gendarme dans l'exercice de ses fonctions. Le propriétaire de la bijouterie avait rapidement expliqué que les flacons que le bandit avait brisés contenaient une substance hautement volatile et acide destinée à nettoyer les métaux. Edeard avait frissonné en imaginant ce qui lui serait arrivé s'il n'avait pas relevé son bouclier à temps. Il aurait souhaité qu'Arminel réponde également de l'agression de Kavine au marché de Silvarum, mais maître Vosbol, le procureur choisi par le capitaine Ronark avait refusé. L'incident était trop ancien, et les témoignages n'auraient plus aucune valeur.

— Mais je l'ai reconnu dès que je l'ai vu, avait protesté Edeard.

— Vous avez repéré une personne au comportement suspect et vous avez cru reconnaître un bandit impliqué dans un crime, avait rétorqué maître Vosbol.

— Kavine l'identifiera, lui.

— Kavine a été poignardé. Il a été gravement blessé. La défense arguera que son témoignage est irrecevable. Contentons-nous de cette affaire-ci, s'il vous plaît.

Edeard avait soupiré et hoché la tête.

Cela aurait dû lui servir de leçon. Pourtant, c'est avec stupéfaction qu'il vit les trois accusés plaider non coupable. Jusque-là, il s'était imaginé que le dossier de l'accusation était parfait, un véritable cas d'école.

— C'est une plaisanterie ? siffla le jeune homme alors que maître Cherix, l'avocat de la défense, exposait la position de ses clients devant les juges.

Edeard et ses camarades étaient assis contre le mur du fond. Vêtus de leurs uniformes, ils étaient prêts à être appelés à la barre. Ils étaient encadrés par le capitaine Ronark et par le sergent Chae.

La salle d'audience était presque vide. Edeard ne savait pas s'il devait ou non s'en réjouir. Il aurait voulu que les citoyens de Makkathran voient que ses hommes et lui avaient contribué à l'assainissement de cette ville. Qu'ils comprennent que la justice ne les avait pas abandonnés.

Maître Cherix haussa les sourcils, ostensiblement étonné, et se retourna vers les gendarmes. Maître Vosbol leur lança un regard furieux.

— *Gardez le silence !* leur ordonna-t-il en esprit.

C'était un terrible malentendu, expliqua maître Cherix. Ses clients étaient des citoyens honnêtes qui vaquaient à leurs occupations lorsqu'une explosion avait retenti dans cette allée. Comme le souffle avait ouvert une porte métallique, ils s'étaient précipités dans cette réserve enfumée dans le dessein de secourir d'éventuelles victimes. Ils avaient accepté de se mettre en danger pour cela. C'est alors que les gendarmes étaient apparus et les avaient pris pour ce qu'ils n'étaient pas.

Chacun à leur tour, les accusés vinrent à la barre et jurèrent que le récit de leur avocat était authentique. Ce faisant, leurs esprits non protégés rayonnèrent de sincérité et révélèrent une pointe d'orgueil blessé, car leurs intentions étaient tout à fait

louables. Maître Cherix secoua la tête, compatissant, désolé que les gendarmes aient commis une telle erreur de jugement.

— C'est un signe des temps, expliqua l'avocat aux juges. Ces jeunes gens, qui ont choisi ce métier par vocation, sont obligés de remplir des quotas d'arrestations pour des raisons politiques. En vérité, force nous est d'avouer qu'ils ont un peu perdu les pédales, ce triste jour. Il est de notoriété publique que leur capitaine est extrêmement sévère et exigeant, aussi ont-ils agi sous une certaine pression. Dans de telles circonstances, leur manque de discernement est tout à fait explicable.

Edeard croisa le regard d'Arminel. *Il a essayé de me tuer, et son avocat est en train de nous expliquer que ce n'était qu'un malentendu. Que nous nous sommes trompés.* C'était tellement délirant qu'il faillit éclater de rire. Alors, l'expression du bandit vacilla le temps d'une fraction de seconde. L'homme le regardait d'un air condescendant qu'il n'était pas près d'oublier. Ainsi, cette histoire était loin d'être terminée.

Après deux heures passées à écouter la défense, Edeard fut enfin appelé à la barre. *Il était temps. Je vais remettre les choses à leur place vite fait bien fait.*

— Gendarme Edeard…, commença maître Cherix avec un sourire chaleureux.

Il était bien différent de maître Solarin. Il était jeune et vêtu comme le fils d'une famille de riches marchands.

— Vous n'êtes pas originaire de cette ville, n'est-ce pas ? continua-t-il.

— Je ne pense pas que cela soit d'un quelconque intérêt.

L'avocat prit un air peiné et se tourna vers les juges.

— Seigneurs…

— Répondez à la question, lui ordonna le conseiller du maire.

— Monsieur, marmonna Edeard en s'empourprant. Je suis né dans la province de Rulan.

— Et vous êtes arrivé à Makkathran il y a quoi ? six mois ?

— Un peu plus.

— Nous pouvons donc affirmer sans nous tromper que vous ne connaissez pas très bien la ville.

— J'ai appris à me repérer assez facilement.

— Je pensais davantage à la manière dont nos concitoyens se comportent. Mais racontez-nous plutôt votre version des événements.

Edeard se lança donc dans le récit de cette matinée. La façon dont Arminel avait essayé d'éviter l'aigle. La filature le long de la rue Sonral. L'encerclement à distance. Arminel qui crochète les serrures de la porte métallique.

— C'est alors que nous nous sommes engouffrés dans cette allée et les avons surpris en train de voler du fil d'or dans la réserve.

— Cette partie de votre récit m'intéresse plus particulièrement, intervint Cherix. Vous avez demandé à vos hommes de vous attendre dans la rue Sonral, à l'entrée de l'allée, n'est-ce pas ? Pendant ce temps, vous êtes descendu dans la réserve. Pourtant, vous nous avez expliqué que Harri « montait la garde » dans l'allée. Comment avez-vous fait pour passer sans qu'il vous voie ?

— J'ai eu de la chance. J'ai trouvé une autre entrée du côté de la boutique qui se trouve dos à la bijouterie.

Maître Cherix opina du chef, admiratif.

— Étant donné la facilité avec laquelle vous y avez pénétré, cette réserve n'était donc pas très sûre.

— Cela n'a pas été facile…, admit Edeard en priant la Dame que son demi-mensonge, son petit arrangement avec la réalité, passe inaperçu. Mais je suis arrivé juste à temps, ajouta-t-il.

— À temps pour quoi ?

— Pour voir Arminel voler le fil d'or. C'est à ce moment-là qu'il m'a jeté l'acide enflammé dessus.

— Bien sûr. J'aimerais que vous nous aidiez à clarifier un autre point, gendarme Edeard. Lorsque vous êtes ressorti dans l'allée après ces supposés événements, mon client avait-il ce « fil d'or » sur lui ?

— Eh bien, non, puisqu'il s'en est débarrassé lorsque je l'ai pris en chasse.

— Je vois. Vos hommes peuvent-ils confirmer votre version ?

— Ils savent ce qui s'est passé.

— Ils savent quoi, exactement, gendarme ?

— Nous les avons pris sur le fait. Je l'ai vu !

— Vous avez dit vous-même que la réserve – par ailleurs profondément enfouie dans le sol – était très faiblement éclairée. Vos hommes sont-ils capables de voir à travers quinze mètres de pierre ?

— Kanseen, oui. Elle savait que j'étais en bas.

— Merci, gendarme. La défense souhaite appeler le gendarme Kanseen à la barre.

Kanseen et Edeard se croisèrent. Tous les deux affichaient une mine délibérément neutre, mais il sentait qu'elle était inquiète. Lorsqu'il reprit sa place à côté de Dinlay, ses camarades lui sourirent pour exprimer leur sympathie.

— Joli travail, chuchota Chae à un Edeard peu convaincu.

— Votre vision à distance est presque aussi bonne que celle de votre sous-officier ? demanda maître Cherix.

— Nous avons obtenu des résultats similaires à nos tests.

— Donc vous avez pu suivre la scène de la réserve depuis votre position dans la rue Sonral ?

— Oui.

Edeard grimaça car elle avait répondu d'une voix vacillante.

— Combien de bobines de fil d'or y avait-il, en bas ?

— Euh… Je ne sais pas trop.

— Une once ? Une tonne ?

— Quelques boîtes.

— Gendarme Kanseen, reprit maître Cherix avec un sourire victorieux, avez-vous répondu au hasard ?

— Disons qu'il n'y avait pas assez d'or pour que cela me frappe.

— Laissons cela de côté pour le moment. Le gendarme Edeard affirme que vous avez senti sa présence dans cette réserve.

— C'est la vérité, répondit-elle d'un ton assuré. J'ai l'ai senti lorsqu'il est réapparu dans le fond de la réserve. Nous étions inquiets parce que nous avions perdu sa trace.

— Vous avez senti son esprit, donc. Il y a une grande différence entre un esprit en activité et de la matière inerte, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Maître Cherix tapota la veste qu'il portait sous sa robe.

— Dans une poche, j'ai un morceau de fil d'or. Dans l'autre, un morceau de fil d'acier. Sauriez-vous reconnaître lequel est lequel, gendarme ?

Edeard concentra son esprit sur l'avocat. L'homme avait effectivement des fils de matière dense dans les poches, toutefois, Edeard n'avait aucun moyen de deviner leur nature.

— Non, répondit Kanseen en regardant droit devant elle.

— Non… Pourtant, je ne suis qu'à deux mètres de vous et aucun mur ne nous sépare. Pouvez-vous affirmer avec certitude que vous avez vu mon client prendre du fil d'or dans cette réserve située sous quinze mètres de matière solide ?

— Non.

— Merci, gendarme. Je n'ai plus de question.

À partir de là, le procès se résuma à une dispute d'avocats. Edeard se surprit à serrer les dents lorsqu'il comprit que ce serait sa parole contre celle d'Arminel.

— Monsieur Arminel avait donc un comportement suspect, commença à énumérer maître Vosbol. Il a pénétré dans la réserve d'un bijoutier en ouvrant deux portes fermées à clé. Il a été vu par un gendarme à l'excellente réputation en train de voler une bobine de fil d'or. Il a attaqué ce même gendarme. Mes seigneurs, les preuves sont écrasantes. Ces personnes avaient manifestement l'intention de cambrioler cette réserve. Cambriolage qui n'a été évité que par l'intervention courageuse de ces gendarmes.

— Des preuves indirectes, uniquement, le contra maître Cherix. Une série de faits décrits de manière biaisée. Non, cher confrère, le dossier de l'accusation ne tient pas debout. Un garçon de la campagne dans une cave emplie de fumée et de flammes. Un garçon perdu dans un environnement qu'il ne maîtrise pas, dont le témoignage est malheureusement peu crédible, et d'ailleurs non confirmé par ses collègues et amis. Un incendie faisait rage dans cette réserve ; n'écoutant que leur courage, mes clients ont risqué leur vie pour sauver d'éventuelles victimes. L'accusation n'a pu fournir aucune preuve de cette prétendue tentative de vol. J'attire l'attention de la cour sur les similitudes entre l'affaire qui nous occupe

aujourd'hui et le précédent de l'affaire Makkathran contre Leaney.

— Objection, protesta maître Vosbol. Aujourd'hui, il n'est pas question de rumeurs mais bien du témoignage d'un représentant des forces de l'ordre de notre ville.

— Un témoignage non confirmé, qui ne doit pas avoir plus de valeur que celui de mes clients.

Les juges délibérèrent pendant huit minutes.

— Les preuves sont insuffisantes, annonça le conseiller du maire. L'affaire est close.

Son marteau s'abattit sur la table.

Edeard se prit la tête à deux mains. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre.

— Par la Dame…

Les accusés mis hors de cause se congratulaient en se donnant des tapes dans le dos. Maître Vosbol et maître Cherix se serrèrent la main, ce qui écœura Edeard.

— Cela arrive, dit le capitaine Ronark d'un ton grave. Vous avez accompli un travail remarquable. Personne n'aurait fait mieux à votre place. Je suis fier de vous. Mais il en est ainsi de la justice de Makkathran, ces temps-ci.

— Merci, monsieur, murmurèrent Dinlay et Macsen d'un air maussade.

Ronark les considéra longuement et se demanda s'il devait ou non ajouter quelque chose.

— Cela vous sera utile, finit-il par dire. J'imagine très bien ce que vous devez penser. Toutefois, la prochaine fois, vous saurez comme réagir, comment rassembler davantage de preuves. Ce petit fumier finira par tomber.

Il fit un signe de tête à Chae et s'en fut parler à maître Vosbol.

— Allez boire quelque chose, dit le sergent. Cela fait très mal, je le sais. J'ai déjà vu des avocats retourner des situations encore plus désespérées que celle-ci.

— Ouais, je prendrais bien une double dose de je ne sais pas quoi. Un truc donc la vente est interdite, de préférence, proposa Macsen.

Les autres acquiescèrent de la tête et se tournèrent vers Edeard.

— D'accord.

Arminel le salua en mettant deux doigts sur sa tempe et eut un sourire triomphant.

Edeard se retint à grand-peine de traverser la salle d'audience en courant et de lui casser la figure. Au lieu de quoi il se contenta de lui adresser un clin d'œil.

— On se reverra, chuchota-t-il.

7

L'unisphère n'avait jamais été un système homogène. Elle n'avait d'ailleurs pas été développée sur des bases logiques, ce qui, étant donné sa nature purement numérique, était pour le moins ironique. Elle avait donc crû par à-coups pour répondre aux besoins commerciaux et civils d'une civilisation interstellaire en pleine croissance. Par définition, l'unisphère n'était rien d'autre que la somme des protocoles des diverses – très diverses – cybersphères planétaires.

Tous les types d'interfaces développés par l'espèce humaine cohabitaient dans le Grand Commonwealth – des macrocalculateurs qui abritaient des intelligences restreintes jusqu'à l'ANA, qui n'était techniquement parlant qu'une nouvelle jonction de programmes, en passant par les cubes semi-organiques, transmetteurs quantiques, réseaux neuraux intelligents et autres cristaux photoniques. Les liaisons interstellaires étaient tout aussi variées ; les mondes du Commonwealth central se servaient toujours de leurs trous de ver à largeur zéro, tandis que les Mondes extérieurs utilisaient un système qui mêlait ces mêmes trous de ver aux modulations hyperspatiales. Les canaux transdimensionnels étaient de plus en plus courants, surtout dans la dernière génération de Mondes extérieurs. Les vaisseaux interstellaires pouvaient se connecter à condition d'être à portée du réseau de surveillance spatiale d'un système solaire.

Les énormes différences de technologies et de capacités au sein de l'unisphère expliquaient l'hypertrophie des systèmes d'exploitation. Grâce à des possibilités de stockage quasi infinies, les mises à jour, adaptateurs, systèmes de rétrocryptage et interprètes s'étaient accumulés comme des grappes de nodules autour de chaque nœud. Ils étaient ainsi capables de communiquer avec tous les appareils inventés depuis le XXIe siècle. Cependant, les procédures étaient tellement complexes que leur sécurité était de plus en plus difficile à

assurer. Il était relativement aisé pour presque n'importe qui d'incorporer des programmes de siphonage ou de duplication parmi des siècles de fichiers. Cela posait problème dès que l'on souhaitait utiliser son propre format de cryptage. Ainsi, pour décoder un message reçu, l'usager du réseau devait être en possession de la clé appropriée. Les clés ultra-sécurisées n'étaient jamais envoyées *via* l'unisphère ; elles étaient échangées à l'avance dans le monde réel. C'était une méthode très fréquente pour effectuer des transactions financières.

Une méthode moins sûre consistait à envoyer la clé en utilisant une voie, avant d'appeler par une autre. Étant donné le nombre phénoménal de routes disponibles (et choisies au hasard), la plupart des gens (ceux qui se souciaient de ce genre de problème) se contentaient de cette technique. Surveiller l'ensemble des voies disponibles dans l'intention d'intercepter un message précis aurait demandé une capacité de traitement colossale.

Évidemment, l'ANA avait bouleversé tout cela. N'importe quel individu dont la personnalité était chargée dans l'ANA disposait en permanence de cette capacité de traitement. Par exemple, les Progressistes surveillaient tous les messages envoyés au gouvernement de l'ANA pour s'assurer que leurs activités n'y étaient pas dévoilées.

Lorsque les programmes de la Faction détectèrent une connexion DT établie par l'intermédiaire du réseau de surveillance spatiale de Wohlen entre un vaisseau et la division de la sécurité de l'ANA, l'alerte fut immédiatement donnée. Et cela après l'interception d'un seul fragment de la clé de décryptage. Durant les 2,3 secondes qui suivirent, sept fragments complémentaires arrivèrent par sept routes différentes, et le programme confirma que quelqu'un essayait d'établir une liaison sécurisée. Les précautions déployées étaient importantes, mais il s'agissait tout de même de la sécurité de l'ANA. Cependant, les planètes qui avaient servi de relais se trouvaient toutes dans un rayon de vingt-cinq années-lumière de l'usine secrète des Progressistes. Cela suffit à déclencher une alerte maximale.

Trois secondes plus tard, l'esprit augmenté d'Ilanthe observait en personne le message sécurisé envoyé depuis une neuvième planète, Loznica, située à dix-sept années-lumière de la station.

— Oui, Troblum ? répondit le gouvernement de l'ANA.

— J'ai besoin de voir quelqu'un. Quelqu'un de spécial.

— Si votre demande concerne la sécurité du Commonwealth, je serais heureux de vous aider. Pourriez-vous être plus précis ?

— Je travaille pour les Progressistes. Ou plutôt je *travaillais*. Je dispose d'informations très importantes sur leurs activités.

— Je les attends avec impatience.

— Non. Je ne vous fais pas confiance. Plus maintenant. Certains d'entre vous ont basculé du mauvais côté. Vous êtes contaminés.

— Je puis vous assurer que l'intégrité – aussi bien morale que structurelle – du gouvernement de l'ANA n'est pas menacée.

— Je n'espérais pas vous entendre dire le contraire. En fait, je ne sais même pas à qui je parle.

— Le scepticisme est sain à condition de ne pas sombrer dans la paranoïa. Vous demandez donc de l'aide à quelqu'un en qui vous n'avez pas confiance…

— Après ce que j'ai vu, j'ai le droit d'être paranoïaque.

— Qu'avez-vous vu ?

— Non, je parlerai à Paula Myo et à elle seule. Transmettez-lui mon appel.

— Je vais d'abord lui demander si elle souhaite vous parler.

Quinze secondes plus tard, Paula Myo répondait.

— Que voulez-vous ?

— Il faut que je vous raconte quelque chose. Après, tout s'éclairera.

— Je vous écoute.

— Je dois être sûr que vous êtes bien celle que vous prétendez être. Où êtes-vous ?

— Dans l'espace.

— Pourriez-vous vous rendre sur Sholapur ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— Je dirai tout ce que je sais de leurs plans de fusion, je vous parlerai de ce qu'ils ont construit, des personnes impliquées. À condition que vous m'écoutiez. Vous devez absolument m'écouter. Vous êtes la seule qui puisse encore régler cette affaire.

— Quelle affaire ?

— Rendez-vous sur Sholapur.

— Très bien. J'y serai dans cinq jours.

— Une fois sur place, ne vous cachez pas. Je vous contacterai.

La connexion fut interrompue.

L'ANA avait le pouvoir de contrôler tout ce qui circulait sur l'unisphère. Toutefois, les parties qui la constituaient n'avaient pas toutes les mêmes aptitudes. En effet, l'ANA elle-même était hiérarchisée de manière discrète, et ce depuis sa création par ses pères fondateurs. Certains de ses membres possédaient des capacités dont les autres ignoraient tout. Ils pouvaient par exemple corrompre le gouvernement ou encore utiliser des vaisseaux de la Marine à leurs propres fins. Évidemment, cela ne passait pas inaperçu. Des portes dérobées dissimulées dans plusieurs sections de l'ANA permettaient à ces privilégiés d'espionner les espions, et ce sans avoir à déployer les mêmes efforts que les Progressistes. Comme ils étaient là depuis le début, ils avaient vu ces derniers et les autres Factions installer leurs systèmes de surveillance dans les nœuds de l'unisphère au rythme de leur croissance. Ils avaient donc assisté à la dernière interception.

— Cette trahison va rendre Ilanthe complètement folle, dit Gore.

— Au moins, nous savons que Troblum est toujours en vie, répliqua Nelson.

— Ouais, enfin, il l'était il y a cinq secondes.

— Il vivra au moins jusqu'à Sholapur. Et puis, je vous conseille vivement de ne pas sous-estimer Paula.

— Je ne la sous-estime pas. Si quelqu'un est capable de ramener Troblum en un seul morceau, c'est bien elle.

— Dans ce cas, nous n'avons qu'à attendre tranquillement que Paula récupère ces fameuses informations. D'après Troblum, les Progressistes seraient en train de construire quelque chose. Je penche pour ce réacteur supraluminique capable de déplacer des planètes.

— Peut-être, acquiesça Gore. Toutefois, j'ai plutôt l'impression qu'il essayait à tout prix de capter l'attention de Paula. Quelque chose semblait lui faire peur, vraiment peur. Mais quoi ?

Marius traversa le couloir en courant, spectacle auquel l'univers avait rarement l'occasion d'assister. Grâce à ses fonctions Hautes et à son corps renforcé, sa vitesse était phénoménale. Les portes de morphométal s'ouvrirent promptement pour ne pas être pulvérisées. Sa toge sombre volait dans son sillage, car il ne se souciait plus de donner l'impression de planer au-dessus du sol. Le temps n'était plus aux apparences. Marius était *furieux*.

Le bref appel d'Ilanthe avait été pour le moins déconcertant. Il ne l'avait encore jamais déçu. Les implications de ce qu'elle lui avait révélé étaient terribles, pourtant, elle était parvenue à lui résumer la situation en quelques mots seulement. Désormais, il n'espérait qu'une seule chose : avoir le temps de faire *souffrir* Troblum.

Il dépassa un carrefour où se croisaient trois routes et fila dans le secteur 7-B-5. Une imbécile de technicienne marchait au milieu du couloir ; elle rentrait probablement dans sa suite après une longue période de travail. Marius la bouscula sans ménagement et lui brisa le bras comme une allumette. La femme décrivit une pirouette, heurta le mur et s'écroula sur le sol où elle se mit à hurler.

La porte de la suite de Troblum se trouvait droit devant, bouclée depuis deux minutes par le code de sécurité de Marius lui-même – pour que cette petite merde ne puisse pas s'échapper. Les capteurs internes de la suite lui montrèrent un Troblum en train d'avaler goulûment une collation nocturne.

Marius ralentit progressivement tandis que son ombre virtuelle déverrouillait la porte. Celle-ci s'enroula juste à temps

pour lui permettre d'entrer en dérapant. Troblum leva la tête et des morceaux de pain aux graines de sésame lui tombèrent des coins de la bouche. En dépit de ses joues gonflées, il parvint à afficher une mine ahurie.

Une décharge disruptive l'atteignit de plein fouet et emplit la suite d'un éclair phosphorescent vert. Marius enchaîna directement avec un pistolet à gelée. Son implant mémoire serait anéanti en quelques secondes ; ne resterait plus alors de Troblum que sa dernière sauvegarde sur Arevalo.

Au lieu de se désintégrer, de s'effondrer sur lui-même, de se transformer en bouillie sanguinolente, Troblum éclata simplement comme une bulle de savon. De la poussière de métal jaillit du mur là où l'atteignit la décharge du pistolet à gelée. Marius se figea et scanna aussitôt la pièce. Ce n'était pas Troblum. Il n'y avait aucune matière vivante dans la suite. Un module électronique à moitié fondu par la décharge disruptive fumait sur la chaise.

Un projecteur.

Marius le regarda longuement sans bouger.

— Que s'est-il passé ? demanda Neskia en arrivant dans la suite.

Son long cou se tordit en direction de Marius.

— Il semblerait que Troblum ne soit pas le gros imbécile que j'avais imaginé.

— Nous le trouverons. Ce ne sera pas long. Cette station n'est pas très grande.

Marius se retourna brusquement vers elle. Ses grands iris n'étaient plus que des fentes intimidantes.

— Où est son vaisseau ?

— Dans son garage, répondit-elle calmement. Personne ne peut entrer ou sortir sans mon autorisation.

— J'espère bien, cracha Marius.

— Le moindre centimètre cube de cette station est couvert par un capteur ou un autre. Nous le trouverons.

L'ombre virtuelle de Marius demanda au cerveau de la station de lui montrer le garage. *La Rédemption de Mellanie* reposait, inerte, au centre de la vaste salle blanche. Visuellement, elle était là. Le radar du garage produisait

également un écho de sa coque. Les programmes d'exploitation des câbles d'alimentation montraient que l'engin consommait l'énergie nécessaire à sa maintenance. Il voulut se connecter au cerveau de l'appareil. Pas de réponse.

Marius et Neskia se regardèrent bouche bée.

— Merde !

Quatre minutes plus tard, ils entraient dans le garage. Marius fronça les sourcils et examina le long vaisseau en forme de cône équipé d'ailerons incurvés inutiles. Il scanna le volume du vaste espace. Le garage était vide et le vaisseau n'était qu'une illusion créée par un module posé sur le sol. Il tira une décharge disruptive dans le projecteur. L'image du vaisseau tremblota, puis disparut complètement et céda la place à celle d'une jeune femme aux longs cheveux blonds.

— Oh, Howard ! ronronna-t-elle, sensuelle, en se caressant le corps. Touche-moi encore comme tu sais le faire.

Marius laissa échappa un cri incohérent et tira de nouveau sur le projecteur. L'appareil explosa en une multitude de fragments, et la fille disparut.

— Par Ozzie ! comment a-t-il pu faire cela ? s'interrogea Neskia avec une pointe d'admiration dans la voix. En plus, il a dû passer sous le nez de nos croiseurs défensifs. Dire qu'ils n'ont rien remarqué…

Marius prit le temps de se calmer.

— Troblum a participé à la conception de ces croiseurs. Soit il a corrompu leur cerveau à cette époque, soit il connaît un moyen de tromper leurs capteurs.

— Il a également corrompu le cerveau de la station. Jamais *La Rédemption de Mellanie* n'aurait dû être autorisée à sortir.

— Je ne vous le fais pas dire. Trouvez ses virus et nettoyez-les. Notre opération ne doit plus souffrir de ce genre de corruption.

— Je ne suis pour rien dans nos mésaventures, rétorqua-t-elle d'une voix froide. C'est vous qui avez fait entrer Troblum dans cette station.

— Vous avez eu vingt ans pour découvrir ses programmes subversifs. Vous avez échoué, et c'est impardonnable.

— Je ne vous conseille pas de jouer à cela avec moi. Cet échec est le vôtre ; Ilanthe en sera informée.

Marius pivota sur ses talons et se dirigea vers la sortie. Sa toge noire se resserra autour de lui et produisit de nouveau le chatoiement qui dissimulait ses pieds. Il glissa avec une aisance serpentine dans le couloir qui conduisait au sas de son propre vaisseau.

Son ombre virtuelle établit une liaison sécurisée avec l'appareil de la Chatte.

— C'est agréable d'être de nouveau populaire, dit-elle.

— Nous avons un problème. Je veux que vous retrouviez Troblum. Éliminez-moi cette raclure, oblitérez-le. Qu'il disparaisse de l'histoire de l'humanité.

— On dirait que vous avez une dent contre lui, Marius. Prendre ce genre de choses de façon personnelle n'est jamais très bon. Cela diminue notre capacité de jugement.

— Il se dirige vers Sholapur. Dans cinq jours, il y rencontrera un représentant de l'ANA, à qui il expliquera tout ce qu'il a vu ici. Son vaisseau dispose manifestement de systèmes de camouflage dont nous ignorons tout.

— Il vous a filé entre les doigts, hein ?

— Je suis certain que vous arriverez à corriger notre erreur.

— Que dois-je faire au sujet d'Aaron ? Il est toujours sur la surface de la planète.

— Des indices sur l'endroit où pourrait se trouver Inigo ?

— Les capteurs sont à peine capables de distinguer les continents, chéri. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe là-dessous.

— Faites ce qui semblera approprié.

— Je croyais que cette partie de votre plan était capitale ?

— Si Troblum parle de nous à l'ANA, notre plan ne sera plus qu'un souvenir, tout comme les Progressistes.

— Les forts survivent toujours. L'évolution a toujours fonctionné de cette manière.

— Le représentant que l'ANA a envoyé récupérer Troblum est Paula Myo.

— Oh, Marius, vous êtes vraiment trop gentil !

* * *

Cela aurait dû être tentant. Seul dans un petit vaisseau avec trois jeunes gens au corps musclé – des jeunes gens qui auraient sans doute été honorés de coucher avec lui. Oscar avait fait la connaissance de l'équipe de Tomansio avec un plaisir certain. Le lieutenant de Tomansio s'appelait Liatris McPeierl. C'était un personnage discret, dont la grande bouche, lorsqu'il souriait, était incroyablement séduisante. Il était responsable de l'aspect technique de la mission, notamment de l'armement. Lorsqu'il vit la montagne de caisses chargées sur le chariot qui suivait Liatris, Oscar connut ses premiers moments de doute. Il préférait éviter de recourir à la violence. Cependant, il était assez réaliste pour savoir qu'il n'aurait pas forcément le choix. Cheriton McOnna avait été choisi car il avait une grande expérience du champ de Gaïa. Rien de ce qui concernait le fonctionnement des nids de confluence ne lui était étranger, affirma Tomansio. Oscar fut quelque peu surpris par les caractéristiques de Cheriton ; elles étaient presque dignes de la branche Haute. Ses oreilles étaient de simples cratères circulaires, son nez était large et plat, tandis que ses yeux étaient des globes à facettes d'un violet scintillant, semblables à ceux d'un insecte. Deux arêtes partaient de ses sourcils et couraient sur son crâne chauve pour se rejoindre à la base de son cou.

— Des enrichissements multicellulaires, expliqua-t-il. Et des particules de Gaïa sacrement personnalisées.

Pour illustrer son propos, il partagea avec eux une scène de concert. Pendant un moment, Oscar fut transporté dans un amphithéâtre à ciel ouvert, perdu dans une marée humaine, sous une myriade d'étoiles. Loin de là, sur la scène, un pianiste jouait un morceau triste qui lui donna envie de se balancer avec les autres.

— Waouh ! lâcha Oscar en clignant des yeux, tandis que la vision s'évanouissait.

Il avait failli se mettre à chanter car le morceau lui était familier – quoique pas tout à fait assez.

— Je l'ai composé en votre honneur, dit Cheriton. Je sais que vous avez dit à Wilson Kime que vous aimiez les vieux films.

Maintenant, Oscar se rappelait.

— C'est exact. « *Somewhere Over the Rainbow* », c'est cela ?

Il prit soin de réduire le niveau de réception de ses particules de Gaïa. Cheriton avait produit une émission terriblement puissante. Oscar se demanda si le champ de Gaïa pouvait être utilisé à des fins malveillantes.

— Oui.

Le dernier membre de l'équipe était nommé Beckia McKratz. Beckia qui ne faisait aucun mystère de son envie de coucher avec lui. Elle était aussi belle qu'Anja et présentait l'avantage de ne pas avoir les névroses de cette dernière. Cependant, Oscar n'était pas intéressé. Pas même cette première matinée où il les avait vus tous les quatre torse nu en train de faire de l'exercice. Leurs mouvements étaient parfaitement synchronisés, leurs bras et leurs jambes jaillissaient dans des directions étranges. Ils fermaient les yeux et respiraient profondément. À en croire leurs émanations dans le champ de Gaïa, leur esprit était en hibernation.

Des extraterrestres téléportés dans des corps d'hommes, dont ils évaluaient soigneusement les possibilités.

Cela n'avait pas grand-chose à voir avec ses propres habitudes de réveil, qui impliquaient notamment d'avaler beaucoup de café en écoutant les ragots dégoûtants qui circulaient sur l'unisphère. Le problème, c'était qu'ils ne l'attiraient pas. Le culte qu'ils vouaient à la force physique ne leur laissait même pas le temps d'être humains. Cela le refroidissait plutôt.

Il longea donc les parois du salon jusqu'à l'unité culinaire, attrapa un mug de café et des croissants au beurre, puis s'assit tranquillement dans un coin et mangea en regardant ce ballet passé au ralenti.

Les jeunes gens se figèrent, respirèrent une dernière fois à l'unisson, ouvrirent les yeux et sourirent.

— Bonjour, Oscar, dit Tomansio.

Oscar avala une gorgée de café. Le matin, il ne fallait pas lui adresser la parole avant sa troisième tasse. L'unité culinaire se

mit soudain en branle. Il s'agissait de préparer d'importantes quantités de bacon, d'œufs et de pain grillé.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Liatris.

Oscar se rendit compte qu'il fixait l'homme occupé à mâcher.

— Désolé. Je m'étais juste imaginé que vous étiez végétariens.

Ils échangèrent des regards étonnés.

— Pourquoi ?

— Lorsque nous volions avec l'Oie de carbone dans le ciel de Half Way, la Chatte s'est plainte de la nourriture qui se trouvait à bord. Elle refusait de manger tout ce qui était produit et conditionné sur les planètes du G15.

Les mines de ses compagnons de voyage se firent soudain plus sérieuses. Oscar avait l'impression d'être devenu un genre de gourou, dont ils buvaient les paroles de sagesse.

— Vous lui avez parlé, alors ? demanda Beckia.

— Pas beaucoup. Nous l'ennuyions, semblait-il. À vrai dire, je ne comprends pas trop pourquoi vous la vénérez à ce point.

— Nous ne nous voilons pas la face, rétorqua Cheriton. Cependant, elle a accompli tant de choses.

— Elle a tué beaucoup de gens.

— Tout comme vous, le taquina Tomansio.

— Oui, mais moi, ce n'était pas délibéré. Ni pour le plaisir.

— La Guerre contre l'Arpenteur a eu lieu parce que l'humanité était faible. Des siècles de libéralisme avaient fini par nous ramollir. Heureusement, les choses ont changé. Désormais, les Mondes extérieurs sont sûrs de leur force et peuvent résister aux Mondes centraux. Grâce au leadership de Far Away, notamment. Les Chevaliers Gardiens sont la force politique principale de Far Away. Les politiciens ont appris à tenir compte de la force. Aujourd'hui, la force est célébrée sur des centaines de mondes et sous une myriade de formes.

C'était le problème avec l'histoire, pensa Oscar. Vu à travers son prisme, n'importe quel événement pouvait devenir positif. L'horreur se diluait dans le temps et cédait la place à l'ignorance.

— J'ai vécu cette époque. Si le Commonwealth a gagné, c'est qu'il était plus puissant que son adversaire. Sans cela, vous ne

seriez pas là à vous plaindre de nous et à débattre de ce qui aurait pu se produire.

— Nous ne souhaitions pas vous offenser, Oscar.

Oscar vida ce qui lui restait de café et demanda à l'unité culinaire de lui en préparer un autre.

— La sensibilité n'est dont pas une faiblesse ?

Liatris rit.

— Non. Le respect et la politesse sont indispensables à toute civilisation. Tout comme l'indépendance d'esprit et la gentillesse. La force prend des formes très diverses. Par exemple, il faut être très fort pour risquer sa vie avec pour but de donner à l'humanité une chance de se relever. Il est une chose que les Chevaliers Gardiens regrettent : que votre nom ne soit pas aussi connu et admiré que celui des autres personnages de votre époque.

Oscar marmonna un juron et emplit sa tasse de café. Il savait qu'il était écarlate. *Mon époque !*

— Bien, dit-il en s'affalant sur la chaise que le salon avait produite pour lui. Je crois que nous allons beaucoup nous amuser en parlant histoire et politique durant le reste de cette mission. En attendant, nous avons un objectif clair. J'ai élaboré un plan très simple. J'attends de vous que vous y mettiez votre grain de sel. Après tout, les experts, c'est vous. Moi, je suis d'une autre époque… Donc, voilà : plusieurs Factions de l'ANA rêvent d'attraper ce pauvre Second Rêveur, sans parler du Rêve Vivant qui lui a déjà concocté un planning très serré pour les mois à venir. Nos adversaires disposent de ressources bien supérieures aux nôtres. Je propose que nous nous joignions à leur joyeuse bande et que nous les laissions faire le gros du travail. Le but étant de nous emparer de lui dès qu'ils l'auront localisé.

— Cela me plaît, commenta Tomansio. Simplicité est souvent synonyme d'efficacité.

— Reste évidemment à régler les détails, reprit Oscar. Tout le monde a l'air de penser que le Second Rêveur se trouve sur Viotia. Nous y serons donc dans sept heures.

— Impressionnant, lâcha Cheriton d'un ton sec. C'est la première fois que je vole dans un vaisseau équipé d'un ultraréacteur.

Oscar choisit d'ignorer sa remarque. Tomansio ne lui avait jamais demandé pour qui il travaillait, mais la nature de son vaisseau était un indice important.

— Tomansio, comment pourrions-nous infiltrer l'opération du Rêve Vivant sur Viotia ?

— Par insertion directe. Nous allons pirater le fichier de leur personnel et y inclure Cheriton. Il est assez malin pour se faire passer pour un des leurs. Pas vrai ?

— Pas de problème, dit celui-ci dans un soupir. Si je comprends bien, reprit-il en passant sa main sur les arêtes de son crâne, je suis bon pour un reprofilage.

— Tu verras, je te donnerai presque une apparence humaine, le rassura Beckia.

Cheriton lui souffla un baiser.

— Depuis quelque temps, le Rêve Vivant altère les nids de confluence à travers tout le Commonwealth afin de localiser avec précision le Second Rêveur, expliqua-t-il. Cela doit leur coûter une fortune, ce qui montre bien qu'ils sont complètement désespérés. Ce n'est pas une méthode très efficace, mais une fois qu'ils auront isolé un nid, ils sauront dans quel quartier il se cache.

— Et après ? intervint Beckia. Un nid couvre une zone très vaste. Dans une grande ville, cela peut représenter des millions de personnes.

— À leur place, j'entourerais le périmètre avec des nids spécialisés et des Maîtres des Rêves, et je chercherais la source des rêves par triangulation.

— Nous allons tous nous retrouver dans la même zone au même moment, dit Oscar. Le gagnant sera le plus rapide.

— Les Factions seront là pour les mêmes raisons que nous, intervint Tomansio. Nous devrons tenir compte de leurs agents et de ceux du Rêve Vivant.

Les Chevaliers Gardiens semblaient emballés par cette perspective.

— Je suppose que les agents des Factions disposeront d'enrichissements biononiques, les mit en garde Oscar.

— J'espère bien, lâcha Tomansio.

— Vous aurez de quoi vous mesurer à eux ? demanda nerveusement Oscar.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

* * *

C'était une vallée peu profonde, tapissée d'une herbe longue et sombre dont les vagues géantes déferlaient au rythme des rafales qui soufflaient de la montagne. Une maison était nichée dans un creux. C'était une bâtisse ancienne et plutôt jolie, construite avec des pierres ramassées dans les collines environnantes. Son toit de chaume aux avancées importantes l'aidait à se fondre complètement dans la nature. L'équipement technologique qui se dissimulait à l'intérieur, notamment le réplicateur capable de produire tout ce dont il avait besoin, semblait pour le moins incongru. Des interstices T-sphère permettaient à sa famille de disposer de tout l'espace qu'elle désirait et de le moduler à merci.

Debout devant la maison, il brandissait devant lui son bâton de bambou. Il était torse nu et portait un simple pantalon *dirukku* en coton noir. Il désactiva ses fonctions biononiques et se contenta de ses sens humains. Le but était de ressentir son environnement. La posture du cobra dans son nid : le fondement de la personnalité. Puis celle de l'aigle. Il bougea rapidement et adopta la position du singe bondissant. Un souffle. Derrière lui, un adversaire. Abaisser le bambou et décrire un mouvement de balayage – la griffe du tigre. Puis la pirouette du dragon qui ondule. Le bras replié du bouclier Spartiate. Une botte : l'attaque de l'ange. Laisser tomber le bâton et dégainer ses deux dagues incurvées. Fléchir les genoux et prendre la posture du phénix éveillé.

Une vibration dans l'air. Des pieds lourds écrasant de fines pousses d'herbe. Il leva la tête et vit une rangée de silhouettes en armures avancer dans sa direction. De longues flammes jaillirent des fentes de leurs casques, tandis qu'ils hurlaient leur cri de guerre. Sa respiration s'accéléra, comme il raffermissait sa prise sur les poignées des dagues. Une odeur de viande

brûlée emplissait l'atmosphère. Aaron eut un haut-le-cœur. Il toussa violemment et s'assit sur sa couchette.

— Merde, cracha-t-il en toussant et en essayant de reprendre son souffle.

Il se plia en deux. Son affichage médical lui indiqua que ses fonctions biononiques prenaient les commandes de son appareil respiratoire, car son corps n'était plus capable de se débrouiller par lui-même. Il expira longuement et secoua la tête, tandis que les organelles artificielles stabilisaient son état.

Corrie-Lyn le fixait depuis sa couchette située de l'autre côté de la cabine. La jeune femme était assise, les genoux repliés sous le menton, une couverture jetée sur les épaules. Pour une raison mystérieuse, la voir ainsi le fit se sentir coupable.

— Quoi ? aboya-t-il, car il était en manque de caféine.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Ces guerriers sont un symbole d'enfermement, à mon avis. Toutefois, ils vous ont attaqué à l'extérieur. Vous sembliez incapable d'échapper à votre nature, à ce que vous êtes devenu.

— Oh, laissez-moi tranquille !

Il voulut poser les pieds sur le sol, mais la couverture était enroulée autour de ses jambes. Il s'en débarrassa d'un mouvement brusque.

Corrie-Lyn fronça les sourcils d'un air vexé.

— Ils pourraient aussi être une représentation de votre paranoïa, reprit-elle dignement.

— Fermez-la ! cracha-t-il.

Il demanda à l'unité culinaire de lui préparer une tisane. *Histoire de purifier mon âme*.

— Écoutez, reprit-il dans un soupir. Quelqu'un s'est amusé avec mon cerveau, et je suis condamné à faire des cauchemars. Alors, laissez tomber vos interprétations, d'accord ?

— Cela ne vous ennuie pas plus que cela ?

— Je suis qui je suis, et cela me va très bien.

— Vous ne savez pas qui vous êtes, justement.

— Je le redis une dernière fois : laissez tomber.

Il s'installa à l'avant et fixa l'épais et étroit pare-brise. Leur véhicule avançait péniblement en se balançant comme s'il devait combattre la houle. À l'extérieur, le temps n'avait pas

changé depuis leur départ ; de fines particules de glace tombaient continuellement et un vent violent soufflait sans arrêt. Au-dessus de leur tête, la couverture nuageuse sombre et bouillonnante était illuminée par des éclairs diffus. Ils traversaient un paysage morne dans lequel des torrents avaient creusé de profondes ravines. Les faisceaux des phares balayaient des dunes de neige crasseuses qui se déplaçaient sur le permafrost. De temps à autre, la monotonie de la surface lisse et dure comme du métal était brisée par des ruines ou des moignons indéfinis.

Sans un mot, Corrie-Lyn descendit de sa couche et s'enferma dans le cabinet de toilette situé à l'arrière de l'habitacle oblong. Elle parvint même à claquer la légère porte d'aluminium.

Aaron se frotta le visage, consterné par la manière dont il avait géré la situation. Quelque chose, dans ses rêves, grignotait petit à petit son sang-froid. Il refusait de croire qu'elle pouvait avoir raison, que son subconscient lui distillait des souvenirs véritables. Sa personnalité actuelle était simple et directe, non entravée par des attachements ou des sensibilités inutiles. Il n'avait pas envie de perdre cet avantage. Jamais.

Pour se faire pardonner, il entreprit de charger tout un tas d'instructions complexes dans l'unité culinaire. Trente minutes plus tard, quand Corrie-Lyn émergea enfin du cabinet de toilette, son petit déjeuner l'attendait sur sa tablette. Elle le considéra en faisant la moue.

— D'après notre réseau, le camp ne serait plus qu'à quatre-vingt-dix minutes de route, dit-il. J'ai pensé qu'il serait judicieux de prendre des forces avant d'arriver.

Corrie-Lyn garda le silence pendant quelques secondes, puis hocha la tête pour signifier qu'elle acceptait de faire la paix et s'attabla.

— Quelqu'un a essayé d'entrer en contact avec nous ?

— Depuis le camp ? Non.

La veille au soir, ils avaient prévenu une certaine Ericilla de leur arrivée prochaine. Elle avait semblé intéressée par leur histoire, et surtout amusée à l'idée qu'un de ses collègues puisse être un amoureux transi.

— Si vous connaissiez mes camarades, vous ne perdriez pas votre temps. Ils sont tout sauf romantiques, avait-elle conclu.

— Nous sommes toujours reliés à leur émetteur, reprit Aaron en sirotant une autre infusion. Personne ne s'est encore manifesté.

— Que ferons-nous s'il n'est pas là-bas ?

Aaron résista à la tentation de lui faire de nouveau les gros yeux. Elle était ressortie du petit cabinet vêtue d'un pantalon noir et d'un sweat-shirt vert pâle avec un col en V. Ses cheveux étaient encore mouillés. En dépit de l'absence d'écailles cosmétiques sur le visage, son teint était rayonnant. Manifestement, elle était fin prête à rallumer la flamme de *sa* passion, si Inigo se cachait là-bas. Depuis leur départ, elle avait exercé un contrôle assez sévère sur ses particules de Gaïa, ce qui n'avait pas empêché Aaron de percevoir son impatience grandissante.

— Je ne sais pas trop, admit-il. Malheureusement, nous n'avons pas trop de temps devant nous.

— Et si nous le retrouvions ? S'il refusait de nous suivre sur Ellezelin ?

L'espace d'une fraction de seconde, quelque chose réveilla l'esprit d'Aaron. Une certitude. Il savait parfaitement ce qui se passerait ensuite. Il le savait depuis le début, mais venait d'en prendre conscience. Au moment idéal.

— Je lui dirai ce que je suis censé faire. Après cela, le choix lui appartiendra.

Corrie-Lyn lui lança un regard méfiant avant de s'attaquer à son premier sandwich au bacon.

Dire que l'endroit où s'était installée l'équipe chargée de la province d'Olhava était un camp semblait quelque peu exagéré à Aaron. Deux véhicules identiques au leur étaient garés au pied d'un contrefort escarpé. À l'arrière de ces derniers, des abris en morphométal étaient dépliés, ce qui augmentait l'espace vital disponible. Mais c'était à peu près tout.

Aaron s'arrêta à quelques mètres de là, et ils enfilèrent tous les deux leurs combinaisons de surface. Une fois scellée la bulle

de son casque, Aaron s'enferma dans le sas et attendit que la portière s'ouvre. Le vent le frappa aussitôt. Des fragments de glace tourbillonnaient autour de lui. Il descendit avec circonspection en tenant fermement la rampe. Les rafales étaient violentes, mais il pouvait tenir debout. En cas de tempête, la combinaison était équipée de renforts motorisés. Son rôle principal, toutefois, était de le protéger des radiations.

Bien qu'il ne fût pas très difficile d'avancer, il regretta de n'avoir pas garé son véhicule un peu plus près des autres. Il lui fallut presque trois minutes pour parcourir cette courte distance et pénétrer dans un sas de décontamination situé sur le côté de l'un des deux abris. Corrie-Lyn le suivait en grognant et en jurant.

Ericilla les attendait dans un vestiaire pas plus grand qu'un placard. C'était une femme plutôt petite à la chevelure brune frisée, tachetée de gris. Avec un sourire affecté, elle regarda Corrie-Lyn se débarrasser à grand-peine de sa combinaison.

— Aucun homme n'est digne de ce corps, s'enthousiasma-t-elle en se léchant les lèvres.

— Si, lui, assura Corrie-Lyn.

Aaron avait déjà mis ses scanners à contribution et examinait le camp tout entier. Il avait détecté quatre personnes en tout, dont aucune n'appartenait à la branche Haute.

— Venez, je vais vous présenter les garçons, reprit Ericilla.

Vilitar et Cytus, telle une armée de deux soldats au garde-à-vous, les attendaient au milieu d'un salon en désordre. Nerina, le compagnon de Vilitar, examina Corrie-Lyn d'un air las.

— Zut, lâcha celle-ci, déprimée.

— Voilà, j'espère que tu es soulagée, dit Nerina à Vilitar en lui enfonçant un doigt dans la poitrine.

Les deux hommes se détendirent et sourirent, penauds. Aaron sentit la tension qui régnait dans la pièce se dissiper. Soudain, tout le monde souriait et paraissait heureux de les voir.

— Je croyais que vous étiez cinq, dit Aaron.

— Earl est en train de bosser, répondit Ericilla. Les robots senseurs ont capté un signal prometteur la nuit dernière. Il a dit que c'était beaucoup plus important que…

La manière dont elle avait laissé sa phrase en suspens confirmait qu'elle était de l'avis d'Earl.

— J'aimerais le rencontrer, s'il vous plaît, la supplia Corrie-Lyn.

— Pourquoi pas ? Après tout, vous avez fait beaucoup de chemin.

Un nouveau tour dehors. Le chantier, un simple cube de métal contenant un petit générateur à fusion et plusieurs batteries, se situait derrière les abris. Un champ de force incliné le protégeait des éléments particulièrement violents de Hanko. Un sas de décontamination empêchait l'air de pénétrer et évitait au matériel de l'équipe de se dégrader. Des filtres massifs occupaient le reste du cube d'entrée et garantissaient la pureté de l'atmosphère. À l'intérieur, la température n'était pas assez élevée pour faire fondre le permafrost. Aaron et Corrie-Lyn ne retirèrent pas leur casque.

Des robots excavateurs avaient creusé une galerie à quarante-cinq degrés dans le sol rocheux. Il y avait même des marches rudimentaires. Au plafond, des arrivées d'air étaient agglutinées à un conduit épais de cinquante centimètres qui évacuait les déblais de l'excavation vers une pile située à cinq cents mètres de là. Des bandes polyphotos suspendues à des câbles dispensaient une lumière verdâtre. Aaron descendit avec précaution, car l'épaisse couche de roche l'empêchait de scanner les environs en détail.

Ils se retrouvèrent sur du plat à sept mètres sous terre. Ericilla expliqua qu'ils avaient creusé jusqu'au fond d'un lac qui s'était empli de sédiments au cours des moussons qui avaient suivi l'attaque. Plusieurs personnes de la région n'étaient jamais arrivées jusqu'à Anagaska.

Le passage débouchait sur une chambre de dix mètres de large et trois de haut, protégée par un champ de force. Des robots longs comme le bras gisaient à l'abandon sur le sol, entourés de câbles d'alimentation pareils à des serpents. Deux projecteurs holographiques emplissaient la salle d'une lumière monochrome étincelante un peu agressive. Des cristaux de glace brillaient dans les sédiments contenus par le champ de force.

Il y avait une ouverture à l'autre extrémité. Le scanner d'Aaron lui révéla une salle à l'activité électronique importante. Quelqu'un se tenait là-bas. Une personne capable de repousser les ondes de son scanner.

— Par Ozzie, murmura Aaron.

Corrie-Lyn le regarda avec étonnement et pénétra dans la seconde salle. Elle était plus grande que la première, et un tiers de ses parois était recouvert de robots excavateurs. On aurait dit une masse grouillante de vers en train de grignoter les sédiments congelés. Un lacis complexe de tubes les reliait au gros tube d'extraction fixé au plafond. Des disques capteurs argentés flottaient dans les airs et prenaient des mesures. Une silhouette en combinaison vert foncé se découpait en creux sur la toile de fond d'activité cybernétique.

L'homme se retourna en soulevant la bulle de son casque. Il avait la peau mate, au lieu du teint pâle et nord-européen d'Inigo ; ses cheveux étaient bruns et non pas roux. Hormis cela, toutefois, ses traits n'avaient pas beaucoup changé. Aaron trouva son déguisement assez piteux, un peu comme s'il l'avait surpris avec une perruque de mauvaise qualité.

— Inigo ! chuchota Corrie-Lyn.

— De tous les projets de Restauration de tous les mondes morts, il a fallu que tu tombes sur celui-ci.

Corrie-Lyn tomba à genoux et se mit à sangloter bruyamment.

— Eh…, compatit Inigo en s'agenouillant à côté d'elle et en descellant son casque.

— OÙ ÉTAIS-TU PASSÉ, ESPÈCE D'ENFOIRÉ ! cria-t-elle en se frappant la poitrine. Pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi nous as-tu quittés ?

Il essuya les larmes qui lui coulaient sur les joues, se pencha et l'embrassa. Corrie-Lyn faillit le repousser, puis se ravisa, enroula les bras autour de son cou et lui rendit furieusement son étreinte. Leurs combinaisons couinèrent, comme ils se frottaient l'un contre l'autre.

Aaron laissa s'écouler une minute diplomatique avant de retirer son casque. Le froid était mordant, l'air sentait la menthe

rance. Des volutes grises s'échappaient de sa bouche lorsqu'il expirait.

— Vous n'avez pas été facile à trouver.

Inigo et Corrie-Lyn se séparèrent.

— Ne l'écoute surtout pas, se hâta de dire la jeune femme. Je ne sais pas ce qu'il va te demander, mais refuse. Il est fou. Il a tué des centaines de personne pour te retrouver.

— Vous exagérez. Pas plus de vingt.

Inigo plissa ses yeux gris acier.

— Je sais ce que vous êtes. Qui représentez-vous ?

— Ah ! lâcha Aaron avec un sourire en coin. Je n'en suis pas sûr.

Mais nous allons très vite le découvrir. Il le sentait. Une révélation s'apprêtait à faire surface dans son esprit. Il allait bientôt savoir quoi faire par la suite.

— Je n'ai pas l'intention de rentrer, dit simplement Inigo.

— Que s'est-il passé ? demanda Corrie-Lyn d'une voix suppliante.

L'ombre virtuelle d'Aaron l'informa que le directeur Ansan Purillar cherchait à les joindre. Le signal avait parcouru les centaines de kilomètres qui les séparaient de Kajaani, avant d'être relayé par les émetteurs du camp et de leur parvenir grâce à une fibre optique.

— Oui, directeur ? répondit Aaron.

Inigo et Corrie-Lyn échangèrent un regard incrédule, puis se tournèrent vers Aaron.

— Êtes-vous venus avec des collègues ?

— Non.

— Un vaisseau vient de pénétrer dans notre atmosphère. Il refuse de répondre à nos signaux.

Aaron sentit son sang se glacer. Ses programmes de combat se mirent en branle, et il déplia instinctivement son bouclier le plus puissant.

— Sortez.

— Pardon ?

— Sortez de cette base. Tout le monde. Vite !

— Je crois qu'il serait judicieux que vous nous expliquiez ce qui se passe.

L'ombre virtuelle d'Aaron utilisa la liaison ténue avec la base pour entrer en contact avec le *Tricheur rusé*.

— MERDE ! DITES-LEUR ! hurla-t-il à Corrie-Lyn.

La jeune femme sursauta.

— Directeur, fuyez, je vous en prie. Nous ne vous avons pas dit toute la vérité. S'il vous plaît…, ajouta-t-elle en se retournant vers Inigo, qui lâcha un soupir défait.

— Ansan, ici Earl. Faites ce qu'Aaron vous demande. Embarquez autant de monde que possible dans le vaisseau. Les autres devront prendre les véhicules terrestres.

— Mais…

Le cerveau du *Tricheur rusé* scanna le ciel au-dessus de Kajaani.

Malheureusement, le champ de force déployé au-dessus de la base diminuait sa portée. Aaron n'en détecta pas moins une masse suspendue à trente kilomètres d'altitude, juste derrière la couche nuageuse.

— *Viens nous chercher,* ordonna-t-il à son vaisseau. *Vite !*

Dans son exovision, les systèmes de l'appareil se réveillèrent. L'ordinateur de bord était opérationnel une seconde plus tard. Son champ de force se durcit. Soudain, un rayon gamma extrêmement puissant frappa le bouclier de la base. Une onde de choc écarlate se répandit autour du point d'entrée. Le faisceau traversa le bâtiment du générateur.

L'éventualité d'une panne totale des systèmes de protection avait été prévue lors de la conception des installations. Des champs de force secondaires se déployèrent au-dessus des maisons et des bâtiments scientifiques, juste à temps pour les protéger de la dépressurisation colossale. Des cristaux de glace s'abattirent sur les murs, labourèrent la pelouse. Le personnel surpris à l'extérieur hurla et fut projeté au sol par les impacts. Quelques secondes plus tard, l'atmosphère emprisonnée se calma. Lorsqu'ils relevèrent la tête, ils découvrirent un parc dévasté par le vent. Leur vaisseau avait été coupé en deux par le laser ; les morceaux de taille inégale gisaient, tordus, sur le tarmac.

À côté, *Le Tricheur rusé* s'était élevé dans le maelström destructeur et radioactif à l'instant où le champ de force s'était

éteint. Ses capteurs détectèrent un minuscule point de lumière blanche qui accélérait dans sa direction à plus de cinquante *g*. Le cerveau de l'appareil visa l'arme de son assaillant avec des lasers à neutron et des impulsions de distorsion quantique. En vain. Il entreprit alors de modifier sa trajectoire, mais il ne fut pas assez rapide. Le point lumineux frappa *Le Tricheur rusé* en son centre et ne fut même pas freiné par le bouclier de l'appareil. Des ondes de choc énormes parcoururent sa structure et la disloquèrent. L'alignement de ses longerons renforcés par des champs de force fut rompu. Ses composants ordinaires furent littéralement déchiquetés. Sa coque tout entière se déforma et implosa, perdit deux tiers de sa masse. Alors, la cuve de masse Hawking traversa ce qui restait du vaisseau et fonça vers le sol. La lumière qui l'enveloppait s'éteignit. Le sol vibra comme si Kajaani était frappé par un énorme tremblement de terre, qui détruisit ce qui restait de ses bâtiments et de ses structures. Les champs de force secondaires moururent ; les immeubles dévastés furent exposés à l'atmosphère néfaste.

La carcasse du *Tricheur rusé* jaillit de la tempête et s'écrasa sur les ruines de la base.

Aaron avait perdu le contact avec son appareil lorsque la cuve avait pénétré sa coque et détruit physiquement les kubes et les microcircuits. Quelques capteurs de Kajaani avaient capturé les derniers moments de l'étoile qui avait surgi du ciel bouillonnant. Sa vitesse était telle que l'œil humain la perçut comme une ligne blanche, comme un éclair parfaitement rectiligne.

Les capteurs de radiations enregistrèrent un pic qui dépassait leurs capacités de mesure.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Corrie-Lyn.

Aaron était trop abasourdi pour répondre tout de suite. Son ombre virtuelle lui confirma que le signal s'arrêtait à deux kilomètres du périmètre de la base.

— Ils ont tiré sur la base, dit calmement Inigo. Sur des gens désarmés, ajouta-t-il en toisant Aaron. S'agit-il d'une Faction ?

— Peut-être bien. À moins que le Conservateur ecclésiastique ait voulu s'assurer de votre disparition définitive.

— Il existe un endroit, dans l'Honoious, réservé aux gens comme vous. J'espère que vous y finirez avant longtemps.

— Où cela ? demanda Aaron.

Inigo et Corrie-Lyn le regardèrent tous les deux avec dégoût.

— Nous ferions mieux de retourner dans l'abri, reprit Inigo. Je suppose qu'ils vont se rendre à Kajaani sans attendre. Nous sommes un des camps des plus proches.

Dès qu'ils furent de retour dans le salon encombré, Ericilla pointa un doigt accusateur sur Aaron.

— C'EST À CAUSE DE VOUS ! hurla-t-elle, furieuse. Vous êtes responsable. Vous leur avez dit de s'enfuir. Vous saviez ce qui allait se passer. C'est vous qui les avez attirés chez nous.

— Je n'ai attiré personne. Ces gens étaient après nous depuis longtemps. Je ne pouvais pas savoir qu'ils nous rattraperaient ici.

— Vous ne pouviez pas savoir ? cracha Vilitar. Il y avait presque deux cents personnes, là-bas. On ne sait même pas s'il y a des survivants. D'ailleurs, s'il y en a, les radiations les tueront. Massacrés. Mes amis.

— Ils seront ressuscités, rétorqua Aaron, impassible.

— Espèce de fumier, lança Cytus en avançant, le poing dressé.

— Ça suffit, dit Inigo. Cela ne résoudra rien.

Cytus se figea un instant puis tourna les talons, écœuré, le visage déformé par la colère.

— Tu savais, Earl, dit Nerina. Tu as voulu prévenir Ansan. Que se passe-t-il ? Connais-tu ces gens ?

— Ils sont venus pour moi. Mais je n'étais pas au courant pour l'attaque.

Les autres membres de l'équipe échangèrent des regards incrédules sans rien dire.

— Nous allons à Kajaani, reprit Ericilla. Nous allons récupérer les corps avant que le vent les emporte.

— Dans combien de temps votre organisation vous enverra-t-elle un autre vaisseau ? demanda Aaron.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— S'il vous plaît…

— Dans trop longtemps, répondit Nerina. Hanko n'est pas relié à l'unisphère. On ne peut pas se contenter de crier à l'aide. Notre seul lien avec le Commonwealth était la liaison hyperespace de notre vaisseau, connecté au quartier général d'Anagaska. Sans cela, nous sommes complètement isolés. Anagaska croira que nous avons un problème technique. Ils ne commenceront à s'inquiéter qu'au bout d'une semaine. Si ma mémoire ne me trompe pas, un vol est prévu dans quinze jours. Ils attendront probablement jusque-là. Question de budget, ajouta-t-elle d'une voix méprisante.

— D'ici là, les radiations auront tué tous ceux qui sont exposés, dit Vilitar. Nos installations médicales sont trop petites pour les accueillir tous. Toutes mes félicitations, lâcha-t-il à l'attention d'Aaron.

— Il faut y aller, reprit Ericilla. Les systèmes médicaux de nos véhicules peuvent accueillir quelques patients.

Elle passa à côté d'Aaron sans le regarder. Cytus s'arrangea pour le bousculer en se rendant dans sa chambre.

— Tu viens, Earl ? demanda Nerina.

— Ouais.

— Je crois que tu en as assez fait, rétorqua Vilitar. Qui que tu sois en réalité. Je pensais que…

Il lâcha un grognement incohérent et s'en fut à son tour.

— Nous venons aussi, dit Corrie-Lyn. Nous pouvons vous aider.

— Le Glacier asiatique est à une demi-journée d'ici, reprit Nerina. Il se termine par une falaise. Pourquoi ne nous aideriez-vous pas en vous jetant dans le vide, proposa-t-elle en claquant la porte derrière elle.

— Et ils ne furent plus que trois…, murmura Aaron.

— Nous ferions mieux d'y aller, dit Inigo. À cause de ce qui vient de se passer, ils abandonneront sûrement la mission de Restauration, vous savez.

— Vous croyez que la galaxie voisine organisera une mission de Restauration quand l'expansion du Vide aura causé notre disparition ?

Pendant une fraction de seconde, Aaron crut bien qu'Inigo allait activer ses systèmes biononiques offensifs.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, marmonna l'ancien messie.

— Cependant, j'espère quelque chose.

— Quoi ?

— Que vous avez un vaisseau planqué quelque part. Tout près d'ici, de préférence.

— Je n'ai pas de vaisseau.

— Vraiment ? Je trouve cela très étrange. Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour qu'on ne vous retrouve pas. Et vous n'auriez pas prévu une solution de secours pour les cas comme celui-ci…

— Eh bien, non. Autrement, je ne vous aurais pas attendu pour disparaître.

— Oui, sauf que je ne suis pas venu seul, rétorqua Aaron en désignant Corrie-Lyn du regard. Cela change tout, évidemment. Soixante-douze ans de solitude, c'est long. En plus, elle vous aime toujours. Et vous ?

Corrie-Lyn se rapprocha d'Inigo.

— Et toi ? demanda-t-elle doucement.

Un sourire triste éclaira furtivement le visage du messie.

— Je suis heureux que tu sois là. Cela te suffit-il ?

— Oui, répondit-elle en posant la tête sur son épaule.

— Pas de vaisseau, reprit Inigo. Et il est hors de question que je vous accompagne où que ce soit. Sauf en petits morceaux calcinés, dans un sac à dos.

— C'est dommage, parce que je sais quelle arme a été utilisée contre mon vaisseau et la base.

— Je suis censé être impressionné ? Je me doute que vous en connaissez un rayon sur les armes et la violence. Les hommes comme vous sont calés dans ces domaines.

— C'était une cuve de masse virtuelle, continua Aaron. Vous savez ce que c'est ? Non. C'est une arme nouvelle et très dangereuse. Même l'ANA s'en méfie. En gros, c'est un petit trou noir, dont la capacité d'absorption a été optimisée. Il commence sous la forme d'un cœur de neutronium gros comme un noyau atomique.

— Il *commence* ? répéta Corrie-Lyn.

— Oui. Son champ gravifique est suffisamment fort pour avaler tous les atomes qui entrent en contact avec lui. Ils sont alors compressés, transformé en neutronium et se fondent dans son noyau. En somme, chaque atome le rend un peu plus grand. Un tout petit peu, certes, du moins au début. Toutefois, sa capacité d'absorption s'accroît avec sa surface. Après avoir transpercé mon vaisseau, il s'est écrasé sur la planète. À l'heure qu'il est, il est en train de s'enfoncer dans le manteau, de phagocyter tous les atomes qui se dressent sur sa route. Il s'arrêtera au centre de la planète, où il continuera à grossir.

— Quelle taille peut-il atteindre ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Aaron regarda Inigo du coin de l'œil.

— En théorie, il n'y a pas de limite à la taille d'un trou noir. Nous pensions d'ailleurs que le Vide en était un.

— Mais… Hanko ?

— Il ne lui faudra pas plus de deux semaines pour dévorer la masse d'une planète de la taille de Hanko. Évidemment, nous serons morts depuis longtemps, à ce moment-là. Rongée de l'intérieur, Hanko se désintégrera. Les continents s'effondreront sur eux-mêmes d'ici à trois ou quatre jours. Je vous repose donc la question une dernière fois : êtes-vous certain de ne pas avoir un vaisseau caché quelque part dans les parages ?

* * *

Araminta les embrassa tous les trois et s'assit sous un belvédère orné d'yisanthals en fleurs.

— Cela me manquait, dit-elle à sa version orientale et bien charpentée.

Les Bovey sourirent à l'unisson et levèrent leur verre.

— Santé.

— Santé, répondit-elle en avalant une gorgée de vin blanc.

— Alors ? demanda celui qui l'avait invitée à dîner la première fois.

— Eh bien, commença Araminta en se raidissant, si ton offre est toujours valable, j'aimerais l'accepter.

Les trois Bovey qui lui tenaient compagnie exprimèrent bruyamment leur joie, tout comme ses autres incarnations restées dans la grande maison.

— Tu vas rendre heureux quelques vieillards.

— Sans oublier les jeunes.

Araminta rit.

— Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je vais m'y prendre. Les trois premiers appartements seront prêts dans une semaine, et je viens d'encaisser un acompte pour le quatrième.

— Félicitations.

— Tant que je n'aurai pas terminé et que les propriétaires ne seront pas installés, je n'aurai pas d'argent pour payer mes nouveaux corps.

— Ce n'est pas aussi cher que tu le crois. Une amie, l'une des nôtres, dirige une clinique dévolue aux multiples. Comme ce sera ta première fois, tu auras droit à une ristourne.

— D'accord.

Elle se versa un autre verre pour calmer ses tremblements. L'instant était tellement important ; elle avait l'impression d'accepter deux propositions à la fois.

Le jeune Bovey à l'allure celtique la prit doucement par le bras.

— Tu te sens bien ? demanda-t-il d'un ton compatissant.

— Je suppose que oui, répondit-elle, consciente d'arborer un sourire idiot.

J'ai fait le bon choix.

Deux Bovey sortirent en courant de la maison. L'un d'entre eux, qui devait avoir dans les dix-sept ans, s'agenouilla devant elle. Il était mince, athlétique et avait une épaisse tignasse blonde. Il produisit une petite boîte, qui s'ouvrit sur une antique bague de fiançailles sertie d'un diamant.

— Je l'avais achetée au cas où.

Araminta l'enfila et essuya ses larmes.

— Viens par ici, dit le jeune homme en la serrant dans ses bras.

— Je ne t'avais encore jamais vu, parvint à balbutier Araminta en riant et en pleurant à la fois.

— Je suis mon larbin.

Elle prit son visage dans ses mains et l'embrassa langoureusement.

— J'aimerais t'avoir dans mon lit, cette nuit.

— Avec plaisir !

— Tu m'as dit que je devais encore rencontrer certains de tes doubles.

— Oh ! ne t'inquiète pas, les présentations seront faites avant notre mariage.

— Tant que je n'aurai pas assez de corps pour te satisfaire, tu pourras continuer d'avoir d'autres femmes. Mais, s'il te plaît, je ne veux pas les rencontrer.

— Je m'en tiendrai au strict minimum, promis.

— Merci, murmura-t-elle, pleine de gratitude.

— Alors, quel genre de corps comptes-tu t'offrir ?

— Figure-toi que je ne me suis pas encore posé la question, admit-elle. Qu'est-ce qui te plairait ?

— Une grande Amazone blonde, c'est toujours efficace.

— Et une autre à la peau d'ébène. En fait, l'idéal serait de couvrir toutes les anciennes origines ethniques. C'est ce que j'ai fait. Enfin, presque.

— En tout cas, une d'entre vous devra avoir de gros seins.

— Pourquoi seulement une !

Elle lui donna une tape en feignant d'être outrée.

— Tu es épouvantable. Il est hors de question que je me rabaisse à…

— Ce n'est pas ce que tu dis quand on est au lit.

Araminta éclata de rire. Oui, cette ambiance lui avait manqué. *J'ai pris la bonne décision.*

Araminta était allongée sur le grand lit et les écoutait dormir tous les trois. Deux d'entre eux étaient couchés à côté d'elle, tandis que le troisième était pelotonné sur le canapé, enveloppé dans une couette. Ils respiraient lentement et pas tout à fait en rythme. Cette nuit, elle avait refusé de prendre des aérosols afin de réessayer le programme de Likan, histoire de s'assurer qu'il fonctionnait avec tout le monde et qu'il n'était pas désactivé.

Il fonctionnait toujours.

Et comment…

Bovey avait été très agréablement surpris par la manière dont son corps réagissait. Comme elle s'en doutait, une nuit avec lui et ses doubles valait mille parties de jambes en l'air avec Likan et son harem. *Parfois, on a besoin d'une confirmation.*

Maintenant, elle n'arrivait pas à dormir. Elle était pourtant fatiguée. Cependant, elle n'arrêtait pas de penser à leurs fiançailles et à sa nouvelle vie de multiple. Ce serait un tel bouleversement. Tout allait changer pour elle, et force lui était d'admettre que cela lui faisait peur. Elle rabâchait encore et toujours les mêmes questions dont les réponses lui demeuraient inaccessibles car elle ne savait pas encore quelles sensations procuraient le fait d'occuper plusieurs enveloppes charnelles. Elle n'avait pas d'autre solution que de sauter le pas.

Elle tourna la tête vers le jeune Bovey aux cheveux roux allongé confortablement à ses côtés. Il l'aiderait à traverser l'inévitable période de transition, elle le savait. Il l'aimait. Cela lui suffirait pour les prochains mois. Ils n'avaient pas arrêté de date. Il lui avait dit qu'il aimerait qu'elles soient au moins deux pour le mariage. Cela lui semblait correct. Pour le moment, toutefois, elle devait absolument terminer les appartements. D'autant plus qu'il lui faudrait payer la clinique.

Araminta se tortilla pour trouver une position confortable, puis ferma les yeux. Elle se servit du programme pour maîtriser ses pensées tourbillonnantes et vider son esprit. Son corps se calma, tandis qu'elle trouvait et ralentissait ses rythmes naturels, qu'elle sombrait lentement. Au lieu de s'endormir, cependant, le vide créé dans sa tête lui permit de devenir consciente des images qui se tapissaient juste en dessous de sa conscience. Elles étaient nombreuses et possédaient des saveurs très différentes. Elles arrivaient de très loin, parcouraient une distance infinie, mais elles lui appartenaient, elles étaient siennes. Instinctivement, elle savait comment appeler celle qu'elle souhaitait voir de plus près. Certaines étaient issues des rêves de Bovey ; elle connaissait assez bien leur parfum pour les reconnaître. Elle sentit sa présence et soupira d'aise. Une partie de son esprit était comme clôturé. Toutefois, elle ressentait son bonheur – son visage apparaissait constamment dans ses pensées. Une des connexions était à la fois étrangère et

confortablement douce, comme un parent avec son enfant. Les coins de ses lèvres se soulevèrent en un sourire serein. L'Île-mère des Silfens. Cressida lui avait donc raconté la vérité. Ce qui signifiait que ces ombres multicolores et bruyantes étaient le champ de Gaïa.

Araminta choisit de se concentrer sur l'image correspondant à la connexion la plus ténue. Soudain, elle se retrouva dans l'espace interstellaire. Les nébuleuses du Vide scintillaient, riches et glorieuses derrière elle, tandis qu'elle s'élevait vers les ténèbres des régions externes.

— Salut, dit-elle.

Et le Seigneur du Ciel lui répondit.

* * *

Justine s'était attendue à être très excitée lorsque son vaisseau, le *Silverbird*, descendrait vers la station Centurion. Cinq cents heures passées dans sa cabine, seule, sans connexion à l'unisphère, l'avaient épuisée. Intellectuellement, elle savait que c'était ridicule, un mauvais tour joué par la biochimie primitive de son corps, une faiblesse neurologique. Néanmoins, le résultat était bien là.

Maintenant qu'elle était enfin arrivée, elle ne pouvait penser qu'à une seule chose : le terrible voyage de retour. *Je suis folle d'avoir accepté de venir jusqu'ici.*

Le *Silverbird* se posa sur le champ de lave qui servait d'astroport à la section humaine de la station. Cinq autres vaisseaux, tous plus gros que le sien, y étaient déjà garés. Le cerveau de son appareil lui annonça que des curieux essayaient de la scanner discrètement. Les Ethox, notamment, qui utilisaient des détecteurs à la signature quantique agressive. Des scans plus subtils provenaient des dômes austères des Forleenes. Justine repéra même des signaux envoyés par l'observatoire de la section humaine. Elle sourit, comme sa combinaison se resserrait autour de son corps, expulsant l'air qu'elle contenait pour se transformer en véritable seconde peau. Elle verrouilla son casque.

Il fallait marcher sur la lave sablonneuse pour atteindre le sas tout proche. Justine goûta avec délice cette courte marche, car elle avait besoin de se retrouver au milieu du vide. À son grand étonnement, la vision de l'horizon planétaire, pourtant particulièrement morne, la rassura profondément. Lorsqu'elle s'arrêta et leva les yeux vers le ciel, des tempêtes ioniques fluorescentes zébrèrent l'espace sur des années-lumière dans toutes les directions – pâles imitations des nébuleuses du Vide.

Le directeur Lehr Trachtenberg l'attendait dans la salle de réception située derrière le sas. C'était un homme de très grande taille, qui lui rappela Ramon, un de ses anciens maris. Elle se tenait devant lui, lui serrait la main et le regardait comme un enfant regarderait un adulte. Ce qui lui rappela, comme si besoin en était, à quel point son enveloppe charnelle était fragile. Bien sûr la ressemblance de l'homme avec Ramon lui donna des idées d'un autre ordre.

— C'est un très grand honneur, disait Lehr Trachtenberg. C'est la première fois que l'ANA nous envoie une représentante.

— Étant donné la crise politique qui secoue le Commonwealth, il nous a semblé judicieux de venir examiner sur place les données relatives au Vide.

Le directeur se lécha lentement les lèvres.

— La distance ne change rien aux données, Justine. Nous envoyons l'intégralité de nos observations à la division exploratoire de la Marine ainsi qu'aux Raiels.

— Néanmoins, je compte en profiter pour passer vos opérations en revue.

— Je n'avais pas l'intention de vous refuser quoi que ce soit. Et puis, votre voyage a été tellement long. À ma connaissance, personne n'a jamais entrepris de voyage aussi long tout seul. Le sentiment d'isolement a dû être très pénible.

Il devait se douter que son appareil était doté d'un ultraréacteur, mais faisait comme si de rien n'était.

— Cela n'a pas été facile. J'ai regardé pas mal de fictions sensorielles.

— J'imagine. Je vous ai réservé une suite du bloc Mexico, dit-il en désignant un véhicule de cinq places qui attendait à l'autre bout de la salle.

— Merci.

— J'ai également organisé une petite fête de bienvenue qui aura lieu dans trois heures. Tout le monde est tellement pressé de vous rencontrer.

— Je comprends. Très bien, j'y serai. J'ai moi-même besoin d'un peu de compagnie après ce voyage.

Ils montèrent à bord du véhicule, qui fila aussitôt dans un tunnel.

— Je préfère vous prévenir que près d'un tiers de nos hommes sont des adeptes du Rêve Vivant, reprit le directeur.

— J'ai vérifié les fichiers du personnel avant de venir.

— Tant que vous êtes au courant…

— Cela pose-t-il un problème ?

— J'espère que non. Toutefois, comme vous l'avez noté tout à l'heure, la situation est plutôt instable.

— Ne vous en faites pas. Je sais faire preuve de diplomatie lorsque c'est nécessaire.

Sa suite était aussi luxueuse que celles des hôtels qu'elle fréquentait. Seul manquait le personnel humain. Cependant, les robots modernes en grand nombre palliaient largement cette absence. La Marine n'avait pas lésiné sur les moyens pour rendre la station confortable aux scientifiques. La pièce principale possédait une grande baie vitrée qui s'ouvrait sur les sections extraterrestres de la station. Justine s'abîma un temps dans leur contemplation, avant d'opacifier la vitre. Son ombre virtuelle s'installa dans le réseau de la suite.

— *Ni visiteurs ni appels,* l'instruisit-elle.

Justine s'allongea sur le lit et ouvrit son esprit au champ de Gaïa local. La pièce sombre s'emplit de spectres. Des couleurs scintillèrent dans la pénombre. Des voix chuchotèrent. On riait. Elle se sentit attirée par divers états émotionnels, qui promettaient de la submerger de sensations séduisantes, attendrissantes.

Résistant à la tentation, elle se concentra sur le noyau de cette agitation, sur le nid de confluence lui-même – module neural quasi biologique, qui émettait et recevait simultanément toutes les pensées libérées dans son champ d'action. Il avait des souvenirs, comme un cerveau humain, mais sa capacité de

stockage était bien plus importante. Justine forma ses propres images, qu'elle offrit au nid. Il répondit avec des associations. Naturellement, il contenait tous les rêves d'Inigo ; le Rêve Vivant s'en était assuré. Elle ignora le spectacle omniprésent de la vie de Celui-qui-marche-sur-l'eau, repoussa ses souvenirs et choisit d'accéder à une autre vision de la vie à l'intérieur du Vide. Le nid était plein d'énigmes, de cette poésie mentale abandonnée par ceux que l'observation du cœur noir et terrible de la galaxie avait bouleversé. Elle trouva également des descriptions de l'existence pleine de promesses qui attendait tout un chacun de l'autre côté. Dans ces visions, les désirs ardents des adeptes – prières qu'ils formulaient tous les soirs – étaient facilement reconnaissables. Tout cela était imprimé dans le nid. Et rien d'autre. Pas la moindre trace d'une autre vie vécue sur Querencia. Pas de pensées grandioses et lentes libérées par l'esprit du Seigneur du Ciel.

Le dôme-jardin situé au centre de la section humaine contenait des arbres vieux de deux siècles et demi, des chênes au tronc épais et aux branches principales torsadées sous lesquelles étaient dressées les tables qui accueillaient le personnel. Sur une estrade perchée dans un arbre, un orchestre amateur jouait des chansons tirées de toutes les époques, de tous les pays, et répondait souvent favorablement aux demandes du public. À l'intérieur, c'était le crépuscule ; la lumière violette des étoiles du Mur dominait le ciel.

Justine considéra le voile de lumière scintillante avec circonspection, comme s'il s'agissait d'un animal sauvage. Son arrivée dans le dôme-jardin n'était pas passée inaperçue. Elle se plut à penser que sa robe de soirée noire n'y était pas pour rien. En tout cas, elle faisait son petit effet sur le directeur Trachtenberg, qui n'arrêtait pas de lui tourner autour, de lui offrir des cocktails et des canapés.

Elle fut présentée à de nombreuses personnes, qui l'interrogèrent toutes sur les raisons de sa venue et la politique de l'ANA. Elle se contenta de répéter la version officielle une dizaine de fois, à savoir que sa mission consistait uniquement à s'assurer que les observations allaient bon train.

— On travaille dur, expliqua Graffal Ehasz, le patron du département des observations, mais on ne capte pas grand-chose, ces derniers temps. Tout juste note-t-on la présence de tempêtes ioniques dans la région du Golfe, de l'autre côté du Mur. Toutefois, cela ne nous apprend rien sur la nature de la bête. Nous devrions tenter d'envoyer de nouvelles sondes à l'intérieur.

— Je croyais que rien ne pouvait traverser la barrière, dit-elle.

— D'où la nécessité d'une étude beaucoup plus approfondie. On ne peut pas effectuer ce genre de travaux à cinquante années-lumière de distance.

— Les Raiels nous interdisent de nous approcher davantage, expliqua Trachtenberg.

— Une fois de retour chez vous, reprit Ehasz, demandez à l'ANA pourquoi on n'a même pas le droit de péter sans autorisation, ici. Putain, c'est insultant, tout de même.

— Je n'y manquerai pas.

La fête n'était commencée que depuis une vingtaine de minutes. Justine se demanda combien d'aérosols Ehasz avait déjà ingurgités.

Le directeur la prit par le bras et l'éloigna poliment de l'homme.

— Désolé, dit-il. Les gars ont rarement l'occasion de se défouler. Leur planning est très serré. Cette installation coûte extrêmement cher, et nos travaux ont une importance phénoménale. Nous avons besoin de réunir les meilleures données possibles, en dépit de contraintes importantes.

— Je comprends.

— C'est le troisième séjour d'Ehasz dans la station. Nous ne progressons pas beaucoup, et cela le frustre. J'en ai vu d'autres souffrir du même mal avant lui. La première fois, vous êtes émerveillé. Et puis, rapidement, vous vous rendez compte que la mission d'un observateur est terriblement passive.

— Et vous, combien de fois avez-vous séjourné ici ?

Il sourit.

— C'est ma septième. Cependant, je suis beaucoup plus âgé et plus sage qu'Ehasz.

— Vous aimeriez participer au pèlerinage ?

— À vrai dire, non. Trois siècles d'observation auront au moins servi à démontrer qu'il est impossible de survivre au contact de la barrière. Je ne vois vraiment pas comment ils comptent s'y prendre.

— Une personne y est pourtant parvenue.

— Oui, et c'est ce qui m'ennuie le plus.

— Qu'est-ce que…

Le sol se souleva, et Justine faillit être déséquilibrée. Elle se tendit et s'accroupit, comme presque tout le monde. Son champ de force intégral s'activa. Toutes sortes d'alarmes hurlaient sur le réseau local. Les grosses branches des chênes craquaient dangereusement. Les feuilles froufroutaient comme si un vent s'était levé.

— Bordel ! lâcha Trachtenberg.

L'ombre virtuelle de Justine se connecta au cerveau du *Silverbird*.

— *Paré au décollage,* lui dit-elle. *À partir de maintenant, suis mon signal à la trace.*

Elle scanna le dôme, mais il paraissait intact. Elle vérifia l'horizon, mais tout semblait en ordre. Elle s'attendait au moins à découvrir des fissures dans le champ de lave, mais non. Le sol se souleva de nouveau. *Rien n'a bougé !*

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Un genre de séisme. Cette planète était pourtant une coquille morte, totalement inactive.

— Je n'en suis pas sûr, répondit avec agacement le directeur, en lui faisant signe de se taire.

L'orchestre descendait de son perchoir à toute vitesse, sautant les dernières marches en bois pour gagner du temps. Les instruments étaient restés sur la plate-forme. Justine fixa son verre, tandis qu'une nouvelle secousse se faisait sentir. Le vin se balançait d'un bord à l'autre du verre, alors qu'elle se tenait immobile.

— Par Ozzie ! s'exclama Trachtenberg. C'est la gravité.

— Pardon ?

— Des ondes gravifiques. Et pas des petites.

Ehasz arriva en courant et manqua perdre l'équilibre.

— VOUS RECEVEZ LES DONNÉES DES CAPTEURS LONGUE DISTANCE ? hurla-t-il à l'attention de Trachtenberg.

— Non, pourquoi ?

— La frontière ! Elle est secouée par des ondes de distorsion longues de plusieurs années-lumière. Et cela n'a pas l'air de s'arranger. Les capteurs placés dans le Golfe la voient même se déplacer. Vous savez ce que cela signifie ? Le gonflement est supraluminique. C'est une putain de saloperie de phase d'expansion !

Le sol trembla plus fort encore. Les ruisseaux qui s'écoulaient dans le parc écumaient, bouillonnaient littéralement. Pendant une fraction de seconde, Justine se sentit plus légère, puis son poids se reconstitua brutalement. Des piles d'assiettes et de verres s'écrasèrent dans l'herbe. Justine s'éloigna en titubant du chêne le plus proche, qui produisait des craquements peu engageants. Des champs de force d'urgence se mettaient en route afin de solidifier le dôme. Autour de son périmètre, les portes des bunkers s'ouvraient.

— Étape un de l'évacuation générale, ordonna Trachtenberg. Le personnel de la Marine doit rejoindre ses vaisseaux sans attendre. Je m'adresse à l'équipe d'observation : il me faut une image plus précise de ce qui se passe. Nous n'avons probablement pas beaucoup de temps devant nous. Tâchez de recueillir un maximum de données avant que nous soyons obligés de prendre la fuite.

Il se crispa, tandis qu'une autre onde gravifique ébranlait la station. Cette fois-ci, la force exercée vers le haut était tellement forte que Justine eut l'impression de décoller.

— Ces ondes proviennent-elles du Vide ? s'enquit-elle d'un ton terrifié, car la barrière se trouvait pourtant à des centaines d'années-lumière de là.

— NON, C'EST UN PHÉNOMÈNE LOCAL, cria Ehasz en levant les yeux pour étudier les motifs complexes et luminescents du ciel. Tenez, là !

Justine vit deux lunes azurées traverser le voile étincelant du Mur d'étoiles. Elles décrivaient des orbites très étranges et se déplaçaient incroyablement vite – accéléraient même.

— Oh, mon Dieu ! lâcha-t-elle.

Les machines défensives des Raiels changeaient de position.

— Les Raiels se préparent pour la bataille finale, annonça Ehasz d'une voix éteinte. S'ils perdent, ce monstre avalera toute la galaxie.

Ce n'est pas possible, pensa Justine. *Le pèlerinage du Rêve Vivant n'a même pas commencé.*

— VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT ! hurla-t-elle à l'ennemi invisible, comme ses hormones et ses sentiments humains prenaient le contrôle de son corps et de son esprit. Ce n'est pas juste. Ce n'est pas juste !

* * *

À peine cinq heures après que le nouveau rêve eut inondé le champ de Gaïa, plus de cinquante mille adeptes s'étaient regroupés dans le Parc doré. Ils désiraient entendre la parole du Conservateur ecclésiastique et le faisaient savoir par l'intermédiaire de leurs particules de Gaïa. La volonté unanime de cinquante mille personnes représentait une force étonnante.

Une force qu'Ethan ne pouvait ignorer, tandis que le Conseiller Phelim l'aidait à sortir des bureaux du maire où les médecins avaient installé une unité de soins intensifs. Il avançait tant bien que mal sur les dalles de la salle Liliala, alors que des cumulus et des cirrus zébrés d'éclairs scintillants se déployaient au plafond. Bien que son esprit fût fermé au champ de Gaïa, le désir de la foule parvenait à pénétrer son cerveau meurtri.

Phelim l'aida à traverser la salle Toral, plus modeste. Son plafond représentait la nébuleuse de Ku, avec ses étoiles dorées éparpillées dans un nuage ventru jade et saphir.

— Vous auriez dû les faire venir dans votre chambre, dit Phelim.

— Non, grogna Ethan.

En cette époque contrariée, il ne voulait ni ne pouvait faire preuve de faiblesse.

Ils franchirent la porte sculptée de la chambre du Conseil supérieur. Sa voûte reposait sur des piliers d'où partaient ses arêtes. Au sommet de son segment central, brillait une étoile

cuivrée et floue, dont la lumière était diffusée par un disque grossissant qui tournait lentement sur lui-même. Des comètes enflammées de la taille d'une lune décrivaient des orbites très inclinées autour de l'astre, que les astronomes enthousiastes de Makkathran n'étaient pas encore parvenus à localiser dans le Vide.

Les membres du Conseil ecclésiastique vêtus de robes noir et rouge l'attendaient en silence autour de la longue table disposée au centre de la pièce. Phelim soutint Ethan jusqu'à l'estrade, après quoi celui-ci insista pour rallier son trône embossé d'or tout seul. Il s'assit sur les coussins trop fins avec une grimace. Une douleur vive lui vrilla la tête, et il faillit s'effondrer en gémissant. Il s'octroya quelques secondes de récupération, tandis que son corps tremblait. Depuis qu'il avait repris connaissance, le moindre mouvement brusque le faisait atrocement souffrir.

Les Conseillers s'assirent et firent leur possible pour ne pas regarder les nodules semi-organiques jaunâtres accrochés au crâne de l'homme, et seulement à moitié dissimulés par sa grande capuche.

— Merci d'être venu, commença Ethan.

— Nous sommes soulagés de vous voir parmi nous, Conservateur ecclésiastique, dit Rincenso d'un ton formel.

Ethan n'avait pas besoin du champ de Gaïa pour goûter le mépris que les autres Conseillers éprouvaient à l'encontre de son allié. Lui-même ressentait le même genre de sentiment.

— Je ne suis pas encore totalement remis, reprit-il en tapotant les nodules luisants. Encore une semaine, et ma structure neurale devrait s'être reconstituée. D'ici là, ces systèmes auxiliaires feront l'affaire.

— Comment pareille chose a-t-elle pu se produire ? demanda le Conseiller DeLouis. Cela fait des siècles que nous utilisons les particules de Gaïa en toute sécurité.

— Cela n'a rien à voir avec les particules de Gaïa, expliqua Phelim. Les Maîtres des Rêves qui ont organisé l'interception pensent qu'en paniquant le Second Rêveur a déclenché un spasme neural dans le cerveau du Conservateur ecclésiastique. Leurs esprits étaient liés comme le sont seulement ceux des

couples qui partagent leurs rêves. Heureusement, cela ne se reproduira plus.

— Le champ de Gaïa et l'unisphère sont inondés de rumeurs sur le Second Rêveur. On dit que c'est un véritable télépathe, qu'il a le pouvoir de tuer par la pensée.

— Foutaises, lâcha Phelim.

Son visage squelettique se tourna vers DeLouis. Pendant un instant, une colère dangereuse illumina son esprit. DeLouis se montra incapable de soutenir son regard.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le problème, reprit Ethan. Les Maîtres des Rêves affirment qu'un tel incident ne se reproduira plus, à présent qu'ils ont compris le processus. Désormais, dit-il avec un sourire, je serai équipé d'un disjoncteur lorsque j'entrerai en contact avec le Second Rêveur.

— Vous comptez lui reparler ? demanda le Conseiller Flaven.

— Il me semble que c'est nécessaire, non ?

— Certes, mais…

— J'ai reçu son dernier rêve en même temps que vous. C'était un songe extrêmement puissant, presque aussi clair que ceux du Rêveur Inigo. Cependant, la conversation entre le Second Rêveur et le Seigneur du Ciel était inédite.

De fait, elle avait choqué Ethan bien plus que le rêve lui-même.

— Je viens vous chercher, avait répondu le Seigneur du Ciel aux salutations du Second Rêveur.

— Nous sommes loin des limites de votre univers.

— Et pourtant, j'ai senti votre désir. Vous souhaitez vous joindre à nous.

— Moi, non. Mais les autres, oui.

— Vous êtes tous bienvenus.

— Nous ne pouvons pas entrer chez vous. C'est très dangereux.

— Je vous attendrai. Je vous guiderai. C'est ma raison d'être.

— Non !

Alors, le rêve s'était interrompu. Juste avant que le contact soit coupé, tous avaient senti le trouble du Seigneur du Ciel. En effet, il ne s'attendait pas à cette réponse.

Et il n'était pas le seul.

— Le Seigneur du Ciel pense qu'il peut nous guider jusqu'à Querencia, expliqua Ethan. C'est la réponse que nous espérions. C'est pour cela que nous prions depuis des années. Notre pèlerinage sera un succès.

— Pas sans le concours du Second Rêveur, rétorqua le Conseiller Tosyne. Sauf votre respect, Conservateur, le Second Rêveur ne semble pas disposé à nous conduire au Cœur du Vide. Sans lui, il ne peut y avoir de pèlerinage.

— Le Second Rêveur est plongé dans la détresse, répliqua Ethan. Encore très récemment, il ne savait même pas qui il était. Découvrir que vous êtes espéré par des milliards d'individus est un choc considérable. Après tout, Inigo lui-même n'a pas été capable de supporter cette pression. Je pense que nous pouvons pardonner sa fragilité au Second Rêveur et même lui proposer notre aide.

— Peut-être a-t-il fini par comprendre qui il était, continua le Conseiller Tosyne, mais il n'en demeure pas moins que nous ignorons où il se trouve.

— En fait, si, annonça Phelim. Il est à Colwyn City, sur Viotia.

— Excellente nouvelle, dit Ethan d'un ton carnassier, tandis que, dans l'esprit de Tosyne, toute velléité de protestation s'évanouissait. Nous devrions l'accueillir et remercier Viotia du cadeau qu'elle nous fait, ajouta-t-il en se tournant vers Rincenso.

— Je propose de faire entrer Viotia dans la Zone de libre-échange. Et de lui donner le statut de planète centrale.

— Absolument d'accord, acquiesça Falven.

Les autres membres du Conseil étaient stupéfaits.

— Vous ne pouvez pas faire cela, rétorqua Tosyne. Ils résisteront, et le Sénat du Commonwealth se liguera contre nous. Nous perdrons le peu de crédit diplomatique que nous avons, continua-t-il en cherchant du regard le soutien de ses collègues.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Phelim en désignant la place inoccupée située à l'opposé du trône d'Ethan.

Son ombre virtuelle établit une connexion sécurisée, et une projection de Likan apparut devant la table.

L'invité surprise s'inclina poliment.

— Conservateur, je suis très honoré.

— Merci, répondit Ethan. Je suppose que vous êtes un émissaire non officiel de votre gouvernement.

— Oui, monsieur. Je sors tout juste d'un entretien avec notre Premier ministre. Elle m'a fait part de son enthousiasme et accepte l'offre très généreuse d'Ellezelin.

— C'est une formidable nouvelle. J'informerai le cabinet d'Ellezelin de votre décision.

— Bien évidemment, cela implique une suppression totale des taxes frontalières, dit Likan.

— Certainement. Le marché sera définitivement ouvert dès que le Second Rêveur nous aura rejoints à Makkathran2.

— Compris. Le Premier ministre attend de recevoir le traité pour y apposer son certificat.

L'image de Likan disparut.

— Il me semble, reprit Ethan face à l'assistance médusée, que nous étions sur le point de voter. Ceux qui sont pour… ?

Les mains se levèrent, une à une. La proposition fut acceptée à l'unanimité. Dans les moments comme celui-ci, il regrettait presque l'absence de Corrie-Lyn. Lorsqu'elle siégeait au Conseil, les résultats à la soviétique n'étaient pas de mise.

— Merci. Votre soutien me va droit au cœur. La séance est levée.

Tandis que les autres quittaient la salle, Phelim resta à sa place. Des taches de lumière glissaient sur son visage figé, tandis que les comètes tournaient au plafond.

— Cela a été facile, remarqua Ethan.

— Ils ne savent plus où ils en sont, dit Phelim. Ils sont comme les adeptes réunis dehors : stupéfaits et blessés par le fait que le Second Rêveur ait rejeté la proposition du Seigneur du Ciel. Ils ont besoin d'un chef fort et positif. Vous êtes ce chef. Vous avez la solution. Ils se tournent naturellement vers vous.

— Quand pourrons-nous ouvrir le trou de ver ?

— Je vais immédiatement faire envoyer le traité au Premier ministre de Viotia. Si Likan ne nous laisse pas tomber, la signature devrait nous parvenir très rapidement. Le trou de ver

pourra être ouvert en deux heures. Nous avons déjà préparé plusieurs sites de sortie.

— J'espère que Colwyn City en fait partie.

— Oui. On y trouve des docks qui feront parfaitement l'affaire.

— Et nos forces de police ?

— Nous disposons de quarante mille hommes prêts à partir à tout moment, ainsi que de véhicules et de matériel antiémeute. Une fois le trou de ver ouvert, il ne leur faudra pas plus de six heures pour se déployer. Ensuite, il faudra compter quatre jours pour rassembler et envoyer le reste de nos troupes, soit deux cent cinquante mille hommes.

— Excellent.

— Je me doutais que vous apprécieriez. Cependant, hésita Phelim, nous n'imaginions pas que le Second Rêveur se rendrait compte de ses aptitudes de cette manière. Nos Maîtres des Rêves seront en position à Colwyn City dès demain.

— D'ici là, j'espère que vous aurez interrompu le trafic des capsules et des vaisseaux.

— Oui. C'est notre priorité absolue. Nous voulons l'empêcher de quitter la ville, expliqua Phelim en hésitant, ce qui ne lui ressemblait pas. Cependant, nous avons besoin qu'il rêve pour le localiser. Mais après le rêve de cette nuit…

Ethan ferma les yeux et s'affaissa sur son trône, affaibli qu'il était par l'effort qu'il venait de fournir.

— Il rêvera de nouveau. Il ne sait pas encore ce qu'il a accompli.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a une heure de cela, j'ai reçu un appel du directeur de la station Centurion. Ce qu'il avait à me dire était suffisamment important pour qu'il révèle son affiliation et pour qu'il utilise les relais de la Marine. Juste après que le Second Rêveur a repoussé le Seigneur du Ciel, le Vide a débuté une phase d'expansion. Ce n'est pas une coïncidence. Apparemment, le Seigneur du Ciel n'a pas pris la réaction du Second Rêveur à la légère. Notre ami solitaire devra faire quelques concessions, ou bien nous serons tous avalés par la frontière en expansion. C'est une motivation suffisante, non ?

Le septième rêve d'Inigo

Edeard se réveilla avec une légère gueule de bois. Une fois de plus.

Cela faisait trois soirs d'affilée qu'il sortait avec Macsen et Boyd.

Il s'assit sur son lit et demanda un peu de lumière. Le plafond haut et incurvé émit aussitôt un rayonnement doux couleur crème. Un de ses trois chimpanzés arriva aussitôt avec un verre d'eau et un cachet de poudre amalgamée préparé par l'apprenti du docteur Murusa. Edeard posa la pilule sur sa langue et l'avala avec une gorgée d'eau. Son esprit le ramena plusieurs années en arrière, à Witham, où Fahin leur avait préparé son dégoûtant remède contre la gueule de bois. Dégoûtant, mais aussi très efficace. Edeard était persuadé que ces pilules étaient à peine plus que des placebos, dont la fonction principale était de rapporter un peu d'argent à l'apprenti médecin. Il vida rapidement le verre. Fahin disait que l'eau aidait le corps à se débarrasser des toxines.

La baignoire circulaire de sa salle de bains était pourvue de marches. Edeard s'immergea lentement jusqu'au cou, s'assit sur le banc et soupira d'aise. Un chimpanzé versa un peu de savon liquide dans l'eau, et la baignoire se remplit rapidement de bulles. Le jeune homme ferma de nouveau les yeux et attendit que la gueule de bois se dissipe. La température du bain était parfaite, égale à celle de son corps. Il avait fait des essais pendant près de deux semaines avant d'obtenir ce résultat. Normalement, l'eau avec laquelle se lavaient les habitants de Makkathran était un peu trop fraîche. Il avait également remodelé le trou dans le sol qui faisait office de toilettes. Il s'était débarrassé de la boîte en bois que l'on trouvait dans toutes les maisons de la ville et avait demandé à la pièce de produire une cuvette ronde, beaucoup plus confortable.

Grâce à ses modifications, il avait transformé son appartement en un petit nid douillet. Le lit cubique et trop haut

était désormais plus bas ; sa surface spongieuse et molle épousait les formes de son corps. Les niches étaient équipées d'étagères. Un coin de la cuisine était réfrigéré et lui permettait de garder de la nourriture pendant plusieurs jours, comme dans les palais de la ville.

Ne plus loger dans les dortoirs des stagiaires était une bénédiction. Maintenant qu'il avait son appartement de fonction, il pouvait choisir ses repas. Il avait consacré la moitié de sa première paie à l'achat d'une nouvelle cuisinière en fonte. Il l'avait installée lui-même, adaptant le trou que l'ancien locataire avait pratiqué dans le mur pour passer le conduit d'évacuation. Elle occupait une place d'honneur dans la cuisine, avec sa collection de casseroles. Il y avait même un petit bassin réservé à la vaisselle, ce qui lui évitait de jeter ses assiettes sales dans la baignoire, comme le faisaient la plupart des habitants de Makkathran. Cette innovation lui plaisait ; il avait l'intention d'en sculpter un autre dans la salle de bains, dans lequel il pourrait se laver les mains et le visage. S'il continuait ainsi, tout le monde se rendrait compte qu'il avait la capacité de modeler le tissu de la ville à sa guise. Comme des œufs de génistars.

Enfin, tous ceux qui visiteraient son appartement s'en apercevraient.

Personne, donc.

Hier soir, Macsen était venu avec une fille – une des danseuses du théâtre ! Aussi belle que les filles des grandes familles, mais avec un corps incroyablement fort et souple. Il le savait parce qu'elle portait des vêtements transparents sur scène. Edeard avait serré les dents et ravalé sa jalousie. Boyd et lui avaient fait un bide, comme d'habitude. En dépit de cela, la soirée avait été relativement agréable. Edeard préférait aller au spectacle plutôt que de se saouler dans une taverne. Il y avait souvent des musiciens sur scène – des apprentis de la Guilde, jeunes et passionnés. Lorsqu'il écoutait leurs chansons subversives et méprisantes à l'égard des autorités, il avait l'impression de se rebeller contre le Grand Conseil. Il connaissait les paroles de nombre de chansons populaires, écrites pour la plupart par Dybal lui-même. Les salles de spectacle, dont certaines n'étaient que de vulgaires caves,

étaient bruyantes. Il avait été stupéfait la première fois qu'il avait vu jouer un batteur – un dompteur de tonnerre !

Un jour, avait promis Macsen, ils iraient voir jouer Dybal. Edeard était impatient.

Les bulles commencèrent à disparaître, tandis que l'eau était aspirée et recyclée par des fentes étroites situées dans le fond. Edeard grogna et sortit du bain. Un chimpanzé l'attendait avec un peignoir. Il l'enfila en se rendant dans le coin cuisine, où il se mit à table. Celle-ci était disposée près d'une fenêtre couleur de potentille, qui offrait une vue sur les toits du centre de la ville.

Un singe posa sur la table un verre de jus de pomme et de mangue, ainsi qu'un bol de céréales, de noix et de fruits séchés. Le jus était délicieusement frais. Les chimpanzés l'entreposaient dans la niche froide de la cuisine pendant une heure avant de le lui servir. Il versa du lait (froid lui aussi) sur ses céréales et commença à manger en regardant la ville baignée de lumière se réveiller.

La vie aurait été parfaite s'il avait pu s'empêcher de penser constamment aux hors-la-loi qui pullulaient dans ces rues et sur ces canaux. Ces dernières semaines, son équipe avait réussi à présenter de nouveaux bandits devant le juge. Des prises modestes : des adolescents pris en flagrant délit de vol à l'étalage, un cambrioleur ivre, et même un propriétaire qui refusait de payer ses impôts. En somme, ils n'avaient fait aucun mal aux gangs qui étaient au cœur des problèmes de Makkathran.

— *Tu es prêt ?* lui demanda Kanseen à distance, tandis qu'il boutonnait sa tunique.

Il enfila ses bottes – des bottes neuves, qui lui avaient coûté trois jours de salaire, mais dont il ne regrettait aucunement l'acquisition.

— J'arrive.

Elle l'attendait sur la terrasse, une cape en toile cirée repliée sur le bras.

— Il va pleuvoir, aujourd'hui.

— Si tu le dis, concéda-t-il en examinant le ciel dégagé.

Elle sourit, et ils descendirent l'escalier peu pratique. Chaque matin, il était pris d'une furieuse envie de le remodeler pour le rendre plus sûr – quitte à invoquer un miracle de la Dame.

— Ce sera ton premier hiver en ville, n'est-ce pas ?

— Exact.

Edeard avait du mal à imaginer Makkathran prise par les glaces, tant l'été avait été long et chaud. Il avait pris l'habitude de jouer au football et était devenu plutôt bon (à son avis) ; son équipe avait terminé troisième de la « ligue du petit parc d'à-côté ». Il avait passé de nombreuses soirées agréables aux terrasses des tavernes. Il s'était même remis à dessiner un peu, mais s'était bien gardé de montrer ses œuvres à qui que ce soit. Après avoir économisé un peu, Salrana et lui s'étaient payé une balade en gondole.

— On va bien s'amuser, dit Kanseen. Il y a plein de fêtes avant le Jour de l'An. Le premier de l'an, le maire organise un barbecue géant gratuit dans le Parc doré. Évidemment, tout le monde a la gueule de bois et arrive en retard. Les places et les parcs sont si beaux et si propres lorsqu'ils sont couverts de neige.

— Cela donne envie.

— Tu auras besoin d'un bon manteau. Et d'un chapeau.

— Achetés sur ma paie ?

— Je connais des boutiques qui vendent de la qualité à bon prix.

— Merci.

— Et n'attends pas pour acheter du charbon. Les immeubles ne sont jamais tout à fait assez chauds, et les prix atteignent des sommets après les premières chutes de neige. Je prie pour que la Dame punisse ces marchands qui nous saignent au plus mauvais moment.

— Tu me sembles heureuse, ce matin.

— Ma sœur fait baptiser son fils samedi prochain. Elle m'a demandé de la représenter auprès de la Dame.

— Génial. Comment va-t-elle l'appeler ?

— Dium, comme le troisième maire.

— Ah !

— Tu ne sais pas qui c'est, n'est-ce pas ?

— Affirmatif ! répondit-il avec un large sourire.

Elle rit.

Il en était ainsi de leurs relations, ces derniers temps. Ils étaient les meilleurs amis du monde. La gêne née de la fameuse soirée qui avait suivi leur titularisation était dissipée depuis longtemps. Ce dont il était satisfait. Il n'aurait pas voulu continuer de vivre dans l'embarras. Toutefois, il avait du mal à oublier leur baiser et ce qu'ils avaient ressenti tous les deux cette nuit-là. Il n'avait jamais eu le courage de reparler de cela. Elle non plus, d'ailleurs.

Ce qui l'avait laissé libre de réfléchir à sa relation avec Salrana – Salrana, toujours souriante et gentille. Il était de plus en plus difficile de fermer les yeux sur son incroyable féminité. Et elle le savait, pensait-il. Depuis quelque temps, elle en jouait, même.

Le reste de l'équipe les attendait dans la salle principale de la gendarmerie de Jeavons. Assis autour d'une table, ils terminaient de prendre leur petit déjeuner. Contrairement à Edeard, peu d'entre eux se donnaient la peine de cuisiner. Macsen portait des lunettes aux verres très sombres, semblables à celles de Dybal. Kanseen l'examina et éclata de rire.

— Vous êtes encore allés au spectacle, hier soir ?

Macsen grogna et lui fit les gros yeux par-dessus sa tasse de café très noir.

Edeard mourait d'envie de lui demander des détails sur sa nuit avec Nanitte, la danseuse. Une nuit fantastique, assurément, à en juger par l'état de son ami. Toutefois, malgré les liens qui les unissaient, Kanseen ne tolérait pas ce genre de conversation de garçons.

— J'ai des nouvelles pour vous, siffla Boyd entre ses dents en s'assurant qu'aucune des tablées ne les épiait.

— Nous t'écoutons, l'encouragea Edeard en s'asseyant.

Il y avait quelque chose de quasi comique dans le comportement de Boyd, pensa-t-il.

— Mon frère Isoix a encore subi des pressions. Ils sont venus hier soir, pendant qu'il fermait le magasin. Ils lui ont demandé

vingt livres pour le « protéger ». Ils doivent revenir ce matin pour prendre l'argent.

Cela ne plaisait pas à Edeard. C'était la troisième fois en quelques mois que le frère de Boyd était menacé dans la boulangerie familiale. Les bandits n'étaient pas encore passés à l'acte et n'avaient pas proféré de menaces très explicites, mais ils préparaient le terrain. Toutefois, cette fois-ci, ils avaient exposé leurs exigences.

— Ce n'est pas très malin de leur part, commenta-t-il.

— Que veux-tu dire ? demanda Dinlay.

— Ils doivent savoir que le frère d'Isoix est gendarme. Pourquoi prendre un tel risque ? Il y a des centaines de proies plus faciles à Jeavons.

— Ce sont des bandits, rétorqua Dinlay. Avides et bêtes. Trop avides et trop bêtes, semble-t-il.

— Le gang enverra certainement du menu fretin, intervint Kanseen. Des exécutants de seconde zone, c'est tout.

— Tu es en train de me dire que nous ne devrions pas l'aider ? s'emporta Boyd.

— Mais non, le rassura Edeard. Pas du tout. Nous serons là pour les arrêter, tu le sais bien. Kanseen veut juste dire que cette arrestation ne stoppera pas le problème.

Macsen posa le doigt sur la monture de ses lunettes, qu'il fit glisser sur l'arête de son nez afin de considérer ses camarades.

— Il faut bien commencer quelque part, coassa-t-il.

— À t'entendre, on croirait que nous allons briser les gangs à nous tous seuls, dit Kanseen.

— Quelqu'un devra se charger de ce boulot, un jour ou l'autre. Malheureusement, je ne vois pas trop le maire ou notre grand chef s'atteler à cette tâche.

— N'importe quoi !

Il haussa les épaules et repoussa ses lunettes sur son nez. Tous se tournèrent vers Edeard.

— Allons-y. Et n'oubliez pas d'enfiler vos gilets de soie d'araignée. Pas question d'avoir des pertes à justifier auprès du capitaine Ronark.

La boulangerie de la famille de Boyd était située à l'extrémité de la rue Macoun, pas très loin du canal du Cercle extérieur. La

rue étroite, sinueuse et flanquée de bâtiments baroques n'était pas favorable à une mission d'observation directe. Au niveau de la chaussée, les virages constants et serrés limitaient beaucoup les pouvoirs psychiques de l'équipe. La boulangerie elle-même était sise dans un immeuble de trois étages doté d'une tour centrale au toit mansardé. Les lucarnes en forme de croissant couvraient le balcon de l'étage intermédiaire, tandis que le premier niveau se situait quelques marches au-dessus de la chaussée. De part et d'autre de l'arche de l'entrée s'ouvraient deux grandes vitrines incurvées derrière lesquelles étaient exposés pains et pâtisseries. Sur le toit de la tour, de vilains conduits en métal répartis sur trois souches crachaient une fumée légère dans l'air humide.

Edeard plaça ses hommes avec circonspection. Le gang chercherait certainement à disparaître le plus vite possible, aussi Macsen et Dinlay étaient-ils cachés dans une boutique située entre la boulangerie et le canal. Kanseen couvrirait l'autre extrémité de la rue ; elle se baladait entre les étals d'un marché couvert, son uniforme dissimulé par une cape. Edeard, pour sa part, attendait au premier étage de l'immeuble d'en face, lequel appartenait à un marchand de vêtements ami d'Isoix. Exceptionnellement, Boyd était venu travailler à la boulangerie et portait donc un tablier blanc et un chapeau vert. Edeard se demanda longtemps s'il devait ou non mettre son aigle à contribution. À la fin, il le fit se percher dans une ride profonde du toit de la tour, où il était presque invisible. Il effrayait les ruugulls, mais personne ne s'en rendit compte.

— Au moins, nous n'aurons pas à l'escorter longtemps jusqu'à la cour *d'injustice,* remarqua Macsen lorsqu'ils commencèrent leur surveillance.

En effet, par la fenêtre de la pièce où il se cachait, Edeard voyait les tours coniques du parlement.

Ils attendirent deux heures. Il y eut cinq fausses alertes.

— *Beaucoup de nos concitoyens n'ont pas l'air très honnêtes,* déclara Kanseen en voyant un couple d'adolescents s'enfuir après avoir volé des oranges sur l'étalage d'un primeur à l'aide de leur troisième main. *Et ils se comportent en véritables voyous.*

— *Nous sommes tous un peu paranoïaques, aujourd'hui,* répondit Macsen en esprit. *Nous cherchons le mal partout.*

— *C'est le titre d'une chanson ?* demanda Dinlay.

Edeard sourit. Il y avait beaucoup de choses à dire sur son rôle de chef. Il était assis dans un fauteuil confortable et sirotait le thé que la femme du marchand lui servait régulièrement. Chaque fois, elle lui apportait aussi une assiette de biscuits. Toutefois, sa bonne humeur se dissipa lorsque les jeunes voyous tournèrent le coin d'une rue qu'il ne voyait pas. Un pressentiment naquit dans son esprit. Sa peau se mit à le picoter. Il connaissait cette horrible sensation.

— *Oh, merde,* gémit-il.

— *Edeard ?* appela Kanseen.

— *On y est.*

— *Où ?* demanda Macsen.

— *Ils sont là. Préparez-vous.*

— *Où sont-ils ?* insista Boyd. *À quoi ressemblent-ils ?*

— *Je ne sais pas,* répondit Edeard. *Faites-moi confiance et restez sur vos gardes. Je sais que nous devons nous montrer très prudents.*

Il sentait l'incertitude bouillonner dans leur esprit. Ils n'avaient pas l'habitude de l'entendre parler de cette façon. Il avait du mal à se lever ; son corps réagissait avec difficulté. Il se rapprocha de la vitre et se rendit compte qu'il lui fallait faire un effort pour se concentrer sur la rue en contrebas.

— *Je crois que je les vois,* annonça Boyd.

Deux jeunes hommes montaient les marches de la boulangerie, tandis qu'un troisième attendait dehors. À travers les yeux de Boyd, Edeard et les autres les regardèrent entrer dans la boutique en fanfaronnant. Derrière le comptoir, Isoix se crispa.

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas d'argent pour vous.

— Oh que si ! dit le premier homme en surveillant du coin de l'œil Boyd, qui se trouvait à l'autre bout du comptoir.

Très bizarre, pensa Edeard. Pourquoi un gangster s'inquiéterait-il de la présence d'un assistant boulanger ?

— *Boyd, il sait qui tu es,* lui envoya-t-il en esprit sans prendre de précautions, en espérant que les bandits

n'isoleraient pas son message dans le babillage télépathique constant de Makkathran.

— Hein ? grogna son ami.

L'homme le regarda une nouvelle fois, avant de se tourner vers Isoix.

— Donne-moi vingt livres ou je fous le feu à ton magasin, menaça-t-il à voix haute.

— *Non,* dit Edeard, tandis que les poils de son cou se dressaient. *Non, non, non !*

Ce n'est pas normal !

— Vous, commença Boyd en tirant sur son tablier pour montrer le badge épinglé à sa veste.

Les deux hommes le regardèrent.

— Je suis gendarme. Vous êtes en état d'arrestation pour tentative de racket et d'extorsion.

— Alors, qu'est-ce que vous dites de cela, bande de connards ? jubila Isoix.

— *On fonce !* ordonna Edeard en se faufilant sur le balcon.

Le bandit resté dehors leva les yeux et sourit.

— *Merde…,* gronda Edeard.

— *C'est lui,* déclara l'homme d'une pensée puissante avant de détaler.

Dans la boulangerie, le premier bandit dégaina un couteau. Subitement, il le jeta sur Boyd, qui eut un mouvement de recul. Sa troisième main parvint à dévier la lame de justesse. Isoix attrapa un énorme couteau et le lança sur les bandits qui s'enfuyaient en courant. L'objet atterrit dans la rue, manquant de peu une femme qui passait par là. Elle hurla.

Edeard sauta par-dessus la balustrade. Il manqua sa réception, se fit mal à la cheville et roula sur la chaussée. Son épaule heurta une des marches du magasin de vêtements. Il cria de douleur, tandis que des larmes lui montaient aux yeux.

En esprit, il vit Boyd bondir par-dessus le comptoir de la boulangerie. Kanseen avait abandonné sa cape près d'un étal et courait dans la rue Macoun. Macsen et Dinlay sortaient de leur boutique, confiants et pressés d'en découdre. Comme ils prenaient position au milieu de la chaussée, leurs boucliers se

chevauchèrent et bloquèrent le passage. Les trois bandits arrivaient dans leur direction.

— *Laissez-les partir,* ordonna Edeard.

Sur le visage de Macsen, la stupéfaction le disputait à la colère.

— *Quoi ?*

Edeard s'était relevé et claudiquait vers eux.

— *Laissez-les.*

— *Tu plaisantes ?*

Les bandits n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de Macsen et de Dinlay.

— *C'est un piège. Ils savaient que nous serions là.*

— *C'est ridicule,* lâcha Dinlay. *Je vois qu'ils n'ont rien d'autre que quelques couteaux sur eux, c'est tout.*

— *Leurs complices doivent être cachés quelque part. Je vous en prie, laissez-les filer. Je les suivrai avec mon aigle.*

Macsen hésita. Il fit un pas de côté.

— *Non !* siffla férocement Dinlay.

Le jeune gendarme écarta les bras au milieu de la rue.

— *DINLAY, ARRÊTE !* hurla Edeard.

Il courait, à présent, ignorant sa cheville douloureuse. Kanseen n'était pas loin derrière, qui fonçait comme une furie, les dents serrées. Boyd jaillit de la boulangerie en dérapant et leur emboîta le pas.

— Stop ! ordonna Dinlay d'une voix forte. Vous êtes en état d'arrestation.

Il leva la main avec assurance.

— Merde, grogna Macsen dans sa barbe, avant de se rapprocher instinctivement de son camarade.

C'est alors que les trois bandits leur sautèrent dessus. Les coups de poing et de pied fusèrent. Les troisièmes mains agrippèrent et poussèrent. Macsen et un des hommes roulèrent sur le sol. La tête du gendarme heurta la chaussée. Dinlay fut projeté contre le mur d'un chapelier et battit des bras pour ne pas perdre l'équilibre. Soudain, l'assaillant de Macsen se releva et les trois bandits s'enfuirent en courant. Dinlay partit à leur poursuite.

— REVIENS ! cria Edeard d'un ton empli de frustration.

Il arriva au niveau de Macsen qui se relevait tant bien que mal en se tenant l'arrière de la tête. Un filet de sang coulait entre ses doigts.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il en grimaçant.

En esprit, Edeard suivait facilement Dinlay, qui courait vers l'extrémité nord de la rue. Il avait dix mètres de retard sur les bandits.

— *Sauve-le !* grogna-t-il, furieux contre Dinlay.

Il envoya une pensée simple et puissante à son aigle, qui décolla aussitôt.

Kanseen les rejoignit bientôt. Elle était écarlate. Boyd arriva en courant.

— Venez, dit Edeard qui repartit à grandes enjambées.

Kanseen lui lança un regard exaspéré et se remit en mouvement.

— TU VAS BIEN ? cria Boyd en dépassant Macsen.

— Ouais, répondit l'autre avant d'avaler une grande bouffée d'air et de suivre ses amis.

L'aigle fila comme un éclair au-dessus de la rue Macoun et rattrapa rapidement Edeard et Kanseen. Il les dépassa, s'éleva au-dessus des toits et repéra Dinlay qui continuait à courir, les lunettes de guingois. Les bandits avaient presque atteint l'extrémité de la rue. Celle-ci débouchait tout près du bassin de Birmingham, où un pont bleu argenté reliait Jeavons au point le plus bas du Parc doré. Comme d'habitude, Birmingham grouillait de gondoles. En face de la rue, il y avait une demi-douzaine d'embarcadères et plusieurs bateaux amarrés. L'aigle fondit vers les embarcadères pour permettre à Edeard de repérer laquelle des gondoles noires et brillantes attendaient les fuyards. S'il s'agissait bien d'un piège, ils devaient avoir assuré leurs arrières.

Juste avant que l'attaque se produise, l'aigle sentit la présence de deux oiseaux qui se rapprochaient. Il pivota sur une aile juste à temps pour voir ses assaillants lui foncer dessus. Un gé-aigle plus gros, aux serres habillées de pointes métalliques. L'impact fut brutal. Des plumes dorées et émeraude volèrent en tous sens. Des pointes s'enfoncèrent dans l'épaule d'une de ses ailes antérieures, découpèrent sa peau et ses muscles,

tranchèrent ses vaisseaux sanguins. Alors, le gros aigle eut un mouvement brusque pour briser l'os central de sa victime. L'oiseau d'Edeard contre-attaqua, se retourna et referma sa mâchoire sur l'aile postérieure de l'assaillant. Les deux aigles s'enroulèrent l'un autour de l'autre et tombèrent comme des pierres. Alors, le second ennemi attaqua, et ses serres métalliques mordirent dans la chair. Edeard et son aigle hurlèrent de concert, tandis que l'aile meurtrie se brisait. Le gendarme vit des serres lui fondre sur le visage et eut un mouvement de recul. Soudain, la connexion avec l'esprit de son animal s'interrompit. La bête était morte. Les deux autres aigles foncèrent au-dessus du canal. Edeard crut entendre le cadavre de son oiseau heurter la surface de l'eau.

— Que s'est-il passé ? s'alarma Kanseen.

— Par la Dame, ils nous attendent, lâcha Edeard.

Le gendarme se concentra sur Dinlay, qui atteignait l'extrémité de la rue.

— *Arrête-toi ! Pour l'amour de la Dame, je t'en supplie*.

Il força sur ses jambes fatiguées et se dirigea vers son ami. Plus que trente mètres.

— Je les vois, s'exclama Dinlay.

Il envoya l'image à ses camarades, qui reconnurent les trois bandits agglutinés au-dessus d'un embarcadère. Ils affichaient tous un sourire barbare. Pour la première fois, un sentiment d'incertitude gâcha l'enthousiasme de Dinlay. Il ralentit et s'arrêta à dix mètres du bassin. Les bandits semblaient attendre.

— Ne bougez surtout pas ! leur dit-il.

Il avalait de grandes bouffées d'air pour reprendre son souffle et brandissait un doigt menaçant, comme un instituteur s'adressant à des élèves bruyants. Les hommes se moquèrent de lui.

Edeard déboucha de la rue Macoun. Sur sa gauche, le canal du Cercle extérieur ; en face, le pont bleu argenté qui enjambait le bassin et donnait sur le Parc doré. À droite, les bâtiments cédaient la place à une promenade incurvée qui contournait le plan d'eau. Près des points d'amarrage, des marchands et des macaques débarquaient des piles de caisses. Une rangée de grands hasfols pleureurs séparait la promenade des

embarcadères. Leurs feuilles tigrées bleu et jaune commençaient à se dessécher avec la fin de l'été. Il y avait beaucoup de promeneurs.

— DINLAY ! cria Edeard en courant à en perdre haleine vers son camarade isolé.

Dinlay se retourna et repoussa ses lunettes sur l'arête de son nez.

Arminel, qui se dissimulait derrière un hasfol à quinze mètres du gendarme, sortit de sa cachette sous les yeux d'un Edeard impuissant. Il tenait un revolver dans la main droite. Dinlay comprit qu'il courait un danger et pivota sur ses talons. Arminel brandit son arme.

— NON ! hurla Edeard à son adversaire. C'est moi que tu veux.

Horrifié, Dinlay ouvrit la bouche pour crier.

Arminel tira. Il souriait de toutes ses dents lorsqu'il appuya sur la détente.

Le bouclier de Dinlay n'était pas assez résistant pour repousser une balle de pistolet. Arminel visait parfaitement. Le projectile atteignit le gendarme à la hanche, juste en dessous du gilet en soie protecteur. La moitié des piétons qui se promenaient autour du bassin furent frappés par la décharge de douleur qui émana de l'esprit de Dinlay. Le gendarme abaissa un regard incrédule sur le sang qui jaillissait de sa blessure. Il s'effondra.

Quelques secondes plus tard, Edeard arrivait à côté de lui en dérapant et tombait à genoux. Dinlay, les yeux grands ouverts, respirait très vite et agrippait la plaie sanguinolente.

— Je suis désolé, geignit-il.

Sur la promenade, tout le monde criait et cherchait à se mettre à l'abri. Les familles se regroupaient et fuyaient le tireur.

En dépit du chaos ambiant, Edeard entendit le pistolet cliqueter. Il élargit son bouclier pour protéger son camarade étendu par terre. La balle l'atteignit au flanc et les plaqua contre le sol rugueux. Son bouclier tint bon. Edeard se retourna vers Arminel et lui lança un regard noir.

— Ce n'est pas aussi facile que tu le pensais, hein ? le défia-t-il.

Arminel appuya de nouveau sur la détente. Edeard lâcha un grognement tandis que la balle le touchait au cou. Toutefois, le bouclier résista. *De justesse*. Alors, quelqu'un d'autre tira.

Les fumiers. Je savais qu'il s'agissait d'une embuscade.

Par miracle, son bouclier tint le choc. Il eut même plus de facilité à le maintenir en place. Son cœur battait la chamade. Dans son esprit, tout n'était plus que colère, ce qui l'aida à se concentrer sur sa protection et lui permit de distinguer clairement, puis de canaliser sa puissance mentale.

Deux autres projectiles frappèrent son bouclier, tandis qu'il entourait son ami de ses bras protecteurs. Les deux gendarmes décollèrent de quelques centimètres, mais ce fut tout.

— MEURS, ESPÈCE DE MERDEUX ! hurla Arminel.

Edeard sentit la troisième main de l'homme pousser dans sa direction. Cependant, elle était loin d'avoir la force requise pour transpercer son bouclier. Il rit. Une deuxième main l'assaillit, puis une troisième. Les trois bandits qu'ils avaient pris en chasse s'y mettaient eux aussi. Edeard serra les dents comme les impacts les faisaient glisser sur le sol.

— EDEARD ! cria Kanseen.

— *Reste où tu es,* lui ordonna-t-il.

Les membres du gang fournirent un dernier effort. Les deux gendarmes furent projetés dans le bassin situé trois mètres en contrebas. En heurtant la surface de l'eau, Edeard relâcha Dinlay. Il se débattit aussitôt et essaya de le rattraper. L'eau l'empêchait d'utiliser pleinement ses capacités psychiques, et il n'y voyait pas grand-chose. Il capta juste les pensées chaotiques et sur le point de s'éteindre de Dinlay, loin en dessous. Ses vêtements étaient imbibés et le tiraient aussi vers le fond. Il fut donc relativement facile de suivre la lente descente du blessé.

— Edeard…

Les pensées de Dinlay faiblissaient.

Il faisait sombre. Et froid. Edeard distinguait ou percevait avec son esprit – il n'en était pas sûr – une masse, une ombre. Il plongea plus profondément, poussant sur ses bottes lourdes comme du plomb. Ses poumons le brûlaient et le moindre de ses mouvements était douloureux. Il aurait pu appeler la ville à

l'aide, mais à quoi bon ? L'eau s'infiltra dans ses narines et lui fit peur.

Sa main toucha quelque chose. Dans les ténèbres, il distinguait des points lumineux. Les boutons polis de la tunique de Dinlay ! Ses doigts se serrèrent et il parvint à agripper un peu de tissu.

Maintenant, je n'ai plus qu'à remonter.

Il leva la tête et vit le miroir argenté de la surface. Elle lui parut si loin. Toutefois, ses poumons ne le faisaient plus souffrir. Des points rouges dansaient devant ses yeux au rythme des battements de son cœur. Il voulut pousser sur ses jambes, mais parvint à peine à bouger. Ses bottes le tiraient vers le fond.

Ma Dame, venez-nous en aide !

Quelque chose lui heurta l'épaule. Son esprit perçut une fine ligne noire.

— *EDEARD !* crièrent les esprits combinés de Kanseen, de Macsen et de Boyd. *Edeard, attrape la perche !*

L'extrémité de la perche lui toucha de nouveau l'épaule. Edeard s'en saisit. Soudain, on le tira vers le haut. Il déploya des efforts colossaux pour ne pas lâcher Dinlay. L'eau s'éclaircissait de seconde en seconde.

Il transperça la surface et avala une énorme bouffée d'air. Quelqu'un sauta à l'eau et se saisit de Dinlay. Ils étaient juste à côté de l'embarcadère. Des mains agrippèrent son uniforme et le soulevèrent. Il toussa et cracha de l'eau sur les planches de la plate-forme.

Le visage incroyablement inquiet de Kanseen apparut au-dessus de lui.

— Edeard, tu vas bien ?

Il hocha la tête, ce qui déclencha une nouvelle quinte de toux. On le roula sur le côté et on lui frappa dans le dos, tandis qu'il vomissait un liquide dégoûtant.

Macsen et deux gondoliers hissèrent Dinlay sur la plate-forme. Il continuait à perdre beaucoup de sang. Boyd, le visage pâle, était dans l'eau.

— Dinlay, appela faiblement Edeard.

— On a appelé un médecin, le rassura Kanseen. Ne bouge surtout pas.

Edeard lui obéit. Il regarda Macsen faire du bouche à bouche à Dinlay. Pour la troisième fois, il venait d'être frappé par les forces de la destruction et de l'anarchie. D'abord l'embuscade dans la forêt en revenant de Witham. Puis l'anéantissement d'Ashwell. Et aujourd'hui ceci. C'en était trop !

— Non, cracha-t-il.

Pas encore. Je ne permettrai pas que cela se reproduise. Les gens ne peuvent pas continuer de vivre de cette façon.

— Edeard, reste allongé, lui ordonna sèchement Kanseen.

— Où est-il ? Où est Arminel ?

— Arrête.

Il se releva tant bien que mal et regarda autour de lui en vacillant et en respirant profondément. De nombreuses personnes étaient agglutinées au bord du bassin et regardaient la plate-forme en contrebas. Edeard se retourna vers l'eau. La plupart des gondoles s'étaient arrêtées pour assister au drame.

Une embarcation se déplaçait. Vite.

Edeard cligna des yeux pour en chasser l'eau salée et se concentra sur la gondole.

Arminel se tenait sur le banc central. Il croisa le regard d'Edeard et eut un haussement d'épaules désabusé. Il était sincèrement déçu, comme s'il avait perdu un match de football. Sans plus. Car ce n'était pas très important. Ils referaient une partie, un de ces jours, et l'issue en serait peut-être différente.

La colère d'Edeard l'abandonna, s'évacua telles les gouttes qui dégoulinaient de ses vêtements imbibés. Il se sentait étrangement calme.

Un des gondoliers regarda par-dessus l'épaule de Macsen et eut un mouvement de recul.

— Edeard ? marmonna Kanseen.

Il ignorait qu'une telle chose était possible. Pourtant, il le fit. Il n'avait pas le choix. Comme la première fois, la gondole d'Arminel s'éloignait beaucoup trop rapidement. Ils ne l'attraperaient jamais, ne le traduiraient jamais devant la justice. La troisième main d'Edeard se posa sur l'eau près de l'embarcadère et la stabilisa.

— J'ai un travail à terminer, déclara-t-il avec force. D'une manière ou d'une autre.

Il posa le pied sur le carré d'eau qu'il contrôlait. Un cri d'étonnement retentit dans la foule réunie au bord du bassin. Edeard eut un sourire en coin et fit un autre pas. Puis un autre. Il déplaçait sa troisième main avec fluidité, stabilisait l'eau au fur et à mesure qu'il avançait.

L'humeur joyeuse d'Arminel s'évanouit. À l'arrière de l'embarcation, les gondoliers arrêtèrent de manœuvrer leurs perches pour regarder, stupéfaits, Edeard marcher résolument dans leur direction. Le silence se fit. Toutes les autres embarcations étaient désormais immobiles, gondoliers et passagers abasourdis suivant des yeux le jeune gendarme.

— REMUEZ-VOUS ! hurla un Arminel furieux. Sortez-nous de là !

Ils ne réagirent pas. Les deux bandits assis à côté de lui levèrent lentement les mains et s'éloignèrent de leur chef.

Edeard n'était plus qu'à dix mètres du bateau lorsque le criminel porta la main à sa ceinture, où était rangé son pistolet. Le gendarme percevait très clairement l'incertitude, la peur du bandit. Un animal dos au mur. Plus personne n'avait le choix.

Tandis qu'il parcourait les derniers mètres qui le séparaient de la gondole, Edeard ouvrit son esprit, partagea ce qu'il voyait avec tous les témoins de la scène et déclara :

— AFIN QUE TOUT LE MONDE SACHE. AFIN QU'AUCUN JUGE OU AVOCAT N'AIT DE DOUTES SUR LES ÉVÉNEMENTS DE CETTE JOURNÉE.

Makkathran tout entière, du maire dans son palais jusqu'aux marins du port, vit la gondole et quatre de ses occupants apeurés, les mains pressées sur les oreilles. Le cinquième homme se tenait bien droit et attrapa l'arme qui dépassait de sa ceinture d'un air écœuré. Tout le monde sentit la bouche d'Edeard bouger.

— Très bien, crapule. Ton temps dans cette ville est révolu. Et si tu crois le contraire, essaie donc de m'en convaincre.

Arminel brandit le pistolet. Makkathran sursauta, comme le canon s'arrêtait à une cinquantaine de centimètres du visage d'Edeard.

— Va te faire foutre ! grogna Arminel.

Et il appuya sur la détente.

Le cri unanime qui retentit alors résonna, dirait-on plus tard, sur la moitié de la plaine d'Iguru. Lorsqu'ils eurent tous recommencé à respirer et constaté qu'ils étaient toujours en vie, ils virent la balle. Elle flottait, immobile, à dix centimètres des yeux du gendarme.

Les lèvres d'Edeard bougèrent de nouveau, et le garçon sourit. La figure d'Arminel était figée par le choc.

La dernière chose qu'il leur permit de voir fut sa troisième main modelée en forme de poing. Edeard la projeta sur le visage du bandit et lui écrasa le nez dans un bruit d'os brisé. Son sang jaillit. Ses pieds décollèrent du banc et il bascula violemment en arrière. L'eau se referma sur lui.

— Vous êtes tous en état d'arrestation, dit Edeard.

La gondole retourna tranquillement à l'embarcadère, où attendaient Kanseen, Boyd et Macsen. Une foule compacte et tumultueuse s'était réunie au bord de l'eau. Du côté de Jeavons, elle formait une ceinture ininterrompue de cinq mètres d'épaisseur. Des gamins excités arrivaient en courant du Parc doré, applaudissaient et lui faisaient signe par-dessus la balustrade du pont. Plus d'une centaine de gendarmes se tenaient derrière la plate-forme en bois ; la moitié d'entre eux appartenaient à la famille de Dinlay. Les gens continuaient à arriver des quartiers environnants, affluant sur la promenade pour voir l'histoire se dérouler sous leurs yeux. Des gamins plus malins que les autres se hâtaient de grimper au sommet des hasfols pour avoir une meilleure vue.

Edeard marchait lentement derrière l'embarcation. Il priait la Dame pour que ses pouvoirs ne l'abandonnent pas maintenant, pour ne pas tomber à l'eau d'une façon ridicule. Dans la foule, il reconnut Setersis et Kavine, qui précédaient le contingent des marchands de Silvarum et n'étaient pas avares en applaudissements. Des jeunes filles de bonne famille bien habillées le saluèrent et gloussèrent d'un air coquin en lui montrant furtivement leurs jupons et leurs culottes bouffantes. Isoix et sa famille étaient là aussi. Evala, Nicolar et les filles de la boutique de vêtements lui faisaient de grands signes et criaient pour attirer son attention. Il crut même apercevoir

Dybal et Bijulee tout excités, mais il commençait à se sentir très las.

La proue de la gondole toucha la plate-forme. Des gendarmes l'attrapèrent. Le capitaine Ronark prit rapidement la direction des opérations. Chae et plusieurs gendarmes parmi les mieux charpentés de Jeavons mirent les menottes à Arminel et à ses complices. Un chemin fut ouvert sur la promenade pour conduire les criminels à la gendarmerie.

Edeard arriva enfin à la plate-forme. Ses jambes faillirent céder sous son poids. Il tremblait d'épuisement. Le capitaine Ronark se mit au garde-à-vous et le salua. Kanseen l'embrassa passionnément devant la foule ravie.

— Espèce de crétin, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Je suis tellement fière de toi.

Macsen lui donna une tape dans le dos. Boyd le serra vigoureusement dans ses bras.

— Et Dinlay ? s'enquit Edeard.

— LES MÉDECINS S'OCCUPENT DE LUI, hurla Macsen pour se faire entendre. IL VA S'EN TIRER. LA BALLE N'A PAS TOUCHÉ D'ORGANE VITAL. DE TOUTE FAÇON, IL N'A RIEN DE VITAL DANS CE COIN.

— Tu nous as fichu une de ces trouilles, dit Boyd en essuyant ses larmes. Pour une cascade, c'était une cascade.

— Regarde autour de toi, Edeard, reprit Kanseen. Enregistre tout cela. Tu parleras de ce jour à tes arrière-arrière-petits-enfants.

— Fais-leur un signe, espèce de nigaud, ordonna Macsen.

Il attrapa la main d'Edeard, la souleva bien haut et l'agita en s'époumonant.

La clameur qui retentit lorsque le héros sourit d'un air penaud à la foule fut d'une intensité terrifiante. La puissance mentale de ces gens réunis dans leur vénération était colossale, proche d'une force physique. Son sourire s'élargit encore quand Macsen le prit par les épaules et le retourna pour permettre à tous les spectateurs de la promenade de le voir.

— S'il y avait des élections aujourd'hui, tu serais élu maire, remarqua Boyd.

— Écoute-les, dit Macsen. Ils t'aiment. Ils te veulent. Toi ! Et il éclata d'un rire gras.

Les gamins penchés dangereusement sur la rambarde du pont clamaient quelque chose. À chaque appel, ils brandissaient le poing à l'unisson.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda-t-il.

— ILS T'ONT BAPTISÉ, cria Kanseen. Ils t'ont trouvé un surnom.

Alors, Edeard entendit les mots qu'ils prononçaient, et il rit.

— Celui-qui-marche-sur-l'eau ! clamait la foule enthousiaste. Celui-qui-marche-sur-l'eau ! Celui-qui-marche-sur-l'eau ! Celui-qui-marche-sur-l'eau !

FIN

Chronologie

Les mille cinq cents ans qui séparent la Saga du Commonwealth de la Trilogie du Vide

2384 Une première « arche » (vaisseau appartenant à la Dynastie Brandt) quitte le Commonwealth pour fonder une nouvelle colonie humaine.

2384 Fin de la mission « Mur de feu », destruction des derniers avant-postes primiens.

2385 Les Barsoomiens se font les avocats des concepts génétiques dit « Avancés » et déclarent l'indépendance de Far Away.

2413 Départ de la vingt-troisième et dernière arche.

2503 Paula Myo gagne son procès en appel à la cour suprême du Sénat et obtient la condamnation de Gene Yaohui à mille cent ans de suspension de vie.

2518 Fin de la récession provoquée par la Guerre contre l'Arpenteur. Abrogation des impôts instaurés pour financer la création de quarante-sept nouveaux mondes.

2520 CST crée une division exploratoire dont les vaisseaux interstellaires ont pour mission de découvrir de nouvelles planètes habitables.

2520-2532 La population des quarante-sept nouvelles colonies émerge sur des mondes prêts à l'accueillir.

À partir de 2545 Colonisation par le Commonwealth des « Mondes extérieurs » de phase 3 à 5, situés jusqu'à cinq cents années-lumière de la Terre.

2547 La Chatte crée le mouvement des Chevaliers Gardiens sur Far Away.

2550 Création de la flotte exploratoire de la Marine chargée d'explorer la galaxie au-delà de l'espace de phase 5.

2552-3450 Contact établi avec quarante-sept nouvelles espèces intelligentes (stade physique) dans toute la galaxie.

2560 À bord du vaisseau de la Marine *Endeavour,* le capitaine Wilson Kime fait le tour de la galaxie. Découverte du Vide.

2603 La Marine découvre un septième navire de type *Ange des Hauteurs*.

2620 Les Raiels confirment officiellement leur statut d'ancienne espèce galactique, et avouent avoir perdu une guerre contre le Vide et être les bâtisseurs des *Anges des Hauteurs,* arches transgalactiques.

2652 Paula Myo arrête la Chatte. Émeutes sur Far Away.

2653 Condamnation de la Chatte à cinq mille ans de suspension de vie.

2833 Création de l'ANA sur la Terre. Les membres des grandes familles commencent à charger leur personnalité dans l'ANA plutôt que dans une intelligence artificielle.

2856 L'ANA entre en contact avec d'autres espèces postphysiques de la galaxie.

2867 Le projet de gigavie de la Dynastie Sheldon est en partie un succès. Créations des premiers suppléments biononiques

destinés à la régénération du corps et à l'administration de médicaments.

2872 Émergence de l'humanité dite Haute. Les implants biononiques permettent à des cultures entières de ralentir le vieillissement et de rejeter les modèles politiques et économiques anciens.

2880 Développement des armes biononiques.

2913 La Terre débute l'absorption des humains « matures » dans l'ANA. Premières migrations vers l'intérieur.

2934 Les Chevaliers Gardiens adoptent la technologie biononique Haute.

2955 Les mondes de l'espace de phase un se sont presque tous ralliés à la culture Haute.

2958 Contact établi avec la planète d'origine des Hanchers (l'espèce dont est originaire Tochee) distante de 8640 années-lumière et située de l'autre côté de la nébuleuse de l'Aigle (7000 années-lumière).

2967 Premiers chargements de néoGardiens dans l'ANA.

2973-3060 La Marine du Commonwealth aide les Hanchers à résister à l'invasion de l'empire des Ocisens.

2984 Apparition de radicaux dans la culture Haute, qui ont pour ambition de convertir l'ensemble de l'humanité à leur culture.

2991 Création du Protectorat, mouvement de résistance à la culture Haute, sur les Monde extérieurs.

3001 Ozzie invente l'effet d'enchevêtrement neural uniforme appelé champ de Gaïa.

3040 La flotte exploratoire de la Marine s'installe sur la station Centurion, d'où plus de trente espèces extraterrestres observent le Vide sous la direction des Raiels.

3084 Traité de non-incursion signé par les Hanchers et les Ocisens.

3088 Signature d'une alliance entre les Hanchers et le Commonwealth.

3120 L'ANA devient officiellement le gouvernement de la Terre. La population de la planète est de cinquante millions et chute régulièrement.

3150 Colonisation d'Ellezelin à 420 années-lumière de la Terre – culture Avancée capitaliste procybernétique.

3255 Envoi d'un Ange sur Anagaska par les Radicaux. Conception d'Inigo.

3290 Ouverture d'un trou de ver entre Ellezelin et Tari (à 15 années-lumière). Création de la Zone de libre-échange d'Ellezelin.

3320 Inigo se rend sur Centurion. Il fait son premier rêve.

3324 Inigo s'installe sur Ellezelin, fonde le Rêve Vivant et débute la construction de Makkathran2.

3338 Ouverture d'un trou de ver entre Ellezelin et Idlib.

3340 Ouverture d'un trou de ver entre Ellezelin et Lirno.

3378 Ouverture d'un trou de ver entre Ellezelin et Quhood.

3407 Ozzie quitte le Commonwealth pour bâtir son « rêve galactique » – opération « Fer de lance ».

3456 Le Rêve Vivant compte plus de cinq milliards d'adeptes dans les Mondes extérieurs et est particulièrement présent sur Ellezelin et dans sa Zone de libre-échange.

3466 Ouverture d'un trou de ver entre Ellezelin et Agra (dernière planète du « cœur » de la Zone de libre-échange).

3478 Le Rêve Vivant devient majoritaire au parlement d'Ellezelin (soixante-douze pour cent des sièges), instaure la théocratie et fait de Makkathran2 la capitale planétaire.

3503 Gene Yaohui sort de suspension, est ressuscité dans un corps Avancé/Haut et s'installe sur Orakum, à la frontière de l'espace extérieur (520 années-lumière de la Terre).

3520 Inigo se retire de la vie publique. Le Conseil ecclésiastique assume la direction du Rêve Vivant.

3587 Des fragments de rêve du Second Rêveur apparaissent sur le réseau de Gaïa.

3589 Ethan est élu Conservateur ecclésiastique et décide d'organiser un pèlerinage.